





Library

C

University of Pittsburgh

Darlington Memorial Library

Dar

Class 9 D22

Book R27

v.4













HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*  
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

---

*Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.*

---

---

TOME QUATRIÈME.













*J. M. Moreau le Jeune, Del.*

*1780.*

*J. B. Simonet, Sculp.*

Bienfaisance d'une Famille sauvage du Canada, envers des François.

*L. VI. Pag. 18.*



HISTOIRE  
*PHILOSOPHIQUE*  
ET POLITIQUE

WILLIAM & MARY DARLINGTON  
MEMORIAL LIBRARY  
UNIVERSITY OF PITTSBURGH

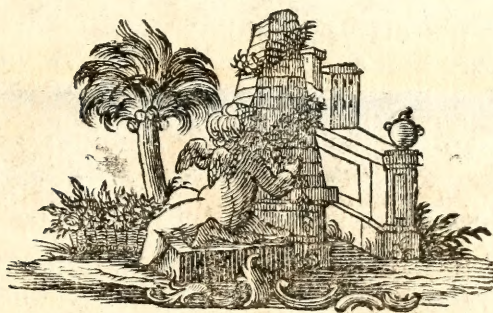
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*Par* GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

---

TOME QUATRIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la  
Ville & de l'Académie.

---

M. DCC. LXXX.



7227  
8227  
7227  
7227

1400



# T A B L E

## D E S

# I N D I C A T I O N S.

---

### L I V R E   Q U I N Z I È M E.

*Etablissemens des François dans l'Amérique Septentrionale.  
Sur quelle base portoit l'espoir de leur prospérité ?  
Que produisirent ces combinaisons ?*

|   |        |
|---|--------|
| I. <b>R</b> AISONS qui détournèrent long-tems les François du projet de former des établissemens dans le Nouveau-Monde. . . . . | Page 2 |
| II. Fautes & revers qui rendirent mémorables les premières expéditions des François dans le nouvel hémisphère. . . . .          | 3      |
| III. Les François tournent leurs vues vers le Canada. . . . .   | 8      |
| IV. Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitoient le Canada. . . . .                              | 10     |
| V. Les François prennent part, mal-à-propos, aux guerres des sauvages. . . . .  | 39     |
| VI. La colonie François ne fait point de progrès. Causes de cette langueur. . . . .   | 42     |
| VII. Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens. . . . .  | 45     |
| VIII. Les pelleteries sont la base des liaisons des François avec les sauvages. . . . .   | 51     |



|   |    |
|---|----|
| IX. <i>Forme , caractère , gouvernement des castors.</i> . . . .  | 55 |
| X. <i>En quels lieux &amp; de quelle manière se faisoit le commerce des fourrures.</i> . . . .          | 64 |
| XI. <i>Guerres dans lesquelles les François se trouvent engagés dans le Canada.</i> . . . .             | 69 |
| XII. <i>La France est réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.</i> . . . . | 70 |

## L I V R E    S E I Z I E M E.

*Un nouvel ordre de choses s'établit dans les colonies Françaises de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutissent ces nouvelles combinaisons ?*

|  |     |
|--|-----|
| I. <b>P</b> OUR réparer ses pertes , la France peuple , fortifie l'Isle-Royale , & y établit de grandes pêcheries. . . . | 74  |
| II. Etablissement des François dans l'isle de Saint-Jean. But de cette entreprise. . . .                                 | 81  |
| III. Découverte du Mississipi par les François. . . .  | 83  |
| IV. Les François s'établissent dans le pays arrosé par le Mississipi , & l'appellent Louysiane. . . .                    | 86  |
| V. La Louysiane a une grande célébrité au tems du système imaginé par Law. Pourquoi ? . . . .                            | 87  |
| VI. Etendue , sol & climat de la Louysiane. . . .  | 92  |
| VII. Caractère général des sauvages de la Louysiane , & celui des Natchez en particulier. . . .                          | 97  |
| VIII. Etablissemens formés par les François à la Louysiane. . . .  | 101 |
| IX. La France pouvoit retirer de grands avantages de la Louysiane. Fautes qui ont empêché ce succès. . . .               | 107 |
| X. Le ministère de France cède la Louysiane à l'Espagne. En avoit-il le droit ? . . . .                                  | 116 |
| XI. Conduite des Espagnols à la Louysiane. . . .   | 120 |



|   |     |
|---|-----|
| XII. <i>Etat du Canada à la paix d'Utrecht.</i> . . . . .   | 124 |
| XIII. <i>Population du Canada , &amp; distribution de ses habitans.</i> . . . . .   | 125 |
| XIV. <i>Mœurs des François Canadiens.</i> . . . . .   | 130 |
| XV. <i>Gouvernement établi dans le Canada. Quels obstacles il oppoſoit à la culture , à l'induftrie &amp; à la pêche.</i> . . . . .   | 131 |
| XVI. <i>Impôts exigés dans le Canada. Dépenses qu'y faisoit le miniſtère. De quelle manière elles étoient payées. A quels excès elles furent portées , &amp; comment on ſ'en déchargea.</i> [ | 135 |
| XVII. <i>Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en privèrent.</i> . . . . .  | 137 |
| XVIII. <i>Difficultés que la France avoit à vaincre pour tirer un parti avantageux du Canada.</i> . . . . .   | 142 |
| XIX. <i>Origine de la guerre des Anglois &amp; des François dans le Canada.</i> . . . . .   | 143 |
| XX. <i>Conquête de l'Iſle-Royale par les Anglois.</i> . . . . .   | 144 |
| XXI. <i>Les Anglois attaquent le Canada. Ils y éprouvent d'abord de grands revers. Cauſes de ces infortunes.</i> . . . . .  | 148 |
| XXII. <i>Prife de Quebec par les Anglois. La conquête de la capitale entraîne , avec le tems , la ſoumiſſion de la colonie entière.</i>   | 153 |
| XXIII. <i>L'acquiſition du Canada a-t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre.</i> . . . . .   | 156 |

## LIVRE DIX-SEPTIEME.

*Colonies Angloiſes de la baie d'Hudſon , du Canada , de l'iſle Saint-Jean , de Terre-Neuve , de la Nouvelle-Ecoſſe , de la Nouvelle-Angleterre , de la Nouvelle-York , de la Nouvelle-Jerſey.*

- I. **P**REMIERES expéditions des Anglois dans l'Amérique Septentrionale. . . . . 160
- II. *Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre , peuplent le continent de l'Amérique.* . . . . 163



|   |     |
|---|-----|
| III. Parallèle de l'ancien & du Nouveau-Monde. . . . .  | 169 |
| IV. Comparaiſon des peuples policés & des peuples ſauvages. . . . .   | 176 |
| V. En quel état les Anglois trouvèrent l'Amérique Septentrionale,<br>& ce qu'ils y ont fait. . . . .  | 181 |
| VI. Climat de la baie d'Hudſon. Habitude de ſes habitans.<br>Commerce qu'on y fait. . . . .   | 183 |
| VII. Y a-t-il dans la baie d'Hudſon, un paſſage qui conduiſe<br>aux Indes Orientales? . . . . .   | 190 |
| VIII. Le paſſage de la baie d'Hudſon aux Indes Orientales<br>a-t-il été cherché convenablement. . . . .   | 193 |
| IX. Etat du Canada, depuis qu'il a paſſé ſous la domination<br>Britannique. . . . .   | 196 |
| X. Ce que les iſles de Saint-Jean, de la Madeleine & du cap<br>Breton ſont devenues, depuis qu'elles ont ſubi le joug<br>Anglois. . . . .               | 200 |
| XI. Description de l'iſle de Terre-Neuve. . . . .   | 202 |
| XII. A quelles époques & de quelle manière les Anglois & les<br>François s'établirent-ils à Terre-Neuve. . . . .  | 203 |
| XIII. C'eſt la morue ſeule qui rend Terre-Neuve intéreſſante.<br>Etat aétuel de cette pêche, diviſée en pêche errante & en<br>pêche ſédentaire. . . . . | 206 |
| XIV. Idée de la Nouvelle-Ecoſſe. Les François s'y établirent.<br>Leur conduite dans cette poſſeſſion. . . . .   | 219 |
| XV. La France eſt forcée de céder la Nouvelle-Ecoſſe à l'Angle-<br>terre. . . . .   | 222 |
| XVI. Mœurs des François qui, dans la Nouvelle Ecoſſe, reſtent<br>ſoumis au gouvernement d'Angleterre. . . . .   | 224 |
| XVII. Etat aétuel de la Nouvelle-Ecoſſe. . . . .  | 228 |
| XVIII. Fondation de la Nouvelle-Angleterre. . . . .   | 229 |
| XIX. Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre. . . . .   | 231 |
| XX. Le fanatiſme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre. . . . .   | 234 |
| XXI. Sévérités outrées qui ſe perpétuent dans la Nouvelle-<br>Angleterre, après même l'extinction du fanatiſme. . . . .                                 | 241 |
| XXII. Etendue, organiſation, population, cultures, pêcheries,<br>manuſactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre. . . . .                          | 245 |



|  |     |
|--|-----|
| XXIII. <i>Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge , appelée depuis la Nouvelle-York.</i>              | 252 |
| XXIV. <i>A quelle époque &amp; comment les Anglois s'emparèrent de la Nouvelle-Belge.</i>                            | 253 |
| XXV. <i>La colonie est abandonnée au duc d'York. Principes sur lesquels il fonde son administration.</i>             | 255 |
| XXVI. <i>Le roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénemens postérieurs à ce nouvel ordre de choses.</i> | 256 |
| XXVII. <i>Sol , population , commerce de la colonie.</i>   | 258 |
| XXVIII. <i>Mœurs anciennes &amp; mœurs nouvelles de la Nouvelle-York.</i>  | 260 |
| XXIX. <i>Révolutions arrivées dans la Nouvelle-Jersey.</i>   | 261 |
| XXX. <i>Ce qu'est actuellement la Nouvelle-Jersey , &amp; ce qu'elle peut devenir.</i>                               | 262 |

## LIVRE DIX-HUITIEME.

*Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie , dans le Maryland , dans la Virginie , dans la Caroline , dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.*

|  |     |
|--|-----|
| I. <b>P</b> ARALLELE d'un bon & d'un mauvais gouvernement.         | 265 |
| II. Principes des anabaptistes.                                    | 267 |
| III. Origine & caractère des Quakers.                              | 269 |
| IV. Fondation de la Pensilvanie par Penn. Bases de sa législation. | 271 |
| V. Prospérité de la Pensilvanie.                                   | 275 |
| VI. Etat actuel de Philadelphie.                                   | 284 |
| VII. Origine du Maryland. Nature de son gouvernement.              | 288 |
| VIII. Evénemens arrivés dans le Maryland.                          | 290 |
| IX. Etat actuel du Maryland. Ses cultures.                         | 291 |
| X. Ce que le Maryland peut devenir.                                | 295 |



|  |       |
|--|-------|
| XI. <i>Par qui &amp; comment a été établie la Virginie.</i>  | 296   |
| XII. <i>Obstacles qui s'opposent aux prospérités de la Virginie.</i>   | 299   |
| XIII. <i>A quel point la Virginie a poussé sa population &amp; son commerce. Quelles sont ses mœurs.</i>         | 304   |
| XIV. <i>Commencement des deux Carolines. Leur premier &amp; leur dernier gouvernement civil &amp; religieux.</i> | 307   |
| XV. <i>Ce que les deux Carolines ont de commun.</i>  | 312   |
| XVI. <i>Ce qui distingue la Caroline Septentrionale.</i>   | ibid. |
| XVII. <i>Ce qui distingue la Caroline Méridionale.</i>   | 316   |
| XVIII. <i>Par qui , à quelle occasion , &amp; de quelle manière fut fondée la Georgie ?</i>                      | 320   |
| XIX. <i>Obstacles qui s'opposèrent aux progrès de la Georgie.</i>  | 323   |
| XX. <i>Situation &amp; espérances de la Georgie.</i>   | 327   |
| XXI. <i>La Floride devient une possession Espagnole.</i>   | ibid. |
| XXII. <i>La Floride est cédée par la cour de Madrid à la Grande-Bretagne.</i>                                    | 331   |
| XXIII. <i>Ce que l'Angleterre a fait , ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.</i>                     | 332   |
| XXIV. <i>Etendue des possessions Angloises dans l'Amérique.</i>  | 336   |
| XXV. <i>Arbres particuliers à l'Amérique Septentrionale.</i>   | 339   |
| XXVI. <i>Oiseaux particuliers à l'Amérique Septentrionale.</i>   | 341   |
| XXVII. <i>L'Amérique Septentrionale a reçu de l'Europe les animaux domestiques.</i>                              | 342   |
| XXVIII. <i>Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.</i>                           | 344   |
| XXIX. <i>L'Amérique Septentrionale a fourni à l'Europe des munitions navales.</i>                                | 345   |
| XXX. <i>Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.</i>                                    | 348   |
| XXXI. <i>Peut-on espérer que le vin &amp; la soie réussiront dans l'Amérique Septentrionale ?</i>                | 350   |
| XXXII. <i>De quelles espèces d'hommes se sont peuplées les provinces de l'Amérique Septentrionale.</i>           | 351   |
| XXXIII. <i>A quel degré la population s'est-elle élevée dans l'Amérique Septentrionale ?</i>                     | 361   |

|   |     |
|---|-----|
| XXXIV. Quelles sont, dans l'Amérique Septentrionale, les mœurs actuelles? . . . . .   | 362 |
| XXXV. Nature des gouvernemens établis dans l'Amérique Septentrionale. . . . .   | 364 |
| XXXVI. Monnoies qui ont eu cours dans les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale. . . . .  | 371 |
| XXXVII. Règles auxquelles on avoit assujetti l'industrie intérieure & le commerce extérieur de l'Amérique Septentrionale. . . . .               | 373 |
| XXXVIII. Etat de détresse où se trouve l'Angleterre en 1763. . . . .  | 376 |
| XXXIX. L'Angleterre appelle ses colonies à son secours. . . . .   | 377 |
| XL. L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander. . . . .   | 382 |
| XLI. Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses colonies. Mesures qu'elles prennent pour lui résister. . . . .                      | 384 |
| XLII. Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement. . . . .                             | 390 |
| XLIII. Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies. . . . .                               | 403 |
| XLIV. L'Angleterre se détermine à réduire ses colonies par la force. . . . .  | 411 |
| XLV. Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépendantes. . . . .                                  | 417 |
| XLVI. La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre. . . . .   | 422 |
| XLVII. Pourquoi les Anglois ne sont point parvenus à soumettre les provinces confédérées. . . . .   | 426 |
| XLVIII. Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain. . . . .                               | 432 |
| XLIX. La France reconnoît l'indépendance des Etats-Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre. . . . . | 438 |
| L. L'Espagne n'ayant pas réussi à réconcilier l'Angleterre & la France, se déclare pour cette dernière puissance. . . . .                       | 448 |
| LI. Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, si elle est victorieuse. . . . .   | 452 |
| LII. Quelle idée il faut se former des treize provinces confédérées. . . . .  | 455 |



## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

|  |     |
|--|-----|
| I. <i>R</i> ELIGION. . . . .   | 462 |
| II. Gouvernement. . . . .  | 469 |
| III. Politique. . . . .  | 541 |
| IV. Guerre. . . . .  | 552 |
| V. Marine. . . . .   | 567 |
| VI. Commerce. . . . .  | 579 |
| VII. Agriculture. . . . .  | 604 |
| VIII. Manufactures. . . . .  | 614 |
| IX. Population. . . . .  | 623 |
| X. Impôts. . . . .   | 635 |
| XI. Crédit public. . . . .   | 660 |
| XII. Beaux arts & belles-lettres. . . . .  | 666 |
| XIII. Philosophie. . . . .   | 679 |
| XIV. Morale. . . . .   | 687 |
| XV. Réflexions sur le bien & le mal que la découverte du<br>Nouveau-Monde a fait à l'Europe. . . . . | 701 |

Fin de la Table du tome quatrième.



# *HISTOIRE* PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

---

## LIVRE QUINZIÈME.

*Établissmens des François dans l'Amérique Septentrionale. Sur quelle base portoit l'espoir de leur prospérité? Que produisirent ces combinaisons?*

**J**USQU'A présent , nous avons reçu sur nos têtes les rayons perpendiculaires du soleil. Bientôt nous ne les recevrons qu'obliques. Ce n'est plus que de l'or que nos avides & cruels Européens iront chercher loin de leur patrie. Moins insensés , s'ils franchissent encore les mers , ce sera pour se soustraire aux calamités de leurs propres contrées ; ce sera pour trouver le repos & la liberté ; pour défricher des terres incultes ; pour couvrir de filets des rives poissonneuses ; pour chercher sur le haut des montagnes , dans le fond des forêts des animaux à dépouiller de leurs précieuses fourrures.



Les sauvages possesseurs des contrées où nous allons faire nos premiers pas ne feront point une race d'hommes abâtardie , sans force de corps & sans élévation d'ame : mais des chasseurs , des guerriers endurcis aux travaux , braves , éloquens , jaloux de leur indépendance , & présentant alternativement des exemples de la férocity la plus inouïe , de la plus héroïque magnanimité & de la plus absurde superstition.

La superstition , cette plante funeste est donc de tous les climats ; elle croît donc également dans les plaines & sur les rochers ; sous les feux de la ligne , sous les frimats du pôle , & dans l'intervalle tempéré qui les sépare. La généralité de ce phénomène désigneroit-elle par-tout un élan de l'homme ignorant & peureux vers l'auteur de l'existence & le dispensateur des biens & des maux , l'inquiétude d'un enfant qui cherche son père dans les ténèbres ?

I.  
Raïsons qui  
détournèrent  
long-tems les  
François du  
projet de former  
des établis-  
semens dans le  
Nouveau-Monde.

L'Espagne étoit maîtresse des riches empires du Mexique & du Pérou , de l'or du Nouveau-Monde , & de presque toute l'Amérique Méridionale. Les Portugais , après une longue suite de victoires , de défaites , d'entreprises , de fautes , de conquêtes & de pertes , avoient conservé les plus beaux établissemens dans l'Afrique , dans l'Inde & dans le Brésil. Le gouvernement de France n'avoit pas même pensé qu'on pût fonder des colonies , & qu'il fût de quelque utilité d'avoir des possessions dans ces régions éloignées.

Toute son ambition s'étoit tournée vers l'Italie. D'anciennes prétentions sur le Milanès & les deux Siciles , avoient entraîné cette puissance dans les guerres ruineuses qui l'avoient long-tems occupée. Des troubles intérieurs la détournoient encore plus des grands objets d'un commerce étendu & éloigné , & de l'idée d'aller chercher des royaumes dans les deux Indes.

L'autorité des rois n'étoit pas formellement contestée : mais on lui résistoit , on l'éluoit. Le gouvernement féodal avoit laissé des traces ; & plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le prince étoit sans cesse occupé à contenir une noblesse inquiète & puissante. La plupart des provinces qui composoient

la monarchie , se gouvernoient par des loix & des formes différentes. Tous les corps , tous les ordres avoient des privilèges , ou toujours attaqués , ou toujours poussés à l'excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Pour la conduire , il falloit manier une multitude de ressorts délicats. La cour étoit forcée de recourir souvent aux moyens honteux de la foiblesse , à l'intrigue & à la séduction , ou d'employer les armes odieuses de l'oppression & de la tyrannie ; la nation négocioit sans cesse avec le prince. L'autorité des rois étoit illimitée , sans être avouée par les loix ; la nation souvent trop indépendante , n'avoit aucun garant de sa liberté. De - là on s'observoit , on se craignoit , on se combattoit sans cesse. Le gouvernement s'occupoit uniquement , non du bien de la nation , mais de la manière de l'affujettir. Le peuple sentant toujours ses besoins , ignorant ses forces & ses ressources , ne voyoit que ses droits alternativement blessés & foulés par ses seigneurs & par les rois.

La France laissa donc les Espagnols & les Portugais découvrir des mondes & donner des loix à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny , un des génies les plus étendus , les plus fermes , les plus actifs qui aient jamais illustré ce puissant empire. Ce grand politique , citoyen jusques dans les horreurs des guerres civiles , envoya l'an 1562 , Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l'Amérique Septentrionale s'étendoit alors , depuis le Mexique , jusqu'au pays que les Anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient parcourue en 1512 , mais sans s'y établir. On ne fait lequel admirer le plus , ou du motif qui les engagea dans cette découverte , ou de celui qui la leur fit abandonner.

Tous les Indiens des Antilles croyoient , sur la foi d'une ancienne tradition , que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimère de l'immortalité fut toujours la passion des hommes , & la consolation

II.  
Fautes & revers qui rendirent mémorables les premières expéditions des François dans le nouvel hémisphère.



du dernier âge. Cette idée enchantait l'imagination romanesque des Espagnols. La perte de plusieurs d'entre eux , qui furent victimes de leur crédulité , n'ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner que les premiers avoient péri dans un voyage où la mort étoit ce qu'il y avoit de plus sûr ; on pensa que s'ils ne reparoissoient plus , c'étoit parce qu'ils avoient trouvé le secret d'une jeunesse éternelle , & ce séjour de délices d'où l'on ne vouloit plus sortir.

Ponce de Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s'infatuèrent de cette rêverie. Persuadé qu'il existoit un troisième monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire , mais croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l'immense carrière qui s'ouvroit devant ses pas , il résolut d'aller renouveler ses jours & recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence , & trouva la Floride , d'où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu'il n'en étoit parti. C'est ainsi que le hasard immortalisa le nom d'un aventurier , qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimère. Il eut le sort de l'alchymiste qui cherche de l'or qu'il ne trouve pas , & qui trouve une chose précieuse qu'il ne cherchoit pas.

Presque tout ce que l'esprit humain a inventé d'utile & d'important , a été le fruit d'une inquiétude vague , plutôt que d'une industrie raisonnée. Le hasard , qui est le cours inaperçu de la nature , ne se repose jamais , & sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue , se rebute , & n'appartient qu'à très-peu d'êtres , pour quelques momens. Ses efforts même ne le mènent souvent qu'à se trouver sur la route du hasard , pour le saisir. La différence entre les hommes de génie & le vulgaire , c'est que ceux-là savent pressentir & chercher ce que celui-ci trouve quelquefois. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jetté sous sa main. C'est le lapidaire qui met le prix au diamant que le laboureur a déterré sans le connaître.

Les Espagnols avoient méprisé la Floride , parce qu'ils n'y avoient trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir , ni l'or qui hâte notre vieillesse. Les François y découvrirent un trésor plus réel & plus précieux : c'étoit un ciel féerein , une terre abondante , un climat tempéré , des sauvages amis de la paix & de l'hospitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce trésor. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny ; si l'on eût cultivé les terres qui ne demandoient que la main de l'homme pour l'enrichir ; si la subordination avoit été maintenue entre les Européens ; si les droits des naturels du pays n'avoient pas été violés , on auroit pu fonder une colonie , dont le tems auroit augmenté l'éclat & assuré la prospérité. Mais la légèreté François ne permettoit pas tant de sagesse. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point ensemencés. L'autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles. La fureur de la chasse & de la guerre échauffa tous les esprits. On ne fit rien de ce qu'on devoit faire.

Pour comble de malheur , les troubles civils qui désoloient la France , détournèrent les regards des sujets d'une entreprise où l'état n'avoit jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénoient tous les esprits , divisoient tous les cœurs. Le gouvernement avoit violé en même tems la loi sacrée de la nature , qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables , & les loix de la politique qui défendent d'être tyran sans intérêt. La religion réformée avoit fait en France les plus grands progrès , lorsqu'elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription ; & elle courut aux armes.

L'Espagne , non moins intolérante , avoit prévenu les querelles de religion , en laissant prendre au clergé cet empire absolu qui alla toujours en se fortifiant , & qui désormais ira toujours en s'affaiblissant. L'inquisition , toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté , fut empêcher le protestantisme d'entrer dans l'état , & n'eut point à le détruire. Tout occupé de l'Amérique ; accoutumé à s'en attribuer la possession



exclusive ; instruit des tentatives de quelques François pour s'y établir , & de l'abandon où les laissoit le gouvernement , Philippe II fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit , arrive à la Floride ; il y trouve les ennemis qu'il cherchoit établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchemens , les emporte l'épée à la main , & fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre , avec cette inscription : **NON COMME FRANÇOIS , MAIS COMME HÉRÉTIQUES.**

Loin de songer à venger cet outrage , le ministère de Charles IX se réjouit en secret de l'anéantissement d'un projet qu'à la vérité il avoit approuvé , mais qu'il n'aimoit pas ; parce qu'il avoit été imaginé par le chef des huguenots , & qu'il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L'indignation publique ne fit que l'affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il étoit réservé à un particulier d'exécuter ce que l'état auroit dû faire.

Dominique de Gourgue , né à Mont - Marfan en Gascogne , navigateur habile & hardi ; ennemi des Espagnols , dont il avoit reçu des outrages personnels ; passionné pour sa patrie , pour les expéditions périlleuses & pour la gloire ; vend son bien , construit des vaisseaux , choisit des compagnons dignes de lui ; va attaquer les meurtriers dans la Floride , les pousse de poste en poste avec une valeur , une activité incroyables ; les bat par-tout , & pour opposer dérision à dérision , les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : **NON COMME ESPAGNOLS , MAIS COMME ASSASSINS.**

Si les Espagnols s'étoient contentés de massacrer les François , jamais on n'auroit usé contre eux d'une représaille si cruelle. Ce fut l'antithèse de l'inscription qui fit tout le mal. On commit une atrocité effroyable , parce qu'on trouva un mot plaisant. L'histoire offre plus d'un exemple où l'on peut soupçonner que ce n'est pas la chose qui a fait le mot , mais le mot qui a fait la chose.

L'expédition du brave de Gourgue n'eut par d'autres suites. Soit qu'il manquât de provisions pour rester dans la Floride ; soit qu'il prévît qu'il ne lui viendrait aucun secours de France ; soit qu'il crût que l'amitié des sauvages finiroit avec les moyens de l'acheter , ou qu'il pensât que les Espagnols viendroient l'accabler ; il fit sauter les forts qu'il avoit conquis , & reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l'admiration qui lui étoit due , & très-mal par la cour. Despote & superstitieuse , elle avoit trop à craindre de la vertu.

Depuis 1567 , que l'intrépide Gascon avoit évacué la Floride , les François oublièrent le Nouveau-Monde. Egarés dans un cahos de dogmes inconcevables , ils perdirent la raison & l'humanité. Le peuple le plus doux & le plus sociable devint le plus barbare , le plus sanguinaire des peuples. Ce n'étoit pas assez des bûchers & des échafauds : criminels les uns aux yeux des autres , tous furent bourreaux , tous furent victimes. Après s'être condamnés mutuellement aux flammes de l'enfer , ils s'égorgeaient à la voix de leurs prêtres , qui ne crioient que sang & que vengeance. Enfin , le généreux Henri toucha l'ame de ses sujets. En pleurant sur leurs maux , il leur apprit à les sentir. Il leur rendit les doux penchans de la vie sociale , leur ôta les armes des mains , & les fit consentir à vivre heureux sous ses loix paternelles.

Alors la nation tranquille & libre sous un roi en qui elle avoit confiance , conçut des projets utiles. On s'occupa de la formation des colonies. Les premières idées devoient se tourner naturellement vers la Floride. A l'exception du fort Saint-Augustin , autrefois construit par les Espagnols , à dix ou douze lieues de la colonie Française , les Européens n'avoient pas un seul établissement dans ce vaste & beau pays. On n'en craignoit pas les habitans. Tout annonçoit sa fertilité. Il passoit même pour riche en mines d'or & d'argent ; parce qu'on y avoit trouvé de ces métaux , sans soupçonner qu'ils venoient de quelques vaisseaux , jettés sur les côtes par le naufrage. Le souvenir des grandes actions que quelques François y avoient faites ,



ne pouvoit pas encore être effacé. Il est vraisemblable qu'on craignit d'aigrir l'Espagne , qui n'étoit pas disposée à souffrir le moindre établissement dans le golfe du Mexique , ou même dans le voisinage. Le danger qu'il y avoit à provoquer un peuple si puissant dans le Nouveau-Monde , inspira la résolution de s'éloigner de lui le plus qu'il seroit possible. Les contrées plus septentrionales de l'Amérique , obtinrent par cette raison la préférence. La route en étoit déjà tracée.

III.  
Les François  
tournent leurs  
vues vers le Ca-  
nada.

François I y avoit envoyé en 1523 le Florentin Verazzani , qui ne fit qu'observer l'isle de Terre-neuve , & quelques côtes du continent ; mais sans s'y arrêter.

Onze ans après , Jacques Cartier , habile navigateur de Saint-Malo , reprit les projets de Verazzani. Les deux nations , qui étoient les premières débarquées au Nouveau-Monde , crièrent à l'injustice , en voyant qu'on y couroit sur leurs traces. *Eh quoi ! dit plaisamment François I , le roi d'Espagne & le roi de Portugal partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique , sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère ! Je voudrois bien voir l'article du testament d'Adam , qui leur lègue ce vaste héritage ?*

Cartier alla plus loin que son prédécesseur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent : mais , après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d'Europe contre des pelleteries , il se rembarqua pour la France , où l'on oublia par légèreté , une entreprise qu'on paroïssoit n'avoir formée que par imitation.

Heureusement les Normands , les Bretons , les Basques continuèrent à faire la pêche de la morue sur le grand banc , le long des côtes de Terre-neuve , dans tous les parages voisins. Ces hommes intrépides , qui avoient de l'expérience , servirent de pilotes aux aventuriers qui , depuis 1598 , tentèrent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun de ces premiers établissemens ne prospéra ; parce qu'ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives , qui n'avoient ni les talens qu'il falloit pour choisir les meilleures positions , ni des fonds suffisans pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole  
remplâça

remplâça rapidement un monopole ; mais en vain : c'étoit toujours avec une avidité sans vues & sans moyens. Tous ces différens corps se ruinoient l'un après l'autre , sans que l'état gagnât rien à leur perte. Tant d'expéditions avoient consommé plus d'hommes , d'argent & de vaisseaux , que n'en coûtoit à d'autres puissances la fondation de grands empires. Enfin Samuel de Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent , & jetta sur ses bords , en 1608 , les fondemens de Québec , qui devint le berceau , le centre , la capitale de la Nouvelle - France ou du Canada.

L'espace illimité qui s'ouvroit devant cette colonie , offroit à ses premiers regards des forêts sombres , épaisses & profondes , dont la seule hauteur attestoient l'ancienneté. Des rivières sans nombre venoient de loin arroser ces pays immenses. L'intervalle qu'elles laissoient , étoit coupé d'une multitude de lacs. On en comptoit quatre , dont la circonférence embrassoit depuis deux cens jusqu'à cinq cens lieues. Ces espèces de mers intérieures communiquoient entre elles ; & leurs eaux après avoir formé le fleuve Saint-Laurent , alloient grossir considérablement le lit de l'océan. Tout dans cette région intacte du Nouveau-Monde , portoit l'empreinte du grand & du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité , une magnificence , une majesté qui commandoit la vénération ; mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C'est-là qu'un peintre , un poëte auroit senti son imagination s'exalter , s'échauffer , & se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes ! Toutes ces contrées exhaloient , respiroient un air de longue vie. Cette température qui , par la position du climat , devoit être délicieuse , ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singulière d'un froid long & violent. Ceux qui n'attribuent cette singularité qu'aux bois , aux sources , aux montagnes dont ce pays est couvert , n'ont pas tout considéré. D'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid , l'élévation du terrain , un ciel tout aérien , & rarement chargé de vapeurs , la direction des



vents qui viennent du Nord au Midi, par des mers toujours glacées.

## VI.

Gouvernement, habitudes, vertus, vices, guerres des sauvages qui habitoient le Canada.

Les habitans de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de castor, ferré par une ceinture de cuir; une chaussure de peau de chevreuil: c'étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs.

Peu de ces sauvages connoissoient la culture, encore n'étoit-ce que celle du maïs qu'ils abandonnoient aux femmes, comme indigne des soins de l'homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c'étoit qu'il fût réduit à labourer un champ; la même que celle que Dieu prononça contre le premier homme. Quelquefois ils s'abaissoient jusqu'à la pêche: mais leur vie & leur gloire étoient la chasse. Toute la nation y alloit comme à la guerre; chaque famille, chaque cabane, comme à sa subsistance. Il falloit se préparer à cette expédition par des jeûnes austères, n'y marcher qu'après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le sécher. Au gré d'un tel peuple, l'hiver étoit la belle saison de l'année: l'ours, le chevreuil, le cerf & l'orignal, ne pouvoient fuir alors avec toute leur vitesse, à travers quatre à cinq pieds de neige. Ces sauvages que n'arrêtoient ni les buissons, ni les ravines, ni les étangs, ni les rivières, & qui passoient à la course la plupart des animaux légers, faisoient rarement une chasse malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la fève ou de la pellicule qui naît entre le bois & la grosse écorce du tremble & du bouleau.

Dans l'intervalle d'une chasse à l'autre, on faisoit, on réparoit les arcs & les flèches, les raquettes qui servoient à courir sur la neige, les canots sur lesquels on devoit passer les lacs &

les rivières. Ces meubles de voyage & quelques pots de terre , formoient toute l'industrie , tous les arts de ces peuples errans. Ceux d'entre eux qui s'étoient réunis en bourgades , ajoutoient à ces travaux les soins qu'exigoient leur vie plus sédentaire ; ils y joignoient la précaution de palissader , de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s'abandonnoient alors dans une sécurité profonde , à la plus entière inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse ; cette lassitude de tout & de soi-même , qu'on appelle ennui ; ce besoin de fuir la solitude & de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie , étoient inconnus à ce peuple content de la nature & de sa destinée.

Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions : mais plus propres à supporter les fatigues de la course , que les peines du travail , ils avoient moins de vigueur que d'agilité. Avec des traits réguliers , ils avoient cet air féroce que leur donnoient sans doute l'habitude de la chasse & le péril de la guerre. Leur peau étoit d'un rouge obscur & sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature qui hâle tous les hommes , continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu'ont toujours eue les peuples sauvages de se peindre le corps & le visage , soit pour se reconnoître de loin , soit pour se rendre plus agréables dans l'amour ou plus terribles à la guerre. A ce vernis , ils joignoient des frictions de graisse de quadrupède ou d'huile de poisson , usage familier & nécessaire pour se garantir de la piquure insoutenable des mouches & des insectes qui couvrent tous les pays que l'homme laisse en friche. Ces onguens étoient préparés & mêlés avec des sucs ou des matières rouges qui , peut-être , étoit le poison le plus mortel pour les moustics. Ajoutez à ces enduits qui pénétreient & dénaturent la couleur de la peau , les fumigations qu'on oppose encore à tous ces insectes , ou que respirent ces peuples dans leurs cabanes , où ils se chauffent tout l'hiver , où ils boucanent leurs viandes. C'en étoit assez pour leur donner un teint hideux à nos regards , mais beau sans doute , ou du moins supportable à leurs yeux peu délicats. Du reste ils avoient



la vue , l'odorat , l'ouïe , tous les sens d'une finesse ou d'une subtilité qui les avertissoient de loin sur leurs dangers ou leurs besoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l'étoient bien davantage. Ils ne connoissoient guère que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violens , ou de la surabondance de nourriture qu'ils prenoient après des diètes excessives.

Leur population étoit peu nombreuse , & peut-être n'étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent desirer la multiplication des hommes , parce que , gouvernées par des chefs ambitieux d'autant plus portés à la guerre qu'ils ne la font pas , elles sont réduites à la nécessité de combattre pour envahir ou pour repousser , parce qu'elles n'ont jamais assez de terrain & d'espace pour leur vie entreprenante & dispendieuse. Mais les peuples isolés , errans , gardés par les déserts qui les séparent , par les courses qui les dérobent aux irruptions , par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices , ces peuples sauvages n'ont pas besoin d'être multipliés. Pourvu qu'ils le soient assez pour résister aux animaux féroces , pour repousser un ennemi qui n'est jamais fort , pour se secourir mutuellement , tout est bien. Plus ils le feroient au-delà ; plus promptement ils auroient dévasté les lieux qu'ils habitent , plutôt ils feroient forcés de les quitter pour en aller chercher d'autres , le seul , du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire.

Indépendamment de ces réflexions qui pouvoient bien ne s'être pas présentées aux sauvages du Canada d'une manière si développée , la nature des choses suffisoit seule pour arrêter leur population. Quoiqu'ils habitassent des contrées abondantes en gibier & en poisson , il y avoit des saisons , & quelquefois des années où cette unique ressource leur manquoit : la famine faisoit alors d'horribles ravages chez des nations trop éloignées les unes des autres pour se donner des secours. Leurs guerres ou leurs hostilités passagères , mais causées par des haines éternelles , étoient très-destructives. Des chasseurs continuellement

exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux , à déchirer l'animal qu'ils avoient surpris à la course ; des hommes dont l'oreille étoit familiarisée aux cris de la mort , & la vue à l'effusion du sang , devoient dans les combats , se montrer plus impitoyables encore , s'il est possible , que ne le font nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu'on donne à l'éducation la plus dure , & qui séduisirent Pierre-le-Grand , au point qu'il ordonna de ne laisser boire que de l'eau de la mer aux enfans de ses matelots , étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous ; il est certain qu'un grand nombre de jeunes sauvages périfsoient par la faim , par la soif , par le froid & par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats , pour traverser les plus grandes rivières à la nage , pour faire des chasses de deux cens lieues , pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours , pour se passer long-tems de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération , & sentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoient à la carrière que l'on fournit dans nos sociétés , où les habitudes sont plus uniformes & plus tranquilles.

L'austérité de l'éducation Spartiate , la pratique des rudes travaux , & l'usage des nourritures grossières , ont fait une illusion dangereuse. Les philosophes séduits par le sentiment des maux de l'humanité , ont voulu consoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie , en leur persuadant que c'étoit le plus sain & le meilleur. Les gens riches n'ont pas manqué d'adopter un système qui leur endurcissoit tranquillement le cœur , & les dispensoit de la compassion & de la bienfaisance. Non : il n'est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société , vivent aussi long-tems que l'homme qui jouit du fruit de leurs sueurs. Le travail modéré fortifie , le travail excessif accable. Un paysan est un vieillard à soixante ans , tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l'opulence avec quelque sagesse , atteignent & passent souvent quatre-vingts ans. Les gens de lettres même , dont les occupations sont



peu favorables à la santé , comptent dans leur classe un assez grand nombre d'octogénaires. Loin des livres modernes , ces cruels sophismes dont on berce les riches & les grands qui s'endorment sur les labeurs du pauvre , ferment leurs entrailles à ses gémissemens , & détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux , pour la porter toute entière sur leurs chiens & sur leurs chevaux !

On trouva dans le Canada trois langues mères , l'Algonquine , la Sioufe & la Huronne. On jugea que ces langues étoient primitives , parce qu'elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérhoient , se multiplioient presque autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abstraits , parce que l'esprit des sauvages , esprit encore enfant , ne s'écarte guère loin des objets & des tems présens ; & qu'avec peu d'idées on a rarement besoin de les généraliser , & d'en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d'ailleurs le langage de ces peuples presque toujours animé d'un sentiment prompt , unique & profond , remué par les grandes scènes de la nature , prenoit dans leur imagination sensible & forte , un caractère vivant & poétique. L'étonnement & l'admiration , dont leur ignorance même les rendoit susceptibles , les entraînoient violemment à l'exagération. Leur ame s'exprimoit comme leurs yeux voyoient : c'étoit toujours des êtres physiques qu'ils retraçoient avec des couleurs sensibles , & leurs discours devenoient pittoresques. Au défaut de termes de convention pour rendre certaines idées composées ou compliquées , ils employoient des expressions figurées. Le geste , l'attitude ou l'action du corps , l'inflexion de la voix supplétoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies , plus familières dans leur conversation , qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. Leurs harangues dans les assemblées publiques , étoient sur-tout remplies d'images , d'énergie & de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur Grec ou Romain , ne parla avec autant de force & de sublimité qu'un chef de ces

fauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *Nous sommes, répondit-il, nés sur cette terre ; nos pères y sont ensevelis. Disons-nous aux ossemens de nos pères, levez-vous, & venez avec nous dans une terre étrangère ?*

Il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du midi de l'Amérique. On éprouva qu'elles avoient cette activité, cette énergie qu'on trouve chez les peuples du Nord, à moins qu'ils ne soient, comme les Lapons, d'une espèce fort différente de la nôtre. Elles n'étoient guère parvenues qu'à ce degré de lumière & de police où l'instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d'années : & c'est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l'homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations, dont le gouvernement étoit à-peu-près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires ; d'autres s'en donnoient d'électifs ; la plupart n'étoient dirigés que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n'y assujettissoit pas même la volonté particulière. Les décisions étoient de simples conseils, qui n'obligeoient personne, sous la moindre peine. Si, dans une de ces singulières républiques, on ordonnoit la mort d'un homme, c'étoit plutôt une espèce de guerre contre un ennemi commun, qu'un acte judiciaire exercé sur un sujet ou un citoyen. Au défaut du pouvoir coercitif, les mœurs, l'exemple, l'éducation, le respect pour les anciens, l'amour des parens, maintenoient en paix ces sociétés sans loix comme sans biens. La raison qui n'avoit pas été, comme parmi nous, dénaturée par les préjugés & violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, & d'ordonnance de police. La concorde & la sûreté se maintenoient sans l'entremise du gouvernement. Jamais l'autorité ne bleffoit ce puissant instinct de la nature, l'amour de l'indépendance, qui, éclairé par la raison, produit en nous celui de l'égalité.

De-là, ces égards, que les sauvages observent réciproque-



ment entre eux. Ils se prodiguent des marques d'estime , par un retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenans & réservés , ils pèsent leurs paroles , ils écoutent avec attention. Leur gravité , qu'on prendroit pour de la mélancolie , est sur-tout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y arrange à son tour , selon son âge , son expérience & ses services. Jamais on n'est interrompu , ni par un reproche indécent , ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un défintéressement inconnu dans nos gouvernemens , où le bien de l'état ne se fait presque jamais que par des vues personnelles ou par esprit de corps. Il n'est pas rare de voir un orateur sauvage qui est en possession des suffrages , avertir ceux qui déferent à ses conseils , qu'un autre est plus digne de leur confiance.

Ce respect mutuel , entre les habitans d'une bourgade , règne entre les peuples , dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus , sont traités avec l'amitié qu'on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d'alliance. Ce n'est jamais pour un projet de conquête , ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes , qui n'ont pas même l'idée d'un domaine. Celles même qui s'arrêtent dans des habitations fixes , ne disputent à personne le droit de s'établir dans leur canton , pourvu qu'on ne les inquiète pas. La terre , disent-ils , est faite pour tous les hommes ; aucun n'y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à former des ligue contre un ennemi trop nombreux & trop fort , à suspendre des hostilités trop meurtrières. Est-on convenu de la trêve ou de l'union ? On s'en donne mutuellement le gage , par des colliers de porcelaine. C'est une espèce de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs ; on en fait peu de cas. Les violets plus rares , & les noirs , qui le sont encore davantage , sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique ; on les perce ; on les distribue en branches & en colliers. Les branches d'environ un pied de long , portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures ,

où les grains , disposés par rangs , sont assujettis par de petites bandelettes de cuir , dont on forme un tissu assez propre. La mesure , le poids & la couleur de ces coquillages , décident de l'importance des affaires. Ils servent de bijoux , de registres & d'annales. C'est le lien des peuples & des individus. C'est un gage inviolable & sacré , qui donne la sanction aux paroles , aux promesses , aux traités. Les chefs de bourgades , sont les dépositaires de ces fastes de la nation. Ils en connoissent la signification ; ils en interprètent le sens. C'est avec ces caractères de convention , qu'ils transmettent l'histoire du pays à la génération naissante.

Comme les sauvages n'ont point de richesses , ils sont bien-faisans. On le voit , on le sent dans le soin qu'ils prennent des orphelins , des veuves & des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provisions , avec ceux dont la chasse , la pêche ou les récoltes ont trompé les espérances. Leurs tables & leurs cabanes , sont jour & nuit ouvertes aux étrangers & aux voyageurs. C'est dans les fêtes que brille sur-tout cette hospitalité généreuse , qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'est moins par ce qu'il possède , que par ce qu'il donne , qu'un sauvage aspire à la considération. Ainsi la provision d'une chasse de six mois , est souvent distribuée en un jour ; & celui qui régale a bien plus de plaisir que tous ceux qu'il a invités.

Tous les peintres des mœurs sauvages , ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre , avec le caractère naturel , une antipathie de ressentiment ? Ces peuples n'aiment , n'estiment , ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions , que nous croyons si nécessaire pour le maintien des sociétés , est , aux yeux d'un sauvage , le comble de la démence. Ils sont également scandalisés , que chez nous , un homme ait lui seul plus de bien que plusieurs autres ; & que cette première injustice en entraîne une seconde , qui est d'attacher plus de considération à plus de richesses. Mais ce qui leur semble une bassesse ,



un avilissement au-dessous de la stupidité des bêtes ; c'est que des hommes , qui sont égaux par la nature , se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, & surtout pour la noblesse héréditaire , ils l'appellent insulte, outrage pour l'espèce humaine. Quand on fait conduire un canot , battre l'ennemi , construire une cabane , vivre de peu , faire cent lieues dans les forêts , sans autre guide que le vent & le soleil , sans autre provision qu'un arc & des flèches : c'est alors qu'on est un homme ; & que faut-il de plus ? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers , pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas , ils la croient plutôt l'effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts , de nos manières , de tous ces usages , qui nous inspirent plus de vanité , à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise & leur bonneté , sont indignées des finesse & des perfidies , qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs , appuyés quelquefois sur le préjugé , souvent sur la raison , ont rendu les Européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus , par représailles , durs & cruels envers nous. L'aversion & le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos mœurs , les ont toujours éloignés de notre société. On n'a jamais pu façonner aucun d'eux aux délices de notre aisance ; tandis qu'on a vu des Européens renoncer à toutes les commodités de l'homme civil , pour aller prendre dans les forêts l'arc & la massue de l'homme sauvage.

Cependant un sentiment inné de bienveillance , les ramène quelquefois à nous. Un bâtiment François s'étoit brisé , à l'entrée de l'hiver , sur les rochers d'Anticosti. Ceux des matelots qui , dans cette isle déserte & sauvage , avoient échappé aux rigueurs des frimats & de la famine , formèrent , des débris de leur navire , un radeau qui , au printems , les conduisit dans le continent. Une cabane de sauvages s'offrit à leurs regards expirans. *Mes frères* , leur dit affectueusement le chef de cette famille solitaire , *les malheureux ont droit à notre commisération & à notre*

*assistance ; nous sommes hommes , & les misères de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes.* Ces expressions d'une ame tendre , furent suivies de tous les secours qui étoient au pouvoir de ces généreux sauvages.

Européens , si fiers de vos gouvernemens , de vos loix , de vos institutions , de vos monumens , de tout ce que vous appelez votre sagesse , permettez que je vous arrête un moment. Je viens de vous exposer avec simplicité & sans art le tableau de la vie & des mœurs du sauvage. Je ne vous ai ni dissimulé ses vices , ni exagéré ses vertus. La sensation que mon récit vous a fait éprouver , je vous demande de la conserver jusqu'à ce que le plus beau génie , l'homme le plus éloquent d'entre vous ait apprêté ses crayons & vous ait peint avec toute la force , avec toute la magie de son coloris les biens & les maux de vos contrées si policées. Son tableau vous transportera d'admiration , je n'en doute point : mais croyez-vous qu'il laisse dans vos ames l'émotion délicieuse que vous ressentez encore ? L'estime , l'amour , la vénération , que vous venez d'accorder à des sauvages , vous l'inspirera-t-il pour vos compatriotes ? Vous ne seriez que de misérables sauvages dans les forêts ; le dernier des sauvages seroit un homme respectable dans vos cités.

Une seule félicité manquoit aux Américains : le bonheur d'aimer passionnément les femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse , de beaux yeux , des traits agréables , des cheveux noirs , longs & bien placés. Tous ces agrémens ne sont comptés que durant le tems de leur indépendance. A peine ont-elles subi le joug de l'hymen , que l'époux même qu'elles chérissent uniquement , devient insensible à des charmes qu'elles prodiguoient avant le mariage. A la vérité , le genre de vie où cet état les condamne , n'est pas favorable à la beauté. Leurs traits s'altèrent ; elles perdent en même tems , & le desir & le pouvoir de plaire. Laborieuses , actives infatigables ; on les voit labourer la terre , jeter la semence , faire la moisson ; tandis que leurs maris , dédaignant de courber



la tête & le dos sous le joug de l'agriculture , s'amusent à chasser , à pêcher , à tirer de l'arc , à excercer sur la terre l'empire de l'homme.

Plusieurs de ces nations ont l'usage de la pluralité des femmes. Les peuples même , qui ne pratiquent pas la polygamie , se font du moins réservé le divorce. L'idée d'un lien indissoluble n'est pas encore entré dans l'esprit de ces hommes libres jusqu'à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas , ils se séparent de concert , & partagent entre eux les enfans. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature & de la raison , que le système opposé des chrétiens. Le grand esprit , disent-ils , nous a créés pour être heureux ; & ce seroit l'offenser , que de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Cette morale est d'accord avec le langage que tenoit un Miamis à l'un de nos missionnaires. *Nous ne pouvions plus bien vivre ensemble , ma femme & moi. Mon voisin n'étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme , & nous sommes tous contents.*

Un écrivain illustre , & qu'il faut encore admirer quand on n'est pas de son avis , pense que l'amour n'est point , chez les Américains , un principe d'industrie , de génie & de mœurs , comme il l'est en Europe ; parce que les Américains , dit-il , ont un sixième sens plus foible qu'il ne l'est chez les Européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent ni les tourmens , ni les délices de la plus ardente des passions. L'air & la terre , dont l'humidité contribue si fort à la végétation , leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même sève qui couvre les campagnes de forêts & les arbres de feuilles , y fait croître chez les hommes , comme chez les femmes , de longues chevelures , lisses , épaisses , fortes & tenaces. Des hommes qui n'ont guère plus de barbe que les eunuques , ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux & froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mamelles. De-là ce penchant tardif pour les femmes ; cette aversion qui les en éloigne dans le flux menstruel , & dans les tems de grossesse ; cette ardeur foible & passagère , qui ne se

réveille que dans certaines faisons de l'année. De-là cette vivacité d'imagination qui les rend superstitieux , peureux dans les ténèbres comme des enfans , aussi portés à la vengeance que des femmes , poètes & figurés dans leurs discours ; sensibles , en un mot , mais peu passionnés. Enfin , de-là venoit sans doute en partie ce défaut de population , qu'on a toujours remarqué chez eux. Ils ont peu d'enfans , parce qu'ils n'aiment pas assez les femmes : & c'est un vice national , que les vieillards ne cessoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pouroit-on pas dire que la passion pour les femmes , languit moins par le tempérament des sauvages , que par leur caractère moral ? Les plaisirs de l'amour y sont trop faciles , pour y exciter puissamment les desirs. Parmi nous , en effet , est-ce dans les siècles où le luxe favorise l'incontinence , qu'on voit les hommes aimer le plus les femmes , & les femmes porter le plus d'enfans ? Dans quels pays l'amour fut-il une source d'héroïsme & de vertu , quand les femmes n'y encourageoient pas leurs amans par le refus de la pudeur , par la honte qu'elles attachoient aux foiblesses de leur sexe ? C'est à Sparte , c'est à Rome , c'est en France même , dans les tems de la chevalerie , que l'amour a fait entreprendre & souffrir de grandes choses. C'est-là que se mêlant à l'esprit public , il aidait ou suppléoit au patriotisme. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d'en séduire plusieurs , le règne de l'amour moral prolongeoit le pouvoir de l'amour physique , en le réprimant , en le dirigeant , en le trompant même par des espérances , qui perpétuoient les desirs & conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu , produisoit beaucoup. Aimer n'étoit pas un art ; c'étoit une passion. Engendrée par l'innocence même , elle se nourrissoit de sacrifices , au lieu de s'éteindre dans les voluptés.

Quant aux sauvages , s'ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés ; ce n'est pas peut-être faute de vigueur & de penchant à la population. Mais le premier besoin de l'homme , arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nour-



riture , épuise presque toutes leurs forces. La chasse & les courses ne leur laissent ni les moyens , ni le loisir de peupler. Toute nation errante , ne fera jamais féconde. Que deviendroient des femmes , obligées de suivre leurs maris à cent lieues , avec des enfans sur leur sein ou dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfans eux-mêmes , privés d'une mamelle qui tariroit en chemin ? La chasse empêche donc la multiplication des hommes & la guerre la détruit. Un sauvage guerrier résiste aux pièges séducteurs , dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce sexe à poursuivre celui qui fuit , & qu'elles vont solliciter les hommes jusques dans leur lit ; ceux qui sont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté , se laissent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers , à qui l'on apprend de bonne-heure que la fréquentation des femmes énerve le courage & la force , ne se rendent pas. Le Canada n'est donc point désert par l'avarice de la nature , mais par le genre de vie de ses habitans. Aussi propres à la génération que nos peuples du Nord , ils usent toute leur vigueur à leur conservation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du Midi donnent tout à cette seconde passion , c'est que la première est promptement satisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup , & l'homme consomme peu , toute la surabondance des forces se porte vers la population , qui , d'ailleurs , est secondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes sont plus voraces que la nature n'est prodigue , le tems & les facultés de l'espèce humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes , c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfans. Une mère allaite son fils jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans , & quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre , on respecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat , jamais on ne les gronde , pour ne pas abattre cet esprit libre & martial qui doit former un jour la

base de leur caractère. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader ; parce que ce feroit une espèce de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils doivent savoir , ils sont les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir , les parens les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux époux aller , après six mois , verser des larmes sur le tombeau d'un enfant , & la mère y faire couler du lait de ses mamelles.

Des liens plus durables encore chez les sauvages , ce sont ceux de l'amitié. L'amitié n'est pas précisément un devoir , puisqu'on ne peut pas la commander : mais c'est une union plus agréable , plus tendre & même plus forte que celles qui sont formées par la nature ou par les institutions sociales. Tous ceux que ce sentiment délicieux a rapprochés s'accordent réciproquement des conseils dans les conjonctures difficiles , des consolations dans les malheurs , de l'appui dans les démarches , des secours dans l'infortune. Loin de chercher à diminuer les obligations de cette vertu , l'imagination se plaît à les exagérer. On veut qu'elle ne puisse pas exister , sans un parfait abandon de soi-même , sans une entière renonciation à ses intérêts personnels en faveur de la personne véritablement chérie.

Il n'est pas donné à tous les hommes de jouir des douceurs de l'amitié. Plusieurs , à raison de la froideur & de la sécheresse de leur caractère , ne peuvent ni l'éprouver , ni la faire naître. Comment entreroit-elle dans le cœur d'un riche ? Il n'est touché que de son opulence actuelle , du desir de l'augmenter , de la crainte de la perdre. Il ne faut au puissant que des adulateurs dont l'œil timide n'ose s'élever jusqu'à lui , des âmes avilies qui implorent bassement sa protection. Quel appas pourroit-il trouver dans une communication intime que la dernière classe des citoyens pourroit goûter aussi-bien ou mieux que lui ? L'homme dissipé est également incapable d'affections profondes & durables : le faste , la variété des plaisirs ; c'est tout ce qui l'occupe. Ses jouissances sont extérieures ; son âme n'entre pour rien dans ses attachemens.



Chez les sauvages, l'amitié n'est jamais altérée par cette foule d'intérêts opposés qui, dans nos sociétés, affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter les plus douces & les plus sacrées. C'est-là que le cœur d'un homme se choisit un cœur pour y déposer ses pensées, ses sentimens, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s'attachent pour jamais l'un à l'autre ; ils combattent à côté l'un de l'autre ; ils meurent constamment sur le corps l'un de l'autre. Alors même, ils ont la douce persuasion que leur séparation ne sera que momentanée, & qu'ils se rejoindront dans un autre monde, pour ne se plus quitter, & se rendre à jamais les plus grands services. Un Iroquois chrétien, mais qui ne se conduisoit pas selon les maximes de l'évangile, étoit menacé des peines éternelles. Il demanda si son ami enterré depuis peu de jours étoit en enfer. J'ai de fortes raisons pour croire qu'il n'y a pas été précipité, répondit le missionnaire. S'il en est ainsi, je ne veux pas y aller, reprit le sauvage. Il s'engagea, sur le champ, à changer de mœurs ; & sa vie fut toujours depuis très-édifiante.

Les sauvages ont une pénétration & une sagacité qui étonnent tout homme qui ne fait pas combien nos arts & nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux ; parce que nous n'avons presque jamais que la peine d'apprendre, & très-rarement le besoin de penser. S'ils n'ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d'adresse, c'est peut-être que ces peuples, n'ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l'égalité qui règne entre eux met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, & de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles : d'où il résulte que la somme des idées de chaque société des sauvages n'est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre & faite à les bien entendre ? La première fois qu'on parle devant nous une langue étrangère, tout nous y paroît continu, dit & prononcé du même

même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes, à s'apercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aiguës, ont plus ou moins de durée, qu'après une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas, du moins, autant de tems pour prononcer sur la mélodie d'un peuple, qui doit être toujours subordonnée à sa langue ?

Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre ; & communément exécutées les armes à la main. Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, qu'un Européen qui les voit pour la première fois, ne peut s'empêcher de frémir. Il croit qu'en un instant la terre va être couverte de sang & de membres épars, & que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N'est-il pas singulier que dans les premiers âges du monde & chez les sauvages, la danse soit un art d'imitation ; & qu'elle ait perdu ce caractère dans les pays policés, où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans action, sans sujet, sans conduite ? Mais il en est des danses comme des langues : elles deviennent abstraites, ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques, à proportion que l'esprit des peuples est plus raffiné. De même qu'un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées ; un pas, une attitude suffit pour rappeler plusieurs sentimens dans une danse raisonnée. C'est la faute des danseurs ou des spectateurs, qui n'ont pas d'imagination, quand les uns ne donnent pas & que les autres ne voient point de caractère & d'expression à quelque danse figurée. D'ailleurs, les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes & des mœurs féroces ; les images en doivent être plus expressives dans leurs danses, qui sont le langage des gestes, le premier & le plus naïf de tous les langages. Les nations policées & paisibles ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant il faudroit quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire revivre les premiers sentimens de la nature par des mouvemens qui les représentent ; & s'éloigner des traces



antiques & savantes des Grecs & des Romains , pour revêtir aux images vigoureuses & parlantes des sauvages du Canada.

Ceux-ci , toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe , ont une sorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oisifs , & sur-tout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes , si modérés , si maîtres d'eux-mêmes , si désintéressés , deviennent au jeu forcenés , avides , turbulens ; ils y perdent le repos , la raison & tout ce qu'ils possèdent. Dénudés de la plupart des choses , curieux de ce qu'ils voient , & , dès qu'il leur plaît , pressés de l'avoir , & d'en jouir , ils se livrent tout entiers aux moyens d'acquérir les plus prompts & les moins pénibles. C'est une suite de leurs mœurs ; c'est encore une suite de leur caractère. L'aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le fuivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfans imbécilles , & des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu suffiroit pour les mener à la superstition ; quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l'espèce humaine. Mais comme ils n'ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre , ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés ; ils y apportent mieux tous les tempéramens de la raison. Les Iroquois supposent confusément un premier être qui règle à son gré le cours du monde. Ils ne s'affligent pas du mal que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l'Homme d'en haut l'a voulu* , disent-ils ; & il y a peut-être plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnemens , toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes , qui ne tardent pas à naître dans l'esprit humain , dès qu'il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c'est un fleuve , une forêt , la lune & le soleil qu'ils adorent ; en un mot des êtres en qui ils ont remarqué une certaine puissance & du mouvement ; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cause , ils supposent une ame.

Ils semblent avoir quelque idée d'une autre vie : mais comme ils n'ont aucun principe de moralité , ils ne la croient pas destinée à la punition du crime , à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable , le guerrier sans peur & sans pitié ; l'homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d'ennemis , & rendu sa bourgade victorieuse , à sa mort passera dans une terre abondante, où toutes sortes d'animaux rassatieront sa faim. Mais ceux qui auront vieilli sans gloire & dans l'indolence , seront relégués à jamais dans un sol stérile , où la famine & les maladies les assiègeront éternellement. Leurs dogmes sont faits pour leurs mœurs & pour leurs besoins. Ils croient à des plaisirs & à des peines qu'ils connoissent. Ils ont plus d'espérances que de craintes ; ils sont heureux jusques dans leurs erreurs. Cependant ils sont tourmentés par des songes.

Rien n'est si naturel à l'ignorance que d'attacher du mystère aux songes ; que de les rapporter à quelque être puissant qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues & liées par le sommeil , pour veiller sur nous en l'absence de nos sens. C'est comme une ame étrangère qui s'introduit en nous , pour nous avertir de ce qui se passe au loin dans l'avenir , toujours présent à l'être qui l'a déjà créé , quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s'élève que dans un état de société commencée , fait chez les peuples policés les révélations , les apparitions , les communications avec la divinité. Nul ne devient prophète , sans avoir eu des songes. C'est le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas , ne prédit point.

Dans les climats âpres & rudes du Canada , chez des peuples qui ne vivent que de chasse , les nerfs sont quelquefois douloureusement affectés par l'intempérie de l'air , par les fatigues & les longues diètes. Alors les sauvages ont des songes ; & ces songes sont tristes & funestes. Ils rêvent qu'ils sont entourés d'ennemis ; ils voient leur bourgade surprise nager dans le sang ; ils reçoivent des outrages , des blessures ; on leur enlève leurs femmes , leurs enfans , leurs amis. A leur réveil , ils prennent ces visions pour un avis des dieux ; & la crainte qui



met cette opinion dans leur ame , ajoute à leur férocité par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées & leurs sombres regards. Les vieilles femmes , inutiles au monde , rêvent pour la sûreté de l'état , comme parmi nous les indolens prient & chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles , pour les affaires publiques où ils n'ont point d'influence. Des jeunes gens inhabiles à la chasse , à la guerre , à la fatigue rêvent aussi , pour avoir part à l'administration de la peuplade. Vainement on a travaillé durant deux siècles à dissiper des illusions si profondément enracinées. *Vous autres Chrétiens* , ont constamment répondu les sauvages , *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux songes , & vous exigez que nous croyons des choses infiniment moins vraisemblables*. On voit ainsi toujours chez ces nations le germe du sacerdoce & des plus grands maux.

Sans ces affections mélancoliques & ces rêves , il n'y auroit rien de si rare que les querelles entre les particuliers. Des Européens qui ont vécu long-tems dans ces contrées , assurent qu'ils n'ont jamais vu un sauvage en colère. Sans la superstition , il n'y auroit rien de si rare que les querelles de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement apaisées par le corps de l'état. La considération que la nation témoigne à l'offensé , calme son amour-propre , & dispose son ame à la paix. Il est plus difficile d'éviter les démêlés & de pacifier les hostilités entre deux peuples.

La chasse est un germe de guerre. Dès que deux troupes , séparées par des forêts de cent lieues , viennent à se rencontrer dans leurs courses , à s'intercepter le gibier , elles ne tardent pas à tourner contre elles-mêmes les flèches qu'elles réservient aux ours. Dès-lors une légère escarmouche est la semence d'une discorde éternelle. Le parti vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable , une haine nationale qui vivra dans leur sang & renâtra de leurs cendres. Cependant ces querelles s'éteignent quelquefois dans les blessures des deux bandes , quand , de part & d'autre , ce n'est qu'une jeunesse bouillante qui , dans l'impatience de son âge , est allée au loin.

faire l'essai de ses premières armes. Mais la rage des peuples entiers ne s'allume pas légèrement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n'est pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare. La nation s'assemble, & le chef parle. Il expose les griefs & les injures. On pèse, on balance les dangers & les suites d'une rupture. Les orateurs vont droit à leur but, sans s'arrêter, sans s'écarter, sans prendre le change. Les intérêts sont discutés avec une force de raison & d'éloquence, qui naît de l'évidence & de la simplicité des objets; avec une impartialité même, dont la chaleur des passions laisse encore les esprits plus susceptibles, que ne fait parmi nous la complication des idées. Si la guerre est décidée à l'unanimité des voix, à l'acclamation universelle, les alliés y sont invités. Rarement ils s'y refusent, parce qu'ils ont toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer par des prisonniers.

Ensuite on s'occupe à choisir un chef. Lorsqu'un certain nombre d'hommes se réunissent pour exécuter une entreprise d'un intérêt commun, il faut que quelqu'un d'entre eux soit chargé de diriger les mouvemens de la multitude dont il faut qu'il soit l'ame commune, l'ame qui commande aussi impérieusement à tous, qu'aux membres du corps qu'elle habite, & qu'elle en soit aussi promptement, aussi fidèlement servie. Au moment où cette identité cesse, le désordre s'introduit. Ce n'est plus une armée qui tend au même but : ce sont des officiers isolés, des soldats séparés qui s'abandonnent à des desseins particuliers. Cette subordination, qui lie cent mille têtes, deux cens mille bras à un même général, est la qualité principale qui distingue nos guerriers modernes des guerriers anciens. Chez ces derniers, chacun se désignoit son ennemi, & alloit le défier au milieu de la mêlée. Un combat n'étoit qu'un grand nombre de duels exécutés en même tems sur un champ de bataille. Il n'en est pas ainsi de nos jours. Ce sont de profondes, larges & denses masses d'hommes alignés & pressés, se mouvant en tout sens comme un seul. Autrefois, c'étoit un duel d'homme à homme; à présent, c'est un duel de masse à masse. Le moindre défaut de

subordination ameneroit la confusion , & la confusion un horrible massacre & une défaite humiliante.

L'éloignement qu'ont les sauvages du Canada pour tout ce qui peut gêner leur indépendance , ne les a pas empêchés d'apprécier la nécessité d'un chef militaire. Des capitaines les ont toujours menés au combat ; & dans la préférence qu'ils leur accordoient , la physionomie étoit consultée. Ce moyen de juger des hommes seroit peut-être défectueux & ridicule chez des peuples qui , formés dès l'enfance à contraindre leur air & tous leurs mouvemens , n'ont plus de physionomie , sont pleins de dissimulation & de passions factices. Mais le premier coup-d'œil ne trompe guère les sauvages qui , guidés par la nature seule , en connoissent la marche. Après l'air guerrier , on cherche une voix forte ; parce que dans des armées qui marchent sans tambours , sans clairons pour mieux surprendre l'ennemi , rien n'est plus propre à sonner l'alarme , à donner le signal du combat , que la voix terrible d'un chef qui crie & frappe en même tems. Mais ce sont sur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ses victoires , pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu'il a fait pour prouver ce qu'il veut faire ; & les sauvages trouvent qu'un héros balafré , qui montre ses cicatrices , a très-bonne grace à se louer.

Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire , ne manque jamais de les haranguer. « Camarades , dit-il , les » os de nos frères sont encore découverts. Ils crient contre » nous ; il faut les satisfaire. Jeunesse , aux armes ; remplissez vos » carquois ; peignez - vous de couleurs funèbres qui portent la » terreur. Que les bois retentissent de nos chants de guerre. » Défendons nos morts par les cris de la vengeance. Allons » nous baigner dans le sang ennemi , faire des prisonniers , & » combattre tant que l'eau coulera dans les rivières , que l'herbe » croîtra dans nos champs , que le soleil & la lune resteront » fixés au firmament ».

A ces mots , les braves qui brûlent de courir les hasards de la guerre , vont trouver le chef , & lui disent : *Je veux risquer*.



*avec toi. Je le veux bien*, répond-il ; *nous risquerons ensemble.* Mais comme on n'a sollicité personne , de peur qu'un faux point-d'honneur ne fit marcher des lâches , il faut subir bien des épreuves avant d'être reçu soldat. Si le jeune homme qui n'a pas encore vu l'ennemi témoignoit la moindre impatience , quand , après de longues diètes , on l'expose à l'ardeur du soleil , aux rudes gelées de la nuit , aux piquures sanglantes des insectes , on le déclareroit incapable , indigne de porter les armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triste ! Quel présage funeste ! Des hommes qui n'ont pu se dérober , par la fuite , à ces levées de troupes , ou s'y soustraire par des privilèges & de l'argent , se traînent l'œil baissé , le visage pâle & consterné , devant un délégué , dont les fonctions sont odieuses , & la probité suspecte aux peuples. Des parens désolés & tremblans semblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir sort d'une urne fatale , & désigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mère dans le désespoir , presse & retient vainement sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras. Maudissant le jour de son hymen , de son enfantement , elle dit à ce fils un éternel adieu. Non , ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats. Ce n'est pas dans cet appareil de deuil & de consternation que les sauvages se présentent à la victoire : c'est du milieu des festins , des chants , des danses , qu'ils se mettent en marche. Les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux : mais sans donner aucun signe de chagrin ou de tristesse. Des femmes qui ne poussent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement , oseroient-elles amollir par des pleurs , même de tendresse , les défenseurs , les vengeurs de la patrie ?

Ils ont pour toutes armes , une espèce de javelot hérissé de pointe d'os ; ils ont un casse-tête. Avant l'arrivée des Européens , ce n'étoit qu'une petite massue d'un bois très-dur , de figure ronde , avec un côté tranchant. Aujourd'hui , c'est une petite hache , qu'ils manient avec une dextérité surprenante. La plupart n'ont aucune arme défensive : mais s'il leur arrive d'atta-

quer les palissades qui entourent les bourgades , ils se couvrent le corps d'un bois léger. Quelques-uns d'entre eux , qui se faisoient une manière de cuirasse d'un tissu de jonc , y renoncèrent , dès qu'ils virent qu'elle n'étoit pas à l'épreuve des armes à feu.

L'armée se fait suivre , dans ses expéditions , par les rêveurs qui , sous le nom de jongleurs , décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers , presque nus pour être plus agiles au combat , se barbouillent le corps avec du charbon , pour paroître plus terribles ; ou avec de la terre , pour se cacher de loin & mieux surprendre l'ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle ; malgré leur aversion pour le déguisement , les guerres qu'ils se font se tournent en ruses. Cet art de rusier , commun à toutes les nations , soit sauvages , soit policées , quoiqu'il semble contraire à la bravoure , au préjugé de l'honneur ; cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se feroient toutes absolument détruites , si , loin de n'aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs , on n'eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L'honneur est donc d'accabler l'ennemi sans qu'il s'y attende. Une finesse de sens , que tout cultive & rien n'émousse , apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l'on a passé. Par la vue ou l'odorat , ils découvrent , dit-on , des vestiges sur l'herbe la plus courte , sur la terre sèche & dure , sur la pierre même ; ils voient , à la manière dont ces traces sont imprimées , quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu'aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviste près de l'ennemi , il se fait une décharge générale de flèches , & l'on fond sur lui le casse-tête à la main. S'il est sur ses gardes , ou trop bien retranché , on se retire , s'il est possible ; sinon , il faut se battre jusqu'à la mort ou la victoire. Celui qui l'emporte achève les blessés qu'il ne pourroit emmener , arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille , & fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête ,

où il a eu soin de tracer la marque de sa nation , celle de sa famille , & sur-tout son portrait ; c'est-à-dire , un ovale , avec les figures peintes sur son visage. D'autres peignent toutes ces marques d'honneur , ou plutôt de victoire , sur un tronc d'arbre , ou sur une écorce , avec du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée l'histoire , non - seulement de la bataille , mais de toute la campagne , en caractères hiéroglyphiques. Après le portrait du général , vient le nombre de ses soldats , marqué par autant de lignes ; celui des prisonniers , par autant de marmousets ; celui des morts , par des figures humaines sans tête. Ce sont-là les signes parlans & techniques qui ont précédé , chez toutes les sociétés , l'art de l'écriture & de l'imprimerie , & les nombreuses bibliothèques qui surchargent les palais des riches oisifs , & la tête des sçavans.

L'histoire des guerres est courte chez les sauvages : ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force sur leurs pas , le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation , sans jamais s'arrêter en route , jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire & dans sa bourgade. C'est-là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie , avec des éloges qui sont sa récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers , unique fruit de la victoire.

Les heureux sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de se passer , ou dans des occasions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée , pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuisés. Les prisonniers , incorporés dans une famille , y deviennent cousins , oncles , pères , frères , époux ; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent ; & ces tendres noms leur donnent tous ses droits , en même tems qu'ils leur imposent tous ses engagements. Loin de se refuser aux sentimens qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres , ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils



soient bien foibles pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre en effet , semble rompre tous les nœuds du sang , & n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. De - là vient , chez les sauvages , cette union entre les amis , plus forte que celle des parens. Ceux qui combattent & meurent ensemble sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même toit. Quand la guerre ou la mort a brisé la parenté , qui est cimentée par la nature , ou celle qui est formée par le choix , le sort qui donne des chaînes au sauvage prisonnier , lui donne aussi de nouveaux parens & d'autres amis. La convention générale & l'usage ont fait cette loi singulière , qui , sans doute , est née de la nécessité.

Mais quelquefois un captif refuse cette adoption , & quelquefois il en est exclu. Un prisonnier , grand & bien fait , avoit perdu plusieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord aperçu. *Mon ami* , lui dit la veuve à laquelle il étoit destiné , *nous t'avions choisi pour vivre avec nous : mais dans la situation où je te vois , incapable de combattre & de nous défendre , que ferois - tu de la vie. La mort vaut mieux pour toi. Je le crois* , répondit le sauvage. *Eh bien !* répliqua la femme , *tu seras attaché ce soir au poteau du bûcher. Pour ta propre gloire , & pour l'honneur de notre famille qui t'avoit adopté , souviens - toi de ne pas démentir ton courage.* Il le promit , & tint parole. Durant trois jours ils souffrit les plus cruels tourmens , avec une constance qui les bravoit , une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l'abandonna pas ; elle l'encouragea même par des éloges , lui fournissant de quoi boire & de quoi fumer au milieu des supplices. Quel mélange de vertus & de férocité ! Tout est grand chez ces peuples qui ne sont pas asservis. C'est le sublime de la nature dans ses horreurs & ses beautés.

Les captifs que personne n'adopte sont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut , ce semble , leur faire regretter la vie. La meilleure chère , les traitemens & les noms les plus doux , rien ne leur est épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles jusqu'au mo-

ment de leur arrêt. Est-ce commiseration ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l'attend. *Mon frère, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frère,* répond le prisonnier, *c'est fort bien ; je te remercie.*

Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré, invoque aussi-tôt l'ombre d'un père, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reste à venger. *Approche, crie-t-elle à cette ombre, je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans la chaudière. On lui appliquera des haches ardentes sur tout le corps. On lui enlèvera la chevelure. On boira dans son crâne. Tu seras vengée & satisfaite.*

Cette furie fond alors sur le patient, qui est attaché à un poteau près d'un brasier ardent ; & frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n'est pas une femme, il n'est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourmens du malheureux captif. Les uns lui fillonnent la chair avec des tisons ardens ; d'autres la tranchent en lambeaux ; d'autres lui arrachent les ongles ; d'autres lui coupent les doigts, les rôtiennent, & les dévorent à ses yeux. Rien n'arrête ses bourreaux que la crainte de hâter sa mort : ils s'étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, & quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourmens, le héros chante d'une manière barbare, mais héroïque, la gloire de ses anciennes victoires ; il chante le plaisir qu'il eut autrefois d'immoler ses ennemis. Sa voix expirante se ranime pour exprimer l'espoir qu'il a d'être vengé, pour reprocher à ses persécuteurs de ne favoir pas venger leurs pères qu'il a massacrés. Il choisit pour braver ses bourreaux le moment où leur rage est un peu rallentie ; il cherche à la rallumer pour que l'excès de ses souffrances déploie l'excès de son courage. C'est un combat de la victime contre ses bourreaux ; c'est un défi horrible entre la constance à souffrir & l'a-charnement à torturer. Mais la gloire l'emporte. Soit que l'ivresse

de l'enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur ; soit que l'habitude & l'éducation opèrent ces prodiges d'héroïsme , le patient meurt , sans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme , un soupir. Fanatiques de toutes les religions vaines & fausses , vendez encore la constance de vos martyrs ! Le sauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette insensibilité vient-elle du climat , ou du genre de vie ? Un sang plus froid , des humeurs plus épaisses , un tempérament que l'humidité de l'air & du sol rend plus flegmatique , peuvent , sans doute , émousser au Canada l'irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement exposés à toutes les injures des saisons , aux fatigues de la chasse , aux périls de la guerre , en contractent une rigidité de fibres , une habitude à souffrir , qui se change en une sorte d'impassibilité. On dit que les sauvages n'éprouvent presque point les convulsions de l'agonie , soit qu'ils meurent d'une maladie ou d'une blessure. Leur imagination n'attachant aucune crainte aux approches ni aux suites de la mort , ne leur donne pas une sensibilité factice , contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie physique & morale les porte à braver cette mort , que tout nous apprend à redouter ; à surmonter cette douleur , que notre mollesse irrite.

Mais ce qui devrait nous étonner plus encore que l'intrépidité dans les tourmens , c'est la férocité des sauvages dans la vengeance. On frémit de penser que l'homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général , soit dans les nations , soit dans les particuliers , la vengeance n'est point atroce chez les peuples où règnent les bonnes loix , par ce que ces loix qui gardent les citoyens , les préservent des offenses. La vengeance n'est pas un sentiment fort vif dans les guerres des grands peuples , parce qu'ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations , où chaque individu tient une grande portion de l'état dans ses mains , où l'enlèvement d'un seul homme menace la société de sa ruine , les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous. Chez des hommes indépendans , qui ont une estime d'eux-mêmes que



des hommes asservis ne peuvent avoir ; chez des sauvages , dont les affections sont peu étendues & fort vives , on doit venger sans mesure les outrages , parce qu'ils attaquent toujours la personne dans quelque endroit infiniment sensible ; on doit poursuivre jusqu'à la dernière goutte de sang , le meurtrier d'un ami , d'un fils , d'un frère , d'un concitoyen. Ces ombres toujours chéries , crient toujours vengeance du fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts , parmi les accens lugubres des oiseaux de la nuit ; elles apparoissent dans les phosphores & les éclairs ; & la superstition parle pour elles , dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion se présente. Si l'on considère la haine que les sauvages se portent de horde à horde ; leur vie dure & disetteuse ; la continuité de leurs guerres ; leur peu de population ; les pièges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre , on ne pourra s'empêcher de prévoir , qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles , ils auront disparu de la terre. Alors que penseront nos descendans de cette espèce d'hommes , qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs ? Les tems de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité , ce que sont pour nous les tems fabuleux de l'antiquité ? Ne parlera-t-elle pas de lui , comme nous parlons des centaures & des lapithes ? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs , dans leurs usages ? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des tems , ne passeront-ils pas pour des romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide ? Combien s'élèveront sur les beaux ouvrages de notre siècle , de disputes philosophiques ? De même que nous inclinons aujourd'hui , malgré l'instabilité dont nous sommes les témoins & le jouet , à croire que l'état actuel d'une espèce quelconque de créatures , sur-tout lorsqu'il est immémorial & universel , doit être son état nécessaire & primordial : alors , il y aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons , prises de la dignité de l'espèce humaine , de ses hautes destinées , de la noblesse de son sort pendant sa vie , de l'état merveilleux

qui l'attend après sa mort , de la sagesse de la providence ; qui ne paroît avoir que des grandes vues sur l'homme ; ils prouveront qu'il n'a jamais été nud , errant , sans police , sans loix , réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui régneront alors , elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On fera peut-être hérétique , impie , philosophe , haï , persécuté , flétri , mis aux fers , brûlé même , pour oser assurer un jour , que l'homme fut tel qu'il est au Canada , d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà , gens de foi , gens de loi , fanatiques ou politiques , hommes fourbes ou féroces par état ou par caractère ; voilà comme vous vous mentez à vous-mêmes ; contre la nature qui vous accuse ; contre la terre qui vous confond ; contre le Dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures , pour garant de vos injustices ! Prophètes à venir , tyrans de nos neveux ! puissent ces lignes , que la vérité inspire à l'écrivain qui vous parle d'avance , durer assez long-tems pour vous démentir !

Sans doute il est important aux générations futures , de ne pas perdre le tableau de la vie & des mœurs des sauvages. C'est , peut-être , à cette connoissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a fait parmi nous. Jus- qu'ici les moralistes avoient cherché l'origine & les fondemens de la société , dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes , pour lui donner des expiateurs ; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides & ses maîtres , ils appelloient mystérieux , surnaturel & céleste , ce qui n'est que l'ouvrage du tems , de l'ignorance , de la foiblesse ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne déri- voient ni des besoins de la nature , ni des dogmes de la religion , puisque des peuples innombrables vivoient indépendans & sans culte , on a découvert les vices de la morale & de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venoient des fondateurs & des législateurs , qui , la plupart , avoient créé la police pour

leur utilité propre , ou dont les sages vues de justice & de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs , & par l'altération des tems & des mœurs. Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières : mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. Trop contraire aux préjugés établis , pour avoir pu si-tôt produire de grands biens , elle en fera jouir , sans doute , les races futures ; & pour la génération présente , cette perspective riante doit être une consolation. Quoi qu'il en soit , nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé , en quelque sorte , les peuples policés.

Le caractère des Américains septentrionaux , tel qu'on vient de le tracer , s'étoit singulièrement développé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples , les plus nombreux du Canada , avoient formé entre eux une espèce de confédération. Les premiers , qui travailloient la terre , faisoient part de leurs productions à leurs alliés , qui , de leur côté , devoient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations , liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture , elles vivoient ensemble. Les Algonquins chassoient , & les Iroquois se contentoient d'écorcher les bêtes , de faire sécher les viandes , de préparer les peaux.

Une année , il arriva qu'un parti d'Algonquins , peu adroits ou peu exercés à la chasse , y réussit mal. Les Iroquois , qui les suivoient , demandèrent la permission d'essayer s'ils seroient plus heureux. Cette complaisance , qu'on avoit eue quelquefois , leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit , & revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des Algonquins fut extrême. Pour en effacer jusqu'au souvenir , ils attendirent que les chasseurs Iroquois fussent endormis , & leur cassèrent à tous la tête. Cet assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle lui fut refusée avec hauteur. On ne lui laissa pas même l'espérance de la plus légère satisfaction.

V.

Les François prennent part , mal-à-propos , aux guerres des sauvages.



Les Iroquois , outrés de ce mépris , jurèrent de périr ou de se venger : mais n'étant pas assez forts pour tenir tête à leur superbe offenseur , ils allèrent au loin s'essayer & s'aguerrir , contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards , à attaquer en lions , à fuir en oiseaux , c'est leur langage , alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l'Algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple , avec une férocité proportionnée à leur ressentiment.

C'est dans le tems où le feu de ces haines embrâsoit le Canada , que les François y parurent. Les Montagnez , qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent ; les Algonquins qui occupoient ses rives , depuis Québec jusqu'à Montréal ; les Hurons , répandus , autour du lac qui porte leur nom ; quelques peuples moins considérables , errans dans les intervalles , favorisèrent l'établissement de ces étrangers. Réunies contre les Iroquois , sans pouvoir leur résister , ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée , dont ils se promirent un succès infailible. Jugeant des François comme s'ils les avoient connus , ils se flattèrent de les engager dans leur querelle , & ils ne se trompèrent pas. Champlain , qui auroit dû profiter de la supériorité des lumières que les Européens ont sur les Américains , pour chercher des moyens de pacification , ne tenta pas même de les reconcilier. Epousant avec ardeur les intérêts de ses voisins , il alla chercher avec eux leur ennemi.

Le pays des Iroquois s'étendoit près de quatre-vingts lieues en long , sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac Erié , le lac Ontario , le fleuve Saint-Laurent , & les contrées fameuses depuis , sous le nom de Nouvelle - Yorck & de Pensylvanie. L'espace compris entre ces vastes bornes , étoit fertilisé par de belles rivières. On y voyoit cinq nations , qui , réduites de nos jours à moins de quinze cens guerriers , en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une espèce de ligue ou d'association , assez semblable à celle des Suisses ou de la Hollande. Leurs députés s'assembloient tous les ans pour faire le festin d'union , & pour délibérer sur les intérêts de la république.

Quoique

Quoique les Iroquois ne s'attendissent pas à être provoqués par des ennemis si souvent vaincus , ils ne furent pas surpris. Le combat s'engagea avec une égale confiance de part & d'autre. Les uns la fondoient sur leur supériorité habituelle ; les autres , sur le secours du nouvel allié , dont les armes à feu ne pouvoient manquer d'entraîner la victoire. En effet , Champlain & les deux François qui l'accompagnoient , n'eurent pas plutôt tué à coups d'arquebuse , deux chefs Iroquois , & blessé mortellement le troisième , que l'armée entière , également étonnée & consternée , prit la fuite.

Un changement d'attaque lui fit changer de défense. Dans la campagne suivante , elle crut devoir se retrancher contre des armes qu'elle ne connoissoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l'opiniâtreté de la résistance , les retranchemens furent emportés par les sauvages , soutenus d'un feu plus vif & de plus de François que dans la première expédition. Presque tous les Iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat , furent culbutés dans une rivière , où ils se noyèrent.

On Peut conjecturer que cette nation auroit été détruite , ou forcée à vivre en paix , si les Hollandois , qui , en 1610 , avoient fondé à son voisinage la colonie de la Nouvelle - Belge , ne lui eussent pas fourni des armes & des munitions. Peut-être même l'engagoient-ils sourdement à continuer les hostilités , parce que les pelleteries qu'elle enlevoit alors à ses ennemis , formoient un plus grand objet que le produit de ses propres chasses. Quoi qu'il en soit , le poids que cette liaison avoit mis dans la balance , rétablit une égalité de force entre les deux partis. On se faisoit réciproquement beaucoup de mal , sans qu'il en résultât que de l'affoiblissement pour l'un & pour l'autre. Ce flux & reflux perpétuel de succès & de disgraces , qui , dans les gouvernemens où l'intérêt est plus consulté que la vengeance , auroit infailliblement ramené la tranquillité , ne faisoit que nourrir les haines , qu'augmenter l'acharnement d'une infinité de petites peuplades , qui n'avoient d'autre but que leur mutuel anéantissement. Les plus foibles nations disparurent

en effet de la face de la terre , & les autres se réduisirent insensiblement à rien.

VI.  
La colonie  
Françoise ne  
fait point de  
progrès Causes  
de cette  
langueur.

Cependant les François ne s'élevoient pas sur tant de débris. En 1627 , ils n'avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans , hommes , femmes , enfans , composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n'avoit point dévoré les hommes qu'on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux , mais sain ; & les Européens y fortifioient leur tempérament , sans risquer leur vie. Cette langueur n'avoit d'autre cause que le système d'une compagnie exclusive , qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada , que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal , il n'eût fallu que substituer à ce monopole la liberté. Mais le tems d'une théorie si simple n'étoit pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse , & composée de gens plus accrédités.

On lui donna la disposition des établissemens formés & à former dans le Canada ; le droit de les fortifier & de les régir à son gré , de faire la guerre ou la paix , selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue & de la baleine , qu'on rendit libre pour tous les citoyens , tout le commerce qui pouvoit se faire par terre & par mer , lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor & des pelleteries , lui fut accordée à perpétuité.

A tant d'encouragemens , on ajouta d'autres faveurs. Le roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société , composée de sept cens intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse. On pressa les gentilshommes , le clergé même , déjà trop riche , de participer à ce commerce. La compagnie pouvoit envoyer , pouvoit recevoir toutes sortes de denrées , toutes sortes de marchandises , sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d'un métier quelconque , durant six ans dans la colonie , en assuroit le libre exercice en France. Une dernière faveur , fut l'entrée franche de tous les ouvrages qui seroient manufacturés dans ces contrées éloignées. Cette prérogative singulière , dont



Il n'est pas aisé de pénétrer les motifs , donnoit aux ouvriers de la Nouvelle-France , un avantage incomparable sur ceux de l'ancienne , enveloppés de péages , de lettres de maîtrise , de frais de marque , de toutes les entraves que l'ignorance & l'avarice y avoient multipliées à l'infini.

Pour répondre à tant de preuves de prédilection , la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus , s'engagea à porter dans la colonie , dès l'an 1628 , qui étoit le premier de son privilège , deux ou trois cens ouvriers des professions les plus convenables , & jusqu'à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger , les nourrir , les entretenir pendant trois ans , & leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées , suffisantes pour leur subsistance , avec le bled nécessaire pour les ensemençer la première fois.

La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglois , que le siège de la Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu , Buckingham , ennemis par jalousie , par caractère , par intérêt d'état , par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux , saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu'ils gouvernoient , les deux nations qu'ils travailloient à opprimer. La nation Angloise qui combattoit pour ses intérêts , eut l'avantage sur les François. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII. connoissoit si peu l'importance de cet établissement , qu'il opinoit à n'en pas demander la restitution : mais l'orgueil de son chef , qui regardoit l'irruption des Anglois comme son injure personnelle , parce qu'il étoit à la tête de la compagnie , fit changer d'avis. On n'éprouva pas autant de difficultés qu'on en craignoit ; & le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit aux François , en 1631 , & la paix & le Canada.

L'adversité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement de la colonie , la même ignorance , la même négligence. Le monopole ne remplissoit aucun des engagements qu'il avoit

pris. Cette infidélité , loin d'être punie , fut , pour ainsi dire , récompensée par la prolongation du privilège. Les cris que pouffoit le Canada se perdoient dans l'immensité des mers ; & les députés , chargés d'aller peindre l'horreur de sa situation , ne pouvoient jamais arriver au pied du trône , où la prévention ne laisse approcher la vérité tremblante , que pour lui imposer silence par des menaces & des châtimens. Cette conduite qui bleffoit également l'humanité , les intérêts particuliers & la politique , eut les suites qu'elle devoit avoir naturellement.

Les François avoient mal formé leurs établissemens. Pour paroître régner sur d'immenses contrées , pour se rapprocher des pelleteries , ils avoient placés leurs habitations à une telle distance les unes des autres , qu'elles n'avoient presque point de communication , qu'elles étoient hors d'état de se secourir. Les malheurs dont cette imprudence avoit été suivie ne les avoient pas fait changer de conduite. L'intérêt du moment leur avoit toujours fait perdre le souvenir du passé , leur avoit ôté la prévoyance de l'avenir. Ils n'étoient pas proprement dans un état social , puisque le magistrat ne pouvoit pas surveiller à leurs mœurs , ni le gouvernement pourvoir à la sûreté de leurs personnes , à celle de leurs propriétés.

L'audacieux & ardent Iroquois ne tarda pas à démêler le vice de cette constitution , & se mit en mouvement pour en profiter. Aussi-tôt les foibles hordes de sauvages qu'on avoit dérobées à ses fureurs , privées de l'appui qui faisoit leur sûreté , s'enfuirent devant lui. Ce premier succès lui fit espérer qu'il réduiroit leurs protecteurs à repasser les mers , & que même il enleveroit à ces étrangers leurs enfans pour remplacer les guerriers que les guerres précédentes lui avoient fait perdre. Pour éviter ces calamités , ces humiliations , les François se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupoient , une espèce de fort où ils se réfugioient , où ils retiroient leurs vivres & leurs troupeaux à l'approche de cet ennemi irréconciliable. Ces palissades communément soutenues de quelques mauvais canons , ne furent jamais forcées , ni peut-être même bloquées.

mais tout ce qui étoit hors des retranchemens , étoit détruit ou emporté par ces barbares. Telle étoit la misère & la dégradation de la colonie , qu'elle ne subsistoit que par les aumônes que les missionnaires recevoient d'Europe.

Enfin le ministère tiré de sa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l'esprit des nations , fit passer en 1662 quatre cens hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après. On reprit par degrés un ascendant décidé sur les Iroquois. Trois de leurs nations effrayées de leurs pertes , proposèrent un accommodement , & les deux autres y furent amenées en 1668 par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors pour la première fois d'une profonde paix. C'étoit le germe de la prospérité ; la liberté du commerce le fit éclore. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires fit fermenter l'industrie. Les anciens colons , concentrés par foiblesse autour de leurs palissades , donnèrent plus d'étendue à leurs plantations , & les cultivèrent avec plus de succès & de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le Nouveau-Monde , obtinrent leur congé & une propriété. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissemens déjà formés acquirent plus de consistance ; on en forma de nouveaux , où l'intérêt & la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie & d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les François , & ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencemens de prospérité devoient aller en augmentant , par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie , non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins , mais encore d'établir entre eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cens lieues , il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité , chose peut-être inouïe jusqu'alors dans l'Amérique Septentrionale. On eût dit que les François n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée , que pour l'éteindre plus efficacement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples

VII.

Les François sortent de l'inaction. Par quels moyens.



toujours armés pour la chasse , à moins que la puissance qui l'avoit cimentée , n'employât à la maintenir , une grande supériorité de forces. Les Iroquois s'apercevant qu'on négligeoit ce moyen , revinrent à ce caractère remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés , ni voisins des François. Malgré ce ménagement , on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes , rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits , ou s'attendre à voir leur pays détruit , & leurs habitations brûlées. Une sommation si fière irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance ; & qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger , ni des ennemis à mépriser. Cependant ébranlées par le ton imposant qu'on avoit pris , ils accordèrent en partie ce qu'on exigeoit , & l'on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espèce d'humiliation aigrit le ressentiment d'une nation plus accoutumée à faire qu'à souffrir des outrages. Les Anglois qui , en 1664 , avoient chassé les Hollandois de la Nouvelle-Belge , & qui étoient restés en possession de leur conquête , qu'ils avoient nommée la Nouvelle-Yorck , profitèrent des dispositions où ils voyoient les Iroquois. Aux semences de défection qu'ils jettoient dans leur ame ulcérée , ils ajoutèrent des présents pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France. Ceux qui résistèrent à la séduction furent attaqués. Tous furent invités , & quelques-uns forcés à porter leur castor & les autres pelleteries à la Nouvelle-Yorck , où elles étoient beaucoup mieux vendues que dans la colonie Française.

Denonville , envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l'autorité du plus fier des rois , souffroit impatiemment tant d'insultes. Quoiqu'il fût non-seulement en état de couvrir ses frontières , mais d'entreprendre même sur les Iroquois , comme on sentoît qu'il ne falloit point attaquer cette nation sans la détruire , on convint de rester dans une inaction apparente , jusqu'à ce qu'on eût reçu d'Europe les moyens d'exécuter une si

extrême résolution. Ces secours arrivèrent en 1687 ; & la colonie eut alors onze mille deux cens quarante-neuf personnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces , Denonville eut pourtant recours aux armes de la foiblesse. Il déshonora le nom François chez les sauvages par une infâme perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différends par la négociation , il abusa de la confiance que les Iroquois avoient dans le jésuite Lambreville , pour attirer leurs chefs à une conférence. A peine ils s'y étoient rendus , qu'ils furent mis aux fers , embarqués à Québec , & conduits aux galères.

Au premier bruit de cette trahison , les anciens Iroquois firent appeller leur missionnaire. « Tout nous autorise à te traiter en » ennemi , lui dirent-ils , mais nous ne pouvons nous y résoudre. » Ton cœur n'a point eu de part à l'insulte qu'on nous a faite ; » & il seroit injuste de te punir d'un crime que tu détestes plus » que nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse in- » considérée pourroit ne voir en toi qu'un perfide , qui a livré » les chefs de la nation à un indigne esclavage ». Après ce discours , ces sauvages , que les Européens ont toujours appelés barbares , donnèrent au missionnaire des conducteurs qui ne le quittèrent qu'après l'avoir mis hors de danger , & des deux côtés on courut aux armes.

Les François portèrent d'abord la terreur chez les Iroquois voisins des grands lacs : mais Dénonyville n'avoit ni l'activité , ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu'il réfléchissoit au lieu d'agir , la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L'audace en redoubla parmi les peuplades Iroquoises , qui n'étoient pas éloignées des établissemens François. Elles y firent à plusieurs reprises les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations , qui leur ôtoient jusqu'à la ressource d'y remédier , ne soupirèrent que pour la paix. Le caractère de Denonville secondoit ces desirs : mais il étoit difficile d'amener à une conciliation , un ennemi que l'injure devoit rendre implacable.

Lambreville qui conservoit encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés , fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu'on négocioit , un Machiavel né dans les forêts ; le Rat , qui étoit le sauvage le plus brave , le plus ferme , le plus éclairé qu'on ait jamais trouvé dans l'Amérique Septentrionale , arriva au fort de Frontenac , avec une troupe choisie de Hurons , bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu'il avoit acquise. On lui dit qu'un traité étoit entamé ; que des députés Iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal ; qu'ainsi ce seroit défobliger le gouverneur François , que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l'on étoit en voie d'accommodement.

Le Rat , vivement offensé de ce que les François dispoient ainsi de la guerre & de la paix , sans consulter leurs alliés , résolut de punir cet orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux députés ; les uns furent tués , les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage , il en parut d'autant plus étonné , que Denonville , leur répondit-il , l'avoit envoyé pour les surprendre. Poussant la feinte jusqu'au bout , il les relâcha tous sur l'heure , à l'exception d'un seul qu'il garda , disoit-il pour remplacer un de ses Hurons tué dans l'attaque. Ensuite il se rendit avec la plus grande diligence à Michillimakinac , où il fit présent de son prisonnier au commandant François qui , ne sachant point que Denonville traitoit avec les Iroquois , fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu'il fut mort , le Rat fit venir un vieux Iroquois , depuis long - tems captif chez les Hurons , & lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation , que tandis que les François amusoient leurs ennemis par des négociations , ils continuoient à faire des prisonniers & les massacroient. Cet artifice , digne de la politique Européenne la plus consommée en méchanceté , réussit au gré du sauvage le Rat. La guerre recommença plus vive qu'auparavant. Elle fut d'autant plus durable , que l'Angleterre , depuis peu brouillée avec la France , à l'occasion du

détrônement



Détrônement de Jacques II , crut de son intérêt de s'allier avec les Iroquois.

Une flotte Angloise , partie d'Europe en 1690 , arriva devant Quebec au mois d'octobre , pour en former le siège. Elle avoit dû compter sur une foible résistance , par la diversion que les sauvages faisoient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise après de grandes pertes , trompée dans son attente par des causes singulières qui méritent quelque attention.

Le ministère de Londres , en formant le projet d'affervir le Canada , avoit décidé que ses forces de terre & celles de mer , y arriveroient par des mouvemens parallèles. Cette sage combinaison fut exécutée avec la plus grande précision. A mesure que les vaisseaux remontoient le fleuve Saint - Laurent , les troupes franchissoient les terres , pour aboutir en même - tems que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient presque , quand les Iroquois qui leur servoient de guide & de soutien , ouvrirent les yeux sur le danger qu'ils couroient , en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés , dirent - ils dans leur conseil , entre deux nations Européennes , chacune assez forte pour nous exterminer , également intéressées à notre destruction lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre secours ; que nous reste-t-il , sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre ? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance , ou même d'acheter notre neutralité. Ce système qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe , détermina les Iroquois à reprendre tous sous divers prétextes , la route de leurs bourgades. Leur retraite entraîna celle des Anglois ; & les François en sûreté dans les terres , réunirent avec autant de succès que de concert , toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les Iroquois enchaînant par politique leur ressentiment contre la France , & restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre ; ces deux puissances de l'Europe , irréconciliables par rivalité , mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignoit également les succès de l'une & de l'autre ,

ne se caufèrent pas la moitié des maux qu'elles se fouhaitoient ; & la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons , mais presque indifférens pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'Anglois & d'Iroquois , de François & de Hurons , qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations , on vit éclore des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin. Les Hurons chassoient , abattoient beaucoup de gibier , & ne manquoient jamais d'en offrir aux François , moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les sauvages ; *il est juste que nous partagions avec vous les alimens de la vie , nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes.* Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame , voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures , se dispersa précipitamment. Un Onnontagué qui menoit cette troupe , âgé de cent ans , dédaigna de fuir , & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis , quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cens barbares acharnés autour d'un vieillard qui , loin de pousser un soupir , traitant les François avec un profond mépris , reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils Européens ! Un de ses bourreaux , outré de ses invectives , lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *Tu as tort* , lui dit froidement l'Onnontagué , *d'abrégér ma vie ; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme.* Et ce sont de tels hommes que les François & les Anglois conspirent à détruire depuis un siècle ! Apparemment qu'ils auroient trop à rougir de vivre au milieu de ces modèles d'héroïsme & de grandeur d'ame.

La paix de Rifwick fit cesser tout-à-la-fois les calamités de l'Europe , & les hostilités de l'Amérique. A l'exemple des Anglois & des François , les Iroquois & les Hurons sentirent le besoin qu'ils avoient d'un long repos , pour réparer les pertes de la guerre. Les sauvages commencèrent à respirer , les Européens reprirent leurs travaux ; & le commerce des pelleteries , le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chasseurs , acquit plus de confiance.

Avant la découverte du Canada , les forêts qui le couvroient n'étoient , pour ainsi dire , qu'un vaste repaire de bêtes fauves. Elles s'y étoient prodigieusement multipliées ; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déserts , sans troupeaux & sans animaux domestiques , laissoient plus d'espace & de nourriture aux espèces errantes & libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces espèces à l'infini ; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la souveraineté de l'homme , titre si cruel & si coûteux à tous les êtres vivans ! Faute d'arts & de culture , le sauvage se nourrissoit & s'habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe eut adopté l'usage de leurs peaux , les Américains leur firent une guerre d'autant plus vive , qu'elle leur valoit une abondance & des jouissances nouvelles pour leurs sens ; d'autant plus meurtrière , qu'ils avoient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer des bois du Canada , dans les ports de France , une grande quantité , une grande diversité de pelleteries , dont une partie fut consommée dans le royaume , & l'autre alla dans les états voisins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l'Europe. Elle les tiroit du nord de notre hémisphère : mais en trop petit nombre pour que l'usage en fût étendu. Le caprice & la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue , depuis que l'intérêt des colonies de l'Amérique a voulu qu'elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celles dont la mode existe encore.

## VIII.

Les pelleteries sont la base des liaisons des François avec les sauvages.

La loutre est un animal vorace , qui , courant ou nageant



sur les bords des lacs & des rivières, vit ordinairement de poisson; & quand il en manque, mange de l'herbe & l'écorce même des plantes aquatiques. Son séjour & son goût dominant, l'ont fait ranger parmi les amphibiens qui vivent également dans l'air & dans l'eau : mais c'est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à-peu-près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés, qui ne sont pas brûlans : mais il est bien plus commun & plus grand dans le nord de l'Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire & plus belle que par-tout ailleurs : mais en cela même plus nuisible, puisqu'elle y est l'objet des pièges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois espèces. La première est la commune; la seconde s'appelle vison; & la troisième est nommée puante, parce que l'urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empest l'air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées.

Le rat même est utile par sa peau, dans l'Amérique Septentrionale. Il y en a sur-tout deux espèces, dont la dépouille entre dans le commerce. L'un, qu'on appelle rat de bois, a deux fois la grosseur de nos rats. Son poil est communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse qu'elle ouvre & ferme à son gré. Quand elle est poursuivie, elle y met ses petits, & se sauve avec eux. L'autre rat, qu'on appelle musqué, parce que ses testicules renferment du musc, a toutes les inclinations du castor, dont il paroît même être un diminutif, & sa peau sert aux mêmes usages.

L'hermine, qui est de la grosseur de l'écureuil, mais un peu moins alongée, a comme lui les yeux vifs, la physionomie fine, & les mouvemens si prompts, que l'œil ne peut les suivre. L'extrémité de sa queue, longue, épaisse & bien fournie, est d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des mois-

sons ou des fruits , devient , en hiver , blanc comme la neige. Cet animal vif , léger & joli , fait une des beautés du Canada : mais , quoique plus petit que la martre , il n'y est pas aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les pays froids , au centre des forêts , loin de toute habitation ; animal chasseur , & vivant d'oiseaux. Quoiqu'elle n'ait pas un pied & demi de long , les traces qu'elle fait sur la neige , paroissent être d'un animal très-grand ; parce qu'elle ne va qu'en sautant , & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa fourrure est recherchée , quoiqu'infiniment moins précieuse que celle de la martre , si distinguée sous le nom de zibeline. Celle-ci est d'un noir luisant. La plus belle , parmi les autres , est celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos , jusqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables , que tous les deux ou trois ans. Les naturels du pays en augurent un bon hiver ; c'est-à-dire , beaucoup de neige qui doit procurer une grande chasse.

Un animal que les anciens appelloient lynx , connu en Sibérie sous le nom de loup-cervier , ne s'appelle que chat-cervier dans le Canada , parce qu'il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet animal , à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleusement perçans , s'il n'avoit la faculté de voir , d'entendre ou de sentir de loin , vit du gibier qu'il peut attraper , & qu'il poursuit jusqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche & d'un goût exquis : mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau , dont le poil est fort long & d'un beau gris-blanc ; moins estimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore & destructeur , est originaire des climats glacés , où la nature , qui fournit peu de végétaux , semble obliger tous les animaux à se manger les uns les autres. Naturalisé dans les Zones tempérées , il n'y a pas gardé sa première beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le Nord , il l'a conservé long & touffu , quelquefois blanc , quelquefois gris , & souvent

d'un rouge tirant sur le roux. Le plus beau , sans comparaison , est le poil tout-à-fait noir : mais c'est un mérite plus rare au Canada , que dans la Moscovie , qui est plus septentrionale & moins humide.

On tire de l'Amérique Septentrionale, outre ces menues peleries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil; des peaux de renne, sous le nom de caribou; des peaux d'élan, sous le nom d'original. Les deux dernières espèces qui , dans notre hémisphère , ne se trouvent que vers le cercle polaire, l'élan en-deçà, le renne au-delà se trouvent dans le Nouveau-Monde à de moindres latitudes; soit parce que le froid est plus vif en Amérique , par des causes singulières d'exception à la loi générale; soit peut-être aussi , parce que ces nouvelles terres sont moins habitées par l'homme dépeuplateur. Leurs peaux fortes, douces & moëlleuses, servent à faire d'excellens buffles, qui pèsent très-peu. La chasse de tous ces animaux, se fait pour les Européens. Mais les sauvages en ont une par excellence, qui fut , de tout tems, leur chasse favorite. Elle convenoit plus à leurs mœurs guerrières , à leur bravoure & sur-tout à leurs besoins : c'est la chasse de l'ours.

Sous un climat froid & rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce , au lieu de cavernes, il choisit pour retraite un tronc creux & pourri , de quelque vieux arbre mort sur pied. C'est-là qu'il se loge en hiver , le plus haut qu'il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l'automne, qu'il est vêtu d'un poil très-épais , qu'il ne se donne aucun mouvement , & qu'il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, & rarement sortir de son asyle pour chercher de la nourriture. Mais on l'y force en y mettant le feu ; & dès qu'il veut descendre , il est abattu sous les flèches avant d'arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C'étoit-là le but de la guerre qu'ils faisoient à l'ours, lorsqu'un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.



## IX.

Forme, caractère, gouvernement des castors.

Cet animal qui possède les dons fécurables de la société , sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le besoin , inspira l'instinct de vivre avec ses semblables , pour la propagation & la conservation de son espèce ; cet animal doux , touchant , plaintif , dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'attendrissement au philosophe sensible , qui contemple sa vie & ses mœurs : le castor , qui ne nuit à aucun être vivant , qui n'est ni carnacier , ni sanguinaire , ni guerrier , est devenu la plus furieuse passion de l'homme chasseur ; la proie à laquelle le sauvage est le plus cruellement acharné , grace à l'implacable avidité des peuples les plus policés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds , épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante & soixante livres de pesanteur , qu'il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles ; il a la tête comme un rat , & il la porte baissée avec le dos arqué comme une fouris. Lucrèce a dit , non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir ; mais qu'il a eu des mains & qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derrière , & il nâge ; il a des doigts séparés aux pieds de devant , & ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue plate , ovale , couverte d'écailles , & il l'emploie à traîner & à travailler ; il a quatre dents incisives & tranchantes , & il en fait des outils de charpente. Tous ces instrumens , qui ne sont presque d'aucun usage , quand l'animal vit seul , ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux , lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts , quand il vit en société.

Sans passions , sans violence & sans ruse , dans l'état isolé , à peine ose-t-il se défendre. A moins qu'il ne soit pris , il ne fait pas mordre. Mais au défaut d'armes & de malice , il a , dans l'état social , tous les moyens de se conserver sans guerre , & de vivre sans faire ni souffrir d'injure. Cet animal paisible , & même familier , est d'ailleurs indépendant , & ne s'attachant à personne , parce qu'il n'a besoin que de lui-même ; il entre

en communauté , mais il ne veut point servir , ni ne prétend commander. Un instinct muet au-dehors , mais qui lui parle en-dedans , préside à ses travaux.

C'est le besoin commun de vivre & de peupler , qui rappelle les castors , & les rassemble en été , pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Dès le mois de juin & de juillet , ils viennent de tous les côtés , & se réunissent au nombre de deux ou trois cens , mais toujours sur le bord des eaux ; parce que c'est sur l'eau que doivent habiter ces républicains , à l'abri des invasions. Quelquefois ils préfèrent les lacs dormans au milieu des terres peu fréquentées , parce que les eaux y sont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d'étang , ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruisseaux ; & c'est par le moyen d'une chaussée ou d'une digue. La seule pensée de cet ouvrage , est un système d'idées très-composées , très-compliquées , qui semble n'appartenir qu'à des êtres intelligens ; & si ce n'étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre , un chrétien croiroit ou diroit que les castors ont une ame spirituelle , ou que celle de l'homme n'est que matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pieds de longueur sur une épaisseur de douze pieds à la base , qui décroît jusqu'à deux ou trois pieds , par un talus , dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail , on choisit l'endroit d'une rivière , où il y a le moins d'eau. S'il se trouve sur les bords du fleuve un gros arbre , il faut l'abattre , pour qu'il tombe de lui-même en travers sur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme , on le scie , ou plutôt on le ronge au pied , avec quatre dents tranchantes. Il est bientôt dépouillé de ses branches par le peuple ouvrier , qui veut en faire une poutre. Une foule d'autres arbres plus petits , sont également abattus , mis en pièces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres jusqu'aux bords de la rivière ; d'autres les conduisent sur l'eau jusqu'à l'endroit où doit se faire la chaussée. Mais comment les enfoncer dans l'eau , quand on n'a que des dents , une

queue

queue & des pieds ? Le voici. Avec les ongles , on creuse un trou dans la terre ou au fond de l'eau. Avec les dents , on appuie le gros bout du pieu sur le bord de la rivière ou contre le madrier qui la traverse. Avec les pieds , on dresse le pieu & on l'enfonce par la pointe , dans le trou où il se plante debout. Avec la queue , on fait du mortier , dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelacés de branches , pour mâçonner le pilotis. Le talus de la digue est opposé au courant de l'eau , pour mieux en rompre l'effort par degrés ; & les pieux y sont plantés obliquement , à raison de l'inclinaison du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l'eau doit tomber ; & pour lui ménager un écoulement , qui diminue l'action de sa pente & de son poids , on ouvre deux ou trois issues au sommet de la digue , par où la rivière débouche une partie de ses eaux.

Quand cet ouvrage est achevé en commun par la république , le citoyen songe à se loger. Chaque compagnie se construit une cabane dans l'eau , sur le pilotis. Elles ont depuis quatre jusqu'à dix pieds de diamètre , sur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages , selon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au-moins un ou deux , & quelquefois de dix à quinze. Les murailles , plus ou moins élevées , ont environ deux pieds d'épaisseur , & se terminent toutes en forme de voûte ou d'anse de panier , mâçonnées en dedans & en-dehors avec autant de propreté que de solidité. Les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc impénétrable à l'eau , même à l'air extérieur. Chaque maison a deux portes ; l'une du côté de la terre pour aller faire des provisions ; l'autre vers le cours des eaux pour s'enfuir à l'approche de l'ennemi , c'est-à-dire , de l'homme destructeur des cités & des républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour , plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert , en hiver , à garantir des glaces , qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu'elles ne bouchent cette fenêtre , est appuyée sur des pieux qu'on



coupe ou qu'on enfonce en pente , & qui , faisant un bâtardeau devant la maison , laisse une issue pour s'échapper ou nager sous les glaces. L'intérieur du logis a pour tout ornement , un plancher jonché de verdure , & tapissé de branches de sapin. On n'y souffre point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices sont toujours voisins de l'emplacement. Ce sont des aulnes , des peupliers , des arbres qui aiment l'eau , comme les républicains , qui s'en construisent des logemens. Ces citoyens ont le plaisir , en taillant ce bois , de s'en nourrir en même tems. A l'exemple de certains sauvages de la mer glaciale , ils en mangent l'écorce. Il est vrai que ceux-là ne l'aiment que sèche , pilée , & apprêtée avec des ragoûts ; au lieu que ceux-ci la mâchent & la sucent toute fraîche.

On fait des provisions d'écorce & de branches tendres , dans des magasins particuliers à chaque cabane , & proportionnés au nombre de ses habitans. Chacun reconnoît son magasin , & personne ne va piller celui de ses voisins. Chaque tribu vit dans son quartier , contente de son domaine , mais jalouse de la propriété qu'elle s'en est acquise par le travail. On y ramasse , on y dépense , sans querelles , les provisions de la communauté. On se borne à des mets simples , que le travail prépare. L'unique passion est l'amour conjugal , qui a pour base & pour terme , la reproduction de l'espèce.

Deux êtres assortis & réunis par un goût , par un choix réciproques , après s'être éprouvés dans une association à des travaux publics , pendant les beaux jours de l'été , consentent à passer ensemble la rude saison des hivers. Ils s'y préparent par l'approvisionnement qu'ils font en septembre. Les deux époux se retirent dans leur cabane dès l'automne , qui n'est pas moins favorable aux amours que le printemps. Si la saison des fleurs invite les oiseaux du ciel à se perpétuer dans les bois ; la saison des fruits excite peut-être aussi fortement les habitans de la terre à la repeupler. L'hiver donne au-moins le loisir d'aimer ; & cette douceur vaut toutes celles de l'année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail , aucun plaisir ne fait diver-

tion, ne dérobe du tems à l'amour. Les mères conçoivent & portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison, le couple heureux sort de sa cabane, va se promener sur le bord de l'étang ou de la rivière, y manger de l'écorce fraîche, y respirer les salutaires exhalaisons de la terre. Cependant la mère met au jour, vers la fin de l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en automne ; & tandis que le père, attiré dans les bois par les douceurs du printemps, laisse à ses petits la place qu'il occupoit dans sa cabane étroite, elle les allaite, les soigne, les élève au nombre de deux ou trois. Ensuite elle les mène dans ses promenades, où le besoin de se refaire & de les nourrir lui fait chercher des écrevisses, du poisson, de l'écorce nouvelle, jusqu'à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades, qu'on pourroit comparer de loin à des grandes chartreuses. Mais elles n'en ont que l'apparence ; & si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu'il ne se ressemble guère à lui-même dans ses moyens ; puisque là c'est à suivre la nature qu'on le fait consister, & qu'ici c'est à la contrarier & à la détruire. Mais l'homme, en sa folie, a cru trouver la sagesse. Une foule d'êtres vivent dans une sorte de société, qui sépare à jamais les deux sexes. L'un & l'autre, isolés dans des cellules, où, pour être heureux, ils n'auroient qu'à se réunir, consomment les plus beaux jours de leur vie à étouffer & à détester le penchant qui les attire à travers les prisons & les portes de fer ; que la peur à élevées entre des cœurs tendres & des âmes innocentes. Où est l'impiété, sinon dans l'inhumanité de ces institutions sombres & féroces, qui dénaturent l'homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille & muet comme les bêtes, pour qu'il devienne semblable aux anges ? Dieu de la nature, c'est à ton tribunal qu'il faut en appeler de toutes les loix, qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité que ton exemple désavoue ! N'es-tu pas essentiellement fécond & reproductif, toi qui as tiré l'être du néant & du

cahos , toi qui fais fans cesse sortir & renaître la vie du sein de la mort même. Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges , l'être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux ; ou le peuple heureux , qui , sans se vanter de l'instinct de te connoître , te glorifie dans ses amours , en perpétuant la fuite & la merveille de tes créatures vivantes ?

Ce peuple républicain , architecte , industrieux , intelligent , prévoyant & systématique dans ses plans de police & de société , c'est le castor dont on vient de tracer les mœurs douces & dignes d'envie. Heureux si sa dépouille n'acharnoit pas l'homme impitoyable & sauvage à la ruine de ses cabanes & de sa race ! Souvent les Américains ont détruit les établissemens des castors , & ces animaux infatigables ont eu la confiance de les réédifier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'où ils avoient été chassés. C'est en hiver qu'on vient les investir. L'expérience les avertit du danger. A l'approche des chasseurs , un coup de queue frappé fortement sur l'eau , sonne l'alarme dans toutes les cabanes de la république , & chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d'échapper à tous les pièges qu'on tend à ce peuple innocent.

On prend quelquefois le castor à l'affût. Cependant comme il voit & qu'il entend de loin , on ne peut guère le tirer au fusil sur les bords de l'étang , dont il ne s'éloigne jamais assez pour être surpris. L'eût-on blessé avant qu'il se fût jetté dans l'eau , il a toujours le tems de s'y plonger ; & s'il meurt de sa blessure , on le perd parce qu'il ne surnage point.

Un moyen plus sûr d'attrapper les castors , est de dresser des trappes dans les bois où ils vont se régaler d'écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de copeaux de bois fraîchement coupés ; & dès qu'ils y touchent , un poids énorme tombe & leur casse les reins. L'homme , caché dans un lieu voisin , accourt , se jette sur sa proie , achève de la tuer & l'emporte.

D'autres sortes de chasse sont encore plus usitées , & d'un



plus grand succès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire sortir les habitans , & l'on va les attendre au bord des trous qu'on a pratiqués dans la glace , parce qu'ils ont besoin d'y venir respirer l'air. On prend ce moment pour leur casser la tête. D'autres fois l'animal chassé de son logement , tombe dans des filets dont on l'a environné tout autour , en brisant la glace à quelques toises de sa cabane. Veut-on prendre la peuplade entière , au lieu de rompre les écluses pour noyer les habitans , comme on pourroit le tenter en Hollande ; on ouvre la chaussée pour laisser écouler l'eau de l'étang où les castors vivent. Restés à sec , hors d'état de s'échapper ou de se défendre , on les prend à loisir & à volonté. Mais on a soin d'en laisser toujours un certain nombre , mâles & femelles , pour repeupler l'habitation ; & cette générosité n'est qu'avarice. La cruelle prévoyance de l'homme ne fait conserver peu , que pour avoir plus à détruire. Le castor , dont le cri plaintif semble implorer sa clémence & sa pitié , ne trouve dans le sauvage , que les Européens ont rendu barbares , qu'un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ses propres besoins , que pour les superfluités d'un monde étranger. O nature ! où est ta providence , où est ta bienfaisance d'avoir armé les animaux , espèce contre espèce , & l'homme contre tous ?

Si l'on compare maintenant les mœurs , la police & l'industrie des castors , avec la vie errante des sauvages du Canada ; peut-être avouera-t-on que , vu la supériorité des organes de l'homme sur ceux de tous les animaux , le castor s'étoit bien plus avancé dans les arts de la sociabilité que le chasseur , quand l'Européen alla étendre & porter ses connoissances & ses progrès dans l'Amérique Septentrionale.

Plus ancien habitant de ce Nouveau-Monde que l'homme ; tranquille possesseur de ces contrées favorables à son espèce , le castor avoit mis à profit une paix de plusieurs siècles , pour perfectionner l'usage de ses facultés. Sous notre hémisphère , l'homme s'est emparé des régions les plus saines & les plus fertiles ; il en a chassé ou il y a subjugué tous les autres animaux. C'est grace à leur petitesse , que l'abeille & la fourmi

ont dérobé leurs loix & leur gouvernement à la jalouse & destructive domination de ce tyran de la nature vivante. C'est ainsi qu'on voit quelques républiques sans éclat & sans vigueur, se soutenir par leur foiblesse même au milieu des vastes monarchies de l'Europe, qui, tôt ou tard, les engloutiront. Mais les quadrupèdes sociables, relégués dans des climats inhabités & contraires à leur multiplication, se sont trouvés par-tout isolés, incapables de se réunir en communauté, d'étendre leurs connoissances ; & l'homme qui les a réduits à cet état précaire, s'applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d'une nature supérieure, & s'attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre son espèce & toutes les autres.

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que mécaniques, & ne supposent aucun principe semblable à celui qui mène l'homme. Sans examiner en quoi consiste la perfection ; si l'être le plus civilisé se trouve le plus parfait ; si ce qu'il gagne en propriété des choses, il ne le perd pas en propriété de sa personne ; si tout ce qu'il ajoute à ses jouissances n'est pas retranché de sa durée : le castor qui, parmi nous, est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connoissoit-il pas, dans le Canada, le gouvernement civil & domestique ; les saisons du travail & du repos ; certaines règles d'architecture ; l'art curieux & savant de construire des digues ? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité, avec des instrumens foibles & peu maniables. A peine peut-il voir le travail qu'il fait avec sa queue. Ses dents, qui lui servent à la place de mille outils, sont circulaires & gênées par les lèvres. L'homme, au contraire, avec une main qui se plie à tout & se soumet à tout, a dans ce seul organe du tact, tous les instrumens réunis de la force & de l'adresse. Mais ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation, la supériorité de son espèce sur toutes les autres ? Ce n'est point parce qu'il lève les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux ; c'est parce qu'il est armé d'une main souple,

flexible , industrieuse , terrible & secourable. Sa main est son sceptre. Ce même bras qu'il lève au ciel comme pour y chercher son origine , il l'étend & l'appesantit sur la terre , pour y dominer par la destruction , pour en bouleverser la surface & dire quand il a tout ravagé : JE RÉGNE. La plus sûre marque de la population de l'espèce humaine est la dépopulation des autres espèces. Ainsi diminue & disparaît insensiblement dans le Canada celle du castor , depuis que les Européens se sont fait un besoin de sa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui change la couleur , en modifiant l'espèce. Dans le même canton où sont les peuplades de castors civilisés , il y a pourtant des castors sauvages & solitaires. Ces animaux rejetés , dit-on , de la société pour leurs défauts , vivent sans maison , sans magasin , dans un boyau sous terre. On les appelle castors terriers. Leur robe est sale ; leur poil est rongé sur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu'ils se creusent. Ce terrier , qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au bord de quelque étang ou d'un fossé plein d'eau , s'étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur , & va toujours en s'élevant pour leur donner la facilité de se garantir de l'inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces castors sont assez sauvages pour s'éloigner de toute communication avec l'élément naturel à leur espèce ; ils n'aiment que la terre. Tels sont nos bièvres d'Europe. Ces castors , solitaires & terriers , n'ont pas le poil aussi luisant , aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs mœurs.

On trouve des castors en Amérique , depuis le trentième degré de latitude septentrionale jusqu'au soixantième. Toujours clair-semés au Midi , leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au Nord. Jaunes & couleur de paille chez les Illinois , châains un peu plus haut , couleur foncée de marron au nord du Canada , on en trouve enfin de tout noirs , & ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat , le plus froid qui soit habité par cette espèce , il y en a parmi les noirs de



tout-à-fait blancs ; d'autres d'un blanc taché de gris , & quelquefois de roux sur la croupe : tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud & du froid , & la variété de toutes ses influences , non-seulement dans la figure , mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu'ils méprisent jusqu'à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

## X.

En quels lieux  
& de quelle ma-  
nière se faisoit  
le commerce des  
fourrures.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des Européens au Canada. La colonie Française fit d'abord ce commerce à Tadoussac , port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. Vers l'an 1640 , la ville des Trois-Rivières , bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale , devint un second entrepôt. Avec le tems , Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Le nombre des sauvages qui les apportoit , ne manqua pas de grossir à mesure que le nom François s'étendit au loin. Le récit de l'accueil qu'on leur avoit fait , la vue de ce qu'ils avoient reçu en échange de leurs marchandises , tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient vendre leurs fourrures , sans conduire avec eux une nouvelle nation. C'est ainsi qu'on vit se former une espèce de foire , où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les Anglois furent jaloux de cette branche de richesse ; & la colonie qu'ils avoient fondée à la Nouvelle-Yorck , ne tarda pas à détourner une si grande circulation. Après s'être assurés de leur subsistance , en donnant leurs premiers soins à l'agriculture , ils pensèrent au commerce des pelleteries. Il fut borné d'abord au pays des Iroquois. Les cinq nations de ce nom ne souffroient pas qu'on traversât leurs terres , pour aller traiter avec d'autres nations sauvages qu'ils avoient constamment pour ennemies , ni que celles-ci vinssent sur leur territoire leur disputer , par la concurrence , les profits d'un commerce ouvert avec les Européens. Mais le tems ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages , l'Anglois se répandit

répandit de tous côtés , & de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le François son rival. Sa navigation étoit plus facile , & dès-lors ses marchandises s'offroient à meilleur marché. Il fabriquoit seul les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor étoit libre chez lui , tandis que , chez les François , il étoit & fut toujours asservi à la tyrannie du monopole. C'est avec cette liberté , cette facilité qu'il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisoient la célébrité de Montréal.

Alors s'étendit chez les François du Canada , un usage qu'ils avoient d'abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois , qui fut celle des premiers colons , avoit été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année à vingt-cinq personnes la permission de franchir ces bornes , pour aller faire le commerce chez les sauvages. L'ascendant que prenoit la Nouvelle-York , rendit ces congés beaucoup plus fréquens. C'étoient des espèces de privilèges exclusifs , qu'on exerçoit par soi-même , ou par d'autres. Ils duroient un an , ou même au-delà. On les vendoit ; & le produit en étoit distribué par le gouverneur de la colonie , aux officiers ou à leurs veuves & à leurs enfans , aux hôpitaux ou aux missionnaires , à ceux qui s'étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile ; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même , qui vendoit les permissions. L'argent qu'il ne donnoit pas , ou qu'il vouloit bien ne pas garder , étoit versé dans les caisses publiques : mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite se fixoient parmi les sauvages , pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s'établir chez les Anglois , où les profits étoient plus considérables. Sur des lacs immenses , souvent agités de violentes tempêtes ; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier ;

sous le poids des canots , des vivres , des marchandises qu'il falloit voiturier sur les épaules dans les *portages* , où la rapidité , le peu de profondeur des eaux obligent de quitter les rivières pour aller par terre ; à travers de tant de dangers & de fatigues , on perdoit beaucoup de monde. Il en périssoit dans les neiges , ou dans les glaces ; par la faim , ou par le fer de l'ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cens pour cent , ne lui devenoient pas toujours plus utiles ; soit parce qu'ils s'y livroient aux plus grands excès ; soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs fortunes subitement amassées , disparoissoient aussi vite : semblables à ces montagnes mouvantes , qu'un tourbillon de vent élève & détruit tout-à-coup dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. La plupart de ces coureurs , épuisés par les fatigues excessives de leur avarice , par les débauches d'une vie errante & libertine , traînoient dans l'indigence & dans l'opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvéniens , & donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-tems la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts , qu'elle croyoit nécessaire à sa conservation , à son agrandissement dans l'Amérique Septentrionale. Ceux qu'elle avoit construits , soit à l'ouest , soit au midi du fleuve Saint-Laurent , pour resserrer l'ambition des Anglois , avoient de la grandeur , de la solidité. Ceux qu'elle avoit jettés sur les différens lacs , dans les positions importantes , formoient une chaîne qui s'étendoit au Nord jusqu'à mille lieues de Quebec : mais ce n'étoient que de misérables palissades , destinées à contenir les sauvages , à s'assurer de leur alliance & du produit de leurs chasses. Il y avoit dans tous une garnison plus ou moins nombreuse , à raison de l'importance du poste & des ennemis qui le menaçoient. C'est au commandant de chacun de ces forts , qu'on jugea devoir confier le droit exclusif d'acheter & de vendre dans toute l'étendue de sa domination. Ce privilège s'achetoit : mais comme il étoit toujours une occasion de gain , souvent même d'une



fortune considérable , il n'étoit accordé qu'aux officiers les plus favorisés. S'il s'en rencontroit parmi eux qui n'eussent pas les fonds nécessaires pour l'exploitation , ils trouvoient aisément des capitalistes qui s'affocioient à leur entreprise. On prétendoit que loin de contrarier le bien du service , ce système lui étoit favorable , parce qu'il mettoit les militaires dans la nécessité d'avoir des liaisons plus suivies avec les naturels du pays , de mieux éclairer leurs mouvemens , de ne rien négliger pour s'affurer de leur amitié. Personne ne voyoit ou ne vouloit voir , que cette disposition ne manqueroit pas d'étouffer tout autre sentiment que celui de l'intérêt , & feroit la source d'une oppression constante.

Cette tyrannie devenue en peu de tems universelle , se fit sentir plus fortement à Frontenac , à Niagara , à Toronto. Les fermiers de ces trois forts , abusant de leur privilège exclusif , estimoient si peu ce qu'on leur présentoit , donnoient une si grande valeur à ce qu'ils offroient en échange , que les sauvages perdirent peu-à-peu l'habitude de s'y arrêter. Ils se rendoient en foule à Choueguen , sur le lac Ontario , où les Anglois leur accorderoient des conditions plus avantageuses. On fit craindre à la cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir , en prenant elle-même le commerce de ces trois postes , & donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu'en arriva-t-il ? Le roi fut seul en possession des pelleteries qu'on rebutoit ailleurs ; le roi eut , sans concurrence , les peaux des bêtes qu'on tuoit en été ou en automne ; ce qu'il y avoit de moins beau , de moins garni de poil , de plus sujet à se corrompre , fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries , achetées sans fidélité , étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue , on les chargeoit sur des bateaux , abandonnées à la merci des soldats , des passagers , des matelots , qui , n'ayant aucun intérêt sur ces marchandises , ne portoient pas la moindre attention à les garantir

de l'humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie , elles étoient vendues la moitié du peu qu'elles valoient. C'est ainsi que les avances considérables faites par le gouvernement , lui retournoient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisoit rien au roi , l'on peut douter qu'il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages , quoique l'or & l'argent n'en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries , ils recevoient à la vérité des scies , des couteaux , des haches , des chaudières , des hameçons , des aiguilles , du fil , des toiles communes , de grosses étoffes de laine , premiers instrumens ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été préjudiciable , même à titre de don & de présent , des fusils , de la poudre , du plomb , du tabac , & sur-tout de l'eau-de-vie.

Cette boisson , le présent le plus funeste , que l'ancien - monde ait fait au nouveau , n'eut pas plutôt été connue des sauvages , qu'elle devint l'objet de leur plus forte passion. Il leur étoit également impossible , & de s'en abstenir , & d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle troubloit leur paix domestique ; qu'elle leur ôtoit le jugement ; qu'elle les rendoit furieux ; qu'elle portoit les maris , les femmes , les pères , les mères , les enfans , les sœurs , les frères , à s'insulter , à se mordre , à se déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous , répondirent-ils , qui nous avez accoutumés à cette liqueur ; nous ne pouvons plus nous en passer ; & si vous refusez de nous en donner , nous en irons chercher chez les Anglois. C'est vous qui avez fait le mal ; il est sans remède.

La cour de France , tantôt bien , tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce , l'a tour-à-tour proscrit , toléré , autorisé , en raison des biens ou des maux qu'on faisoit envisager à ses ministres. Au milieu de ces variations , l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie fut à-peu-près égale dans tous les tems. Cependant les esprits sages la regardoient comme la cause principale

de la diminution d'hommes , & par conféquent des peaux de bêtes , diminution qui devenoit tous les jours plus fenfible.

Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis , lorsque l'élévation du duc d'Anjou fur le trône de Charles-Quint , remplit l'Europe d'inquiétudes , & la replongea dans les horreurs d'une guerre univerfelle. Les flammes de l'incendie général allèrent jufqu'au-delà des mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-tems les Anglois & les François briguoient à l'envi , l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'estime ou de crainte , avoient enflé fon cœur naturellement haut. Il fe croyoit l'arbitre des deux nations rivales , & prétendoit que fes intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors , il déclara fièrement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hoftilités. Cette réfolution s'accordoit avec la fituation de la colonie Françoisé , qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre , & n'en attendoit point de fa métropole. La Nouvelle-Yorck , au contraire , dont les forces déjà confidérables , augmentoient tous les jours , vouloit entraîner les Iroquois dans fa querelle. Ses infinuations , fes préfens , fes négociations furent inutiles jufqu'en 1709. A cette époque , elle réuffit à séduire quatre des cinq nations ; & fes troupes reftées jufqu'alors dans l'inaction , s'ébranlèrent foutenues d'un grand nombre de guerriers fauvages.

L'armée s'avançoit fièrement vers le centre du Canada , avec l'affurance prefque infaillible de le conquérir ; lorsqu'un chef Iroquois , qui n'avoit jamais approuvé la conduite qu'on tenoit , dit fimplement aux fiens : que deviendrons - nous , fi nous réuffifions à chaffer les François ? Ce peu de mots , prononcés avec un air de myftère & d'inquiétude , rappella promptement à tous les efprits leur premier fyftème , qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers , pour affurer l'indépendance de la nation Iroquoife. Auffi-tôt il fut réfolu d'abandonner un parti qu'on avoit pris témérairement contre l'intérêt public : mais comme il paroiffoit honteux de s'en détacher ouvertement ,

## XI.

Guerres dans  
lesquelles les  
François fe  
trouvent enga-  
gés dans le Ca-  
nada.



on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste , par une trahison secrète. Les sauvages sans loix , les vertueux Spartiates , les religieux Hébreux , les Grecs & les Romains , éclairés & belliqueux ; tous les peuples brutes ou policés , ont toujours composé ce qu'on appelle le droit des gens , de la ruse & de la force.

On s'étoit arrêté sur le bord d'une petite rivière , où l'on attendoit les munitions & l'artillerie. L'Iroquois , qui passoit à la chasse tout le loisir que lui laissoit la guerre , imagina de jeter dans la rivière , un peu au-dessus du camp , toutes les peaux des animaux qu'il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les Anglois , qui ne se défioient pas d'une semblable perfidie , continuèrent malheureusement à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre , qu'on fut obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie Française. Une flotte nombreuse , destinée contre Quebec , & qui portoit cinq ou six mille hommes de débarquement , entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paroissoit sûre de vaincre , si elle fût arrivée au terme de sa destination. Mais la présomption de son amiral , & le courroux des élémens , la firent périr dans la route. Ainsi le Canada , tout-à-la-fois délivré de ses inquiétudes , & du côté de la terre & du côté de la mer , eut la gloire de s'être maintenu sans secours & sans perte , contre la force & la politique des Anglois.

## XII.

La France est réduite à céder une partie des provinces qui étoient unies au Canada.

Cependant la France , qui , pendant quarante ans , avoit soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée , vaincu ou repoussé toutes les nations réunies , fait avec ses propres sujets sous Louis XIV , ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ses divers royaumes ; la France , qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt règnes , & sous un seul règne , tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples ; la France alloit couronner tant de gloire & de succès , en plaçant une branche de sa maison royale sur le trône des Espagnes. Elle avoit alors ,

& moins d'ennemis & plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eus dans le tems de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte & décisive.

Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. Fièrre & vigoureuse sous un roi, brillant de toutes les graces & de la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire & de la grandeur, elle descendit & déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigoterie, qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse, décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs; & ce choix fut toujours aveugle & malheureux. Les rois qui, comme les autres hommes, s'attachent au ciel quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espèce de flatteurs qui les bercent d'espérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie, toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les idées qu'elle y avoit semées; & sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés. Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse, ainsi que le premier, une variation continuelle règne dans le gouvernement. La brigue a plus d'ardeur & de pouvoir que jamais; l'intrigue espère davantage, & le mérite obtient moins; les talens se retirent, & les sollicitations de toute espèce s'avancent; les places tombent au hasard, sur des hommes qui, tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s'en croire dignes; fondant l'estime d'eux-mêmes sur le mépris qu'ils ont pour les autres. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance; & tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur, sans intelligence.

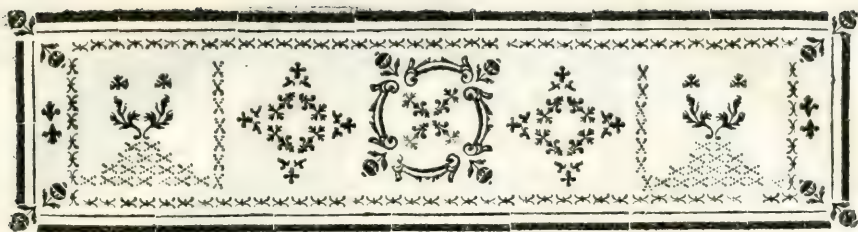
Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont trois opérations difficiles: mais la dernière l'est davantage. On sort de la barbarie, par des élans intermittens; on se soutient au

sommet de la prospérité, par les forces qu'on a acquises; on décline par un affaïssement général auquel on s'est acheminé; par des symptômes imperceptibles. Il faut aux nations barbares de longs règnes; il faut des règnes courts aux nations heureuses. La longue imbécilité d'un monarque caduc, prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

Telle fut la fin du règne de Louis XIV. Après une suite de défaites & d'humiliations, il fut trop heureux d'acheter la paix par des sacrifices, qui marquoient son abaissement. Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple, en les faisant sur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dut coûter à sa fierté, de céder aux Anglois la baie d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, trois possessions qui formoient, avec le Canada, l'immense pays, connu sous le nom glorieux de Nouvelle-France. On verra dans le livre suivant comment cette puissance, accoutumée à des conquêtes, tâcha de réparer ses pertes.

*Fin du quinzième Livre.*





# *HISTOIRE* PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

---

## LIVRE SEIZIÈME.

*Un nouvel ordre de choses s'établit dans les colonies  
Françaises de l'Amérique Septentrionale. A quoi aboutissent ces nouvelles combinaisons ?*

**L**A guerre pour la succession d'Espagne avoit embrâsé les quatre parties du monde , où l'Europe a répandu depuis deux siècles l'inquiétude qui la tourmente. On ébranloit tous les trônes , pour en disputer un seul , qui , sous Charles-Quint , les avoit fait tous trembler. Une maison , souveraine de cinq ou six états , avoit donné à la nation Espagnole cette grandeur colossale qui devoit enchanter son imagination. Une maison plus puissante encore , parce qu'avec un corps moins grand , elle avoit

plus de bras , ambitionnoit de commander cette nation superbe. Les noms d'Autriche & de Bourbon , rivaux depuis deux cens ans , faisoient les derniers efforts pour s'assurer une supériorité qui ne dût plus être incertaine & balancée entre eux. Il s'agissoit de savoir lequel se glorifieroit de plus de couronnes. L'Europe partagée entre deux maisons dont les prétentions avoient quelque fondement , vouloit bien qu'elles pussent étendre leurs branches , mais non que plusieurs sceptres fussent réunis , comme autrefois , dans une seule main. Tout s'arma pour disperser ou séparer un vaste héritage ; & l'on résolut de le mettre en pièces , plutôt que de l'attacher à une puissance qui , avec ce nouveau poids , dût infailliblement détruire l'équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue , parce qu'elle étoit soutenue de tous côtés par de grandes forces & de grands talens , par des peuples belliqueux & des généraux soldats , désola tous les pays qu'elle devoit secourir , ruina les nations même qui n'y avoient aucun intérêt. La victoire devoit faire la loi : mais son inconstance ne cessoit d'irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéroient dans un pays , & succomboient dans l'autre. Le parti qui triomphoit sur mer étoit défait sur terre. On apprenoit en même tems , & la perte d'une flotte , & le gain d'une bataille. La fortune erroit d'un camp à l'autre , pour les dévorer tous. Enfin , après que les états eurent été épuisés d'or & de sang ; après douze ans de calamités & de dépenses , les peuples qui s'étoient éclairés par leurs malheurs & affoiblis par leurs efforts , s'empressèrent à réparer leurs pertes. On chercha dans le Nouveau-Monde les moyens de repeupler & de rétablir l'ancien. La France tourna ses premiers regards vers l'Amérique Septentrionale , où sembloit l'appeller la conformité du sol & du climat ; & ce fut l'isle du cap Breton qui fixa d'abord son attention.

1.

Pour réparer  
ses pertes , la  
France peuple ,  
fortifie l'Isle-  
Royale , & y  
établit de gran-  
des pêcheries.

Les Anglois regardoient cette possession comme l'équivalent de tout ce que les François avoient perdu par le traité d'Utrecht. Aussi s'opposoient-ils avec acharnement à ce qu'il fût permis à un ennemi , avec lequel ils étoient mal reconciliés , de peupler cette isle & de la fortifier. Ils ne voyoient que ce moyen , pour

l'exclure de la pêche de la morue , & pour rendre l'entrée du Canada difficile à ses navigateurs. La modération de la reine Anne , ou peut-être la corruption de ses ministres , sauva cette nouvelle humiliation à la France. Cette puissance fut autorisée à faire , au cap Breton , tous les arrangemens qui lui conviendroient.

L'isle située entre les quarante-cinq & les quarante-sept degrés de latitude nord , est à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Terre-Neuve , à son orient , sur la même embouchure , n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues ; l'Acadie , à son couchant , n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis , elle menaçoit leurs possessions , en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues , & sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence , de petits rochers séparés par les vagues , au-dessus desquelles plusieurs élèvent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient , en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte , que quelques mouillages pour de petits bâtimens , dans des anses ou entre des îlots. A l'exception des lieux montueux , la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légère & de l'eau. La grande humidité du terrain s'exhale en brouillards , sans rendre l'air mal-sain. Du reste , le climat est très-froid ; ce qui doit provenir , soit de la prodigieuse quantité de lacs long-tems glacés , qui couvrent plus de la moitié de l'isle , soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil , d'ailleurs affoiblis par des nuages continuels.

Quoique le cap Breton attirât depuis long-tems quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés , il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les François , qui en prirent possession au mois d'août 1713 , furent proprement ses premiers habitans. Ils changèrent son nom en celui de l'Isle-Royale , & jettèrent les yeux sur le fort Dauphin , pour y former leur principal établissement. Ce havre présentait un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords , y sentoient à peine les vents. Les bois



de chêne, nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs, & la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprenable; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages, le fit abandonner, même après des travaux assez considérables. Les vues se tournèrent vers Louisbourg, dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg, situé sur la côte orientale de l'isle, a pour le moins une lieue de profondeur, & plus d'un quart de lieue de largeur dans l'endroit où il est le plus étroit. Le fond en est bon. On y trouve ordinairement depuis six jusqu'à dix brasses d'eau; & il est aisé d'y louvoyer, soit pour entrer soit pour sortir, même dans les mauvais tems. Il renferme un petit golfe très-commode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qu'on peut même y faire hiverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent, est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, & de ne s'ouvrir qu'en mai & souvent en juin. Son entrée, naturellement fort resserrée, est encore gardée par l'isle aux Chèvres, dont l'artillerie, battant à fleur d'eau, couleroit inmanquablement à fond tous les bâtimens grands ou petits qui voudroient y forcer le passage. Deux batteries, l'une de trente-six, & l'autre de douze pièces de canon de vingt-quatre livres de balle, placées vis-à-vis sur les côtes opposées, fortifient & croisent ce feu terrible.

La ville édifiée sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, est de figure oblongue. Elle a environ une demi-lieue de tour; ses rues sont larges & régulières. On n'y voit guère que des maisons de bois. Celles qui sont de pierre, ont été bâties aux dépens du gouvernement, & sont destinées à loger les troupes. On y a construit des calles : ce sont des ponts, qui, avançant considérablement dans le port, sont très-commodes pour charger ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commença à fortifier Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous

les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart un espace d'environ cent toises du côté de la mer; parce qu'on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d'un simple batardeau. La mer y étoit si basse, qu'elle formoit une espèce de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de bâtimens. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d'une descente.

La nécessité de transporter d'Europe les pierres & beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fût trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en tems de guerre, aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La nature & la politique vouloient que les richesses du midi fussent gardées par les forces du nord.

L'an 1714 vit arriver dans l'isle les pêcheurs François, fixés jusqu'alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les Acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s'expatrier, d'emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les Acadiens aimèrent mieux garder leurs possessions sous la domination de l'Angleterre, que de les sacrifier, pour des avantages équivoques, à leur attachement pour la France. La place qu'ils refusèrent d'occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux, qui arrivoient de tems en tems d'Europe; & la population fixe de la colonie, s'éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l'on avoit trouvé des grèves pour sécher la morue.

L'agriculture n'occupa jamais les habitans de l'isle. La terre s'y refuse. Les grains qu'on a tenté d'y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n'ont pu mûrir. Lors même qu'ils ont paru mériter d'être récoltés, ils avoient trop dégénéré, pour servir de

femence à la moisson suivante. On ne s'est opiniâtré qu'à faire croître quelques herbes potagères , dont le goût étoit assez bon , mais qui demandoient qu'on en renouvelât tous les ans la graine. Le vice & la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n'appeller à l'Isle-Royale que des pêcheurs & des soldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts , lorsqu'elle reçut des habitans , le bois n'y a guère été un objet de commerce. Ce n'est pas qu'on n'y ait trouvé beaucoup d'arbres tendres qui étoient propres au chauffage , plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente : mais le chêne y a toujours été fort rare , & le sapin n'a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de loup - cerviers , d'orignaux , de rats musqués , de chats sauvages , d'ours , de loutres , & de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade sauvage de Mikmaks , qui s'étoit établie dans l'Isle avec les François , & qui n'eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-Jean , ou du continent voisin.

Il eût été possible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre , très-communes dans la colonie. Elles ont l'avantage d'être horizontale , de n'avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur , & de pouvoir être exploitées sans qu'on soit réduit à creuser la terre ou à détourner les eaux. Quoique la Nouvelle-Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuse depuis 1745 jusqu'en 1747 , ces mines auroient été peut-être abandonnées , si les bâtimens expédiés pour les isles Françaises n'avoient eu besoin de lest.

Toute l'activité de la colonie , se tourna constamment vers la pêche de la morue sèche. Les habitans , moins aisés , y employoient annuellement deux cens chaloupes , & les plus riches , cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte , & revenoient tous les soirs



porter leur poisson, qui, préparé sur le champ, avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue; & comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l'avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture lui faisoit abandonner l'Isle-Royale; & par la facilité de porter eux-mêmes, durant l'automne, le produit de leurs travaux aux isles Méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l'isle, il en arrivoit tous les ans de France, qui séchoient leur morue, soit dans des habitations où ils s'arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les grèves, dont l'usage leur étoit toujours réservé.

La métropole envoyoit aussi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de boissons, de vêtemens, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitans de la colonie. Les plus grands de ces navires, se bornant au commerce, reprenoient la route d'Europe, aussi-tôt qu'ils avoient échangé leurs marchandises contre la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaison, alloient faire la pêche eux-mêmes; & ne repartoisent pas qu'elle ne fût finie.

L'Isle-Royale n'envoyoit pas toute sa pêche en Europe. Une partie passoit aux isles Françaises du Midi, sur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis soixante-dix jusqu'à cent quarante tonneaux. Outre la morue, qui devoit former au moins la moitié de la cargaison, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrain, du saumon & du maquereau salés, de l'huile de poisson, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du sucre & du café, mais plus encore avec des sirops & du taffia.

L'Isle-Royale ne pouvoit consommer tous ces retours. Le Canada n'emportoit que très-peu de leur superflu. Il étoit enlevé, pour la plus grande partie, par les colons de la Nouvelle-Angle-

terre, qui donnoient des fruits, des légumes, des bois, des briques, des bestiaux. Ce commerce d'échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, & même une assez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation, qui se faisoit toute entière à Louisbourg, la plupart des colons languissoient dans une misère affreuse. Ce mal tiroit sa source de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'île. Dans l'impuissance de se pourvoir d'ustensiles & des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un intérêt excessif. Ceux même qui n'avoient pas eu besoin de ces avances, ne tardèrent pas à subir la dure loi des emprunts. La cherté du sel & des vivres, les pêches malheureuses les y réduisirent en peu de tems. Des secours qu'il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les ruinèrent sans ressource.

Telle est à chaque instant la position relative de l'indigent, qui sollicite des secours, & du citoyen opulent, qui ne les accorde qu'à des conditions si dures, qu'elles deviennent en peu de tems fatales à l'emprunteur & au créancier; à l'emprunteur, à qui l'emploi du secours ne peut autant rendre qu'il lui a coûté; au créancier, qui finit par n'être plus payé d'un débiteur, que son usure ne tarde pas à rendre insolvable. Il est difficile de trouver un remède à cet inconvénient: car enfin, il faut que le prêteur ait ses sûretés, & que l'intérêt de la somme prêtée soit d'autant plus grand que les sûretés sont moindres.

Il y a de part & d'autre un vice de calcul, qu'un peu de justice & de bienfaisance de la part du prêteur pourroit réparer. Il faudroit que celui-ci se dit à lui-même. Ce malheureux qui s'adresse à moi est intelligent, laborieux, économe. Je veux lui tendre la main pour le tirer de la misère. Voyons ce que son industrie la plus avantageuse lui rendra, & ne lui prêtons point; ou si nous nous déterminons à lui prêter, que l'intérêt que nous exigerons de la somme prêtée, soit au-dessous du produit de son travail. S'il y avoit égalité entre l'intérêt & le produit, mon débiteur resteroit constamment dans la misère,

& le moindre accident inattendu emmeneroit sa faillite & la perte de mon capital. Au contraire, si le produit excède l'intérêt, la fortune de mon débiteur s'accroît d'année en année ; & avec elle la sûreté du fonds que je lui aurai confié. Mais malheureusement l'avidité ne raisonne pas comme la prudence & l'humanité. Il n'y a presque point de pactes & de baux, entre le riche & le pauvre, auxquels ces principes ne soient applicables. Voulez-vous être payé de votre fermier, dans les bonnes & les mauvaises années, n'en exigez pas à la rigueur tout ce que votre terre peut rendre ; sans quoi, si le feu prend à vos granges, c'est à vos dépens qu'elles seront incendiées. Si vous voulez prospérer seul, la prospérité vous échappera souvent. Il est rare que votre bien puisse se séparer absolument du bien d'un autre. Vous serez la dupe de celui qui s'engage à plus qu'il ne peut, s'il le fait ; il fera la vôtre, s'il l'ignore ; & l'homme qui réunit la prudence à l'honnêteté, ne veut ni duper ni être dupe.

Toutes les parties de la Nouvelle-France n'étoient pas prédestinées, dès leur origine, au même état de langueur. Plus heureuse que l'Isle-Royale, l'Isle de Saint-Jean traita mieux ses habitans. Plus avancé dans le golfe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n'en a guère qu'une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure d'un croissant. Quoique la propriété n'en eût jamais été disputée à la France, cette couronne sembloit l'avoir dédaignée avant la pacification d'Utrecht. La perte de l'Acadie & de Terre-Neuve, lui ouvrit les yeux sur ce foible reste ; & le gouvernement voulut savoir ce qu'on pourroit en faire.

II.  
Etablissement des Français dans l'Isle de Saint-Jean  
But de cette entreprise.

On trouva que l'hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d'insectes prodigieuse : mais qu'une côte saine, un port excellent, & des havres commodes, rachetoient ces désagrémens. On y vit un pays uni, que la nature avoit enrichi & coupé de prairies abondantes, par une infinité de petites sources qui le traversoient ; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les espèces de grains ; du gibier



& des bêtes fauves sans nombre ; un grand abord des meilleures fortes de poisson ; une population de sauvages plus considérable que dans les autres îles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d'avantages.

Le bruit qui s'en répandit en France , y fit naître , en 1619 , une compagnie qui forma le double projet de défricher une île si productive , & d'y établir une grande pêche de morue. Malheureusement , l'intérêt qui avoit uni les associés les divisa , avant même qu'ils eussent mis la main à l'exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l'oubli , lorsque les Acadiens commencèrent à passer dans cette île en 1749. Avec le tems , ils ils s'y réunirent jusqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs , & sur-tout habitués à élever des troupeaux , le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation. Ainsi , la pêche de la morue ne fut permise qu'à ceux qui s'établirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.

Borner l'industrie par des prohibitions ou des privilèges exclusifs , c'est nuire tout-à-la-fois au travail que l'on permet , & à celui que l'on défend. Quoique l'île de Saint-Jean n'offre pas assez de grèves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes , & que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché , une puissance , dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets , devoit encourager ce genre d'exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche , on pouvoit préparer de la morue verte , qui auroit fait seule une excellente branche de commerce.

En bornant les colons de Saint-Jean à l'agriculture , on les privoit de toute ressource dans les années , trop fréquentes , où la moisson étoit dévorée sur pied par les mulots & les fauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit & devoit faire avec sa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu'on vouloit favoriser , par l'impossibilité où l'on mettoit les habitans d'acquérir les moyens de l'étendre.

L'île ne recevoit annuellement d'Europe , qu'un ou deux

petits bâtimens qui abordient au port la Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu'à sa sûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l'Isle-Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada. Cet administrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louisiane formoit la portion la plus intéressante.

Cette grande & belle contrée, que les Espagnols comprenoient autrefois dans la Floride, resta long-tems inconnue aux habitans du Canada. Ce ne fut qu'en 1660 qu'ils en soupçonnèrent l'existence. Avertis, à cette époque, par les sauvages qu'il y avoit à l'Occident de la colonie un grand fleuve, qui ne couloit ni à l'Est, ni au Nord, ils en conclurent qu'il devoit se rendre au golfe du Mexique, s'il couloit au Sud, ou dans l'Océan Pacifique, s'il se déchargeoit à l'Ouest. Le soin d'éclaircir ces faits importans, fut confié, en 1673, à Joliet, habitant de Quebec, homme très-intelligent, & au jésuite Marquette, dont les mœurs douces & compatissantes, étoient généralement chéries.

Aussi-tôt, ces deux hommes, également désintéressés, également actifs, également passionnés pour leur patrie, partent ensemble du lac Michigan, entrent dans la rivière des Renards, qui s'y décharge, & la remontent jusque vers sa source, malgré les courans, qui en rendent la navigation difficile. Après quelques jours de marche, ils se rembarquent sur le Ouiskong, & navigant toujours à l'Ouest, ils se trouvent sur le Mississipi, qu'ils descendent jusqu'aux Akanfas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zèle les pouvoit plus loin : mais ils manquoient de subsistances ; mais ils se trouvoient dans des régions inconnues ; mais ils n'avoient que trois ou quatre hommes avec eux ; mais l'objet de leur voyage étoit rempli, puisqu'ils avoient découvert le fleuve qu'on cherchoit, & qu'ils étoient assurés de sa direction. Ces considérations les déterminèrent à reprendre la route du Canada à travers le pays des Illinois, peuple assez

III.  
Découverte  
du Mississipi par  
les François.

nombreux & très-disposé à s'allier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquèrent au chef de la colonie les lumières qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitans, un Normand nommé Lafale, possédé de la double passion de faire une grande fortune, & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des jésuites, où il avoit passé sa jeunesse, l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit & de cœur, que ce corps célèbre savoit si bien inspirer aux ames ardentes, dont il aimoit à se recruter. Lafale, prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux & entreprenant, voit enfin dans la découverte qui vient d'être faite, une vaste carrière ouverte à son ambition & à son génie. De concert avec Frontenac, gouverneur du Canada, il s'embarque pour l'Europe, se présente à la cour de Versailles, s'y fait écouter, presque admirer dans un tems où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le monarque & la nation. Il en revient comblé de faveurs & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

C'étoit un beau projet. Pour en rendre l'exécution utile & solide, il falloit, par des forts placés de distance en distance, s'assurer des contrées qui sépareroient le Mississipi des établissemens François; il falloit gagner l'affection des peuplades errantes ou sédentaires, dans ce vaste espace. Ces opérations, lentes de leur nature, furent encore retardées par des accidens inattendus, par la malveillance des Iroquois, par les émeutes répétées des soldats, que le despotisme & l'inquiétude de leur chef aigrissoient continuellement. Aussi Lafale, qui avoit commencé ses préparatifs au mois de septembre 1678, ne put-il naviguer que le 2 février 1682 sur le grand fleuve, qui fixoit ses vœux & ses espérances. Le 9 avril, il en reconnut l'embouchure, qui, comme on l'avoit prévu, se trouva dans le golfe du Mexique; & il étoit de retour à Quebec, au printemps de l'année suivante.



Il part aussi-tôt pour aller proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une grande Colonie sur les fertiles rives qu'arrose ce fleuve. La cour se rend à son éloquence ou à ses raisons. On lui donne quatre petits bâtimens avec lesquels il vogue vers le golfe du Mexique. Pour avoir trop pris à l'ouest, la petite flotte manque son terme, & se trouve au mois de février 1685 dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues de l'embouchure où l'on s'étoit proposé d'entrer. La haine irréconciliable qui s'est formée entre le chef de l'entreprise & Beaujeu, commandant des vaisseaux, rend cette erreur infiniment plus funeste qu'elle ne devoit l'être. Impatients de se séparer, ces deux hommes altiers se décident à tout débarquer sur la côte même où le hasard les a conduits. Après cette opération désespérée, les navires s'éloignent ; & il ne reste sur ces plages inconnues que cent soixantedix hommes, la plupart très-corrompus, & tous mécontents avec raison de leur situation. Ils n'ont que peu d'outils, peu de vivres, peu de munitions. Le reste de ce qui devoit servir à la fondation du nouvel état, a été englouti dans les flots par la perfidie ou la mal-adresse des officiers de mer, chargés de le mettre à terre.

Pendant l'ame fière & inébranlable de Lafale n'est pas abattue par ces revers. Soupçonnant que les rivières qui se déchargent dans la baie où l'on est entré peuvent être des branches du Mississipi, il emploie plusieurs mois à éclaircir ses doutes. Désabusé de ces espérances, il perd sa mission de vue. Au lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui le conduiroient à sa destination, il veut pénétrer dans l'intérieur des terres, & prendre connoissance des fabuleuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'au commencement de 1687 il est massacré par quelques-uns de ses compagnons, irrités de ses hauteurs & de ses violences.

La mort du chef disperse la troupe. Les scélérats qui l'ont assassiné périssent par les mains les uns des autres. Plusieurs s'incorporent aux tribus Indiennes. La faim & les fatigues en consomment un assez grand nombre. Les Espagnols voisins chargent de fers quelques-uns de ces aventuriers qui finissent leurs jours dans les

nombreux & très-disposé à s'allier avec leur nation. Sans rien cacher , sans rien exagérer , ils communiquèrent au chef de la colonie les lumières qu'ils avoient acquises.

La Nouvelle-France comptoit alors au nombre de ses habitants , un Normand nommé Lafale , possédé de la double passion de faire une grande fortune , & de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des jésuites , où il avoit passé sa jeunesse , l'activité , l'enthousiasme , le courage d'esprit & de cœur , que ce corps célèbre favoit si bien inspirer aux âmes ardentes , dont il aimoit à se recruter. Lafale , prêt à saisir toutes les occasions de se signaler , impatient de les faire naître , audacieux & entreprenant , voit enfin dans la découverte qui vient d'être faite , une vaste carrière ouverte à son ambition & à son génie. De concert avec Frontenac , gouverneur du Canada , il s'embarque pour l'Europe , se présente à la cour de Versailles , s'y fait écouter , presque admirer dans un tems où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le monarque & la nation. Il en revient comblé de faveurs & avec l'ordre d'achever ce qu'on avoit si heureusement commencé.

C'étoit un beau projet. Pour en rendre l'exécution utile & solide , il falloit , par des forts placés de distance en distance , s'assurer des contrées qui sépareroient le Mississipi des établissemens François ; il falloit gagner l'affection des peuplades errantes ou sédentaires , dans ce vaste espace. Ces opérations , lentes de leur nature , furent encore retardées par des accidens inattendus , par la malveillance des Iroquois , par les émeutes répétées des soldats , que le despotisme & l'inquiétude de leur chef aigrissoient continuellement. Aussi Lafale , qui avoit commencé ses préparatifs au mois de septembre 1678 , ne put-il naviguer que le 2 février 1682 sur le grand fleuve , qui fixoit ses vœux & ses espérances. Le 9 avril , il en reconnut l'embouchure , qui , comme on l'avoit prévu , se trouva dans le golfe du Mexique ; & il étoit de retour à Quebec , au printemps de l'année suivante.

Il part aussi-tôt pour aller proposer en France la découverte du Mississipi par mer, & l'établissement d'une grande Colonie sur les fertiles rives qu'arrose ce fleuve. La cour se rend à son éloquence ou à ses raisons. On lui donne quatre petits bâtimens avec lesquels il vogue vers le golfe du Mexique. Pour avoir trop pris à l'ouest, la petite flotte manque son terme, & se trouve au mois de février 1685 dans la baie Saint-Bernard, à cent lieues de l'embouchure où l'on s'étoit proposé d'entrer. La haine irréconciliable qui s'est formée entre le chef de l'entreprise & Beaujeu, commandant des vaisseaux, rend cette erreur infiniment plus funeste qu'elle ne devoit l'être. Impatiens de se séparer, ces deux hommes altiers se décident à tout débarquer sur la côte même où le hasard les a conduits. Après cette opération désespérée, les navires s'éloignent ; & il ne reste sur ces plages inconnues que cent soixantedix hommes, la plupart très-corrompus, & tous mécontents avec raison de leur situation. Ils n'ont que peu d'outils, peu de vivres, peu de munitions. Le reste de ce qui devoit servir à la fondation du nouvel état, a été englouti dans les flots par la perfidie ou la mal-adresse des officiers de mer, chargés de le mettre à terre.

Cependant l'ame fière & inébranlable de Lafile n'est pas abattue par ces revers. Soupçonnant que les rivières qui se déchargent dans la baie où l'on est entré peuvent être des branches du Mississipi, il emploie plusieurs mois à éclaircir ses doutes. Défaubé de ces espérances, il perd sa mission de vue. Au lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui le conduiroient à sa destination, il veut pénétrer dans l'intérieur des terres, & prendre connoissance des fabuleuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'au commencement de 1687 il est massacré par quelques-uns de ses compagnons, irrités de ses hauteurs & de ses violences.

La mort du chef disperse la troupe. Les scélérats qui l'ont assassiné périssent par les mains les uns des autres. Plusieurs s'incorporent aux tribus Indiennes. La faim & les fatigues en consomment un assez grand nombre. Les Espagnols voisins chargent de fers quelques-uns de ces aventuriers qui finissent leurs jours dans les



mines. Les sauvages surprennent le fort qu'on avoit construit, & immolent à leur rage ce qui s'y trouve. Il n'échappe à tant de désastres que sept hommes qui, ayant erré jusqu'au Mississipi, se rendent au Canada par les Illinois. Ces malheurs font oublier en France une région encore peu connue.

D'Iberville, gentilhomme Canadien, qui avoit fait à la baie d'Hudson, en Acadie & à Terre-Neuve des coups de main très-hardis & non moins heureux, réveille, en 1697, l'attention du ministère. On le fait partir de Rochefort, avec deux vaisseaux. Il découvre le Mississipi, en 1699, le remonte jusqu'aux Natchez, & après s'être assuré par lui-même de tout ce qu'on avoit publié d'avantageux, il construit à son embouchure un petit fort qui ne subsiste que quatre ou cinq ans. Cependant il va établir ailleurs sa colonie.

## IV.

Les François  
s'établissent  
dans le pays ar-  
rosé par le Mis-  
sissipi, & l'ap-  
pellent Loui-  
siane.

Entre le fleuve & Pensacole que les Espagnols venoient d'élever dans la Floride, est une côte d'environ quarante lieues d'étendue, où aucun bâtiment ne peut aborder. Le sol en est sablonneux & le climat brûlant. On n'y voit que quelques cèdres, quelques pins épars. Dans ce grand espace est un canton nommé Biloxi. Cette position, la plus triste, la plus stérile de ces contrées est celle qu'on choisit pour fixer le petit nombre d'hommes qu'Iberville avoit amenés sous l'appât des plus grandes espérances.

Deux ans après arrive une nouvelle peuplade. On retire la première des sables arides où elle avoit été jettée, & toutes deux sont réunies sur les bords de la Maubile. Cette rivière n'est navigable que pour des pirogues; les terres qu'elle arrose ne sont pas fertiles. C'étoient des motifs suffisans pour abandonner l'idée d'un pareil établissement. Il n'en fut pas ainsi. On décida que ces désavantages seroient compensés par la facilité des communications avec les sauvages voisins, avec les Espagnols, avec les îles Françaises & avec l'Europe. Le port, qui devoit former ces liaisons, ne tenoit pas au continent. Un hasard heureux ou malheureux l'avoit placé à quelques lieues de la côte, dans une île déserte, ingrate & sauvage, qu'on décora du grand nom d'île Dauphine.

Une colonie, fondée sur de si mauvaises bases, ne pouvoit prospérer. La mort d'Iberville qui, en 1706, termina sa carrière devant la Havane, en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d'éteindre le peu d'espoir qui restoit aux plus crédules. On voyoit la France trop occupée d'une guerre désastreuse, pour en pouvoir attendre des secours. Les habitans se croyoient à la veille d'un abandon total; & ceux qui se flattoient de pouvoir trouver ailleurs un asyle, s'empressoient de l'aller chercher. Il ne restoit que vingt-huit familles, plus misérables les unes que les autres, lorsqu'on vit avec surprise Crozat demander en 1712 & obtenir pour quinze ans le commerce exclusif de la Louisiane.

C'étoit un négociant célèbre, qui, par de vastes entreprises sagement combinées, avoit élevé l'édifice d'une fortune immense. Il n'avoit pas renoncé à augmenter ses richesses, mais il vouloit que ses nouveaux projets contribuassent à la prospérité de la monarchie. Une ambition si noble tourna ses regards vers le Mississipi. Le soin d'en défricher le sol fertile ne l'occupa pas. Son but étoit d'ouvrir par terre & par mer des communications avec l'ancien & le nouveau Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les espèces, & d'en tirer le plus qu'il pourroit de métaux. La concession qu'il avoit désirée lui paroissoit l'entrepôt naturel & nécessaire de ses vastes opérations; & les démarches de ses agens furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives, toutes infructueuses, l'ayant défabusé de ses espérances, il se dégoûta de son privilège & le remit, en 1717, à une compagnie dont le succès étonna toutes les nations.

Elle fut formée par Law, ce célèbre Ecoffois, sur lequel on n'eut pas, dans le tems, des idées bien arrêtées, & dont le nom paroît aujourd'hui placé entre la foule des simples aventuriers & le petit nombre des grands hommes. L'occupation de ce génie hardi étoit, depuis son enfance, de porter un œil curieux & réfléchi sur toutes les puissances de l'Europe, d'en approfondir les ressorts, d'en calculer les forces. L'état où l'ambition déordonnée de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singulièrement ses

V.

La Louisiane  
a une grande  
célébrité au  
tems du systé-  
me imaginé par  
Law. Pourquoi ?

regards. Ils s'arrêterent sur des ruines. Un empire qui, durant quarante ans, avoit causé tant de jalousie, tant d'inquiétude à tous ses voisins, ne montrait plus ni vigueur, ni vie. La nation étoit écrasée par les besoins du fisc, & le fisc par l'énormité de ses engagemens. En vain on avoit réduit la dette publique dans l'espoir de redonner du prix aux créances respectées. Cette banqueroute du gouvernement n'avoit produit que très-imparfaitement l'espèce de bien qu'on en attendoit. Les papiers royaux étoient encore infiniment au-dessous de leur valeur originaire.

Il falloit ouvrir un débouché aux effets pour prévenir leur discrédit total. La voie du remboursement étoit impraticable, puisque les intérêts pour les sommes dues absorboient presque entièrement les revenus du gouvernement. Law imagina un autre expédient. Au mois d'août 1717, il fit créer, sous le nom de compagnie d'Occident, une association dont les fonds devoient être faits avec des billets d'état. Ce papier étoit reçu pour sa valeur entière, quoiqu'il perdit cinquante pour cent dans le commerce. Aussi le capital, qui n'étoit que de cent millions, fut-il rempli dans peu de jours. Il est vrai qu'avec ces singuliers moyens on ne pouvoit pas fonder une puissante colonie dans la Louisiane, comme le privilège exclusif sembloit l'exiger : mais un espoir d'un autre genre soutenoit l'auteur de ces nouveautés.

Ponce de Léon n'eut pas plutôt abordé à la Floride, en 1512, qu'il se répandit dans l'Ancien & le Nouveau-Monde, que cette région étoit remplie de métaux. Ils ne furent découverts, ni par François de Cordoue, ni par Velasquez de Ayllon, ni par Philippe de Narvaez, ni par Ferdinand de Soto, quoique ces hommes entreprenans les eussent cherchés pendant trente ans avec des fatigues incroyables. L'Espagne avoit enfin renoncé à ses espérances ; elle n'avoit même laissé aucun monument de ses entreprises ; & cependant il étoit resté vaguement dans l'opinion des peuples que ces contrées renfermoient des trésors immenses. Personne ne désignoit le lieu précis où ces richesses pouvoient être : mais cette ignorance même servoit d'encouragement à l'exagération. Si l'enthousiasme se refroidissoit par intervalles, ce n'étoit  
que



que pour occuper plus vivement les esprits quelque tems après. Cette disposition générale à une crédulité avide pouvoit devenir un merveilleux instrument dans des mains habiles.

Dans les tems malheureux , il en est des espérances du peuple comme de ses terreurs , comme de ses fureurs. Dans ses fureurs , en un clin-d'œil , les places sont remplies d'une multitude qui s'agite , qui menace & qui hurle. Le citoyen se barricade dans sa maison. Le magistrat tremble dans son hôtel. Le souverain s'inquiète dans son palais. La nuit vient ; le tumulte cesse & la tranquillité renaît. Dans ses terreurs , en un clin-d'œil , la consternation se répand d'une ville dans une autre ville , & plonge dans l'abattement toute une nation. Dans ses espérances , le fantôme du bonheur , non moins rapide , se présente par-tout. Par-tout il relève les esprits ; & les bruyans transports de l'allégresse succèdent au morne silence de l'infortune. La veille , tout étoit perdu ; le jour suivant , tout est sauvé.

De toutes les passions qui s'allument dans le cœur de l'homme , il n'y en a point dont l'ivresse soit aussi violente que celle de l'or. On connoît le pays des belles femmes , & l'on n'est point tenté d'y voyager. L'ambition sédentaire s'agite dans une enceinte assez étroite. La fureur des conquêtes est la maladie d'un seul homme qui en entraîne une multitude d'autres à sa suite. Mais supposez tous les peuples de la terre également policés ; & l'avidité de l'or déplacera les habitans de l'un & l'autre hémisphère. Partis des deux extrémités du diamètre de l'équateur , ils se croiseront sur la route d'un pôle à l'autre.

Law , auquel ce grand ressort étoit bien connu , persuada aisément aux François , la plupart ruinés , que les mines de la Louysiane , dont on avoit si long-tems parlé , étoient enfin trouvées ; qu'elles étoient même plus abondantes que la renommée ne l'avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté , déjà trop accréditée , on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une découverte si précieuse , avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L'impression que fit ce stratagème sur un peuple singulière-

cales, éclairés par l'intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands & plus durables, des établissemens plus étendus, plus solides & plus utiles que tous ceux qu'un privilège exclusif avoit pu faire avec ses trésors administrés & distribués par des agens qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministère croyoit important au bien de l'état de laisser la Louysiane entre les mains de la compagnie. Ce corps eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilège. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur par le sacrifice d'une somme de 1,450,000 livres. Car il est des empires où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer & celui de s'enrichir, parce que le bien & le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance.

Tout le tems que le privilège exclusif avoit tenu la Louysiane dans les fers, il avoit exigé selon les distances, cinquante, soixante, quatre-vingt, cent pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'il y faisoit passer; il avoit réglé par un tarif plus oppresseur encore le prix des denrées que la colonie lui livroit. Comment un établissement naissant auroit-il pu faire des progrès sous le joug d'une tyrannie si atroce? Aussi le découragement étoit-il universel. Pour redonner du ressort & de l'énergie aux esprits, le gouvernement voulut qu'une possession devenue vraiment nationale éprouvât de plus heureuses influences. Dans cette vue, il régla que tout ce que le commerce de France porteroit dans cette contrée, que tout ce qu'il en rapporteroit seroit exempt pendant dix ans de tous les droits d'entrée & de sortie. Voyons à quel degré de prospérité une disposition si sage éleva cette région célèbre.

VI.  
Etendue, sol  
& climat de la  
Louysiane.

La Louysiane est une vaste contrée, bornée au midi par la mer, au levant par la Floride & la Caroline, au couchant par le nouveau Mexique, au nord par le Canada & par des terres inconnues qui doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas pos-

sible de fixer sa longueur avec précision : mais sa largeur commune est de deux cens lieues.

Le climat varie beaucoup dans un si grand espace. A la basse Louysiane , les brouillards sont trop communs au printemps & durant l'automne ; l'hiver est pluvieux , & accompagné de loin en loin de foibles gelées ; la plupart des jours d'été sont gâtés par de violens orages. Sur ce vaste espace , les chaleurs ne sont nulle part telles qu'on devoit les attendre de sa latitude. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol ; des rivières innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle ; les vents qui , par une longue continuité de terres , arrivent du Nord : toutes ces raisons expliquent aux yeux des physiciens ce phénomène étonnant pour le vulgaire.

Quoique les maladies ne soient pas communes dans la haute Louysiane , elles sont peut-être plus rares dans la basse. Ce n'est toutefois qu'une langue de terre de deux ou trois lieues de largeur , remplie d'insectes , d'eaux stagnantes , de matières végétales qui croupissent dans une atmosphère humide & chaude , principe constant de la dissolution des corps. Sous ce ciel , où tous les êtres morts subissent généralement une putréfaction rapide , l'homme jouit d'une santé plus affermie que dans les régions que tout porteroit à croire plus salubres. A l'exception du tétanos qui emporte avant le douzième jour la moitié des enfans noirs , & un grand nombre d'enfans blancs , on ne connoît guère d'autres infirmités dans cette contrée que des affections vaporeuses , & des obstructions qu'on pourroit même regarder comme une suite du genre de vie qu'on y mène. D'où peut venir cette salubrité dans l'air ? peut-être des fréquens tonnerres qui se font entendre sur ce sol étroit ? peut-être des vents qui y règnent presque continuellement ? peut-être des feux qu'il y faut allumer sans cesse pour réduire en cendres les nombreux roseaux qui s'opposent à la culture.

Antérieurement à tous les essais , on devoit croire cette région susceptible d'une grande fécondité. Elle étoit remplie de fruits sauvages. Une multitude prodigieuse d'oiseaux & de bêtes fauves



y trouvoient une subsistance abondante. Ses prairies formées par la nature seule, étoient couvertes de chevreuils & de bisons. Les arbres étoient remarquables par leur grosseur, par leur élévation; & il n'y manquoit que les bois de teinture, qui ne croissent qu'entre les tropiques. D'heureuses expériences ont depuis confirmé ces augures favorables.

On n'a pas encore découvert la source du fleuve qui coupe du Nord au Sud ce pays immense. Les voyageurs les plus déterminés ne l'ont guère remonté que deux cens lieues au-dessus du faut Saint-Antoine, qui en barre le cours par une cascade assez haute, vers les quarante-fix degrés de latitude. De-là jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans un circuit de sept cens lieues, la navigation n'est pas interrompue. Le Mississipi arrive sans obstacle à l'Océan, après avoir été grossi par la rivière des Illinois, par le Missouri, par l'Ohio, par cent rivières moins considérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même beaucoup étendu son lit, formé en partie d'un terrain assez nouveau, puisqu'on n'y trouve pas une seule pierre. La mer rejetant cette quantité prodigieuse de vase, de feuilles, de troncs & de branches d'arbre que le Mississipi roule continuellement avec ses ondes, il s'affemle & se lie de tous ces matériaux poussés & repoussés, une masse ferme & solide qui prolonge toujours ce vaste continent. Le fleuve n'a pas des époques bien déterminées pour augmenter ou pour décroître. Cependant, il est communément plus majestueux depuis le mois de janvier jusqu'à celui de juin, que dans le reste de l'année. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde guère qu'à soixante lieues du côté de l'Est, & à cent du côté de l'Ouest, c'est-à-dire, dans les terres basses, & que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n'ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux qui, embarrassant les corps étrangers que charrie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L'amas de tous ces débris, dont les intervalles se remplissent successivement de limon, compose avec le tems des bords plus élevés que les parties latérales,

qui forment des deux côtés un plan incliné. Il arrive de-là que les eaux une fois sorties de leur cours naturel n'y rentrent jamais , & qu'elles sont réduites à s'écouler vers l'Océan , ou à former de petits lacs.

Quand on ne considère que la largeur & la profondeur du Mississipi , on est porté à croire que la navigation y est très-facile. Cependant elle est lente , même en descendant , parce qu'il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des tems obscurs ; & qu'au lieu de ces légers canots d'écorce qui sont d'un usage si commode dans le reste de l'Amérique , il faut employer des pirogues plus solides , & par conséquent plus lourdes , plus difficiles à manier. Sans ces précautions , on seroit sans cesse exposé à heurter contre les branches ou contre les racines des arbres entraînés en foule par le fleuve , & souvent arrêtés sous l'eau. Les difficultés augmentent encore quand il s'agit de remonter.

A une assez grande distance des terres , il faut , avant que d'entrer dans le Mississipi , se débarrasser des bois flottans qui sont descendus de la Louysiane. La côte est si plate , qu'on l'aperçoit à peine de deux lieues , & qu'il n'est pas facile d'y aborder. Les embouchures du fleuve sont multipliées : elles changent d'un moment à l'autre , & la plupart n'ont que fort peu d'eau. Lorsque les navires ont heureusement franchi tant d'obstacles , ils naviguent assez paisiblement dix ou douze lieues , à travers un pays noyé où l'œil n'aperçoit que des joncs & quelques arbrustes. Ils trouvent alors sur les deux rives des forêts épaisses qu'ils franchissent en deux ou trois jours , à moins que des calmes , assez ordinaires durant l'été , n'arrêtent leur marche. Il faut ensuite se faire touer ou attendre un nouveau vent pour passer le détroit à l'Anglois , & arriver à la Nouvelle-Orléans. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide , si rempli de courans , se fait avec des bateaux à rame & à voile , qui sont forcés d'aller de pointe en pointe , & qui , partis dès l'aurore , ont beaucoup avancé , quand , à l'entrée de la nuit , ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues. Les Européens qui y sont em-

barqués se font suivre par terre de chasseurs sauvages qui fournissent à leur subsistance pendant un espace d'environ trois mois & demi que dure la navigation d'une extrémité de la colonie à l'autre.

Ces difficultés locales sont les plus grandes que la France ait eu à surmonter dans la formation de ses établissemens à la Louysiane.

Les Anglois fixés à l'est ont toujours été si occupés de leurs cultures, qu'ils n'ont jamais songé qu'à les étendre, qu'à les perfectionner. L'esprit de conquête ou de ravage ne les a pas détournés de leurs travaux. Eussent-ils eu du penchant à la jalousie, les François ne se conduisoient pas de manière à la provoquer.

Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'Ouest. L'envie d'éloigner du nouveau Mexique un voisin actif, leur fit former, en 1720, le projet de pousser une peuplade considérable fort au-delà des limites dans lesquelles ils s'étoient jusqu'alors renfermés. La nombreuse caravane qui devoit la composer, partit de Santa-Fé. Elle dirigea sa marche vers les Osages qu'on vouloit armer contre leurs éternels ennemis, les Missouris, dont on avoit résolu d'occuper la place. Les Espagnols s'égarèrent. Ils arrivèrent précisément chez la nation dont ils méditoient la ruine; & se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquèrent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef des Missouris, instruit par cette méprise singulière du danger que lui & les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l'entreprise qui lui étoit proposée, & ne demanda que quarante-huit heures pour rassembler ses guerriers. Lorsqu'ils se virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent sur les Espagnols qu'on avoit amusés par des jeux, & les égorgèrent dans le sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes, enfans. L'aumônier seul échappa au carnage; & encore ne dut-il sa conservation qu'à la singularité de ses vêtemens. Cette catastrophe ayant rassuré la Louysiane du côté qui paroissoit le plus menacé, la colonie ne pouvoit plus être



être troublée que par les naturels du pays. Quoique plus nombreux alors que de nos jours, ils n'étoient pas fort redoutables.

Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes très-foibles, toutes ennemies, quoique séparées par des déserts immenses. Quelques-unes avoient une demeure fixe. Des feuillages entrelacés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le maïs, quelques fruits fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada : mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractère.

## VII.

Caractère général des sauvages de la Louysiane, & celui des Natchez en particulier.

Entre ces nations, la plus remarquable étoit celle des Natchez. Elle obéissoit à un homme qui s'appelloit GRAND SOLEIL, parce qu'il portoit sur sa poitrine l'image de cet astre brillant, dont il prétendoit descendre. La police, la guerre, la religion : tout dépendoit de lui. Peut-être le globe entier n'eût-il pas offert un souverain plus absolu. Sa compagne jouissoit de la même autorité, des mêmes honneurs. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou l'autre de ses maîtres : *qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, & ils étoient obéis. C'étoit une obligation de leur apporter tout ce que la chasse, la pêche, la culture offroient de meilleur. Lorsqu'il mourroit, lui ou sa femme, il falloit que plusieurs de leurs sujets terminassent aussi leur carrière, pour les aller servir dans un autre monde. La religion des Natchez se bornoit à l'adoration du soleil : mais cette croyance étoit accompagnée de beaucoup de culte & par conséquent suivie de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Il fut embrasé un jour par le feu qu'on y entretenoit perpétuellement, du moins habituellement ; & la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques mères y jettèrent leurs enfans, & le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il régnoit. On s'étonne qu'un peuple aussi pauvre, aussi sauvage fût

si cruellement asservi : mais la superstition explique tout ce que la raison trouve inconcevable. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des hommes qui n'avoient guère à perdre que la liberté.

La plupart des relations assurent, sur la foi douteuse de quelques traditions, que les Natchez occupèrent long-temps la rive orientale du Mississipi, depuis la rivière d'Iberville jusqu'à l'Ohio, c'est-à-dire un espace de quatre cens lieues. Alors, ils devoient former la nation la plus florissante de l'Amérique Septentrionale. On peut soupçonner que le joug sous lequel un gouvernement oppresseur & arbitraire les faisoit gémir, les dégoûta de leur patrie. Ils dûrent se disperser ; & quelques traces de leur culte, qu'on trouve de loin en loin dans ces régions, paroissent donner du poids à ces conjectures. Ce qui est sûr, c'est que lorsque les François parurent à la Louysiane, ce peuple ne comptoit que deux mille guerriers, & ne formoit que quelques bourgades, placées à une assez grande distance les unes des autres, mais toutes rapprochées du Mississipi.

Ce défaut de population n'empêchoit pas que le pays des Natchez ne fut excellent. Le climat en est sain & tempéré ; le sol se prête à des cultures riches & variées ; le terrain est assez élevé pour n'avoir rien à craindre des inondations du fleuve. Cette contrée est généralement ouverte, étendue, arrosée, couverte de jolis côteaux, d'agréables prairies, de bois délicieux jusqu'aux Apalaches. Aussi les premiers François qui la reconnurent jugèrent-ils que, malgré l'éloignement où elle étoit de la mer, ce seroit, avec le tems, le centre de la colonie. Cette opinion les y attira en foule. Ils furent accueillis favorablement & soulagés par les sauvages dans l'établissement des plantations qu'ils vouloient former. Des échanges réciproquement utiles commencèrent entre les deux nations une amitié qui paroissoit sincère. Elle seroit devenue solide, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des Européens. Ces étrangers n'avoient d'abord demandé les productions du pays qu'en négocians honnêtes. Ils dictèrent depuis impérieusement les conditions du commerce. A la fin, ils ravirent ce qu'ils étoient las de payer, même à val

prix. Leur audace s'accrut , au point de chasser le cultivateur indigène des champs qu'il avoit défrichés.

Cette tyrannie étoit atroce. Pour en arrêter le cours , les Natchez employèrent , mais sans succès , les plus humiliantes supplications. Dans leur désespoir, ils tentèrent d'affocier à leur ressentiment les peuples de l'Est , dont les dispositions leur étoient connues ; & ils réussirent à former sur la fin de 1729 , une ligue presque universelle , dont le but étoit d'exterminer en un seul jour la race entière de leurs oppresseurs. La négociation fut si heureusement conduite que le secret n'en fut pénétré ni par les sauvages amis des François , ni par les François eux-mêmes. Le complot ne pouvoit être déconcerté que par un hasard heureux. Il arriva.

Selon les relations du tems , les Natchez envoyèrent aux nations conjurées , qui ne connoissoient pas mieux qu'eux l'art de l'écriture , des paquets composés d'un égal nombre de buchettes. Pour ne pas se méprendre sur l'époque où la haine commune devoit éclater , on convint d'en brûler une tous les jours dans chaque bourgade , & que la dernière donneroit par-tout le signal de la sanglante tragédie qu'on vouloit jouer. Il arriva que la femme ou la mère du grand chef , fut instruite de la conspiration , par un fils qu'elle avoit eu d'un François. Elle en avertit , à plusieurs reprises , l'officier de cette nation , qui commandoit à son voisinage. L'indifférence ou le mépris qu'on montra pour ses avis , n'étouffa pas dans son cœur l'affection qu'elle avoit pour ces étrangers. Sa dignité l'autorisoit à entrer dans le temple du soleil , aux heures qui lui convenoient. Cette prérogative la mettoit à portée d'enlever successivement les buchettes qu'on y avoit déposées ; & elle s'y détermina pour déranger les calculs de la ligue ; au risque d'avancer , puisqu'il le falloit , la perte des François qu'elle aimoit , pour assurer le salut de ceux qui lui étoient inconnus. Ce qu'elle avoit prévu , se vérifia. Au signal convenu , les Natchez fondirent inopinément sur leur ennemi , persuadés que la même scène se répétoit chez leurs alliés : mais comme il n'y avoit pas eu ailleurs de perfidie , tout fut tranquille & devoit l'être.



Ces détails paroissent bien fabuleux. Mais il est très-vrai que l'époque convenue entre tous les membres de la confédération pour délivrer la Louysiane d'un joug étranger , fut prévenue par les Natchez. Peut-être ne purent-ils pas contenir plus long-tems leur haine ? peut-être furent-ils entraînés par des facilités inattendues ? peut-être craignirent-ils , bien ou mal-à-propos , qu'on ne commençât à soupçonner leurs intentions ? Ce qui est sûr , c'est que sur deux cens vingt François , qui étoient alors dans cet établissement , il y en eut deux cens de massacrés ; que les femmes enceintes ou qui avoient des enfans en bas âge , n'eurent pas une destinée plus heureuse ; & que les autres , restées prisonnières , furent exposées à la brutalité des assassins de leurs fils & de leurs époux.

Au bruit de cet événement , la colonie entière se crut perdue. Elle ne pouvoit opposer à la foule d'ennemis qui la menaçoient de toutes parts , que quelques palissades à demi-pourries , qu'un petit nombre de vagabonds , mal armés & sans discipline. Perrier , en qui résidoit l'autorité , n'avoit pas une meilleure opinion de la situation des choses. Cependant il montra de l'assurance , & cette audace lui tint lieu de forces. Les sauvages ne le crurent pas seulement en état de se défendre , mais encore de les attaquer. Pour écarter les soupçons qu'on pouvoit avoir conçu contre eux , ou dans l'espoir d'obtenir leur grace , plusieurs de ces nations joignirent leurs guerriers aux siens , pour assurer sa vengeance.

Il eût fallu , pour réussir , d'autres troupes que des alliés mal intentionnés , & des soldats qui servoient par force. Cette milice marcha vers le pays des Natchez , avec une lenteur qui n'étoit pas d'un bon augure ; elle attaqua leurs forts avec une mollesse , qui ne promettoit aucun succès. Heureusement les assiégés offrirent de relâcher tous les prisonniers qu'ils avoient en leur puissance , si l'on consentoit à se retirer ; & cette proposition fut acceptée avec une extrême joie.

Mais Perrier ayant reçu quelques secours d'Europe , recommença les hostilités , dans les premiers jours de 1731. A la vue

de ce nouveau péril, la division se mit parmi les Natchez, & cette méfintelligence entraîna la ruine de la nation entière. Quelques foibles corps de ces sauvages furent passés au fil de l'épée; un grand nombre furent envoyés esclaves à Saint-Domingue. Ce qui avoit échappé à la servitude & à la mort, se réfugia chez les Chicachas.

C'étoit le peuple le plus intrépide de ces contrées. On connoissoit ses liaisons intimes avec les Anglois. Sa vertu chérie étoit l'hospitalité. Pour toutes ces raisons, on craignit de lui proposer d'abord de livrer ceux des Natchez auxquels il avoit accordé asyle. Mais le successeur de Perrier, Bienville, se crut autorisé à demander cette lâcheté. La réponse des Chicachas, fut celle de l'indignation & du courage. Des deux côtés, on courut aux armes en 1736. Les François furent battus en rase campagne, & repouffés avec perte sous les palissades de leur ennemi. Encouragés quatre ans après par les secours qu'ils avoient reçus du Canada, ils voulurent tenter de nouveau la fortune. Ils succomboient encore, lorsque des circonstances favorables les réconcilièrent avec ces sauvages. Depuis cette époque, la tranquillité de la Louysiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie.

Ses côtes, toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses & couvertes d'un sable aride. Elles sont inhabitées & inhabitables. On n'a jamais songé à y élever aucune fortification.

VIII.  
Etablissements  
formés par les  
Francois à la  
Louysiane.

Quoique les François dussent souhaiter de s'approcher du Mexique, ils n'ont formé aucun établissement sur la côte, qui est à l'ouest du Mississipi. On aura crain, sans doute, d'offenser l'Espagne, qui n'auroit pas souffert patiemment ce voisinage.

A l'est du fleuve, on voit le fort la Maubile, élevé sur les bords d'une rivière, qui prend sa source dans les Apalaches. Il servoit à contenir dans l'alliance des François les Chactas, les Alimabous, d'autres peuplades moins nombreuses, & à s'assurer de leurs pelleteries. Les Espagnols de Pensacole tiroient de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises.

L'embouchure du Mississipi offre un grand nombre de passes ; qui n'ont point de stabilité. Plusieurs sont quelquefois à sec. Il y en a qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Celle de l'est, la seule aujourd'hui fréquentée par des navires, est très-tortueuse, n'offre qu'une voie infiniment étroite, & n'a que onze ou douze pieds d'eau, dans les plus hautes marées. Le petit fort, nommé la Balise, qui défendoit autrefois l'embouchure de la rivière, a perdu toute son utilité, depuis que son canal s'est comblé, & que les bâtimens naviguent hors de la portée de son canon.

La Nouvelle-Orléans, située à trente lieues de l'océan, est le premier établissement qui se présente. Cette ville, destinée à être l'entrepôt de toutes les liaisons que la métropole & la colonie formeroient entre elles, fut bâtie sur le bord oriental du fleuve, autour d'un croissant accessible à tous les navires, & où ils jouissent d'une sûreté entière. On en jeta les fondemens en 1717 : mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prit quelque consistance, qu'elle devint la capitale de la Louysiane. Jamais elle n'a compté plus de seize cens habitans, partie libres, & partie esclaves. Les cabanes qui la couvroient originairement, ont été successivement remplacées par des maisons commodes, mais bâties de bois sur brique ; parce que le sol n'avoit pas assez de solidité, pour soutenir des édifices plus pesans.

La ville s'élève dans une isle qui a soixante lieues de long, sur une largeur médiocre. Cette isle, dont la plus grande partie n'est pas susceptible de culture, est formée par l'océan, par le Mississipi, par le lac Pontchartrain, & par le Manchac, ou la rivière d'Iberville, canal que le Mississipi s'est creusé pour y verser le superflu de ses eaux, dans la saison de sa trop grande abondance. Il peut y avoir sur ce territoire une centaine de possessions, où l'on trouve quatre à cinq cens blancs & quatre mille noirs, que des indigoteries occupent principalement. Quelques propriétaires entreprenans ont tenté d'y naturaliser le sucre : mais de petites gelées, destructives de cette riche production, ont rendu ces essais infructueux. Les plantations sont rarement contiguës. Des



eaux stagnantes & marécageuses les séparent le plus souvent, surtout dans la partie inférieure de l'isle.

Vis-à-vis l'isle de la Nouvelle-Orléans, & sur la rive occidentale du Mississipi, furent établis, en 1722, trois cens Allemands, restes infortunés de plusieurs mille qu'on avoit arrachés à leur patrie. Leur nombre a triplé depuis cette époque peu éloignée; parce qu'ils ont toujours été les hommes les plus laborieux de la colonie. Aidés par environ deux mille esclaves, ils cultivent du maïs pour leur nourriture, du riz & de l'indigo pour l'exportation. Ils s'occupoient autrefois du coton : mais ils l'ont abandonné, depuis que l'Europe l'a trouvé trop court pour ses fabriques.

Un peu plus haut, sur la même côte, furent placés huit cens Acadiens, arrivés à la Louysiane, immédiatement après la dernière paix. Leurs travaux se sont bornés jusqu'ici à l'éducation des bestiaux, à la culture des denrées les plus nécessaires. Si leurs facultés augmentent, ils demanderont à leur sol des productions vénales.

Toutes celles qui enrichissent le bas de la colonie, se terminent à l'établissement de la Pointe coupée, formé à quarante-cinq lieues de la Nouvelle-Orléans. Il fournit de plus la majeure partie du tabac qui se consomme dans le pays, & beaucoup de bois pour le commerce extérieur. Ces travaux occupent cinq ou six cens blancs & douze cens noirs.

Sur toute la longueur des terres cultivées dans ces divers établissements, qui appartiennent à la basse Louysiane, règne une chaussée destinée à les garantir des inondations du fleuve. Des larges & profonds fossés, dont chaque champ est entouré, assurent une issue aux fluides qui auroient percé ou surmonté la digue. Ce sol est entièrement vaseux. Lorsqu'il doit être mis en valeur, on coupe par le pied les grosses cannes dont il est couvert. Dès qu'elles sont sèches, on y met le feu. Alors, pour peu qu'on fouille la terre, elle ouvre un sein fécond à toutes les productions qui demandent un terrain humide. Le bled n'y prospère pas, & il ne pousse que des épis sans grain. La plupart des arbres fruitiers, ne réussissent pas davantage. Ils croissent

fort vite ; ils fleurissent deux fois chaque année : mais le fruit , piqué des vers , sèche & tombe généralement , avant d'avoir atteint sa maturité. Il n'y a que le pêcher , l'oranger & le figuier , dont on ne peut assez vanter la fertilité.

On trouve une nature différente dans la haute Louysiane. A l'est du Mississipi , cette région commence un peu au-dessus de la rivière d'Iberville. Son terrain , anciennement formé , assez élevé pour être à l'abri des inondations , & qui n'a que le degré d'humidité convenable ; exige moins de soins & promet une plus grande variété de productions. Ainsi le pensèrent les premiers François qui parurent dans ces contrées. Ils s'établirent aux Natchez , y essayèrent plusieurs cultures qui réussirent toutes , & se fixèrent enfin à celle du tabac , qui ne tarda pas à avoir dans la métropole la réputation dont il étoit digne. Le gouvernement s'attendoit à voir arriver bientôt de cet établissement l'approvisionnement entier de la monarchie , lorsque la tyrannie de ses agens en causa la ruine. Depuis cette funeste époque , ce sol inépuisable est resté en friche , jusqu'à ce que la Grande-Bretagne en ayant acquis la propriété par les traités , y ait fait passer une population suffisante pour le féconder.

Un peu plus haut , mais sur la rive occidentale , se décharge dans le Mississipi la rivière Rouge. C'est à trente lieues de son embouchure & sur les terres des Natchitoches , que les François , à leur arrivée dans la Louysiane , élevèrent quelques palissades. Ce poste avoit pour objet de tirer du nouveau Mexique des bêtes à poil & à corne , dont une colonie naissante a toujours besoin , & celui d'ouvrir un commerce interlope avec le fort Espagnol des Adayes , qui n'en est éloigné que de sept lieues. Il y a long-tems que la multiplication des troupeaux , dans les campagnes où il falloit les naturaliser , a fait cesser la première liaison ; on avoit encore plutôt compris que la seconde avec un des plus pauvres établissemens du monde n'auroit jamais d'utilité réelle. Aussi les Natchitoches ne tardèrent-ils pas à être abandonnés par ceux que l'espoir d'une grande fortune y avoit attirés. On n'y voit plus que les descendans de quelques soldats qui s'y  
font

sont fixés à la fin de leur engagement. Leur nombre ne passe pas deux cens. Ils vivent du maïs ou des légumes qu'ils cultivent , & vendent le superflu de ces productions à leur indolent voisin. L'argent qu'ils reçoivent de cette foible garnison leur sert à payer les boissons & les vêtemens qu'ils sont obligés de tirer d'ailleurs.

L'établissement formé aux Akanfas est plus misérable encore. Infailliblement il seroit devenu très-florissant, si les troupes , les armes , les engagés , les vivres & les marchandises que Law y faisoit passer pour son compte particulier, n'eussent été confisqués après la disgrâce de cet homme entreprenant. Il ne s'est depuis fixé dans cet excellent pays que quelques Canadiens qui ont pris pour compagnes des femmes indigènes. De ces liaisons est bientôt sortie une race presque sauvage. Les familles en sont très-peu nombreuses : elles vivent dispersées & ne s'occupent guère que de la chasse.

Pour arriver des Akanfas aux Illinois , il faut faire trois cens lieues : car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe , & n'en sont que plus indépendans. Ils n'ont point des chefs liés entre eux pour se les arracher , se les sacrifier tour-à-tour & les rendre si malheureux qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre , en changeant de patrie & de maître. Les Illinois , placés dans la partie la plus septentrionale de la Louysiane , étoient continuellement battus , & toujours à la veille d'être détruits par les Iroquois ou par d'autres nations belliqueuses. Il leur falloit un défenseur , & le François le devint en occupant une partie de leur territoire à l'embouchure de leur rivière & sur les rives plus riantes , plus fécondes du Mississipi. Rassemblés autour de lui , ils ont évité la destinée de la plupart des peuplades de ce Nouveau-Monde , dont il reste à peine quelque souvenir. Cependant leur nombre a diminué à mesure que celui de leurs protecteurs s'est accru. Ces étrangers ont formé peu-à-peu une population de deux mille trois cens quatre-vingts personnes libres & de huit cens esclaves , distribués dans six bourgades dont cinq sont situées sur le bord oriental du fleuve.

Malheureusement , la plupart d'entre eux ont eu la passion de



courir les bois pour y acheter des pelleteries , ou d'attendre dans leurs magasins que les sauvages leur apportassent le produit de leurs chasses. Ils auroient travaillé plus utilement pour eux , pour la colonie & pour la France ; s'ils eussent fouillé le sol excellent où la fortune les avoit placés , s'ils lui avoient demandé les grains de l'ancien monde que la Louysiane a toujours été obligée de tirer de l'Europe ou de l'Amérique Septentrionale. Mais combien l'établissement formé par les François au pays des Illinois , combien leurs autres établissemens sont restés loin de cette prospérité !

Jamais , dans son plus grand éclat , la colonie n'eut plus de sept mille blancs , sans y comprendre les troupes qui varièrent depuis trois cens jusqu'à deux mille hommes. Cette foible population étoit dispersée sur les bords du Mississipi , dans un espace de cinq cens lieues , & soutenue par quelques mauvais forts , situés à une distance immense l'un de l'autre. Cependant elle n'étoit point engendrée de cette écume de l'Europe , que la France avoit comme vomie dans le Nouveau-Monde , au tems du système. Tous ces misérables avoient péri , sans se reproduire. Les colons étoient des hommes forts & robustes fortis du Canada , ou des soldats congédiés qui avoient su préférer les travaux de l'agriculture à la fainéantise où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns & les autres recevoient du gouvernement un terrain convenable & de quoi l'ensemencer , un fusil , une hache , une pioche , une vache & son veau , un coq & six poules , avec une nourriture saine & abondante durant trois ans. Quelques officiers , quelques hommes riches avoient formé des plantations assez considérables qui occupoient huit mille esclaves.

Cette peuplade envoyoit à la France quatre-vingts milliers d'indigo , quelques cuirs & beaucoup de pelleteries. Elle envoyoit aux isles du suif , des viandes fumées , des légumes , du riz , du maïs , du brai , du goudron , du merrein & des bois de charpente. Tant d'objets réunis pouvoient valoir 2,000,000 livres. Cette somme lui étoit payée en marchandises d'Europe & en productions des Indes Occidentales. La colonie recevoit

même beaucoup plus qu'elle ne donnoit ; & c'étoient les frais de souveraineté qui lui procuroient ce singulier avantage.

Les dépenses publiques furent toujours trop considérables à la Louysiane. Elles surpassèrent souvent , même en pleine paix , le produit entier de cet établissement. Peut-être les agens du gouvernement auroient-ils été plus circonspects , si les opérations eussent été faites avec des métaux. La malheureuse facilité de tout payer avec du papier , qui ne devoit être acquitté que dans la métropole , les rendit généralement prodigues. Plusieurs même furent infidèles. Pour leur intérêt particulier , ils ordonnèrent la construction de forts qui n'étoient d'aucune utilité , & qui coûtoient vingt fois plus qu'il ne falloit. Ils multiplièrent , sans motif comme sans mesure , les présens annuels que la cour de Versailles étoit dans l'habitude de faire aux tribus sauvages.

Les exportations & les importations de la Louysiane ne se faisoient pas sur des navires qui lui fussent propres. Jamais , elle ne s'avisa d'en avoir un seul. Il lui arrivoit quelquefois de foibles embarcations des ports de France. Quelquefois les isles à sucre lui envoyoient de gros bateaux. Mais le plus souvent des vaisseaux partis de la métropole pour Saint-Domingue déposoit dans ce riche établissement une partie de leur cargaison , alloient vendre le reste au Mississipi , & s'y chargeoient en retour de ce qui pouvoit convenir à Saint-Domingue , de ce qui pouvoit convenir à la métropole.

La Louysiane , que la nature sembloit appeller à une grande prospérité , y feroit sans doute arrivée , si l'on eût eu la sagesse d'écouter les vœux des protestans François réfugiés dans les colonies établies par les Anglois au Nord du Nouveau-Monde.

Sous le règne le plus brillant & sous l'époque la plus heureuse de ce règne , trois cens mille familles calvinistes jouissoient paisiblement en France des droits de l'homme & du citoyen , droits confirmés par l'édit fameux qui avoit assoupi tant de troubles & terminé tant de malheurs , l'édit de Nantes. L'effroi de ses voisins & l'idole de ses sujets , Louis XIV n'avoit à

IX.  
La France pou-  
voit retirer de  
grands avanta-  
ges de la Louy-  
siane. Fautes  
qui ont empê-  
ché ce succès.

redouter ni des ennemis au-dehors, ni des rebelles au-dedans de ses provinces. Les protestans, tranquilles par devoir & par intérêt, ne songeoient qu'à servir l'état & qu'à contribuer à sa puissance & à sa gloire. On les voyoit à la tête de beaucoup de nouvelles manufactures; & répandus dans les contrées maritimes, une marine formidable à sa naissance trouvoit sa force principale dans leurs bras. Où règne une aisance honnête, fruit du travail & de l'industrie, là sont ordinairement les bonnes mœurs. Elles distinguoient les protestans, parce qu'ils étoient les plus foibles, les plus laborieux, & qu'ils avoient encore à justifier leur croyance par leurs vertus.

Je le répète. Tout étoit tranquille dans l'intérieur du royaume: mais l'orgueil sacerdotal, mais l'ambition pharisenne ne l'étoient pas. Le clergé de France, Rome & les jésuites obédoient le trône de leur calomnieuses remontrances. Des François qui ne s'humilioient pas au pied d'un confesseur; qui ne voyoient que du pain dans la sainte hostie; qui se passaient de messes; qui n'apportoient aucune offrande à l'autel; qui épousaient leurs cousines sans acheter des dispenses: ces François ne pouvoient aimer ni la patrie, ni le souverain. Ce n'étoient, au fond du cœur, que des traîtres hypocrites qui, pour secouer le joug de l'obéissance, n'attendoient qu'une circonstance favorable, que, tôt ou tard, ils sauroient bien faire naître.

Lorsque l'imposture alarmera le souverain sur la fidélité de ses sujets, il est difficile qu'elle ne soit pas attentivement écoutée. Cependant nous oserons demander si Louis XIV fut excusable, lorsqu'il parut ignorer combien ses sujets protestans lui étoient utiles; s'il pouvoit croire sérieusement qu'ils le seroient davantage en devenant catholiques; & si la tolérance d'un maître aussi puissant, aussi absolu pouvoit jamais amener aucune de ces fâcheuses conséquences dont on ne cessait de le menacer. Les protestans avoient été séditieux, il est vrai: mais persécutés, mais alternativement avec les catholiques le jouet de l'ambition turbulente des grands. Tant de sang versé sous les règnes précédens, ne devoit-il pas lui faire craindre d'en verser encore?



Les événemens passés lui apprendre qu'un roi ne peut rien sur les opinions religieuses ; que les consciences ne se forcent point ; que la fortune , la vie , les dignités ne se comparent point avec les peines éternelles ; & que s'il est bon de fermer l'entrée d'un pays où l'on n'observe qu'un seul culte , à toute superstition étrangère , la force n'en exclura jamais celle qui y est établie. Louis XIV l'éprouva. Vous , qui êtes chargés du soin de conduire les hommes , souverains , apprenez à les connoître. Etudiez leurs passions , pour les régir par leurs passions. Sachez qu'un prince qui dit à ses sujets , votre religion me déplaît ; vous l'abjurerez , je le veux , peut faire dresser des potences & des roues : que ses bourreaux se tiennent prêts.

Louis XIV chargea de l'exécution de son projet impie en religion , absurde en politique , deux ministres impérieux comme lui ; deux hommes qui haïssoient les protestans , parce que Colbert s'en étoit servi ; un Letellier , homme dur & fanatique ; un Louvois , homme cruel & sanguinaire : c'est celui-ci qui opinoit à submerger la Hollande , & qui depuis fit réduire le Palatinat en cendres. Sur le moindre prétexte , on ferme au calviniste son temple ; on l'exclut des fermes du roi ; il ne peut être admis dans aucune corporation ; on inscrit ses ministres sur le rôle de la taille ; on prive ses maires de la noblesse ; on applique aux hôpitaux les legs faits à ses consistoires ; les officiers de la maison du prince , les secrétaires du roi , les notaires , les avocats , les procureurs ont ordre de quitter leurs fonctions ou leur croyance. L'absurdité succède à la violence. Une déclaration du conseil de 1681 autorise les enfans à l'âge de sept ans de renoncer à leur foi. Des enfans de sept ans qui ont une foi ! qui ont une volonté civile ! qui en font des actes publics ! Ainsi donc le souverain & le prêtre peuvent également & des enfans en faire des hommes , & des hommes en faire des enfans !

Mais il falloit soustraire les enfans à l'autorité de leurs parens. La force y pourvoit. Des soldats les enlèvent de la maison paternelle & s'installent à leur place. Le cri de la désolation re-

tentit d'un bout du royaume à l'autre. On songe à s'éloigner de l'oppressé. Des familles entières désertent leurs foyers transformés en corps-de-garde. Les puissances rivales de la France leur offrent des asyles. Amsterdam s'agrandit de mille maisons qui les attendent. Les provinces se dépeuplent. Le gouvernement voit ces émigrations, & il en est troublé. Les galères sont décernées contre l'artisan & le matelot fugitifs. On ferme les passages. On n'oublie rien de ce qui pouvoit accroître le mérite du sacrifice, & plus de cinq cens mille citoyens utiles s'échappent, au hasard de recevoir en chemin la couronne du martyre.

C'est en 1685, au milieu de ces horreurs que paroît la fatale révocation de l'édit de Nantes. Il est ordonné aux ministres opiniâtres de fortir du royaume dans l'intervalle de quinze jours, sous peine de mort. Les enfans sont arrachés d'entre les bras de leurs pères & de leurs mères. Et ce sont des hommes réfléchis; une assemblée de graves personnages; une cour suprême qui légitime de pareilles horreurs! ils étoient pères, & ils ne frémissent pas en ordonnant l'infraction des loix les plus sacrées de la nature!

Cependant les esprits s'échauffent. Les protestans s'assemblent. On les attaque. Ils se défendent. On envoie contre eux des dragons. Et voilà les hameaux, les villages, les champs, les grands chemins, les entrées des villes hérissés d'échafauds & trempés de sang. Les intendans des provinces se disputent de barbarie. Quelques ministres osent prêcher, osent écrire. Ils sont saisis & mis à mort. Bientôt le nombre des cachots ne suffit plus au nombre des persécutés; & c'est la volonté d'un seul qui peut faire tant de malheureux! Il parle, & les liens civils & moraux se brisent! Il parle, & mille citoyens révéérés par leurs vertus, leurs dignités, leurs talens, sont dévoués à la mort & à l'infamie. O peuples! ô troupeau d'imbécilles & de lâches!

Et toi, tyran aveugle! parce que tes prêtres n'ont pas l'art persuasif qui feroit triompher leurs raisons; parce qu'ils ne peuvent effacer de l'esprit de ces innocens les traces profondes que

l'éducation y a gravées ; parce que ceux-ci ne veulent être ni des lâches , ni des hypocrites , ni des infames ; parce qu'ils aiment mieux obéir à leur Dieu qu'à toi , il faut que tu les spolies , que tu les enchaînes , que tu les brûles , que tu les pendes ; que tu traînes leurs cadavres sur une claie. Lorsque tu retires d'eux ta protection , parce qu'ils ne pensent pas comme toi ; pourquoi ne retirent-ils pas de toi leur obéissance , parce que tu ne penses pas comme eux ? C'est toi qui romps le pacte.

Les temples des protestans sont détruits. Leurs ministres ont été mis à mort ou se sont enfuis. La désertion des persécutés s'est-elle arrêtée ? Non. Quel parti prendra-t-on ? On imaginera que la fuite sera moins fréquente , lorsque la sortie sera libre. L'on se trompera ; & après avoir ouvert les passages , on les refermera une seconde fois avec aussi peu de succès que la première.

L'horrible plaie que le fanatisme fit alors à la nation , a saigné jusqu'à nos jours , & saignera long-tems encore. Des armées détruites se refont. Des provinces envahies se reprennent. Mais l'émigration d'hommes utiles qui en portant chez des nations étrangères leur industrie & leurs talens , les élèvent tout-à-coup au niveau de la nation qu'ils ont abandonnée , est un mal qui ne se répare point. Le cosmopolite , dont l'âme vaste embrasse les intérêts de l'espèce humaine s'en consolera peut-être. Pour le patriote , il ne cessera jamais de s'en affliger.

Ce patriote , c'est lui qui dit aux rois dans ce moment. Maîtres de la terre , lorsqu'un homme , sous le nom de prêtre , aura su lier ses intérêts aux prétendus intérêts d'un Dieu ; quand sa haine ombrageuse pourra faire servir le nom de ce Dieu qu'il ne manquera pas de peindre jaloux & cruel pour allumer la persécution contre celui qui ne pensera pas comme lui , ou pour parler plus exactement , qui ne pensera pas comme il veut que l'on pense ; malheur à vous & à vos sujets , si vous l'écoutez.

Cependant les protestans François dispersés dans les différentes parties du globe tournoient par-tout de tristes regards vers leur ancienne patrie. Ceux qui avoient trouvé un asyle au Nord



de l'Amérique , désespérant de revoir jamais leurs premiers foyers , vouloient du moins être réunis à la nation aimable dont la tyrannie les avoit séparés. Ils offroient de porter leur industrie & leurs capitaux à la Louysiane , pourvu qu'il leur fût permis d'y professer leur culte. Le malheur de l'état voulut que la superstition de Louis XIV , que la foiblesse du régent fissent rejeter ces propositions.

Cependant quel rapport y a-t-il entre les dogmes de la religion & les spéculations du ministère ? pas plus , ce me semble , qu'entre l'ordonnance du médecin & les dogmes qu'il professe. Le malade s'est-il jamais avisé de demander à Dumoulin s'il alloit au sermon ou au prêche , s'il croyoit en Dieu ou s'il n'y croyoit pas ? Maîtres de la terre , celui qui fait luire indistinctement son soleil sur les contrées orthodoxes & sur les contrées hérétiques ; celui qui laisse également tomber la rosée féconde sur leurs champs , ne vous dit-il pas avec assez d'évidence & de force , combien il doit vous être indifférent par quels hommes elles soient peuplées , par quels bras elles soient cultivées ? c'est à vous de les protéger tous ; c'est à vous à animer leurs travaux ; c'est à vous à encourager leur industrie & leurs vertus. C'est à lui à lire au fond de leurs cœurs & à les juger. Rend-il les mères des calvinistes stériles , ou étouffe-t-il l'enfant dans le sein des mères luthériennes , lorsqu'elles sont fécondes ? Comment osez-vous donc condamner à l'exil , à la mort , à la misère pire qu'elle , celui à qui le souverain des souverains , votre père & le leur , permet de vivre & de prospérer ? Parce qu'on n'auroit pas célébré la messe & chanté vêpres à la Louysiane , les productions du sol en auroient-elles été moins abondantes , moins précieuses & moins utiles ? Si cette contrée eût été peuplée d'orthodoxes , & que quelque raison d'état vous en eût fait tenter la conquête , vous les eussiez tous égorgés sans scrupule : & vous en avez à confier sa culture à l'hérétique ? De quelle étrange manie êtes-vous donc tourmentés ? La conformité du culte n'arrête point votre férocité ; la diversité l'excite. Est-il de la dignité du chef d'un état , de régler sa conduite sur l'esprit fanatique & les vues étroites d'un directeur de seminaire ? Est-il

de sa sagesse de n'admettre au nombre de ses sujets que les esclaves de ses prêtres ? Qu'après avoir déterminé un vieux monarque pusillanime & humilié par une longue suite de calamités à y mettre le comble en révoquant un édit salutaire , les superstitieux & les hypocrites qui l'environnoient l'aient amené de conséquence en conséquence à rejeter les propositions avantageuses des religionnaires du Nouveau-Monde , je n'en ferai point étonné : mais que des considérations , qu'on peut appeller monacales , aient eu la même autorité sur le prince éclairé qui tenoit les rênes de l'empire après le vieux monarque , & qui certes ne fut jamais soupçonné de bigotterie , c'est ce que je ne saurois expliquer.

Indépendamment de ce fatal système , peut-être la Louysiane n'auroit-elle pas languï si long-tems , sans la faute qu'on fit dès l'origine , d'accorder des terres au hasard & selon le caprice de ceux qui les demandoient. Des déserts immenses n'auroient pas séparé les colons les uns des autres. Rapprochés d'un centre commun , ils se feroient prêtés des secours mutuels , & auroient heureusement jouï de tous les avantages d'une société régulière & bien ordonnée. A mesure que la population auroit augmenté , le cercle des défrichemens se feroit étendu. Au lieu de quelques hordes de sauvages , on eût vu s'élever une riche colonie qui seroit peut-être devenue avec le tems une nation puissante. Que d'avantages il en eût résulté pour la France même ?

Ce royaume qui achète chaque année dix-huit à vingt millions pesant de tabac , auroit pu le faire cultiver dans la Louysiane , & tirer de cette possession tout ce qu'il lui en falloit pour sa consommation. Ainsi le pensoit & l'espéroit le gouvernement , quand il fit arracher cette plante en France. Convaincu que les terres de ses provinces étoient propres à des cultures plus riches & plus importantes , il crut servir à la fois la métropole & la colonie , en assurant à cet établissement naissant le débouché de la production , qui demandoit le moins d'avance , le moins de tems & le moins d'expérience. Le discrédit où tomba Law , auteur du projet , fit tomber dans l'oubli cette vue dont les avantages étoient si sensibles avec celles qui n'avoient pour base qu'une imagina-

tion déréglée. L'aveuglement du ministère fut perpétué par les intérêts particuliers des agens du fisc , & ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie , lui auroient ouvert les yeux sur l'utilité des vastes & belles prairies dont elle est remplie. Bientôt, elles se fussent couvertes de nombreux troupeaux , dont les cuirs auroient dispensé la métropole d'en acheter de plusieurs nations , & dont la chair préparée & salée , auroit remplacé le bœuf étranger dans les isles. Les chevaux & les mulets , qui s'y feroient multipliés dans la même proportion , eussent tiré les colonies Françaises de la dépendance où elles ont toujours été , où elles sont encore des Anglois & des Espagnols pour cet objet indispensable.

Une fois mis en action , les esprits seroient montés d'une branche d'industrie à l'autre. Auroient-ils pu se refuser à la construction des vaisseaux ? Le pays étoit couvert des bois propres pour le corps du navire. La mâture & le goudron se trouvoient dans les pins , qui remplissoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage , & il pouvoit être remplacé par le cyprès , moins sujet à se fendre , à se courber , à se rompre , & rachetant par un peu d'épaisseur ce que la nature lui refusoit de force & de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre , pour les voiles & pour les cordages. On n'eût été réduit qu'à tirer du fer des autres contrées ; & encore paroît-il prouvé qu'il en existe des mines dans la Louysiane.

Les forêts , ainsi défrichées sans frais & même avec profit , auroient laissé le sol libre aux grains , à l'indigo , même à la soie , lorsqu'une population abondante auroit permis de se livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat , la multitude des mûriers , quelques expériences heureuses ne cessoient d'inviter. Que n'eût-on pas fait d'une possession où le ciel est tempéré , où le terrain est uni , vierge , fertile ; & qui avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds aussi inappliqués que mal-habiles ?

Si la Louysiane fût parvenue à la fécondité que la nature y



sembloit attendre de la main des hommes , on n'auroit pas tardé à s'occuper du soin de rendre son entrée plus accessible. Peut-être y eût-on réussi , en bouchant les petites passes avec les arbres flottans que les eaux entraînent , & en réunissant toute la force du courant dans un seul canal. Si la mollesse du terrain , si la rapidité du fleuve , si le refoulement de la mer eussent opposé à ce projet des obstacles insurmontables , le génie eût trouvé des ressources. Tous les arts , tous les biens seroient nés les uns des autres , pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique , une colonie florissante & vigoureuse.

Cette perspective , qu'on n'avoit jamais entrevue que dans le lointain , sembloit se rapprocher à la paix dernière. Les habitans auxquels le fisc devoit sept millions , acquis la plupart par des manœuvres criminelles , désespérant d'être jamais payés de cette dette impure , ou ne pouvant se flatter que de l'être tard & imparfaitement , tournoient heureusement leurs travaux vers des cultures importantes. Ils voyoient grossir leur commerce d'une partie des pelleteries , qu'attiroit autrefois le Canada. Les isles Françaises , dont les besoins augmentoient continuellement & les ressources venoient de diminuer , leur demandoient plus de bois & de subsistances. Les liaisons frauduleuses avec le Mexique , interrompues par la guerre , reprenoient leur cours. Les navigateurs de la métropole , exclus d'une partie des marchés qu'ils avoient fréquentés , tournoient leurs voiles vers le Mississipi , dont les bords , trop long-tems déserts , alloient enfin être habités. Déjà deux cens familles Acadiennes s'y étoient fixées , & les restes infortunés de cette nation , dispersés dans les établissemens Anglois , faisoient leurs arrangemens pour les suivre. Les mêmes dispositions se remarquoient dans plusieurs colons de Saint-Vincent & de la Grenade , mécontents de leurs nouveaux maîtres. Douze ou quinze cens Canadiens s'étoient mis en marche pour la Louysiane , & ils devoient être suivis par beaucoup d'autres. On a même de fortes raisons pour croire qu'un assez grand nombre de catholiques alloient passer des possessions Britanniques , dans cette vaste & belle contrée.

X.  
Le ministère  
de France cède  
la Louysiane à  
l'Espagne. En  
avait-il le  
droit ?

Tel étoit l'état des choses , lorsque la cour de Versailles annonça , le 21 avril 1764 , aux habitans de la Louysiane , que par une convention secrète du 3 novembre 1762 , on avoit abandonné à celle de Madrid , la propriété de leur territoire. La langueur de cette colonie ; les obstacles qui s'opposoient à son amélioration ; l'impossibilité de la mettre en état de résister à la masse des forces ennemies , réunies sur sa frontière : ces considérations dûrent aisément déterminer le ministère de France à cette cession , en apparence si considérable. Mais quel fut le motif qui porta l'Espagne à l'accepter ? Ne valoit-il pas mieux qu'elle sacrifîât gratuitement la Floride au rétablissement de la tranquillité publique , que de recevoir en échange une possession , dont la défense lui étoit impossible ? Si c'étoit une barrière contre les entreprises qu'une nation ambitieuse , active & puissante pouvoit projeter contre le Mexique , n'étoit-il pas de son intérêt qu'un allié fidèle eût à soutenir un premier choc , qui l'avertiroit de l'orage & lui donneroit peut-être le tems de le conjurer ?

Mais de quelque manière que la politique veuille envisager cet événement , ce sera toujours au tribunal de la morale un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puissance étrangère.

De quel droit , en effet , un prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois , & les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent , disent-ils , leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime , imaginée par le clergé , qui ne met les rois au-dessus des peuples , que pour commander aux rois même au nom de la divinité , n'est donc qu'une chaîne de fer , qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ? Ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour & de vertu , d'intérêt & de fidélité , qui fait régner une famille au milieu d'une société ? Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul , ils peuvent donc

en appeller aux interprètes de cette volonté éternelle , contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être ? Si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion , dès-lors elle est soumise , comme toutes les autres loix religieuses , au tribunal de la conscience ; & dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la première , il faut attendre que la décision de l'église éclaire & dirige les consciences , sur l'étendue & la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre. C'est à l'église que la lettre & le sens de ces livres ont été révélés , & par l'église , aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point , & à quel dessein , Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les rois , en s'appuyant des textes de la bible , se remettent dès-lors sous la tutelle des ministres de l'évangile. Ainsi , quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers , le clergé peut retirer ses propres armes , & s'en servir contre les rois. Il trouvera dans l'évangile même , où ils ont pris le droit de régner , un bouclier à opposer contre l'épée , & le glaive contre le glaive.

C'est donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeler leurs droits , quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'élève contre eux. Elle tonne , & les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n'en est pas moins conditionnelle , précaire , interprétative ; elle n'est pas moins limitée par le code religieux , où ils l'ont puisée , qu'elle ne doit l'être par le code naturel des nations : car la religion étant l'unique frein du despotisme , seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même , & les fondemens de ce pouvoir n'étant pas plus évidens que les dogmes & les principes de la religion qui lui sert de base ; le despote tombe entre les mains du clergé , si le peuple est dirigé par des prêtres , ou à la discrétion de ses sujets , parce qu'au défaut de pontifes , ils sont eux-mêmes les juges de la foi.



Mais pourquoi l'autorité voudroit-elle se déguiser qu'elle vient des hommes ? La nature , l'expérience , l'histoire , le sentiment intérieur , apprennent assez aux rois qu'ils tiennent des peuples tout ce qu'ils possèdent , soit qu'ils l'aient conquis par les armes , soit qu'ils l'aient acquis par des traités. Puisqu'on reçoit du peuple tous les fruits de l'obéissance , pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l'autorité ? Qu'a-t-on à craindre des volontés qui se donnent , & que gagne-t-on à l'abus d'une puissance qu'on usurpe ? Ne faut-il pas la retenir par la violence , quand on s'en est emparé par surprise ? Et quel est le bonheur d'un prince qui ne commande que par la force , & qui n'est obéi que par la crainte ? Est-il tranquille sur le trône , lorsqu'il se voit forcé de dire , pour régner , que c'est de Dieu seul qu'il a reçu sa couronne ? Tout homme ne tient-il pas encore plus de Dieu sa vie & sa liberté , le droit imprescriptible de n'être gouverné que par la raison & par la justice ?

Mais qu'a-t-on besoin d'invoquer le sacré nom de Dieu , dont il est si facile d'abuser ? Dans les siècles malheureux de l'enthousiasme de religion , on a pu repaître de mots ambigus les esprits égarés par un fanatisme épidémique. Mais dans le calme de la paix & de la raison ; lorsqu'un état s'est policé , agrandi , affermi par l'esprit de discussion & de calcul , par les recherches & la découverte des vérités utiles , que la physique offre à la morale pour le maintien de la politique : est-ce alors qu'il faut encore chercher dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur , les fondemens d'une autorité légitime ? Le bien & le salut des peuples , voilà la suprême loi d'où toutes les autres dépendent , & qui n'en reconnoît point au-dessus d'elle. C'est-là , sans doute , la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés. C'est par elle qu'il faut interpréter les loix particulières qui doivent toutes émaner de ce principe , en être le développement & le soutien.

Or , en appliquant cette règle aux traités de partage & de cession que les rois font entre eux , voit-on qu'ils aient le droit d'acheter , de vendre & d'échanger les peuples sans les consulter ?

Quoi, les princes s'arrogeront le droit barbare d'aliéner ou d'hypothéquer leurs provinces & leurs sujets, comme des biens meubles & immeubles; tandis que les apanages de leur maison, les forêts de leur domaine, les joyaux de leur couronne, sont des effets inaliénables & sacrés, auxquels on n'ose toucher dans les besoins les plus pressans d'un état!... J'entends une voix qui crie du fond de l'Amérique; c'est la voix d'une nombreuse colonie. Elle dit à sa métropole :

« Que t'ai-je fait, pour me livrer à un étranger? Ne suis-je  
» pas sortie de ton sein? N'ai-je pas semé, planté, cultivé,  
» moissonné pour toi seule? Quand tes vaisseaux m'exportèrent  
» sur ces rivages si différens de ton heureux climat, ne me  
» promis-tu pas de me couvrir toujours de tes armes & de tes  
» voiles? N'ai-je pas combattu pour tes droits, & défendu le  
» sol que tu m'avois donné? Après l'avoir fertilisé de mes  
» sueurs, ne l'ai-je pas arrosé de mon sang pour te le conserver?  
» Tes enfans sont mes pères ou mes frères? tes loix faisoient  
» ma gloire, & ton nom mon honneur. J'ai tâché de l'illustrer,  
» ce nom, chez les nations même qui ne le connoissoient pas.  
» Je t'avois fait des amis & des alliés parmi les sauvages. J'aimois  
» à croire qu'un jour je pourrois être l'égale de tes rivaux, la  
» terreur de tes ennemis. Mais non, tu m'as abandonnée. Tu  
» m'as engagée à mon insu, par un marché, dont le secret même  
» étoit une trahison. Mère insensible, ingrate, as-tu pu rompre,  
» contre le vœu de la nature, les nœuds qui m'attachoient à toi  
» par ma naissance même? Quand je te rendois, par le tribut de  
» mes pénibles labeurs, le sang & le lait que j'avois reçu de tes  
» veines, je n'aspirois qu'à la consolation de vivre & de mourir  
» sous ta loi. Tu ne l'as pas voulu. Tu m'as arrachée à ma famille  
» pour me donner à un maître qui n'étoit pas de mon choix.  
» Rends-moi mon père, cruelle; rends-moi à celui dont j'ai appris  
» à bégayer le nom dès ma plus tendre enfance. Tu peux bien  
» me soumettre malgré moi-même au joug que mon cœur re-  
» pousse; mais ce ne sera que pour un tems. Je languirai, je  
» périrai de douleur & de foiblesse; ou si je reprends de la vie

» & des forces , ce fera pour me foustraire aux liens que je dé-  
 » teste ; duffai - je me livrer à tes ennemis ».

XI.  
 Conduite des  
 Espagnols à la  
 Louysiane.

Cette aversion des habitans de la Louysiane pour la domina-  
 tion Espagnole , ne fit rien changer aux arrangemens des cours  
 de Madrid & de Versailles. Le 28 Février 1766 , M. Ulloa  
 arriva dans la colonie avec quatre-vingts hommes de sa nation.  
 La prise de possession devoit , dans les règles ordinaires , suivre  
 son débarquement. Il n'en fut pas ainsi. Les ordres continuèrent  
 à être donnés au nom du roi de France ; la justice fut rendue  
 par ses magistrats ; & les troupes ne cessèrent point de faire le  
 service sous ses enseignes. C'étoit le représentant de Louis XV  
 qui avoit toujours le commandement. Toutes ces raisons persua-  
 dèrent aux habitans que Charles III faisoit étudier le pays , &  
 qu'il se détermineroit à l'accepter ou à le rejeter , selon qu'il le  
 croiroit utile ou nuisible à sa puissance. Cet examen étoit fait  
 par un agent , qui paroissoit prendre une idée peu favorable de  
 la région qu'il étoit venu reconnoître ; & il étoit raisonnable  
 d'espérer qu'il en dégouteroit son maître.

On étoit assez généralement dans cette illusion , lorsqu'une  
 loi arrivée d'Espagne , défendit à la Louysiane toute liaison de  
 commerce avec les marchés qui avoient servi jusqu'alors au  
 débouché de ses productions. Ce funeste décret fut suivi , selon  
 tous les témoignages , d'une hauteur intolérable , d'odieux mo-  
 nopolés , d'actes répétés d'une autorité arbitraire : maux d'au-  
 tant plus fâcheux qu'ils paroissoient l'ouvrage du commandant  
 François qu'Ulloa avoit subjugué au point de le rendre le servile  
 instrument de tous ses caprices. Peut-être les accusations étoient-  
 elles exagérées ? mais il ne falloit pas dédaigner toutes les me-  
 sures qui auroient pu détromper les esprits prévenus , qui au-  
 roient pu ramener des cœurs aigris.

Ce mépris qui fut regardé comme le plus grand des outra-  
 ges , comme le comble de la tyrannie , poussa les peuples au  
 désespoir. Un moyen infailible d'arriver au bonheur & au repos  
 se présentoit à eux. Ils n'avoient que le fleuve à traverser pour  
 le trouver. Le gouvernement Anglois les pressoit d'accepter



un excellent territoire , des encouragemens à la culture , toutes les prérogatives de la liberté : mais un lien cher & sacré les attachoit à leur patrie. Ils aimèrent mieux demander au conseil , qu'Ulloa fût obligé de se retirer & que la prise de possession , qu'il avoit différée jusqu'alors , ne lui fût pas permise , avant que la cour de Versailles eût écouté les représentations de la colonie. Le tribunal prononça le 28 octobre 1768 , l'arrêt qu'on lui demandoit ; & les Espagnols s'embarquèrent paisiblement sur la frégate qui les avoit amenés. Durant trois jours que dura cette grande crise , il n'y eut pas le plus léger tumulte , il n'y eut pas la moindre indécence à la Nouvelle-Orléans. Lorsqu'elle fut finie , les habitans de la ville & ceux de la basse Louysiane , qui avoient uni leurs ressentimens , pour opérer la révolution , reprirent leurs travaux avec l'espoir consolant que la conduite qu'ils avoient tenue seroit approuvée par la cour de France.

Le succès ne répondit pas à leur attente. Les députés de la colonie n'arrivèrent en Europe que six semaines après Ulloa ; & ils trouvèrent le ministère de Versailles très-mécontent de ce qui s'étoit passé , ou affectant de l'être. Ces dispositions furent hautement blâmées par la nation , qui ne voyoit dans les colons de la Louysiane que des hommes généreux , dont tout le crime étoit d'avoir eu un attachement sans bornes pour leur métropole. Il s'éleva en leur faveur un cri si unanime & si éclatant , que le gouvernement ne put se dispenser avec bienfaisance de montrer quelque intérêt pour ces malheureux. Cette compassion tardive ne produisit rien. La cour de Madrid , qui l'avoit prévue , avoit fait partir rapidement Monsieur Orelly pour l'isle de Cuba. Là , ce général avoit pris trois mille hommes de troupes réglées ou de milices qu'il embarqua sur vingt-cinq bâtimens de transport ; & le 25 juillet 1769 , il fit voir son pavillon à l'embouchure du Mississipi.

A cette nouvelle , tous les cœurs se livrent à une rage inexprimable , contre une patrie qui sacrifie librement une colonie affectionnée , contre une puissance qui prétend régner sur un

peuple qui repousse son joug inhumain. On se dispose à empêcher le débarquement des troupes & à brûler les navires qui les portent. Rien n'étoit plus facile , s'il en faut croire , ceux qui ont bien connu la disposition des lieux. Les suites de cette résolution hardie n'étoient pas aussi dangereuses qu'elles le pourroient paroître au premier coup-d'œil. Les habitans de la Louysiane pouvoient espérer de former une république indépendante. Si l'Espagne & la France les attaquoient avec de trop grandes forces , ils se mettoient sous la protection de l'Angleterre ; & si enfin la Grande-Bretagne se trouvoit dans une position qui ne lui permit pas de leur accorder son appui , il leur restoit pour dernière ressource de passer sur la rive orientale du fleuve , avec leurs esclaves , leurs troupeaux & leur mobilier.

On étoit dans l'attente d'événemens terribles , lorsque les promesses du général Espagnol ; les supplications d'Aubry , ce foible commandant François , dont l'imbécillité avoit tout perdu ; les discours pleins de véhémence d'un magistrat éloquent , calmèrent la fermentation. Personne ne s'opposa à la marche de la petite flotte , qui arriva devant la Nouvelle-Orléans le 17 août. Le lendemain , tous les citoyens furent déchargés de l'obéissance qu'ils devoient à leur première patrie. On prit possession de la colonie au nom de son nouveau maître ; & les jours suivans , ceux des habitans qui consentoient à porter le joug de la Castille , prêtèrent leur serment.

Tout étoit consommé , tout , excepté les vengeances. On vouloit des victimes. Il en fut choisi douze dans ce que le militaire , la magistrature & le commerce avoient de plus distingué. Six de ces hommes généreux payèrent de leur tête la considération dont ils jouissoient. Les autres , plus infortunés peut-être , allèrent languir dans les cachots de la Havane ; & le ministère Espagnol avoit ordonné cette horrible tragédie ! & le ministère François n'en conçut aucune indignation !

Maîtres inhumains , maîtres cruels , qui sera tenté de vous appartenir ? qui sera tenté de s'appeller votre sujet ? qui voudra vous servir ? contre le droit de la nature , contre le droit des

gens ; vous disposez de vos colons comme d'un troupeau de bêtes , vous les cédez sans leur consentement. Et s'ils étoient accourus , la torche dans une main & le poignard dans l'autre ; s'ils avoient brûlé les vaisseaux Espagnols ; s'ils avoient assassiné le porteur des ordres de la cour de Madrid , quelle est la bouche assez vile pour oser les blâmer ? Le gouvernement François auroit-il pu s'offenser d'un soulèvement dont la violence n'auroit été que la mesure de l'attachement qu'on avoit pour lui ? Le gouvernement Espagnol n'auroit-il pas reçu le châtiment qu'il méritoit ? mais ils sont demeurés tranquilles : mais ils se sont présentés avec résignation au nouveau joug qu'on leur imposoit : mais ils ont étouffé le murmure de leur cœur pour prêter le serment qu'on leur demandoit. Barbares , sanguinaires , perfides Espagnols , ils juroient de vous être fidèles ; & c'est dans ce moment que vos yeux désignoient dans la foule les premières victimes de votre autorité. Colons stupides , colons lâches , où êtes-vous ? que faites-vous ? On entraîne à l'échafaud , on va précipiter dans des fosses obscures , vos amis , vos parens , vos chefs , vos défenseurs , les objets de votre tendresse , de votre vénération ; & vous êtes immobiles ! quand & pourquoi , vous exposerez-vous donc à mourir ? Venez du moins apprendre à connoître la puissance sous laquelle vous avez à vivre. Vile canaille , venez vous instruire du sort qui vous attend , par celui de vos citoyens qui valent mieux que vous.

Effrayés de ces atrocités , ceux des habitans que les intérêts de leur négoce avoient appelés dans la colonie , portèrent ailleurs leur activité. Le désespoir fit abandonner plusieurs riches plantations par leurs propriétaires. Le reste vécut sous l'oppression & dans la misère. Sans quelques liaisons furtives avec l'Anglois qui navigue sur le Mississipi , dont il possède & enrichit une des deux rives , ces malheureux habitans n'auroient connu aucun débouché pour leurs productions ; ils n'auroient eu aucune voie pour se procurer les premiers besoins. Leur destinée doit , avec le tems , devenir un peu moins fâcheuse , & parce que les communications de l'Espagne avec ses colonies ont été débarrassées de beaucoup



d'entraves , & parce qu'il a été accordé aux isles Françoises la liberté de tirer de cette grande province , sur leurs propres navires , des bois & des subsistances. Cependant la cour de Madrid a dans le nouvel hémisphère tant d'autres intérêts plus grands , qu'on peut prédire qu'elle ne s'occupera jamais bien sérieusement des prospérités de la Louysiane.

Mais peut-on plaindre bien vivement la triste situation de ces colons qui ont laissé égorger leur compatriotes ? Leur misère n'est-elle pas le vrai châtiment qu'ils ont mérité ? La conscience , ce juge sévère de tous les devoirs , ne leur crie-t-elle pas , sans interruption : « Tu avois des magistrats honnêtes & vertueux qui » veilloient le jour à ton bonheur , la nuit à ta sécurité , pendant tout le cours de l'année à tes intérêts ; tu avois à tes côtés » des concitoyens qui t'aimoient & te secouroient : ils t'étoient la » plupart attachés par les liens les plus sacrés. C'étoient ton père , » ton frère , ton enfant ; & tu les as vus tranquillement conduire à » l'échafaud ou charger de chaînes ! & tu marches froidement sur » la pierre qu'ils ont teinte de leur sang ! & tu t'inclines devant » leurs bourreaux ! & tu obéis à leurs ordres ! Lâche , il faut que » tu subisses le sort du lâche , & que tu le subisses jusqu'à ce qu'un » noble ressentiment t'absolve à tes yeux & aux nôtres ».....

Voyons quel a été le sort du Canada , qui a aussi changé de métropole.

XII.  
Etat du Canada à la paix  
d'Utrecht.

Cette vaste contrée s'étoit trouvée , à l'époque de la pacification d'Utrecht , dans un état de foiblesse & de misère inconcevable. C'étoit la faute des premiers François qu'on avoit vu s'y jeter plutôt que s'y établir. La plupart s'étoient contentés de courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelques cultures ; mais sans choix & sans suite. Un terrain où l'on avoit bâti & semé à la hâte , étoit aussi légèrement abandonné que défriché. Cependant les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement , & le commerce des pelleteries , donnèrent , par intervalle , quelque aisance aux habitans. Mais ils la perdirent bientôt dans une suite de guerres malheureuses. En 1714 , les exportations du Canada ne passaient pas cent mille écus. Cette somme , jointe à

celle de trois cens cinquante mille livres , que le gouvernement y verfoit chaque année , étoit toute la reſſource de la colonie pour payer les marchandifes qui lui venoient d'Europe. Auffi en recevoit-elle ſi peu , qu'on étoit aſſez généralement réduit à ſe couvrir de peaux , à la manière des ſauvages. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre des vingt mille François , qu'on comptoit dans ces régions immenſes.

Le bon eſprit qui ſe répandit alors dans une grande partie du globe , tira le Canada de l'engourdiſſement où il avoit été ſi long-tems plongé. On voit par les dénombremens de 1753 & de 1758 , qui ont donné à-peu-près les mêmes réſultats , que la population ſ'y éleva à quatre-vingt-onze mille ames , indépendamment des troupes réglées , qui furent plus ou moins multipliées , ſelon les circonſtances.

XIII.  
Population du  
Canada , & diſ-  
tribution de ſes  
habitans.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés , répandus dans un eſpace de douze cens lieues de long , ſur une aſſez grande largeur ; ni même les ſeize mille Indiens domiciliés au centre ou dans le voiſinage des habitations Françoises. Les uns ni les autres ne furent jamais ſujets. Au milieu d'une grande colonie Européenne , les moindres peuplades gardoient leur indépendance. Tous les hommes parlent de la liberté ; les ſauvages ſeuls la poſſèdent. Ce n'eſt pas ſimplement la nation entière , c'eſt l'individu qui eſt vraiment libre. Le ſentiment de ſon indépendance agit ſur toutes ſes penſées , ſur toutes ſes actions. Il entreroit dans le palais d'un deſpote de l'Asie , comme dans la cabane d'un laboureur , ſans être ébloui ni des richesses , ni de la puissance. C'eſt l'eſpèce , c'eſt l'homme , c'eſt ſon égal qu'il aime & qu'il reſpecte. Il ne pourroit que haïr un maître & le tuer.

Une partie des habitans de la colonie Françoisé étoit concentrée dans trois villes. Quebec , capitale du Canada , eſt à quinze cens lieues de la France , & à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent & par la rivière Saint - Charles , elle domine de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent , & une rade très-ſûre , ouverte à plus de deux cens vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles. Les

eaux & les rochers en couvrent les deux tiers , & la défendent encore mieux que les fortifications élevées sur les remparts qui coupent la péninsule. Ses maisons sont d'une assez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C'étoit le centre du commerce , & le siège du gouvernement.

La ville des Trois-Rivières , bâtie dix ans après Quebec , & située trente lieues plus haut , dut sa naissance à la facilité que les sauvages du Nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine , n'a jamais pu pousser sa population au-delà de quinze cens habitans ; parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché , pour se porter tout entier à Montréal.

C'est une isle longue de dix lieues , large de quatre au plus , formée par le fleuve Saint-Laurent , soixante lieues au-dessus de Quebec. De tous les pays qui l'environnent , il n'en est point où le climat soit aussi doux , la nature aussi belle , la terre aussi fertile. Quelques cabanes qui s'y étoient comme formées au hasard en 1640 , se changèrent en une ville régulièrement bâtie & bien percée , qui contenoit quatre mille habitans. Elle fut d'abord exposée aux insultes des sauvages : mais on l'entoura d'une mauvaise palissade , & bientôt d'un mur crenelé d'environ quinze pieds de hauteur. Elle dégénéra ; lorsque les incursions des Iroquois obligèrent les François de jeter des forts plus loin , pour s'assurer du commerce des fourrures.

Les autres colons qui n'étoient point renfermés dans les remparts de ces trois villes , n'habitoient point de bourgades : mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n'en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrain y est montueux , stérile , & ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient , au Sud cinquante lieues , au Nord vingt lieues , plus bas que la ville de Quebec ; fort éloignées entr'elles , & sur des terres d'un médiocre rapport. Ce n'étoit qu'au voisinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles , mais dont la bonté croissoit à mesure qu'on avançoit vers Montréal.



Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long & vaste canal. Des bois jettés çà & là, qui décorent des montagnes chevelues ; des prairies couvertes de troupeaux ; des champs couronnés d'épis ; des ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve ; des églises & des châteaux que l'on découvroit de distance en distance au travers des arbres : tout cela formoit une continuité de paysages que l'œil ne se lassoit pas d'admirer. Ce spectacle touchant ne s'étendoit pas loin de la rivière ; & voici pourquoi.

Lorsque le ministère de France entreprit de former un établissement dans le Canada, il donna un terrain assez étendu aux hommes actifs ou malheureux qui voulurent s'y fixer. Mais, comme on introduisit, à la même époque, dans cette région, la coutume de Paris qui ordonne que tous les descendans d'un chef de famille aient une part égale à sa succession, ce domaine fut réduit à rien ou presque rien, par des partages multipliés, dans une longue suite de générations.

Si, comme le bien public l'auroit exigé, les loix eussent assuré l'indivisibilité de la possession au fils aîné, la province auroit pris une autre face. Le père, poussé à l'économie & au travail par le desir de préparer un sort heureux à ses autres enfans, auroit demandé de nouvelles terres ; & il les eût couvertes de bâtimens, de troupeaux, de moissons, & y auroit placé sa nombreuse postérité. Les nouveaux propriétaires auroient suivi, à leur tour, cet exemple d'une tendresse très-bien entendue ; & avec le tems, la colonie entière auroit été peuplée & cultivée.

Les avantages de cette politique, qui avoient échappé à la cour de Versailles, la frappèrent enfin en 1745. Elle défendit la division ultérieure de toute plantation qui n'auroit pas un arpent & demi de front, sur trente ou quarante de profondeur. Ce règlement ne guérissoit pas les plaies de deux siècles d'ignorance ; mais il arrêtait un désordre qui auroit fini par tout anéantir.

Ce plan d'inégalité, dans la répartition des héritages, sera regardé par le vulgaire comme un système inhumain & opposé aux loix de la nature : mais ce reproche fera-t-il fondé ? Un homme, qui a terminé sa carrière, peut-il avoir des droits ? En

cessant d'exister, n'a-t-il pas perdu toutes ses capacités ? Le grand être, en le privant de la lumière, ne lui a-t-il pas ôté tout ce qui en étoit une dépendance ? Ses volontés dernières peuvent-elles avoir quelque influence sur les générations qui le suivront ? Non. Tout le tems qu'il a vécu, il a joui & dû jouir des terres qu'il cultivoit. A sa mort, elles appartiennent au premier qui s'en saisira & qui voudra les ensemençer. Voilà la nature. S'ils'est établi sur le globe presque entier un autre ordre de choses, c'est une suite nécessaire des institutions sociales. Leurs loix ont dérogé aux loix de la nature, pour assurer la tranquillité, pour encourager l'industrie, pour affermir la liberté. Ce que les gouvernemens ont fait, ils seront en droit de le faire encore, lorsqu'ils le jugeront convenable à leurs intérêts, au bonheur commun des membres qui les composent, & par conséquent d'une manière plus ou moins favorable à tel ou tel individu. Entre les différentes institutions possibles sur l'héritage des citoyens après leur décès, il en est une qui trouveroit peut-être des approbateurs. C'est que les biens des morts rentrâssent dans la masse des biens publics, pour être employés d'abord à soulager l'indigence, à rétablir perpétuellement une égalité approchée entre les fortunes des particuliers ; & ces deux points importans remplis, à récompenser les vertus, à encourager les talens.

Pour revenir au Canada, la nature elle-même dirigeoit les travaux du cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, sablonneuses ; celles où le pin, le sapin, le cèdre cherchoient un asyle isolé. Mais quand il voyoit un sol couvert d'érables, de chênes, de hêtres, de charmes & de merisiers, il pouvoit lui demander d'abondantes récoltes de froment, de seigle, de maïs, d'orge, de lin, de chanvre, de tabac, de légumes & d'herbes potagères de toutes les espèces.

La plupart des habitans avoient une vingtaine de moutons, dont la toison leur étoit précieuse ; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait ; cinq ou six bœufs consacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d'une chair exquise, Ils faisoient portion d'une aisance inconnue, en Europe, aux gens de la campagne.

Cette

Cette espèce d'opulence permettoit aux colons d'avoir un assez grand nombre de chevaux qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire sur la neige des courfes prodigieuses. Aussi se plaifoit-on à les multiplier dans la colonie, & pouffoit-on ce goût jusqu'à leur prodiguer pendant l'hiver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d'autres faisons.

Telle étoit la position des quatre vingt-trois mille François dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-dessus de sa source & dans les contrées connues sous le nom de pays d'en haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnés à la chasse & au commerce, qu'à l'agriculture.

Leur premier établissement étoit Cataracoui ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des Anglois & des Iroquois. La baie de ce lieu servoit de port à la marine marchande & militaire qu'on avoit formée sur cette espèce de mer, où les tempêtes ne sont guère moins fréquentes, ni moins terribles que sur l'océan.

Entre le lac Ontario & le lac Erié, qui ont chacun trois cens lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux saut de Niagara, qui par sa hauteur, sa largeur, sa forme, & par la quantité, l'impétuosité de ses eaux, passe avec raison pour la plus étonnante cataracte du monde. C'est au-dessus de cette magnifique & terrible cascade, que la France avoit élevé des fortifications dans le dessein d'empêcher les sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale.

Au-delà du lac Erié s'étend une terre distinguée sous le nom de Détroit. Elle surpasse tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du paysage, par la fertilité du sol, par l'abondance de la chasse & de la pêche. La nature a tout prodigué, pour en faire un séjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les François à s'y établir vers le commencement du siècle : ce fut plutôt le voisinage de plusieurs nations sauvages, dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s'accrut avec assez de rapidité.

Le succès de ce nouvel établissement, fit décheoir le poste de



Michillimakinac, placé cent lieues plus loin entre le lac Michigan, le lac Huron & le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu'on y faisoit avec les naturels du pays, se porta au Détroit, où il se fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà & là sur des rivières ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l'intérêt est la défiance; & son premier mouvement, pour l'attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison, qui couvroit de ses armes les François établis aux environs. De leur réunion résultoit le nombre de huit mille ames, qu'on comptoit dans les pays d'en-haut.

XIV.  
Mœurs des  
François Cana-  
diens.

Peu de colons avoient les mœurs qu'on leur auroit désirées. Ceux que les travaux champêtres fixoient à la campagne, ne donnoient durant l'hiver que des momens au soin de leurs troupeaux, & à quelques autres occupations indispensables. Le reste du tems étoit consumé dans l'inaction, au cabaret, ou à courir sur la neige avec des traîneaux, comme les citoyens les plus distingués. Quand le printems les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, & rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitans étoient trop glorieux ou trop indolens pour s'engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte; & l'on ne voyoit point cette vive alégresse, qui dans les beaux jours de l'été, anime des moissonneurs réunis pour dépouiller ensemble de vastes guérêts.

D'où venoit cet excès de négligence ou de paresse? De plusieurs causes. Le froid excessif des hivers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l'activité des hommes. L'habitude du repos, qui, durant huit mois, étoit comme la suite d'une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d'une religion qui s'est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l'industrie. Il est si facile, si naturel d'être dévot, quand c'est pour ne rien faire! Enfin la passion des armes qu'on avoit

excitée à dessein parmi ces hommes courageux & fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que la guerre, quoiqu'ils la fissent sans paie.

Les habitans des villes, sur-tout de la capitale, passaient l'hiver comme l'été, dans une dissipation générale & continuelle. On ne leur trouvoit aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction. L'amusement étoit l'unique passion; & la danse faisoit dans les assemblées, les délices de tous les âges. Ce genre de vie donnoit le plus grand empire aux femmes qui avoient tous les appas, excepté ces douces émotions de l'ame, qui seules font le prix & le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes & galantes, elles étoient plus heureuses d'inspirer une passion, que de la sentir. On remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme il arrive par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes œuvres, & que les crimes s'effacent par des prières.

L'oisiveté, les préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles & solides. Mais tous les colons y devoient sans exception, une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente & sûre des loix, n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenans, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations, étoient des crimes aux yeux d'un despote, qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les grâces & les peines, les récompenses & les destitutions, le droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révéler comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers tems aux

XV.

Gouvernement établi dans le Canada. Quels obstacles il opposoit à la culture, à l'industrie & à la pêche.

choses dépendantes de la guerre & de l'administration politique. Il s'étendit à la juridiction civile. Le gouverneur décidait arbitrairement & sans appel, de tous les procès qui s'élevaient entre les colons. Heureusement ces contestations naissaient rarement dans un pays où tout était pour ainsi dire en commun. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1663, époque à laquelle on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris, modifiée par des combinaisons locales, forma le code de ses lois.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mélange de lois fiscales. L'administration des finances ne percevait au Canada que le cinquième du produit des fiefs à chaque vente ; qu'une légère contribution des habitans de Quebec & de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places ; que quelques droits à l'entrée, à la sortie des denrées & des marchandises. Ces objets réunis ne produisaient au fisc, dans les tems les plus florissans de la colonie, que 260,200 livres.

Les terres n'étaient pas imposées par le gouvernement : mais elles étaient grevées d'autres charges. Dès les premiers jours de cet établissement, le roi faisait à ses officiers civils ou militaires, & à d'autres de ses sujets qu'il voulait récompenser ou enrichir, des concessions qui avaient depuis deux jusqu'à six lieues en carré. Ces grands propriétaires hors d'état par la médiocrité de leur fortune, ou par leur peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats vétérans ou à d'autres colons pour une redevance perpétuelle.

Chacun de ces vassaux recevait ordinairement quatre-vingt-dix arpens de terre, & s'engageait à donner annuellement à son seigneur un ou deux sols par arpent, & un demi-minot de bled pour la concession entière : il s'engageait à moudre à son moulin, & à lui céder pour droit de mouture la quatorzième partie de la farine ; il s'engageait à lui payer un douzième pour les lods & ventes, & restait soumis au droit de retrait.

Il s'est trouvé des écrivains qui ont applaudi avec enthousiasme



à un système qui leur paroïsoit propre à assurer l'ordre & la subordination ; mais n'étoit-ce pas introduire en Amérique l'image du gouvernement féodal qui fut si long-tems la ruine de l'Europe ? mais n'étoit-ce pas faire subsister un grand nombre de gens oisifs aux dépens de la seule classe de citoyens dont il falloit peupler un état naissant ? Ces colons utiles virent encore augmenter le fardeau d'une noblesse rentière par la surcharge des exactions du clergé. Ce corps avide obtint en 1663 du ministère, qu'il lui seroit donné *le treizième de tout ce que la terre produiroit par le travail des hommes , de tout ce que la terre produiroit d'elle-même.* Cette vexation intolérable dans un pays mal établi , duroit depuis quatre ans , lorsque le conseil supérieur de Quebec prit sur lui en 1667 de réduire les dîmes au vingt-sixième , & un édit de 1769 confirma cette disposition , encore trop favorable aux prêtres.

Tant d'entraves jettées d'avance sur l'agriculture , mirent la colonie dans l'impuissance de payer ce qu'il lui falloit tirer de la métropole. Le ministère de France en fut enfin si convaincu, qu'après s'être toujours obstinément refusé à l'établissement des manufactures en Amérique , il crut , en 1706 , devoir même les y encourager. Mais ses invitations tardives ne produisirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes , & quelques mauvaises étoffes de laine , épuisèrent toute l'industrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient guère plus que les manufactures. La seule qui fût un objet d'exportation , étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poissons , quoiqu'il ne soit pas muet , & que né constamment à terre , il y vive plus communément que dans l'eau. Sa tête approche un peu de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes , sur-tout celles de derrière , qui lui servent plutôt à ramper qu'à marcher. Aussi sont-elles en forme de nâgeoire , tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure , & couverte d'un poil ras. Il naît blanc , mais il devient roux ou noir en croissant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On distingue deux sortes de loup-marin. Ceux de la plus grosse espèce , pèsent jusqu'à deux mille livres , & semblent avoir le nez plus pointu que les autres. Les petits , dont la peau est commu-

nément tigrée, font plus vifs, plus adroits à se tirer des pièges qu'on leur tend. Les sauvages les apprivoisent jusqu'à s'en faire suivre.

C'est sur des rochers, & quelquefois sur la glace, que les uns & les autres s'accouplent, & que les mères font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux; & elles les allaitent souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur le dos, les laissent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manège, jusqu'à ce qu'ils soient en état de braver seuls les flots. La plupart des petits oiseaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l'air. L'aigle porte ses aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Est-il surprenant que le loup-marin, né sur la terre, exerce ses petits à vivre dans l'eau?

On ne pêche cet amphibie qu'à Labrador. Les Canadiens se rendent à cette glaciale & presque inhabitable côte vers le milieu d'octobre, & y séjournent jusqu'au commencement de juin. C'est entre le continent & quelques petites îles peu éloignées, qu'ils tendent leurs filets. Les loups-marins, qui viennent ordinairement de l'Est, & en grandes bandes, veulent passer ces espèces de détroits, & s'y trouvent pris. Portés à terre, ils y restent gelés jusqu'au mois de mai. Alors, on les jette dans une chaudière ardente, d'où leur graisse coule dans un autre vase où elle se refroidit. Sept ou huit de ces animaux donnent une barrique d'huile.

La peau des loups-marins sert originairement à faire des manchons. On l'employa depuis à couvrir des malles, à faire des souliers & des bottines. Lorsqu'elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le maroquin. Si d'une part elle est moins fine, de l'autre, elle conserve plus long-tems sa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n'est pas mauvaise; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Elle est long-tems claire; elle n'a point d'odeur; elle ne laisse point de lie; elle sert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin,

cinq ou six petits bâtimens ; & il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des isles , neuf à dix bateaux chargés de taffia , de melasse , de café , de sucre ; & de France , environ trente navires , dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

Durant l'intervalle des deux dernières guerres , qui fut le tems le plus florissant de la colonie , ses exportations ne passèrent pas 1,200,000 liv. en pelleteries , 800,000 liv. en castor , 250,000 liv. en huile de loup - marin , une pareille somme en farines ou en pois , & 150,000 liv. en bois de toutes les espèces. Ces objets ne formoient chaque année qu'un total de 2,650,000 liv. ; somme insuffisante pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement remplissoit le vuide.

Dans les commencemens de la possession du Canada , les François n'y voyoient presque point d'argent. Le peu qu'en apportoient ceux qui venoient successivement s'y établir , n'y séjournoit pas long-tems ; parce que les besoins de la colonie l'en faisoient promptement sortir. C'étoit un inconvénient qui ralentissoit le commerce , & retardoit les progrès de l'agriculture. La cour de Versailles fit fabriquer , en 1670 , pour tous ses établissemens d'Amérique , une monnoie à laquelle on donna un coin particulier , & une valeur idéale , d'un quart plus forte que celle des espèces qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l'avantage qu'on s'en étoit promis , du moins pour la Nouvelle-France. On jugea donc convenable , vers la fin du siècle dernier , de substituer en Canada le papier aux métaux , pour le paiement des troupes , & pour les autres dépenses du gouvernement. Cette invention réussit jusqu'en 1713 , où l'on cessa d'être fidèle aux engagemens contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres-de-change qu'ils tiroient sur le fisc de la métropole , ne furent pas acquittées ; & dès-lors tombèrent dans l'avilissement. On les liquida en 1720 , mais avec perte de cinq huitièmes.

Cet événement fit reprendre au Canada l'usage de l'argent , qui ne dura qu'environ deux ans. Les négocians , tous ceux des colons qui avoient des remises à faire en France , trouvoient

## XVI.

Impôts exigés dans le Canada. Dépenses qu'y faisoit le ministère. De quelle manière elles étoient payées. A quels excès elles furent portées , & comment on s'en déchargea.



embarrassant , coûteux & dangereux d'y envoyer des espèces ; & ils furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier-monnaie. On fabriqua des cartes qui portoient l'empreinte des armes de France & de Navarre , & qui étoient signées par le gouverneur , l'intendant & le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre , de douze , de six , de trois livres ; & de trente , de quinze , de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies , ne s'élevoient pas au-dessus d'un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics , on y suppléoit par des ordonnances signées du seul intendant , première faute ; & non limitées pour le nombre , abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols , & les plus considérables de cent livres. Ces différens papiers circuloient dans la colonie ; ils y remplissoient les fonctions de l'argent jusqu'au mois d'octobre. C'étoit la saison la plus reculée , où les vaisseaux dussent partir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres-de-change , qui devoient être acquittées en France par le gouvernement , qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s'en étoit tellement accrue , qu'en 1754 le trésor du prince n'y pouvoit plus suffire , & qu'il fallut en éloigner le paiement. Une guerre malheureuse , qui survint deux ans après , en grossit encore le nombre , au point qu'elles furent décriées. Bientôt les marchandises montèrent hors de prix ; & comme , à raison des dépenses énormes de la guerre , le grand consommateur étoit le roi , ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier & le préjudice de la cherté. Le ministère , en 1759 , fut forcé de suspendre le paiement des lettres-de-change , jusqu'à ce qu'on en eût démêlé la source & la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement , pour le Canada , qui ne passaient pas quatre cens mille francs , en 1729 , & qui , avant 1749 , ne s'étoient jamais élevées au-dessus de dix - sept cens mille livres , n'eurent plus de bornes après cette époque. L'an 1750 , coûta deux millions cent mille livres. L'an 1751 , deux millions sept cens mille livres. L'an 1752 , quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L'an 1753 , cinq millions trois cens  
mille

mille livres. L'an 1754, quatre millions quatre cens cinquante mille livres. L'an 1755 ; six millions cent mille livres. L'an 1756, onze millions trois cens mille livres. L'an 1757, dix-neuf millions deux cens cinquante mille livres. L'an 1758, vingt-sept millions neuf cens mille livres. L'an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l'an 1760, treize millions cinq cens mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingts millions.

On remonta à l'origine de cette dette impure. Les malversations furent effrayantes. Quelques-uns de ceux qui étoient devenus prévaricateurs, par l'abus du pouvoir illimité que le gouvernement leur avoit accordé, furent flétris, bannis, dépouillés d'une partie de leurs brigandages. D'autres, non moins coupables, répandirent l'or à pleines mains ; échappèrent à la restitution, à l'infamie ; & jouirent insolemment d'une fortune si criminellement acquise. Les lettres-de-change furent réduites à la moitié, & les ordonnances au quart de leur valeur. Les unes & les autres furent payées en contrats à quatre pour cent, qui tombèrent dans le plus grand avilissement.

Dans la dette de quatre-vingts millions, les Canadiens étoient porteurs de trente-quatre millions d'ordonnances, & de sept millions de lettres-de-change. Leur papier subit la loi commune : mais la Grande-Bretagne, dont ils étoient devenus les sujets, obtint pour eux un dédommagement de trois millions en contrats, & de six cens mille livres en argent ; de sorte qu'ils reçurent cinquante-cinq pour cent de leurs lettres-de-change, & trente-quatre pour cent de leurs ordonnances.

Le Canada méritoit-il le sacrifice de ce qu'il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c'étoit la faute de la puissance qui lui donnoit des loix. La nature avoit disposé cette région, pour la production de tous les grains. Ils y sont d'une qualité supérieure & exposés à peu d'accidens, puisque sémés en mai, ils sont cueillis avant la fin d'août. Les besoins des isles de l'Amérique & d'une partie de l'Europe, en assuroient le débit à un prix avantageux. Cependant il ne fut jamais cultivé de bled que ce qu'il en falloit

## XVII.

Avantages que la France pouvoit tirer du Canada. Fautes qui l'en privèrent.

pour les colons, qui même furent quelquefois réduits à tirer leur subsistance des marchés étrangers.

Si la culture s'étoit étendue & perfectionnée, les troupeaux se feroient multipliés. L'abondance du gland & la quantité des pâturages auroient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs & de cochons, pour remplacer dans les isles Françaises les viandes salées que leur fournissoit l'Irlande. Peut-être même leur nombre se feroit-il accru avec le tems, au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

On n'auroit pas retiré les mêmes avantages des bêtes à laine ; quand même la rigueur du climat ne se feroit pas invinciblement opposée à leur multiplication. Leur toison destinée à être toujours grossière, ne pourra jamais être utilement employée que dans la colonie même à des étoffes plus ou moins communes.

On ne doit pas dire la même chose du gin-feng. Cette plante que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, & qu'ils achètent au poids de l'or, fut trouvée en 1718 par le jésuite Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle est commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée & chèrement vendue. Ce succès fit que la livre de gin-feng, qui ne valoit d'abord à Quebec que trente ou quarante sols, y monta jusqu'à vingt-cinq livres. Il en sortit en 1752 pour cinq cens mille livres. L'empressement qu'excitoit cette plante, poussa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu'en septembre, & à faire sécher au four ce qu'il falloit sécher à l'ombre & lentement. Cette faute décria le gin-feng du Canada, chez le seul peuple de la terre qui le recherchoit ; & la colonie fut cruellement punie de son excessive avidité, par la perte entière d'une branche de commerce, qui, bien dirigée, pouvoit devenir une source d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offroit à l'industrie. C'étoit l'exploitation des mines de fer si communes dans ces contrées. M. Dantic a travaillé long-tems à découvrir un moyen par lequel on pût sûrement classer tous les fers connus. Après un grand nombre d'expériences, dont les détails feroient ici déplacés, il a trouvé que le fer de Styrie est le meilleur. Viennent ensuite les



fers de l'Amérique Septentrionale, de Danemara en Suède, d'Espagne, de Bayonne, de Roussillon, du pays de Foix, du Berri, de la Thierache, de Suède, deuxième marque, les communs de France, & enfin ceux de Sibérie. S'il en est ainsi, quel parti la cour de Versailles auroit pu tirer de la mine découverte aux Trois-Rivières, à la superficie de la terre & de la plus grande abondance ! On n'y fit d'abord que des travaux foibles & mal dirigés. Un maître de forge, arrivé d'Europe en 1739, les augmenta, les perfectionna. La colonie ne connut plus d'autres fers ; on en exporta même quelques essais, mais on s'arrêta là. Cette négligence étoit d'autant plus blâmable, qu'à cette époque on avoit pris la résolution, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui abordèrent dans cette vaste contrée, la trouvèrent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient, étoient des chênes d'une hauteur prodigieuse, & des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent, & par les innombrables rivières qui s'y jettent. On ne fait par quelle fatalité tant de richesses furent long-tems négligées ou méprisées. La cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres s'élevèrent enfin à Quebec des ateliers, pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement elle plaça sa confiance dans des agens qui n'avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs où le froid & l'air rendent les arbres plus durs en resserrant leurs fibres ; on les prit constamment dans les marais & sur le bord des rivières, où l'humidité leur donne un tissu gras & lâche. Au lieu de les transporter dans des barques, on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination, où ils étoient oubliés & laissés dans l'eau : ils y contractoient une moisissure, une espèce de mousse qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre sous des hangards ; ils restoient exposés au soleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printemps & de l'automne. De-là traîné dans les chantiers, il y effuyoient encore pendant deux ou trois

ans l'inclémence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplioient les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles , les cordages , le bray , le gaudron , pour un pays qui , avec quelques soins & du travail , pouvoit approvisionner la France entière de toutes ces matières. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada , & anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine.

La colonie présentoit aux manufactures de la métropole , une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug & dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit , & ne pouvoit que faire , un usage pernicieux de son privilège. Ce qu'elle achetoit des sauvages se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre , étoffes de laine , dont ces peuples aimoient à s'habiller & à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissemens anglois vingt-cinq & trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises , ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ses agens , & prenoient en échange de leur castor , des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France , par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir , s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matières premières à quelques-unes de ses manufactures , & d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis & le Groenland , sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires , & le second cent cinquante. Les Hollandois y concourent pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brême , de Hambourg , des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cens bâtimens , qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cens cinquante tonneaux , coûte 10,000,000 de livres. Le produit ordinaire de chacun , est évalué à 80,000 liv. , & par conséquent la pêche entière doit monter à 3,200,000 liv. Lorsqu'on a prélevé de cette

somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles & dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui, peu-à-peu a dégoûté les Basques d'une carrière où ils étoient entrés les premiers. D'autres François ne les ont pas remplacés ; & il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons & du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche.

Il étoit aisé de la reprendre dans le golfe Saint - Laurent, & même à l'embouchure du Saguenay, tout près de l'excellent port de Tadoussac. On veut même qu'elle y ait été essayée à l'arrivée des François dans le Canada, & qu'elle n'ait été interrompue que parce que les fourrures offroient des profits plus faciles & plus rapides. Ce qui est sûr, c'est que les pêcheurs auroient couru moins de risque, auroient été obligés à moins de dépense que ceux qui se rendent annuellement au détroit de Davis, ou dans les mers du Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance ; & le gouvernement n'a rien fait en particulier pour encourager la pêche de la baleine, qui pouvoit former un essaim de navigateurs, & donner à la France une nouvelle branche de commerce.

Cette indifférence s'est étendue plus loin. La morue se plaît sur le fleuve Saint-Laurent jusqu'à quatre-vingts lieues de la mer. On peut la prendre passagèrement sur ce vaste espace. Cependant il seroit avantageux d'établir une pêche sédentaire au havre de Montlouis, placé à l'embouchure d'une jolie rivière qui reçoit des bâtimens de cent tonneaux, & qui les met à l'abri de tous dangers. Le poisson y abonde plus qu'ailleurs ; le rivage offre pour le faire sécher toutes les facilités qu'on peut désirer ; & les terres voisines sont très-propres au pâturage & à la culture. Tout porte à croire qu'une peuplade y prospéreroit. On le pensa ainsi en 1697. Par les soins de Riverin, homme actif & intelligent, fut formée à cette époque une association pour commencer cette entreprise. Des contrariétés sans nombre la firent échouer. Ce projet fut repris depuis, mais très-mollement exécuté. Ce fut un grand malheur



pour le Canada , dont un succès marqué en ce genre , auroit beaucoup étendu les liaisons avec l'Europe , & avec les Indes Occidentales.

Tout concouroit donc à la prospérité des établissemens du Canada , s'ils eussent été secondés par les hommes qui sembloient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenoit l'inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant ?

XVIII.  
Difficultés que  
la France avoit  
à vaincre pour  
tirer un parti  
avantageux du  
Canada.

On ne peut disconvenir que la nature n'opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces. Le reste du tems , ce sont des brouillards épais , des courans rapides, des bancs de sable , & des rochers à fleur d'eau , qui rendent la navigation impraticable durant la nuit , dangereuse pendant le jour. Depuis Quebec jusqu'à Montréal , la rivière n'est praticable que pour des bâtimens de trois cens tonneaux ; & encore sont-ils trop souvent contrariés par des vents terribles , qui les retiennent quinze jours ou trois semaines dans ce court trajet. De Montréal au lac Ontario , les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes , qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots , & de les porter avec les marchandises , par des routes de terre assez considérables.

Loin d'encourager l'homme à vaincre la nature , un gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglois dans le commerce des pelleteries , on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire , de les approvisionner , détourna les Canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jeta dans une route semée d'écueils & de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvoient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main , & la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle & toute militaire , les endurcissoit de bonne-heure à la fatigue , & les familiarisoit avec le danger. A peine sortis de l'enfance , on les voyoit parcourir un continent immense , l'été en canot , l'hiver à pied , au travers des neiges & des glaces.

Comme ils n'avoient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étoient continuellement exposés à mourir de faim : mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages, qui avoient épuisé tout leur génie à imaginer, pour leurs ennemis, des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture, ne pouvoient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit ni ne connoît les douceurs & l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces & les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espèce de distinction qu'on prodigua le plus, & qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oïveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l'éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l'amélioration des terres, furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galiffonière, qui joignoit à des connoissances étendues un courage actif, & d'autant plus inébranlable, qu'il étoit raisonné. Les Anglois vouloient étendre les limites de la Nouvelle-Ecosse ou de l'Acadie, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, & il résolut de les resserrer dans la péninsule où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L'ambition qui les pouffoit dans l'intérieur des terres, singulièrement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Rivière, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions ; & il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna, pendant qu'il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvoient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la solidité à un système que la cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

## XIX.

Origine de la  
guerre des An-  
glois & des  
Français dans  
le Canada.

Alors commencèrent entre les Anglois & les François de l'Amérique - Septentrionale , des hostilités plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre fourde convenoit extrêmement au ministère de Versailles , qui , sans commettre sa foiblesse , réparoit peu-à-peu les pertes qu'il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne , sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon François sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avoit rencontrés , lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Isle-Royale.

XX.  
Conquête de  
l'Isle - Royale  
par les Anglois.

Cette porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745 ; & cet événement mérite , par sa singularité , qu'on l'expose avec quelque détail. C'étoit à Boston qu'avoit été formé le plan de cette première invasion , & la Nouvelle-Angleterre avoit fait les dépenses de l'exécution. Un négociant , c'étoit Pepperel , qui avoit allumé , nourri & dirigé l'enthousiasme de la colonie , fut chargé de commander l'armée de six mille hommes , qu'on avoit levée pour cette expédition.

Quoique ces forces convoyées par une escadre de neuf vaisseaux de guerre , portassent elles-mêmes à l'Isle-Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l'avantage d'une surprise eût assuré leur débarquement sans opposition ; quoiqu'elles n'eussent à combattre que six cens hommes de troupes réglées , & huit cens habitans qui s'étoient armés à la hâte , on pouvoit douter du succès de l'entreprise. Quels exploits , en effet , devoit-on attendre d'une milice assemblée avec précipitation , qui n'avoit point vu de siège ; qui même n'avoit jamais fait la guerre ; qui n'étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L'inexpérience de ces troupes avoit besoin de quelques faveurs du hasard. Elle en fut singulièrement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction , de la réparation des fortifications. Elle se livroit d'autant plus volontiers à ces travaux , qu'elle les regardoit comme



un principe de sûreté , comme un moyen d'aïfance. Lorsqu'elle s'apperçut que ceux qui devoient la payer s'approprioient le fruit de fes fueurs , elle demanda juſtice. On oſa la lui refuſer ; & elle ne craignit pas de ſe la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient partagé avec les officiers ſubalternes le prix de cette déprédation , il ne ſe trouva perſonne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des ſoldats contre ces avides concuſſionnaires , leur fit mépriſer toute autorité. Depuis ſix mois ils vivoient dans une révolte éclatante , lorsque les Anglois ſe préſentèrent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les eſprits. Les troupes firent les premiers pas : mais leurs commandans ſe méfièrent d'une généroſité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppreſſeurs avoient pu ſuppoſer dans le ſoldat aſſez d'élévation pour ſacrifier ſon reſſentiment au bien de la patrie , ils auroient profité de cette chaleur pour fondre ſur l'ennemi , pendant qu'il formoit ſon camp , & qu'il commençoit à ouvrir ſes tranchées. Un aſſiégeant qui n'avoit aucun principe militaire , auroit été déconcerté par des attaques régulières & vigoureuſes. Les premiers échecs pouvoient le décourager , & lui faire abandonner ſon entrepriſe. Mais on s'oſtina à croire que la garniſon ne demandoit à faire des ſorties que pour déſerter ; & ſes propres chefs la tinrent comme priſonnière , juſqu'à ce qu'une ſi mauvaiſe déſenſe eût réduit la ville à capituler. L'iſle entière ſuivit le fort de Louiſbourg , ſon unique boulevard.

Une poſſeſſion ſi précieuſe , reſtituée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle , fut attaquée de nouveau par les Anglois en 1758. Ce fut le 2 de juin qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne , de dix-huit frégates , qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries , jetta l'ancre dans la baie de Gabarus , à une demi-lieue de Louiſbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande diſtance , ne pouvoit ſervir de rien , parce qu'il ſeroit impoſſible de transporter l'artillerie & les autres choſes néceſſaires pour un grand ſiège , on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voiſinage de la place.

L'affaillant vit la sagesse des mesures qui lui annonçoient des périls & des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais appelant la ruse à son secours , pendant que par une ligne prolongée il menaçoit & couvroit toute la côte , il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les François l'avoient étayé d'un bon parapet , fortifié par des canons dont le feu se soutenoit , & par des pierriers d'un gros calibre. Derrière ce rempart étoient deux mille bons soldats & quelques sauvages. En avant , on avoit fait un abattis d'arbres si serré , qu'on auroit eu bien de la peine à y passer , quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espèce de palissade qui cachoit tous les préparatifs de défense , ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie , si l'on eût laissé à l'affaillant le tems d'achever son débarquement , & de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors , accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie & de la mousqueterie , il eût infailliblement péri sur le rivage , ou dans la précipitation de l'embarquement , d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ses projets.

Mais l'impétuosité François fit échouer toutes les précautions de la prudence. A peine les Anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du rivage , qu'on se hâta de découvrir le piège où ils devoient être pris. Au feu brusque & précipité qu'on fit sur leurs chaloupes , & plus encore à l'empressement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui masquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher , ils devinèrent le péril où ils alloient se jeter. Dès ce moment revenant sur leurs pas , ils ne virent plus d'autre endroit pour descendre , qu'un seul rocher , qui même avoit paru jusqu'alors inaccessible. Wolf , quoique fortement occupé du soin de faire rembarquer ses troupes & d'éloigner les bateaux , fit signe au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porte aussi-tôt avec les soldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la première , & s'étant enfoncée dans

le moment qu'il mettoit pied à terre , il grimpe sur les rochers tout feul. Il espéroit y trouver cent des fiens, qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre , il ne laisse pas de gagner le haut des rochers. Dix sauvages & soixante François lui tuent deux hommes , & en bleffent trois mortellement. Malgré sa foiblesse il se soutient dans ce poste important à la faveur d'un taillis épais. Enfin ses intrépides compatriotes , bravant le courroux de la mer & le feu du canon pour le joindre , achèvent de le rendre maître de la seule position qui pouvoit assurer leur descente.

Dès que les François virent l'assaillant solidement établi sur le rivage , ils prirent l'unique parti qui leur restoit , celui de s'enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuses ; parce que le sable de la mer , dont on avoit été obligé de se servir pour leur construction , ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie. Les revêtemens des différentes courtines étoient entièrement écroulés. Il n'y avoit qu'une casemate & un petit magasin à l'abri des bombes. La garnison qui devoit défendre la place, n'étoit que de deux mille neuf cens hommes.

Malgré tant de désavantage , les assiégés se déterminèrent à la plus opiniâtre résistance. Pendant qu'ils se défendoient avec cette fermeté, les grands secours qu'on leur faisoit espérer du Canada pouvoient arriver. A tout événement, ils préserveroient cette grande colonie de toute invasion pour le reste de la campagne. Qui croiroit que tant de résolution fut soutenue par le courage d'une femme ? Madame de Drucourt , continuellement sur les remparts , la bourse à la main , tirant elle-même trois coups de canon chaque jour , sembloit disputer au gouverneur, son mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageoit les assiégés , ni le mauvais succès des sorties qu'ils tentèrent à plusieurs reprises, ni l'habileté des opérations concertées par l'amiral Boscowen & le général Amherst. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir , qu'on parla de se rendre. La capitulation fut honorable ; & le vainqueur fut estimer assez son ennemi , s'estimer assez lui-même, pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité, ni d'avarice.



## XXI.

Les Anglois  
attaquent le Ca-  
nada. Ils y  
éprouvent d'a-  
bord de grands  
revers. Causes  
de ces infortu-  
nes.

La conquête de l'Isle-Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l'année suivante, on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-tems le théâtre. Voici quel en étoit le principe.

Les François établis dans ces contrées y avoient poussé leur ambition vers le Nord, où les belles pelleteries étoient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le Sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de Belle-Rivière. Elle ouvroit la communication naturelle du Canada avec la Louysiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Quebec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne-heure le fort Niagara. C'est-là, c'est au voisinage du lac Erié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, & qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Mississipi, dont il augmente la majesté.

Cependant les François ne faisoient aucun usage d'un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui subsistoient entre les deux colonies, étoient toujours entretenues par les régions du Nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louysiane, qui étoit en guerre ouverte avec les sauvages. Après cette expédition, la route du Sud retomba dans l'oubli, dont elle ne sortit guère qu'en 1753. Ce fut l'époque où l'on éleva plusieurs petits forts sur l'Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre ans. Le plus considérable de ces forts, reçut le nom du gouverneur Duquesne, qui l'avoit fait bâtir.

Les colonies Angloises ne purent voir sans chagrin s'élever derrière eux des établissemens François, qui, joints aux anciens, sembloient les envelopper. Elles craignirent que les Apalaches, qui devoient servir de limites naturelles aux deux nations, ne fussent une barrière insuffisante contre les entreprises d'un voisin

inquiet & belliqueux. Dans cette défiance , elles passèrent elles-mêmes ces célèbres montagnes , pour disputer à la nation rivale la possession de la Belle - Rivière. Cette première démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachemens qui se succédoient ; on détruisit les forts à mesure qu'ils s'élevoient.

Pour arrêter le cours de ces disgrâces , & venger l'affront qu'elles imprimoient à la nation , la métropole fit passer des forces considérables au Nouveau-Monde , sous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer , dans l'été de 1755 , le fort Duquesne avec trente-six canons & six mille hommes , lorsqu'il fut surpris à quatre lieues de la place , par deux cens cinquante François & six cens cinquante sauvages , qui exterminèrent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche des trois corps nombreux , qui alloient fondre sur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers ; & dans la campagne suivante , la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvemens.

Cet embarras enhardit les François. Malgré l'infériorité prodigieuse de leurs forces , ils osèrent , au mois d'août de l'an 1756 , se présenter devant Oswego. C'étoit originairement un magasin fortifié à l'embouchure de la rivière de Choueguen , sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada , l'avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages , qui l'avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit cens hommes , qui avoient cent vingt & une pièces d'artillerie , & une grande abondance de munitions de toutes les espèces. Malgré tant de soutiens , il se rendit , après quelques jours d'une attaque vive & audacieuse , à trois mille hommes qui en formoient le siège.

Cinq mille cinq cens François & dix-huit cens sauvages , marchèrent dans le mois d'août de l'année suivante au fort George , situé sur le lac Saint-Sacrement , & regardé avec raison comme le boulevard des établissemens Anglois ; comme l'entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature & l'art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en

distance , dans les meilleures positions , étoient encore venus au secours de l'art & de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence , une intrépidité , qui ne demandoient qu'un théâtre plus connu , pour embellir l'histoire. Les assaillans , après avoir massacré ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis , arrivèrent devant la place , où ils réduisirent deux mille deux cens soixante - quatre hommes à capituler.

Ce nouveau malheur réveilla les Anglois. Leurs généraux s'appliquèrent , durant l'hiver , à mettre de la discipline dans les différens corps ; ils les accoutumèrent à combattre dans les bois , à la manière des sauvages. Au retour de la belle saison , l'armée composée de six mille trois cens hommes de troupes réglées , & de treize mille hommes des milices des colonies , s'assembla sur les ruines du fort George. Elle s'embarqua sur le lac de ce nom , qui séparoit les colonies des deux nations , & se porta sur Carrillon , qui n'en étoit éloigné que d'une lieue.

Ce fort , qui venoit d'être bâti au commencement de la guerre , pour couvrir le Canada , n'avoit pas l'étendue convenable pour arrêter les forces qui l'alloient assaillir. On forma donc à la hâte , sous le canon de la place , des retranchemens de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres , & l'on mit en avant de grands arbres renversés , dont les branches coupées & affilées , faisoient l'effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts , qui renfermoient trois mille cinq cens hommes.

Cet appareil formidable n'étonna pas les Anglois , résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si long-tems la gloire de leurs armes , dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758 , ils se précipitèrent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet , sans qu'ils pussent se défendre. Inutilement ils tomboient enfilés , embarrassés dans les tronçons d'arbres , au travers desquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faisoient qu'accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures , & leur coûta plus de quatre mille de leurs



braves guerriers, avant qu'ils abandonnâssent une entreprise aussi téméraire que forcenée.

Les actions de détail ne leur furent pas moins funestes. Ils n'insultoient pas un poste, où ils ne fussent repoussés. Ils ne hasardoient pas un détachement, qui ne fût battu ; pas un convoi, qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers, qui devoit les garder & les défendre, étoit la saison où les sauvages & les Canadiens alloient porter le fer & le feu sur les frontières, & jusques dans le centre des colonies Angloises.

Tous ces désastres avoient leur source dans un faux principe du gouvernement. La Cour de Londres s'étoit toujours persuadée, que pour dominer dans le Nouveau-Monde, elle n'avoit besoin que de la supériorité de sa marine, qui pouvoit facilement y transporter des secours, & intercepter les forces de ses ennemis.

Quoique l'expérience eût démenti cette vaine prétention, le ministère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets par le choix de ses généraux. Presque tous ceux qu'il chargea de remplir ses vues, manquèrent également d'intelligence, de vigueur & d'activité.

Les armées n'étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractère, ce courage invincible que le gouvernement, encore plus que le climat, donne aux soldats Anglois : mais ces qualités nationales étoient contrebalancées ou épuisées par des fatigues excessives, que rien ne soulageoit, dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l'Europe. Quant aux milices des colonies, elles étoient composées de cultivateurs paisibles, qui n'étoient point aguerris au carnage par l'habitude de la chasse, & par la vivacité militaire de la plupart des colons François.

A ces inconvéniens, pris dans la nature des choses, il s'en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissemens Anglois, n'avoient pas cette réciprocité de soutien & de défense, cet ensemble sans lequel il n'y a point de force. Les Provinces, qui avoient toutes des intérêts distincts, & qui n'étoient pas rappro-

chées par l'autorité d'un chef unique, ne coopéroient pas au bien commun avec ce concours d'efforts & cette unité de sentimens, qui seuls peuvent assurer le succès. La faison d'agir se passoit en vaines disputes entre les colons & les gouverneurs. Tout plan d'opérations rejeté par quelque assemblée, étoit abandonné. Convenoit-on d'en adopter un, il devenoit public avant son exécution; & sa publicité le faisoit souvent échouer. Enfin, on étoit irréconciliablement brouillé avec les sauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C'étoit une sorte de retour, qu'ils croyoient devoir à la considération qu'on leur avoit témoignée en leur envoyant des missionnaires, qu'ils regardoient plutôt comme des ambassadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces missionnaires, en étudiant la langue des sauvages; en se conformant à leur caractère, à leurs inclinations; en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir absolu sur leur ame. Les colons François, loin de leur donner les mœurs de l'Europe, avoient pris celles du pays qu'ils habitoient. L'indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre; & leur amour constant pour la vie errante & vagabonde. On avoit même vu plusieurs Officiers distingués se faire adopter parmi ces nations. La haine & la jalousie des Anglois ont calomnié cette conduite, jusqu'à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d'argent les crânes de leurs ennemis; avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces peuples l'exécution des prisonniers; avoient imité leurs cruautés & partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d'horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d'un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, & qui fait bien mieux haïr les autres nations, qu'aimer son propre gouvernement.

De l'attachement décidé pour les François, naissoit, dans ces nations, l'aversion la plus insurmontable pour les Anglois. C'étoient, de tous les sauvages Européens, les plus difficiles à apprivoiser, si l'on en croyoit ceux de l'Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête  
mise

mise à prix ; quand ils se virent proscrits sur leur terre natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains , qui , si long-tems , avoient enrichi la colonie Angloise du trafic des pelleteries , prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des Bretons comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire , ce fut le carnage qu'ils cherchèrent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les François n'auroient voulu que vaincre. Leur fureur étoit si exaltée , qu'un prisonnier Anglois ayant été conduit dans une habitation écartée , la femme lui coupa aussi-tôt un bras , & fit boire à sa famille le sang qui en dégoûtoit. *Je veux* , répondit-elle à un missionnaire jésuite , qui lui reprochoit l'atrocité de cette action , *je veux que mes enfans soient guerriers ; il faut donc qu'ils soient nourris de la chair de leurs ennemis.*

Telle étoit la situation des choses , lorsqu'une flotte Angloise , où l'on comptoit trois cens voiles , & qui étoit commandée par l'amiral Saunders , se fit voir sur le fleuve Saint-Laurent , à la fin de juin 1759. Par une nuit obscure & un vent très-favorable , huit brulots furent lancés pour la réduire en cendres. Tout eût péri infailliblement , hommes & vaisseaux , si l'opération avoit été conduite avec l'intelligence , le sang-froid & le courage qu'elle exigeoit. Mais ceux qui s'en étoient chargés n'avoient peut-être aucune de ces qualités , ou du moins ne les réunissoient pas toutes. Impatients d'assurer leur retour à terre , ils mirent beaucoup trop tôt le feu aux bâtimens dont ils avoient la direction. Aussi l'assaillant , averti à tems du danger qui le menaçoit , vint-il à bout de s'en garantir par son activité & par son audace. Il ne lui en coûta que deux foibles navires.

Tandis que les forces navales échappoient si heureusement à leur destruction , l'armée , qui étoit de dix mille hommes , attaquoit la pointe de Levy , en chassoit les troupes Françaises qui y étoient retranchées , y établissoit ses batteries , & bombardoit , avec le plus grand succès , la ville de Quebec , qui , quoique située sur la rive opposée du fleuve , n'étoit éloignée que de six cens toises.

Mais ces avantages ne conduisoient pas au but qu'on s'étoit proposé. Il s'agissoit de se rendre maître de la capitale de la colonie ;

XXII.

Prise de Quebec par les Anglois. La conquête de la capitale entraîne , avec le tems , la soumission de la colonie entière.



& la côte qui y conduisoit étoit si bien défendue par des redoutes, par des batteries & par des troupes, qu'elle paroissoit inaccessible. Les assaillans furent de plus en plus confirmés dans cette opinion, après qu'ils eurent tâté le faut de Montmorency, où ils perdirent quinze cens hommes, & où ils auroient pu aisément perdre tout ce qui y avoit été imprudemment débarqué.

Cependant la saison avançoit. Le général Amherst, qui devoit faire une diversion du côté des lacs, ne paroissoit point. On avoit perdu tout espoir de forcer l'ennemi dans ses postes. Le découragement commençoit à se manifester, lorsque M. Murray proposa de monter avec l'armée & une partie de la flotte deux milles au-dessus de la place, & de s'emparer des hauteurs d'Abraham, que les François avoient négligé de garder, parce qu'ils les croyoient suffisamment défendues par les rochers très-escarpés qui les entouraient. Cette idée heureuse & brillante est reçue avec transport. Le 13 décembre, cinq mille Anglois débarquent avant le jour, & sans être aperçus, au pied des hauteurs. Ils y grimpent, sans perdre un moment, & s'y trouvent en ordre de bataille, lorsqu'à neuf heures ils sont attaqués par deux mille soldats, cinq mille Canadiens & cinq cens sauvages. Le combat s'engage & se décide en faveur de l'Anglois, qui, dès le commencement de l'action, avoit perdu l'intrépide Wolf, son général, sans perdre la confiance & la résolution.

C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de tems suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, & marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu'il avoit défaites. C'étoit l'avis du général Montcalm, qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le tems, avant d'expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de guerre. On s'éloigna de dix lieues. M. le chevalier de Levy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de faiblesse. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, & ramener

la victoire. Il n'étoit plus tems. Quebec , quoique aux trois quarts détruit , avoit capitulé dès le 17 avec trop de précipitation.

L'Europe entière crut que la prise de cette place finissoit la grande querelle de l'Amérique Septentrionale. Personne n'imagina qu'une poignée de François , qui manquoient de tout , à qui la fortune même sembloit interdire jusqu'à l'espérance , osâssent songer à retarder une destinée inévitable. On les connoissoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchemens qui avoient été commencés à dix lieues au-dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête ; & l'on alla s'occuper à Montréal des moyens d'en effacer la honte & la disgrâce.

C'est-là qu'il fut arrêté qu'on marcheroit dès le printems en force sur Quebec , pour le reprendre par un coup de main , ou par un siège , au défaut d'une surprise. On n'avoit encore rien de ce qu'il falloit pour attaquer une place en règle : mais tout étoit combiné de façon à n'entamer cette entreprise qu'au moment où les secours qu'on attendoit de France ne pouvoient manquer d'arriver.

Malgré la disette affreuse de toutes choses , où se trouvoit depuis long-tems la colonie , les préparatifs étoient déjà faits , quand la glace qui couvroit tout le fleuve , venant à se rompre vers le milieu de sa largeur , y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras , pour les mettre à l'eau. L'armée composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps , qui n'avoient qu'une ame , se précipita , dès le 20 avril 1760 , dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les Anglois la croyoient encore paisible dans ses quartiers d'hiver ; & déjà toute débarquée elle touchoit à une garde avancée de quinze cens hommes , qu'ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pièces , sans un de ces hasards singuliers qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier , en voulant sortir de sa chaloupe , étoit tombé dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains ; il y grimpa , & se laissa aller au gré du flot. Le glaçon , en descendant , rafa la rive de Quebec. La sentinelle Angloise placée à ce poste , voit un homme prêt à périr , & crie au secours. On vole au malheureux

que le courant emporte , & on le trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un soldat François , détermine à le porter chez le gouverneur , où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille François est aux portes de la place ; & il meurt. Aussi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite , on eut le tems d'entamer son arrière-garde. Quelques momens plus tard , la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

L'affaillant y marche cependant avec une intrépidité qui sembloit tout attendre de la valeur , & rien d'une surprise. Il n'en étoit plus qu'à une lieue , lorsqu'il rencontra un corps de quatre mille hommes , forti pour l'arrêter. L'attaque fut vive , la résistance opiniâtre. Les Anglois furent repoussés dans leurs murailles , après avoir laissé dix-huit cens de leurs plus braves soldats sur la place , & leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avoit que des pièces de campagne , qu'il ne vint point de secours de France , & qu'une forte escadre Angloise remonta le fleuve , il fallut lever le siège dès le 16 mai , & se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables , dont l'une avoit descendu le fleuve , l'autre l'avoit remonté , & la troisième étoit arrivée par le lac Champlain , entourèrent ces troupes qui , peu nombreuses dans l'origine , excessivement diminuées par des combats fréquens & des fatigues continuelles , manquoient , tout-à-la-fois , de munitions de bouche & de guerre , & se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté ; & qui , aidé de quelques miliciens , de quelques sauvages , avoit fait de si grandes choses , furent enfin réduits à capituler ; & ce fut pour la colonie entière. Les traités de paix cimentèrent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions Angloises dans le nord de l'Amérique.

## XXIII.

L'acquisition

du Canada a- regardoient cette acquisition comme le dernier terme de leur gran-

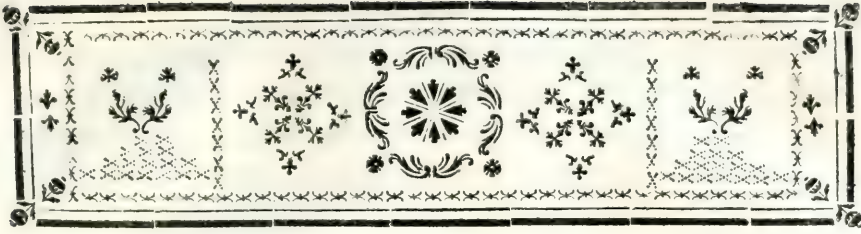


deur. Le ministère François n'étoit pas plus éclairé que le conseil Britannique. D'un côté, l'on croyoit avoir tout gagné par cette conquête; de l'autre, on croyoit avoir tout perdu par un sacrifice qui devoit entraîner la ruine d'un ennemi irréconciliable. Tel est l'enchaînement nécessaire des événemens qui changent sans cesse les intérêts des empires, qu'il est souvent arrivé, & qu'il arrivera souvent que les spéculations les plus profondes, que les combinaisons les plus sages en apparence, ont été trompées & le feront encore. On ne saisit que l'avantage du moment dans la chose où rien n'est si commun que de voir le bien naître du mal & le mal naître du bien. S'il est vrai des particuliers qu'ils ont long-tems soupiré après leur malheur; cela l'est plus encore des souverains. On ne fait jamais entrer en calcul les caprices du fort si sujet à se jouer de la prudence des hommes; & l'on a raison toutes les fois qu'un fâcheux hasard se cache dans un avenir éloigné & obscur; qu'il est presque sans vraisemblance, & qu'en le supposant arrivé, il ne s'ensuivra pas une ruine totale. Mais un peuple sera gouverné par un ministère insensé, lorsqu'on fermera les yeux sur la tranquillité, sur la sûreté de l'état pour ne les tenir ouverts que sur son agrandissement; lorsque, sans considérer si une misérable petite île n'occasionnera pas des soins & des dépenses qui ne seront compensés par aucun fruit, on se laissera éblouir de la gloire frivole de l'avoir ajoutée à la domination nationale; lorsqu'en se refusant à des restitutions stipulées, on cimentera entre la puissance usurpatrice & la puissance lésée des haines qui seront tôt ou tard suivies d'effusion de sang sur les mers & sur le continent; lorsque pour la conservation de quelques places, on sera forcé d'y emprisonner des soldats qui s'abâtardiront dans une longue oisiveté; lorsqu'on fuscitera des jalousies durables, ou des prétentions toujours prêtes à se renouveler & à mettre deux peuples en armes; lorsqu'on oubliera qu'une nation établie entre un empire & un autre empire est quelquefois la meilleure barrière qu'ils puissent avoir, & qu'il est imprudent & dangereux de se donner, par l'extinction de la nation interposée, un voisin ambitieux, turbulent, guerrier & puissant; que tout domaine séparé d'un état par

t-elle été un bien ou un mal pour l'Angleterre?

une grande distance est précaire , dispendieux , mal-défendu & mal-administré ; que ce seroit , sans contredit , un vrai malheur pour deux nations qu'une possession en-deçà ou au-delà du fleuve qui leur sert de limite ; que renoncer à une contrée , que diverses puissances revendiquent , c'est communément s'épargner des dépenses superflues , des alarmes & des guerres , & que la céder à l'un de ceux qui l'envient , c'est lui faire présent des mêmes calamités ; en un mot , qu'un souverain qui auroit vraiment du génie le montreroit peut-être moins encore à saisir les avantages réels de son pays , qu'à abandonner à des nations rivales des avantages trompeurs dont elles ne sentiroient qu'avec le tems les conséquences funestes. C'est une espèce de piège sur lequel la fureur de s'étendre les aveuglera toujours.

*Fin du seizième Livre.*



# *HISTOIRE* PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

---

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

*Colonies Angloises de la baie d'Hudson , du Canada , de  
l'isle Saint-Jean , de Terre-Neuve , de la Nouvelle-  
Écosse , de la Nouvelle-Angleterre , de la Nouvelle-  
York , de la Nouvelle-Jersey.*

**L**A passion de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Les entrailles des animaux , le sang des victimes parurent à quelques peuples un moyen infallible pour découvrir la destinée des empires. D'autres placèrent la science de la divination dans des songes , qu'ils se plaisoient à regarder comme les plus sûrs interprètes des volontés célestes. Des nations entières prétendirent , par le vol des oiseaux , par d'autres présages aussi



frivoles , forcer le fort à se déceler. Mais ce furent principalement les astres qu'on se plaisoit à consulter. On croyoit y voir tracées en caractères ineffaçables les révolutions plus ou moins importantes , qui devoient agiter le globe. Ces rêveries n'avoient pas subjugué seulement le vulgaire. Elles prirent un égal ascendant sur les plus beaux génies.

Depuis que la saine philosophie a détruit ces chimères , on a donné dans un nouvel écueil. Une présomption trop commune a fait penser que rien n'étoit plus aisé que de déterminer par des combinaisons assez faciles , ce qui devoit arriver en politique. Sans doute , il est possible à des esprits attentifs & réfléchis de prévoir quelques événemens : mais pour une conjecture heureuse , combien d'erreur !

Les isles Britanniques sont plongées dans des flots de sang. Des factions , des sectes sans nombre s'y détruisent avec un acharnement dont les déplorables annales du monde ont rarement donné le funeste exemple. Qui pouvoit conjecturer que les prospérités du nord de l'Amérique , sortiroient du sein de tant de calamités ?

1.  
Premières  
expéditions des  
Anglois dans  
l'Amérique Sep-  
tentrionale.

L'Angleterre n'étoit connue dans le Nouveau-Monde , que par des pirateries souvent heureuses & toujours brillantes ; lorsque Walter Raleigh forma le projet de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses , qui , depuis près d'un siècle , couloient de cet hémisphère dans le nôtre. La côte orientale du nord de l'Amérique , attacha les regards de cet homme , né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu'il avoit de subjuguier les esprits , en donnant à tout ce qu'il proposoit un air de grandeur , lui fit aisément trouver des associés à la cour & chez les négocians. La compagnie qui se forma sous l'appât de ses magnifiques promesses , obtint du gouvernement , en 1584 , la disposition absolue de toutes les découvertes qui se feroient ; & sans autre encouragement , elle expédia , dès le mois d'avril de l'année suivante , deux bâtimens qui mouillèrent dans la baie de Roenoke , qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient , dignes d'une confiance dont ils se sentoient honorés ,

honorés , montrèrent une complaisance sans bornes dans un pays où il s'agissoit d'établir leur nation ; & laissèrent les sauvages arbitres des échanges qu'ils leur propofoient , dans le nouveau commerce qu'on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publièrent à leur retour en Europe , sur la température du climat , sur la fertilité du sol , sur le caractère des habitans qu'ils venoient de connoître , encouragea la société qui les avoit employés. Elle fit partir au printems suivant sept navires , qui débarquèrent à Roenouque cent huit hommes libres , destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu'on avoit outragés ; le reste , pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture , périssoit de faim & de misère , lorsqu'il lui vint un libérateur.

Ce fut François Drake , si distingué de la foule des navigateurs , pour avoir , le premier après Magellan , fait le tour du globe. Le talent qu'il avoit montré dans cette grande expédition , le fit choisir par Elisabeth , pour humilier Philippe II , dans la partie de ses vastes possessions dont il abusoit , pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d'ordres furent jamais mieux exécutés. Sant-Iago , Cartagène , San-Domingo , plusieurs autres places importantes , un grand nombre de riches vaisseaux , devinrent la proie de la flotte Angloise. Ses instructions portoient qu'après ses opérations , elle iroit offrir à Roenouque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux , qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demandèrent pour toute grace d'être ramenés dans leur patrie ; & la complaisance qu'eut l'amiral de souscrire à leur demande , rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu'à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions dans la colonie. On y voyoit , en 1589 , cent quinze personnes , des deux sexes , assujetties à un gouvernement régulier , & suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense , pour la culture

& pour le commerce. Ces commencemens donnoient des espérances : mais elles se perdirent dans le cahos & la disgrâce où se précipita Raleigh , entraîné par les caprices d'une imagination ardente. La colonie , privée de l'appui de son fondateur , tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu'on l'avoit entièrement perdue de vue ; lorsque Gosnold , l'un des premiers associés , résolut , en 1602 , de la visiter. Son expérience dans la navigation , lui fit soupçonner qu'on n'avoit pas connu jusqu'alors la route qu'il falloit tenir ; & qu'en prenant par les Canaries , par les îles Caraïbes , on avoit inutilement alongé le voyage de plus de mille lieues. Ses conjectures le déterminèrent à s'éloigner du Sud , & à tourner à l'Ouest. La tentative lui réussit : mais en arrivant sur les côtes d'Amérique , il se trouva plus au nord que tous ceux qui l'avoient précédé. La contrée où il aborda , enclavée depuis dans la Nouvelle-Angleterre , lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l'Europe.

La rapidité , le succès de cette entreprise , firent impression sur les négocians Anglois. Plusieurs se réunirent , en 1606 , pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla , dans quelques autres , le souvenir de la colonie de Roenoke. Il y eut alors deux associations privilégiées. Comme le continent où elles devoient exercer leur monopole , n'étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie , l'une fut appelée compagnie de la Virginie méridionale , & l'autre compagnie de la Virginie septentrionale.

La chaleur qui s'étoit manifestée dans les premiers jours , ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d'émulation. Quoiqu'on leur eût accordé le secours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre , leurs progrès furent si lents , qu'en 1614 , on ne comptoit que quatre cens personnes dans les deux établissemens. L'aifance qu'exigeoient les mœurs simples du tems , étoit alors si générale en Angleterre , que le desir de s'expatrier , pour courir après la fortune , ne tentoit personne. C'est le sentiment du malheur qui



dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l'amour des richesses. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un excellent pays. Elle arriva. Ce fut la superstition, qui la fit naître du choc des opinions religieuses.

Les Bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d'un culte sauvage, ses mystères ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs, & le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres & des apparitions. Il n'y avoit qu'un petit nombre d'initiés qui possédassent la doctrine sacrée : encore ne leur étoit-il permis de rien écrire sur cet important objet, pour n'en pas mettre les secrets sous les yeux d'un profane vulgaire. Les autels d'une divinité redoutable étoient ensanglantés de victimes humaines ; ils étoient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l'unique gardienne de ces trésors, ils furent toujours respectés par la cupidité, qu'on avoit eu l'art de réprimer par le dogme fondamental de la transmigration éternelle des âmes : dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou espèrent une autre vie ! La principale autorité du gouvernement résidoit dans les ministres de cette religion terrible ; parce que l'empire de l'opinion est le plus puissant de tous & le plus constant. L'éducation de la jeunesse étoit dans leurs mains ; & c'est par ce premier âge qu'ils s'emparoisent de toute la vie de l'homme. Ils connoissoient des affaires civiles & criminelles, & décidoient aussi souverainement des querelles des états, que des contestations des citoyens. Quiconque osoit résister à leurs décrets, n'étoit pas seulement exclu de toute participation aux divins mystères, mais étoit encore banni de la société des hommes. C'étoit un crime, un opprobre de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort seule pouvoit mettre fin à ses infortunes. L'histoire des superstitions humaines n'en offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celle des druides. Ce fut la seule qui mérita d'armer contre elle la rigueur des Romains : tant les druides opposoient de force à la puissance de ces conquérans.

II.  
Les guerres  
de religion qui  
déchirent l'An-  
gleterre, peu-  
plent le conti-  
nent de l'Amé-  
rique.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de son pouvoir, lorsque le christianisme la fit entièrement disparaître au septième siècle. Les peuples du Nord, qui avoient envahi successivement les provinces méridionales de l'Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle, semés dans les ruines & les débris d'un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avoient embrassé, sans peine, un culte que la multiplicité de ses cérémonies faisoit aimer à des hommes grossiers & sauvages. Leur exemple entraîna aisément les Saxons, qui s'emparèrent depuis de l'Angleterre. Ils adoptèrent, sans répugnance, une doctrine qui justifioit leur conquête, en exploit tous les crimes, en assuroit la stabilité par l'extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire les fruits qu'on en devoit attendre. Bientôt de vaines contemplations, remplacèrent les vertus actives & sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés, étoit substituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles, étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prières ou des offrandes, expioient les forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre, en furent profiter. Les prêtres obtinrent un respect qu'on refusoit aux rois; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlèrent la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matières d'état; & devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Vouloit-on raisonner? la foi parloit, & tous écoutoient, en silence, ses oracles inexplicables. Tel étoit l'aveuglement dans ces siècles, que les débauches scandaleuses du clergé n'affoiblissoient pas son autorité.

C'est qu'elle étoit dès - lors fondée sur de grandes richesses. Aussi-tôt qu'on eût prêché que la religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit avant tous, celui de la fortune & des biens de la terre,

la noblesse , qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés , employa les bras de ses esclaves à édifier des temples , & ses terres à doter ces fondations. Les rois donnèrent à l'église , tout ce qu'ils avoient ravi au peuple ; se dépouillèrent jusqu'à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires , ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n'étoit jamais soulagée par ceux qui l'avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l'église , c'étoit un sacrilège , une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs ; ainsi le croyoient les laïcs. La possession du tiers des fiefs du royaume ; les offrandes volontaires d'un peuple aveuglé ; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions sacerdotales , ne rassasioient pas l'avidité toujours active d'un clergé savant dans ses intérêts. Il trouva dans l'ancien-testament que la dime de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin & incontestable. La facilité avec laquelle s'établit cette prétention , la lui fit étendre au dixième de l'industrie , des gains du commerce , des gages des laboureurs , de la paie des soldats , quelquefois même du revenu des charges de la cour.

Rome , qui s'étoit d'abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu'avoient en Angleterre les riches & superbes apôtres d'un Dieu né dans la misère , & mort dans l'ignominie , ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays. Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles , & toujours vendues à proportion du prix qu'y mettoit la crédulité. Les grands , les monarques même , furent invités à venir en pèlerinage dans la capitale du monde , y acheter une place dans le ciel , assortie au rang qu'ils tenoient sur la terre. Les papes s'attribuèrent insensiblement la collation des bénéfices , & les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie , leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques ; & leur fisc s'accrut avec le tems du dixième des revenus d'un clergé , qui levoit le dixième de tous les biens du royaume.



Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre , aussi loin qu'elles pouvoient aller ; Rome chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d'un voile sacré. Elle ne sapoit les fondemens de la liberté, qu'avec les armes de l'opinion. C'étoit opposer l'homme à lui-même , & subjuguier ses droits par ses préjugés. On la vit s'établir arbitre despotique entre l'autel & le trône , entre le prince & les sujets , entre un monarque & les rois ses voisins. Elle allumoit l'incendie de la guerre avec ses foudres spirituels. Mais il lui falloit des émissaires , pour répandre la terreur de ses armes. Elle appella les moines à son secours. Le clergé séculier , malgré le célibat qui le séparoit des attachemens du monde , y tenoit par les liens de l'intérêt , souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d'hommes isolés de la société par des institutions singulières qui devoient les porter au fanatisme , par une soumission , un dévouement aveugles aux volontés d'un pontife étranger , étoient propres à seconder les vues de ce souverain. Ces vils & malheureux instrumens de la superstition , remplirent leur vocation funeste. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événemens , l'Angleterre , que les anciens Romains avoient eu tant de peine à conquérir , devint feudataire de Rome moderne.

Les passions & les caprices violens de Henri VIII , brisèrent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l'abus d'un pouvoir si monstrueux , avoit desfilé les yeux de la nation. Le prince osa , d'un seul coup , se soustraire à l'autorité des papes , abolir les cloîtres , & s'arroger la suprématie de son église.

Ce schisme éclatant , amena d'autres changemens sous le règne d'Edouard , successeur de Henri. Les opinions religieuses qui changoient alors la face de l'Europe , furent discutées. On prit quelque chose de chacune , on retint plusieurs dogmes , plusieurs rites de l'ancien culte ; & l'on forma , de ces divers fragmens , une communion nouvelle , qui fut honorée du grand nom de Religion-Anglicane.

Elisabeth , qui mit la dernière main à cet important ouvrage , en trouva la théorie trop subtile , & crut devoir y ajouter des

cérémonies , pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence , le desir d'étouffer les disputes sur le dogme , en amusant par les spectacles du culte , la faisoient pencher vers une plus grande augmentation des solemnités. Mais la politique gêna ses inclinations , & l'obligea de les sacrifier aux préjugés d'un parti , qui , lui ayant aplani le chemin du trône , pouvoit l'y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques I exécuteroit ce qu'Elisabeth n'avoit pas même osé tenter , on devoit le croire porté à restreindre les rits ecclésiastiques. Ce prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme , secte altière , à qui la simplicité de ses habits , la gravité de ses mœurs , l'austérité de ses principes , un usage habituel des expressions de l'écriture , l'affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l'ancien-testament , sembloient devoir inspirer une aversion insurmontable pour le faste du culte catholique , & pour tout ce qui pouvoit en retracer l'image. L'esprit de système prévalut dans le nouveau roi , sur les principes de son éducation. Frappé de la juridiction épiscopale qu'il trouvoit établie en Angleterre , & qui lui parut conforme aux idées qu'il avoit du gouvernement civil , il abandonna par conviction les premières impressions qu'il avoit reçues ; & se passionna pour une hiérarchie modelée sur l'économie politique d'un empire bien constitué. Dans son enthousiasme , il voulut assujettir l'Ecosse , sa patrie , à cette discipline merveilleuse ; il voulut y attacher un grand nombre d'Anglois qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'éclat des plus augustes cérémonies , à la majesté du plan ; lorsque le tems auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas , ne lui permit pas d'aller plus avant dans son système de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues , quand il y verroit les conjonctures favorables ; il lui peignit les presbytériens , comme également dangereux pour la religion & pour le trône.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de

Buckingham, son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs évêques aux premières dignités du gouvernement, & leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats, devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrèrent l'ambition si familière au clergé, d'élever la juridiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'église, sous prétexte qu'elles étoient d'institution apostolique, & recourir, pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir, dans tout son éclat, ce que les protestans appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer, pour y réussir, les voies les plus violentes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu par les préjugés & les intrigues d'une reine audacieuse, qui avoit apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu & pour le papisme.

On concevoit à peine l'aigreur que des soupçons si graves avoient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire auroit laissé à la fermentation le tems de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux, pour tout rappeler à l'unité de la religion Anglicane, qui étoit devenue plus odieuse aux non-conformistes, depuis qu'ils la voyoient surchargée de pratiques qu'ils regardoient comme superstitieuses. Il fut ordonné, dans les deux royaumes, de se conformer au culte & à la discipline de l'église épiscopale. On soumit à cette loi les Presbytériens, qui commençoient à s'appeller Puritains; parce qu'ils faisoient profession de ne prendre que la parole de Dieu, pure & simple, pour règle de leur conduite & de leur croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régimens, aux compagnies de commerce qui se trouvoient dans les diverses contrées de l'Europe. Enfin, les ambassadeurs d'Angleterre se virent contraints de se  
séparer



Réparer par-tout de la communion des réformés, & d'ôter dès-lors à leur patrie l'influence qu'elle avoit au-dehors ; en qualité de chef & de soutien de la réformation.

Dans cette fatale crise, la plupart des Puritains se partagèrent entre la soumission & la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournèrent les yeux vers l'Amérique Septentrionale, pour chercher la liberté civile & religieuse, qu'une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévôts fugitifs, qui vouloient adorer Dieu à leur manière, dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés ; & Cromwel, dit-on, s'y trouva retenu par ce même roi, qu'il conduisit depuis à l'échafaud. Cependant l'enthousiasme, plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles ; & cette région du Nouveau-Monde fut bientôt remplie de Presbytériens. La satisfaction dont ils jouissoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction qui n'avoient pas une ame assez atroce, pour se plaire aux effroyables catastrophes, qui bientôt après, firent de l'Angleterre un théâtre d'horreur & de sang. Des vus de fortune multiplièrent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin l'Europe entière ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux, opprimés par la tyrannie ou par l'intolérance de leurs souverains, allèrent à travers les périls de l'océan, chercher la vie & le salut dans cet autre hémisphère. Ne le quittons pas ; n'achevons pas de le parcourir, sans tâcher de le connoître.

Combien de tems le Nouveau-Monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n'étoit pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenoit de donner des idées justes & approfondies de cette moitié de l'univers. La philosophie seule devoit profiter des lumières semées dans les récits des voyageurs & des missionnaires, pour voir l'Amérique telle que la nature l'a faite, & pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

*Tome IV.*

Y

III.  
Parallèle de  
l'ancien & du  
Nouveau-Monde.

On croit être sûr aujourd'hui que le nouveau continent n'a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure, d'ailleurs, offre des ressemblances singulières, qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s'il ne falloit pas se défier de l'esprit de système, qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d'arriver au terme.

Les deux continens paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pôle arctique, & vont se terminer au tropique du capricorne, séparées à l'est & à l'ouest par l'océan qui les environne. Quels que soient, & la structure de ces deux bandes, & le balancement ou la symétrie qui règne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C'est l'inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui, flottant sans cesse autour de notre planète, pût contrebalancer, par sa pesanteur, toutes les autres substances, & par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat & le choc des autres élémens auroient pu renverser. L'eau, par la mobilité de sa nature & par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie & ce balancement des parties du globe, autour de son centre. Que notre hémisphère ait au Nord une masse de terre extrêmement large; à nos antipodes, une masse d'eau toute aussi pesante ne manquera pas d'y faire un contre-poids. Si sous les tropiques nous avons un riche pays couvert d'hommes & d'animaux; sous la même latitude, l'Amérique sera baignée d'une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d'arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupèdes, les nations les plus nombreuses, les éléphants & les hommes pèsent sur la terre, & semblent en absorber toute la fécondité dans l'enceinte de la Zone Torride; aux deux pôles, nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues & de harengs, avec les nuages d'insectes, avec les peuplades infinies & prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l'axe de la terre, & l'empêcher de s'incliner ou pencher d'aucun côté; si toutefois, & les baleines & les éléphants, & les hommes étoient de quelque poids sur un

globe, où tous les êtres vivans ne font qu'une modification passagère du limon qui le compose. En un mot, l'océan roule sur ce globe pour le façonner au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre & tantôt il découvre un hémisphère, un pôle, une zone : mais en général il paroît affecter le cercle de l'équateur, d'autant plus que le froid des poles s'oppose en quelque sorte à la fluidité qui fait son essence, & lui donne son activité. C'est entre les tropiques, sur-tout, que la mer s'étend & s'agite; qu'elle éprouve le plus de vicissitudes, soit dans ses mouvemens périodiques & réguliers, soit dans ces espèces de convulsions, que les vents de tempête y excitent par intervalles. L'attraction du soleil, & les fermentations que cause la ténuité de sa chaleur dans la Zone Torride, doivent influencer prodigieusement sur l'océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence; & la mer, pour obéir à cette double impulsion, doit, ce semble, précipiter ses eaux vers l'équateur. Il n'y a que l'applatiffement du globe vers les poles, qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d'eaux qui nous a dérobé jusqu'à présent les terres australes. La mer ne peut guère sortir de l'enceinte des tropiques, si les zones tempérées & glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la Zone Torride. C'est donc la mer qui fait l'équilibre de la terre, & qui dispose de l'arrangement de ses matières. Une preuve que les deux bandes symétriques que présentent au premier coup-d'œil les deux continens du globe, ne sont pas essentielles à sa conformation, c'est que le nouvel hémisphère a resté beaucoup plus long-tems que l'ancien sous les eaux de la mer. D'ailleurs, s'il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémisphères, ils n'ont peut-être pas moins de différences qui détruisent la prétendue harmonie qu'on se flatte d'y remarquer.

Quand avec la mappemonde sous les yeux, on voit la correspondance locale qui se trouve entre l'isthme de Suez & celui de Panama, entre le cap de Bonne-Espérance & le cap de Horn, entre l'archipel des Indes Orientales & celui des Antilles, entre les montagnes du Chili & celles du Monomotapa; on est frappé



du balancement qui règne dans les figures de ce tableau : par-tout on croit voir des terres opposées à des terres , des eaux qui font équilibre avec des eaux , des isles & des presqu'isles semées ou jettées par les mains de la nature , comme des contre-poids ; & toujours la mer par ses mouvemens & sa pente , entretenant la balance dans une oscillation insensible. Mais en comparant , d'un autre côté , la grande étendue de la mer Pacifique , qui sépare les deux Indes , avec le petit espace que l'océan a pris entre les côtes de Guinée & celle du Brésil ; la forte masse des terres habitées du Nord , avec le peu qu'on connoît des terres australes ; la direction des montagnes de la Tartarie & de l'Europe , qui vont de l'Est à l'Ouest , avec celles des Cordelières qui se prolongent du Nord au Sud ; l'esprit s'arrête & voit avec chagrin disparaître le plan d'ordonnance & de symmétrie , dont il avoit embelli son système de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves , quand il vient à considérer l'excessive hauteur des montages du Pérou. C'est alors qu'il est étonné de voir un continent si élevé & si nouveau , la mer si fort au-dessous de ses sommets , & si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu'elle n'ait couvert les deux continens du nouvel hémisphère. L'air & la terre , tout l'atteste.

Les fleuves plus larges & plus longs en Amérique ; des bois immenses au Midi ; de grands lacs & de vastes marais au Nord ; des neiges presque éternelles entre les tropiques , peu de ces fables purs qui semblent être le sédiment de la terre épuisée ; point d'hommes entièrement noirs ; des peuples très-blancs sous la ligne ; un air frais & doux par une latitude où l'Afrique est brûlante , inhabitable ; un climat rigoureux & glacé , sous le même parallèle que nos climats tempérés ; enfin une différence de dix ou douze degrés de température , entre l'ancien & le nouvel hémisphère : ce sont autant d'empreintes d'un monde naissant.

Pourquoi le continent de l'Amérique seroit-il à proportion beaucoup plus chaud , beaucoup plus froid que celui de l'Europe , si ce n'étoit l'humidité que l'océan y a laissée , en le quittant

long-tems après que notre continent avoit été peuplé ? C'est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l'Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphère, n'en avoient pas inondé la surface, l'homme y auroit de bonne-heure coupé les bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux en le remuant & l'exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, & donné des digues aux fleuves ; le climat y eût déjà changé. Mais un hémisphère en friche & dépeuplé, ne peut annoncer qu'un monde récent ; lorsque la mer, voisine de ses côtes, serpente encore fourdement dans ses veines. Des soleils moins ardens, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses & plus stagnantes, y décèlent, ou les ruines & le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat, provenue du séjour de la mer sur les terres de l'Amérique, ne pouvoit qu'influer beaucoup sur les hommes & les animaux. De cette diversité de causes, devoit naître une prodigieuse diversité d'effets. Aussi voit-on dans l'ancien continent, deux tiers plus d'espèces d'animaux que dans le nouveau ; des animaux considérablement plus gros, à égalité d'espèces ; des monstres plus féroces & plus sanguinaires, à raison d'une plus grande multiplication des hommes ? Combien, au contraire, la nature paroît avoir négligé le Nouveau-Monde ! Les hommes y sont moins forts, moins courageux ; sans barbe & sans poil ; dégradés dans tous les signes de la virilité ; foiblement doués de ce sentiment vif & puissant, de cet amour délicieux, qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachemens qui est le premier instinct, le premier nœud de la société, sans lequel tous les autres liens factices n'ont point de ressorts ni de durée. Les femmes, plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature & par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instrumens de tous leurs besoins ; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu'ils ne les sacrifient à leur paresse. C'est la suprême volupté, la souveraine félicité des Américains,

que cette indolence dont leurs femmes font la victime , par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu'en Amérique , comme sur toute la terre , les hommes ont eu l'équité , quand ils ont condamné les femmes au travail , de se réserver les périls à la chasse , à la pêche , comme à la guerre. Mais l'indifférence pour ce sexe , auquel la nature a confié le dépôt de la reproduction , suppose une imperfection dans les organes , une sorte d'enfance dans les peuples de l'Amérique , comme dans les individus de notre continent , qui n'ont pas atteint l'âge de la puberté. C'est un vice radical dans l'autre hémisphère , dont la nouveauté se décèle par cette sorte d'impuissance.

Si les Américains font un peuple nouveau , forment-ils une espèce d'hommes originairement différente de celles qui couvrent l'ancien monde ? C'est une question qu'on ne doit pas se hâter de décider. L'origine de la population de l'Amérique , est hérissée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les Norvégiens ont d'abord peuplé le Groenland , & qu'ensuite les Groenlandois ont passé sur les côtes du Labrador , d'autres vous diront qu'il est plus naturel que les Groenlandois soient issus des Eskimaux , auxquels ils ressemblent plus qu'aux Européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka , on demandera quel motif ou quel hasard a conduit les Tartares au nord-ouest de l'Amérique ? Cependant on imagine que c'est par le Groenland ou le Kamtschatka , que les habitans de l'ancien hémisphère ont dû passer dans le nouveau ; puisque c'est par ces deux contrées que les deux continens sont liés , ou du moins le plus rapprochés. D'ailleurs , comment supposer que la Zone-Torride du Nouveau-Monde , a été peuplée par une de ses zones glaciales ? La population refoule bien du Nord au Midi : mais elle doit naturellement avoir commencé sous l'équateur , où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l'Amérique n'ont pu venir de notre continent , & que cependant ils paroissent nouveaux ; il faut avoir recours au déluge , qui , dans l'histoire des nations , est la source & la solution de toutes les difficultés.



On supposera que la mer s'étant débordée sur l'autre hémisphère, ses anciens habitans se feront réfugiés sur les Apalaches & les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige ; environnés d'eaux ? Comment des hommes , qui avoient respiré sous un ciel pur & délicieux , auront-ils pu survivre à la disette , à l'inclémence d'un air vicié , à tous les fléaux qui font la suite inséparable d'un déluge ? Comment l'espèce se fera-t-elle conservée & multipliée dans ces jours de calamité , suivis de siècles de langueur ? Malgré tous ces obstacles , convenons que l'Amérique s'est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie , dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitans. C'est une espèce d'hommes dégradée & dégénérée dans sa constitution physique , dans sa taille , dans son genre de vie , dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide , une terre plus marécageuse , devoient infecter jusqu'à la racine , tous les germes , soit de la substance , soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siècles pour que la population pût renaître & se refaire de ses pertes ; & plus de siècles encore pour que la terre , desséchée & praticable , ouvrît son sein à la fondation des édifices , à la culture des champs. L'air devoit se purifier , avant que le ciel s'épurât ; & le ciel redevenir serein , avant que la terre fût habitable. L'imperfection de la nature en Amérique , ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphère , mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même tems que l'ancien ; mais il a pu être submergé plus tard. Les grands ossemens fossiles qu'on déterre dans l'Amérique , annoncent qu'elle a possédé autrefois des éléphans , des rhinocéros & d'autres énormes quadrupèdes dont l'espèce a disparu de cette région. Les mines d'or & d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre , attestent une révolution du globe très-ancienne , mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphère.

Quand même le Nouveau-Monde , on ne fait par quelle voie , auroit été repeuplé de nos hordes errantes , cette époque seroit

encore d'une date si reculée , qu'elle laisseroit aux habitans de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne seroit plus trois ou quatre siècles , qu'il suffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique & du Pérou ; puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts , aucune trace des opinions & des usages répandus sur le reste du globe , on y a pourtant vu une police & une société , des inventions & des pratiques qui , sans montrer aucune trace des tems antérieurs à un déluge , supposoient une assez longue suite de siècles postérieurs à cette catastrophe. Car, quoiqu'au Mexique , comme en Egypte , l'enceinte d'un pays environné d'eaux , de montagnes , ou d'obstacles insurmontables à franchir , ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés , à se policer & à s'unir , après s'être d'abord déchirés & divisés par une guerre sanglante & continuelle ; cependant on ne pouvoit inventer & cimenter qu'à la longue un culte & une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés , soit des tems , soit des pays éloignés. L'art seul de la parole & celui de l'écriture , même hiéroglyphique , demandent plus de siècles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts , qu'il ne faut de jours à un enfant pour se perfectionner dans l'un & dans l'autre. Des siècles ne sont pas autant à l'espèce , que des années à l'individu. L'une doit occuper un assez vaste champ dans la durée & dans l'espace ; l'autre n'a que des momens & des points à remplir , ou plutôt à parcourir. La ressemblance & l'uniformité qui règnent dans les traits & les mœurs des nations de l'Amérique , prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent , si différentes entre elles ; mais semblent confirmer en même tems qu'elles ne sont pas sorties d'un hémisphère étranger , avec lequel elles n'ont aucun rapport qui décèle une descendance marquée.

## IV.

Comparaison  
des peuples po-  
litisés & des peu-  
ples sauvages.

Quoi qu'il en soit , & de leur origine , & de leur ancienneté , très-incertaines , un objet de curiosité plus intéressant peut-être , est de savoir ou d'examiner si ces nations , encore à demi-sauvages , sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés. Si la condition de l'homme brut , abandonné au pur instinct animal ,  
dont

dont une journée employée à chasser, se nourrir, produire son semblable & se reposer, devient le modèle de toutes ses journées, est meilleure ou pire que celle de cet être merveilleux, qui trie le duvet pour se coucher, file le coton du ver à soie pour se vêtir, a changé la caverne, sa première demeure, en un palais, a su varier ses commodités & ses besoins de mille manières différentes.

C'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu'il peut l'être? La subsistance pour le présent; &, s'il pense à l'avenir, l'espoir & la certitude de ce premier bien. Or, l'homme sauvage, que les sociétés policées n'ont pas repoussé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce nécessaire absolu? S'il ne fait pas des provisions, c'est que la terre & la mer sont des magasins & des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l'année, ou suppléent à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n'a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement & de poêle. Il ne travaille que pour sa propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connoît ni les veilles, ni les insomnies. La guerre est pour lui volontaire. Le péril, comme le travail, est une condition de sa nature, & non une profession de sa naissance, un devoir de la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sérieux, & point triste: on voit rarement sur son front, l'empreinte des passions & des maladies qui laissent des traces si hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu'il ne desire point, ni désirer ce qu'il ignore. Les commodités de la vie sont la plupart des remèdes à des maux qu'il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appétits, que rien n'excite dans ses sens. L'ennui n'entre guère dans son ame, qui n'éprouve ni privations, ni besoin de sentir ou d'agir, ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot, le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l'homme civilisé, qu'a-t-il de plus heureux? Sa nourriture est plus saine & plus délicate que celle de l'homme sauvage. Il a



des vêtemens plus doux, un asyle mieux défendu contre l'injure des faïsons. Mais le peuple, qui doit faire la base & l'objet de la police sociale; cette multitude d'hommes qui, dans tous les états, supporte les travaux pénibles & les charges de la société; le peuple vit-il heureux, soit dans ces empires où les suites de la guerre & l'imperfection de la police l'ont mis dans l'esclavage, soit dans ces gouvernemens où les progrès du luxe & de la politique l'ont conduit à la servitude? Les gouvernemens mitoyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté; mais à quel prix est-elle achetée cette sécurité? Par des flots de sang qui repoussent quelques instans la tyrannie, pour la laisser retomber avec plus de fureur & de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Néron, ont vengé l'expulsion des Tarquins & la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l'ouvrage des peuples & non des rois. Pourquoi la souffre-t-on? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme, qu'il emploie de violence & d'artifice lui-même, pour s'emparer de toutes les facultés des hommes? Mais est-il permis de se plaindre & de murmurer sous les verges de l'oppresser? N'est-ce pas l'irriter, l'exciter à frapper jusqu'au dernier soupir de la victime? A ses yeux, les cris de la servitude sont une rébellion. On les étouffe dans une prison, souvent même sur un échafaud. L'homme qui revendiqueroit les droits de l'homme, périroit dans l'abandon ou dans l'infamie. On est donc réduit à souffrir la tyrannie, sous le nom de l'autorité?

Dès-lors, à quels outrages l'homme civil n'est-il pas exposé? S'il a quelque propriété, jusqu'à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d'en partager le produit, entre l'homme de cour qui peut attaquer son fonds, l'homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l'homme de guerre qui peut le ravager, & l'homme de finance qui vient y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige? Sans propriété, comment se promettre une subsistance durable? Quel est le genre d'industrie à l'abri des événemens de la fortune & des atteintes du gouvernement.

Dans les bois de l'Amérique, si la disette règne au Nord, on dirige ses courses au Midi. Le vent ou le soleil mènent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes & les barrières qui ferment nos états policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l'enceinte d'un empire, c'est une prison où l'on ne peut que périr dans les langueurs de la misère, ou dans les horreurs du carnage. L'homme qui s'y trouve né pour son malheur, s'y voit condamné à souffrir toutes les vexations, toutes les rigueurs que l'inclémence des saisons & l'injustice des gouvernemens y peuvent exercer.

Dans nos campagnes, le colon serf de la glèbe, ou mercenaire libre, remue toute l'année des terres dont le sol & le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu'il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet & dur, qui lui dispute jusqu'à la paille où la fatigue va chercher un sommeil court & troublé, ce malheureux s'expose chaque jour à des maladies, qui, jointes à la disette où sa condition le réduit, lui font desirer la mort plutôt qu'une guérison dispendieuse & suivie d'infirmités & de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre; s'il a quelques arpens, un seigneur y va recueillir ce qu'il n'a point semé: n'eût-il qu'un attelage de bœufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée: s'il n'a que sa personne, le prince l'enlève pour la guerre. Par-tout des maîtres, & toujours des vexations.

Dans nos villes, l'ouvrier & l'artisan sans atelier subissent la loi des chefs avides & oisifs, qui, par le privilège du monopole, ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l'industrie pour rien, & de vendre ses ouvrages à très-haut prix. Le peuple n'a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, & par les veilles & les fatigues qu'il lui coûte, & par l'insolence d'un faste qui l'humilie & l'écrase.

Quand même on supposeroit que les travaux & les périls de nos métiers destructeurs, des carrières, des mines, des forges & de tous les arts à feu, de la navigation & du commerce dans toutes les mers, feroient moins pénibles, moins nuisibles que la

vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu'à l'opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui, dans les tortures & les supplices même, ne versent pas une larme; il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l'homme civil & celui de l'homme sauvage : différence toute entière au désavantage de l'état social. C'est l'injustice qui règne dans l'inégalité factice des fortunes & des conditions : inégalité qui naît de l'oppression & la reproduit.

En vain l'habitude, les préjugés, l'ignorance & le travail abrutissent le peuple jusqu'à l'empêcher de sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale, ne peuvent lui fermer les yeux sur l'injustice de la répartition des maux & des biens de la condition humaine, dans l'ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l'homme du peuple demander au ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d'indigence & de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages & la supériorité de l'état civil sur l'état de nature, l'homme obscur & rampant, qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu'une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l'opulence des plaisirs dont l'habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître ? & qu'est-ce que l'attachement des valets ? Quel est le prince vraiment chéri de ses courtisans, même lorsqu'il est haï de ses sujets ? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c'est par l'impuissance où la vie civile nous a réduits de supporter certains maux de la nature où le sauvage est plus exposé que nous ; c'est par l'attachement à certaines douceurs dont l'habitude nous a fait un besoin. Encore, dans la force de l'âge, un homme civilisé s'accoutumera-t-il, avec des sauvages, à rentrer même dans l'état de nature ; témoin cet Ecoffois qui, jetté & abandonné seul dans l'isle Fernandez, ne fut malheureux que jusqu'au tems où les besoins physiques l'occupèrent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, & jusqu'à



l'articulation des mots. Après quatre ans , cet Européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale , quand il eut le bonheur d'avoir perdu l'usage de la réflexion & de la pensée , qui le ramenoient vers le passé , ou le tourmentoient de l'avenir.

Enfin le sentiment de l'indépendance étant un des premiers instincts de l'homme , celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif , la sûreté morale d'une subsistance suffisante , est incomparablement plus heureux que l'homme riche environné de loix , de maîtres , de préjugés & de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l'état des sauvages à celui des enfans , n'est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes , sur les avantages de l'état de nature & de l'état social ? Les enfans , malgré les gênes de l'éducation , ne sont-ils pas dans l'âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaieté habituelle ; tant qu'ils ne sont pas sous la verge du pédantisme , n'est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre ? Après tout , un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l'homme civil s'il est heureux. Demandez à l'homme sauvage s'il est malheureux. Si tous deux vous répondent , NON , la dispute est finie.

Peuples civilisés , ce parallèle est , sans doute , affligeant pour vous : mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissiez. Plus cette sensation vous sera douloureuse , & plus elle sera propre à vous rendre attentifs aux véritables causes de vos maux. Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le dérèglement de vos opinions , dans les vices de vos constitutions politiques , dans les loix bizarres , par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outragées.

De l'état moral des Américains , reportons nos regards vers le physique de leur pays. Voyons ce qu'il étoit avant l'arrivée des Anglois , & ce qu'il est devenu sous leurs mains.

Les premiers Européens qui allèrent former les colonies Angloises , trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu'aux nues , y étoient embarrassés de plantes

V.

En quel état les Anglois trouvent l'Amérique

Septentrionale,  
& ce qu'ils y  
ont fait.

rampantes , qui en interdisoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inaccessibles. On n'y rencontroit que quelques sauvages , hérissés du poil & de la dépouille de ces monstres. Les humains épars se fuyoient , ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme , & s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré , sans aide & sans maître ; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante , ne voulant être belle & féconde que pour elle-même , non pour l'agrément & la commodité d'une seule espèce d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts , tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au sein de vastes marais , d'où se répandant par diverses issues , ils enchaînoient , ils enfermoient des isles dans une multitude de bras. Le printems renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées & pourries au pied des arbres , leur redonnoient une nouvelle sève , qui repoussoit des fleurs. Des troncs creusés par le tems , servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes & dans les golfes qu'elle se plaçoit à ronger , à créneler , y vomissoit par bandes des monstres amphibies , d'énormes cétacées , des tortues & des crabes , qui venoient se jouer sur des rives désertes , & s'y livrer aux plaisirs de la liberté & de l'amour. C'est-là que la nature exerçoit sa force créatrice , en reproduisant sans cesse ces grandes espèces qu'elle couve dans les abymes de l'océan. La mer & la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut , & l'Amérique Septentrionale changea de face. Il y porta la règle & la faulx de la symmétrie , avec les instrumens de tous les arts. Aussi-tôt des bois impraticables s'ouvrent , & reçoivent dans de larges clarières des habitations commodes. Les animaux destructeurs cèdent la place à des troupeaux domestiques ; & les ronces arides , aux moissons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine , & s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer , par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités , les anses de

vaisseaux ; & le Nouveau-Monde subit le joug de l'homme , à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissans ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie & de la politique Européenne ? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé , qui ne fait point masse avec l'ensemble , c'est la baie d'Hudson.

Ce détroit , dont la profondeur est de dix degrés , est formé par l'océan , dans les régions éloignées , au nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre : encore est-elle alors assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cens pieds d'épaisseur , & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige , en ont été détachées par le vent du nord-ouest , ou par quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril , est de ranger du plus près qu'il est possible la côte du Nord , que la direction des vents & des courans , tient sans doute plus libre ou moins embarrassée.

Le vent du nord-ouest , qui règne presque continuellement durant l'hiver , & très-souvent en été , excite dans la baie même , des tempêtes effroyables. Elles sont d'autant plus à craindre , que les bas-fonds y sont très-communs. Heureusement on trouve de distance en distance , des groupes d'îles assez élevées pour offrir un asyle aux vaisseaux. Outre ces petits archipels , on voit dans l'étendue de ce golfe , des masses isolées de rochers nus & sans arbres. A l'exception de l'algue marine , cette mer produit aussi peu de végétaux que les autres mers du Nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie , le soleil ne se lève , ne se couche jamais , sans un grand cône de lumière. Lorsque ce phénomène a disparu , l'aurore boréale en prend la place , & blanchit l'hémisphère de rayons colorés & si brillans , que leur éclat n'est pas même effacé par la pleine lune. Cependant le ciel est rarement serein. Dans le printems & dans l'automne ,

## VI.

Climat de la  
baie d'Hudson.  
Habitudes des  
habitans. Com-  
merce qu'on y  
fait.



l'air est habituellement rempli de brouillards épais ; & durant l'hiver , d'une infinité de flèches glaciales. Quoique les chaleurs de l'été soient assez vives pendant deux mois ou six semaines , le tonnerre & les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées , sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légère brûle les écorces des arbres , mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui règne dans ce climat , est de rendre blanc en hiver , les animaux qui sont de leur nature , bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces , longues , épaisses ; mais dont le poil tombe à mesure que le tems s'adoucit. Les pattes , la queue , les oreilles , toutes les parties où la circulation est moins vive , parce qu'elles sont le plus éloignées du cœur , se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupèdes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues , elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste & morne , toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant , & rompent leurs vaisseaux de quelque matière qu'ils puissent être. L'esprit-de-vin même y perd sa fluidité. Il n'est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc , brisés & détachés de masses plus considérables , par la force de la gelée. On a de plus observé que ces effets , assez communs durant tout l'hiver , étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle & à la pleine lune , qui , dans ces contrées , a sur le tems une influence dont les causes ne sont pas connues.

On a découvert sous cette zone glaciale , du fer , du plomb , du cuivre , du marbre , une substance analogue au charbon de terre. Le sol y est d'ailleurs d'une stérilité extrême. A la réserve des côtes , le plus communément marécageuses , où il croît un peu d'herbe & quelques bois mous , le reste du pays ne présente guère qu'une mousse fort haute , & de foibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s'y ressent de la stérilité de la nature. Les hommes y sont en petit nombre & d'une taille qui n'excède guère quatre pieds. Comme les enfans , ils ont la tête énorme à proportion de leur corps.

corps. La petitesse de leurs pieds , rend leur marche vacillante & mal assurée. De petites mains , une bouche ronde , qui feroient un agrément en Europe , sont presque une difformité chez ce peuple ; parce qu'on n'y voit que l'effet d'une foiblesse d'organisation , d'un froid qui resserre & contraint l'effort de la croissance , les progrès de la vie animale & végétale. Quoique sans poil & sans barbe , tous les hommes , même les jeunes gens , ont un air de vieillesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la lèvre inférieure , qu'ils ont grosse , charnue , & plus avancée que la lèvre supérieure. Tels sont les Eskimaux , qui habitent non-seulement le Labrador , où ils ont pris leur nom ; mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Isle jusqu'aux régions les plus septentrionales de l'Amérique.

Ceux de la baie d'Hudson , ont , comme ceux du Groenland , le visage plat , le nez petit , mais non écrasé , la prunelle jaunâtre , & l'iris noir. Leurs femmes ont des caractères de laideur qui sont particuliers à leur sexe , entr'autres des mamelles longues & molles. Ce défaut , qui n'est pas naturel , provient de l'habitude où elles sont d'allaiter leurs enfans , jusqu'à l'âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules , ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains , & s'y tiennent presque suspendus.

Les Eskimaux n'ont , ni des hordes entièrement noires , comme on a prétendu le soutenir & l'expliquer , ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol , que le froid rend plus dur que la pierre ? Comment vivroient-ils dans des creux , où ils seroient submergés à la moindre fonte des neiges ?

Croiroit-on que ces peuples passent l'hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace , sans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane , pour y faire cuire le gibier & le poisson dont ils se nourrissent ? La chaleur de leur sang & de leur haleine , jointe à la vapeur de cette légère flamme , suffit pour changer leurs cales en étuves.

Les Eskimaux vivent constamment au voisinage de la mer, qui fournit à toutes leurs provisions. Leur sang & leur chair, la couleur & l'épiderme de leur peau, se ressentent de la qualité de leur nourriture. L'huile de baleine qu'ils boivent, la chair de chien-marin qu'ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse & gluante, quelquefois une forte de lèpre écailleuse. Aussi les mères, à l'exemple des ours, lèchent-elles leurs nouveaux nés.

Cette nation foible & dégradée par la nature, est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits & cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies de harengs dans toutes leurs émigrations du pôle; ils affrontent les baleines & les chiens de mer, dans une guerre où il y va de la vie pour les combattans. La baleine peut submerger d'un coup de queue une centaine de ses agresseurs; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu'il ne peut noyer. Mais la faim des Eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d'une soif dévorante pour l'huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, & les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupèdes & les poissons du Nord, sont tous pourvus par la nature d'une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé, dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les Eskimaux ont deux grands fléaux à craindre; la perte de la vue, & le scorbut. La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces, où l'on pratique avec une arête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumière. Ces peuples, environnés d'une longue nuit de six mois, voient obliquement l'astre du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumière, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne-heure.



Un mal plus cruel encore, les consume lentement. Le scorbut s'attache à leur sang, en altère, en épaisfit, en apprauvit la masse. Les brumes de la mer, qu'ils respirent; l'air épais & sans ressort, qui règne dans l'intérieur de leurs cabanes, fermées à toute communication avec l'air du dehors; l'inaction continuelle de leurs longs hivers; une vie tour-à-tour errante & sédentaire : tout provoque en eux cette maladie scorbutique, qui, pour comble de malignité, devient contagieuse, se transmet par la co-habitation, & peut-être aussi par les voies de la génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie, que les Eskimaux. L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte pas avec autant de regret, qu'un de ces sauvages du Nord en ressent, quand il s'est éloigné d'un pays où la nature mourante n'a que des enfans débiles & malheureux : c'est que ces peuples ont de la peine à respirer un air plus doux & plus tiède. Londres, Amsterdam, Copenhague, ces villes couvertes de brouillards & de vapeurs fétides, sont un séjour trop délicieux pour des Eskimaux. Peut-être aussi les mœurs des peuples policés, sont-elles plus contraires que leur climat à la santé des sauvages ? Il n'est pas impossible que les douceurs d'un Européen soient un poison pour des Eskimaux.

Tels étoient les habitans du pays qui fut découvert en 1607 par Henri Hudson, occupé du soin de chercher au nord-ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. Cet intrépide & habile navigateur parcouroit pour la troisième fois, en 1611, ce détroit jusqu'alors inconnu, lorsque ses lâches & perfides compagnons le jettèrent, ainsi que sept matelots animés de son esprit, dans une barque des plus fragiles, & l'exposèrent sans provisions, sans armes, à tous les périls de la mer & de la terre. Les barbares qui lui refusoient les secours de la vie, ne purent lui ôter la gloire de sa découverte. La baie où il entra le premier, est & fera toujours la baie d'Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles firent perdre de vue, en Angleterre, une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus sereins n'en avoient pas rappelé le sou-

venir, lorsque Groseillers & Radisson, deux François Canadiens, mécontents de leur patrie, avertirent les Anglois, occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avoit de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui propofoient l'entreprise montrèrent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établissement qu'ils formèrent, furpaffa leurs espérances & leurs promesses.

Ce succès chagrina la France, qui craignit, avec raifon, de voir passer à la baie d'Hudson les belles fourrures que lui fournissoient les contrées les plus feptentrionales du Canada. Ses inquiétudes étoient fondées fur le témoignage unanime de fes coureurs de bois, qui, depuis 1656, s'étoient portés jufqu'à quatre fois fur les bords de ce détroit. On auroit bien defiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie, par la même route qu'avoient fuivie ces traiteurs; mais les diftances furent jugées trop confidérables, malgré les facilités qu'offroient les rivières. Il fut arrêté que l'expédition fe feroit par mer; & elle fut confiée à Groseillers & à Radisson, dont on avoit ramené l'inconfiance; foit que tout homme revienne aifément à fa patrie, ou qu'un François n'ait befoin que de quitter la fienne pour l'aimer.

Ces deux hommes, inquiets & audacieux, partirent en 1682 de Quebec, fur deux bâtimens mal équipés. A leur arrivée, ne fe trouvant pas affez puiffans pour attaquer l'ennemi, ils fe contentèrent d'élever un fort au voifinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce exclusif de la baie, une rivalité qui devoit toujours croître, dans les combats, de cette funefte jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris & repris. Ces miférables hoftilités n'auroient pas difcontinué, fans doute, fi les droits, jufqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht.

La baie d'Hudson n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat y a fait périr tous les grains.

femés à plusieurs reprises ; y a interdit aux Européens tout espoir de culture, & par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que quatre-vingt-dix ou cent soldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui d'York est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries, que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises, dont on leur a fait connoître & chérir l'usage.

Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil ; deux, pour une livre de poudre ; un castor pour quatre livres de plomb ; un, pour une hache ; un, pour six couteaux ; deux castors pour une livre de grains de verre ; six, pour un furtout de drap ; cinq, pour une jupe ; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudières, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif, aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martres, à la place d'une peau de castor. A cette tyrannie autorisée, se joint une tyrannie au-moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu'on leur livre ; & la lésion est à-peu-près d'un tiers.

Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baie d'Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l'exerce n'avoit originairement qu'un fonds de 241,500 livres, qui a été porté successivement à 2,380,500 livres. Ce capital lui vaut un retour annuel de quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d'autres animaux, sur lesquelles elle fait un bénéfice exorbitant qui excite l'envie & les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois royaumes, ou employés dans les manufactures nationales. Le reste passe en Allemagne, où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

Mais ce n'est ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, VII.  
Va-t-il, dans  
la baie d'Hud-



son , un passage  
qui conduise  
aux Indes orien-  
tales ?

qui ont seuls fixé l'attention de l'Angleterre & de l'Europe entière sur cette partie glaciale du Nouveau-Monde. La baie d'Hudson a été long-tems regardée , & on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes Orientales , aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui , le premier , eut l'idée d'un passage par le nord-ouest à la mer du Sud. Ses succès se terminèrent à la découverte de l'île de Terre - Neuve. On vit entrer après lui dans la carrière , un grand nombre de navigateurs Anglois , dont plusieurs eurent la gloire de donner leur nom à des côtes sauvages , que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables & hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les Hollandois , avec des efforts moins répétés , moins vigoureux , ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimères , lorsque la découverte de la baie d'Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre.

A cette époque , une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée par ses guerres intestines , ou découragée par des tentatives inutiles , c'est la Nouvelle-Angleterre qui prend sa place dans la poursuite d'un projet , où l'avantage de sa situation l'attache plus fortement. Cependant les voyages se multiplient plus que les lumières. L'opposition de navigateurs , partagés entre la possibilité , la probabilité , la certitude du passage que l'on cherche , tient la nation entière dans un doute pénible. Loin de répandre du jour , les relations qu'on publie épaississent le nuage. Elles sont si confuses , si mystérieuses , si remplies de réticences , d'ignorance ou de mauvaise foi , qu'avec la plus vive impatience de prononcer on n'ose asseoir un jugement sur des témoignages si suspects. Arrive enfin la fameuse expédition de 1746 , d'où l'on voit sortir quelques clartés , après des ténèbres profondes qui duroient depuis deux siècles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures espérances ? D'après quelles expériences osent-ils former leurs conjectures ? Transcrivons leurs raisonnemens.

Trois vérités dans l'histoire de la nature , doivent passer désormais pour démontrées. La première est , que les marées viennent de l'océan , & qu'elles entrent plus ou moins avant dans les autres mers , à proportion que ces divers canaux communiquent avec le grand réservoir par des ouvertures plus ou moins considérables ; d'où il s'ensuit , que ce mouvement périodique n'existe point , ou ne se fait presque pas sentir dans la Méditerranée , dans la Baltique & dans les autres golfes qui leur ressemblent. La seconde vérité de fait est , que les marées arrivent plus tard & plus foibles dans les lieux éloignés de l'océan , que dans les endroits qui le sont moins. La troisième est , que les vents violens qui soufflent avec la marée , la font monter au-delà de ses bornes ordinaires , & qu'ils la retardent en la diminuant , lorsqu'ils soufflent dans un sens contraire.

D'après ces principes , il est constant que si la baie d'Hudson étoit un golfe enclavé dans des terres , & qu'il ne fût ouvert qu'à la mer Atlantique , la marée y devoit être peu marquée ; qu'elle devoit s'affoiblir en s'éloignant de sa source , & qu'elle devoit perdre de sa force , lorsqu'elle auroit à lutter contre les vents. Or , il est prouvé , par des observations faites avec la plus grande intelligence , avec la plus grande précision , que la marée s'élève à une grande hauteur dans toute l'étendue de la baie. Il est prouvé qu'elle s'élève à une plus grande hauteur au fond de la baie , que dans le détroit même , ou au voisinage. Il est prouvé que cette hauteur augmente encore , lorsque les vents opposés au détroit se font sentir. Il doit donc être prouvé que la baie d'Hudson a d'autres communications avec l'océan , que celle qu'on a déjà trouvée.

Ceux qui ont cherché à expliquer des faits si frappans , en supposant une communication de la baie d'Hudson avec celle de Baffin , avec le détroit de Davis , se sont manifestement égarés. Ils ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture , qui n'a d'ailleurs aucun fondement , s'ils vouloient faire attention que la marée est beaucoup plus basse dans le détroit de Davis , dans la baie de Baffin , que dans celle d'Hudson.

Si les marées qui se font sentir dans le golfe dont il s'agit , ne peuvent venir ni de l'océan Atlantique , ni d'aucune autre mer Septentrionale , où elles sont toujours beaucoup plus foibles , on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du Sud. Ce système doit tirer un grand appui d'une vérité incontestable ; c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes , sont toujours causées par les vents du nord-ouest , qui soufflent directement contre ce détroit.

Après avoir constaté , autant que la nature le permet , l'existence d'un passage si long-tems & si inutilement désiré , il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcome à la côte occidentale , doit fixer les efforts qui ont été dirigés jusqu'ici de toutes parts , sans choix & sans méthode. On y voit le fond de la mer , à la profondeur d'onze brasses : c'est un indice que l'eau y vient de quelque océan , parce qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivières , de neiges fondues & de pluies. Des courans , dont on ne sauroit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer occidentale , tiennent ce lieu débarrassé de glaces , tandis que le reste du golfe en est entièrement couvert. Enfin les baleines , qui cherchent constamment dans l'arrière-saison à se retirer dans des climats plus chauds , s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été , ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre , non à l'océan septentrional , mais à la mer du Sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivières qui se perdent dans la côte occidentale de la baie d'Hudson , sont foibles & petites , ce qui fait présumer qu'elles ne viennent pas de loin , & que par conséquent les terres qui séparent les deux mers , ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la hauteur & la régularité des marées. Par-tout où le flux & le reflux observent des tems à-peu-près égaux , avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien , on est assuré de la proximité de l'océan , d'où viennent ces marées. Si le passage est court , &  
qu'il



qu'il ne soit pas avancé dans le Nord, comme tout annonce qu'il ne l'est point, on doit présumer qu'il n'est pas difficile. La rapidité des courans qu'on observe dans ces parages, & qui ne permettent pas aux glaces de s'y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L'utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire, sont si sensibles, qu'il y auroit de l'inconséquence à l'abandonner. Il est de l'intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne, de poursuivre ses tentatives jusqu'à ce qu'elle ait réussi, ou que l'impossibilité du succès lui soit démontrée. La résolution qu'elle a prise, en 1745, de promettre une récompense considérable aux navigateurs qui réussiroient dans ce grand projet, montre sa sagesse jusques dans sa générosité: mais ne suffit pas pour atteindre au but qu'elle se propose. Le ministère Anglois ne peut ignorer que les efforts de l'état ou des particuliers n'y parviendront pas, jusqu'à ce que le commerce de la baie d'Hudson soit entièrement libre. Il doit l'être pour toutes sortes de raisons, & en particulier parce que le terme de l'octroi accordé par Charles II, est expiré depuis long-tems & n'a jamais été légalement prolongé. La compagnie qui l'exerce depuis 1670, non contente de négliger l'objet de son institution, en ne faisant aucune démarche pour découvrir le passage du Nord-Ouest, a contrarié de toutes ses forces ceux que l'amour de la gloire ou d'autres motifs pouffoient à cette entreprise. Rien ne peut changer cet esprit d'iniquité qui tient à l'essence même du monopole.

Cependant, ce ne seroit peut-être pas aux mers septentrionales qu'il faudroit s'attacher principalement, pour découvrir le passage si désiré. Un bruit sourd se répandit, il y a deux siècles, qu'il en existoit un ailleurs, qu'on désignoit quelquefois sous le nom d'Anian. Les Espagnols, qui ne connoissoient pas encore la voie du cap de Horn pour entrer dans la mer du Sud, & qui n'y arrivoient que par le détroit de Magellan, décrié par de fréquens naufrages, faisoient avec chaleur cette opinion populaire. Ils firent cinq expéditions aussi dispendieuses qu'inutiles, & finirent enfin par désabuser l'Europe d'une fable qu'on les accusoit d'avoir

## VIII.

Le passage de la baie d'Hudson aux Indes orientales a-t-il été cherché convenablement.

inventée , pour détourner les autres nations du dessein de chercher un canal vers le Septentrion.

Ce repos ne fut pas , dit - on , de durée. La cour de Madrid , avertie que la Nouvelle - Angleterre prépare , en 1636 , un nouvel armement pour découvrir le passage par la mer Glaciale , ordonne de son côté , au Pérou , un autre armement , pour aller à la rencontre de ces navigateurs. L'amiral de Fuente , chargé de cette expédition , part , vers le milieu de 1640 , de Callao , avec quatre bâtimens. Il se débarrasse très - rapidement de tous les obstacles que la nature oppose à ses opérations , & arrive lui-même à la baie d'Hudson , tandis que ses lieutenans pénètrent dans le détroit de Davis & dans la mer de Tartarie , à la pointe de l'Asie. Après la découverte de ces trois passages , la petite flotte regagne très-heureusement la mer du Sud , d'où elle étoit sortie. On a prétendu que le conseil des Indes avoit mystérieusement dérobé aux nations la connoissance de cet événement , & qu'il avoit supprimé avec le plus grand soin , toutes les pièces qui en pourroient , un jour , rappeler le souvenir. A leur tour , les Espagnols assurent que l'expédition de Fuente , la découverte , tout est également chimérique ; & l'on ne sauroit douter qu'ils n'aient entièrement raison.

Il est très-possible que les écrits , récemment publiés à cette occasion , aient excité une curiosité louable. Le gouvernement du Mexique , animé du même feu qui commence à échauffer sa métropole , fit partir , le 13 juin 1773 , une frégate , dont la mission étoit de reconnoître l'Amérique à la plus haute latitude qu'il seroit possible. Ceux qui la montoient apperçurent la côte à 40 , à 49 , & même à 55 degrés 43 minutes , précisément à l'endroit que le capitaine Tichivikow l'avoit découverte , à sa première expédition du Kamtschatka. Le vaisseau entra dans le port de San - Blas pour y prendre de nouveaux vivres & recommencer ses courses. On ne peut guère douter que le desir d'éclaircir ce qui regarde le passage du nord-ouest , ne soit le but principal de tous ces travaux.

Après tant d'agitations infructueuses , qu'il paroisse un navi-

gateur, dont l'ame forte ne connoisse point de périls qui ne soient au-dessous d'elle; que la grandeur & la variété des fatigues n'effraie point son ame; que leur durée ne puisse lasser sa patience; qu'il soit animé du sentiment de la gloire, le seul ressort qui ferme les yeux sur le prix de la vie & qui pousse aux grandes entreprises; qu'il soit instruit pour bien voir; qu'il soit véridique pour ne dire que ce qu'il aura vu; & ses recherches auront peut-être un meilleur succès.

Cet homme extraordinaire s'est montré. C'est Cook; Cook qui laisse si loin de lui tous ses émules, est parti pour Othaiti. De-là il doit se porter au nord de la Californie, & y chercher le passage du nord-ouest. Il aura, pour le trouver, beaucoup d'avantages refusés à ceux qui ont pris la route de la baie d'Hudson ou des contrées limitrophes. Si ce fameux canal se dérobe encore à son audace & à ses lumières, il en faudra conclure qu'il n'existe pas, ou qu'il n'est pas donné aux mortels de le découvrir.

O incroyable vicissitude des choses humaines! ô puissance éternelle du fort, qui croise ou favorise, retarde ou accélère, arrête ou suspend nos entreprises! Cook que la nature avoit doué du génie & de l'intrépidité qu'exigent les choses extraordinaires; Cook qu'une nation généreuse & éclairée avoit pourvu de tous les moyens qui peuvent assurer un succès; Cook, dont un jeune roi, convaincu sans doute que la vertu suit le progrès des lumières, avoit ordonné que durant les hostilités on respectât, on secourût le navire comme en pleine paix; Cook qui avoit parcouru des espaces immenses & touchoit à la fin de ses travaux: Cook trouve le terme de sa vie sous la main d'un sauvage. L'homme, dont la cendre devoit reposer à côté de celle des rois, est inhumé au pied d'un arbre dans une île presque ignorée.

Si son lieutenant Clerke, qui suit ses projets, découvre enfin le passage si opiniâtrément cherché & que ce passage soit d'un accès facile, les liaisons de l'Europe avec les Indes Orientales & Occidentales deviendront plus vives, plus suivies, plus considérables. Le détroit de Magellan, le cap de Horn seront entièrement abandonnés, & le cap de Bonne-Espérance beaucoup moins fréquenté.



Ces révolutions, qui peuvent influer d'une manière si marquée sur la baie d'Hudson, ne changeront jamais la destinée du Canada, conquis sur la France en 1760.

## IX.

Etat du Canada, depuis qu'il a passé sous la domination Britannique.

Pendant quatre années, cette colonie fut divisée en trois gouvernemens militaires. C'étoient les Officiers des troupes qui jugeoient les causes civiles & criminelles, à Quebec & aux Trois-Rivières, tandis qu'à Montréal, ces fonctions augustes & délicates étoient confiées à des citoyens. Les uns & les autres ignoroient également les loix. Le commandant de chaque district auquel on pouvoit appeller de leurs sentences, ne les connoissoit pas davantage.

L'année 1764 vit éclore un nouveau système. On démembra du Canada la côte de Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve; le lac Champlain & tout l'espace au Sud du quarante-cinquième degré de latitude, dont la Nouvelle-York fut accrue; l'immense territoire à l'ouest du fort de la Golette & du lac Nissiping qui fut laissé sans gouvernement. Le reste, sous le nom de province de Quebec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque, on donna à la colonie les loix de l'amirauté Angloise : mais à peine cette innovation fut-elle apperçue, parce qu'elle n'intéressoit guère que les conquérans, en possession de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention à l'établissement des loix criminelles d'Angleterre. C'étoit un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada.

Auparavant, un coupable, vrai ou présumé, étoit saisi, jeté dans une prison, interrogé, sans connoître, ni son délit, ni son accusateur, sans pouvoir appeller auprès de lui, ou ses parens, ou ses amis, ou des conseils. On lui faisoit jurer de dire la vérité, c'est-à-dire, de s'accuser lui-même, & pour comble d'absurdité, sans attacher aucune valeur à son témoignage. On s'étudioit ensuite à l'embarasser de questions captieuses, dont il étoit plus facile au crime impudent qu'à l'innocence troublée de se démêler. On eût dit que la fonction d'un juge n'étoit que l'art subtil de trouver des coupables. On ne le confrontoit avec ceux qui avoient déposé

contre lui qu'un instant avant le jugement qui prononçoit, ou l'absolution, ou le plus ample informé, ou la torture & le supplice. Dans le cas d'absolution, l'innocent n'obtenoit aucune indemnité. Au contraire, la sentence capitale étoit toujours suivie de confiscation : car telle est en abrégé la procédure criminelle Française. Le Canadien conçut facilement & sentit vivement le prix d'une législation qui ne laissoit subsister aucun de ces désordres.

Le code civil de la Grande-Bretagne ne causa pas la même satisfaction. Ces statuts sont compliqués, obscurs & multipliés ; ils sont écrits dans une langue, qui alors n'étoit pas familière au peuple conquis. Indépendamment de ces considérations, les Canadiens avoient vécu cent cinquante ans sous un autre régime. Ils y tenoient par la naissance, par l'éducation, par l'habitude, & peut-être aussi par un certain orgueil national. Pouvoient-ils n'avoir pas un chagrin extrême de voir changer la règle de leurs devoirs, la base de leur fortune ? Si le mécontentement ne fut pas porté jusqu'à troubler l'ordre public : c'est que les habitants de cette région n'avoient pas encore perdu cet esprit d'obéissance aveugle qui avoit si long-tems dirigé toutes leurs actions : c'est que les administrateurs & les magistrats qu'on leur avoit donnés, s'écartèrent constamment de leurs instructions, pour se rapprocher, autant qu'il étoit possible, des coutumes & des maximes qu'ils trouvoient établies.

Cet ordre de choses ne pouvoit pas durer. Le parlement le sentit. Il régla qu'au premier mai 1775, le Canada recouvreroit ses premières limites : qu'il seroit régi par son ancienne jurisprudence & par les loix criminelles & maritimes de l'Angleterre : qu'il auroit l'exercice libre de la religion Romaine, sans que ce culte pût jamais être un obstacle à aucuns des droits du citoyen : que la dîme ecclésiastique, que les obligations féodales, si heureusement tombées en désuétude depuis la conquête, recouvreroient leur première force. Un conseil, formé par le roi, pouvoit annuler ces arrangemens, exercer tous les pouvoirs, excepté celui d'imposer des taxes. Il devoit être composé de vingt-trois personnes, choisies indifféremment dans les deux nations, & assujetties seulement à un serment de fidélité.

Cette aristocratie, très-variable & d'un genre tout-à-fait nouveau, déplut généralement. Les anciens sujets de la Grande-Bretagne, établis depuis peu dans cette nouvelle possession, furent fort mécontents de se voir ravir une partie de leurs premiers droits. Les Canadiens, qui commençoient à connoître le prix de la liberté & auxquels on avoit promis ou fait espérer le gouvernement Anglois, se virent, avec douleur, déchus de leurs espérances. Il est vraisemblable que la cour de Londres elle-même ne pensoit pas plus favorablement de son opération. C'est le mécontentement, déjà connu, de la plupart de ses provinces du Nouveau-Monde, qui lui inspira cet arrangement. On doit croire qu'elle reviendra sur ses pas, lorsque la politique & les circonstances le lui permettront.

Mais enfin, qu'est devenu le Canada durant le cours de ces révolutions trop rapidement arrivées dans le gouvernement ?

La population que les combats y avoient sensiblement diminuée, s'est élevée à cent trente mille âmes dans l'espace de seize ans. La province n'a pas dû cet accroissement à de nouveaux colons. A peine y est-il arrivé assez d'Anglois pour remplacer mille ou douze cens François qui en étoient sortis après la conquête. C'est la paix, c'est l'aisance, c'est la multiplication des travaux utiles qui seuls ont produit cet événement heureux.

Les premières années de tranquillité ont servi à tirer la colonie de l'espèce de cahos où une guerre malheureuse & destructive l'avoit plongée. Les améliorations n'ont pas tardé à suivre.

Depuis long-tems on faisoit au Canada des bas, des dentelles, de grosses toiles, des étoffes communes. Ces manufactures se sont étendues, mais on ne les a point perfectionnées. Les deux dernières doivent rester dans cet état de dégradation jusqu'à ce qu'elles sortent des mains des femmes qui seules les fabriquent, ainsi que d'autres plus convenables à leur sexe.

Le commerce du castor & des pelleteries n'a pas diminué, comme on le craignoit. Il a même un peu augmenté, parce que les Canadiens, plus actifs que leurs voisins, plus habiles à traiter avec les sauvages, sont parvenus à resserrer les liaisons de la baie



d'Hudson & de la Nouvelle-York. Les fourrures ont d'ailleurs doublé de valeur en Europe, tandis que les objets qu'on donne en échange n'ont que peu augmenté de prix.

Quoique les mers voisines du Canada soient très-poissonneuses, les Canadiens ne les ont guère fréquentées. Les obstacles physiques qui les éloignent de la navigation, les dégoûtent encore de la pêche. Cependant, celle de la morue, anciennement essayée à Gaspé & à Montlouis; celle du saumon & du loup-marin assez bien établie à la côte de Labrador, ont fait quelques progrès depuis la conquête. On a même tenté celle de la baleine, mais sans un succès suffisant pour la continuer. On la reprendra sans doute, lorsque le nombre des matelots, les lumières & peut-être les gratifications auront aplani les difficultés.

Les troupeaux se sont multipliés. Cependant, il n'a été fait encore des salaisons que pour la consommation intérieure, que pour la navigation extérieure de la colonie. Bientôt on en enverra aux Indes Occidentales, comme on y porte déjà des chevaux qui, quoique petits, sont infatigables.

La culture du lin, du chanvre, du tabac a reçu des accroissemens sensibles. Celle du bled a sur-tout attiré l'attention de la colonie. En 1770, elle a commencé de fournir des farines aux Indes Occidentales; des grains à l'Italie, au Portugal, à l'Espagne, à l'Angleterre même; & cette exportation augmente continuellement.

En 1769, les productions vendues à l'étranger s'élevèrent à 4,077,602 liv. 7 s. 8 den. Elles furent emportées par environ soixante-dix navires de la Vieille ou de la Nouvelle-Angleterre, dont plusieurs arrivèrent sur leur lest. Les autres portèrent à la colonie, des Indes Occidentales, du rum, des melasses, du café, du sucre; de l'Espagne, de l'Italie & du Portugal, des sels, des huiles, du vin & des eaux-de-vie; de la métropole, des étoffes, des toiles & des meubles. Le Canada ne possède en propre que les bateaux nécessaires aux consommations intérieures; une douzaine de petits bâtimens employés à la pêche du loup-marin; & cinq ou six qu'on expédie pour les Antilles. Loin que la cons-

truction des vaisseaux ait augmenté, elle a diminué depuis la conquête; & c'est à la cherté de la main-d'œuvre, devenue plus considérable, qu'il faut attribuer un changement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre.

Cet inconvénient n'a pas empêché que la colonie ne soit devenue plus riche qu'elle ne le fut sous une autre domination. Depuis 1772, ses dettes sont entièrement payées, & elle n'a point de papier-monnoie. Son numéraire augmente tous les jours, & par la multiplication de ses denrées, & par les dépenses du gouvernement. Indépendamment de ce que la Grande-Bretagne a dépensé pour ses troupes, son administration civile lui coûte annuellement 625,000 liv.; tandis qu'elle ne retire que 225,000 liv. des impositions, dont en 1765, 1772 & 1773 elle a chargé les vins, les eaux-de-vie, le rum, les melasses, les verres & les couleurs.

L'étendue du Canada, la fertilité de son sol, la salubrité de son climat sembleroient l'appeler à de grandes prospérités: mais de puissans obstacles s'y opposent. Cette région n'a qu'un fleuve pour ses exportations, pour ses importations, encore les glaces en interdisent-elles l'approche pendant six mois; encore des brumes épaisses en rendent-elles la route lente & difficile le reste de l'année. Il arrivera de-là que les autres colonies septentrionales qui ont les mêmes productions que cette province, & qui n'ont pas de pareils obstacles à surmonter, auront toujours un avantage décidé sur elle, pour les grandes pêcheries des mers voisines, pour la navigation aux Indes Occidentales & en Europe. En ce point, l'isle de Saint-Jean est plus heureuse.

X.

Ce que les isles de S. Jean, de la Madeleine & du cap Breton sont devenues, depuis qu'elles ont subi le joug Anglois.

Lorsque les Anglois s'emparèrent de Saint-Jean, situé dans le golfe Saint-Laurent, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser plus de trois mille François qui, depuis peu, y avoient formé des établissemens. La propriété de l'isle n'eut pas été plutôt assurée au vainqueur par les traités, que le comte d'Egmont desira de s'en voir le maître. Il s'engageoit à fournir, à ses frais, douze cens hommes armés pour la défense de la colonie; pourvu qu'il lui fût permis de céder aux mêmes conditions & en arrière-fiefs,  
des

des portions considérables de son territoire. Ces offres étoient agréables à la cour de Londres : mais une loi portée à l'époque mémorable du rétablissement de Charles II avoit défendu la cession du domaine de la couronne, sous la redevance d'un service militaire ou d'un hommage féodal. Les jurisconsultes prononcèrent que ce statut regardoit le Nouveau-Monde comme l'ancien ; & cette décision fit naître d'autres idées au gouvernement.

La longue & cruelle tempête, qui avoit agité le globe, étoit apaisée. La plupart des officiers, dont le sang avoit scellé les triomphes de l'Angleterre, étoient sans occupation & sans subsistance. On imagina de leur partager le sol de Saint-Jean, sous la condition qu'après dix ans d'une jouissance gratuite, ils paieroient chaque année au fisc, comme dans la plupart des provinces du continent Américain, 2 liv. 10 s. 7 den. & demi pour chaque centaine d'acres qu'ils posséderaient. Très-peu de ces nouveaux propriétaires avoient la volonté de se fixer dans ces régions lointaines ; très-peu étoient en état de faire les avances qu'exigeoient des défrichemens un peu étendus. Presque tous cédèrent, pour plus ou moins de tems, pour une rente plus ou moins modique, leurs droits à des Irlandois, sur-tout à des montagnards Ecoffois. Le nombre des colons ne s'élève pas encore au-dessus de douze cens. La pêche de la morue & diverses cultures les occupent. Ils n'ont aucune liaison d'affaires avec l'Europe. C'est avec Quebec, c'est avec Halifax seulement qu'ils commercent.

Jusqu'en 1772, Saint-Jean fut une dépendance de la Nouvelle-Ecosse. A cette époque, il forma un état particulier. On lui donna un gouverneur, un conseil, une assemblée, une douane, une amirauté. C'est le port la Joie, maintenant appelé Charlotte-Town, qui est le chef-lieu de la colonie.

Une isle si peu étendue ne paroïssoit guère susceptible de la dignité où elle étoit appelée par une faveur dont nous ignorons la cause. Pour donner une sorte de réalité à cet établissement, on y attacha les isles de la Madéleine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morue & de vaches marines ; on y attacha l'Isle-Royale, autrefois fameuse, mais qui a perdu son importance



en changeant de domination. Louisbourg, la terreur de l'Amérique Angloise, il n'y a pas vingt ans, n'est plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François, qu'une défiance injuste & peu raisonnée dispersa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou six cens hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même cessé de penser aux mines de charbon de terre.

Ces mines sont très-abondantes à l'Isle-Royale, d'une exploitation facile, &, en quelque manière, inépuisables. Il y régnoit, sous les anciens possesseurs, un désordre que le nouveau gouvernement a voulu prévenir, en s'en réservant la propriété, pour ne l'abandonner qu'à ceux qui auroient des moyens suffisans pour la rendre utile. Ceux qui formeront cette entreprise avec les fonds nécessaires, trouveront un débouché avantageux dans toutes les isles occidentales de l'Amérique. Ils en trouveront même sur les côtes & dans les ports du continent septentrional, où l'on éprouve déjà la cherté du bois, & où elle se fera toujours sentir davantage. Ce genre d'industrie formera à la colonie une navigation qui s'accroîtra sans cesse, qui accroîtra même ses pêcheries : mais non jusqu'au point de jamais égaler celles de Terre-Neuve.

XI.

Description de  
l'Isle de Terre-  
Neuve.

Située entre les quarante-six & cinquante-deux degrés de latitude nord, cette isle n'est séparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de détroit de Belle-Isle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cens lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de son intérieur, parce qu'on n'y a jamais pénétré bien avant, & que vraisemblablement personne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réussir. Le peu qu'on en connoît est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & sablonneuses. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d'anfes, de rades, de ports ; quelquefois

couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux qui semblent destinés à sécher le poisson qu'on prend aux environs. On éprouve des chaleurs fort vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins par sa position que par les hauteurs, les forêts, les vents, sur-tout par ces monstrueuses glaces, qui, venues des mers du Nord, se trouvent arrêtées sur ses rivages, & y séjournent. Les quartiers situés au nord & à l'ouest jouissent constamment du ciel le plus pur: il est beaucoup moins serain à l'est & au sud, trop voisins du grand banc, où il règne un brouillard perpétuel.

La découverte de Terre-Neuve fut faite, en 1497, par le Vénitien Jean Cabot. Cet événement n'eut aucune suite. Au retour de ce grand navigateur, l'Angleterre étoit trop occupée de ses démêlés avec l'Ecosse, pour penser sérieusement à des intérêts si éloignés.

Trente ans après, Henri VIII envoya deux vaisseaux pour étudier l'île qu'on n'avoit fait d'abord qu'appercevoir. L'un des bâtimens périt sur ces côtes sauvages, & l'autre regagna l'Europe sans avoir acquis de lumières.

Un nouveau voyage, entrepris en 1536, fut plus utile. Les aventuriers qui l'avoient tenté, avec le secours du gouvernement, apprirent à leur patrie qu'on pourroit pêcher à Terre-Neuve une grande abondance de morue. Cette instruction ne fut pas tout-à-fait perdue. Bientôt après, de petits bâtimens partis d'Angleterre au printemps, y revenoient dans l'automne avec des cargaisons entières de poisson séché ou salé.

Dans les premiers tems, le terrain nécessaire pour préparer la morue, appartenoit au premier qui s'en emparoit. Cet usage étoit une semence de discordes. Le chevalier Hampshrée, qu'Elisabeth envoya, en 1582, dans ces parages avec cinq navires, fut autorisé à assurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choisie.

Ce nouvel ordre de choses multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit, en 1615, deux cens cinquante

XII.

A quelles époques & de quelle manière les Anglois & les François s'établirent - ils à Terre-Neuve.

navires Anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux. Tous ces bâtimens étoient partis d'Europe. Ce ne fut que quelques années après, qu'il s'y éleva des habitations fixes. Peu-à-peu, elles occupèrent, sur la côte orientale, l'espace qui s'étend depuis la baie de la Conception, jusqu'au cap de Raze. Les pêcheurs, placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du sol & de leurs occupations, pratiquèrent entre eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point de réunion étoit à Saint-Jean. C'est-là que dans un excellent port, ouvert entre deux montagnes très-rapprochées, ils trouvoient des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fournissoient à tous leurs besoins.

Les François n'avoient pas attendu ces progrès du commerce Anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils prétendent même avoir fréquenté les côtes de cette île dès le commencement du seizième siècle. Cette époque peut être trop reculée : mais il est certain qu'elle est antérieure à l'année 1634, tems auquel ils obtinrent, selon leurs rivaux, de Charles I la liberté de pêcher dans ces parages, en lui payant un droit de cinq pour cent, & bientôt après l'exemption de ce tribut, également onéreux & humiliant.

Quoi qu'il en soit de cette particularité, dont aucun monument n'a constaté la certitude, il est démontré que vers le milieu du dix-septième siècle, Terre-Neuve recevoit annuellement les François. Ils ne s'occupoient pas, à la vérité, de la côte occidentale de l'île, quoique formant en partie le golfe Saint-Laurent, elle fût censée leur appartenir : mais ils fréquentoient en assez grand nombre la septentrionale, qu'ils avoient appelée le petit Nord. Quelques-uns s'étoient même fixés sur la méridionale, où ils avoient formé une espèce de bourgade dans la baie de Plaisance, qui réunissoit toutes les commodités qu'on pouvoit désirer pour une pêche heureuse.

Entre tous les établissemens dont les Européens ont couvert le Nouveau-Monde, il ne s'en trouve point de la nature de celui de Terre-Neuve. Les autres ont généralement servi de tombeau aux



premiers colons qu'ils ont reçus & à un grand nombre de ceux qui les ont suivis : lui seul n'a pas dévoré un seul homme ; il a même rendu des forces à plusieurs de ceux que des climats moins sains avoient épuisés. Les autres ont été un théâtre à jamais odieux d'injustices, d'oppression, de carnage : lui seul n'a point offensé l'humanité, n'a blessé les droits d'aucun peuple. Les autres n'ont donné des productions qu'en recevant en échange des valeurs égales : lui seul a tiré du sein des eaux une richesse formée par la nature seule & qui sert d'aliment à diverses contrées de l'un & l'autre hémisphère.

Combien il se passa de tems avant qu'on fît ce parallèle ! Qu'étoit-ce aux yeux des peuples que du poisson en comparaison de l'argent qu'on alloit chercher dans le Nouveau-Monde ? Ce n'est que tard qu'on a compris, si même on le comprend bien encore, que la représentation de la chose ne vaut pas mieux que la chose même ; & qu'un navire rempli de morue & un galion sont des bâtimens également chargés d'or. Il y a même cette différence remarquable, que les mines s'épuisent & que les pêcheries ne s'épuisent pas. L'or ne se reproduit pas, & l'animal ne cesse de se reproduire.

La richesse des pêcheries de Terre-Neuve avoit si peu frappé la cour de Versailles en particulier, qu'elle n'avoit pas songé à ces parages avant 1660, & qu'elle ne voulut s'en occuper alors que pour y détruire ce que ses sujets y avoient fait de bien, sans son influence. Elle abandonna la propriété de la baie de Plaisance à un particulier nommé Gargot : mais cet homme avide fut repoussé par les pêcheurs qu'on lui avoit permis de dépouiller. L'autorité ne s'opiniâtra point à soutenir l'injustice dont elle s'étoit rendue coupable ; & cependant la colonie n'en fut pas moins opprimée. Tirés de l'heureux oubli où ils étoient restés, les hommes laborieux, que le besoin avoit réunis sur cette terre stérile & sauvage, furent vexés, sans relâche, par les commandans qui se succédèrent dans un fort qu'on avoit construit. Cette tyrannie qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aisance nécessaire pour pousser leurs travaux avec succès, devoit

empêcher aussi qu'ils ne se multipliassent. La pêche Française ne put donc atteindre le niveau de la pêche Anglaise.

Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas, à Utrecht, que ces voisins entreprenans, soutenus des Canadiens, accoutumés à la chasse & aux coups de main, avoient porté, durant les deux dernières guerres, la désolation dans ses divers établissemens. C'en étoit assez pour lui faire demander la possession entière de Terre-Neuve; & les malheurs de la France épuisée, déterminèrent à ce sacrifice. Cette puissance se réserva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'isle, & même sur tout le grand banc qui en étoit une dépendance.

## XIII.

C'est la morue  
seule qui rend  
Terre-Neuve  
intéressante.  
Etat actuel de  
cette pêche,  
divisée en pé-  
che errante &  
en pêche séden-  
taire.

Le poisson, qui rend ces parages si célèbres, c'est la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, & communément il en a beaucoup moins. L'océan n'en nourrit aucun, dont la gueule soit plus large à proportion de la grandeur, ni qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer & du verre. Son estomac ne digère pas ces matières, comme on l'a cru long-tems: il se retourne, & se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode. Si l'estomac de ce poisson n'avoit pu se retourner, il auroit été moins vorace. C'est son organisation qui le rend inadvertant sur les substances dont il se nourrit. La conformation des organes est le principe des appétits dans toutes les substances vivantes des trois règnes de la nature.

La morue se montre dans les mers du Nord de l'Europe. Elle y est pêchée par trente bâtimens Anglois, soixante François, & cent cinquante Hollandois; les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrens les Islandois, & surtout les Norwégiens. Ces derniers s'occupent, avant la saison de la pêche, à ramasser sur la côte des œufs de morue, appât nécessaire pour prendre la sardine. Ils en vendent, année commune, vingt à vingt-deux mille tonnes, à neuf livres la tonne. Si l'on en avoit le débit, on en prendroit bien davantage; puisqu'un physicien habile, qui a eu la patience de compter les œufs d'une morue, en a trouvé neuf millions trois cens quarante-quatre mille. Cette générosité de la nature, doit être plus grande

encore à Terre - Neuve, où la morue est infiniment plus abondante.

Elle est aussi plus délicate, quoique moins blanche; mais elle n'est pas un objet de commerce lorsqu'elle est fraîche. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée & séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte, & se pêche au grand banc.

Cette bande de terre, est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux des débris du continent, que la mer emporte & accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu'il n'est pas aisé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long, sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, est une espèce de baie, qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs, dans tout cet espace, sont fort inégales. Il s'y trouve depuis cinq jusqu'à soixante brasses d'eau. Le soleil ne s'y montre presque jamais, & le ciel y est, le plus souvent, couvert d'une brume épaisse & froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour; ce qui doit venir de ce que la mer irrégulièrement poussée par des courans qui portent tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont partout à pic, & en est repoussée avec la même violence. Cette cause est d'autant plus vraisemblable, que sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d'un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue disparaît presque toujours du grand banc & des petits bancs voisins, depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année.

Avant de la commencer, on fait une galerie depuis le grand mât en arrière, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure, est garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s'y mettent dedans, la tête garantie des injures du tems, par un toit goudronné qui tient à ces barils. A mesure



qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; ensuite ils la livrent à un mouffe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laisse tomber par un écoutillon dans l'entrepont, où l'habilleur lui tire l'arête jusqu'au nombril, & la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C'est-là qu'elle est salée, & rangée en piles. Le saleur a l'attention d'observer qu'il y ait, entre les rangs qui forment les piles, assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu'il n'y en ait que ce qu'il faut. Le trop ou le trop peu de sel, est également dangereux : l'un & l'autre excès fait avarier la morue.

Mais un phénomène bien constaté, c'est qu'à peine la pêche de ce poisson est commencée, que la mer s'engraisse, s'adoucit, & que les barques règnent sur la surface des eaux, comme sur une glace polie. Lorsqu'on dépèce la baleine, la graisse qui en découle produit le même effet. Un vaisseau nouvellement gondonné, apaise la mer sous lui, & autour des bâtimens qui l'avoisinent. En 1756, le docteur Franklin allant à Louisbourg avec une grande flotte, remarqua que la lague de deux vaisseaux étoit singulièrement unie, tandis que celle des autres étoit agitée. Il en demanda la raison au capitaine, qui lui expliqua cette différence par la lavure des ustensiles de cuisine, raison qui ne satisfait pas le physicien; mais dont il reconnut la vérité par une suite d'expériences où il vit quelques gouttes d'huile, dont la quantité réunie auroit à peine rempli une cuillère, tempérer les vagues à plus de cent toises, avec une célérité d'expansion aussi merveilleuse que sa division. Il paroît que l'huile végétale a plus d'efficacité que l'huile animale. On estime la durée du calme qui en résulte à deux heures, en pleine mer, où cet effet exige l'effusion d'un volume d'huile considérable. Le sacrifice de quelques barils de ce liquide, a sauvé de grands bâtimens d'un naufrage, dont ils étoient menacés par la plus effroyable tempête.

Malgré une infinité de faits authentiques, jusqu'à présent il est douteux que l'huile, ou en général tous les corps gras, ou fluides,

ou

en divisés, aient la vertu d'abaisser la hauteur des flots. Ils paroissent n'avoir d'action que contre les brisans.

On dit que la mer brise, lorsqu'elle s'élève très-haut en bouillonnant & en formant comme des colonnes d'eaux, qui retombent avec violence. Lorsque la mer est grosse, les vagues montent, mais se suivent régulièrement, & les navires obéissent, sans péril, à ce mouvement, qui semble les porter aux nues, ou les descendre aux enfers. Mais lorsque les vagues sont agitées violemment par des vents qui soufflent en sens contraires, ou par quelque autre cause, il n'en est pas ainsi. Deux vaisseaux, assez voisins pour se parler, cessent tout-à-coup de s'apercevoir. Il s'élève entre eux une montagne d'eau, qui, venant à éclater & à fondre sur eux, suffit pour les abymer. Cet état de mer n'est pas fréquent. On peut voyager long-tems sans y être exposé. Mais l'emploi de l'huile n'en garantit-elle qu'un seul bâtiment, sur la multitude de ceux qui couvrent l'océan, dans un grand nombre d'années, l'importance de ce facile secours seroit encore très-grande.

Les pêcheurs de Lisbonne & ceux des Bermudes rendent à l'eau le calme & la transparence avec un peu d'huile, qui arrête tout-à-coup l'irrégularité des réfractions des rayons de la lumière, & leur permet d'apercevoir le poisson. Les plongeurs modernes, qui vont chercher la perle au fond de la mer, ont coutume, à l'exemple des plongeurs anciens, de se remplir la bouche d'huile, qu'ils lâchent goutte à goutte, à mesure que l'obscurité leur dérobe leur proie. Il y en a qui présument la présence du requin & l'abondance du hareng, dans les lieux où la mer leur offre un calme qui n'existe pas sur le reste du parage. Les uns diront que c'est l'effet de l'huile qui s'échappe du corps du hareng; d'autres qu'elle en sort sous la dent du requin qui le dévore. Ils usent du même moyen, tantôt pour discerner les pointes de rocher couvertes dans l'agitation des flots, tantôt pour arriver à terre avec moins de péril. Pour cet effet, les uns suspendent au derrière de leurs barques un paquet d'intestins, remplis de la graisse du fomal ou pêtrel, oiseau qui vomit toute pure l'huile des poissons

dont il se nourrit. D'autres remplacent ces intestins par une cruche renversée , dont l'huile distille , à discrétion , par une ouverture faite au bouchon.

Le terrible élément , qui a séparé les continens ; qui submerge les contrées ; qui chasse devant lui les animaux , les hommes , & qui envahira tôt ou tard leurs demeures , s'apaisera dans sa fureur , si vous passez & repassez , à sa surface , une plume imbibée d'huile. Qui sait quelles peuvent être les suites de cette découverte ; si l'on peut appeller de ce nom une connoissance qui ne peut être disputée à Aristote & à Pline ? Si une plume trempée dans l'huile applanit les flots , que ne produiront point de longues ailes , sans cesse humectées du même fluide & artistement adaptées à nos vaisseaux ?

Cette idée n'échappera pas au ridicule de nos esprits superficiels : mais est-ce pour eux qu'on écrit ? Nous méprisons trop les opinions populaires. Nous pronçons avec trop de précipitation sur la possibilité ou l'impossibilité des choses. Nous avons passé d'un extrémité à l'autre dans notre jugement de Pline le naturaliste. Nos ancêtres ont trop accordé à Aristote ; nous lui avons , nous , plus refusé peut-être qu'il ne convenoit à des hommes , dont le plus instruit n'en savoit pas assez , soit pour approuver , soit pour contredire son livre des animaux. Ce dèdaiñ , je le pardonnerais peut-être à un Buffon , à un Daubenton , à un Linné : mais il m'indigne toujours dans celui qui sortant de sa véritable sphère , fuyant la gloire qui vient à lui pour courir après celle qui le fuit , se hasardera de prononcer sur le mérite de ces hommes de génie , avec une intrépidité qui révolteroit , quand même elle seroit appuyée sur les titres les plus éclatans & les moins contestés.

Dans le droit naturel , la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puissances , qui avoient formé des colonies dans le nord de l'Amérique , étoient parvenues assez facilement à se l'approprier. L'Espagne , qui seule y formoit quelques prétentions , & qui , par la multitude de ses moines , sembloit y avoir des droits fondés sur leur besoin , les



abandonna dans la dernière paix. Il n'y a que les Anglois & les François, qui fréquentent ces parages.

En 1773, la France y envoya cent vingt-cinq navires, qui formoient neuf mille trois cens soixante-quinze tonneaux & qui étoient montés par seize cens quatre-vingt-quatre hommes. On prit deux millions cent quarante-un milliers de morues, qui rendirent cent vingt-deux barriques d'huile. Le produit entier fut vendu 1,421,615 livres.

La nation rivale fit une pêche beaucoup plus considérable. Peu de ceux qui y étoient employés étoient partis d'Europe. La plupart arrivoient de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse, de l'isle même de Terre-Neuve. Leurs bâtimens étoient petits, faciles à manier, peu élevés sur l'eau, & ne donnoient guère de prise aux vents & à l'agitation des vagues. C'étoient des matelots plus endurcis à la fatigue, plus accoutumés au froid, plus faits à une discipline austère qui les montoient. Ils portoient avec eux un appât fort supérieur à celui qu'on trouvoit sur les lieux. Aussi leur pêche fut elle infiniment supérieure à celle du François. Mais comme ils avoient moins de débouchés que lui pour la morue verte, la plus grande partie du poisson qu'ils prirent fut porté sur les côtes voisines, où on le convertissoit en morue sèche.

Cette autre morue s'obtient de deux manières. Celle qu'on nomme pêche errante, appartient aux navires expédiés tous les ans d'Europe pour Terre-Neuve, à la fin de mars ou dans le courant d'avril. Souvent ils rencontrent, au voisinage de l'isle, une quantité de glaces que les courans du Nord poussent vers le Sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, & qui fondent plutôt ou plus tard, à la chaleur de la saison. Ces pièces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s'élèvent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, & cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingts brasses. Jointes à d'autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues, sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L'intérêt, qui porte les navigateurs à tou-

cher le plus promptement aux atterrages , pour choisir les havres les plus favorables à la pêche , leur fait braver la rigueur des saisons & des élémens , conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire , les foudres d'une place assiégée , la manœuvre du combat naval le plus savant & le plus opiniâtre , n'ont rien qui demande autant d'audace , d'expérience & d'intrépidité , que les énormes boulevards flottans que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims , la plus cruelle de toutes les soifs , la faim & la soif de l'or percent toutes les barrières , traversent ces montagnes de glace , & l'on arrive enfin à cette île où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson.

Après le débarquement , il faut couper du bois , élever ou réparer des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis , on se partage. La moitié des équipages reste à terre , pour donner à la morue les façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan , il y a quatre hommes par bateau ; & trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci , qui sont le plus grand nombre , partent dès l'aurore , s'éloignent jusqu'à trois , quatre ou cinq lieues des côtes , & reviennent dans la nuit jeter sur leurs échafauds , dressés au bord de la mer , le fruit du travail de toute la journée.

Le décolleur , après avoir coupé la tête à la morue , lui vuide le corps , & la livre à l'habilleur , qui la tranche & la met dans le sel , où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée , elle est étendue sur du gravier , où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles , où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la grève , où elle achève de sécher , & prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. A peine laisse-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureusement , la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines , si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les grèves , trop éloignées de la mer ,

font perdre beaucoup de tems. Il en est dont le fond de roc vif & sans varec , n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunit par les eaux douces qui s'y déchargent ; & d'autres où il est brûlé de la réverbération du soleil , réfléchi par les montagnes.

Les havres , même les plus favorables , ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle se porte tantôt au Nord , tantôt au Sud , & quelquefois au milieu de la côte ; attirée ou poussée par la direction du caplan ou des vents. Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfère. Les frais de leurs établissemens sont perdus , par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche.

Elle finit dès les premiers jours de septembre ; parce que le soleil cesse alors d'avoir la force nécessaire pour sécher la morue. Tous les navigateurs n'attendent pas même cette époque pour mettre à la voile. Plusieurs se hâtent de prendre la route des Indes Occidentales ou des états catholiques de l'Europe , pour obtenir les avantages de la primeur , qu'on perdrait dans une trop grande concurrence.

Des ports de France partirent pour cette pêche, en 1773 , cent quatre bâtimens qui composoient quinze mille six cents vingt-un tonneaux , & qui avoient sept mille deux cents soixante-trois matelots. Cent quatre-vingt dix mille cent soixante quintaux & deux mille huit cents vingt-cinq barriques d'huile furent la récompense de leurs travaux. Ces deux objets réunis rendirent 3,816,580 livres.

Mais comment est-il arrivé qu'un empire dont la population est immense, dont les côtes sont très-étendues ; qu'un gouvernement qui a de si grands besoins , & pour ses provinces d'Europe , & pour ses colonies du Nouveau-Monde : comment est-il arrivé que la plus importante de ses pêcheries ait été réduite à si peu de chose ? Des causes intérieures , des causes extérieures ont amené cet événement.

La morue fut long-tems surchargée de droits à l'entrée du royaume. Sa consommation devoit de nouvelles taxes. On espé-



roit, en 1764, que ces vexations alloient finir. Le conseil se divisa malheureusement. Quelques-uns de ses membres s'opposèrent à la franchise du poisson salé, parce que d'autres membres s'étoient déclarés contre l'exportation des eaux-de-vie de cidre & de poiré. La raison se fit enfin entendre. Le fisc consentit, en 1773, au sacrifice de la moitié des impositions arrachées jusqu'alors à cette branche d'industrie, & deux ans après à l'abandon entier de cette ressource peu considérable.

Le sel est un article principal & très-principal dans la pêche de la morue. Cette production de la mer & du soleil étoit montée à un prix excessif en France. En 1768, en 1770, on accorda pour un an seulement, & en 1774 pour un tems illimité, aux pêcheurs la liberté de s'en pourvoir chez l'étranger. Cette facilité leur a été depuis refusée, mais elle leur sera rendue. Le ministère comprendra que, sans une extrême nécessité, ses navigateurs n'emploieront jamais les sels d'Espagne & de Portugal de préférence aux sels fort supérieurs du Poitou & de la Bretagne.

Lorsque la morue verte arrive du nord de l'Amérique, il reste entre ses différentes couches une quantité considérable de sel non fondu. Les fermiers de la couronne abusèrent long-tems de l'ascendant qu'ils avoient pris dans les résolutions publiques pour le faire proscrire comme inutile ou même comme dangereux. Ce n'est qu'après un siècle de sollicitations, de démonstrations, qu'il a été permis de l'employer, avec beaucoup d'avantages, dans les pêcheries de morue sèche.

Les voilà donc détruites la plupart de ces barrières qu'une puissance, peu éclairée sur ses intérêts, opposoit elle-même à ses prospérités. Voyons ce qu'il faut penser de celles qu'une odieuse rivalité a élevées.

Terre-Neuve eut autrefois deux maîtres. La pacification d'Utrecht assura la propriété de cette île à la Grande-Bretagne; & les sujets de la cour de Versailles ne conservèrent que le droit d'y pêcher depuis le cap Bonaviste, en tournant au Nord, jusqu'à la Pointe-Riche. Mais cette dernière ligne de démarcation ne se trouvoit dans aucune des cartes qui avoient précédé le

traité. Le géographe Anglois Herman Moll fut le premier qui en parla en 1715, & il la plaça au cap Raye.

On étoit assez généralement persuadé qu'il en devoit être ainsi, lorsqu'en 1764, le ministère Britannique, sur la foi d'une lettre de Prior qui avoit manié l'affaire des limites, & d'une requête présentée au parlement en 1716, par les pêcheurs Anglois, prétendit que c'étoit par les cinquante degrés trente minutes de latitude qu'il falloit établir la Pointe-Riche. Le conseil de Louis XV défera sur-le-champ à des autorités qu'il auroit pu contester : mais ayant découvert lui-même dans ses archives une carte manuscrite qui avoit servi à la négociation, & qui plaçoit la Pointe-Riche par les quarante-neuf degrés de latitude, sur le bord & au nord de la baie des Trois-Îles, il demanda pour ses titres la même déférence qu'il avoit eue pour ceux qu'on lui avoit présentés. C'étoit le cri de la raison & de la justice. Cependant les François qui osèrent aller dans l'espace contesté essuyèrent la honte & le dommage de voir leurs bateaux confisqués. Tel étoit l'état des choses, lorsque les hostilités ont recommencé entre les deux nations. Il faut espérer, qu'à la paix prochaine, la cour de Versailles obtiendra le redressement de ce premier grief.

Elle s'occupera, sans doute, d'un autre bien plus important encore. Ses sujets, par les traités d'Utrecht & de Paris, devoient jouir de l'espace qui s'étend entre les caps Bonaviste & Saint-Jean. Trois mille Anglois y ont formé, à diverses époques, des établissemens fixes, & en ont ainsi nécessairement écarté des navigateurs qui arrivoient tous les ans d'Europe. La France a réclamé contre ces usurpations, & a obtenu que le ministère Britannique prescriroit à ses pêcheurs d'aller occuper ailleurs leur activité. L'ordre n'a pas été exécuté & ne pouvoit pas l'être. Alors la cour de Versailles a demandé, pour équivalent, la liberté de la pêche, depuis la Pointe-Riche jusques vers les îles Saint-Pierre & Miquelon. La conciliation paroïssoit devoir réussir : mais les troubles ont tout dérangé ; & c'est encore un arrangement à attendre de la paix prochaine.

Elle assurera aussi aux navigateurs François la pêche exclusive sur la partie de Terre-Neuve qu'ils sont autorisés à fréquenter. Ce droit ne leur avoit pas été contesté avant 1763. Jusqu'alors les Anglois s'étoient bornés à y aller pêcher le loup-marin durant l'hiver : ils avoient toujours fini leurs opérations & quitté la contrée avant le printems. A cette époque , ils commencèrent à fréquenter les mêmes havres que leurs concurrens occupoient seuls auparavant. Il falloit que la cour de Versailles eût été réduite à l'humiliation de sacrifier les côtes poissonneuses de Labrador, de Gaspé, de Saint-Jean, de Cap-Breton, pour qu'une nation trop fière de ses triomphes osât former cette nouvelle prétention. Ses amiraux portèrent même l'insolence de la victoire jusqu'à défendre aux pêcheurs François de suivre la morue le dimanche, sous prétexte que les pêcheurs Anglois s'abstenoient d'en prendre ce jour-là. Nous sommes autorisés à penser que le conseil de Saint-James n'approuvoit pas des entreprises si visiblement contraires à l'esprit des traités. Il sentoît que la réserve mise par la France à la cession de la propriété de Terre-Neuve devenoit illusoire, si ses pêcheurs pouvoient trouver les lieux abondans en poisson occupés par des rivaux qui, fixés sur les côtes voisines, arriveroient toujours les premiers. Cependant il se détermina à soutenir qu'en toute rigueur, la jouissance devoit être commune aux deux peuples. Il lui auroit fallu plus de force & plus de courage qu'il n'en avoit pour braver les cris de l'opposition & des murmures que sa justice auroit excités. On comptoit aussi sur la foiblesse de Louis XV, & l'on ne se trompoit pas. Les circonstances & le caractère de son successeur ne sont pas les mêmes. Ce tort sera redressé avec beaucoup d'autres. Il n'est pas même impossible que les pêcheries sédentaires de cette couronne reçoivent quelque accroissement.

Il faut entendre par pêche sédentaire celle que font les Européens établis sur les côtes de l'Amérique où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu'elle exige moins de frais & qu'elle peut être continuée plus longtemps. Les François jouissoient de ces avantages avant que les  
fautes



fautes de leur gouvernement leur eussent fait perdre les vastes territoires qu'ils avoient dans cette région. La paix de 1763 réduisit leurs établissemens fixes à l'isle de Saint-Pierre & aux deux isles de Miquelon , qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier.

Il est simple & naturel qu'un conquérant s'approprie autant qu'il peut ses conquêtes , qu'il affoiblisse son ennemi en s'agrandissant : mais il ne doit jamais laisser des sujets permanens d'humiliation qui ne lui servent de rien , & qui mettent la rage dans le cœur de ceux dont il a triomphé. Le regret d'une perte s'affoiblit & se passe avec le tems. Le sentiment de la honte s'irrite de jour en jour & ne cesse point. Le moment de se développer est-il arrivé ? il se manifeste avec d'autant plus de fureur , qu'il a duré plus long-tems. Puissances de la terre , soyez donc modestes dans les conditions que vous imposerez au vaincu , & dans les monumens par lesquels vous vous proposerez d'éterniser la mémoire de vos succès. Il est impossible de souscrire avec sincérité à un pacte déshonorant. On ne trouve déjà que trop de faux prétextes , de motifs injustes pour enfreindre les traités , sans y en ajouter un aussi légitime & aussi pressant que celui de se soustraire à l'ignominie. N'exigez , dans la prospérité , que les sacrifices auxquels vous vous résoudriez , sans rougir , dans le malheur. Un monument qui insulte , & sur lequel un ennemi qui traverse votre capitale ne peut tourner les yeux sans éprouver un mouvement profond d'indignation , est une perpétuelle exhortation à la vengeance. S'il étoit jamais possible qu'une des nations outragées à la place des Victoires , où on les voit indignement enchaînées par la plus vile & la plus impudente des flatteries , entrât victorieuse dans Paris , je n'en doute point : la statue du monarque orgueilleux qui agréa cet indiscret hommage , seroit en un clin-d'œil mise en pièces ; peut-être même un ressentiment , long-tems étouffé , reduiroit-il en cendres la superbe cité qui la renferme. Qu'on vous montre couronné de la victoire , mais ne souffrez pas qu'on pose votre pied sur la tête de votre ennemi. Si vous avez été heureux , songez que vous

pouvez cesser de l'être ; & qu'il y a plus de honte à détruire soi-même un monument que de gloire à l'avoir élevé. Les Anglois auroient peut-être retiré leur inspecteur d'un des ports de France, s'ils avoient pu savoir avec quelle impatience il y étoit regardé, & combien de fois les François ont dit au fond de leurs ames , avons-nous encore long-tems à souffrir cet avilissement ?

Saint-Pierre à vingt-cinq lieues de circonférence ; un port où trente petits bâtimens trouvent un asyle sûr ; une rade qui peut contenir une quarantaine de vaisseaux de quelque grandeur qu'ils soient ; des côtes propres à sécher beaucoup de morue. En 1773 , il y avoit fix cens quatre domiciliés ; & un nombre à-peu-près égal de matelots y passèrent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons , moins importantes sous tous les points de vue , ne comptoient que fix cens quarante-neuf habitans ; & cent vingt-sept pêcheurs étrangers seulement y demeurèrent pendant l'hiver.

Les travaux de ces insulaires , joints à ceux de quatre cens cinquante hommes arrivés d'Europe sur trente-cinq navires , ne produisirent que trente-six mille fix cens foixante & dix quintaux de morue & deux cens cinquante-trois barriques d'huile , qui furent vendus 805,490 livres.

Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,615 livres , que rendit la morue verte prise au grand banc ; à 3,816,580 livres qu'on tira de la morue séchée sur l'isle même de Terre-Neuve , éleva , en 1773 , la pêche François à la somme de 6,033,685 livres.

De ces trois produits , il n'y eut que celui de Saint-Pierre & de Miquelon qui reçurent les années suivantes quelque augmentation.

Ces isles ne sont éloignées que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve. Par les traités , la possession des côtes emporte cette étendue. L'espace devoit donc être en commun ou partagé entre les pêcheurs François & les pêcheurs Anglois , dont le droit étoit le même. La force qui prend rarement conseil de la justice , s'appropriâ tout. La raison ou la politique lui inspirèrent

à la fin des sentimens plus modérés ; & en 1776, elle consentit à une distribution égale du canal. Ce changement mit Saint-Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année suivante soixante & dix mille cent quatre quintaux de morue sèche , & soixante & seize mille sept cens quatre-vingt-quatorze morues vertes.

Mais cet accroissement ne mit pas la France en état d'alimenter les marchés étrangers, comme elle le faisoit vingt ans auparavant. A peine sa pêche suffisoit-elle à la consommation du royaume. Il ne restoit rien ou presque rien pour ses colonies dont les besoins étoient si étendus.

Cet important commerce étoit passé tout entier à ses rivaux, depuis que la victoire lui avoit donné le nord de l'Amérique. Ils fournissoient la morue au midi de l'Europe & aux Indes Occidentales ; ils la fournissoient même aux isles Françoises , malgré l'impôt de quatre francs par quintal dont on l'avoit chargée pour la repousser ; malgré une gratification de trente-cinq sols par cent pesant, accordée à la pêche nationale. La Grande-Bretagne voyoit avec une douce satisfaction, qu'indépendamment des consommations faites dans ses divers établissemens, cette branche d'industrie donnoit, chaque année, à ses sujets, de l'ancien & du nouvel hémisphère, une masse considérable de métaux, une grande abondance de denrées. Cet objet d'exportation seroit encore devenu plus considérable, si, au tems de la conquête, la cour de Londres, n'avoit eu l'inhumanité de chasser des isles Royale & de Saint-Jean les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés & qui peut-être ne le seront jamais. Une si mauvaise politique avoit été autrefois suivie à la Nouvelle - Ecosse : car il est dans la jalousie de l'ambition de détruire pour posséder.

Le nom de Nouvelle-Ecosse, qui désigne aujourd'hui la côte de trois cens lieues, comprise depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers tems, qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule, que les François appelloient Acadie, est très-propre par sa position, à servir d'asyle aux bâtimens qui

## XIV.

*Idee de la Nouvelle-Ecosse. Les François s'y établissent. Leur conduite dans cette possession.*



viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens , où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages , & encore davantage sur de petits bancs qui n'en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelletteries. L'aridité de ses côtes , offre du gravier pour sécher le poisson ; & la bonté des terres intérieures , invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Quoique son climat soit dans la zone tempérée , on y éprouve des hivers longs & rigoureux , suivis tout-à-coup de chaleurs excessives , d'où se forment d'épais brouillards , qui , rarement ou du moins lentement dissipés , ne rendent pas ce séjour mal-sain , mais peu agréable.

Ce fut en 1604, que les François s'établirent en Acadie , quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Au lieu de se fixer à l'est de la péninsule , qui présentait des mers vastes , une navigation facile , une grande abondance de morue ; ils préférèrent une baie étroite , qui n'avait aucun de ces avantages. Elle fut appelée depuis , Baie Française. On a prétendu qu'ils avaient été séduits par le Port-Royal , qui peut contenir mille vaisseaux à l'abri de tous les vents , dont le fond est partout excellent , & qui a toujours quatre ou cinq brasses d'eau , & dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position , parce qu'elle les approchait des lieux où abondaient les pelleteries , dont la traite exclusive leur était accordée. Ce qui fortifie cette conjecture ; c'est que les premiers monopoleurs , & ceux qui les remplacèrent , prirent toujours à tâche d'éloigner de l'exploitation des forêts , de l'éducation des bestiaux , de la pêche , de la culture , tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins avaient amenés dans cette contrée : aimant mieux tourner l'activité de ces aventuriers vers la chasse & vers la traite avec les sauvages.

Un désordre , né d'un faux système d'administration , ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privilèges exclusifs. Ce

feroit outrager la bonne - foi & la vérité , qui doivent être l'ame d'un historien , de dire que l'autorité commença à respecter , en France , les droits de la nation , dans un tems où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n'y connut ce mot sacré , qui peut seul assurer le salut des peuples , & donner la sanction au pouvoir des rois. Mais dans les gouvernemens les plus absolus , on fait quelquefois par esprit d'ambition , ce que les gouvernemens justes & modérés font par principe de justice. Les ministres de Louis XIV , qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître , pour représenter eux - mêmes avec quelque dignité , s'aperçurent qu'ils n'y réussiroient point sans l'appui des richesses ; & qu'un peuple à qui la nature n'avoit pas accordé des mines , ne pouvoit avoir de l'argent que par l'agriculture & par le commerce. L'un & l'autre avoient été jusqu'alors étouffés dans les colonies , par les entraves qu'on met à tout , en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues : mais l'Acadie ne put ou ne fut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau , lorsqu'elle vit naître , à son voisinage , un établissement qui devint depuis si florissant , sous le nom de Nouvelle-Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie , attira foiblement l'attention des François. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations , aucune rivalité. Mais , dès qu'ils purent soupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor & des fourrures , ils cherchèrent le moyen d'en être seuls les maîtres ; & ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu'ils arrivèrent en Acadie , la péninsule & les forêts du continent voisin , étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d'Abenakis. Quoiqu'aussi guerriers que les autres nations sauvages , ils étoient plus sociables. Les missionnaires s'étant infinués aisément auprès d'eux , vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes , jusqu'à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu'on leur prêchoit , ils prirent la haine du nom Anglois , si familière à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte , étoit celui qui parloit le plus à

leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre : ils l'adoptèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contents de se refuser à tout commerce d'échange avec les Anglois ; ils troubloient , ils ravageoient souvent les frontières de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres & plus régulières, depuis qu'ils eurent choisi pour leur chef Saint-Casteins, capitaine du régiment de Carignan, qui s'étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, & qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre n'ayant pu, ni ramener les sauvages par des présens, ni les détruire dans leurs forêts où ils s'enfonçoient, d'où ils revenoient sans cesse, tourna toute son indignation contre l'Acadie, qu'il regardoit, avec raison, comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hostilité commençoit à diviser les deux métropoles, on attaquoit la péninsule. On la prenoit toujours ; parce que toute sa défense résidoit dans le Port-Royal, foiblement entouré de quelques palissades, & qu'elle se trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être secourue. C'étoit sans doute quelque chose aux yeux des nouveaux Anglois, de ravager cette colonie & de retarder ses progrès : mais ce n'étoit pas assez pour dissiper les défiances qu'inspiroit une nation toujours plus redoutable par ce qu'elle peut, que par ce qu'elle fait. Obligés, à regret, de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événemens de la guerre, pour la succession d'Espagne, amenèrent ce moment décisif ; & la cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d'une possession, dont elle n'avoit point soupçonné l'importance.

## XV.

La France est  
forcée de céder  
la Nouvelle-  
Ecosse à l'An-  
gleterre.

La chaleur, que les Anglois avoient montrée à s'emparer de ce territoire, ne se soutint pas dans les soins qu'on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légèrement fortifié Port-Royal, qui prit le nom d'Annapolis, en l'honneur de la reine Anne, on se contenta d'y envoyer une garnison médiocre. L'indifférence du gouvernement passa dans la nation ; ce qui n'est pas



ordinaire aux pays où règne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles Angloises dans l'Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l'amour que l'honneur & la gloire de la France inspiroient alors à tous ses enfans. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés & agrandis; ils avoient ce patriotisme qui naît des succès. Il étoit beau de porter le nom François, il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi, les Acadiens, qui avoient juré, en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent-ils appelés les François neutres.

Quelle puissante exhortation que cet exemple d'attachement & mille autres qui l'ont précédé, qui l'ont suivi, au monarque de la France de travailler sans cesse au bonheur d'une pareille nation; d'une nation si douce, si fière & si généreuse. Un forfait fut quelquefois le crime d'un individu ou d'une société particulière, mais jamais il ne fut celui des sujets. Ce sont les François qui savent souffrir avec une patience infinie les plus longues, les plus cruelles vexations, & montrent les plus sincères, les plus éclatans transports de la reconnoissance, au moindre signe de la clémence de leur souverain. Ils l'aiment, ils le chérissent; il ne tient qu'à lui d'en être adoré. Le souverain qu'ils mépriseroient feroit le plus méprisable des hommes; le souverain qu'ils haïroient feroit le plus méchant des souverains. Malgré tous les efforts que l'on a faits, pendant des siècles, pour éteindre dans nos ames le sentiment patriotique, il n'existe peut-être chez aucune nation plus vif & plus énergique. J'en atteste notre allégresse dans les événemens glorieux qui ne soulageront point notre misère. Que ne serions-nous point, si la félicité publique devoit succéder à la gloire de nos armes?

Il y avoit douze à treize cens Acadiens dans la capitale; les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix

Angloises. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau souverain paroïssoit les avoir oubliés, & lui-même, il leur étoit tout-à-fait étranger.

## XVI.

Mœurs des  
Francois qui,  
dans la Nou-  
velle - Ecosse,  
restent soumis  
au gouverne-  
ment d'Angle-  
terre.

La chasse qui avoit fait anciennement les délices de la colonie, & qui pouvoit encore la nourrir, ne touchoit plus un peuple simple & bon, qui n'aimoit point le sang. L'agriculture étoit son occupation. On l'avoit établie dans des terres basses, en repoussant, à force de digues, la mer & les rivières dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers tems, & quinze ou vingt au-moins dans la suite. Le froment & l'avoine étoient les grains qui y réussissoient le mieux : mais le seigle, l'orge & le maïs y croissoient aussi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'usage étoit devenu commun.

D'immenses prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu'à soixante mille bêtes à corne. La plupart des familles avoient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fit avec des bœufs.

Les habitations, presque toutes construites de bois, étoient fort commodes, & meublées avec la propreté qu'on trouve quelquefois chez nos laboureurs d'Europe les plus aisés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les espèces. Elles servoient à varier la nourriture des colons, qui étoit généralement saine & abondante. Le cidre & la bière formoient leur boisson. Ils y ajoutoient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

C'étoit leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis, qui servoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entre eux avoit un peu de penchant pour le luxe, il le tiroit d'Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour, du bled, des bestiaux, des pelleteries.

Les François neutres n'avoient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisoient entre eux étoient encore moins considérables, parce que chaque famille avoit l'habitude & la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connoissoient-ils

connoissoient-ils pas l'usage du papier-monnoie , si répandu dans l'Amérique Septentrionale. Le peu d'argent qui s'étoit comme glissé dans cette colonie , n'y donnoit point l'activité , qui en fait le véritable prix.

Leurs mœurs étoient extrêmement simples. Il n'y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante , pour être portée à la cour de justice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s'élever de loin en loin entre les colons , étoient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'étoient les pasteurs religieux qui dressoient tous les actes , qui recevoient tous les testamens. Pour ces fonctions profanes , pour celles de l'église , on leur donnoit volontairement la vingt-septième partie des récoltes.

Elles étoient assez abondantes pour laisser plus de facultés que d'exercice à la générosité. On ne connoissoit pas la misère , & la bienfaisance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient , pour ainsi dire , réparés avant d'être sentis. Les secours étoient offerts sans ostentation d'une part ; ils étoient acceptés sans humiliation de l'autre. C'étoit une société de frères , également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartoit jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société de commerce illicite entre les deux sexes. C'est que personne n'y languissoit dans le célibat. Dès qu'un jeune homme avoit atteint l'âge convenable au mariage , on lui bâtissoit une maison , on défrichoit , on ensemençoit des terres autour de sa demeure ; on y mettoit les vivres dont il avoit besoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu'il avoit choisie , & qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissoit & prospéroit , à l'exemple des autres. Toutes ensemble composoient une population de dix-huit mille ames.

Qui est-ce qui ne fera pas touché de l'innocence des mœurs & de la tranquillité de cette heureuse peuplade ? Qui est-ce qui



ne fera pas des vœux pour la durée de son bonheur ? Qui est-ce qui n'élève pas , par la pensée , une muraille inexpugnable qui sépare ces colons de leurs injustes & turbulans voisins ? On ne voit point de terme au mal-être des peuples ; le terme de leur bien-être est au contraire toujours prochain. Il faut une longue suite d'événemens favorables pour les tirer de la misère ; il ne faut qu'un instant pour les y précipiter. Puissent les Acadiens être exceptés de cette malédiction générale. Hélas , je crains bien qu'il n'en soit rien !

Les Anglois sentirent , en 1749 , de quel profit pouvoit être à leur commerce la possession de l'Acadie. La paix , qui devoit laisser beaucoup de bras dans l'inaction , donnoit , par la réforme des troupes , un moyen de peupler & de cultiver un terrain vaste & fécond. Le ministère Britannique offrit à tout soldat , à tout matelot , à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie , cinquante acres de terre , & dix pour toute personne que chacun d'eux ameneroit de sa famille : quatre-vingts acres aux bas-officiers , & quinze pour leurs femmes & pour leurs enfans : deux cens aux enseignes , trois cens aux lieutenans , quatre cens aux capitaines , six cens aux officiers d'un grade supérieur , avec trente pour chacune des personnes qui dépendroient d'eux. Avant le terme de dix ans , le terrain défriché ne devoit être sujet à aucune redevance , & l'on ne pouvoit , à perpétuité , être taxé à plus d'une livre deux sols six deniers d'impôt , pour cinquante acres. Le trésor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourser les frais du voyage ; à élever des habitations ; à fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche ; à donner la nourriture de la première année. Ces encouragemens déterminèrent , au mois de mai 1749 , trois mille sept cens cinquante personnes à quitter l'Europe , où elles risquoient de mourir de faim , pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade étoit destinée à former un établissement au sud-est de la péninsule d'Acadie , dans un lieu que les sauvages appelloient autrefois Chibouctou , & les Anglois ensuite Halifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique , pour

établir au voisinage une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit préféré cette position à toutes celles qui s'offroient dans un sol plus abondant. Mais comme c'étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux Mikmacks, qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu'ils tenoient de la nature; & ce ne fut pas sans avoir essuyé d'assez grandes pertes, que les Anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'étoit pas encore terminée, lorsqu'on apperçut de l'agitation parmi les François neutres. Ces hommes simples & libres, avoient déjà senti qu'on ne pouvoit s'occuper sérieusement des contrées qu'ils habitoient, sans qu'ils y perdissent de leur indépendance. A cette crainte, se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuadèrent tout ce qu'ils voulurent contre les Anglois, qu'ils appelloient hérétiques. Ce mot, qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des âmes séduites, déterminâ la plus heureuse peuplade de l'Amérique à quitter ses habitations, pour se transplanter dans la Nouvelle-France, où on lui offroit des terres. La plupart exécutèrent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution pour l'avenir. Le reste se disposoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement Anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette défection par une sorte de trahison, toujours lâche & cruelle dans ceux à qui l'autorité donne les moyens de la douceur & de la modération. Les François neutres, qui n'étoient pas encore partis, furent rassemblés, sous prétexte de renouveler le serment qu'ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l'Acadie. Dès qu'on les eut réunis, on les embarqua sur des navires qui les transportèrent dans d'autres colonies Angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misère.

Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernemens qui dévore les terres & les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce

qu'on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l'affame pour en faire mourir les habitans. Si l'on ne peut la garder, on la met en cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter un vaisseau, une fortification par le jeu des poudres & des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis & ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns & l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, & faire de l'Amérique un cimetière, que d'en partager les richesses avec les Européens. Les Hollandois ont commis tous les crimes secrets & publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : souvent ils en ont jetté des cargaisons entières dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les François ont livré la Louysiane aux Espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des Anglois. L'Angleterre fit périr les François neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police & la société sont faites pour le bonheur de l'homme ! Oui, de l'homme puissant ; oui, de l'homme méchant.

XVII.  
Etat actuel de  
la Nouvelle-  
Ecosse.

Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur & ses vertus à son obscurité, la Nouvelle-Ecosse ne fit que languir. L'envie, qui avoit dépeuplé cette terre, sembla l'avoir flétrie. Du moins la peine de l'injustice retomboit-elle sur les auteurs de l'injustice. Les calamités si multipliées en Europe, y poussèrent à la fin quelques malheureux. On en comptoit vingt-six mille en 1769. La plupart étoient dispersés. On ne les voyoit réunis en quelque nombre, qu'à Hallifax, à Annapolis & à Lunenburg. Cette dernière peuplade, formée par des Allemands, étoit la plus florissante. Elle devoit ses progrès à cet amour du travail, à cette économie bien ordonnée, caractères distinctifs d'une nation sage & belliqueuse, qui, contente de défendre son pays, n'en sort guère que pour aller cultiver des contrées qu'elle n'est point jalouse de conquérir.

Cette année, la colonie expédia quatorze navires & cent quarante-huit bateaux, qui formoient sept mille trois-cens vingt-quatre tonneaux. Elle reçut vingt-deux navires & cent vingt



bateaux, qui formoient sept mille six tonneaux. Elle construisit trois chaloupes, qui ne passoient pas cent dix tonneaux.

Ses exportations pour la Grande-Bretagne & pour les autres parties du globe, ne passèrent pas 729,850 liv. 12 sols 9 den.

Malgré les encouragemens que la métropole n'avoit cessé de prodiguer à cet établissement, pour accélérer ses cultures, il avoit lui-même emprunté 450,000 liv. dont il payoit un intérêt de six pour cent. Il n'avoit pas alors de papier-monnoie, & n'en a pas depuis imaginé.

Les troubles qui bouleversent maintenant l'Amérique Septentrionale, ne sont pas arrivés jusqu'à la Nouvelle-Ecosse. Elle en a même tiré quelques avantages. Sa population a été portée à quarante mille ames, par l'arrivée des citoyens circonspects ou pusillanimes, qui fuyoient la guerre. La nécessité de pourvoir aux besoins des armées & des flottes Britanniques, a fait multiplier les subsistances. Un numéraire immense, jetté dans la circulation par les troupes, a tout animé, communiqué aux hommes & aux choses un mouvement rapide.

Si les autres colonies se détachent enfin de leur métropole & que la Nouvelle-Ecosse lui soit conservée, cette province, qui n'étoit rien, deviendra très-importante. Aucun moyen de prospérité ne lui manque. Ses pâturages sont propres à l'éducation des troupeaux, & ses champs à la multiplication des grains, surtout à la culture du lin & du chanvre. On connoît peu de côtes aussi favorables que les siennes aux grandes pêcheries; & ses bateaux peuvent faire aisément sept voyages au grand banc de Terre-Neuve, lorsque ceux de la Nouvelle-Angleterre n'en font que cinq avec beaucoup de difficulté. Les isles Angloises lui fourniront des débouchés sûrs, faciles & presque exclusifs.

La crainte d'une invasion ne tiendra pas les esprits dans l'inquiétude. Hallifax, qui n'étoit autrefois défendu que par quelques batteries, bien ou mal disposées, est maintenant entouré de bonnes fortifications, qu'on peut augmenter encore.

La Nouvelle-Angleterre s'est signalée, comme l'ancienne, par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l'esprit de vertige

la Nouvelle-  
Angleterre.

qui tourmentoit la mère. Elle dut sa naissance à des tems orageux ; & les convulsions les plus horribles, affligèrent son enfance. Découverte au commencement du siècle dernier, sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des Européens qu'en 1608. Cette première peuplade, foible & mal dirigée, se perdit dans ses fondemens. On y vit ensuite arriver par intervalles quelques aventuriers, qui, plantant des cabanes durant l'été, pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, disparoissoient comme ceux-ci le reste de l'année. Le fanatisme, qui avoit dépeuplé l'Amérique au Midi, devoit la repeupler au Nord. Les presbytériens Anglois, que la persécution avoit rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix & de la liberté, lassés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d'aller fonder une église pour leur secte, dans un nouvel hémisphère. Ils achetèrent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloise de la Virginie septentrionale : car ils n'étoient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur patience & de leurs vertus.

Le 6 Septembre 1621, ils s'embarquèrent à Plimouth, au nombre de cent vingt personnes, sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui, fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses. Elles arrivèrent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays, entièrement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié de froid, de scorbut & de misère. Le reste se soutint par cette vigueur de caractère, que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées au glaive spirituel de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages, qui vinrent au printems avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché des extrémités du monde, ces deux peuplades si différentes. Elles se lièrent par des promesses solennelles de service & d'amitié. Les anciens habitans cédèrent aux nouveaux, à perpétuité, toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former.

sous le nom de la Nouvelle-Plimouth. Un sauvage, qui savoit un peu la langue Angloise, resta chez les Européens, pour leur enseigner la culture du maïs, & la manière de pêcher sur la côte qu'ils habitoient.

Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement, arrivèrent d'abord lentement, puisqu'au commencement de 1629, on ne comptoit encore que trois cens personnes : mais la persécution contre les Puritains, qui augmentoit chaque jour en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. L'année suivante, il en arriva un si grand nombre, que ce fut une nécessité de les disperser. Les peuplades qu'ils établirent, formèrent la province de Massachusset. Bientôt sortirent de son sein les colonies du nouvel Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Island, qui furent autant d'états séparés, & qui obtinrent chacune une charte particulière de la cour de Londres.

Le sang des martyrs fut, dans tous les lieux & dans tous les tems, une semence de prosélytisme. On n'avoit vu d'abord passer en Amérique, que quelques ecclésiastiques, privés de leurs bénéfices pour leurs opinions; que des sectaires obscurs, que les dogmes nouveaux s'attachent en foule parmi le peuple. Les émigrations devinrent peu-à-peu communes dans d'autres classes de citoyens. Avec le tems même, les plus grands seigneurs que l'ambition, l'humeur ou la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, imaginèrent de se ménager d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maisons, défricher des terres, avec le dessein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile, sous l'abri de la réformation. Le fanatisme, qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie; ou plutôt des mœurs austères tenoient lieu de loi, dans un pays sauvage.

Les Habitans de la Nouvelle-Angleterre vécurent quelque tems en paix, sans songer à donner une base solide à leur bonheur. Ce n'est pas que leur charte ne les autorisât à établir la forme de

XIX.

Gouvernement  
établi dans la  
Nouvelle - An-  
gleterre.



gouvernement qui leur conviendrait : mais ces enthousiastes ne s'en occupoient pas ; & la métropole ne prenoit pas assez d'intérêt à leur destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ce ne fut qu'en 1630 qu'ils sentirent la nécessité de donner une forme à leur colonie.

On convint, à cette époque, d'avoir tous les ans une assemblée dont les députés seroient nommés par le peuple, où ne pourroient siéger que les membres de l'église établie, & qui seroit présidée par un chef, sans autorité particulière. Il fut fait en même-temps deux réglemens remarquables. Le premier fixoit le prix du bled. Par le second, les sauvages devoient être dépouillés de toutes les terres qu'ils ne cultiveroient pas ; & il étoit défendu à tous les Européens, sous peine d'une forte amende, de leur vendre des liqueurs fortes ou des munitions de guerre.

Le conseil national étoit chargé de régler les affaires publiques. C'étoit encore une de ses obligations de juger tous les procès : mais avec les seules lumières de la raison, & sans le secours ou l'embarras d'aucun code.

On n'imagina pas non plus des loix criminelles : mais celles des juifs furent adoptées. Le fortilège, le blasphème, l'adultère, le faux-témoignage furent punis de mort. Les enfans assez dénaturés pour frapper ou pour maudire les auteurs de leurs jours, attiroient sur eux le même châtiment. Ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse ou à la danse, devoient être fouettés publiquement, & le plaisir étoit interdit comme le vice ou le crime. Le jurement & la violation du dimanche étoient expiés par une forte amende. C'étoit encore une douceur d'expier avec de l'argent une omission de prière ou un serment indiscret.

Cette conduite annonce un peuple livré à la plus vile superstition. Elle fut poussée si loin, qu'on changea le nom des jours & des mois, comme ayant une origine païenne. Le nom de SAINT fut également ôté aux apôtres, à leurs successeurs, à tous les lieux connus sous cette dénomination, afin de n'avoir pas cette apparence de communauté avec l'église de Rome. D'autres innovations aussi bizarres sont encore attestées par les monumens les plus authentiques.

Il est également prouvé que le gouvernement défendit , sous peine de mort , aux puritains , le culte des images , comme autrefois Moïse avoit défendu aux Hébreux le culte des dieux étrangers ; que la même punition étoit décernée contre les prêtres catholiques qui reviendroient dans la colonie après en avoir été bannis.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance si révoltante. Mais chaque secte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le nom d'injustice , de violence & de persécution aux rigueurs dont elle étoit la victime ? N'a-t-elle pas mis au nombre de ses dogmes ou de ses préjugés , que la punition , l'exil , le supplice de ceux qu'elle appelloit impies , étoit un hommage à la vengeance céleste , un droit des élus de Dieu contre ses ennemis ? Cette rage a été bien plus active contre des partisans dont on se voyoit abandonné. Dans les familles religieuses comme dans les autres, la haine fraternelle est la plus sanglante de toutes. Les apostats sont les premiers dévoués à l'exécration , à l'anathème des dévots.

Tel est l'indélébile & funeste caractère des malheurs engendrés par la superstition , qu'ils ne cessent jamais que pour se renouveler. Tous les cultes partent d'un tronc commun , qui subsiste & qui subsistera à jamais , sans qu'on ose l'attaquer , sans qu'on puisse prévoir la nature des branches qu'il repoussera , sans qu'il soit permis d'espérer d'en arracher une seule qu'avec effusion de sang. Il y auroit peut-être un remède , ce seroit une si parfaite indifférence des gouvernemens , que sans aucun égard à la diversité des cultes , les talens & la vertu conduisissent seuls aux places de l'état & aux faveurs du souverain. Alors , peut-être , les différentes églises se réduiroient à des différences insignifiantes d'école. Le catholique & le protestant vivroient aussi paisiblement l'un à côté de l'autre , que le cartésien & le newtonien. Nous disons peut-être , parce qu'il n'en est pas des matières de religion , ainsi que des matières de philosophie. Le défenseur du plein ou du vuide ne croit ni offenser ni honorer Dieu par son système. Le plus zélé ne compromettrait pour sa défense ou sa propagation , ni son repos , ni son honneur , ni sa fortune , ni sa

vie. Qu'il persiste dans son opinion ou qu'il l'abandonne, on ne l'appellera point apostat. Ses leçons ne seront point traitées d'impiétés & de blasphèmes ; comme il arrive dans les disputes de religion, où l'on croit la gloire de Dieu intéressée ; où l'on tremble pour son salut à venir, & pour la damnation éternelle des siens ; où ces considérations sanctifient les forfaits, & résignent à tous les sacrifices.

Que faire donc ? Faut-il, à l'exemple d'un peuple innocent & simple, qui voyoit l'embrasement religieux prêt à gagner sa paisible contrée, défendre de parler de Dieu, soit en bien, soit en mal ? Non, certes. La loi d'un silence qu'on se feroit un crime d'observer, ne seroit que de l'huile jettée sur le feu. Faut-il laisser disputer sans s'en mêler ? Ce seroit le mieux sans doute ; mais ce mieux-là ne fera point sans inconvénient, tant que les premières années de nos enfans seront confiées à des hommes qui leur feront sucer avec le lait le poison du fanatisme dont ils sont enivrés. Et quand les pères deviendroient les seuls instituteurs religieux de leurs enfans, n'y auroit-il plus de désordre à craindre ? J'en doute. Encore une fois, que faire donc ? Sans cesse parler de l'amour de nos semblables. On lit de l'isle de Ternate que les prêtres y étoient muets. Il y avoit un temple ; au milieu du temple une pyramide, & sur cette pyramide : *ADORE DIEU, OBSERVE LES LOIX, AIME TON PROCHAIN*. Le temple s'ouvroit un jour de la semaine. Les insulaires s'y rendoient. Tous se prosternoient devant la pyramide ; le prêtre, debout à côté, en silence, montrait de l'extrémité de sa baguette l'inscription. Les peuples se relevoient, se retiroient, & les portes du temple se refermoient pour huit jours. J'assurerois bien qu'il n'est mention dans les annales de cette isle, ni de disputes, ni de guerres de religion. Mais où verra-t-on jamais un ministère indifférent, un catéchisme aussi court, & un prêtre muet ? Tâchons donc de nous résigner à toutes les calamités d'un ministère intolérant, d'un catéchisme compliqué, & d'un prêtre qui parle.

XX.

Le fanatisme

Ces malheurs fondirent sur les infortunés habitans de la Nou-



velle-Angleterre, qui, moins furieux que leurs frères, osèrent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte, en matière de religion. Ce fut un blasphème, devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Par cette pente du cœur humain qui marche de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, & sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser, que pour l'interdire aux autres. Ce système d'intolérance fut appuyé du glaive de la loi, qui voulut trancher sur les opinions, en frappant les dissidens de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle, pour en chercher un autre exposé à moins d'orages.

remplit de ca-  
 lamités la Nou-  
 velle - Angle-  
 terre.

Cette maladie de religion étendit sa sévérité jusqu'aux objets les plus indifférens de leur nature. On en a pour garant une délibération publique, copiée sur les registres même de la colonie.

« C'est une chose universellement reconnue, que l'usage de  
 » porter les cheveux longs, à la manière des personnes sans  
 » mœurs & des barbares Indiens, n'a pu s'introduire en Angle-  
 » terre, qu'au mépris sacrilège de l'ordre exprès de Dieu, qui  
 » dit qu'il est honteux à un homme qui a quelque soin de son  
 » ame, de porter des cheveux longs. Cette abomination exci-  
 » tant l'indignation de tous les gens pieux; nous, magistrats,  
 » zélés pour la pureté de la foi, déclarons expressément & authen-  
 » tiquement que nous condamnons l'impie usage de laisser croître  
 » sa chevelure; usage que nous regardons comme une chose évi-  
 » demment indécente & mal-honnête, qui défigure horriblement  
 » les hommes, offense les ames sages & modestes, autant qu'elle  
 » corrompt les bonnes mœurs. Justement indignés contre ce  
 » scandaleux usage, nous prions, exhortons, invitons instam-  
 » ment tous les anciens de notre continent, de faire éclater leur  
 » zèle contre cette odieuse coutume, de la proscrire par toutes  
 » fortes de moyens, & sur-tout d'avoir soin que les membres  
 » de leurs églises n'en soient point souillés; afin que ceux qui,

» malgré ces sévères défenses & les voies de correction qui seront  
 » pratiquées à ce sujet , ne se hâteront pas de s'interdire cet  
 » usage , aient Dieu & les hommes en même tems contre eux ».

Ce rigorisme , qui rend l'homme dur à lui - même , puis inflexible ; d'abord victime , ensuite tyran , se déchaîna contre les Quakers. Ils furent emprisonnés , fouettés & bannis. La fière simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel & les hommes , au milieu des tourmens & de l'ignominie , inspira de la vénération pour leurs personnes , fit aimer leurs sentimens , & multiplia leurs profélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs , & les porta aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux , qui étoient furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les Anglois n'étoient allés en Amérique , que pour exercer sur leurs compatriotes toutes les cruautés que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens ; soit que le changement de climat rendit les Européens plus féroces ; soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même , d'où elle avoit été portée.

Un peuple mélancolique par caractère , étoit devenu sombre & farouche. Le sang de son monarque couloit encore à ses yeux. Les uns pleuroient en secret ce grand assassinat ; les autres en auroient volontiers fait un jour de fête. La nation étoit divisée en deux partis violens. Ici , l'on préparoit la vengeance ; là , on s'occupoit à la prévenir par des délations toujours suivies d'exils , d'emprisonnemens & de supplices. La méfiance séparoit les pères des enfans , les amis des amis. Le tyran ombrageux étoit entouré de courtisans ombrageux qui entretenoient ses alarmes , soit pour s'élever aux grandes places de l'état , soit pour en faire tomber leurs ennemis ou leurs rivaux. La hache étoit suspendue sur toutes les têtes. La fréquence des révoltes , occasionnoit la fréquence des exécutions ; & les exécutions fréquentes de personnages illustres & de citoyens obscurs , perpétuoient la terreur populaire. Cromwel disparut enfin. L'enthousiasme , l'hypocrisie ,

le fanatisme concentrés dans son sein comme dans leur foyer ; les factions , les révoltes , les proscriptions : tous ces monstres descendirent avec lui dans la tombe. Un jour plus ferein commença à luire sur l'Angleterre. Charles II , en recouvrant l'empire , introduisit parmi ses sujets l'esprit de société , le goût de la table , de la conversation , des spectacles , de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés en Europe , quand il erroit d'une cour à l'autre , pour recouvrer une couronne que son père avoit perdue sur l'échafaud. Il eut pour apôtres de ses principes une multitude de femmes galantes , de favoris débauchés , de beaux-esprits libertins. En peu de tems il changea les mœurs générales ; & il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats , que l'amour des plaisirs sensuels rend quelquefois humains & sensibles à la pitié. Touché des supplices des Quakers , il en interrompit le cours en Amérique , par une ordonnance de 1661 : mais il ne put y étouffer entièrement l'esprit persécuteur.

La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane , fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme , enthousiaste , entêté , digne en tout de son père , ne pouvant ni vivre en paix lui-même , ni y laisser les autres , ressuscita les disputes également ridicules & surannées de la grace & du libre arbitre. On se passionna pour ces obscures & frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé une guerre civile , si des nations sauvages , réunies entr'elles , tombant sur les plantations des Anglois , n'en eussent massacré un grand nombre. Graces à leurs querelles théologiques , les colons sentirent d'abord faiblement une si rude perte. Mais enfin le danger universel devint si pressant , qu'on courut aux armes. L'ennemi repoussé , la colonie rentra dans son caractère de dissention. Cet esprit de vertige éclata même en 1692 , par des atrocités dont l'histoire offre peu d'exemples.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre , nommée Salem , vivoient deux filles sujettes à des convulsions , qui étoient ac-



compagnées de symptômes extraordinaires. Leur père , pasteur de cette église , les crut enforcélées. Soupçonnant une servante Indienne , qui étoit chez lui , d'avoir jetté quelque sort sur sa famille , à force de mauvais traitemens , il lui fit avouer qu'elle étoit forcière. D'autres femmes , séduites par le plaisir d'intéresser le public , crurent que des convulsions qu'elles ne devoient qu'à la nature de leur sexe , avoient la même origine. Trois citoyens , qu'on nomme au hasard , sont aussi-tôt mis en prison , accusés de fortilège , condamnés à être pendus , & leurs cadavres sont abandonnés aux bêtes féroces , aux oiseaux de proie. Peu de jours après , seize personnes subissent le même sort , avec un jurisconsulte , qui , refusant de plaider contre elles , est , dès-lors , convaincu d'être leur complice. Ces horribles & lugubres scènes , embrâsent l'imagination de la multitude. La foiblesse de l'âge , les infirmités de la vieillesse , l'honneur du sexe , la dignité des places , la fortune , la vertu ; rien ne met à couvert d'un odieux soupçon , dans l'esprit d'un peuple obsédé par les fantômes de la superstition. On immole des enfans de dix ans ; on dépouille de jeunes filles ; on cherche sur tout leur corps , avec une impudente curiosité , des marques de forcellerie ; on prend des taches scorbutiques que l'âge imprime à la peau des vieillards , pour des empreintes du pouvoir infernal. Le fanatisme , la méchanceté , la vengeance choisissent , à leur gré , leurs victimes. Au défaut de témoins , on emploie les tortures ; & les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu'ils veulent obtenir. Si les magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions , ils sont accusés des forfaits imaginaires qu'ils cessent de punir. Les ministres de la religion leur suscitent des délateurs , qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l'humanité. Les spectres , les visions , la terreur & la consternation , multiplient ces prodiges de folie & d'horreur. Les prisons se remplissent , les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s'éloignent , en gémissant , d'une terre maudite , ensanglantée ; & ceux qui y restent , ne lui demandent qu'un tombeau. On s'attendoit à la subversion totale de cette

déplorable colonie ; lorsqu'au plus fort de l'orage , les vagues tombent & s'apaisent. Tous les yeux s'ouvrent à la fois. L'excès du mal réveille les esprits qu'il avoit engourdis. A cette stupidité profonde , succède un remords cuisant & douloureux. Un jeûne général , des prières publiques , demandent pardon au ciel de l'avoir invoqué pour de tels sacrifices , d'avoir cru le fléchir par le sang qui l'irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente & pure , avant d'être souillée par le culte sacrilège & paricide des Européens.

La postérité ne saura jamais , sans doute , quelle fut l'origine , quel fut le remède de cette épidémie. Elle avoit peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes persécutés avoient apportée de leur pays ; qui s'étoit nourrie avec le scorbut qu'ils avoient pris sur mer ; qui s'étoit fortifiée par les vapeurs & les exhalaisons d'une terre nouvellement défrichée , par les incommodités & les peines inséparables d'un changement de climat & de genre de vie. Cette contagion cessa , comme tous les maux épidémiques , par la communication même qui l'épuisa ; comme tous les maux de l'imagination , qui s'évaporent par les transports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente , & ce sombre accès d'enthousiasme ne reprit plus aux Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

En renonçant à l'esprit de persécution qui a marqué de sang toutes les sectes , les habitans de cette colonie conservèrent encore de trop fortes teintes du fanatisme & de la férocité qui avoient signalé les tristes jours de sa naissance.

La petite-vérole , qui est moins ordinaire mais plus meurtrière en Amérique qu'en Europe , caufoit , en 1721 , des ravages inexprimables à Massachusset. Cette calamité fait penser à l'inoculation. Pour prouver l'efficacité de cet heureux préservatif , un médecin habile & courageux inocule sa femme , ses enfans & ses domestiques ; il s'inocule lui-même. On l'insulte ; on le regarde comme un monstre vomé par l'enfer ; on le menace de l'assassiner. Ces fureurs n'ayant pas empêché un jeune homme très-intéressant de recourir à cette pratique salutaire , un scé-

lérat superstitieux monte à sa fenêtre durant la nuit , & jette dans la chambre une grenade remplie de matières combustibles.

Les citoyens les plus raisonnables ne sont pas révoltés de tant d'atrocités ; & leur indignation se porte sur les esprits hardis qui aiment mieux recourir au savoir des hommes que de s'en rapporter aux vues de la providence. Le peuple est affermi par ces discours insensés dans la résolution de ne pas souffrir une nouveauté qui doit attirer sur l'état entier les infaillibles & terribles effets du courroux céleste. Le magistrat qui craint une sédition , ordonne aux médecins de s'assembler. Par conviction , par foiblesse ou par politique , ils déclarent l'inoculation dangereuse. Un bill la défend ; & ce bill est reçu avec un applaudissement dont il n'y avoit point d'exemple.

Vous sentez vos cheveux s'agiter sur votre front. Vous frémissez d'horreur ; & vous avez oublié les obstacles que cette pratique salutaire a trouvée parmi vous ; & vous ne pensez pas que vous auriez commis les mêmes atrocités il y a deux cens ans. Avouez donc enfin les services importans que vous a rendus le progrès des lumières. Ayez pour leurs promoteurs le respect & la reconnoissance que vous devez à des hommes utiles qui vous ont garantis de tant de crimes que vous eussiez commis par ignorance & par superstition.

Peu d'années après , s'ouvre une nouvelle scène encore plus atroce. Depuis long-tems on accordoit dans ces provinces une odieuse prime à ceux des colons qui donnoient la mort à quelque Indien. Cette récompense fut portée en 1724 à 2250 liv. John Lovewel , encouragé par un prix si considérable , forme une compagnie d'hommes féroces comme lui pour aller à la chasse des sauvages. Un jour il en découvrit dix , paisiblement endormis autour d'un grand feu. Il les massacra , porta leur chevelure à Boston , & reçut la récompense promise. Anglo-Américains , osez à présent adresser quelques reproches aux Espagnols ? Qu'ont-ils fait ? qu'auroient-ils pu faire de plus inhumain ? . . . Et vous étiez des hommes ? & vous étiez des hommes civilisés ? & vous étiez des chrétiens ? Non. Vous étiez des monstres à exterminer ;

vous



vous étiez des monstres contre lesquels une ligue formée eût été moins criminelle que celle que Lovewel forma contre les sauvages. Si le lecteur me demande la date de cette scélératesse ; si elle est de la fondation de la colonie ou d'un tems moderne , j'espère qu'il me dispensera de lui répondre.

Des loix trop sévères subsistent toujours dans ces contrées. On jugera de ce rigorisme par le discours que tint , il n'y a pas long-tems devant les magistrats , une fille convaincue d'avoir produit , pour la cinquième fois , un fruit illégitime.

« J'ose espérer , dit-elle , que la cour me permettra de dire » un mot en ma faveur.

» Je suis une fille pauvre , infortunée , qui pouvant à peine » gagner ma subsistance , n'ai pas le moyen de payer des avocats » pour plaider ma cause. Je vais donc faire parler la raison. » Comme elle a seule le droit de dicter des loix , elle peut les » examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal m'a » déjà jugée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire » grace. Mais je vous prie , Messieurs , d'intercéder auprès du » gouvernement , pour qu'il daigne me remettre l'amende à » laquelle vous m'allez condamner.

» C'est la cinquième fois que je parois devant vous pour le » même délit. Deux fois j'ai payé de fortes amendes , & deux » fois trop indigente pour expier ma faute par une peine pécuniaire , j'ai subi un châtiment douloureux & flétrissant. Ces » peines sont ordonnées par la loi ; je le fais. Mais si l'on doit » abroger les loix quand elles sont déraisonnables ; si l'on doit » les mitiger quand elles sont trop sévères , j'ose vous dire que » celle qui me poursuit est à la fois injuste & cruelle à mon » égard. Au crime près , dont ce tribunal m'accuse , & dont le » ciel m'absout , j'ai mené jusqu'à présent une vie irréprochable. » Je défie mes ennemis , si j'ai le malheur d'en avoir que je n'ai » pas mérités , de me charger de la moindre injustice. J'examine ma » conscience & ma conduite ; l'une & l'autre , je le dis hardiment , » me paroissent pures comme le jour qui m'éclaire : & lorsque je » cherche mon crime , je ne le trouve que dans la loi.

XXI.

Sévérités outrées qui se perpétuent dans la Nouvelle - Angleterre , après même l'extinction du fanatisme.

» C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfans.  
 » Je les ai nourris de mon lait & de mon travail, sans être à  
 » charge au public ni à personne. Je me suis dévouée avec tout  
 » le courage de la tendresse maternelle, aux pénibles soins qu'exi-  
 » geoient leur foiblesse & leur âge. Je les ai formés à la vertu,  
 » qui n'est que la raison. Ils aiment déjà leur patrie comme  
 » moi. Ils seront citoyens comme vous-mêmes ; à moins que  
 » vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes le fonds de leur  
 » subsistance, & que vous ne les forciez à fuir une région qui les  
 » repoussa dès le berceau.

» Est-ce donc un crime de féconder ou de procréer, à  
 » l'exemple de la terre, notre mère commune ? D'augmenter le  
 » nombre des colons dans un pays nouveau qui ne demande que  
 » des habitans ? Je n'ai débauché le mari d'aucune femme ; je n'ai  
 » jamais attiré dans mes filets aucun jeune homme. Personne  
 » n'a sujet de se plaindre de moi ; si ce n'est peut-être le minis-  
 » tre de l'évangile, & le juge de paix, qui sont fâchés d'avoir  
 » perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai eu  
 » des enfans sans être mariée devant eux. Mais, est-ce ma faute  
 » à moi ? J'en appelle à vous, Messieurs. Vous convenez que  
 » je ne manque point de jugement. Ne seroit-ce pas une folie,  
 » une stupidité, si m'étant livrée aux devoirs les plus pénibles  
 » du mariage, je n'en avois pas recherché les honneurs ? J'ai  
 » toujours été, je suis encore disposée à me marier ; & je me  
 » flatte que je serois digne d'un état si respectable, avec la fécon-  
 » dité, l'industrie, & la frugalité dont la nature m'a douée : car  
 » elle m'avoit destinée à être une femme honnête & vertueuse.  
 » J'espérois le devenir ; lorsqu'étant encore vierge, je n'écou-  
 » tai les premiers vœux de l'amour qu'avec le serment du ma-  
 » riage. Mais la confiance indiscrete que j'eus dans la sincérité  
 » du premier homme que j'aimai, m'a fait perdre mon honneur,  
 » en comptant sur le sien. J'eus un enfant de lui ; puis il m'aban-  
 » donna. Cet homme est connu de vous tous : il est devenu  
 » magistrat comme vous. Je devois croire qu'il se feroit montré  
 » dans cette cour aujourd'hui, pour modérer la rigueur de votre

» sentence. S'il eût paru , je n'aurois rien dit. Mais comment  
» pourrois-je ne pas accuser l'injustice de mon fort , qui veut  
» que celui qui m'a séduite & ruinée , après avoir été la cause de  
» ma perte , jouisse des honneurs & du pouvoir , soit assis dans  
» les tribunaux où l'on punit mon malheur par les verges & par  
» l'infamie ? Quel étoit le législateur barbare qui , prononçant  
» entre les deux sexes , favorisa le plus fort , & sévit sur le  
» plus foible ; sur ce sexe malheureux qui , pour une jouissance ,  
» compte mille dangers & mille infirmités ; sur ce sexe à qui la  
» nature vend , à un prix capable d'épouvanter les passions les  
» plus effrénées , ces mêmes plaisirs qu'à vous elle vous donne  
» si libéralement ?

» Je n'ai point craint , pour ne pas trahir la nature , de m'ex-  
» poser au déshonneur injuste , aux châtimens honteux. J'ai  
» mieux aimé tout souffrir que d'être parjure aux vœux de la pro-  
» pagation , que d'étouffer mes enfans avant de les concevoir ,  
» ou après les avoir conçus. Je n'ai pu , je l'avoue , après avoir  
» perdu ma virginité , garder le célibat dans une prostitution  
» secrète & stérile ; & je demande encore la peine qui m'attend ,  
» plutôt que de cacher les fruits de la fécondité que le ciel a don-  
» née à l'homme & à la femme , comme sa première bénédiction.

» On dira , sans doute , qu'indépendamment des loix civiles ,  
» j'ai violé les préceptes de la religion ? Mais c'est à la religion  
» de me punir , si j'ai péché contre elle. Eh ! n'est-ce pas assez  
» qu'elle m'ait exclue de la communion de mes frères , qui seroit  
» une consolation pour moi ? J'ai , dites-vous , offensé le ciel ,  
» & je dois m'attendre à des feux éternels. Si vous le croyez ,  
» pourquoi m'accabler de châtimens en ce monde ? Non , Mes-  
» sieurs , le ciel n'est pas impitoyable , injuste comme vous. Si  
» je croyois que ce que vous appelez un péché fût réellement  
» un crime , je n'aurois pas l'audace , ni la méchanceté de le  
» commettre. Mais comment oserois-je penser que Dieu soit  
» irrité de me voir procréer des enfans , quand il leur donne  
» un corps sain & robuste qu'il se plaît à douer d'une ame immor-  
» telle ? Dieu juste & bon ; Dieu réparateur des maux & des



» injustices , c'est à toi que j'en appelle ici de la sentence de mes  
 » juges ! Ne me venge point ; ne les punis pas ; mais daigne les  
 » éclairer & les attendrir ! Si tu as donné à l'homme la femme  
 » pour compagne sur cette terre hérissée de ronces , qu'il n'ac-  
 » cable pas d'opprobre un sexe qu'il a lui-même corrompu ; qu'il  
 » ne fème pas la honte & la misère dans le plaisir où tu as  
 » attaché la consolation de ses peines ! qu'il ne soit pas ingrat  
 » & dénaturé jusqu'au sein du bonheur , en livrant aux supplices  
 » les victimes de ses voluptés ! Fais qu'il respecte dans ses desirs  
 » la pudeur qu'il honore ; ou qu'après l'avoir violée dans ses  
 » plaisirs , il la plaigne du moins au lieu de l'outrager : ou plutôt  
 » fais qu'il ne change point en crimes des actions que toi-même  
 » as permises ou commandées , quand tu dis à sa race de croître  
 » & de se multiplier » !

Ce discours , qu'on entendroit souvent dans nos contrées & par-tout où l'on a attaché des idées morales à des actions physiques qui n'en comportent point , si les femmes y avoient l'intrépidité de Polli Baker , c'étoit le nom de l'accusée ; ce discours produisit dans la Nouvelle-Angleterre une révolution étonnante dans tous les esprits. Le tribunal la dispensa de l'amende ou du châtiment ; & , pour comble de triomphe , un de ses juges l'épousa : tant la voix de la raison est au-dessus des prestiges d'une éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant ; soit que le bien politique & social fasse taire souvent les cris de la nature isolée ; soit que dans un gouvernement où la religion ne porte point au célibat , le commerce illicite des deux sexes trouve moins d'excuses que dans les états où le clergé , la noblesse , le luxe , la misère , l'exemple scandaleux de la cour & de l'église , corrompent , surchargent , avilissent & déconseillent le mariage.

La Nouvelle-Angleterre a du moins des ressources contre les mauvaises loix , dans sa constitution même , ou le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu'il ressent ; elle en a dans sa situation locale , qui laisse un vaste champ ouvert à l'industrie , à la population.

Cette colonie , bornée au nord par le Canada , à l'ouest par la Nouvelle-York , à l'est & au sud par la Nouvelle Ecosse , & par l'océan , n'a pas moins de trois cens milles sur les bords de la mer , & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres.

XXII.  
Etendue , or-  
ganisation , po-  
pulation , cul-  
tures , pêche-  
ries , manufac-  
tures , expor-  
tations de la  
Nouvelle - An-  
gleterre.

Les défrichemens ne s'y font pas au hasard , comme dans les autres provinces. Dès les premiers tems , ils furent assujettis à des loix qui depuis ont été immuables. Un citoyen , quel qu'il soit , n'a pas la liberté de s'établir , même dans un terrain vague. Le gouvernement , qui a voulu que tous ses membres fussent à l'abri des incursions des sauvages , qu'ils fussent à portée des secours d'une société bien ordonnée , a réglé que des villages entiers seroient formés dans le même tems. Dès que soixante familles offrent de bâtir une église , d'entretenir un pasteur , de solder un maître d'école ; l'assemblée générale leur assigne un emplacement , & leur donne le droit d'avoir deux représentans dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne , est toujours limitrophe des terres déjà défrichées , & contient le plus ordinairement , six mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choisit une assiette convenable à l'habitation , dont la forme est généralement quarrée. Le temple est au milieu. Les colons partagent le terrain entre eux , & chacun enferme sa propriété d'une haie vive. On réserve quelque bois pour une commune. Ainsi s'agrandit continuellement la Nouvelle-Angleterre , sans cesser de faire un tout bien organisé.

Quoique placée au milieu de la zone tempérée , la colonie ne jouit pas d'un climat aussi doux que celui des provinces de l'Europe , qui sont sous les mêmes parallèles. Elle a des hivers plus longs & plus froids , des étés plus courts & plus chauds. Le ciel y est communément ferein , & les pluies y sont plus abondantes que durables. L'air y est devenu plus pur , à mesure qu'on a facilité sa circulation , en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes , qui , dans les premiers tems , emportèrent quelques habitans.

Le pays est partagé en quatre provinces , qui , dans l'origine , n'avoient presque rien de commun. La nécessité d'être en armes contre les sauvages , les décida à former , en 1643 , une confédé-

ration, où elles prirent le nom de *Colonies unies*. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué, pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particulière qu'ils représentoient. Cette association ne bleffoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté.

Leur indépendance de la métropole, n'étoit guère moins entière. En consentant à ces établissemens, on avoit réglé que leur code ne contrarieroit en rien la législation de la mère patrie; que le jugement de tous les grands crimes, commis sur leur territoire, lui seroit réservé; que leur commerce viendrait tout entier aboutir à ses rades. Aucun de ces devoirs ne fut rempli. D'autres obligations moins importantes, étoient également négligées. L'esprit républicain avoit déjà fait de trop grands progrès, pour qu'on se tint lié par ces arrangemens. La soumission des colons se bornoit à reconnoître vaguement le roi d'Angleterre pour leur souverain.

Massachusset, la plus florissante des quatre provinces, se permettoit encore plus de choses que les autres, & se les permettoit plus ouvertement. Une conduite si fière attira sur elle le ressentiment de Charles II. Ce prince annulla, en 1684, la charte que son père avoit accordée; il établit une administration presque arbitraire, & ne craignit pas de faire lever des impôts pour son propre usage. Le despotisme ne diminua pas sous son successeur. Aussi, à la première nouvelle de sa destitution, son lieutenant fut-il arrêté, mis aux fers, & renvoyé en Europe.

Guillaume III, quoique très-satisfait de ce zèle ardent, ne rétablit pas Massachusset dans ses anciennes prérogatives, comme elle le desiroit, comme elle l'avoit espéré peut-être. Il lui rendit, à la vérité, un titre, mais un titre qui n'avoit presque rien de commun avec le premier.

Par la nouvelle charte, le gouverneur nommé par la cour devoit avoir le droit exclusif de convoquer, de proroger, de dissoudre l'assemblée nationale. Seul, il pouvoit donner la sanction aux loix portées, aux impôts décidés par ce corps. La nomination de tous les emplois militaires appartenoit à ce comman-



dant. Avec le conseil, il avoit le choix des magistrats. Les deux chambres n'avoient la disposition des autres places moins importantes que de son aveu. Le trésor public ne s'ouvroit que par son ordre, appuyé du suffrage de son conseil. Son autorité portoit encore sur quelques points, qui gênoient beaucoup la liberté. Connecticut & Rhode-Island, qui avoient à propos conjuré l'orage par leur soumission, restoient en possession de leur contrat primitif. Pour le Nouvel-Hampshire, il avoit toujours été conduit sur des principes assez semblables à ceux qu'on adoptoit pour Massachusset. Un même chef régissoit les quatre provinces : mais avec les maximes qui convenoient à la constitution de chaque colonie.

Suivant un tableau publié par le congrès général du continent de l'Amérique Angloise, il se trouve quatre cens mille habitans à Massachusset ; cent quatre-vingt-douze mille à Connecticut ; cent cinquante mille à Hampshire ; cinquante-neuf mille six cens soixante dix-huit à Rhode-Island : ce qui forme dans ce seul établissement une population de quatre-vingt un mille six cens soixante-dix-huit ames.

Une si grande multiplication d'hommes, sembleroit annoncer un sol excellent. Il n'en est pas ainsi. A l'exception de quelques cantons du Connecticut, les autres terres étoient originairement couvertes de pins, & par conséquent stériles tout-à-fait ou très-peu fertiles. Aucun des grains d'Europe n'y prospère ; & jamais leur produit n'a pu suffire à la nourriture de ses habitans. On les a toujours vu réduits à vivre de maïs, ou à tirer d'ailleurs une portion de leur subsistance. Aussi, quoique le pays soit assez généralement propre aux fruits, aux légumes, aux troupeaux, les campagnes ne sont-elles pas la partie la plus intéressante de ces contrées. C'est sur des côtes hérissées de rochers, mais favorables à la pêche, que s'est portée la population, que l'activité s'est accrue, que l'aisance est devenue commune.

L'insuffisance des récoltes dut exciter plutôt & plus vivement l'industrie dans la Nouvelle-Angleterre, que sur le reste de ce continent. On y construisit même, pour les navigateurs étrangers, beaucoup de navires, dont les matériaux, aujourd'hui chers &

rare , furent long-tems communs & à bon marché. La facilité de se procurer du poil de castor , donna naissance à une fabrique de chapeaux fort considérable. Des toiles de lin & de chanvre fortirent des ateliers. Avec la toison de ses moutons , la colonie fabriqua des étoffes d'un tissu grossier , mais ferré.

A ces manufactures , qu'on pourroit appeller nationales , s'en joignit une autre alimentée par des matières étrangères. Le sucre donne un résidu , connu sous le nom de sirop ou de melasse. Les nouveaux Anglois l'allèrent chercher aux Indes Occidentales , & le firent d'abord servir , en nature , à divers usages. L'idée leur vint de le distiller. Ils vendirent une quantité prodigieuse de cette eau-de-vie aux sauvages voisins , aux pêcheurs de morue , à toutes les provinces septentrionales ; ils la portèrent même aux côtes d'Afrique , où ils la livrèrent avec un avantage marqué aux Anglois , occupés de l'achat des esclaves.

Cette branche de commerce & d'autres circonstances , mirent les nouveaux Anglois à portée de s'approprier une partie des denrées de l'Amérique , soit Méridionale , soit Septentrionale. Les échanges de ces deux régions , si nécessaires l'une à l'autre , passèrent par leurs mains. Ils devinrent comme les courtiers , comme les Hollandois du Nouveau-Monde.

Cependant , la plus grande ressource de ces provinces , ce fut toujours la pêche. Sur leurs côtes même , elle est très-considérable. Il n'y a point de rivière , de baie , de port où l'on ne voie un nombre prodigieux de bateaux occupés à prendre le saumon , l'esturgeon , la morue , d'autres poissons , qui trouvent tous un débouché avantageux.

La pêche du maquereau , faite principalement à l'embouchure du Pentagoet , qui se perd dans la baie de Fundi ou Françoisé , à l'extrémité de la colonie , occupe durant le printems & durant l'automne , quatorze ou quinze cens bateaux & deux mille cinq cens hommes.

La pêche de la morue est encore plus utile à la Nouvelle-Angleterre. De ses ports nombreux , sortent tous les ans pour différens parages plus ou moins voisins , cinq cens bâtimens de cinquante  
tonneaux

tonneaux avec quatre mille hommes d'équipage. Ils pêchent au moins deux cens cinquante mille quintaux de morue.

La baleine occupe aussi ces colonies. Avant 1763 , la Nouvelle-Angleterre faisoit cette pêche en mars , avril & mai , dans le golfe de la Floride ; & en juin , juillet , août , à l'est du grand banc de Terre-Neuve. On n'y envoyoit alors que cent vingt chaloupes , de soixante-dix tonneaux chacune , & montées par seize cens hommes. En 1767 , cette pêche occupa 7290 matelots. Il faut dire les raisons d'une augmentation si considérable.

Le desir de partager la pêche de la baleine avec les Hollandois agita long-tems la Grande-Bretagne. Pour y réussir , on déchargea vers la fin du règne de Charles II , de tous les droits de douane , le produit que les habitans du royaume obtiendroient à cette pêche dans les mers du Nord : mais cette faveur ne s'étendit pas aux colonies , dont l'huile & les fanons de baleine devoient un droit de 56 liv. 5 sols par tonneau à leur entrée dans la métropole ; droit qui n'étoit réduit à la moitié que lorsqu'ils y étoient importés par ses propres navires.

A cet impôt , déjà trop onéreux , on en ajouta un autre , en 1699 , de 5 sols 7 den. par livre pesant de fanons , qui portoit également sur l'Amérique & sur l'Europe. Cette nouvelle taxe eut des suites si funestes , qu'il fallut la supprimer en 1723 : mais elle ne fut éteinte que pour les baleines prises en Groenland , au détroit de Davis ou dans les mers voisines. La pêche du continent septentrional resta toujours asservie au droit nouveau comme au droit ancien.

Le ministère s'apercevant que l'exemption d'impôt n'étoit pas suffisante pour réveiller l'émulation Angloise eut recours aux encouragemens. On accorda , en 1732 une gratification de 22 liv. 10 sols , & seize ans après une de 45 liv. pour chaque tonneau des vaisseaux employés à une pêche si intéressante. Cette générosité du gouvernement produisit une partie du bien qu'on en attendoit. Cependant , loin de pouvoir entrer en concurrence , dans les marchés étrangers avec ses rivaux , la Grande-Bretagne se vit encore obligée d'acheter d'eux tous les ans , pour trois à quatre cens mille livres d'huile ou de fanons de baleine.



Tel étoit l'état des choses , lorsque les mers Françoises de l'Amérique Septentrionale devinrent , à la paix dernière , une possession Britannique. Aussi-tôt les nouveaux Anglois y naviguèrent en foule pour prendre la baleine qui y est très-commune. Le parlement les déchargea des tributs sous lesquels ils avoient gémi ; & leur activité redoubla encore. Elle doit se communiquer naturellement aux colonies voisines. Et il est vraisemblable que les Provinces-Unies perdront avec le tems cette importante branche de leur commerce.

La pêche de la baleine se fait dans le golfe Saint-Laurent & dans les parages qui le joignent sur des mers moins orageuses , moins embarrassées de glaces que le Groenland. Dès lors , elle commence plutôt & finit plus tard. On y éprouve moins d'accidens fâcheux. Les navires qui y sont employés sont moins grands , moins chargés d'équipages. Ces raisons doivent donner au continent Américain des avantages que l'économie Hollandoise ne parviendra jamais à balancer. Les Anglois d'Europe eux-mêmes se flattoient de partager avec leurs colons cette supériorité ; parce qu'ils comptoient joindre au bénéfice de la pêche celui qu'ils devoient faire sur la vente de leurs cargaisons ; ressource refusée aux navigateurs qui fréquentent le détroit de Davis ou les mers du Groenland.

Les productions vénales de la Nouvelle - Angleterre sont la morue , l'huile de poisson , la baleine , le suif , le cidre , les viandes salées , le maïs , les porcs & les bœufs , la potasse , les légumes , les mâtures pour les navires marchands , pour les vaisseaux de guerre & des bois de toutes les espèces. Les Açores , Madère , les Canaries , le Portugal , l'Espagne , l'Italie , la Grande-Bretagne & principalement les Indes Occidentales ont consommé jusqu'ici ces denrées. En 1769 , les exportations des quatre provinces réunies s'élevèrent à 13,844,430 liv. 19 sols 5 den. Mais cette colonie reçut habituellement plus qu'elle ne donna , puisqu'elle dut constamment à sa métropole vingt-quatre ou vingt-cinq millions de livres.

Il part quelques bâtimens de toutes les rades extrêmement mul-

finlées sur ces côtes. Cependant les principales expéditions de Connecticut se font à New-Hawen ; celles de Rhode - Island , à New-Porth ; celles de Hampshire , à Portsmouth ; & celles de Massachusset à Boston.

Cette dernière cité , qu'on peut regarder comme la capitale de la Nouvelle-Angleterre , est située dans une péninsule de quatre milles de long , au fond de la belle baie de Massachusset , qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues , par quantité de rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau , & par une douzaine de petites isles , la plupart habitées. Ces digues , ces remparts naturels , ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit , fut élevé à la fin du siècle dernier , dans l'isle du Château , une citadelle régulière sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons du plus gros calibre & très-bien disposés. A une lieue en avant , est un fanal fort élevé , dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse , qui les répète pour la côte , tandis que Boston a les siens , qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse , dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les isles , la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi , en attendant dix mille hommes de milice , qu'elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l'artillerie du château , elle trouveroit au nord & au sud de la place , deux batteries qui , commandant toute la baie , l'arrêteroient à coup sûr , & donneroient le tems à tous les bâtimens , de se mettre à couvert du canon dans la rivière de Charles.

La rade de Boston est assez vaste , pour que six cents voiles y puissent mouiller sûrement & commodément. On y a construit un magnifique mole assez avancé , pour que les navires , sans le secours du moindre allège , déchargent dans les magasins qu'on a bâtis au nord. A l'extrémité du mole , est la ville , bâtie sur un terrain inégal & en forme de croissant autour du port. Elle

comptoit , avant les troubles , trente-cinq ou quarante mille habitans de diverses sectes. Le logement , les meubles , les vêtemens , la nourriture , la conversation , les usages , les mœurs : tout y ressembloit si fort à la vie qu'on mène à Londres , qu'il étoit difficile d'y trouver d'autre différence , que celle qu'entraîne toujours l'excessive population des grandes capitales.

## XXIII.

Les Hollandois fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appelée depuis la Nouvelle-York.

La Nouvelle-Angleterre , semblable à l'ancienne , par tant de rapports , a , dans son voisinage , la Nouvelle-York. Celle-ci referrée à l'est par cette principale colonie , & bornée à l'ouest par la Nouvelle-Jersey , occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer , s'élargit insensiblement , & s'enfonce dans le nord , deux cens milles dans les terres.

Cette contrée fut découverte vers le commencement du dix-septième siècle , par Henri Hudson , fameux navigateur Anglois , qui étoit alors au service de la Hollande. Il entra dans un fleuve considérable auquel il donna son nom , en reconnut légèrement les rives , & remit à la voile pour Amsterdam , d'où il étoit parti. Un second voyage de l'aventurier donna de cette sauvage région quelques notions moins superficielles.

Dans le système des Européens , accoutumés à compter pour rien les peuples du Nouveau-Monde , ce pays devoit appartenir aux Provinces-Unies. Un homme qui couroit les mers , sous leur pavillon , l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom ; & il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'Anglois n'ôtoit rien à ces titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques I revendiquoit cette contrée , parce que Hudson étoit né son sujet ; comme si la partie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce prince n'insista-t-il que légèrement sur une prétention si peu fondée.

La république , qui ne vit dans la propriété qu'on ne lui disputoit plus , qu'un établissement de commerce pour le castor & pour d'autres pelleteries , la céda à la compagnie des Indes Occidentales. Ce corps dirigea toute son action vers ces sauvages richesses ; & pour s'en approcher le plus qu'il étoit possible , fit élever sur les bords de la rivière d'Hudson , à cent cinquante milles de la



mer, le fort d'Orange, qu'on a depuis nommé Albani. C'étoit-là qu'on apportoit à ses agens des fourrures, & qu'ils donnoient en échange aux Iroquois des armes à feu & des munitions de guerre, pour combattre les François arrivés depuis peu dans le Canada.

Alors, la Nouvelle-Belge n'étoit qu'un comptoir. La ville d'Amsterdam comprit qu'une colonie seroit judicieusement placée dans cette partie du Nouveau-Monde; & en obtint assez aisément la cession, en donnant sept cens mille francs à ses propriétaires.

Des vues plus étendues exigeoient d'autres arrangemens. On laissa subsister le poste placé au voisinage des cinq nations : mais il parut nécessaire d'en établir un plus considérable à l'embouchure de la rivière, dans l'isle de Manahatan; & l'on y bâtit la Nouvelle-Amsterdam. La ville, son territoire, le reste de la province ne furent jamais troublés par les sauvages voisins, les uns trop foibles, & les autres toujours en guerre avec les François. Aussi cette possession faisoit-elle des progrès assez rapides, lorsqu'un orage inattendu vint crever sur elle.

L'Angleterre, qui n'avoit point alors avec la Hollande, ces liaisons intimes, que l'ambition & les succès de Louis XIV cimentèrent dans la suite entre les deux puissances, voyoit d'un œil jaloux, un petit état à peine formé dans son voisinage, étendre dans tout l'univers les branches de sa prospérité. Elle frémissait en secret de ne pouvoir atteindre à l'égalité d'une puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux, en commerce comme en navigation, l'écrasoient par leur vigilance & leur économie, dans les grands marchés du monde entier, & par-tout, la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu'elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte; & le commerce universel se concentroit visiblement dans les marais de la république. La nation s'indigna des disgrâces de ses négocians, & résolut de leur assurer, par la force, ce qu'ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des régions éloignées, avec

## XXIV.

A quelle époque & comment les Anglois s'emparèrent de la Nouvelle-Belge.

l'empire maritime de l'Europe. Son frère, plus actif, plus entreprenant que lui, l'affermir dans ces dispositions ; & d'un commun accord, ils firent attaquer les établissemens, les vaisseaux Hollandois, sans déclaration de guerre.

L'hostilité, ainsi commise, est une lâche perfidie. C'est l'action d'une horde de sauvages & non d'un peuple civilisé, d'un assassin de nuit & non d'un prince guerrier. Celui qui aura quelque confiance dans ses forces & quelque élévation dans l'ame ne surprendra point son adversaire endormi. S'il vous est permis d'abuser de ma sécurité, je puis aussi abuser de la vôtre. Vous me contraignez & je vous force d'être sans cesse en armes ; l'état de guerre est permanent, & la paix n'est qu'un mot vuide de sens. Ou vous avez quelque juste motif de m'attaquer, ou vous n'en avez aucun. Si vous n'en avez aucun, vous êtes un brigand dangereux contre lequel tous devroient se réunir & qu'ils sont en droit d'exterminer. Si vous en avez un, notifiez-le. C'est le refus de réparer une injure ou de restituer une chose usurpée qui vous autorisera à vous jeter sur mes possessions. Avant que d'être agresseur, convainquez-moi d'injustice. Ayez l'approbation de l'univers. Tout ce que je puis vous permettre, c'est de préparer secrètement votre vengeance ; c'est de dissimuler vos projets, si l'on s'en alarme, & de ne laisser aucun intervalle entre le déni de justice & l'hostilité. Si vous êtes le plus foible, suppliez & souffrez. Parce qu'on est un usurpateur, faut-il que vous soyez un traître ? Méprisez la maxime commune ; & ne suppléez, ni à la force qui vous manque, ni au courage qui vous compromettrait, par la fourberie. Ayez sans cesse présent le jugement de votre siècle & celui de la postérité.

Au mois d'août 1664, une escadre Angloise mouilla sur les côtes de la Nouvelle-Belge, dont la capitale se rendit à la première sommation. Le reste de la colonie ne fit pas plus de résistance. Cette conquête fut assurée au vainqueur, par la paix de Breda. Mais il en fut dépouillé par la république, en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances maritimes, qui, pour leurs intérêts, n'auroient jamais dû l'être.

Un second traité rendit encore, l'année suivante, les Anglois maîtres d'une province, qui depuis resta attachée à leur domination, mais sous la propriété du frère du roi qui lui donna son nom.

La Nouvelle-York fut administrée par les lieutenans du prince avec assez d'adresse pour écarter de leur personne l'indignation des colons. La haine publique s'arrêtoit sur leur maître qui avoit concentré dans ses mains tous les pouvoirs. Cet esclavage politique déplaisoit également, & aux Hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, & aux Anglois qui étoient venus les joindre. Accoutumés à la liberté, les peuples se monroient impatiens du joug. On paroissoit généralement disposé à un soulèvement ou à une émigration. La fermentation ne s'arrêta que lorsqu'en 1683, la colonie fut invitée à choisir des représentans pour régler, dans des assemblées, ce qui conviendrait à ses intérêts.

Le colonel Dongan, chargé de cet arrangement, étoit un homme d'un esprit hardi, étendu. Il ne se borna pas, comme ceux qui jusqu'alors avoient gouverné la province, à concéder des terres à quiconque se présentoit pour les défricher. Ses soins s'étendirent aux cinq nations, trop négligées par ses prédécesseurs. Les François travailloient sans relâche à diviser ces sauvages; dans l'espérance de les asservir; & ils avoient avancé ce grand ouvrage par le moyen des néophytes que faisoient leurs missionnaires. Il convenoit à l'Angleterre de traverser ce plan: mais le duc d'York, qui avoit d'autres intérêts que ceux de son pays, vouloit que son lieutenant en favorisât l'exécution. Dongan, quoique catholique, s'écarta constamment de la direction qui lui étoit tracée; & il traversa de toutes ses forces un système qui lui paroissoit moins religieux que politique. Il nuisit même de toutes les manières à la nation rivale de la sienne; & tous les mémoires du tems attestent qu'il en retarda beaucoup les progrès.

La conduite de cet habile chef étoit différente dans l'intérieur de la colonie. Par goût & par ordre il favorisa l'établissement des familles de sa communion & de la communion du prince. Une sorte de mystère accompagnoit cette protection. Mais aussitôt que Jacques II fut monté sur le trône, le collecteur des revenus

## XXV.

La colonie est abandonnée au duc d'York. Principes sur lesquels il fonde son administration.



publics , les principaux officiers , un grand nombre de citoyens se déclarèrent partisans de Rome.

Cet état occasionna une grande fermentation dans les esprits. On s' alarma pour la cause protestante. Les gens sages craignoient une sédition. Dongan réussit à contenir les mécontents : mais la révolution lui fit quitter librement sa place. En bon Anglois , il se soumit au nouveau gouvernement ; & par une fierté de caractère particulière à sa nation , il fit passer au roi détrôné tout ce qu'il avoit acquis de richesses dans une longue & glorieuse administration.

Cet homme singulier avoit à peine quitté l'Amérique , que la Nouvelle-Angleterre chassa son gouverneur Edmont Andross , un des instrumens les plus actifs des vues arbitraires du roi Jacques. Quelques milices de la Nouvelle-York , séduites par cet exemple , voulurent faire le même traitement à Nicholson , passagèrement chargé du gouvernement. Il vint à bout de former un parti en sa faveur , & la colonie fut en proie à deux factions armées jusqu'à l'arrivée du colonel Sloughter.

## XXVI.

Le roi Guillaume donne un gouvernement à la colonie. Evénemens postérieurs à ce nouvel ordre de choses.

Ce chef, envoyé par le roi Guillaume, convoqua les membres de l'état le 9 avril 1691. Cette assemblée annulla tout ce qui avoit été statué jusqu'alors de contraire à la constitution Britannique. Elle arrêta des loix qui n'ont pas cessé de servir de règle. Depuis cette époque , le pouvoir exécutif appartient au gouverneur nommé par la couronne. Elle lui donna douze conseillers, sans le consentement desquels il ne pouvoit signer aucun acte. Trente députés choisis par les habitans représentoient les communes. Tous les pouvoirs étoient concentrés dans l'assemblée composée de ces différens membres. Au commencement , sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle s'étendit depuis à sept , comme celle du parlement d'Angleterre , dont elle suivoit les révolutions.

Il étoit tems qu'un ordre invariable s'établit dans la colonie. Elle avoit à soutenir contre les François du Canada une guerre vive & opiniâtre , que le détrônement de Jacques II avoit allumée. Ces hostilités , terminées à Riswick , recommencèrent pour la succession d'Espagne. Les provinces voisines de la Nouvelle-York prirent

prîrent quelque part à ces divisions ; mais ce fut elle qui reçut ou porta les plus grands coups , qui soudoya les troupes , qui fut entraînée dans des dépenses plus considérables.

Malheureusement les contributions des citoyens ordonnées par l'assemblée générale étoient versées dans une caisse dont la disposition absolue appartenoit au gouverneur. Il arrivoit souvent que des chefs avides ou dissipateurs détournoient pour leur usage les fonds destinés au service public. C'étoit une source perpétuelle de dissention. La reine Anne régla , en 1705 , que la même autorité qui auroit déterminé les impositions en prescriroit l'usage , & pourroit se faire rendre compte de l'emploi qui en auroit été fait.

Les malversations furent arrêtées par cet arrangement ; & cependant les tributs que payoit la province ne suffisoient pas aux dépenses qu'exigeoit la continuation de la guerre. L'embaras où l'on se trouvoit fit imaginer pour la première fois , en 1709 , de créer des billets de crédit , qui furent beaucoup plus multipliés dans la suite que ne l'exigeoient les besoins , que ne le permettoient les intérêts de la colonie.

Chargé , en 1720 , de la conduire , Burnet , fils du fameux évêque de ce nom , qui avoit si fort contribué à placer le prince d'Orange sur le trône , Burnet ne réussit pas à faire cesser ce désordre : mais il forma un autre plan pour la prospérité de son gouvernement. Les François du Canada avoient besoin , pour leurs échanges avec les sauvages , de plusieurs marchandises que leur métropole ne leur fournissoit pas. Ils les tiroient de la Nouvelle-York. L'assemblée générale de cette province proscrivit , par les conseils de son chef , cette communication. Mais comme ce n'étoit pas assez d'avoir mis de l'embaras dans les opérations d'un rival actif , on résolut de se mettre à sa place.

Une grande partie des fourrures qui étoient portées à Montréal passoit sur les rives occidentales du lac Ontario. Burnet obtint , en 1722 , des Iroquois , la permission d'y bâtir le fort d'Oswego , où ces sauvages richesses pouvoient être aisément interceptées. Dès que cet établissement fut formé , les marchands d'Albani envoyèrent leurs marchandises à Chenectady , où elles étoient em-

barquées sur la Mohawts, qui les conduisoit à Oswego. La navigation de cette rivière est très-difficile ; & cependant les Anglois eurent des succès qui surpassèrent leurs espérances. Ces échanges devoient même augmenter, s'ils n'avoient été traversés de toutes les manières.

Les François construisirent, en 1726, à Niagara un fort où s'arrêtoient les fourrures qui, sans cet établissement, auroient été portées à Oswego. Les marchandises Angloises qu'ils ne pouvoient plus recevoir ouvertement, leur furent livrées en faude jusqu'à l'année 1729, époque remarquable où des intérêts particuliers firent révoquer la loi qui interdisoit ce commerce. Enfin l'Angleterre chargea les pelleteries de plus forts droits qu'elles n'en payoient en France.

Pendant que ces entraves multipliées diminueoient les liaisons qu'on avoit espéré d'entretenir avec les sauvages, les cultures étoient poussées avec beaucoup de vivacité & de succès dans toute l'étendue de la province. Elles avoient, il est vrai, langui quelque-tems dans les comtés où Jacques II. avoit accordé des terrains immenses à quelques hommes trop favorisés : mais, à la fin, ces comtés s'étoient peuplés comme les autres. Malheureusement la plupart des habitans n'occupoient, comme en Ecosse, que des terres amovibles à la volonté du seigneur ; & plus malheureusement encore cette dépendance donnoit aux grands propriétaires une influence dangereuse dans les résolutions publiques.

Ce vice dans le gouvernement se fit singulièrement sentir dans les deux guerres destructives qu'on eut à soutenir en 1744 & en 1756 contre les François. La colonie éprouva, durant ces cruelles animosités, des maux dont elle auroit au moins évité une partie, si les efforts pour repousser ces hommes entreprenans & leurs féroces alliés eussent été concertés à tems & mieux combinés. Il falloit que le Canada devînt, à la paix de 1763, une possession Britannique, pour que la Nouvelle-York se livrât sans intervalle, sans embarras & sans inquiétude à l'extension de son commerce avec les sauvages, au défrichement de ses plantations.

XXVII:

6-1 popul-

Cette province, dont les limites n'ont été réglées qu'après les



discussions les plus longues , les plus vives , les plus opiniâtres avec la Nouvelle-Angleterre , la Nouvelle-Jersey & la Pensylvanie , forme aujourd'hui dix comtés. Elle n'a que peu d'étendue au bord de la mer ; mais en profondeur son territoire s'étend jusqu'au lac George ou Saint-Sacrement , & jusqu'au lac Ontario. Des montagnes situées entre ces deux lacs , sort la rivière d'Hudson , qui ne reçoit que de foibles canots durant soixante-cinq milles ; encore cette navigation est-elle interrompue par deux cascades qui obligent à deux portages d'environ deux cens toises chacun. Mais d'Albani à l'océan , c'est-à-dire dans l'espace de cent cinquante milles , on voit voguer sur ce magnifique canal , avec la marée , jour & nuit , durant toutes les saisons , sans crainte d'aucun accident , des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux qui entretiennent une circulation continuelle & rapide dans la colonie.

La partie de ce grand établissement que les navigateurs trouvent d'abord , c'est l'isle Longue , séparée du continent par un canal étroit. Elle a cent vingt milles de long , sur douze de large , divisée en trois comtés. Les sauvages , qui occupoient ce grand espace , s'éloignèrent ou périrent successivement. Leurs oppresseurs durent leur première aisance à la pêche de la baleine & du loup-marin. A mesure que ces races qui cherchent les côtes désertes disparurent , on s'occupa de la multiplication des troupeaux , sur-tout des chevaux. Quelques cultures se sont depuis établies sur ce sol trop sablonneux.

Le terrain est plus inégal dans le continent : mais il devient plus uni & plus productif à mesure qu'on approche des lacs & du Canada. Si jamais les marais qui couvrent encore cette extrémité de la colonie sont desséchés ; si les rivières qui l'arrosent sont un jour resserrées dans leur lit , cette contrée fera la plus fertile de la colonie.

Suivant les derniers calculs , la province compte deux cens cinquante mille habitans de diverses nations , de sectes diverses. Les riches pelleteries qu'ils tirent des sauvages , & celles de leurs productions qu'ils ne consomment pas , sont conduites au marché général. C'est une ville importante , aujourd'hui désignée , comme

la colonie entière , sous le titre de Nouvelle-York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois dans l'isle de Manahatan , longue de quatorze milles , & d'un mille dans sa plus grande largeur.

Le commerce y a rassemblé , sous un climat très-sain , dix-huit ou vingt mille habitans , dans un espace , partie bas & partie élevé. Les rues sont fort irrégulières , mais très-propres. Les maisons bâties de brique & couvertes de tuile , offrent plus de commodités que d'élégance. Les vivres sont abondans , d'excellente qualité & à bon marché. L'aisance est universelle. La dernière classe du peuple a une ressource assurée dans les huîtres , dont la pêche seule occupe deux cens bateaux.

La ville , placée à deux milles de l'embouchure de la rivière d'Hudson , n'a proprement ni port , ni bassin : mais elle n'en a pas besoin. Sa rade , ouverte dans toutes les saisons , accessible aux plus grands vaisseaux , à l'abri de tous les orages , doit lui suffire. De-là sortent les nombreux navires , qu'on expédie pour différens parages. Les denrées ou marchandises qui furent expédiées en 1769 , montèrent à 4,352,446 liv. 17 sols 9 den. Depuis cette époque , les productions de la colonie ont augmenté sensiblement ; & elles doivent encore beaucoup croître , puisque la moitié des terres n'est pas en valeur , & que celles qu'on a défrichées ne sont pas aussi bien cultivées qu'elles le seront , lorsque la population sera devenue plus considérable.

XXVIII.  
Mœurs anciennes & mœurs nouvelles de la Nouvelle-York

Les Hollandois , premiers fondateurs de la colonie , y établirent cet esprit d'ordre & d'économie , qui distingue par-tout leur nation. Comme ils formèrent toujours le plus grand nombre des habitans , même après le changement de domination , l'exemple de leurs mœurs fit l'esprit général des peuples , que la conquête leur associa. Les Allemands , poussés en Amérique par la persécution religieuse qui les chassoit du Palatinat ou des autres provinces de l'empire , se trouvèrent disposés par la nature à ce ton modeste ; & les Anglois , les François , que l'habitude n'avoit pas accoutumés à tant de frugalité , se conformèrent par sagesse ou par émulation , à cette manière de vivre , moins coûteuse & plus aisée que les modes & les airs du faste. Il arriva de-là que les

colons ne contractèrent pas des dettes envers la métropole, qu'ils conservèrent une liberté entière dans leurs ventes & dans leurs achats ; & qu'ils donnèrent toujours à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuse.

Tel fut , jusqu'en 1763 , l'état de la colonie. A cette époque , New-York devint le séjour du général , des principaux officiers & d'une partie des troupes que la Grande-Bretagne crut devoir entretenir dans l'Amérique Septentrionale , pour la contenir ou pour la défendre. Cette multitude de célibataires désœuvrés , sans cesse occupés à tromper leur oisiveté & à lutter contre l'ennui , se répandirent parmi les citoyens auxquels ils inspirèrent le goût de la table & la fureur du jeu. Assis à côté des femmes , ils les entraînaient par leurs assiduités , par leurs discours & par leurs manières dans ces frivolités , dans ces galanteries , dans ces amusemens qui ont tant d'attraits pour elles. Bientôt la vie des deux sexes fut la même. On se leva avec les mêmes projets ; on se coucha sur les mêmes fottises. Ce mauvais esprit se communiqua de proche en proche. Il dure encore , à moins que les scènes terribles , qui ont depuis ensanglanté ces contrées , n'aient fait dans les mœurs une révolution heureuse.

Au voisinage de la Nouvelle-York est la Nouvelle-Jersey , qui porta d'abord le nom de Nouvelle Suède. Elle fut ainsi désignée par des aventuriers de cette nation , qui abordèrent à ces plages sauvages vers l'an 1638. Ils y formèrent trois petits établissemens , Christiana , Elzimbouurg & Gottembourg. Cette colonie n'étoit rien , lorsqu'elle fut attaquée & conquise , en 1655 , par les Hollandois. Ceux des habitans , qui tenoient plus à leur première patrie qu'à leurs plantations , repassèrent en Europe. Les autres se soumirent aux loix de leur vainqueur ; & leur territoire fut incorporé au sien. Lorsque le duc d'York reçut l'investiture de la province à laquelle il donna son nom , il en détacha ce qui y avoit été ajouté , & le partagea à deux de ses favoris , sous le titre de Nouvelle-Jersey.

XXIX.  
Révolutions  
arrivées dans la  
Nouvelle - Jersey.

Carteret & Berkeley , qui possédoient , le premier la partie de l'est , & le second la partie de l'ouest , n'avoient sollicité ce



vasse territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation leur en achetèrent à vil prix de grandes portions, dont ils se défirent en détail. Au milieu de toutes ces subdivisions, la colonie resta partagée en deux provinces, séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu'éprouvoit leur administration, les dégoûtèrent de cette espèce de souveraineté, qui ne convient guère à des sujets. Ils remirent, en 1702, leur charte à la couronne. Depuis cette époque, les deux provinces n'en font qu'une, qui, comme la plupart des colonies Angloises, est dirigée par un gouverneur, un conseil, & les députés des communes.

Avant la dernière révolution, on ne voyoit dans un pays si vaste, que seize mille habitans. C'étoient les descendans des Suédois & des Hollandois, les premiers cultivateurs. Quelques Quakers, quelques Anglicans, un plus grand nombre de Presbytériens Ecoffois, s'étoient joints aux colons des deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès & causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sembloit devoir être, pour cette colonie, l'époque de la prospérité : mais la plupart des Européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le Nouveau-Monde, préféroient la Pensilvanie ou la Caroline, qui avoient plus de célébrité. A la fin cependant, la Nouvelle-Jersey s'est peuplée. On y compte cent trente mille habitans.

XXX.

Ce qu'est actuellement la Nouvelle-Jersey, & ce qu'elle peut devenir.

La colonie est couverte de troupeaux & abondante en grains. Le chanvre y a fait plus de progrès que dans aucune des contrées voisines. On y a ouvert avec succès, une mine d'excellent cuivre. Ses côtes sont accessibles, & le port d'Amboi, sa capitale, est assez bon. Aucun des moyens de prospérité, propres à cette partie du globe, ne lui manque. Cependant, elle est toujours restée dans une obscurité profonde. Son nom est presque ignoré dans l'ancien monde, & n'est guère plus connu dans le nouveau. En seroit-elle plus malheureuse ? Je ne le crois pas.

Qu'on parcoure l'histoire des nations anciennes & modernes, & l'on n'en verra presque aucune, dont la splendeur ne se soit accrue aux dépens de sa félicité. Des peuples, dont il ne seroit

fait aucune mention dans les tristes annales du monde, n'auroient été ni agresseurs, ni attaqués. Ils n'auroient pas troublé la paix des autres. Des ennemis éloignés ou voisins, n'auroient pas troublé la leur. Ils n'auroient point eu de héros qui fussent rentrés dans leur patrie, chargés de dépouilles de l'ennemi. Ils n'auroient point eu d'historien qui racontât ou leurs misères ou leurs crimes. On n'y auroit point frémi d'âge en âge, à l'aspect de ces monumens, qui retracent par-tout l'effusion du sang, des fers portés au loin ou brisés chez soi. Des factions politiques ne les auroient point déchirés. Des opinions absurdes ne les auroient point enivrés. L'oppression de la tyrannie n'y auroit point fait couler des larmes, ni suscité des révoltes. On ne s'y feroit point délivré d'un despote par le poignard; on n'y eût point exterminé ses satellites : car tels sont les événemens qui, de tout tems, ont donné de la célébrité aux nations. Au milieu d'une longue & profonde tranquillité, on y auroit cultivé les campagnes, chanté quelques hymnes traditionnels à Dieu; & répété, pendant des siècles, les mêmes chansons à l'amour. Pourquoi faut-il que la peinture séduisante de ce bonheur soit chimérique? Il n'a point existé. Il existeroit, qu'au milieu de nations turbulentes & ambitieuses, il seroit impossible qu'il durât. Quelles que puissent être les causes de l'obscurité de la Nouvelle-Jersey, nous lui devons donc nos conseils sur son état actuel & sur son état à venir.

Sa pauvreté ne lui permettant pas, dans les commencemens, d'avoir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle étoit réduite à vendre ses denrées à Philadelphie, & plus ordinairement à New-York. Ces deux villes lui donnoient en échange quelques marchandises de la métropole, quelques denrées des isles. Leurs plus riches négocians lui firent même des avances, qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. Malgré l'accroissement de ses cultures & de ses productions, elle n'est pas encore sortie de cette espèce de servitude. Des états d'une vérité incontestable que nous avons sous les yeux, démontrent qu'en 1769, la Nouvelle-Jersey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe,

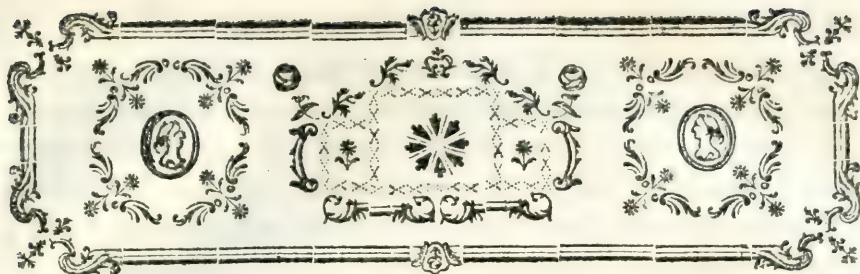
& qu'elle n'envoya aux Indes Occidentales que vingt-quatre bateaux, dont la charge ne valoit que 56,965 livres 19 sols 9 deniers. Tout le reste de ses richesses territoriales fut livré aux colonies voisines, qui en firent elles-mêmes le commerce.

Cette situation est ruineuse & avilissante. La Nouvelle-Jersey doit construire elle-même des navires, dont la nature lui a donné tous les matériaux. Elle doit les lancer dans des mers diverses, puisque les hommes ne lui manquent plus. Elle doit porter ses productions aux peuples, qui ne les ont encore reçues que par des agens intermédiaires. Elle doit tirer de la première main l'industrie étrangère, que des circuits inutiles lui ont fait payer jusqu'ici trop cher. Alors, elle pourra former des projets vastes, se livrer à de grandes entreprises, s'élever au rang où ses avantages semblent l'appeller, & approcher des provinces qui l'ont trop long-tems étouffée de leur ombre ou offusquée par leur éclat.

Puissent les vues que je présente & les exhortations que j'adresse à la Nouvelle-Jersey, se réaliser ! Puissé-je vivre assez long-tems pour en être le témoin & m'en réjouir ! Le bonheur de mes semblables, à quelque distance qu'ils existassent de moi ; ne m'a jamais été indifférent : mais je me suis senti remué d'un vif intérêt, en faveur de ceux que la superstition ou la tyrannie ont chassé de leur pays natal. J'ai compati à leurs peines. Lorsqu'ils se sont embarqués, j'ai élevé mes yeux vers le ciel. Ma voix s'est mêlée au bruit des vents & des flots, qui les portoient au-delà des mers ; & je me suis écrié, à plusieurs reprises, qu'ils prospèrent ! qu'ils prospèrent ! qu'ils trouvent dans les régions désertes & sauvages qu'ils vont habiter, une félicité égale ou même supérieure à la nôtre ; & s'ils y fondent un empire, qu'ils songent à se garantir eux-mêmes & leur postérité, des fléaux dont ils ont senti les coups.

*Fin du dix-septième Livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

*Colonies Angloises fondées dans la Pensilvanie , dans le Maryland , dans la Virginie , dans la Caroline , dans la Georgie & dans la Floride. Considérations générales sur tous ces établissemens.*

L'INJUSTICE ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple , créé par un pacte aussi étrange , auroit été en même tems , & le plus dénaturé , & le plus malheureux des peuples. Ennemi déclaré du genre-humain , il eût été également à plaindre , & par les sentimens qu'il auroit inspirés , & par ceux qu'il auroit éprouvés. Craint & haï de tout ce qui l'eût environné , il n'auroit jamais cessé de haïr & de craindre. On se feroit réjouir

I.  
Parallèle d'un bon & d'un mauvais gouvernement.

de ses malheurs ; on se feroit affligé de sa prospérité. Un jour les nations se feroient réunies pour l'exterminer : mais le tems auroit rendu cette ligue inutile. Il auroit suffi , pour l'anéantir & les venger , que chacun des membres eût conformé sa conduite aux maximes de l'état. Animés de l'esprit de leur institution , tous se feroient empressés de s'élever sur la ruine les uns des autres. Aucun moyen ne leur eût paru trop odieux. C'auroit été la race engendrée des dents du dragon , que Cadmus sema sur la terre , aussi-tôt détruite que créée.

Combien différente seroit la destinée d'un empire , fondé sur la vertu ! L'agriculture , les arts , les sciences & le commerce , encouragés à l'ombre de la paix , en écarteroient loisiveté , l'ignorance & la misère. Le chef de l'état en protégeroit les différens ordres , & en seroit adoré. Il auroit conçu qu'aucun des membres de la société ne pourroit souffrir , sans quelque dommage pour le corps entier , & il s'occuperait du bonheur de tous. L'impartiale équité présideroit à l'observation des traités qu'elle dicteroit , à la stabilité des loix qu'elle auroit simplifiées , à la répartition des impôts qu'elle auroit proportionnée aux charges publiques. Toutes les puissances voisines , intéressées à la conservation de celle-ci , au moindre péril qui la menaceroit , s'armeroient pour sa défense. Mais , au défaut de secours étrangers , elle pourroit elle-même opposer à l'agresseur injuste la barrière impénétrable d'un peuple riche & nombreux , pour lequel le mot de patrie ne seroit pas un vain nom. Et voilà ce qu'on peut appeller le beau idéal en politique.

Ces deux sortes de gouvernement sont également inconnues dans les annales du monde. Elles ne nous offrent que des ébauches imparfaites , plus ou moins rapprochées de l'atroce sublimité , plus ou moins éloignées de la beauté touchante de l'un ou de l'autre de ces grands tableaux. Les nations qui ont joué le rôle le plus éclatant sur le théâtre de l'univers , entraînées par une ambition dévorante , présentèrent plus de traits de conformité avec le premier. D'autres , plus sages dans leurs constitutions , plus simples dans leurs mœurs , plus limitées dans leurs vues ,

enveloppées d'un bonheur secret , s'il est permis de parler ainsi , paroissent ressembler davantage au second. Entre ces derniers , on peut compter la Pensilvanie.

Le luthéranisme , qui devoit changer la face de l'Europe , ou par lui-même , ou par l'exemple qu'il donnoit , avoit occasionné dans les esprits une fermentation extraordinaire ; lorsqu'on vit sortir de son sein orageux une religion nouvelle , qui paroissoit bien plus une révolte conduite par le fanatisme , qu'une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent un système lié , des dogmes établis , & ne combattent d'abord que pour les défendre , lorsque la persécution les irrite & les révolte jusqu'à leur mettre les armes à la main. Les anabaptistes , comme s'ils n'avoient cherché dans la bible qu'un cri de guerre , levèrent l'étendard de la rébellion , avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette secte avoient bien enseigné qu'il étoit inutile & ridicule d'administrer le baptême aux enfans , ainsi qu'on le pensoit , disoient-ils , dans la primitive église : mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce seul article de croyance , qui servoit de prétexte à leur séparation. L'esprit de sédition suspen-  
doit chez eux les soins qu'ils devoient aux dogmes schismatiques , sur lesquels ils fondaient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'église & de l'état , c'étoit leur loi , c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur , s'inscrire parmi les fidèles qui devoient employer le glaive de Gédéon ; c'étoit leur devise , leur but , leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne , que les anabaptistes songèrent à donner quelque fondement & quelque suite à leur créance , à marquer leur confédération par un signe visible , qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par une inspiration pour former un corps d'armée , ils se liguèrent en 1525 pour composer un corps de religion.

Dans ce symbole , mêlé d'intolérance & de douceur , l'église anabaptiste étant la seule où l'on enseigne la pure parole de Dieu , elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre église.



L'esprit du Seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n'est pas borné à un seul ordre de fidèles : mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faisoit l'ame & l'union des premiers chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fidèles : un chrétien n'en a pas besoin ; un chrétien ne doit pas l'être.

Il n'est par permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre ; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s'enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les sermens en justice sont défendus à des disciples du Christ, qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges, OUI, OUI ; NON, NON.

Le baptême des enfans est une invention du diable & des papes. La validité du baptême dépend du consentement volontaire des adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut, dans son origine, le système religieux des anabaptistes. Il paroît fondé sur la charité & la douceur ; il ne produisit que des brigandages & des crimes. La chimère de l'égalité est la plus dangereuse de toutes dans une société policée. Prêcher ce système au peuple, ce n'est pas lui rappeler ses droits, c'est l'inviter au meurtre & au pillage ; c'est déchaîner des animaux domestiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduisent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les sauvages même ne sont pas égaux, dès qu'ils sont rassemblés en hordes. Ils ne le sont que lorsqu'ils errent dans les bois ; & alors même celui qui se laisse prendre sa chasse, n'est pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la première origine de toutes les sociétés.

Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit guère trouver des partisans que dans le peuple. Les payfans l'adoptèrent avec d'au-

tant plus d'enthousiasme & de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l'esclavage, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui, de serfs, les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l'obéissance au magistrat, réunit contre eux toutes les autres sectes, qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succombèrent sous tant d'ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante; parce qu'elle avoit été par-tout combattue & dispersée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit, & de l'obscurité, la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naissance des Quakers.

Cette secte humaine & pacifique s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre sanglante qui traîna un roi sur l'échafaud par la main de ses sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Son caractère, qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d'une profession mécanique, & lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le tems même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l'inspiration des prophètes & des apôtres.

C'est alors qu'il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un tems & dans un pays où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes, troubloient tous les esprits. Bientôt il se vit suivi d'une foule de disciples qui, par la bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu'étonner & fasciner les âmes sensibles au merveilleux.

## III.

Origine &  
caractère des  
Quakers.

La simplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits ; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes les avertissoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil & la tyrannie imposent à la foiblesse, devinrent odieuses aux Quakers ; qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils condamnoient les titres fastueux, comme orgueil dans ceux qui les usurpoient, comme bassesse dans ceux qui les déferoient. Ils ne reconnoissoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni EMINENCE ; & ils avoient raison : mais ils se refusoient aux égards réciproques, qu'on appelle politesse ; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, disoient-ils, ne devoit se refuser à personne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, c'étoit manquer à foi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur arracher aucun signe extérieur de considération. Revenus à l'ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois ; & ils justifioient cette licence par l'usage de ceux même qui s'en offensoient, & qui tutoyoient leurs saints & leur dieu.

L'austérité de leur morale ennoblissoit la singularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroissoit un crime : si c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité : si c'étoit pour se défendre, on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un Quaker, il présentait l'autre joue : lui demandoit-on son habit, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n'exigeoient pour leur salaire que le prix légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l'être saint, pour de misérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politesse dans la vie civile



se changeoit en averfion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléfiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie; le repos du dimanche, qu'une oisiveté nuisible; la cène & le baptême, que des initiations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Esprit-Saint une illumination, un caractère bien supérieur au sacerdoce. Quands ils étoient réunis, le premier qui se sentoît éclairé du ciel se levoit, & révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems: mais plus souvent régnoit un profond silence dans toute l'assemblée.

L'enthousiasme qui naissoit également & de ces méditations, & de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C'est pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui signifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guérir à la longue: mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espèce. L'hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raisonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les souffrances, excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens persécuteurs, parce qu'ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d'une profession sanguinaire & destructive: Cromwel leur donna de marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect & de considération. Mais on éluda ou l'on rejetta ses invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la

IV.  
Fondation de  
la Pensilvanie  
par Penn. Bases

de sa législa-  
tion.

confiance du protecteur & des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d'une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Ce marin, plus souple & plus insinuant qu'on ne l'est dans sa profession, avoit fait des avances considérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoique entouré de colonies Angloises, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine, qu'on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asyle des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensilvanie. Tous les Quakers que le clergé persécutoit, parce qu'ils refusoient de payer la dîme & les autres taxes imposées par l'avarice & l'imposition ecclésiastiques, demandoient à le suivre : mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au Nouveau-Monde fut signalée par un acte d'équité, qui fit aimer sa personne & chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère Britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne fait point le prix qu'y mirent les sauvages : mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légittima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la fonction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits

droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne-foi mutuelle resserra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états & de la félicité des citoyens : la propriété, la liberté. S'il étoit permis d'emprunter le langage de la fable dans un moment qui semble fabuleux, je dirois qu'Astrée remontée au ciel depuis si long-tems, en est descendue, & que le règne de l'innocence & de la concorde va renaître parmi les hommes. C'est ici que l'écrivain & son lecteur vont respirer. C'est ici qu'ils se dédommageront du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, & sur-tout l'histoire de l'établissement des Européens au Nouveau-Monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est tems de voir les germes de la raison, du bonheur & de l'humanité, semés dans la ruine & la dévastation d'un hémisphère, où fume encore le sang de tous ses peuples, policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet Etre à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux, qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que la propriété de l'établissement qu'il avoit formé restât à perpétuité à sa famille : mais il lui ôta une influence décisive dans les résolutions publiques, & voulut qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité sans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs,



pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit possible toute corruption , il falloit que les représentans dussent leur élévation à des suffrages secrètement accordés. Il suffisoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut statué que les deux tiers seroient nécessaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens , plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit le vrai philosophe Penn. Il céda pour 450 liv. mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfans au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres à la charge d'une rente perpétuelle, d'un sol dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore assurés à tous les citoyens qui devenus majeurs, consentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq sols.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent : car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; & la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur ministère, d'exiger, d'accepter même aucun salaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de justice.

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la source ; l'indigence & l'oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce ré-

gément affuroit la subsistance au pauvre , & préparoit une ressource au riche , contre les revers de la fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité , en les rappelant à leur commune destination , qui est le travail , soit des mains ou de l'esprit.

Jamais peut-être la vertu n'avoit inspiré de législation plus propre à amener le bonheur. Les opinions , les sentimens , les mœurs corrigèrent ce qu'elle pouvoit avoir de défectueux , & suppléèrent à ce qu'elle laissoit d'imparfait. Aussi la prospérité de la Pensilvanie fut-elle très-rapide. Cette république , sans guerres , sans conquêtes , sans efforts , sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & passionné , devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins , malgré leur barbarie , furent enchaînés par la douceur de ses mœurs ; & les peuples éloignés , malgré leur corruption , rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliser & renouveler les tems héroïques de l'antiquité , que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fiction. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux sans maîtres & sans prêtres. L'homme a besoin de l'un & de l'autre , si l'on en croit l'imposture & la flatterie , qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui , sans doute , les méchans rois ont besoin de dieux cruels , pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont besoin de prêtres , pour faire adorer des dieux tyrans. Mais l'homme juste & libre ne demande qu'un Dieu qui soit son père , des égaux qui le chérissent , & des loix qui le protègent.

La Pensilvanie est gardée à l'Est par l'océan ; au Nord , par la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey ; au Sud , par la Virginie & le Maryland ; à l'Ouest , par des terres qu'occupent les sauvages ; de tous côtés , par des amis ; & dans son sein , par la vertu de ses habitans. Ses côtes fort resserrées , s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles. Sa profondeur , qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture , embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

La Pensilvanie propre est partagée en onze comtés , Philadel-

V.

Prospérité de  
la Pensilvanie.

phie , Bucks , Chester , Lancastre , York , Cumberland , Berks , Northampton , Bedford , Northumberland , Westmoreland.

Dans la même contrée , les comtés de Newcastle , de Kent & de Suffex , forment un autre gouvernement , mais conduit sur les mêmes principes.

Le ciel de la colonie est pur & serein. Le climat très-sain par lui-même , s'est encore amélioré par les défrichemens. Les eaux limpides & salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y tempèrent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier , n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages , le froid y est constamment modéré ; mais quelquefois assez vif , pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite , est l'ouvrage du vent du nord-ouest , qui souffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies , par une chaleur légère qui s'accroît par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule feroient violentes , sans le vent du sud-ouest qui les rafraîchit. Ce secours est assez constant.

Quoique le pays soit inégal , il n'est pas stérile. Le sol est tantôt un sable jaune & noir , tantôt du gravier , tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux , & quelquefois aussi une terre grasse , sur-tout entre les ruisseaux qui , la coupant dans tous les sens , y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les Européens abordèrent dans cette contrée , ils n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant , en défrichant , ils couvrirent , peu-à-peu , les terres qu'ils avoient remuées , de nombreux troupeaux , de fruits très-variés , de plantations de lin & de chanvre , de plusieurs sortes de légumes , de toute espèce de grains ; mais singulièrement de froment & de maïs , qu'une heureuse expérience montra propres au climat. De tous côtés , on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnèrent toutes les nations.



D'où naquit cette surprenante prospérité ? de la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & sur-tout de laborieux Allemands. Elle est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira, dans sa retraite, plusieurs de ses compatriotes. Le spectacle de ses mœurs simples, pieuses & tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formèrent une peuplade qu'ils appelèrent Euphrate, par allusion aux Hébreux, qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, est entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec symétrie. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, sont des maisons de bois à trois étages, où chaque Dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cens. Leur territoire n'a pas plus de deux cens cinquante acres d'étendue. Une rivière, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ses limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples ; ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière & le sommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes, oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent, avec raison, l'éternité.

nité des peines. La doctrine du péché originel , est , pour eux , un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme , leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires , ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut , qu'ils s'imaginent que , dans l'autre monde , les âmes des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes , qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu des cruautés & des injustices , dont tant d'autres dévots calomniateurs l'ont chargé.

Encore plus désintéressés que les Quakers , ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper , les dépouiller , les maltraiter , sans craindre ni représailles , ni plaintes de leur part : tant ils sont , par religion , ce que les stoïciens étoient par philosophie , insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hiver , une longue robe blanche , où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau , couvre une chemise grossière , de larges culottes , & des souliers épais. En été , c'est le même habillement , si ce n'est que la toile remplace la laine. A la culotte près , les femmes sont vêtues comme les hommes.

On ne se nourrit là que de végétaux ; non que ce soit une loi , mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme , ennemi du sang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun , pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé , non-seulement une culture , des manufactures , tous les arts nécessaires à la petite société : mais encore un superflu d'échanges , proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate , les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeunesse & l'amour , si voisins de la dévotion , invitent à cette sainte union des âmes & des sens , quittent la ville , & vont former un établissement à la campagne , aux dépens du trésor public ,

qu'ils grossissent de leurs travaux , tandis que leurs enfans sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage & chrétienne , les Dumplers ne feroient que des moines , qui deviendroient , avec le tems , féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur. Avec une ame tendre , on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans , comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq : mais après cet âge , il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems , dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie , c'est l'esprit de concorde qui règne entre elles , malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église , ces sectaires s'aiment comme des enfans d'un seul & même père. Ils ont vécu toujours en frères , parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes. C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut , sur-tout , attribuer les accroissemens rapides de la colonie.

Au commencement de 1774 , cet établissement comptoit trois cens cinquante mille habitans , suivant le calcul du congrès général. On ne dissimulera pas que trente mille noirs faisoient partie de cette nombreuse population : mais la vérité veut qu'on dise aussi que dans cette province l'esclavage n'a pas été un germe de corruption , comme il l'a toujours été , comme il le fera toujours dans des sociétés moins bien ordonnées. Les mœurs sont encore pures , austères même , en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat , aux loix , à la religion , à l'émulation des sectes , à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs.

Les Pensilvains sont , en général , bien faits , & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt mères qu'en Europe , elles continuent plus long-tems d'être fécondes. L'inconstance des saisons n'affoiblit point en elles la nature , quoiqu'il n'y ait point de ciel où la température soit plus variable. Elle change par intervalles , jusqu'à cinq ou six fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuse sur les animaux , ni même sur le végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Aussi l'abondance est-elle constante , l'aisance est-elle uni-



verfelle. L'économie particulière aux Penſilvains , n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aifées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la bière, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondance, n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiffés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaifance va plus loin; elle s'étend juſqu'à l'hôſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoifonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient pas au-deſſus de 280,140 livres. La plus part même deſtinés à fermer les plaies de la guerre, devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des ſauvages ont occasionné des dépenses extraordinaires. On feroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit & comme les habitans le demandoient, on eût pu réduire la famille de Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la province.

Les Penſilvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui récompenſe toujours leurs travaux, ne craignent pas de reproduire leur eſpèce. A peine trouveroit-on un célibataire dans la province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractans : ils prennent le juge ou le prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amans y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles ? ils s'évadent enſemble à cheval : le garçon monte en croupe derrière ſa maîtrefſe ; & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le magiſtrat. La fille déclare

déclare qu'elle a enlevé son amant , pour l'épouser. On ne peut , ni se refuser à ce vœu si formel , ni la troubler ensuite dans la possession de ce qu'elle aime. A d'autres égards , l'autorité paternelle est excessive. Un chef de famille , dont les affaires se trouvent dérangées , a le droit d'engager ses enfans à ses créanciers : punition bien capable , ce semble , d'attacher un père tendre au soin de sa fortune. L'homme fait , acquitte par un an de service , une dette de 112 liv. 10 sols. L'enfant au-dessous de douze ans est obligé de servir jusqu'à vingt & un ans , pour la même somme. C'est une image des anciennes mœurs patriachales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie , on peut dire que la plupart des habitans vivent isolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a sa maison au centre d'une vaste plantation , bien environnée de haies vives. Aussi chaque paroisse de campagne se trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une si grande distance des églises , les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne présente les enfans au baptême , que plusieurs mois , & quelquefois un ou deux ans après leur naissance. Sans dogmatiser , sans disputer sur le culte , dans un pays où chaque secte a le sien , on honore l'Etre suprême par des vertus , plus que par des prières. L'innocence & l'inscience gardent les mœurs , plus sûrement que des préceptes & des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit sur la terre , avant d'être enfermé pour jamais dans son sein. Aussi-tôt qu'il est mort quelqu'un à la campagne , les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes , & la nouvelle en est ainsi répandue au loin. Chaque famille au moins envoie un de ses membres , pour honorer le convoi funèbre. A mesure que les députés arrivent , on leur offre du punch & du gâteau. Lorsque l'assemblée est formée , on porte le cadavre dans le cimetière de sa secte ; ou si le cimetière est trop éloigné , dans un champ de sa famille. Le cortège est composé de quatre ou cinq cens personnes à cheval , qui gardent un

silence, un recueillement, conformes à l'esprit de la cérémonie qui les rassemble. Une chose qui paroîtra singulière, c'est que les Pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractère de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagère, soient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même & pauvres, sont attachés aux soins de la sépulture. C'est qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du sentiment d'amour, qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voisin de la nature. Ce n'est pas le mourant qui exige ces honneurs ; ce sont les parens, une épouse, des enfans qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un père ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funèbres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus étendues. Il y règne plus d'union, plus de force ; tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C'est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations ; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perses ; pourquoi les Corfès chasseront tôt ou tard les François de leur île.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation ? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir ? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de son sol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines de ses brebis, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux îles Angloises, Françoises, Hollandoises & Danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la bière, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange, du coton, du sucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui sont autant de matières d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres



colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madère, les Canaries, l'Espagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & aux bois de la Pensilvanie, qu'ils achètent avec des vins & des piaftres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de nécessité. Jusqu'ici cependant, le résultat de tant d'opérations a été au désavantage de la province, sans qu'on puisse ni l'en blâmer, ni l'en plaindre. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'est une nécessité que les nouveaux états contractent des engagements; & celui qui nous occupe doit rester endetté tout le tems que le progrès de ses défrichemens exigera des avances plus considérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouissent de quelques branches de commerce presque exclusives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, auroient pu acquérir assez rapidement des richesses. La Pensilvanie, qui fonde sa fortune sur la culture & sur la multiplication des troupeaux, ne doit arriver que lentement à la prospérité : mais cette prospérité aura des fondemens plus sûrs & plus durables.

Si quelque chose peut retarder les progrès de la colonie, c'est la manière irrégulière dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paie 112 livres 10 sols par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle de 22 sols 6 deniers. Il arrive de-là que la province manque de cet ensemble, qui est nécessaire en toutes choses, & que ses habitans épars sont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations sont défrichées de différentes manières dans la colonie. Souvent un chasseur va se fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voisins l'aident à couper des arbres, & à les entasser les uns sur les autres : c'est une maison. Aux environs, il cultive, sans secours, un jardin & un champ, suffisans pour sa subsistance & pour celle de sa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chasseur de ses peines; ils achètent du propriétaire de la province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtissent des demeures plus commodes, & étendent les défrichemens.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la persécution ont poussés dans le Nouveau-Monde, viennent mettre la dernière main à ces établissemens encore imparfaits. Les premiers & les seconds planteurs vont porter ailleurs leur industrie, avec des moyens de culture plus considérables qu'ils n'en avoient d'abord.

En 1769, les exportations de la Pensilvanie s'élevèrent à 13,164,439 livres 5 sols 3 deniers; & elles ont depuis beaucoup plus considérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre.

VI.  
Etat actuel de  
Philadelphie.

C'est Philadelphie ou *la ville des Frères*, qui est le centre de ce grand mouvement. Cette ville célèbre est située à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large sur deux milles de long, entre les deux rivières. Sa population n'a pu encore remplir un si grand espace. Jusqu'ici, l'on n'a bâti que sur les bords de la Delaware: mais sans renoncer aux idées du législateur, mais sans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions sont sages. Philadelphie doit devenir la cité la plus considérable de l'Amérique, parce qu'il est impossible que la colonie ne fasse pas de très-grands progrès, & que ses productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de sa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés règnent des trottoirs, défendus par des poteaux, placés de distance en distance.

Les maisons, dont chacune a son jardin & son verger, sont construites de brique, & ont communément trois étages. Plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement, à des marbres de différentes couleurs, qui se trouvent à un

mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui sont devenus l'objet d'un commerce assez considérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, & quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent ni temples, ni prêtres, ni culte public, & n'en sont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'est l'hôtel-de-ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C'est-là que les représentans de la colonie s'assemblent tous les ans, & plusieurs fois l'année, s'il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l'ordre public. On y a placé sous les mains de ces hommes de confiance, tous les ouvrages qui pouvoient les éclairer sur le gouvernement, sur le commerce & sur l'administration.

A côté de l'hôtel-de-ville est une superbe bibliothèque, formée, en 1732, par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois. Elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouissent librement dans tous les tems. Les autres paient le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu. C'est avec ces fonds, toujours renaissans, que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématique & de physique, avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument, en est un autre du même genre. C'est une belle collection des classiques grecs & latins, avec leurs commentateurs les plus estimés, & des meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé à la former une vie longue & laborieuse.

Le collège, qui doit préparer l'esprit à toutes les sciences, dut,



en 1749 , son origine aux travaux du docteur Franklin , dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles , opérées dans la région qui l'a vu naître. Dans les premiers tems , cette école n'initia la jeunesse qu'aux belles-lettres : mais on y a depuis enseigné la médecine , la chymie , la botanique & la physique expérimentale. Les maîtres & les connoissances s'y multiplieront , à mesure que les terres , devenues leur patrimoine , feront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie fera seule à jamais exclue d'une académie consacrée à l'instruction d'un peuple qui admet tous les cultes , qui n'en reconnoît point de dominant , & qui même n'en exige aucun. Ce sera l'unique contrée de l'univers où l'on ne se battra pas pour des mots , où l'on ne se haïra point pour des objets incompréhensibles. Si le despotisme , la superstition , ou la guerre , viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philosophie l'ont tirée , ces flambeaux de l'esprit humain iront éclairer le Nouveau-Monde , & la lumière apparaîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville est accessible à tous les besoins de l'humanité , à toutes les ressources de l'industrie. Ses quais , dont le principal a deux cens pieds de large , offrent une suite de magasins commodes , & de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cens tonneaux y abordent sans difficulté , hors les tems de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware , par le Schuylkill , par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du Nouveau-Monde , que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n'y sont pas tenus avec attention , & plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfans. Ce qui paroît certain , c'est qu'en 1766 , il s'y trouvoit vingt mille habitans. Comme l'occupation de la plupart d'entre eux est de vendre les productions de la province entière , & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger , il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit le devenir encore davantage , à proportion que la

culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la sixième partie des terres.

Philadelphie , de même que les autres villes de Pensilvanie , est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C'est une suite nécessaire des principes des Quakers. On ne sauroit assez chérir ces sectaires , pour leur modestie , leur probité , leur amour du travail , leur bienfaisance. Peut-être seroit-on tenté d'accuser leur législation d'imprudence & de témérité.

En établissant cette sûreté civile , qui garantit un citoyen d'un autre citoyen , les fondateurs de la colonie devoient , dira-t-on , établir la sûreté politique , qui défend un état contre les entreprises d'un état. L'autorité , qui maintient l'ordre & la paix au-dedans , n'a rien fait , si elle n'a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis , c'étoit supposer que l'univers n'est peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible , abandonner des agneaux à la discrétion des loups , & livrer tous les citoyens à l'oppression du premier tyran qui voudroit les subjuger.

Mais , d'un autre côté , comment associer la sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre , avec cet appareil de force offensive ou défensive , qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre continuel ? Que feroient , d'ailleurs , des ennemis , s'ils entroient dans la Pensilvanie les armes à la main ? A moins qu'ils n'égorgeâssent dans une nuit ou dans un jour tous les habitans de cet heureux pays , ils n'étoufferoient pas le germe & la postérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ses excès ; elle se consume & s'éteint , comme le feu dans la cendre de ses alimens. Mais la vertu , quand elle est dirigée par l'enthousiasme de l'humanité , par l'esprit de fraternité , se ranime , comme l'arbre , sous le tranchant du fer. Les méchans ont besoin de la multitude , pour exécuter leurs projets sanguinaires. L'homme juste , le Quaker , ne demande qu'un frère pour en recevoir de l'assistance , ou lui donner du secours. Allez , peuples guerriers , peuples esclaves & tyrans , allez en Pensilvanie ; vous y trouverez toutes

les portes ouvertes, tous les biens à votre discrétion ; pas un soldat , & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez , ou les vexez , ou les gênez , ils s'enfuiront , & vous laisseront leurs terres en friche , leurs manufactures délabrées , leurs magasins déserts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre ; ils feront le tour du monde , & mourront en chemin , plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné , que la haine du genre-humain & l'exécration des siècles à venir ?

Puissé-je ne m'être pas trompé dans tout ce que je viens de dire , & n'avoir pas pris le souhait de mon cœur pour un décret de la vérité ! Le seul soupçon que j'en ai dans ce moment m'afflige. Heureuse & sage contrée ; subirois-tu donc un jour la funeste destinée des autres , & serois-tu ravagée , subjuguée comme elles ? Loin de moi un pressentiment capable d'ébranler , dans mon esprit , la plus consolante des vérités ou des illusions : c'est qu'il existe une providence qui veille à la conservation des bons ! Loin de ma mémoire la multitude innombrable des événemens qui semblent déposer contre elle.

C'est sur cette perspective , que les Pensilvains ont fondé leur sécurité future. Du reste , comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-tems ; ni que la méfiance , qui est en sentinelle , en dorme plus tranquille ; ni qu'on jouisse avec un grand plaisir de ce qu'on possède avec tant de crainte : ils vivent le jour présent , sans songer au lendemain. On pense d'une autre manière dans le Maryland.

#### VII.

Origine du Maryland. Nature de son gouvernement.

Loin d'avoir de l'éloignement pour les catholiques , comme ses prédécesseurs , Charles I avoit trouvé des motifs de les chérir dans le zèle que l'espérance d'être tolérés par ce prince , leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l'accusation de favoriser le papisme eut aliéné les esprits contre ce roi foible , qui ne visoit guère qu'au despotisme , il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la sévérité des loix , où le schisme de Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminèrent le lord Baltimore à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour



pour une religion exclusive elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région qui est située entre la rivière de Potowmak & la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre en faveur des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cens catholiques, tous d'une naissance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, le culte pour lequel ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide : tous ces motifs prévinrent les *défords* qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empressez de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ces heureux membres, unis par les mêmes principes & dirigés par les conseils d'un chef vigilant, se livrèrent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix & du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on persécutoit ou pour la même croyance, ou pour d'autres opinions. Les catholiques du Maryland, désabusés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent un asyle à toutes les sectes indistinctement. Toutes jouirent avec la même étendue des droits de cité. Le gouvernement fut modelé sur celui de la métropole.

Un esprit si conforme aux vues de la société, n'empêcha pas qu'après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât Baltimore des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses droits par Charles II, mais pour se les voir contester encore. Quoiqu'au-dessus de tout reproche de malversation ; quoiqu'extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains ; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa charte sous le règne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en règle pour la juridiction d'une province que la couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit établie à ses dépens. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ses amis ni ses ennemis, & le sot orgueil de croire que

l'autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence ; alloit ôter une seconde fois à Baltimore ce que les rois son père & son frère lui avoient donné , lorsqu'il fut précipité lui-même d'un trône qu'il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d'une manière digne de son caractère politique , une contestation excitée avant son élévation. Il voulut que les Baltimore fussent privés de leur autorité , mais qu'ils continuâssent à jouir de leurs revenus. Lorsque cette famille , plus indifférente sur les préjugés de religion , rentra dans le sein de l'église Anglicane , elle fut réintégrée dans le gouvernement héréditaire du Maryland ; elle recommença à conduire la colonie avec un conseil & deux députés élus par chaque district.

VIII.  
Événemens  
arrivés dans le  
Maryland.

De tous les établissemens formés dans le continent septentrional , le Maryland fut heureusement pour lui une des colonies les moins fécondes en événemens. Son histoire se réduit à deux faits dignes d'être remarqués.

Berkley , follement zélé pour l'église Anglicane , expulsa de la Virginie ceux des habitans qui ne professent pas son culte. Les dissidens cherchent un asyle dans la province qui nous occupe. L'accueil qu'ils y reçoivent offense vivement les Virginiens. Dans le premier accès d'un ressentiment injuste , ils persuadent aux sauvages que leurs nouveaux voisins sont Espagnols. Ce nom odieux change toutes les idées des Indiens. Ils ravagent sans délibérer des champs qu'ils ont aidé à défricher ; ils massacrent sans pitié des hommes qu'ils viennent de recevoir fraternellement. Combien il fallut de tems , de patience , de sacrifices pour détromper ces esprits prévenus , pour ramener ces cœurs égarés !

Baltimore écoutant plutôt sa raison que les instructions de son enfance , avoit voulu que toutes les communions chrétiennes eussent une égale part au gouvernement. Les catholiques en furent exclus à l'époque mémorable où ce lord fut dépouillé de son autorité. Ou le ministère Britannique ne voulut pas , ou il ne put pas arrêter cet acte de fanatisme. Son influence se réduisit à empêcher que les fondateurs de la colonie n'en fussent chassés , &

qu'on ne mît en vigueur contre eux des loix pénales qui étoient sans force en Angleterre.

La province est très-arrosée. On y voit couler de nombreuses sources , & cinq rivières navigables la traversent. L'air qui est beaucoup trop humide sur les côtes , devient pur , léger & subtil à mesure que le terrain s'élève. Le printems & l'automne sont de la plus heureuse température : mais l'hiver a des jours d'un froid très-vif , & l'été des jours d'une chaleur accablante. Ce que le pays a cependant de moins supportable , c'est une grande quantité d'insectes dégoûtans.

IX.  
Etat actuel du  
Maryland. Ses  
cultures.

C'est une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale. Aussi tous ou presque tous les terrains y ont-ils été concédés , & dans la plaine , & au milieu des montagnes. Ils furent long-tems en friche ou mal exploités : mais les travaux se sont fort accrus depuis que , selon le dénombrement du congrès , la population s'est élevée à trois cens vingt mille habitans.

Beaucoup sont catholiques , & beaucoup davantage sont Allemands. Leurs mœurs ont plus de douceur que d'énergie : ce qui pourroit venir de ce que les femmes ne sont pas exclues de la société , comme dans la plupart des autres parties du continent. Les hommes libres & peu riches , fixés dans les lieux élevés , qui originairement ne coupoient de bois , n'élevoient de troupeaux , ne cultivoient de grains que pour les besoins de la colonie , ont graduellement fourni une grande quantité de ces objets aux Indes Occidentales. Cependant la prospérité de l'établissement a été d'une manière plus spéciale l'ouvrage des esclaves , occupés à plus ou moins de distance de la mer , dans des plantations de tabac.

C'est une plante âcre , caustique , que la médecine a beaucoup employée , qu'elle emploie quelquefois encore , & qui prise intérieurement en substance , est un véritable poison plus ou moins actif , selon la dose. On la mâche ou on la fume en feuilles ; & sur-tout on la prend en poudre par les narines.

Elle fut trouvée en 1520 près de Tabasco , dans le golfe du Mexique. Transportée dans les isles voisines , elle parvint bientôt



dans nos climats, où son usage devint un objet de dispute entre les favans. Les ignorans même prirent part dans cette querelle ; & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont , avec le tems , prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu.

Sa tige est droite , velue , gluante , haute de trois ou quatre pieds. Ses feuilles également velues & disposées alternativement sur la tige , sont épaisses , mollasses , d'un verd pâle , larges , ovales , terminées en pointe , beaucoup plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Cette cime ramifie sa couronne de bouquets de fleurs légèrement purpurines. Leur calice tubule à cinq dents , renferme une corolle alongée en entonnoir , évasée par le haut , découpée en cinq parties , & chargée d'autant d'étamines. Le pistil caché au fond de la fleur , & terminé par un seul style , devient en mûrissant , une capsule à deux loges , remplie de menues semences.

Le tabac demande une terre médiocrement forte , mais grasse , unie , profonde & qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient à ce végétal , avide de suc.

On sème les graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins six feuilles , on les arrache doucement , dans un tems humide , & on les porte , avec précaution , sur un sol bien préparé , où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre , avec ce ménagement , leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération , & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle ; l'étêter à deux pieds & demi , pour l'empêcher de s'élever trop haut ; la débarrasser des rejettons parasites ; lui ôter les feuilles les plus basses , celles qui ont quelque disposition à la pourriture , celles que les insectes ont attaquées , & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cens tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme bien laborieux ; & elles doivent rendre mille livres pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. A mesure qu'il approche de sa maturité, le verd riant & vif de ses feuilles prend une teinte obscure. Elles courbent la tête : mais l'odeur qu'elles exhaloient augmente & s'étend au loin. C'est alors que la plante est mûre & qu'il faut la couper.

Les pieds cueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse suer une nuit seulement. Le lendemain, ils sont déposés dans des magasins construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de tous les côtés. Ils y restent séparément suspendus tout le tems nécessaire pour les bien sécher. Etendus ensuite sur des claies & bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui sont mises dans des barils ou réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production & qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à sa culture.

Les Indes Orientales & l'Afrique cultivent du tabac pour leur usage. Elles n'en vendent ni n'en achètent.

Dans le levant, Salonique est le grand marché du tabac. La Syrie, la Morée ou le Péloponèse, l'Egypte y versent tout leur superflu. De ce port, il est envoyé en Italie où on le fume, après que la causticité qui lui est naturelle en a été adoucie par le mélange de ceux de Dalmatie & de Croatie.

Les tabacs de ces deux provinces sont de très-bonne qualité : mais si forts qu'on ne peut les prendre sans les tempérer par des tabacs plus doux.

Les tabacs de Hongrie feroient assez bons, s'ils n'avoient généralement une odeur de fumée qui en dégoûte.

L'Ukraine, la Livonie, la Prusse, la Poméranie récoltent une assez grande quantité de cette production. Sa feuille, plus large que longue, est mince & n'a ni faveur, ni consistance. Dans la vue de l'améliorer, la cour de Russie a fait semer dans ses colonies de Sarratow, sur le Volga, des graines apportées de Virginie & d'Hamesfort. L'expérience n'a eu aucun succès ou n'en a eu que peu.

Le tabac du Palatinat est très-médiocre en lui-même : mais il

a la faculté de pouvoir s'amalgamer avec de meilleurs & d'en prendre le goût.

La Hollande fournit aussi des tabacs. Celui que , dans la province d'Utrecht , produisent Hamesfort & quatre ou cinq districts voisins , est d'une qualité supérieure. Sa feuille est grande , souple , onctueuse & d'une bonne couleur. Il a le rare avantage de communiquer son délicieux parfum aux tabacs inférieurs. On en voit beaucoup de ces dernières classes sur le territoire de la république. Cependant l'espèce qui croît en Gueldre est la plus mauvaise de toutes.

La culture du tabac étoit autrefois établie en France , & avec plus de succès qu'ailleurs , près du Pont-de-l'Arche , en Normandie ; à Verton , en Picardie ; & à Montauban , à Tonneins , à Clerac , dans la Guienne. On l'y défendit en 1721 , excepté sur quelques frontières , dont on respecta les capitulations. Le Hainault , l'Artois , la Franche-Comté profitèrent peu d'une liberté que la nature de leur sol repoussa opiniâtrement. Elle a été plus utile à la Flandre & à l'Alsace , dont les tabacs , quoique très-foibles , peuvent être mêlés , sans inconvénient , avec des tabacs supérieurs.

Dans l'origine , les isles du Nouveau-Monde s'occupèrent du tabac. Des productions plus riches les remplacèrent successivement dans toutes , excepté à Cuba qui est restée en possession de fournir tout le tabac en poudre que consomment les Espagnols des deux hémisphères. Son parfum est exquis , mais trop fort. La même couronne tire de Caraque , le tabac que ses sujets fument en Europe. On l'emploie aussi dans le Nord & en Hollande , parce qu'il n'en existe nulle part qui lui soit comparable pour cet usage.

Le Brésil adopta de bonne-heure cette production & ne l'a pas depuis dédaignée. Il a été encouragé par la faveur constante dont son tabac a joui sur les côtes occidentales de l'Afrique. Dans nos climats même , il est assez recherché par les gens qui fument. A raison de son âcreté , il seroit improprie en poudre , sans les préparations qu'on lui donne. Elles se réduisent à tremper chaque



feuille dans une décoction de tabac & de gomme de topal. Ces feuilles ainsi humectées, sont formées en rouleau & enveloppées d'une peau de bœuf qui les maintient dans une fraîcheur nécessaire.

Mais les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique ; & dans cette partie du Nouveau - Monde , il faut mettre au second rang ceux qu'on récolte dans le Maryland. Cependant ils n'ont pas le même degré de perfection dans toute l'étendue de la province. Les crus de Chester & de Chouptan approchent pour la qualité des tabacs de la Virginie , & sont consommés en France. Les crus de Patapfico & de Potuxant , très-propres à être fumés , trouvent leur débouché dans le Nord & dans la Hollande. Sur les rives septentrionales du Potowmak , les tabacs sont excellens dans la partie haute , & médiocres dans la partie basse.

Sainte - Marie , autrefois la capitale de l'état , n'est rien ; & Annapolis , qui jouit maintenant de cette prérogative , n'est guère plus considérable. C'est à Baltimore , dont le port peut recevoir des navires tirant dix-sept pieds d'eau , que se traitent presque toutes les affaires. Ces trois villes , les seules qui soient dans la colonie , sont situées sur la baie de Chésapeake , qui s'enfonce deux cens cinquante milles dans les terres , & dont la largeur commune est de douze milles. Deux caps forment son entrée. Au milieu , est un banc de sable. Le canal , voisin du cap Charles , n'ouvre un passage qu'à de très-légers bâtimens : mais celui qui longe le cap Henri admet , dans tous les tems , les plus grands vaisseaux.

Entre les Apalaches & la mer , peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland. Cependant elles sont trop généralement légères , sablonneuses & peu profondes , pour récompenser , les travaux & les avances du cultivateur , le même espace de tems que dans nos climats. La fécondité , par-tout inséparable des défrichemens , est rapidement suivie d'une diminution extraordinaire dans la quantité , dans la qualité du bled. Le sol est encore plutôt usé par le tabac. Lorsqu'on en a demandé , sans

X:

Ce que le Maryland peut devenir.

interruption , à un même lieu quelques récoltes , cette feuille perd beaucoup de sa force. Pour cette raison , on créa , en 1733 , des inspecteurs autorisés à faire brûler tout ce qui n'auroit pas le parfum convenable. Cette institution fut sage : mais elle semble annoncer qu'il faudra renoncer , un jour , à la plus importante production de la province , ou qu'insensiblement elle se réduira à peu de chose.

Alors ou plutôt , on exploitera les mines de fer qui sont très-abondantes dans la colonie. C'est un moyen de prospérité que jusqu'ici , on n'a pas poussé au-delà de dix-sept ou dix-huit fourneaux. Une liberté nouvelle , de nouveaux besoins communiqueront plus de force aux bras , aux esprits plus de mouvement.

D'autres manufactures s'élèveront aussi , sans doute. Le Maryland n'en eut jamais d'aucune espèce. Il tiroit de la Grande-Bretagne ce qui servoit aux usages les plus ordinaires de la vie. C'étoit une des raisons qui le faisoit gémir sous le poids accablant des dettes. M. Stirenwith a pris enfin le parti de faire fabriquer des bas , des étoffes de soie & de laine , des toiles de coton , toutes les espèces de quincailleries , jusqu'à des armes à feu. Ces branches d'industrie , maintenant réunies dans un même atelier , avec de grands frais & une intelligence rares , se disperseront plus ou moins rapidement dans la province , & passant le Potowmak , iront se naturaliser aussi dans la Virginie.

# XI.

Par qui & comment a été établie la Virginie.

Cette autre colonie , avec le même sol , avec le même climat que le Maryland , a sur lui quelques avantages. Son étendue est beaucoup plus considérable. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitans ont un caractère plus élevé , plus ferme , plus entreprenant : ce qu'on pourroit attribuer à ce qu'ils sont plus généralement d'origine Britannique.

La Virginie étoit , il y a deux siècles , tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland , & de l'autre par la Caroline.

Ce fut en 1606 que les Anglois abordèrent à cette plage  
sauvage.

fauvage. James-Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d'eau douce , qui , sortant d'un petit banc de sable , en entraînoit du talc , qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un siècle qui ne soupiroit qu'après les mines , on prit pour de l'argent cette poussière méprisable. Le premier , l'unique soin des nouveaux colons fut d'en ramasser. L'illusion fut si complète , que deux navires étant venus porter des secours , on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. A peine y restoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve , les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition d'un si fol orgueil. De cinq cens hommes envoyés d'Europe , il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve , n'ayant des vivres que pour quinze jours , lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux , une nouvelle peuplade , & des provisions de toute espèce.

L'histoire peint ce lord comme un génie élevé au-dessus des préjugés de son tems. Son désintéressement égaloit ses lumières. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau , il ne s'étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête homme à suivre le penchant qu'il a pour la vertu ; que l'estime de la postérité , seconde récompense de la générosité , qui se dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut , ce caractère lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant ; il les consola dans leurs peines ; il leur en fit espérer la fin prochaine : & joignant à la tendresse d'un père toute la fermeté d'un magistrat , il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante , le dépérissement de sa santé obligea Delaware de retourner dans sa patrie , mais il n'y perdit jamais de vue ses colons chéris ; & tout ce qu'il avoit de crédit à la cour , il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privilèges



exclusifs. La compagnie qui les exerçoit fut proscrite à l'avènement de Charles I au trône. Avant cette époque, l'autorité étoit toute entière dans les mains du monopole. Alors la Virginie reçut le gouvernement Anglois. La couronne ne lui fit acheter ce grand avantage que par une redevance annuelle de 2 liv. 5 s. pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Jusqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l'endroit qui lui plaisoit, sans titres ni convention. Enfin des bornes furent posées; & des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. Les défrichemens se multiplièrent de tous les côtés. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changèrent la constitution Angloise, augmentèrent encore ce concours d'une foule de monarchistes, qui allèrent attendre auprès de Guillaume Berkley, gouverneur de la colonie, & dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Les intérêts de la monarchie furent même soutenus par ce lieutenant zélé après que la fortune eut écrasé le monarque. Mais quelques habitans, séduits ou gagnés, se voyant secondés d'une puissante flotte, livrèrent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, & le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l'oppression, lorsque les cris du peuple le rappellèrent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu'il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un tems où l'on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d'impression sur les esprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

XII.

Obstacles qui  
s'opposent aux  
prosperités de  
la Virginie.

La colonie ne tira pas d'une démarche si généreuse le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Le nouveau monarque y accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terrains immenses qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs. L'acte de navigation, imaginé par le protecteur & dont le but étoit d'assurer à la métropole l'approvisionnement de tous ses établissemens du Nouveau-Monde, le commerce exclusif de leurs productions, fut observé avec une rigueur qui fit presque doubler de valeur ce que la Virginie devoit acheter, & avilit encore plus ce qu'elle avoit à vendre. Cette double oppression fit tarir les ressources & les espérances de la province. Pour comble de calamité, les sauvages l'attaquèrent avec une fureur & une intelligence qu'on ne leur avoit pas reconnues dans les guerres précédentes.

Les Anglois s'étoient à peine montrés dans cette région intacte, qu'ils avoient indisposé le peuple indigène par la mauvaise foi qu'ils avoient mise dans leurs échanges avec lui. Ce germe de division pouvoit être étouffé, s'ils avoient voulu consentir à prendre des compagnes Indiennes, comme on les en sollicitoit. Mais, quoiqu'ils n'eussent pas encore des femmes Européennes, ils repoussèrent ces liaisons avec hauteur. Ce mépris irrita les Américains, que l'infidélité avoit aliénés, & ils devinrent ennemis irréconciliables. Leur haine se manifesta par des assassinats secrets, par des hostilités publiques; &, en 1622, par une conspiration qui coûta la vie à trois cens trente-quatre personnes; qui auroit même creusé le tombeau de la colonie entière, si les chefs n'eussent été avertis du danger quelques heures avant l'ins tant arrêté pour le massacre général.

Depuis cette trahison, il se commit de part & d'autre des atrocités sans nombre. Les trêves entre les deux nations étoient rares & mal observées. C'étoient ordinairement les Anglois qui amenoient la rupture. Moins ils retiroient de bénéfice de leurs plantations, plus ils employoient de ruses & de violences pour dépouiller le sauvage de ses fourrures. Cette insatiable avidité, qui attaquoit sans distinction toutes les peuplades fixes ou errantes au

voisinage de la colonie , leur mit de nouveau les armes à la main , vers la fin de 1675. Elles fondirent , de concert , sur des établissemens imprudemment dispersés & trop éloignés les uns des autres pour pouvoir se soutenir réciproquement.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au désespoir. Berkley , après avoir été long-tems leur idole , n'eut plus à leurs yeux ni assez de fermeté contre les vexations de la métropole , ni assez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards se tournèrent vers Bacon , jeune officier , vif , éloquent , hardi , insinuant , d'une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement , irrégulièrement pour général. Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée , le gouverneur qui , avec ce qui lui restoit de partisans , s'étoit retiré sur les bords du Potowmak , n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement si sévère , & qui , pour le moment , étoit une imprudence , détermina le proscrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets. Les mécontents , divisés par la perte de leur chef , intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe , ne songèrent qu'à demander grace. On ne souhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune suite fâcheuse ; & la clémence assura la soumission.

La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie , que l'on s'occupa du soin de se rapprocher des Indiens. Toute liaison avoit cessé avec eux depuis quelque tems. L'assemblée générale de 1678 r'ouvrit les communications : mais elle ordonna que les échanges ne pourroient se faire que dans les marchés qu'elle fixoit. Cette innovation déplut aux sauvages ; & les choses ne tardèrent pas à reprendre leur premier cours.

Un objet plus important , c'étoit de redonner de la valeur au tabac , la plus importante & presque l'unique production de la colonie. On pensa que rien ne contribueroit plus efficacement à le tirer de l'avilissement où il étoit tombé , que de repousser de la province ceux que le Maryland & la Caroline y portoient , pour les faire passer en Europe. Si les législateurs avoient été plus



éclairés, ils auroient compris que cet entrepôt devoit faire tomber tôt ou tard dans leurs mains le fret de cette denrée & les rendre les arbitres de son prix. En l'éloignant de leurs ports par une avarice mal raisonnée, ils se donnèrent, dans tous les marchés, des concurrens qui leur démontrèrent d'une manière bien amère le vice de leurs principes.

Ces arrangemens étoient à peine faits, qu'au printems de 1679 il arriva un nouveau chef à la colonie. C'étoit le lord Colepepper. Les troubles qui avoient récemment bouleversé cet établissement, l'enhardirent à proposer un règlement qui condamneroit à un an de prison & à une amende de 11,250 livres tous les citoyens qui parleroient ou qui écriroient contre leur gouverneur; à trois mois de prison, & à une amende de 2250 livres ceux qui parleroient ou qui écriroient contre les membres du conseil ou quelqu'autre magistrat.

Ce Colepepper avoit-il donc peur qu'on doutât des vices de l'administration & de l'infidélité des administrateurs? En quels lieux du monde les peuples n'ont-ils pas tiré les mêmes conséquences du silence qu'on leur imposoit? Est-ce l'éloge ou le blâme qu'on redoute de celui à qui l'on ordonne de se taire? Ces défenses calomnient le gouvernement, s'il est bon; puisqu'elles tendent à persuader qu'il est mauvais. Mais comment réussir à les faire observer? Peut-on ignorer qu'il est dans la nature de l'homme de se porter aux actions, du moment où l'on y attache de la gloire en y attachant du péril? L'opprimer & l'empêcher de gémir & de se plaindre, c'est une atrocité contre laquelle il ne manque jamais de se révolter. Comment connoîtrez-vous les rebelles à vos ordres? Par l'espionnage, par les délations, par les voies les plus sûres de diviser les citoyens, & de susciter entre eux la méfiance & les haines. Qui punirez-vous? Les hommes les plus honnêtes & les plus généreux qui ne se tairont jamais, lorsqu'ils seront persuadés qu'il est de leur devoir de parler. Nen doutez pas: ils braveront vos menaces, ou ils les éluderont. S'ils prennent le premier parti, osez-vous les traîner dans une prison? Si vous l'osez, croyez-vous qu'ils tardent long-tems à trouver des

vengeurs ? Si vous ne l'osez pas , vous tomberez dans le mépris. S'ils avoient été libres de s'expliquer avec franchise , ils auroient mis de la dignité & de la modération dans leurs remontrances. La contrainte & le danger du châtiment les transformeront en libelles violens , amers & féditieux ; & c'est votre tyrannie qui les aura rendus coupables. Souverains , ou vous dépositaires de leur autorité , votre administration est-elle bonne ? livrez-la à toute la sévérité de notre examen ; elle n'y peut gagner que du respect & de la soumission. Est-elle mauvaise ? corrigez-la ou défendez-la par la force. Puisque vous êtes d'abominables tyrans , ayez du moins assez d'audace pour l'avouer. Si vous êtes justes , laissez dire & dormez en paix. Si vous êtes oppresseurs , le repos & le sommeil ne sont pas faits pour vous ; & malgré tous vos efforts , vous n'en jouirez pas. Souvenez-vous du sort de celui qui consentoit à être haï , pourvu qu'il fût craint. Vous le subirez , à moins que vous ne soyez environnés que de vils esclaves , tels qu'étoient sans doute alors les habitans de la Virginie. Les représentans de cette province accordèrent , sans balancer , leur consentement à une loi qui assuroit l'impunité à tous les brigandages des administrateurs. D'autres malheurs ne tardèrent pas à aggraver les infortunes de la Virginie.

Dans l'origine de la colonie , la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugemens. Une seule cour prenoit connoissance de tous les différends , & prononçoit en peu de jours avec le droit d'appel à l'assemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Cet ordre de choses laissoit trop peu d'influence aux gouverneurs sur la fortune des particuliers , pour qu'ils ne cherchassent pas à l'intervertir. Par leurs manœuvres & sous divers prétextes , ils firent régler que les évocations portées jusqu'alors aux représentans de la province , iroient exclusivement à leur conseil.

Une innovation plus funeste encore fut ordonnée en 1692 , par le chevalier Andross. Il voulut que les loix , les tribunaux , les formalités , tout ce qui faisoit un cahos de la jurisprudence angloise , fût établi dans son gouvernement. Rien ne convenoit

moins aux planteurs de la Virginie que des statuts si bizarres, si compliqués, souvent si contradictoires. Aussi ces hommes peu éclairés se trouvèrent-ils engagés dans un labyrinthe où ils ne voyoient point d'issue. Ils étoient généralement alarmés pour leurs droits, pour leurs propriétés ; & cette inquiétude ralentit assez long-tems leurs travaux.

Ils ne furent poussés avec vigueur & avec succès qu'après le commencement du siècle. Rien n'en arrêta l'accroissement. Seulement les frontières de la colonie éprouvèrent dans les derniers tems quelques dégâts de la part des sauvages, irrités par des atrocités & des injustices. Ces démêlés furent terminés en 1774. On les auroit oubliés sans le discours que tint Logan, chef des Shaweneses à Dunmore, gouverneur de la province.

« Je demande aujourd'hui à tout homme blanc, si pressé par  
» la faim, il est jamais entré dans la cabane de Logan, sans qu'il  
» lui ait donné à manger ; si venant nud ou transi de froid,  
» Logan ne lui a pas donné de quoi se couvrir. Pendant le cours  
» de la dernière guerre, si longue & si sanglante, Logan est resté  
» tranquille sur sa natte, desirant d'être l'avocat de la paix. Oni,  
» tel étoit mon attachement pour les blancs, que ceux même de  
» ma nation, lorsqu'ils passaient près de moi, me montroient  
» au doigt, & disoient : *Logan est ami des blancs*. J'avois même  
» pensé à vivre parmi vous : mais c'étoit avant l'injure que m'a  
» faite un de vous. Le printems dernier, le colonel Creslop, de  
» sang froid & sans être provoqué, a massacré tous les parens  
» de Logan, sans épargner ni sa femme, ni ses enfans. Il ne coule  
» plus aucune goutte de mon sang dans les veines d'aucune créa-  
» ture humaine. C'est ce qui a excité ma vengeance. Je l'ai cher-  
» chée. J'ai tué beaucoup des vôtres. Ma haine est assouvie. Je  
» me réjouis de voir luire les rayons de la paix sur mon pays.  
» Mais n'allez point penser que ma joie soit la joie de la peur.  
» Logan n'a jamais senti la crainte. Il ne tournera pas le dos  
» pour sauver sa vie. Que reste-t-il pour pleurer Logan quand  
» il ne fera plus ? PERSONNE ».

Que cela est beau ! comme cela est simple, énergique & tou-



chant ! Démosthène , Cicéron , Bossuët. sont-ils plus éloquens que ce sauvage ? Quelle meilleure preuve de cette sentence si connue , que c'est le cœur qui rend l'homme disert ?

## XIII.

A quel point  
la Virginie a  
poussé sa popu-  
lation & son  
commerce.  
Quelles sont  
ses mœurs.

La Virginie , comme la plupart des autres colonies , n'attira d'abord que des vagabonds , qui n'avoient ni famille , ni fortune. Leur travail leur donna bientôt quelque aisance , & ils désirèrent d'en partager les douceurs avec des compagnes. Comme il n'y avoit point de femmes dans la province , & qu'ils n'en vouloient que d'honnêtes , ils donnèrent 2250 liv. pour chaque jeune personne qu'on leur amenoit d'Europe avec un certificat de sagesse & de vertu. Cet usage ne dura pas long-tems. Lorsqu'il ne resta plus de doute sur la salubrité , sur la fertilité du pays , des familles entières , même d'une condition honorable , se transportèrent dans la Virginie. La population augmentoit assez rapidement , lorsque le fanatisme en vint arrêter les progrès.

La religion du gouvernement fut la première , & quelque tems la seule qu'on pratiqua dans cette contrée. Des non-conformistes passèrent aussi les mers. Leurs opinions ou leurs cérémonies révoltèrent ; & la loi se permit en 1642 , de chasser de la province ceux des habitans qui n'étoient pas de la communion Anglicane. L'impérieuse loi de la nécessité fit depuis révoquer ce décret si funeste : mais une tolérance si tardive , & qui étoit visiblement accordée avec répugnance , ne produisit pas le grand effet qu'on en attendoit. Il n'y eut qu'un petit nombre de Presbytériens , de Quakers , de Réfugiés François qui osassent se fier à ce repentir. Le culte de Henri VIII continua à être dominant & comme exclusif.

Cependant avec le tems , les hommes se multiplièrent sur cette terre dont la réputation de fécondité augmentoit toujours. La passion des richesses qui infestoit de plus en plus l'ancien continent , donna sans interruption des citoyens à cette partie du nouveau. On y en compte six cens cinquante mille , si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Dans ce dénombrement sont compris les esclaves. L'opinion commune les porte à  
cent

cent cinquante mille. Ce fut en 1620 que les Hollandois introduisirent les premiers de ces malheureux dans la colonie.

Les travaux de ces hommes blancs , de ces hommes noirs , donnent aux deux hémisphères du bled , du maïs , des légumes secs , du fer , du chanvre , des cuirs , des fourrures , des salaisons , du bray , des bois , des mâtures , & sur-tout des tabacs généralement supérieurs à ceux du Maryland , sans être cependant de la même perfection dans toutes les parties de la province. La préférence est accordée à ceux de la rivière d'York. On donne le second rang à ceux de la rivière James. Ceux qui croissent sur les bords du Rappahanck & au sud du Potowmak sont les moins estimés.

Depuis 1752 jusques & compris 1755 , la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cens un mille cent dix quintaux de tabac , ce qui fit pour chacune des quatre années huit cens soixante-quinze mille deux cens quatre - vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cens quatre-vingt-neuf mille huit cens quintaux , ou sept-cens quarante-sept mille quatre cens cinquante quintaux tous les ans , ce qui réduisit sa consommation annuelle à cent vingt-sept mille huit cens trente quintaux.

Depuis 1763 , jusques & compris 1770 , les deux colonies n'envoyèrent à leur métropole que six millions cinq cens mille quintaux de tabac , ou huit cens douze mille cinq cens quintaux chacune des huit années. Il n'en fut vendu à l'étranger que cinq millions cent quarante huit mille quintaux , ou six cens quarante-trois mille cinq cens quintaux par année , de sorte que la nation en consumma tous les ans cent soixante-neuf mille quintaux.

Dans l'intervalle des deux époques , l'importation diminua donc année commune de soixante-deux mille sept cens quatre-vingts quintaux , l'exportation de cent trois mille neuf cens cinquante quintaux ; & la consommation angloise augmenta de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux chaque année.

L'usage du tabac n'a pas diminué en Europe. La passion pour cette superfluité s'est même accrue , malgré les gros droits dont

tous les gouvernemens l'ont comme accablée. Si ce qu'en four-  
nissoit l'Amérique Septentrionale trouve de jour en jour parmi  
nous moins de débouchés , c'est que la Hollande , c'est que l'Al-  
face , c'est que le Palatinat , c'est que principalement la Russie  
en ont poussé la culture avec beaucoup de vivacité.

En 1769 , la Virginie & le Maryland réunis , vendirent de  
leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4 s. 7 d. , somme dont les  
deux tiers appartoient au premier de ces établissemens. Le tabac  
fut la principale des productions , puisqu'une colonie en exporta  
cinquante-sept millions trois cens trente-sept mille sept cens  
quatre-vingt-quinze livres pesant , & l'autre vingt-cinq millions  
sept cens quatre-vingt-un mille sept cens soixante-neuf livres.

En Virginie , les vaisseaux occupés de l'extraction de ces den-  
rées , ne les trouvent pas réunies dans un petit nombre d'en-  
trepôts , comme dans les autres états commerçans du globe. Ils  
sont réduits à former leur chargement en détail dans les plan-  
tations même , placées à plus ou moins de distance de l'océan  
sur des rivières navigables , depuis cent jusqu'à deux cens milles.  
Cet usage fatigue les navigateurs , & ralentit leur marche. La  
Grande-Bretagne qui ne perd jamais de vue la conservation de  
ses hommes de mer , & qui compte pour beaucoup la multipli-  
cation de leurs voyages , desira , ordonna même qu'à l'embou-  
chure des fleuves fussent bâties des villes où seroient envoyées  
les productions de la province. Les voies d'insinuation , la con-  
trainte des loix , tout fut presque également inutile. On ne vit  
s'élever que quelques foibles bourgades qui ne remplirent jamais  
que la moindre partie du but que la métropole s'étoit proposé.  
Williamsbourg même , quoique le siége du gouverneur , des  
assemblées , des cours de justice & des études ; quoique décoré  
des plus beaux édifices publics du continent septentrional ; quoique  
la capitale de la colonie depuis la ruine de James-Town , n'a pas  
deux mille habitans.

Des hommes qui préfèrent la tranquillité de la vie champêtre  
au tumultueux séjour des cités , devroient être naturellement  
économes & laborieux : il n'en fut jamais ainsi dans la Virginie.



Toujours , les habitans mirent beaucoup de recherche dans l'amueblement de leurs maisons. Toujours , ils se plurent à recevoir souvent leurs voisins & à les recevoir avec ostentation. Toujours , ils aimèrent à étaler le plus grand luxe aux yeux des navigateurs Anglois que les affaires conduisoient dans leurs plantations. Toujours , ils se livrèrent à cette mollesse , à cette incurie si ordinaire aux régions où l'esclavage est établi. Aussi les engagements de la province furent-ils habituellement très-confidérables. Au commencement des troubles , on les croyoit de 25,000,000 de livres. Cette somme prodigieuse appartenoit aux négocians de la Grande-Bretagne pour des noirs ou pour d'autres objets qu'ils avoient fournis. La confiance de ces hardis prêteurs étoit spécialement fondée sur une loi injuste qui assuroit leur paiement de préférence à toutes les autres dettes , même antérieurement contractées.

La colonie a de grands moyens pour sortir d'une situation , en apparence , si désespérée. Elle en sortira , lorsqu'elle mettra plus de simplicité dans ses mœurs , plus de modération dans ses dépenses. Elle en sortira , lorsque profitant des ressources d'un sol immense & assez fécond , elle variera , elle perfectionnera ses cultures. Elle en sortira , lorsqu'elle ne tirera pas de l'étranger les meubles les plus communs & de l'usage le plus général. Elle en sortira , lorsque ses ateliers ne se borneront pas à employer quelques foibles portions d'un coton trop mauvais , pour être demandé par les manufactures de l'Europe. Elle en sortira , lorsque ses caisses publiques moins expoliées & mieux réglées permettront la diminution des impôts , beaucoup plus considérables dans cette province que dans aucune autre de ce continent. Plusieurs de ces conseils peuvent intéresser les deux Carolines.

La vaste contrée qu'elles occupent fut découverte par les Espagnols peu de tems après leurs premières expéditions dans le Nouveau-Monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice : ils la méprisèrent. L'amiral de Coligny , plus sage & plus habile , y ouvrit une source d'industrie aux protestans François : mais le

## XIV.

Commencement des deux Carolines. Leur premier & leur dernier gouvernement civil & religieux.

fanatisme , qui les poursuivoit , ruina leurs espérances par l'assassinat de cet homme juste , humain , éclairé. Quelques Anglois les remplacèrent vers la fin du seizième siècle. Un caprice inexplicable leur fit abandonner cet établissement naissant , pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins tempéré.

On ne voyoit pas un seul Européen dans la Caroline , lorsque les lords Berkley , Clarendon , Albermale , Craven , Ashley ; & messieurs Carteret , Berkley & Colleton obtinrent , en 1663 , de Charles II , la propriété de ce beau pays. Le système législatif du nouvel état fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe , ami des hommes , ami de la modération & de la justice , qui ont seules le droit de les gouverner , devoit sapper jusqu'aux fondemens le fanatisme qui les a divisés dans toutes les régions , & qui les armera les uns contre les autres jusqu'à la fin des siècles.

L'intolérance , toute affreuse qu'elle nous paroît , est une conséquence nécessaire de l'esprit superstitieux. Ne convient-on pas que les châtimens doivent être proportionnés aux délits ? Or quel crime plus grand que l'incrédulité aux yeux de celui qui regarde la religion comme la base fondamentale de la morale ? D'après ces principes , l'irreligieux est l'ennemi commun de toute société ; l'infrauteur du seul lien qui unit les hommes entre eux ; le promoteur de tous les crimes qui peuvent échapper à la sévérité des loix. C'est lui qui étouffe les remords. C'est lui qui rompt le frein des passions. C'est lui qui tient école de scélératesse. Quoi ! nous conduisons au gibet un malheureux que l'indigence embusque sur un grand chemin , qui s'élance sur le passant un pistolet à la main , & qui demande un écu dont il a besoin pour la subsistance de sa femme & de ses enfans expirant de misère ; & l'on fera grace à un brigand infiniment plus dangereux ? Nous traitons comme un lâche celui qui souffre qu'en sa présence on parle mal de son ami ; & nous exigerons que l'homme religieux laisse l'incrédule blasphémer à son aise de son maître , de son père , de son créateur. Il faut , ou dire que toute croyance est absurde , ou gémir sur l'intolérance comme sur un mal né-

cessaire. Saint Louis raisonnoit très-conséquemment , lorsqu'il disoit à Joinville ; *si tu entends jamais quelqu'un parler mal de Dieu , tire ton épée & perce lui en le cœur ; je te le permets*. Tant il est important , que dans toutes les contrées , ainsi qu'on l'assure de la Chine , les souverains & les dépositaires de leur autorité ne soient attachés à aucun dogme , à aucune secte , à aucun culte religieux.

Tout porte à penser que telle étoit l'opinion de Locke. Mais n'osant attaquer trop ouvertement les préjugés de son tems , également cimentés par des vertus & par des crimes , il voulut les concilier , autant qu'il étoit possible , avec un principe dicté par la raison & l'humanité. Comme les habitans sauvages de l'Amérique n'ont , disoit-il , aucune idée de la révélation , ce seroit le comble de la folie de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie , y chercheroient , sans doute , une liberté de conscience que les prêtres & les princes leur refusoient en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne-foi , que de les persécuter après les avoir reçus. Les juifs & les païens ne méritoient pas plus d'être rejetés pour un aveuglement que la douceur & la persuasion pouvoient faire cesser.

C'est ainsi que raisonnoit le philosophe Anglois , avec des esprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de discuter. Par égard pour leur foiblesse , il mit à la tolérance qu'il établissoit , cette restriction , que toute personne au-dessus de dix-sept ans , qui prétendrait à la protection des loix seroit inscrire son nom dans le registre de quelque communion. C'étoit une brèche à son système. La liberté de conscience ne souffre aucune sorte de modification. C'est un compte que l'homme doit à Dieu seul. De quelque manière qu'on y fasse intervenir le magistrat , c'est une injustice. Un déiste pouvoit-il se soumettre à cette condition ?

Cependant la liberté civile fut beaucoup moins favorisée par Locke. Soit par complaisance pour ceux qui l'employoient , espèce de bassesse dont on répugne à le soupçonner ; soit que



plus métaphysicien que politique, il n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes & par Léibnitz : cet homme qui détruisit, qui éloigna tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carrière de la législation. L'auteur d'un ouvrage, dont la durée éternisera la gloire de la nation Française, même lorsque le despotisme aura brisé tous les ressorts & tous les monumens du génie & de la valeur d'un peuple cher au monde par tant de qualités aimables & brillantes : Montesquieu lui-même ne s'est pas aperçu qu'il faisoit des hommes pour les gouvernemens, au lieu de faire des gouvernemens pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un philosophe, donnoit aux huit propriétaires qui la fondoient & à leurs héritiers, non-seulement les prérogatives de la couronne : mais encore toute la puissance législative.

Le premier usage que firent de leur autorité ces souverains, ce fut de créer trois ordres de noblesse. Ils appellèrent barons ceux qu'ils ne gratifioient que de douze mille acres de terre. On donna le nom de caciques à ceux qui en recevoient vingt-quatre mille ; & le titre de landgrave fut déferé aux deux qui en obtinrent quatre-vingt mille chacun. Ces concessions ne pouvoient jamais être aliénées en détail ; & leurs heureux possesseurs devoient seuls former la chambre des pairs. Les communes furent composées des représentans des villes & des comtés, mais avec des droits beaucoup moins considérables que dans la métropole. L'assemblée fut nommée cour Palatine. Chaque tenancier étoit obligé à une redevance annuelle d'une livre deux sols six deniers par acre : mais il lui étoit libre de la racheter.

De puissans obstacles s'opposèrent trop long-tems aux progrès de ce grand établissement.

Dès l'origine, la colonie avoit été ouverte à toutes les sectes indistinctement ; toutes avoient joui des mêmes prérogatives. On avoit compris que c'étoit l'unique moyen de faire arriver promptement un état naissant à de grandes prospérités. Dans la

suite , les Anglicans , devenus jaloux des non-conformistes , voulurent les exclure du gouvernement , les obliger même à fermer leurs lieux de prière. Ces actes de folie & de violence furent annulés , en 1706 , par la métropole , comme contraires à l'humanité , à la justice , à la raison , à la politique. Du choc de ces rêveries sortirent des cabales & des tumultes qui détournèrent les habitans des travaux utiles pour les occuper de mille fantômes qu'on ne méprisera jamais autant qu'ils le méritent.

Deux guerres qu'on fit aux sauvages furent presque aussi extravagantes , presque aussi destructives de tout bien. Sans intérêt & sans motif , on attaqua , on massacra toutes les nations errantes ou fixées entre l'Océan & les Apalaches. Ce qui échappa au glaive , se soumit ou se dispersa.

Cependant une constitution mal ordonnée fut la cause principale d'une inertie presque générale. Les seigneurs propriétaires , imbus de principes tyranniques , tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons , éclairés sur les droits de l'homme , mettoient tout en œuvre pour éviter la servitude. Il falloit , ou établir un nouvel ordre de choses , ou consentir à voir éternellement gémir dans l'humiliation , dans la misère & dans l'anarchie une vaste contrée dont on s'étoit promis de si grands avantages. Le sénat Britannique prit enfin , en 1728 , le parti de rendre ce beau domaine à la nation , & d'accorder à ses premiers maîtres 540,000 livres de dédommagement. Granville seul , par des considérations qui ne nous sont pas connues , fut maintenu dans son huitième , situé sur les confins de la Virginie : mais cette partie-là même ne tarda pas à recouvrer aussi son indépendance. Le gouvernement Anglois , tel qu'il se trouvoit déjà établi dans d'autres provinces du Nouveau-Monde , fut substitué à l'arrangement bizarre que , dans des tems d'une extrême corruption , des favoris insatiables avoient arraché à un monarque indolent & foible. Alors le pays put espérer des prospérités. Dans la vue d'en simplifier l'administration , il fut partagé en deux gouvernemens indépendans , sous le nom de Caroline Méridionale & de Caroline Septentrionale.

XV.  
Ce que les  
deux Carolines  
ont de commun.

Les deux contrées réunies occupent plus de quatre cens milles sur la côte, & environ deux cens milles dans l'intérieur des terres. C'est une plaine généralement sablonneuse que le débordement des rivières, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & il s'élève toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irrégulièrement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossière quelques moutons dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; un assez grand nombre de bêtes à corne qui n'ont pas conservé toute leur force, toute leur beauté; une multitude innombrable de porcs qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivières dont quelques-unes sont navigables. Elles le feroient dans un plus long cours, sans les rochers & les chûtes d'eau qui en interrompent la navigation.

Quoique le climat soit aussi variable que dans le reste de l'Amérique Septentrionale, il est ordinairement d'une température agréable. Un froid piquant ne se fait guère sentir que le matin ou le soir, & les chaleurs sont rarement fort vives. Si les brouillards sont ordinaires, du moins se dissipent-ils au milieu du jour. Malheureusement dans les mois de juillet, août, septembre & octobre règnent dans la plaine des fièvres intermittentes, quelquefois funestes aux régnicoles même, & trop souvent mortelles pour des étrangers.

Telle est l'organisation physique des deux Carolines. Il faut voir ce qui les distingue.

XVI.  
Ce qui distin-  
gue la Caroline  
Septentrionale.

La Caroline Septentrionale est une des plus grandes provinces du continent. Malheureusement elle n'offre pas des avantages proportionnés à son étendue. Le sol y est généralement plus plat, plus sablonneux, plus rempli de marais que dans la Caroline Méridionale. Ces tristes plaines sont couvertes de pins ou de cèdres, ce qui annonce un terrain ingrat; & semées, par intervalle, d'un petit nombre de chênes trop gras pour être employés à la construction



construction des vaisseaux. Les côtes , généralement barrées par un banc de sable qui en écarte les navigateurs , n'appellent pas plus impérieusement la population que l'intérieur des terres. Enfin le pays est plus exposé que les contrées limitrophes aux ouragans qui viennent du sud-est.

Ces motifs éloignèrent , sans doute , les Anglois de la Caroline Septentrionale , quoique ce fût la première plage qu'ils eussent découverte dans le Nouveau-Monde. Aucun des nombreux expatriés que leur caractère ou leur situation pouffoient dans cet autre hémisphère , n'y portoit sa misère ou son inquiétude. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds , sans aveu , sans loix , sans projets s'y fixèrent. Mais , avec le tems , les terres devinrent rares dans les autres colonies ; & alors les hommes , qui n'étoient pas en état d'en acheter , refluèrent dans une région qui leur en offroit gratuitement. On voit aujourd'hui , dans la province , selon le congrès , trois cens mille ames , où l'on ne compte que très-peu d'esclaves. Peu de ces habitans sont Anglois , peu sont Irlandois , peu sont Allemands. La plupart ont une origine Ecoissoise ; & il faut en dire la raison.

Ces montagnards , dont un grand peintre a depuis peu si fièrement tracé le caractère , ne furent asservis ni par les Romains , ni par les Saxons , ni par les Danois. Leur bravoure repoussa toute invasion ; & les coutumes étrangères s'arrêtèrent au pied de leurs inaccessibles demeures. Isolés du reste du globe , ils monstroient dans leurs manières la politesse des cours , sans en avoir les vices ; dans leur maintien , une fierté qui leur étoit inspirée par la noblesse de leur origine ; dans leur cœur toute la délicatesse de notre point d'honneur , sans ses ombrages minutieux. Comme l'industrie n'en avoit pas fait des machines , & que la nature de leur sol & de leur climat ne les appelloit que dans deux saisons aux travaux champêtres , ils avoient de très-longes loirs. C'étoit la chasse , c'étoit la guerre , c'étoit la danse qui les consommoient , ou , à leur défaut , des conversations animées par des expressions pittoresques , par des pensées originales. La plupart étoient musiciens. Des écoles s'ouvroient par-tout pour la

jeunesse. Sous chaque toît , on trouvoit au moins un historien pour rappeler les grands événemens , & un poëte pour les chanter. Les lacs , les forêts , les antres , les cataractes ; la majestueuse grandeur de tous ces objets qui les entouroient , donnoit de l'élevation à leur esprit , jettoit une teinte de mélancolie sur leur caractère , & entretenoit un enthousiasme sacré au fond de leur ame. Ces peuples s'estimoient sans mépriser les autres nations. Leur aspect en impoisoit à l'homme civilisé , dans lequel ils ne voyoient qu'un de leurs semblables , de quelque titre qu'il fût décoré. L'étranger qui se présentoit étoit reçu avec une affection simple & cordiale. Ils conservoient long-tems le ressentiment de l'injure faite à l'un d'entre eux : les liens du sang la rendoient commune à tous. Après un combat , ils pansoient les plaies de leur ennemi avant les leurs. Toujours armés , l'usage habituel des instrumens homicides leur en ôtoit la crainte. Ils croyoient aux esprits. Si l'éclair brilloit pendant la nuit ; si le tonnerre grondoit sur leur tête ; si l'orage brisoit les arbres autour de leurs maisons & en ébranloit la couverture , ils imaginoient qu'un héros oublié leur reprochoit leur silence. Ils prenoient leurs instrumens ; ils entonnoient un hymne en son honneur ; ils l'assuroient que sa mémoire ne finiroit plus parmi les enfans des hommes. Ils ajoutoient foi aux pressentimens & à la divination. Tous se soumettoient au culte établi. Jamais la superstition ne suscita des querelles , ne répandit une goutte de sang.

Ces mœurs ne changeoient point & ne pouvoient changer. Les Ecoffois formoient un grand nombre de tribus appelées *clans* , dont chacune portoit un nom différent , & vivoit sur les terres d'un seigneur particulier. C'étoit le patriarche héréditaire d'une famille dont ils descendoient tous , sans qu'aucun ignorât à quel degré de descendance. Le château étoit comme un bien commun où chacun étoit assuré de trouver un accueil honorable , où chacun accouroit au bruit d'une guerre. Tous révéroient dans leur chef leur propre dignité ; tous aimoient leur sang dans les autres membres de la confédération. Tous supportoient patiemment leur sort , parce qu'il n'avoit jamais rien d'humiliant. De

son côté , le chef étoit un père commun , autant par reconnoissance que par intérêt.

Cet ordre de choses subsista pendant une longue suite de siècles , sans la moindre altération. A la fin , les seigneurs contractèrent l'habitude de passer une grande partie de leur vie , en voyages , à Londres , ou à la cour. Ces absences répétées détachèrent d'eux des vassaux qui les voyoient moins , & qui n'en étoient plus secourus. Alors des hommes , qu'aucun lien d'affection ne retenoit plus dans leurs stériles & sauvages montagnes , se dispersèrent. Plusieurs allèrent chercher une autre patrie dans plusieurs provinces Américaines. Le plus grand nombre se réfugia dans la Caroline Septentrionale.

Ces colons sont rarement rassemblés. Aussi sont-ils les moins instruits des Américains , les plus indifférens pour l'intérêt public. La plupart vivent épars sur leurs plantations , sans ambition & sans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail , & rarement sont-ils bons cultivateurs. Quoiqu'ils aient le gouvernement Anglois , les loix n'ont que très-peu de force. Leurs mœurs domestiques sont meilleures que leurs mœurs sociales ; & il est presque sans exemple qu'un homme ait eu quelque liaison avec une esclave. C'est le porc , c'est le lait , c'est le maïs qui sont leur nourriture ; & l'on n'a d'autre intempérance à leur reprocher qu'une passion démesurée pour les liqueurs fortes.

Les premiers malheureux , qu'un fort errant jeta sur ces sauvages rives , se bernoient à couper du bois qu'ils livroient aux navigateurs qui se présentoient pour l'acheter. Bientôt , ils demandèrent au pin qui couvroit le pays , de la térébenthine , du goudron , de la poix. Pour avoir de la térébenthine , il leur suffisoit d'ouvrir , dans le tronc de l'arbre , des sillons qui , prolongés jusqu'à son pied , aboutissoient à des vases disposés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron ? Ils élevoient une platte-forme circulaire de terre glaise , où ils entassoient des piles de pin : on mettoit le feu à ce bois , & la résine en découloit dans des barils placés au-dessous. Le goudron se réduisoit en poix , soit dans de grandes chaudières de fer où on le faisoit bouillir , soit dans des



fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. Avec le tems , la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs , un peu de cire , quelques fourrures , dix ou douze millions pesant d'un tabac inférieur ; & aux Indes Occidentales , beaucoup de cochon salé , beaucoup de maïs , beaucoup de légumes secs , une petite quantité de mauvaises farines , & plusieurs objets de moindre importance. Cependant , les exportations de la colonie ne passoient pas douze ou quinze cens mille livres.

Le soin de voiturier ses propres denrées n'a pas occupé la Caroline Septentrionale. Ce que son sol fournit au nouvel hémisphère a été enlevé jusqu'ici par les navigateurs du nord de l'Amérique qui lui portoient en échange des eaux-de-vie de sucre , dont elle n'a pas discontinué de faire une consommation immense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé par les mains des Anglois qui lui fournissoient son vêtement , les instrumens de sa culture , & quelques nègres.

Dans toute l'étendue des côtes , il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires destinés à ces opérations. Ceux qui ne tirent que seize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie presqu'à l'embouchure de la rivière du cap Fear , vers l'extrémité méridionale de la province. Wilginton , sa capitale , placée plus haut sur le même fleuve , n'admet que des bâtimens beaucoup plus petits.

## XVII.

Ce qui distingue la Caroline Méridionale.

La Caroline Méridionale fournit au commerce des deux mondes les mêmes objets que la Caroline Septentrionale : mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ses travaux vers le riz & vers l'indigo.

Le riz est une plante assez semblable au bled par son port , la couleur , la forme & la disposition de son feuillage. La panicule qui termine la tige , est composée de petites fleurs distinctes les unes des autres , qui ont quatre écailles inégales , six étamines & un pistil surmonté de deux styles. Ce pistil devient une graine blanche , très-farineuse , couverte de deux écailles intérieures , qui sont plus grandes , jaunâtres , chargées de petites aspérités , & relevées de plusieurs côtes saillantes , dont la moyenne se

termine par une arête ou barbe assez longue. Cette plante ne se plaît que dans les terrains bas , humides , même marécageux & un peu inondés. L'époque de sa découverte remonte à la plus haute antiquité.

L'Egypte s'en occupa dans les premiers tems , malheureusement pour elle. Le pernicieux effet de cette culture , la rendit la contrée la plus mal-saine du monde connu , sans cesse ravagée par des épidémies , & constamment affligée de maladies cutanées , qui passèrent de cette région dans les autres , où elles se sont perpétuées pendant des siècles , & où elles n'ont cessé que par la cause contraire à celle qui les avoit produites , le dessèchement des marais , la salubrité de l'air & des eaux. La Chine & les Indes Orientales doivent éprouver les mêmes calamités , si l'art n'oppose des préservatifs à la nature , dont les bienfaits sont quelquefois accompagnés de maux , ou si la chaleur de la Zone-Torride ne dissipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizières. Ce qui est connu , c'est que celles du Milanez n'offrent que des cultivateurs livides & hydropiques.

On n'est pas d'accord sur la manière dont le riz s'est naturalisé à la Caroline. Mais soit qu'elle le doive à un naufrage , qu'on l'y ait porté avec des esclaves , ou qu'il y ait été envoyé d'Angleterre : toujours est-il certain que le sol sembloit l'appeller. Cependant , il se multiplia très-lentement , parce que les colons , obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole , qui les transportoit en Espagne & en Portugal où s'en faisoit la consommation , retiroient un si mince prix de leur denrée , qu'à peine rendoit-elle les frais de culture. En 1730 , une administration plus éclairée permit l'exportation directe de ce grain au-delà du cap Finistère. Quelques années après , elle la permit aux Indes Occidentales ; & alors la province , assurée de vendre avantageusement le bon riz en Europe , & le riz inférieur ou gâté en Amérique , s'en occupa capitalemment. Cette production croît , par les soins des nègres , dans les marais voisins des côtes. A une plus grande distance de l'océan , les mêmes bras font naître , mais avec moins de danger , l'indigo.

Cette plante , originaire de l'Indostan , réussit d'abord au Mexique , puis aux Antilles , & enfin dans la Caroline Méridionale. Dans cette province , les premiers essais ne donnèrent que des produits d'une qualité très-inférieure : mais ce germe de teinture acquiert tous les jours plus de perfection. Ses cultivateurs ne désespèrent pas même de supplanter , avec le tems , les Espagnols & les François dans tous les marchés. Ils fondent leur espoir sur l'étendue de leur sol , sur l'abondance & le bon marché des subsistances , principalement sur l'usage où ils sont de labourer leurs champs avec des animaux , & d'y semer l'indigo comme le bled ; tandis que dans les Indes Occidentales , c'est l'esclave qui prépare les terres , c'est l'esclave qui jette la graine dans des trous disposés de distance en distance pour la recevoir.

Si , contre toute apparence , cette révolution dans le commerce arrivoit jamais , la Caroline Méridionale , qui compte actuellement deux cens cinquante mille habitans moitié blancs , moitié noirs , & dont les exportations , en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale , s'élevèrent , en 1769 , à 10,601,336 livres , la Caroline Méridionale verroit bientôt doubler sa population & ses cultures. C'est déjà , de toutes les provinces du continent septentrional , la plus riche. Aussi le goût des commodités y est-il général : aussi les dépenses s'y élèvent-elles jusqu'au luxe. Cette magnificence se faisoit sur-tout remarquer naguère dans les enterremens. On y rassembloit le plus grand nombre de citoyens qu'il étoit possible ; on leur servoit des mets recherchés ; on leur prodiguoit les vins les plus exquis , les liqueurs les plus rares. Aux vases précieux qu'on avoit , étoient ajoutés ceux des parens , des voisins , des amis. Il étoit ordinaire de voir des fortunes arriérées ou dérangées par ces funérailles. Les sanglans & ruineux démêlés des colonies avec leur métropole , ont mis fin à ces profusions : mais sans abolir un usage peut-être plus extravagant.

Dès l'origine de l'établissement , les ministres de la religion imaginèrent de louer indistinctement dans le temple toutes celles de leurs ouailles , qui termineroient leur carrière. Jamais ce ne



furent les actions ou les vertus du mort qui furent la mesure des éloges : mais la rétribution plus ou moins forte qui devoit suivre l'oraison funèbre. Ainsi donc , tandis que le prêtre catholique trafiquoit , dans nos contrées , de la prière ; le ministre hétérodoxe , plus odieux , trafiquoit dans l'autre hémisphère de la louange pour les morts.

Etoit-il un moyen plus sûr d'avilir la vertu , d'affoiblir l'horreur du vice , & de corrompre dans les esprits , les vraies notions de l'une & de l'autre ? Quoi de plus scandaleux pour tout un auditoire chrétien , que l'impudence d'un orateur évangélique , préconisant un citoyen abhorré pour son avarice , sa dureté , ses débauches ; un mauvais père , un fils ingrat , des époux dissolus , & plaçant dans le ciel ceux que le juge tout-puissant avoit précipités dans le fond des enfers , si sa bonté lui a permis d'en creuser.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; & elles sont en même tems des ports.

Georges-Town , situé à l'embouchure de la rivière de Black , est encore peu de chose : mais sa situation doit le rendre un jour plus considérable.

Beaufort ou Port-Royal , ne sortira pas de sa médiocrité , quoique sa rade puisse recevoir les plus grands vaisseaux & les mettre en sûreté.

C'est Charles-Town , capitale de la colonie , qui est actuellement le marché important , & qui le deviendra nécessairement de plus en plus.

Le canal qui y conduit , est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable : mais avec le secours d'un bon pilote , on arrive sûrement au port. Il peut recevoir jusqu'à trois cens voiles ; & les navires de trois cens cinquante à quatre cens tonneaux y entrent dans tous les tems avec leur chargement entier.

La ville occupe un grand espace au confluent de l'Ashley & de la Coper , deux rivières navigables. Elle a des rues bien alignées , la plupart fort larges , deux mille maisons commodes , & quelques édifices publics , qui passeroient pour beaux , en

Europe même. Le double avantage qu'à Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées & de tout ce qu'elle peut consommer de marchandises étrangères, y entretient un mouvement rapide & y a successivement élevé des fortunes fort considérables.

Les deux Carolines sont encore bien éloignées du point de grandeur ou il leur est permis d'aspirer. Celle du Nord ne demande pas à son sol toutes les productions qu'il lui offre ; & celles dont elle paroît s'occuper un peu , sont comme abandonnées au hasard. On remarque plus d'intelligence , plus d'activité dans celle du Sud : Mais elle n'a pas vu ou assez vu , jusqu'où la culture de l'olivier & de la soie pourroit pousser sa fortune. Ni l'une , ni l'autre n'ont défriché le quart du terrain , qui peut être utilement exploité. C'est un travail réservé aux générations futures , & à une plus grande population. Alors , sans doute , il s'établira quelque industrie dans des provinces où il n'en existeroit pas de trace , si les réfugiés François n'y avoient porté une manufacture de toiles.

#### XVIII.

Par qui , à  
quelle occasion,  
& de quelle ma-  
nière fut fondée  
la Georgie ?

Entre la Caroline & la Floride est une langue de terre , qui occupe soixante milles le long de la mer , acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante milles , & a trois cens milles de profondeur jusqu'aux Apalaches. Ce pays est borné au Nord par la rivière de Savannah , & au Midi , par la rivière d'Alatamaha.

Depuis long-tems le ministère Britannique penchoit à occuper ce désert , regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance , que la liberté , mère des vertus patriotiques , rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs , acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant & riche , voulut , qu'après la fin de ses jours , ses biens fussent employés à rompre les fers des débiteurs insolvables , que leurs créanciers détenoient en prison. Quel est ailleurs , & parmi nous , celui qui se proposera d'expier ainsi le long abus de ses prospérités ? Plusieurs mourront , après avoir dissipé des millions , sans pouvoir se rappeler une seule action honnête. Plusieurs mourront , en laissant à des héritiers , qui soupirent après  
leur

leur décès, des trésors acquis par l'usure & les concussions, sans réparer, par quelque institution honorable & utile, le crime de leur opulence. Un des effets de l'or seroit-il donc d'endurcir l'ame jusqu'à la fin & d'étouffer le remords ? presque aucun qui ait su en faire un digne usage pendant sa vie ; aucun qui l'emploie à acquérir la paix du dernier moment. La sagesse politique, secondant le vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres, seroient transportés dans la terre inhabitée, qu'on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Georgie, en l'honneur du souverain, qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation ; l'exécution d'une entreprise vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs sacré d'un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de diriger un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer égal à sa réputation, Oglethorpe voulut conduire lui-même en Georgie les premiers colons qu'on y faisoit passer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah. Cette rivière donna son nom au foible établissement, qui pouvoit devenir un jour la capitale d'une colonie florissante. La peuplade, bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de six cens dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les frais de leur émigration. Trois cens vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt-trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'espérance d'une nombreuse postérité.

Ces fondemens s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoffois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établissement qu'on leur offrit sur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entreprises de l'Espagnol



voisin. Ils y fondèrent la bourgade de Darien , à cinq lieues de l'isle de Saint-Simon , où étoit déjà établi le hameau de Frédérica.

La même année , un grand nombre de laboureurs Protestans ; chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique , allèrent chercher la paix & la tolérance dans la Georgie. Ebenezer , placé sur la rivière de Savannah , à seize lieues de l'océan , dut son origine à ces victimes d'une odieuse superstition.

Des Suisses imitèrent les sages Salzbourgeois , sans avoir été persécutés comme eux. Ils s'établirent aussi sur la Savannah : mais trois lieues plus bas , mais sur une rive qui les mettoit sous les loix de la Caroline. Leur peuplade , formée de cent maisons , s'appella Purysbourg , du nom de Pury , qui ayant fait la dépense de leur transplantation , méritoit bien cette marque de reconnoissance.

Dans ces quatre ou cinq peuplades , il se trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit fortir , pour aller fonder à cent quarante-cinq milles de l'océan , la ville d'Augusta. Ce n'étoit pas la bonté du sol qu'ils cherchoient ; ils vouloient partager avec la Virginie , avec les deux Carolines , les pelleteries que ces provinces obtenoient des Creeks , des Chickesaws , des Cherokees , les nations sauvages les plus nombreuses de ce continent. Leur projet réussit si bien , que , dès 1739 , ces liaisons occupoient six cens personnes. L'extraction de ces fourrures d'une qualité inférieure , étoit d'autant plus facile que , durant la plus grande partie de l'année , la Savannah conduit des barques de vingt à trente tonneaux jusqu'aux murs d'Augusta.

La métropole pouvoit , ce semble , beaucoup espérer d'un établissement qui , dans un tems très-borné , avoit reçu cinq mille habitans , qui avoit coûté 1,485,000 liv. au fisc , & beaucoup davantage aux zélés patriotes. Quel dut être son étonnement , lorsqu'en 1741 on l'instruisit , que la plupart des malheureux , qui étoient allé chercher un asyle dans la Georgie , s'en étoient successivement retirés ; & que le peu qui y restoit

encore soupiroit sans cesse après un séjour moins insupportable. On chercha les causes d'un événement si singulier , & on les trouva.

Dans sa naissance même, cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la juridiction avec la propriété de la Georgie , à des particuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence : mais chez les nations , comme chez les individus , les fautes du passé sont perdues pour l'avenir. Le plus souvent , les faits sont ignorés. Sont-ils connus , on en impute les fâcheuses conséquences à des prédécesseurs mal habiles ; ou l'on trouve , dans quelques légères différences entre les circonstances & dans quelques précautions frivoles , le moyen de colorer des opérations radicalement vicieuses. D'où il arrive qu'un gouvernement éclairé , surveillé par la nation , n'est pas même à l'abri des surprises qu'on fait à sa confiance. Le ministère Britannique livra donc l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

XIV.  
Obstacles qui  
s'opposèrent  
aux progrès de  
la Georgie.

Le premier usage que les propriétaires de la Georgie firent de l'autorité sans bornes qu'on leur avoit accordée , fut d'établir une législation qui mettoit dans leurs mains , non-seulement la police , la justice , & les finances du pays , mais la vie & les biens de ses habitans. On ne laissoit aucun droit au peuple , qui , dans l'origine , a tous les droits. Contre ses intérêts & ses lumières , on vouloit qu'il obéît. C'étoit son devoir & son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvéniens dans d'autres colonies , on arrêta que dans la Géorgie , chaque famille n'auroit d'abord que cinquante acres de terre , & n'en posséderoit jamais plus de cinq cens ; qu'elle ne pourroit pas les aliéner ; qu'ils ne passeroient pas même en héritage aux filles. Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laissoit subsister encore trop d'obstacles à l'émulation.

Lorsqu'un homme n'est ni poursuivi par les loix , ni chassé par l'ignominie , ni tourmenté par la tyrannie religieuse , par

l'acharnement de ses créanciers, par la honte de la misère, par le manque de toutes les sortes de ressources dans son pays, il ne renonce pas à ses parens, à ses amis, à ses concitoyens; il ne s'expatrie pas; il ne traverse pas les mers; il ne va pas chercher une terre éloignée, sans y être attiré par des espérances qui l'emportent sur l'attrait du sol qui le retient, sur le prix qu'il attache à son existence & sur les périls auxquels il s'expose. Se jeter sur un vaisseau, pour être déposé sur une plage inconnue, est l'action d'un désespéré, à moins que l'imagination ne soit frappée par le fantôme d'un grand bonheur, fantôme que la moindre alarme dissipera. Si l'on ébranle, de quelque manière que ce soit, la confiance vague & illimitée que l'émigrant a dans son industrie, qui compose toute sa fortune, il restera sur le rivage. Et tel devoit être nécessairement l'effet des limites imposées à chaque plantation. Il y avoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloises, même les plus fertiles, ne paient qu'un foible cens; encore n'est-ce qu'après avoir pris de la vie & des forces. La Georgie fut, dès le berceau, soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes devoient s'accroître outre mesure, avec le tems. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, au point de ne pas voir que le plus petit droit exercé dans une province peuplée & florissante, les enrichiroit bien plus que les taxes les plus multipliées sur une terre inculte & déserte.

A ce genre d'oppression, se joignit un arrangement qui devint une nouvelle cause d'inaction. Les désordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'usage des liqueurs spiritueuses, fit défendre l'importation des eaux-de-vie de sucre dans la Georgie. Cette interdiction, quelque honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-saines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faisoient par des sueurs continuelles: elle leur fermoit encore la navigation aux Indes Occidentales, où ils ne pouvoient aller échanger contre



ces liqueurs, les bois, les grains, les bestiaux, qui devoient être leurs premières richesses.

Toutes foibles qu'étoient ces ressources, elles devoient s'accroître très-lentement, à cause d'une défense digne d'éloge, si le sentiment de l'humanité & non la politique l'avoit dictée. L'usage des esclaves fut interdit aux colons de la Georgie. D'autres colonies avoient été fondées sans la main des nègres. On pensa qu'une contrée destinée à être le boulevard de ces possessions ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Croit-on que la prohibition auroit eu lieu, si l'on eût prévu que des colons, moins favorisés de la métropole que de leurs voisins, placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui exigeoit plus d'encouragement ?

Les demandes des peuples & les refus des gouvernemens peuvent être également insensés. Les peuples ne sont conseillés que par leurs besoins ; les souverains ne consultent que leur intérêt personnel. Les premiers, assez communément indifférens, principalement dans les contrées éloignées, sur la puissance à laquelle ils appartiennent & sur celle qu'ils recevraient d'une invasion, négligent leur sûreté politique, pour ne s'occuper que de leur bien-être. Ceux-ci, tout au contraire, ne balanceront jamais entre la félicité des peuples & la solidité de leur possession, & préféreront toujours une autorité ferme & constante sur des misérables, à une autorité incertaine & précaire sur des hommes heureux. D'après une méfiance, que de longues vexations n'ont que trop bien autorisée, ils regarderont les peuples comme des esclaves toujours prêts à leur échapper par la révolte ou par la fuite ; & il ne viendra dans la pensée d'aucun d'eux que ce sentiment habituel de haine qu'ils nous supposent, parce qu'ils l'ont mérité, & qui n'est que trop réel, s'éteindrait par l'expérience de quelques années d'une administration douce & paternelle : car rien ne s'aliène plus difficilement que l'amour des peuples. Il est fondé sur les avantages rarement

sentis, mais toujours avoués, d'une autorité suprême, quelle qu'elle soit, qui dirige, qui veille, qui protège & qui défende. Par la même raison, rien ne se recouvre plus facilement, quand il est aliéné. Le trompeur espoir d'un meilleur avenir suffit seul, pour calmer notre imagination & prolonger sans fin nos misères. Ce que j'avance, le spectacle presque général du monde le confirme. A la mort d'un tyran, toutes les nations se promettent un roi. Les tyrans continuent d'opprimer & de mourir paisiblement, & les peuples de gémir, d'attendre en patience un roi qui ne vient point. Le successeur, élevé comme son père ou son aïeul, est préparé, dès son enfance, à se modeler sur lui, à moins qu'il n'ait reçu de la nature une force de génie, un courage d'ame, une rectitude de jugement, un fonds de bienfaisance & d'équité, qui étouffent le vice de son éducation. Sans cet heureux caractère, il ne demandera dans aucune circonstance ce qu'il est juste de faire, mais ce qu'on faisoit avant lui; non ce qui conviendrait au bien de ses sujets qu'il regardera comme ses plus proches ennemis, sur l'appareil de cent gardes qui l'entourent, mais ce qui peut accroître son despotisme & leur servitude. Il ignorera toute sa vie la plus simple & la plus évidente des vérités; c'est que leur force & la sienne ne peuvent se séparer. L'exemple du passé sera son unique règle, & dans les occasions où il est sage de le suivre, & dans les occasions où il seroit sage de s'en affranchir. Il en est en politique comme en religion. L'opinion la plus absurde en religion sera toujours l'orthodoxe, parce qu'elle sera plus une avec le reste du système. En politique, le parti que le ministère prendra, sera toujours le plus analogue à l'esprit tyrannique, le seul qu'on ait décoré du nom de grand art de gouverner. Lors donc que les Georgiens demandèrent des esclaves, pour savoir s'ils leur seroient accordés ou refusés, il n'étoit question que d'examiner, si la meilleure culture de leur terre, ou la propriété la plus assurée de la colonie l'exigeoit.

Cependant, la situation vraiment désespérée du nouvel établissement publioit avec trop d'énergie les imprudences du mi-

nistère, pour qu'on pût persévérer dans de si fatales combinaisons. La province reçut enfin le gouvernement qui faisoit prospérer les autres colonies. Cessant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une possession vraiment nationale.

Depuis cette heureuse révolution, la Georgie a fait d'assez grands progrès, sans être aussi rapides qu'on les espéroit. A la vérité, on n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la soie, comme la métropole l'auroit désiré : mais ses marais ont fourni une assez grande quantité de riz ; & sur son sol plus élevé a été récolté un indigo supérieur à celui de la Caroline. Avant le premier janvier 1768, six cens trente-sept mille cent soixante-dix acres de terre y avoient été concédés. Ceux qui ne valoient que 3 liv. 7 s. 6 den. en 1763, étoient vendus 67 liv. 10 s. en 1776. En 1769, les exportations de la colonie s'élevèrent à 1,625,418 l. 9 s. 5 deniers, elles ont beaucoup augmenté depuis.

Cette prospérité augmentera sans doute. A mesure que les forêts seront abattues, l'air deviendra plus salubre ; & les denrées s'accroîtront avec la population, qui ne passe pas maintenant trente mille hommes, la plupart esclaves. Cependant, comme en Georgie, les terres sont moins étendues que dans la plupart des autres provinces, & que, dans les proportions, il y en a moins de susceptibles de culture, les richesses auront toujours des bornes assez circonscrites. Voyons si la Floride doit s'attendre à une destinée plus brillante.

Sous ce nom, l'ambition Espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis longtemps cette dénomination illimitée, dans la péninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louysiane.

Ce fut Luc Velasquès, dont la mémoire soit à jamais dévouée à l'exécration dans ce monde, & pour le châtimement duquel je serois tenté de regretter des feux éternels dans l'autre : ce fut ce monstre, à qui je répugne de donner le nom d'homme, qui débarqua le premier sur cette plage, avec le projet d'en tirer des

XX.

Situation &  
espérances de  
la Colonie

XXI.

La Floride de-  
vient une pos-  
session Espa-  
gnole.



esclaves, par la ruse ou par la violence. La nouveauté du spectacle attira les sauvages voisins. On les invita à monter sur les vaisseaux; on les enivra; on les mit aux fers; on leva l'ancre; & l'on tira le canon sur tout ce qui restoit d'Indiens au rivage. Plusieurs de ces malheureux, si cruellement arrachés à leur patrie, refusèrent la nourriture qui leur étoit offerte & périrent d'inanition. D'autres moururent de chagrin. Ceux qui survécurent à leur désespoir, furent enterrés dans les mines du Mexique.

Ces gouffres insatiables appelloient de nouvelles victimes. Le perfide Velasquès alla les chercher encore dans la même contrée. On l'y reconnut. La moitié de ses infâmes compagnons fut massacrée, à leur arrivée. Ceux qui fuyoient la fureur d'un ennemi justement implacable, devinrent la proie des tempêtes. Lui-même, il n'échappa aux flots en courroux que pour couler des jours détestés dans l'opprobre, dans les remords & dans la misère. Justice en fut faite sur la terre; que justice en soit faite aux enfers.

On avoit oublié en Espagne cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'un établissement qu'y formèrent les François en rappella le souvenir. La cour de Madrid jugea qu'il lui convenoit d'éloigner de ses riches possessions une nation si active; & elle ordonna la destruction de la colonie naissante. Ce commandement fut exécuté en 1565; & le vainqueur occupa la place que ses cruautés venoient de rendre absolument déserte. Il étoit menacé d'une mort lente & douloureuse, lorsque le sassafras vint à son secours.

Cet arbre, toujours verd, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans le reste de cet hémisphère, croît également sur les bords de la mer & sur les montagnes: mais toujours dans un terrain qui n'est, ni trop sec, ni trop humide. Ses racines sont à fleur de terre. Son tronc, fort droit, nud, peu élevé se couvre d'une écorce épaisse, fangeuse, de couleur cendrée, & pousse au sommet quelques branches qui s'étendent sur les côtes. Les feuilles sont disposées alternativement, vertes au-dessus, blanchâtres en-dessous, & distinguées en trois lobes: quelquefois

quelquefois il s'en trouve d'entières, sur-tout dans les jeunes individus. Des bouquets de petites fleurs jaunes terminent les rameaux. Elles offrent les mêmes caractères que celles du laurier ou du cannellier. Les fruits qui succèdent, sont des petites baies bleues, pendantes, attachées à un pédicule rouge & à un calice de même couleur.

Sa fleur se prend en infusion, comme le bouillon blanc & le thé. La décoction de sa racine est employée avec succès dans les fièvres intermittentes. L'écorce du tronc a un goût âcre, aromatique, une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Le bois est blanchâtre & moins odorant. La médecine emploie l'un & l'autre pour exciter la transpiration, résoudre les humeurs épaissies & visqueuses, lever les obstructions, guérir la goutte, la paralysie. Le saffras étoit autrefois d'un grand usage dans les maladies vénériennes.

Les premiers Espagnols auroient peut-être péri de cette dernière infirmité: ils auroient succombé du moins aux fièvres dangereuses, dont ils furent presque tous atteints à leur arrivée dans la Floride, soit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les sauvages leur apprirent qu'en buvant à jeun, & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait bouillir de la racine de saffras, ils pouvoient être assurés d'une prompte guérison. L'expérience fut tentée & réussit.

Pourquoi donc, ce médicament & tant d'autres qui produisent des cures merveilleuses dans ces contrées éloignées, semblent-ils avoir perdu presque toute leur efficacité, transportés dans les nôtres? La cause en est vraisemblablement dans le climat plus favorable à la transpiration; dans la nature de la plante qui dégénère & perd de sa force dans une longue traversée; sur-tout dans le caractère du mal qui se combine avec notre intempérance, & dont l'opiniâtreté s'accroît par les vices sans nombre de nos constitutions.

Les Espagnols établirent des petits postes à San-Matheo, à Saint-Marc & à Saint-Joseph: mais ce ne fut qu'à Saint-Augustin

& à Pensacole qu'ils formèrent proprement des établissemens : l'un, à leur arrivée dans le pays , & l'autre en 1696.

Le dernier fut attaqué & pris par les François , durant les courtes divisions qui , en 1718 , brouillèrent les deux branches de la maison de Bourbon. On ne tarda pas à le restituer.

En 1740 , les Anglois assiégèrent vainement le premier. Les montagnards Ecoffois , chargés de couvrir la retraite , furent battus & massacrés. Un de leurs sergens fut seul épargné par les sauvages Indiens , qui , combattant avec les Espagnols , le réservèrent pour les supplices qu'ils destinent à leurs prisonniers. Cet homme , à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit , harangua , dit-on , la troupe sanguinaire en ces termes :

« Héros & patriarches du monde occidental , vous n'étiez pas  
 » les ennemis que je cherchois ; mais enfin vous avez vaincu.  
 » Le sort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre  
 » gré du droit de la victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais  
 » puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour  
 » sa vie , écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

» Sachez donc , braves Américains , que dans le pays où je  
 » suis né , certains hommes ont des connoissances surnaturelles.  
 » Un de ces sages , qui m'étoit allié par le sang , me donna ,  
 » quand je me fis soldat , un charme qui devoit me rendre in-  
 » vulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits :  
 » sans cet enchantement , aurois-je pu survivre à tous les coups  
 » mortels dont vous m'avez affailli ? Car j'en appelle à votre  
 » valeur ; la mienne n'a ni cherché le repos , ni fui le danger.  
 » C'est moins la vie que je vous demande aujourd'hui , que la  
 » gloire de vous révéler un secret important à votre conserva-  
 » tion , & de rendre invincible la plus vaillante nation du  
 » monde. Laissez-moi seulement une main libre , pour les céré-  
 » monies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve sur  
 » moi-même en votre présence ».

Les Indiens faquirent avec avidité ce discours , qui flattoit en même-tems & leur caractère belliqueux , & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération , ils délibèrent un



bras au prisonnier. L'Ecoffois pria qu'on remit son sabre au plus adroit , au plus vigoureux de l'assemblée ; & dépouillant son cou , après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques , il cria d'une voix haute & d'un air gai :  
 « Voyez , maintenant , sages Indiens , une preuve incontestable  
 » de ma bonne-foi. Vous , guerrier , qui tenez mon arme tran-  
 » chante , frappez de toute votre force : loin de séparer ma  
 » tête de mon corps , vous n'entamerez pas seulement la peau  
 » de mon cou ».

A peine eut-il prononcé ces mots , que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible , fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles , regardant le corps sanglant de l'étranger ; puis tournant leurs regards sur eux-mêmes , comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant admirant la ruse qu'avoit employée le prisonnier pour se dérober aux tourmens en abrégant sa mort , ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que semble lui assurer sa date , trop récente pour donner du poids à une fiction , ce ne sera qu'un mensonge de plus dans les relations des voyageurs.

Le traité de paix de 1763 fit passer au pouvoir des Anglois la Floride , qui , vingt-trois ans auparavant , avoit résisté à la force de leurs armes. Il n'y avoit alors que six cens habitans. C'est par la vente de leurs cuirs ; c'est avec les denrées qu'ils fournissoient à leur garnison , qu'ils devoient pourvoir à leur vêtement & à un petit nombre d'autres besoins excessivement bornés. Ces misérables passèrent tous à Cuba , quoique convaincus qu'ils y seroient réduits au pain de l'aumône , si un monarque touché de tant d'attachement ne fournissoit à leur subsistance.

XXXII.  
 La Floride est  
 cédée par la  
 cour de Madrid  
 à la Grande-  
 Bretagne.

Quel fut le motif qui put déterminer ces Espagnols à préférer un gouvernement oppresseur à un gouvernement libre ? Seroit-ce la superstition qui ne peut souffrir les autels de l'hérétique à côté des siens ? Seroit-ce le préjugé qui rend suspectes les mœurs & la probité de celui qui professe une autre religion que la nôtre ? Seroit-ce la crainte de la séduction pour eux-mêmes & plus

encore pour leurs enfans ? Accoutumés à une longue oisiveté , s'imaginèrent - ils qu'on les forceroit à travailler ? Ou l'homme a-t-il si mauvaise opinion de l'homme , qu'il aime mieux disposer lui-même de son sort que de l'abandonner à la merci de son semblable ? Quoi qu'il en soit , il ne resta à l'acquéreur qu'un désert : mais n'étoit - ce pas un gain que de voir s'éloigner des habitans rebelles à la fatigue , & qui n'auroient jamais été bien affectionnés ?

La Grande-Bretagne se félicita d'avoir acquis la propriété d'une province immense , dont les limites étoient encore reculées jusqu'au Mississipi , par la cession d'une partie de la Louysiane. Depuis long - tems , cette puissance brûloit de s'établir sur un territoire qui devoit lui ouvrir une communication facile avec les plus riches colonies de l'Espagne. L'espoir d'un grand commerce interlope ne la quitta pas : mais elle sentit que cette utilité précaire & momentanée ne suffisoit pas pour rendre ses conquêtes florissantes. C'est vers la culture que ses soins & ses espérances se tournèrent principalement.

## XXIII.

Ce que l'Angleterre a fait , ce qu'elle peut espérer de faire dans la Floride.

La nouvelle acquisition fut partagée en deux gouvernemens. On pensa que c'étoit un moyen puissant pour pousser avec plus d'ardeur , pour mieux diriger les défrichemens. Le ministère put être aussi décidé à cette division par l'espoir de trouver , dans tous les tems , plus de soumission dans deux provinces que dans une seule.

Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride Orientale , & Pensacole de la Floride Occidentale. Ces capitales , qui étoient en même-tems d'assez bons ports , ne réunissoient pas sans doute toutes les commodités dont elles étoient susceptibles : mais c'étoit toujours un grand bonheur d'avoir trouvé ce qu'elles en possédoient. Les autres colonies ne jouirent pas , à leur origine , de cet avantage.

Ces contrées eurent pour premiers colons des officiers réformés & des soldats congédiés. Tous ceux d'entre eux qui avoient servi en Amérique , & qui y étoient établis , obtinrent gratuitement un terrain proportionné à leur grade. Cette faveur ne s'é-

rendit pas à tous les gens de guerre qui avoient combattu dans le Nouveau-Monde. On auroit craint que les militaires des trois royaumes , qui étoient dans la même situation , n'eussent été tentés de quitter la mère-patrie , déjà trop épuisée par les dernières hostilités.

La nouvelle colonie reçut aussi des cultivateurs des établissemens voisins. Elle en reçut de la métropole & de divers états protestans. Il lui en arriva même qui furent un sujet d'étonnement pour les deux hémisphères.

Les Grecs gémissent sous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être disposés à secouer ce joug détesté. Ainsi le pensoit le docteur Turnbull , lorsqu'en 1767 , il alla offrir à ceux du Péloponèse un asyle dans l'Amérique Angloise. Beaucoup se rendirent à ses sollicitations ; & pour une centaine de louis , il obtint du gouvernement local la liberté de les embarquer à Modon. Il aborda en Corse ; il aborda à Minorque ; & il persuada encore à quelques habitans de ces deux isles de le suivre.

Les émigrans , au nombre de mille , arrivèrent avec leur sage guide à la Floride Orientale , où il leur fut accordé soixante mille acres de terre. C'eût été une très-vaste possession , quand même le climat n'en eût dévoré aucun. Malheureusement , ils avoient été si opiniâtrément contrariés par les vents , qu'ils ne purent débarquer que durant l'été , saison dangereuse qui en fit périr le quart. Ce furent principalement les vieillards qui succombèrent. Ils étoient nombreux , parce que le judicieux Turnbull n'avoit voulu amener avec lui que des familles toutes entières.

Ce qui échappa de ce premier désastre a joui depuis d'une santé qui n'a été altérée que par quelques fièvres. La constitution des hommes s'est fortifiée. Les femmes qui , à raison du changement de climat , n'accouchoient d'abord que rarement , sont actuellement très-fécondes. On présume que les enfans auront une taille plus élevée qu'ils ne l'auroient eue dans le lieu de leur origine.

La petite peuplade a reçu de son fondateur des institutions qu'elle-même a approuvées , & qui s'observent. Ce n'est encore qu'une famille où l'esprit de concorde doit durer long-tems. Au



premier janvier 1776, elle avoit déjà défriché deux mille trois cents acres d'un sol assez fertile. Elle avoit assez d'animaux pour sa nourriture & pour ses travaux. Ses récoltes suffisoient à sa consommation ; & elle vendoit pour 67,500 livres d'indigo. L'industrie & l'activité qui la distinguent font beaucoup espérer du tems & de l'expérience.

Pourquoi Athènes & Lacédémone ne renaîtroient-elles pas un jour dans l'Amérique Septentrionale ? Pourquoi la ville de Turnbull ne feroit-elle pas dans quelques siècles le séjour de la politesse, des beaux-arts & de l'éloquence ? La nouvelle colonie est moins éloignée de cet état florissant que les barbares Pelafges ne l'étoient des concitoyens de Periclès. Quelle différence entre un établissement conçu & fondé par un homme sage & pacifique, & les conquêtes d'une longue suite d'hommes avarés, insensés & sanguinaires ; entre l'état actuel de l'Amérique Méridionale, & ce qu'elle feroit devenue, si ceux qui la découvrirent, qui s'en emparèrent & qui la dévastèrent, eussent été animés de l'esprit du bon Turnbull ? Son exemple n'apprendra-t-il pas aux nations que la fondation d'une colonie demande plus de sagesse que de dépenses ? L'univers s'est peuplé avec un homme & une femme.

Les Florides qui, en 1769, n'exportèrent que pour 673,209 livres 18 sols 9 deniers de denrées, ont un avantage marqué sur le reste de ce grand continent. Situées, en grande partie, entre deux mers, elles n'ont rien à craindre de ces vents glacés, de ces variations imprévues dans la température de l'air qui, en toute saison, causent à leur voisinage des dégâts si fréquens & si funestes. Aussi est-il permis d'espérer que la vigne, que l'olivier, que le coton, que d'autres plantes délicates y prospéreront plutôt & mieux que dans les provinces limitrophes. En 1774, la société formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures & du commerce, donna à Mr. Strachey une médaille d'or, pour avoir récolté d'aussi bel indigo que celui de Guatimala. Si, dans un premier mouvement d'enthousiasme, on ne s'est que médiocrement exagéré les qualités de cette production, elle deviendra une source de richesses pour la colonie.

Cependant le terrain beaucoup trop sablonneux de la Floride Orientale en écartoit opiniâtrement tout ce qui étoit avide de fortune. Il n'y avoit guère qu'un événement extraordinaire qui pût la peupler. Les troubles qui ont agité, qui agitent encore l'Amérique Septentrionale, ont poussé sur ce sol, communément ingrat, quelques citoyens paisibles qui avoient un éloignement décidé pour les dissensions, & un plus grand nombre d'hommes qui, par ambition, par habitude, ou par préjugé étoient dévoués aux intérêts de la métropole.

Les mêmes motifs ont donné des colons à l'autre Floride, beaucoup plus féconde principalement sur les bords rians du Mississipi. Cette province a eu l'avantage de fournir à la Jamaïque & à plusieurs isles Britanniques des Indes Occidentales des bois & des objets variés, qu'antérieurement elles recevoient des diverses contrées de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement auroit été plus rapide si les côtes de Pensacole eussent été plus accessibles & si son port eût été moins infesté de vers.

Combien seroient accélérés les progrès des deux provinces, si leurs nouveaux maîtres, s'écartant des maximes trop constamment suivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes ! Pourquoi ce moyen de civiliser les nations barbares, qui a été si heureusement employé par les politiques les plus éclairés, ne seroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples ? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moissons brûlées & leurs cultivateurs massacrés, ou de poursuivre sans relâche, d'exterminer sans pitié des hordes errantes ? Ne devroient-ils pas préférer à des hostilités meurtrières & sans gloire, un moyen humain & infaillible, de désarmer un ennemi humilié & implacable ?

Les conquérans se flattent que, sans le secours de ces alliances ils doivent bientôt se voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur restent. C'est, disent-ils, le destin des peuples sauvages, de s'éteindre à mesure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant se résoudre à cultiver la terre, & les

substances que leur fournissoit la chasse diminuant tous les jours ; ils se voient réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'industrie & l'activité veulent défricher. C'est , en effet , le parti que prennent tous les jours les Américains , qui erroient au voisinage des établissemens Européens. Ils reculent ; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois ; ils se replient vers les Assinipoils , vers la baie d'Hudson , où se nuisant nécessairement les uns aux autres , ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événemens cruels ne peuvent-ils pas précéder cette destruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts , chargé de le regagner , lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois , qui entouroient leur chef , frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée , ils vouloient absolument qu'on rejettât un présent si suspect. *Comment se pourroit-il* , leur dit leur général , *qu'un homme qui est sûr de mon estime , & auquel j'ai rendu des services signalés , pût songer à m'ôter le jour ?* & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé sur Pontheack les yeux des nations sauvages. Il vouloit les réunir toutes sous les mêmes drapeaux , pour faire respecter leur territoire & leur indépendance. Des circonstances malheureuses firent avorter ce grand projet : mais il peut être repris , & il n'est pas impossible qu'il réussisse. Alors les usurpateurs réduits à couvrir leurs frontières contre un ennemi qui n'a à soutenir aucune des dépenses de la guerre , qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés , verroient retarder ou s'anéantir les avantages acquis au prix de tant de trésors , au prix de tant de sang. Si les Anglois dédaignent un conseil que la justice & l'humanité leur adressent par ma bouche , puisse un autre Pontheack sortir de ses cendres & consommer son plan !

XXIV. Les deux Florides , une partie de la Louysianne , & tout le  
 Etendue des Canada , conquis ou acquis à la même époque , & par le même  
 possessions An- traité , achevèrent de mettre sous la domination de la Grande-  
 gloises dans l'A- Bretagne ,



Bretagne , l'espace qui s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au fleuve Mississipi. Ainsi , quand cette puissance n'auroit pas eu encore la baie d'Hudson , Terre-Neuve , & les autres isles de l'Amérique Septentrionale , elle n'auroit pas laissé de posséder une des dominations les plus étendues qui eussent été formées sur la surface du globe.

Ce vaste empire est coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes , qui , s'éloignant alternativement , & se rapprochant des côtes , laissent entre elles & l'océan un territoire de cent cinquante , de deux cens , quelquefois de trois cens milles. Au-delà de ces monts Apalaches est un désert immense , dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages , vont se perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture , qui n'est pas sans probabilité , venoit à se réaliser , l'Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres , elle toucheroit , pour ainsi dire , à la fois , aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l'Europe , de ses comptoirs de l'Afrique , elle charge , elle expédie des vaisseaux pour le Nouveau-Monde. Des possessions qu'elle a dans les mers Orientales , elle pourroit se transporter aux Indes occidentales par la mer Pacifique. C'est elle qui découvreroit les langues de terre ou les bras de mer , l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit , peut-être , à prédominer sur les deux mondes , par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la destinée d'un seul peuple. Interrogez les Romains. Est-il donc si flatteur d'exercer une immense domination , puisqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Espagnols. Est-on donc si puissant d'embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse

d'éclairer, s'il faut languir obscurément dans un monde quand on règne dans un autre ?

Les Anglois feront heureux s'ils peuvent conserver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du sang. Mais puisque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'est au commerce de féconder les conquêtes d'une puissance maritime. Rarement la guerre valut-elle au vainqueur des champs plus dociles à l'industrie humaine, que ceux du continent septentrional de l'Amérique. Quoiqu'il soit, en général, si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses, cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue insensiblement à mesure qu'on avance. Ainsi l'on peut, avec le secours de la sonde, connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres, qui, paroissant sortir de l'océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports sans nombre, pour recevoir & protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l'hiver en prévient la récolte ; tandis que, sous une latitude plus septentrionale, on en recueille sur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle est la raison de ce phénomène ? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de sa chasse & de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaisseur de trois ou quatre pouces. L'été venoit avant que les eaux eussent entièrement pourri cette espèce d'engrais ; & la nature, abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse, les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les plantes ense-

velies sous des feuillages humides , qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de rems , se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles , ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat , si long-tems ignoré ou négligé par les hommes , offre aussi des dédommagemens qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul , entre autres l'érabie & le cirier.

XXV.

Arbres parti-  
culiers à l'Amé-  
rique Septen-  
trionale.

Celui-ci , ainsi nommé à cause de son produit , est un arbrisseau rameux , tortu , assez irrégulier , qui se plaît dans un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il guère de la mer ou des grands fleuves. Ses feuilles , disposées alternativement , sont étroites , entières ou dentelées , toujours couvertes de petits points dorés presque imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens. Les premières forment des chatons , dont chaque écaille porte six étamines. Les secondes , disposées de même sur les jeunes rameaux , ont , au lieu d'étamines , un ovaire surmonté de deux styles , qui devient une coque très-petite , dure , sphérique , recouverte d'une substance grenue , blanche & onctueuse. Ces fruits , dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe , sont rassemblés à la fin de l'automne & jettés dans l'eau bouillante. La substance , dont ils sont enduits se détache , fume & s'enlève avec une écumoire. Lorsqu'elle est figée , elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois pour la purifier. Elle devient alors transparente & d'un verd agréable.

Cette matière , mitoyenne entre le suif & la cire , pour la consistance & la qualité , tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui abordèrent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage , depuis que les animaux se sont multipliés. Cependant , comme elle brûle plus lentement que le suif , qu'elle est moins sujette à se fondre , & qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable , elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer , sans la payer trop cher. Mêlée avec



un quart de fuif, elle brûle beaucoup mieux. Cette propriété n'est pas la feule. On en compose d'excellent fâvon & de bons emplâtres pour les bleffures. On s'en fert même pour cacheter. L'éérable ne mérite pas moins d'attention que le cirier, puifqu'on l'appelle l'arbre à fûcre.

Elevé par la nature, près des ruiſſeaux & dans des lieux humides, cet arbre croît juſqu'à la hauteur du chêne. Son tronc droit & cylindrique, eſt revêtu d'une écorce affez fine. Ses rameaux, toujours oppoſés, ſe couvrent de feuilles qui ont la même diſpoſition, & font blanchâtres en-deſſous, découpées en cinq lobes aigus. Ces fleurs, rafſemblées en bouquets, ont un calice à cinq diviſions chargé d'autant de pétales & de huit étamines qui avortent quelquefois. Leur centre eſt occupé par le piſtil qui devient un fruit compoſé de deux capſules comprimées & réunies par le bas, écartées & ailées par le haut, remplies d'une feule graine.

On fait, dans le mois de mars, au bas du tronc de l'éérable, une incifion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on infère dans la plaie, reçoit le fûc qui coule, & le conduit dans un vaſe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une incifion ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuife & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vite.

Sa liqueur eſt un fûc naturellement mielleux. Pour l'amener à l'état du fûcre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'un firop épais. On la verſe enſuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le firop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en un fûcre roux, preſque transparent & affez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment : mais cette préparation altère toujours ſon goût. Ce fûcre fert au même uſage que celui des cannes : mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou

vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes ; l'érable est le sucre des sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ses douceurs ; elle a par-tout ses merveilles.

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en est un extrêmement singulier ; c'est l'oiseau-mouche, qui tire son nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille ; ses pattes n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes & sur sa queue. Le duvet qui règne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

XXXVI.  
Oiseaux par-  
ticuliers à l'A-  
mérique Sep-  
tentrionale.

Le printems est l'unique saison de ce charmant oiseau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en-dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, sur un pouce environ de diamètre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile : mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L'oiseau-mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d'un rouet à filer. Lorsqu'il est las, il se repose sur un arbre ou sur un pieu voisin ; il y reste quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré sa faiblesse, il ne paroît pas méfiant ; les hommes peuvent s'approcher de lui, jusqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colère & querelleur ? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre

acharnée , & des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs & si redoublés , que l'œil ne peut les suivre. Leurs ailes s'agitent avec tant de vitesse , qu'ils paroissent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit. Ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L'impatience est l'ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d'une fleur , s'ils la trouvent fanée & sans suc , ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec , décide , dit-on , le dépit qui les anime. On voit , sur la fin de l'été , des milliers de fleurs , que la rage des oiseaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim , plutôt qu'un instinct destructeur sans besoin.

Tous les êtres ont une espèce ennemie. Celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs , contre laquelle il ne les défend pas sans peine. C'est l'épée que le tyran voit toujours suspendue sur sa tête.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'insectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air , ni défriché la terre , ni abattu les bois , ni donné de l'écoulement aux eaux , cette matière animée avoit envahi , sans obstacle , toutes les productions de la nature , que nul être ne lui disputoit. Aucune de ces espèces n'étoit utile à l'homme. Une seule aujourd'hui sert à ses besoins ; c'est l'abeille. Mais on croit qu'elle a été transportée de l'ancien-Monde au nouveau. Les sauvages l'appellent mouche Angloise ; on ne la trouve qu'au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sur le nouvel hémisphère. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'emploie à différens usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient , de jour en jour , une branche considérable de commerce.

XXVII.  
L'Amérique  
Septentrionale  
a reçu de l'Eu-  
rope les ani-

L'abeille n'est pas le seul présent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domestiques. Les sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient fournis aucune espèce vivante à leur domination ; ils ne favoient que



les détruire. La domesticité des animaux n'a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l'homme, est celle qu'il a faite sur ses semblables. Jusqu'à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, & sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussi-tôt qu'une partie des hommes eut subjugué l'autre, & que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts, qui consolèrent, peut-être, le genre-humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, sans doute, une invention des sociétés.

Peut-être n'est-elle pas le moindre ouvrage de l'industrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de tems, le plus de hasards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des sociétés & des empires avancés, même jusqu'aux arts du luxe : mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur foiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du Nouveau-Monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société auquel ils étoient appelés par la nature ; c'est qu'ils vivoient sans maître. L'homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup-d'œil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée, pour qu'il soit aisé de découvrir dans quel ordre & comment ils sont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les Européens y transportèrent de bœufs, des brebis, des chevaux. Ils y furent d'abord, ainsi que les hommes, exposés à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les attaqua pas comme leur fier sou-

verain , à la racine même de leur génération , du moins plusieurs espèces eurent-elles beaucoup de peine à se reproduire. Toutes , à l'exception du porc , perdirent une grande partie de leur force , de leur grosseur. Ce ne fut que tard & dans quelques lieux seulement , qu'elles recouvrèrent leurs qualités originaires. L'air & le sol s'opposoient sans doute au succès de leur transplantation. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple , chaque espèce vivante & végétante croisse & meure dans son pays natal. L'amour de la patrie semble commandé par la nature à tous les êtres , comme l'amour de leur conservation.

## XXVIII.

Les grains de l'Europe ont été cultivés dans l'Amérique Septentrionale.

Cependant , il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre la transplantation des animaux & des plantes. Lorsque les Anglois abordèrent dans l'Amérique Septentrionale , les habitans vagabonds de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs , plante qui a le port du roseau. Ses feuilles , assez larges & fort longues , entourent à leur base la tige qui est ronde & noueuse par intervalles. Une panicule de fleurs mâles la termine. Chacun des paquets , dont elle est composée , a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes , & chaque fleur a trois étamines , renfermées entre deux écailles propres. A l'aisselle des feuilles inférieures se trouvent les fleurs femelles , disposées en épi très-ferré sur un axe épais & charnu , caché sous plusieurs enveloppes. Le pistil de ces fleurs , entouré de quelques petites écailles & surmonté d'un long style , devient une graine farineuse , presque sphérique , enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité est annoncée par sa couleur & par l'écartement des enveloppes qui laissent appercevoir l'épi.

Cette espèce de bled , que l'Europe ignoroit alors , étoit la seule qui fût connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile. Les sauvages se contentoient de lever du gazon , de faire des trous dans la terre avec un bâton & de jeter dans chacun un grain de maïs qui en produisoit deux cens cinquante ou trois cens autres. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées. On le piloît dans un mortier de bois ou de pierre ;

pierre ; & réduit en pâte , il étoit cuit sous la cendre. Souvent même , grillé seulement , il étoit mangé.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille est très-favorable à la nourriture des bestiaux ; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne sont pas communes. Un terrain maigre , léger & sablonneux , est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printemps , même à deux ou trois reprises , sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin , c'est de tous les grains , celui qui peut soutenir le plus long-tems la sécheresse & l'humidité.

Ces raisons , qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe , déterminèrent les Anglois à le conserver , à le multiplier dans leurs établissemens. Ils le vendirent au midi de l'Europe , dans les Indes Occidentales , & s'en servirent pour leur propre usage. Cependant ils ne négligèrent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe , qui réussirent tous , quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du superflu de ces récoltes , du produit de leurs troupeaux , & de l'exploitation des forêts du pays , ces colons formèrent un commerce , qui embrassoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du Nouveau-Monde.

La métropole voyant que ses colonies septentrionales lui enlevoient l'approvisionnement des établissemens qu'elle avoit au midi de l'Amérique , & craignant de les avoir bientôt pour rivaux en Europe même , dans tous les marchés des salaisons & des bleds , résolut de tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. L'occasion ne tarda pas de se présenter.

La Suède étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du brai & du goudron , dont ils avoient besoin pour leurs armemens. En 1703 , cette puissance méconnut ses vrais intérêts , au point de plier & de réduire sous un privilège exclusif , cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix , subite & forte , fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois , en-

XXIX.

L'Amérique  
Septentrionale  
a fourni à l'Eu-  
rope des muni-  
tions navales.



couragea , par des primes considérables , l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante , qui désoloit les quatre parties du monde , détourna tout-à-la fois la métropole & les colonies , de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du Nord , qui toutes avoient le même intérêt , prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres , pour une preuve complète d'impuissance , crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine , à toutes les clauses & les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un système de convention entre elles , qui devint public en 1718 : tems où toutes les puissances maritimes souffroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse reveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le Nouveau-Monde des hommes assez éloquens , pour persuader aux habitans qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère patrie ; assez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands résultats , sans les faire passer par ces minces essais , qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil , la poix , le goudron , la térébenthine , les vergues , les mâtures , abordèrent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profusion , qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins.

Le gouvernement fut aveuglé par ce premier effor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies , sur celles qui venoient de la mer Baltique , sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragemens. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs , la différence du fret qui étoit tout en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce , l'avertit de son erreur. Il reprit , en 1729 , le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord , elles suffirent pour assurer au débit des

institutions d'Amérique , du moins en Angleterre , la plus grande supériorité sur celles du Nord.

Les bois , qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies , fixèrent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-tems les Américains en portoient en Espagne , en Portugal , dans la Méditerranée , où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas , en retour , assez de marchandises pour compléter leur cargaison , les Hambourgeois & même les Hollandois avoient contracté l'habitude de fretter les vaisseaux de ces étrangers , pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage avoit considérablement augmenté la navigation Britannique. Le parlement instruit de ce succès , se hâta de décharger , en 1722 , les bois que le Nouveau-Monde pouvoit fournir au royaume , de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie , de Suède & de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratification , qui , comprenant en général toute sorte de bois , portoit spécialement sur ceux qui étoient destinés à la construction des vaisseaux. Malheureusement , les matériaux du Nouveau-Monde se trouvèrent très-inférieurs à ceux de l'ancien. Cependant ils furent employés de préférence par la marine Angloise. Elle devoit au nord de l'Amérique ses vergues & ses mâtures. On voulut qu'elle en reçut encore ses voiles & ses cordages.

Les protestans François qui , chassés de leur patrie , par un roi tombé dans le bigotisme , avoient apporté par-tout à ses ennemis , l'industrie de leur climat , firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre , deux objets souverainement importans pour une puissance maritime. L'Irlande & l'Ecosse cultivèrent ces plantes avec quelque succès : mais les manufactures nationales tiroient encore principalement l'une & l'autre de la Russie. Pour mettre fin à cette importation ruineuse , le gouvernement imagina d'accorder 135 liv. de gratification par tonneau , de ces matières à l'Amérique Septentrionale. C'étoit beaucoup ;

& cependant un encouragement si considérable n'eut que peu de suite. Dans cette partie du Nouveau-Monde , peu de terres se trouvèrent assez bonnes pour une production qui ne prospère que sur un sol excellent. Cette région est plus abondante en fer , en fer destiné à conquérir l'or & l'argent du Midi.

XXX.

Le fer de l'Amérique Septentrionale a été porté dans nos climats.

Ce premier métal , si nécessaire à l'homme , étoit ignoré des Américains , lorsque les Européens leur en apprirent le plus funeste usage , celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligèrent long-tems les mines de fer , que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richesses , en le chargeant de droits énormes. Cette imposition , équivalente à une prohibition , étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales , soutenus des propriétaires des bois-taillis , qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption , l'intrigue & les sophismes , ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation franche de droits , des fers de l'Amérique à Londres : mais en défendant de le transporter dans d'autres ports , ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce bizarre arrangement dura jusqu'en 1757. Alors des milliers de voix se réunirent pour engager le sénat de la nation à faire cesser le vice d'une administration si visiblement opposée à tous les bons principes , & à étendre à tout le royaume une liberté exclusivement accordée à la capitale.

Une demande si raisonnable trouva la plus vive opposition. Les intérêts particuliers se réunirent pour représenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre , sans y comprendre celles d'Ecosse , produisoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer , & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines qui étoient inépuisables , auroient considérablement augmenté leur produit , si l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute imposition ; que les ouvrages de fer travaillés en Angleterre , consommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit



mille cordes de bois-taillis , & que ces taillis fournissent d'ailleurs des éconces pour les tanneries , des matériaux pour les bâtimens ; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier , à faire des instrumens tranchans , à fournir le plus grand nombre des ustensiles de navigation , ne diminueroit guère l'importation étrangère , & se borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines considérations n'arrêtèrent pas le parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baissât le prix des matières premières , la nation perdrait bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier , qui l'enrichissoient depuis si long tems , & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour arrêter les progrès de cette industrie chez les autres peuples. On se détermina donc à permettre , libre & affranchie de tous droits , l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette résolution pleine de sagesse , fut accompagnée d'un acte de justice. Une loi portée sous Henri VIII , défendoit aux propriétaires des bois-taillis de défricher leurs terres. Le gouvernement les autorisa à faire de leurs propriétés l'usage qui leur conviendrait le mieux.

Avant ces dispositions , la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Espagne , à la Norvège , à la Suède & à la Russie , 10,000,000 livres pour le fer qu'elle tiroit de ces contrées. Ce tribut diminua , & devoit diminuer encore. Le minerai est si abondant en Amérique , si facile à tirer de la superficie de la terre , que les Anglois ne désespéroient pas de pouvoir en fournir au Portugal , à la Turquie , à l'Afrique , aux Indes Orientales , à tous les pays de l'univers , où l'intérêt de leur commerce étendoit leurs relations.

Peut-être cette nation exagéroit-elle aux autres ou à elle-même , les avantages qu'elle se promettoit de tant d'objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffisoit que ses colonies la tirassent de la dépendance , où les puissances du nord de l'Europe , pouvoient , en rigueur , la tenir pour la facilité , pour la multiplication de ses armemens. Rien à ses yeux n'étoit plus capable de suspendre son

effort naturel vers l'empire des mers , qui seul devoit lui assurer l'empire du Nouveau-Monde.

XXXI.

Peut-on espérer que le vin & la soie réussiront dans l'Amérique Septentrionale.

Après s'en être aplani le chemin , par la création d'une marine libre , indépendante & supérieure à toutes les marines , l'Angleterre prit tous les moyens de jouir de cette espèce de conquête qu'elle avoit faite en Amérique , encore plus par son industrie que par ses armes. A mesure que par une pente naturelle , les établissemens s'étoient avancés du Nord au Sud , les entreprises & les projets s'étoient multipliés en raison du sol & du climat. Aux bois , aux grains , aux bestiaux qui avoient été les productions premières , s'étoient joints successivement le riz , le tabac , l'indigo , d'autres richesses. Les Anglois qui n'avoient point de vin en Europe , résolurent de le demander aussi au nouvel hémisphère.

On trouve sur le continent septentrional de l'Amérique , une quantité prodigieuse de sèpes sauvages , qui produisent des raisins , dont la couleur , la grosseur & la quantité varient , mais qui sont tous d'un goût âcre & désagréable. On pensa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée ; & l'on appella des vigneronns François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôteroient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique , furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux , trop foible , trop difficile à conserver. Le pays étoit trop couvert de bois , qui attirent & font séjourner les brouillards humides & brûlans ; les saisons étoient trop inconstantes ; les insectes trop multipliés autour des forêts , pour laisser éclore & prospérer une culture si chère à la nation Angloise , à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être où ces régions fourniront une boisson dont la préparation occupe plusieurs parties du globe , & dont l'usage fait les délices de tant d'autres : mais cet événement n'arrivera qu'après des siècles & des essais très-multipliés. Suivant toutes les probabilités , la récolte du vin sera précédée par celle de la soie ;

Ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres élaborées dans son sein.

Cette riche matière coûtoit à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-considérable. On résolut de la tirer de la Caroline, qui, par la douceur de son climat & l'abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement, en attirant des Vaudois dans la colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit osé l'espérer. Cependant les progrès de cette branche d'industrie restèrent au-dessous d'une si riantte promesse. On en rejetta la faute sur les habitans, qui n'achetant que des nègres, dont ils tiroient une utilité prompte & sûre, négligèrent d'avoir des nègresses qu'on auroit pu destiner avec leurs enfans à élever des vers à soie : occupation convenable à la foiblesse du sexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémisphère dans un pays inculte & sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle & constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe ; & les arts de luxe nourrissent le commerce, enfant de l'industrie & père de la richesse. En 1769, le parlement jugea cette époque enfin arrivée. Il arrêta que pour toutes les soies crues qui seroient portées des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes, une gratification de vingt pour cent ; & pendant sept années encore, une gratification de quinze pour cent. La culture du cotonnier, de l'olivier, de beaucoup d'autres plantes, ne devoit pas tarder à suivre. La nation pensoit que l'Europe & l'Asie avoient peu de productions qui ne pussent être naturalisées avec plus ou moins de succès dans quelqu'une des vastes contrées de l'Amérique Septentrionale. Il n'y falloit que des hommes ; & l'on ne négligeoit aucun des moyens propres à les y multiplier.

Ce furent les Anglois qui, persécutés dans leur isle pour leurs

XXXII.

De quelles es-



pièces d'hommes  
 se font peuplées  
 les provinces de  
 l'Amérique  
 Septentrionale.

opinions civiles & religieuses, abordèrent les premiers dans cette région déserte & sauvage.

Il étoit difficile que cette première émigration eût des suites importantes. Les habitans de la Grande-Bretagne sont tellement attachés au sol qui les a vu naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puissent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs ou de l'industrie. Ainsi le rétablissement de la tranquillité publique dans la métropole, devoit mettre des obstacles insurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenans, n'étoient guère propres à défricher le Nouveau-Monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aisance, à beaucoup de commodités; il n'y avoit que l'enthousiasme religieux ou politique qui pût les soutenir dans les travaux, les misères, les privations, les calamités inséparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vaincre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute il étoit utile à cette puissance de fonder des colonies, de les rendre florissantes, de s'enrichir de leurs productions; mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le sacrifice de sa population.

Heureusement pour cette nation, l'intolérance & le despotisme, qui pesoient sur la plupart des contrées de l'Europe, poussèrent de nombreuses victimes sur une plage inculte, qui, dans son abandon, sembloit offrir & demander en même tems du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts, de l'Allemagne principalement, on accourut pour le partager. Un des avantages que se proposoient les émigrans, c'étoit de se trouver citoyens dans toute l'étendue de l'empire Britannique, après sept ans de domicile dans quelqu'une de ses colonies.

Tandis

Tandis que la tyrannie & la persécution désoloient & desséchoient la population en Europe , l'Amérique Angloise se remplissoit de trois sortes d'habitans. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse.

Les Européens , qui parcourent & tourmentent le globe depuis trois siècles , ont semé des colonies dans la plupart des points de sa circonférence ; & presque par-tout leur race s'est plus ou moins abâtardie. Les établissemens Anglois de l'Amérique Septentrionale paroissent avoir subi la loi commune. Leurs habitans étoient universellement jugés moins robustes au travail , moins forts à la guerre , moins propres aux arts que leurs ancêtres. Parce que le soin de défricher la terre , de purifier l'air , de changer le climat , d'améliorer la nature absorboit toutes les facultés de ce peuple transplanté sous un autre ciel , on en concluoit sa dégradation & son impuissance de s'élever à des spéculations un peu compliquées.

Pour dissiper ce préjugé injuste , il falloit qu'un Franklin enseignât aux physiciens de notre continent étonné à maîtriser la foudre. Il falloit que les élèves de cet homme illustre , réunis en société , jettâssent un jour éclatant sur plusieurs branches des sciences naturelles. Il falloit que l'éloquence renouvellât dans cette partie du Nouveau-Monde ces impressions fortes & rapides qu'elle avoit opéré dans les plus fidèles républiques de l'antiquité. Il falloit que les droits de l'homme , que les droits des nations y fussent solidement établis dans des écrits originaux qui feroient le charme & la consolation des siècles les plus reculés.

Les ouvrages d'imagination & de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement & d'observation. Bientôt peut-être la Nouvelle-Angleterre pourra citer ses Homères , ses Théocrites , ses Sophocles. On n'y manque plus de secours , de maîtres , de modèles. L'éducation s'y répand , s'y perfectionne de plus en plus. Dans les proportions on y voit plus de gens bien nés ; plus de loisir & de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe , où l'institution même de la jeunesse est souvent contraire au progrès & au développement du génie & de la raison.

Par un contraste singulier avec l'ancien monde , où les arts sont allés du Midi vers le Nord , on verra dans le nouveau le Nord éclairer le Midi. Jusqu'à nos jours , l'esprit a paru s'énervier comme le corps dans les Indes Occidentales. Vifs & pénétrants de bonne heure , les hommes y conçoivent promptement : mais n'y résistent pas , ne s'y accoutument pas aux longues méditations. Presque tous ont de la facilité pour tout ; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous , ils sont bien loin de la carrière quand nous touchons au terme. La gloire & le bonheur de les changer doit être l'ouvrage de l'Amérique Angloise. Qu'elle prenne donc des moyens conformes à ce noble dessein , & qu'elle cherche par des voies justes & louables une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'elle n'a pas fait encore.

Une seconde classe de colons fut autrefois composée de mal-fauteurs que la métropole condamnoit à être transportés en Amérique , & qui devoient un service forcé de sept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de justice. On s'est universellement dégoûté de ces hommes corrompus , & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigens , que l'impossibilité de subsister en Europe pouffoit dans le Nouveau-Monde. Après avoir acheté & vendu le nègre , le crime n'avoit plus qu'un pas à faire : c'étoit de vendre son compatriote sans l'avoir acheté , & de trouver quelqu'un qui l'achetât ; il l'a fait. Embarqués sans être en état de payer leur passage , ces malheureux sont à la disposition de leur conducteur , qui les vend à qui bon lui semble. Cette espèce d'esclavage est plus ou moins long : mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrans il se trouve des enfans , leur servitude doit durer jusqu'à leur majorité , qui est fixée à vingt - un ans pour les garçons , & à dix-huit ans pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de se marier sans l'aveu de son maître , qui met le prix qu'il veut à son consentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit , & qu'on le rattrape , il doit servir une



semaine pour chaque jour de son absence , un mois pour chaque semaine , & six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur , peut le vendre à qui bon lui semble : mais ce n'est que pour le tems de son premier engagement. Du reste , ce service n'a rien d'ignominieux ; & l'acquéreur fait tout ce qu'il peut pour affoiblir la tâche de la vente & de l'achat. A l'expiration de sa servitude , l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec son affranchissement , il reçoit du maître qu'il a servi , ou des instrumens de labourage , ou les outils nécessaires à son industrie.

Cependant de quelque apparence de justice que l'on colore cette espèce de trafic , la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix , ne s'embarqueroient pas , s'ils n'étoient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat , dans la Suabe , dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés , ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du Nouveau-Monde , & les fortunes qu'il est aisé d'y faire. Des hommes simples , séduits par des promesses si magnifiques , suivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce qui les livrent à des négocians d'Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci foudroyés eux-mêmes par des compagnies chargées de peupler les colonies , paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entières sont vendues , sans le savoir , à des maîtres éloignés , qui leur préparent des conditions d'autant plus dures , que la faim & la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuser. L'Amérique forme des recrues pour la culture , comme les princes pour la guerre , avec les mêmes artifices , mais un but moins honnête & peut-être plus inhumain : car qui fait le rapport de ceux qui meurent & de ceux qui survivent à leurs espérances ? L'illusion se perpétue en Europe , par l'attention qu'on a de supprimer les lettres qui pourroient dévoiler un mystère d'imposture & d'iniquité , trop bien couvert par l'intérêt qui en est l'inventeur.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes , s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernemens qui fait

adopter ces chimères de fortune à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie , errans ou foulés chez eux , n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger , se livrent aisément à la perspective d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître , ne sont propres qu'à irriter en eux le desir d'en sortir. C'est par des prohibitions , par des menaces & des peines qu'on croit les enchaîner ; on ne fait que les aigrir , les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens & des espérances : on les emprisonne , on les garrotte ; on empêche l'homme , né libre , d'aller respirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau que de le laisser chercher sa vie en quelque climat fecourable. On ne veut pas même lui donner la choix de son tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix , peuples, où sont vos droits ?

Faut-il révéler aux nations les trames qui se forment contre leur liberté ? Faut-il leur dire que , par le complot le plus odieux quelques puissances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ? Depuis deux siècles , tous les princes de l'Europe fabriquoient entre eux , dans les ténèbres du cabinet , cette longue & pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands , mais les sujets plus soumis , en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie , par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux , ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits , ils commandoient par la misère à des sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entre eux par ambition , ils ne se ligoient ou ne s'allioient que pour appesantir la servitude. Soit qu'ils voulussent souffler la guerre ou conserver la paix , ils étoient assurés de tourner au profit de leur autorité , l'agrandissement ou l'affoiblissement.

sement de leurs peuples. S'ils cédoient une province , ils épuisoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour se dédommager de sa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle , la fierté qu'ils affectoient au-dehors étoit au - dedans dureté , vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts , toutes les inventions , soit de la guerre , soit de la paix , qui pouvoient concourir , tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles , tantôt à oblitérer le caractère des nations : comme si l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les assujettir les unes par les autres au despotisme qu'ils avoient su leur préparer de longue main. N'en doutez pas , peuples qui gémez tous , plus ou moins fourdement , de votre condition. Ceux qui ne vous ont jamais aimés , en sont venus à ne vous plus craindre. Une seule issue vous restoit dans l'extrémité du malheur : celle de l'évasion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des princes sont convenus entre eux de se rendre , non-seulement les déserteurs , qui , la plupart enrôlés par force ou par fraude , ont bien le droit de s'échapper : non - seulement les brigands qui ne devoient en effet trouver de refuge nulle part ; mais indistinctement tous leurs sujets , quelque soit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainsi vous tous , malheureux laboureurs , qui ne trouvez ni subsistances , ni travail dans les pays ravagés & desséchés par les exactions de la finance , mourez où vous avez eu le malheur de naître ; il n'est plus d'asyle pour vous que sous terre. Vous tous artisans , ouvriers de toute espèce , que l'on vexe par les monopoles , à qui l'on refuse le droit de travailler librement , sans avoir acheté des maîtrises : vous que l'on tient courbés toute la vie dans un atelier pour enrichir un entrepreneur privilégié : vous qu'un deuil de cour laisse des mois entiers sans salaire & sans pain ; n'espérez pas de vivre hors d'une patrie où des soldats & des gardes vous tiennent emprisonnés : errez dans l'abandon , & mourez de chagrin. Osez gémir ; vos cris seront repoussés & perdus au fond d'un cachot ; fuyez , on vous poursuivra , même au - delà des monts & des fleuves ; vous serez renvoyés ou livrés pieds & poings liés à la torture.



à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naissant. Vous encore, à qui la nature a donné un esprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs ; qui osez penser & parler en hommes, étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Applaudissez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un silence profond dans l'obscurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naîsez dans ces états barbares, où la condition réciproque entre les princes de se rendre les transfuges, vient d'être scellée par un traité ; souvenez-vous de l'inscription que le Dante a gravée sur la porte de son enfer :

*VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAL OGNI SPERANZA.*

VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reste-t-il pas un asyle même au-delà des mers ? L'Amérique n'ouvrira-t-elle pas son sein aux malheureux, qui préfèrent volontairement sa liberté au joug insupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle besoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle surprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes se servent pour grossir leurs armées ? Qu'a-t-elle besoin de ces êtres encore plus misérables, dont elle forme une autre classe de sa population ?

Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle sembloit moins nécessaire, les provinces septentrionales ont eu recours au trafic, à l'esclavage des noirs. On ne disconvient pas qu'ils ne soient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux isles. Les loix les protègent plus efficacement, & il est très-rare qu'ils soient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle ? Des sectaires humains ; des chrétiens qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut remplacer : mais ils ont été long-tems retenus par une loi qui

ordonnoit d'assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Difons plutôt : l'habitude commode d'être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination , justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l'opinion où l'on se plaît à rester , qu'ils ne se plaignent pas d'une condition que le tems a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l'amour-propre pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchans , ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature semble avoir formés justes & bons , il en est peu qui aient assez de désintéressement , de courage & de grandeur d'ame , pour faire le bien au dépens de quelque sacrifice.

Cependant les Quakers ont donné récemment un exemple qui doit faire époque dans l'histoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces assemblées où tout fidèle qui se croit mû par l'impulsion de l'Esprit-Saint , a droit de parler , un de ces frères ( celui-là sans doute étoit inspiré ) s'est levé & a dit :  
« Jusques à quand aurons-nous deux consciences , deux mesures ,  
» deux balances ; l'une en notre faveur , l'autre à la ruine du pro-  
» chain ; toutes deux également fausses ? Est-ce à nous , mes  
» frères , de nous plaindre en ce moment que le parlement d'An-  
» gleterre veut nous asservir , nous imposer le joug du sujet ,  
» sans nous laisser le droit du citoyen ; tandis que depuis un  
» siècle nous faisons tranquillement l'œuvre de la tyrannie , en  
» tenant dans les fers du plus dur esclavage des hommes qui sont  
» nos égaux & nos frères ? Que nous ont fait ces malheureux  
» que la nature avoit séparés de nous par des barrières si redou-  
» tables , & que notre avarice est allé chercher au travers des  
» naufrages , jusques dans leurs fables brûlans , ou leurs sombres  
» forêts , au milieu des tigres ? Quel étoit leur crime pour être  
» arrachés d'une terre qui les nourrissoit sans travail , & trans-  
» plantés par nous sur une terre où ils meurent dans les labeurs  
» de la servitude ? Quelle famille as-tu donc créée , Père céleste ,  
» où les aînés , après avoir ravi le bien de leurs frères , veulent

» encore les forcer , la verge à la main , d'engraïssier du sang  
 » de leurs veines , de la sueur de leur front , ce même héritage  
 » dont on les a dépouillés ? Race déplorable , que nous abrutif-  
 » fons pour la tyranniser ; en qui nous étouffons toutes les fa-  
 » cultés de l'ame pour accabler ses bras & son corps de fardeaux ;  
 » en qui nous effaçons l'image de la divinité , & l'empreinte de  
 » l'humanité ! race mutilée & déshonorée dans les facultés de  
 » son esprit & de son corps , dans toute son existence : & nous  
 » sommes chrétiens , & nous sommes Anglois ! Peuple favorisé  
 » du ciel , & respecté sur les mers ; quoi , tu veux être libre &  
 » tyran tout-à-la-fois ? Non , mes frères ; il est tems de nous  
 » accorder avec nous-même. Affranchissons ces misérables vic-  
 » times de notre orgueil ; rendons aux nègres la liberté que  
 » l'homme ne doit jamais ôter à l'homme. Puissent , à notre  
 » exemple , toutes les sociétés chrétiennes , réparer une injustice  
 » cimentée par deux siècles de crimes & de brigandages ! Puissent  
 » enfin des hommes trop long-tems avilis , élever au ciel des  
 » bras libres de chaînes , & des yeux baignés des pleurs de la  
 » reconnoissance ! Hélas ! ces malheureux n'ont connu jusqu'ici  
 » que les larmes du désespoir » !

Ce discours réveilla les remords ; & le petit nombre d'esclaves  
 qui appartenoient aux Quakers , furent libres. Si la chaîne de  
 ces malheureux ne fut pas rompue par les autres colons de l'A-  
 mérique Septentrionale , du moins la Pensilvanie , la Nouvelle-  
 Jersey & la Virginie demandèrent-elles avec instance , que cet  
 infâme trafic d'hommes fût prohibé. Toutes les colonies de ce  
 vaste continent paroissoient disposées à suivre cet exemple : mais  
 elles furent arrêtées par l'ordre que donna la métropole à ses  
 délégués , de rejeter toutes les ouvertures qui tendroient à ce  
 but humain. Ce parti cruel n'eût pas étonné de la part de ces  
 nations , qui sont aussi barbares par les liens du vice , qu'elles  
 l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sa-  
 cerdotal & militaire a mis tout sous le joug , même les opinions ;  
 quand l'homme imposteur a persuadé à l'homme armé qu'il tenoit  
 du ciel le droit d'opprimer la terre , il n'est plus aucune ombre  
 de



de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas sur les peuples de la Zone-Torride ? Mais jamais je ne comprendrai par quelle fatalité la législation la plus heureusement combinée qui ait jamais existé , a pu préférer l'intérêt de quelques-uns de ses négocians , au cri de la nature , de la raison & de la vertu.

L'Amérique Septentrionale compte environ quatre cens mille noirs. Le nombre des blancs s'y élève à deux millions cinq ou six cens mille , si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies , & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La première , est cette foule d'Irlandois , de Juifs , de François , de Vaudois , de Palatins , de Moraves , de Salzbourgeois , qui , fatigués des vexations politiques & religieuses qu'ils éprouvoient en Europe , ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication , est dans le climat même des colonies , où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin , rendront cette vérité sensible.

XXXIII:  
A quel degré  
la population  
s'est-elle élevée  
dans l'Améri-  
que Septentrio-  
nale ?

Le peuple , dit ce philosophe , s'accroît par-tout , en raison du nombre des mariages ; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent , plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même , les gens riches , effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes , forment , le plus tard qu'ils peuvent , un établissement difficile à cimenter , coûteux à maintenir ; & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans ; les domestiques n'en ont point ; & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est si sensible , sur-tout dans les grandes villes , que les générations ne s'y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau , & qu'on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n'a pas encore

gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées & mises à-peu-près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de celui qui possède. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance, & les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrain, vaste & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à si bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de tems, un espace, qui, pouvant suffire à l'entretien d'une nombreuse famille, y nourrira long-tems sa postérité. Ainsi les habitans du Nouveau-Monde se marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitans de l'Europe. S'il se fait parmi nous un mariage par centaine d'individus, il s'en fait deux en Amérique ; & si l'on compte quatre enfans par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au-moins dans le nouvel hémisphère. Qu'on multiplie ces générations par celles qui en doivent naître, & l'on trouvera qu'avant deux siècles, l'Amérique Septentrionale doit avoir une population immense, à moins que des obstacles qu'il n'est pas aisé de prévoir, n'en ralentissent les progrès naturels.

XXXIV.  
Quelles sont,  
dans l'Améri-  
que Septentrio-  
nale, les mœurs  
actuelles ?

Elles sont peuplées aujourd'hui d'hommes sains & robustes ; dont la taille est avantagense. Ces créoles sont plutôt formés que les Européens : mais ils vivent aussi moins long-tems. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la bière, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitans dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s'observer davantage sur le vêtement, qui est toujours fort cher, soit qu'il arrive de l'ancien-monde, soit qu'il soit fabriqué dans le pays même. Les mœurs sont ce qu'elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n'est ni poli, ni corrompu par

le séjour des grandes cités : il règne généralement de l'économie , de la propreté , du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu , ces passions de l'opulence oisive , altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu'elles doivent être , douces , modestes , compatissantes & secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs , du soin & du progrès de leurs plantations , qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance , unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union , comme une certaine égalité d'aisance ; comme la sécurité qui naît de la propriété ; comme l'espérance & la facilité communes d'augmenter ses possessions ; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins , jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. A la place du luxe , qui traîne la misère à sa suite ; au lieu de ce contraste affligeant & hideux , un bien-être universel , réparti sagement par la première distribution des terres , par le cours de l'industrie , a mis dans tous les cœurs le désir de se plaire mutuellement : désir plus satisfaisant , sans doute , que la secrète envie de nuire , qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir , quand on n'est , ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence , ni dans un état de rivalité , qui est près de la haine. On se rapproche , on se rassemble ; on mène enfin dans les colonies cette vie champêtre , qui fut la première destination de l'homme , la plus convenable à la santé , à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces , ces talens , ces jouissances recherchées , dont l'apprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame , amènent les vapeurs de la mélancolie , après les soupirs de la volupté : mais les plaisirs domestiques , l'attachement réciproque des parens & des enfans , l'amour conjugal , cet amour si pur , si délicieux , pour qui fait le goûter & mépriser les autres amours. C'est-là le spectacle enchanteur qu'offre par-tout



l'Amérique Septentrionale : c'est dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'est dans les forêts même du Canada , qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aime pour la première fois ; l'innocence & la vertu , qui ne laissent jamais périr la beauté toute entière.

Si quelque chose manque à l'Amérique Angloise , c'est qu'elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparfées , des familles des diverses contrées de l'Europe. Ces colons , en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés , conservent avec une prédilection indestructible , la langue , les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles & des églises séparées , les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte , par les mœurs , & peut-être par les sentimens ; ils couvent des germes de dissention , qui peuvent un jour causer la ruine & le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre , dépend tout entier du régime des gouvernemens.

**XXXV.**  
Nature des  
gouvernemens  
établis dans l'A-  
mérique Sep-  
tentrionale.

Par gouvernement , il ne faut pas entendre ces constitutions bizarres de l'Europe , qui sont un mélange insensé de loix sacrées & profanes. L'Amérique Angloise fut assez sage ou assez heureuse , pour ne pas admettre une puissance ecclésiastique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens , elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires , qui , dans d'autres régions , ressortissent d'un tribunal sacerdotal , furent portées devant le magistrat ou dans les assemblées nationales. Les efforts que firent les Anglicans pour établir leur hiérarchie , échouèrent toujours , malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant , ils participèrent à l'administration , ainsi que les autres sectes. Les seuls catholiques en furent exclus , parce qu'ils se refusoient aux sermens que paroïsoit exiger la tranquillité publique. A cet égard , le gouvernement de l'Amérique mérita les plus grands éloges : mais sous d'autres points de vue , il n'étoit pas si bien combiné.

La politique ressemble , pour le but & l'objet , à l'éducation :

de la jeunesse. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent , à bien des égards , se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages , quand ils se sont réunis en société , veulent , ainsi que les enfans , être menés par la douceur , & réprimés par la force. Faute de l'expérience qui seule forme la raison , incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événemens & des rapports qu'amène l'état d'une société naissante ; le gouvernement doit être éclairé pour eux , & les conduire par l'autorité jusqu'à l'âge des lumières. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisières & la verge du despotisme , jusqu'à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés , semblables aux adolescens plus ou moins avancés , non en raison de leurs facultés , mais du régime de leur première institution , dès qu'ils sentent leur force & leur droits , veulent être ménagés & même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé , ne doit rien entreprendre sans consulter son père : un prince au contraire , ne doit rien établir sans consulter son peuple. Il y a plus : le fils , dans les résolutions où il prend conseil de son père , souvent ne hasarde que son propre bonheur : un prince compromet toujours l'intérêt du peuple , dans tout ce qu'il statue. L'opinion publique , chez une nation qui pense & qui parle , est la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques , ni la contrarier , sans l'avoir défabusée. C'est d'après cette opinion , que le gouvernement doit modifier toutes ses formes. L'opinion , comme on le fait , varie avec les mœurs , les habitudes & les lumières. Ainsi tel prince pourra faire , sans trouver la moindre résistance , un acte d'autorité que son successeur ne renouvellerait pas sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née ; le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait , pour ainsi dire , à l'insu du peuple , une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence , par les succès heureux de son gouvernement : l'autre aura peut-être comblé les malheurs

publics par des volontés injustes , qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion ; & l'opinion générale est la règle du gouvernement : c'est parce qu'elle est la reine du monde , que les rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernemens doivent donc s'améliorer & se perfectionner , comme les opinions. Mais quelle est la règle des opinions , chez les peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la société , le salut & l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événemens & des situations ; l'opinion publique & la forme du gouvernement , suivent ces différentes modifications. De-là toutes les formes de gouvernement , que les Anglois , libres & penseurs , ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse , d'une province de la Nouvelle-Angleterre , de la Nouvelle-York , de la Nouvelle-Jersey , de la Virginie , des deux Carolines & de la Georgie , est nommé royal ; parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse , comme dans la métropole. Un conseil choisi , approuvé par la cour , établi pour soutenir les prérogatives de la couronne , y représente la chambre des pairs , & soutient cette représentation par la fortune & l'état des personnes les plus distinguées du pays , qui sont ses membres. Un gouverneur y convoque , y proroge , y termine les assemblées ; donne ou refuse le consentement à leurs délibérations , qui reçoivent de son approbation force de loi , jusqu'à ce que le monarque auquel on les envoie , les ait rejetées.

La seconde espèce de gouvernement qui règne dans les colonies , est connue sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation Angloise s'établit dans ces régions éloignées ; un courtisan avide , actif , accrédité , obtenoit sans peine , dans des déserts aussi grands que des royaumes , une propriété , une autorité sans bornes. Un arc & des pelleteries , seul hommage qu'exigeât la couronne , valaient à un homme puissant le droit de régner ou de gouverner à son gré , dans un pays inconnu.



Telle fut la première origine du gouvernement de la plupart des colonies. Le Maryland & la Pensilvanie, sont restés seuls asservis à cette forme singulière, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne diffère-t-il des autres provinces voisines, qu'en ce qu'il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire, & confirmé par la couronne, n'est point appuyé d'un conseil qui lui donne de l'ascendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troisième régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la Nouvelle-Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, & dans Rhode-Island. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, sans qu'elles aient besoin de l'approbation du monarque, sans qu'il ait le droit de les annuler.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l'acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s'assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de Londres.

Cette diversité de gouvernemens n'est pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une législation raisonnée, uniforme & régulière. C'est le hasard, le climat; ce sont les préjugés du tems & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de constitutions. Ce n'est pas à des hommes jetés par la fortune sur des plages désertes, qu'il appartient de former une législation.

Toute législation doit aspirer, par sa nature, au bonheur d'une

société. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & sublime, dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c'est-à-dire, le ciel & le sol, est la première règle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C'est d'abord sa position locale qu'il doit consulter. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, selon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitans qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d'un grand fleuve bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, soit au-dedans du pays, soit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c'est, sur-tout, dans la distribution de la propriété, qu'éclatera la sagesse de la législation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'est-à-dire, à chacun une étendue suffisante pour l'entretien d'une famille; en distribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour les mettre en valeur; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le tems, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naissante, est la subsistance & la population; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. Eviter les sujets de guerre, soit offensive ou défensive; tourner d'abord son industrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de soi que les relations indispensables & proportionnées avec la consistance que donnent à la colonie, & le nombre de ses habitans, & la nature de ses ressources; introduire sur-tout un esprit particulier & local chez une nation qui s'établit, esprit d'union au-dedans, & de paix au-dehors; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable; & subordonner toutes les loix du moment à la loi constante, qui seule doit opérer la multiplication & la stabilité: ce n'est encore que l'ébauche d'une législation.

Elle

Elle formera la morale sur le physique du climat ; elle ouvrira d'abord une large porte à la population , par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des subsistances. La sainteté des mœurs , doit s'établir par l'opinion. Dans une isle sauvage , qu'on peupleroit d'enfans , on n'auroit qu'à laisser éclore les germes de la vérité dans les développemens de la raison. Avec des précautions contre les vaines terreurs , qui naissent de l'ignorance , on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu'à l'âge où la fougue des passions naturelles , heureusement combinée avec les forces de la raison , chasse tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple , déjà vieux , dans un pays nouveau , l'habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions & les habitudes nuisibles , dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne se transmettent ? Que l'on veille à la seconde génération , par une éducation commune & publique des enfans. Un prince , un législateur , ne devoit jamais fonder une colonie , sans y envoyer d'avance des hommes sages pour l'institution de la jeunesse ; c'est-à-dire , des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s'agit moins d'enseigner le bien , que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard , chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu , que l'on sème dans l'enfance des générations déjà viciées , sont étouffées dans l'adolescence & la jeunesse par le débordement & la contagion des vices , qui sont passés en mœurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés , ne peuvent entrer dans le monde sans y contracter les engagements & les liens d'où dépend le reste de leur vie. S'ils y prennent une femme , une profession , une carrière ; ils y trouvent par-tout les semences du mal & de la corruption , enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entièrement opposée à leurs principes , des exemples & des discours qui déconcertent & combattent leurs résolutions.

Mais dans une colonie naissante , l'influence de la première génération , peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie , écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes



de cette population ont un écoulement vers la métropole , où le luxe attire , appelle fans cesse les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une manière vague & sujette à l'instabilité des hypothèses , qui varient & se compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une société cultivatrice ou commerçante , est la propriété. C'est-là le germe du bien & du mal , soit physique ou moral , qui fuit l'état social. Toutes les nations semblent divisées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres , les propriétaires & les mercenaires , c'est-à-dire , les maîtres & les esclaves , forment deux classes de citoyens , malheureusement opposées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu , par des sophismes , établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais : par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix ; & le riche fera toujours la loi , dans ce marché trop inégal. De-là vient le système des contre-forces , établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété , qu'il regardoit comme sacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves , & réprimer sa pente naturelle à tout engloûtir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises ; parce qu'elles n'étoient qu'un foible remède du mal originel de la société. C'est donc à la répartition des terres , qu'un législateur donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée , plus les loix civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété , seront simples , uniformes & précises.

Les colonies Angloises se ressentent à cet égard du vice radical , inhérent à l'ancienne constitution de leur métropole. Comme son gouvernement actuel n'est qu'une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe , il en a conservé beaucoup d'usages , qui n'étant dans l'origine que des abus de l'es-

clavage , sont plus sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laissoient beaucoup de droits à la noblesse , avec les loix qui modifient , diminuent , abrogent , ou mitigent ces droits féodaux. De-là tant de loix d'exception , pour une loi de principe ; tant de loix interprétatives , pour une loi fondamentale ; tant de loix nouvelles , qui combattent avec les loix anciennes. Aussi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier , un code aussi diffus , aussi embrouillé que celui des loix civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée , ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés , ou les changemens qui sont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confusion.

Par leur dépendance & leur ignorance , les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe & mal digérée , dont le poids accabloit leur ancienne patrie ; elles ont grossi ce fatras obscur , par toutes les nouvelles loix que le changement de lieux , de tems & de mœurs y devoit ajouter. De ce mélange , a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller ; un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de jurisprudences , qui sont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquises en très-peu de tems , ont mis sous le joug de leur rapacité , la classe précieuse des citoyens occupés de l'agriculture , du commerce , des arts & des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société : mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane , qui s'est attaché aux branches pour s'emparer des fruits , est venu le fléau de la finance , qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

A la naissance des colonies , les espèces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hausser d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des espèces qui venoient des colonies Espagnoles , parce qu'on étoit obligé de les faire passer en Angleterre , pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C'étoit un gouffre qui tarissoit

XXXVI.

Monnoies qui  
ont eu cours  
dans les colo-  
nies Angloises  
de l'Amérique  
Septentrionale.

la circulation dans les colonies. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie toutes les provinces le cherchèrent dans la création d'un papier-monnoie.

L'usage qu'en firent les divers gouvernemens fut d'abord assez modéré. Mais les brouilleries avec les sauvages se multiplièrent : mais on eut des guerres contre le Canada : mais des esprits ardens formèrent des projets compliqués & vastes : mais le trésor public fut confié à des mains rapaces ou peu exercées. Alors cette ressource fut poussée plus loin qu'il ne convenoit. Inutilement, il fut créé, dans les premiers tems, des impôts pour payer l'intérêt des obligations, pour retirer, à des époques convenues, les obligations elles-mêmes. De nouveaux besoins occasionnèrent de nouvelles dettes. Les engagements furent poussés presque généralement au-delà de tous les excès. Dans la Pensilvanie seule, les billets d'état conservèrent, sans interruption leur valeur entière. Leur réputation fut altérée dans deux ou trois autres colonies, sans y être tout-à-fait détruite. Mais dans les deux Carolines & dans les quatre provinces qui forment ce qu'on appelle plus particulièrement la Nouvelle-Angleterre, ils se trouvèrent tellement avilis par leur abondance, qu'ils n'y avoient plus de cours à aucun prix. Massachusset, qui avoit pris l'Isle-Royale sur la France, reçut de la métropole en dédommagement 4,050,000 livres. Avec ce numéraire, il retira de son papier une somme douze fois plus forte ; & ceux qui reçurent l'argent crurent avoir fait un très-bon marché. Le parlement, qui voyoit le désordre, fit quelques efforts pour y remédier. Jamais ces mesures ne réussirent que très-imparfaitement. Une combinaison plus efficace, que toutes celles qu'une politique bonne ou mauvaise enfanta, auroit été, sans doute, de briser les fers qui enchaînoient l'industrie intérieure, le commerce extérieur de tant de grands établissemens.

XXXVII.

Règles auxquelles on avoit assujéti l'industrie intérieure

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique Septentrionale, se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils se virent comme forcés.



à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déferée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux, pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce seroit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le tems que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chasse ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'étoit les réduire à la misère, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie; enfin, que la prohibition des manufactures, ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans réplique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manifacter eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité, à travers les dehors de la justice. Toute communication, à cet égard, fut sévèrement interdite entre les provinces. On leur défendit, sous les peines les plus graves, de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine, soit en nature, soit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux osèrent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu'on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l'expédient, si petit & si cruel, des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu'après sept ans d'apprentissage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son atelier.

Les mines de fer, qui semblent mettre sous la main des hommes le sceau de leur indépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole. Sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux & sans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger , à moins qu'il ne fût dans un péril évident de naufrage , ou chargé d'or & d'argent , ne devoit pas entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaisseaux Anglois , eux-mêmes , n'y étoient pas reçus , s'ils ne venoient directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui alloient en Europe , ne pouvoient rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole. On n'exceptoit de cette proscription que les vins de Madère , des Açores ou des Canaries , & les sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient originairement aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes engagèrent le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il fut permis aux colons de porter directement au sud du cap Finistère , des grains , des farines , du riz , des légumes , des fruits , du poisson salé , des planches , & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions étoient réservées pour la métropole. L'Irlande même , qui offroit un débouché avantageux aux bleds , aux lins , aux doutes des colonies , leur fut fermée par un acte parlementaire.

Le sénat , qui représente la nation , vouloit avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'est par cette autorité qu'il prétendoit régler les liaisons de la métropole avec les colonies , entretenir une communication , une réaction utile & réciproque , entre les parties éparées d'un empire immense. Une puissance , en effet , devoit statuer , en dernier ressort , sur les relations qui pouvoient nuire ou servir au bien général de la société toute entière. Le parlement étoit le seul corps qui pût s'arroger ce pouvoir important. Mais il devoit l'exercer , à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable , sur-tout dans un état où tous les pouvoirs sont institués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'écarta de ce principe d'impartialité , qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre ; lorsqu'on obligea les colonies à verser dans la métropole toutes les productions , même celles qui n'y devoient pas

être consommées ; lorsqu'on les força à tirer de la métropole toutes les marchandises , même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuse & stérile contrainte , chargeant les ventes & les achats des Américains de frais inutiles & perdus , arrêta nécessairement leur activité , & diminua par conséquent leur aisance ; & c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole , qu'on sacrifia les droits & les intérêts des colonies ! Elles ne devoient à l'Angleterre , pour la protection qu'elles en retiroient , qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit consommer ; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là , toute soumission étoit reconnoissance ; au-delà , toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie enfanta-t-elle la contrebande. La transgression est le premier effet des loix injustes. En vain on répéta cent fois aux colonies , que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement , à toute raison politique , aux vues expresse de la loi. En vain on établit dans les écrits publics , que le citoyen qui payoit le droit , étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas ; & que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête , en le frustrant de son gain légitime. En vain on multiplia les précautions pour prévenir ces fraudes , & les châtimens pour les punir. La voix de l'intérêt , de la raison & de l'équité , prévalut sur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiscal. Les marchandises de l'étranger , clandestinement introduites dans le nord de l'Amérique Angloise , montèrent au tiers ou plus de celles qui payoient les droits.

Une liberté indéfinie , ou seulement restreinte à de justes bornes , auroit arrêté les liaisons prohibées , dont on se plaignoit si fortement. Alors les colonies seroient arrivées à un état d'aisance , qui leur eût permis de se libérer d'une dette de cent vingt à cent trente millions de livres qu'elles avoient contractée envers la métropole. Alors , elles en auroient tiré , chaque année , pour plus de quarante-cinq millions de marchandises , somme à



laquelle leurs demandes s'étoient élevées, aux époques les plus prospères. Mais, au lieu de voir adoucir leur sort comme ils ne cessoient de le demander, ces grands établissemens se virent menacés d'une imposition.

XXXVIII.  
Etat de détresse  
où se trouve  
l'Angleterre en  
1763.

L'Angleterre sortoit d'une longue & sanglante guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où une domination déjà trop vaste s'étoit accrue d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en imposer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrasée sous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'avoit pas une consistance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un tems de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens fonds. Le vin, l'argenterie, les cartes, les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens, en prohibant les liqueurs spiritueuses, le fisc s'étoit jetté sur la dreche, sur le cidre, sur la bière, sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers, n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie. Les matières premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne, que ses négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions ; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans ses fonds publics.

Les ressorts de l'état étoient forcés. Les muscles du corps politique

politique éprouvant à la fois une tension violente , étoient en quelque manière sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires , soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang , au prix de tant d'argent ; soit pour contenir la maison de Bourbon , aigrie par les humiliations de la dernière guerre , par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer , & la sécurité du présent , & la prospérité de l'avenir , on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

Les membres d'une confédération doivent toutes contribuer à sa défense & à sa splendeur , selon l'étendue de leurs facultés , puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de son repos , & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appelé à partager par son industrie. Point de principe social plus évident ; & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernemens ?

Du vice de la puissance législative qui exagère l'entretien de la force publique , & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinés à cet entretien. L'or du commerçant , du laboureur , la subsistance du pauvre , arrachés dans les campagnes & dans les villes , au nom de l'état , prostitués dans les cours à l'intérêt & au vice , vont grossir le faste d'une troupe d'hommes qui flattent , haïssent & corrompent leur maître , vont dans des mains plus viles encore payer le scandale & la honte de ses plaisirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur , vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle , pour des fêtes , ressource de l'oisiveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une

XXXIX.

L'Angleterre  
appelle les co-  
lonies à son se-  
cours.

portion , il est vrai , se donne aux besoins publics : mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée , & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être , souffre dans l'impôt une distribution injuste , une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les sujets. Ceux qui lèvent les revenus de l'état ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt , comme il la défendrait d'une invasion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force , paroît un gain légitime ; & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'aperçoivent pas que dans ce combat inégal , ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc insatiable & ardent , moins satisfait de ce qu'on lui donne , qu'irrité de ce qu'on lui refuse , poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt. Les vexations se multiplient. Elles se nomment châtiment & justice ; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente , rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit , & des délits qui l'enrichissent. Heureux le souverain qui , pour prévenir tant d'abus , ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidèle de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit. Mais ce souverain n'a point encore paru ; & sans doute il ne se montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protège , n'en est pas moins nécessaire & sacrée ; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies angloises de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple ; & jamais le ministère Britannique n'avoit eu recours à elles , sans en obtenir les secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes , puisque la concession étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les assemblées de chaque établissement. La mère-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres dispendieuses & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé sa tranquillité. Elle avoit eu des administrateurs audacieux & corrompus , mal-



heureusement disposés à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient succédées , sans qu'on eût songé à attaquer un usage affermi par deux siècles d'une heureuse expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur contingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuse ou erronée , la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité est un art délicat qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature, tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids , prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux , ou endormis dans les chaînes , de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu ; dès qu'ils auront pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs , mais que leurs chefs sont faits pour eux ; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher , s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi , cet usage nous déplaît* ; point de milieu , il vous faudra par une alternative inévitable , ou céder ou punir , être foibles ou tyrans ; & votre autorité désormais détestée ou avilie , quelque parti qu'elle prenne , n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chère des peuples , propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumières , à les changer par la persuasion , si elles diminuent

les forces de l'état. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité ; & il n'y en eut jamais pour rejeter le système adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, soit que les diverses contrées de ce Nouveau-Monde fussent autorisées, comme elles le souhaitoient, à envoyer des représentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'empire Britannique ; soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude ; & ces provinces se feroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le second, le ministère disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartes ; ils s'appuyoient plus solidement encore sur le droit qu'à tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentans. Ce droit, qui devoit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au règne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbécilles, dans des momens de servitude comme dans des tems d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglois, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux & livrer sa tête sans défense à la hache des tyrans : mais jamais renoncer au droit de s'imposer lui-même. C'est pour le défendre qu'il répandit des flots de sang, qu'il détrôna ou punit ses rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut solennellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chassoit un roi despote, tracer les conditions du contrat entre une nation & le nouveau sou-

verain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée, sans doute, que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoît que c'étoit la seule digue qui pût à jamais arrêter le despotisme; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilège, le condamne à l'oppression; que les fonds levés en apparence pour sa sûreté, servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglois, en fondant ses colonies avoit porté ces principes au-delà des mers; & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfans.

Ah! si dans ces contrées même de l'Europe, où l'esclavage semble depuis long-tems s'être assis au milieu des vices, des richesses & des arts; où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours; où l'homme, enchaîné dès son berceau, garrotté des doubles liens & de la superstition & de la politique n'a jamais respiré l'air de la liberté: si dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs pères? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui élèvent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples, aussi éloignés jusqu'à présent de la richesse que de la pauvreté, ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe, ni par l'excès des besoins. C'est dans cet



état sur-tout , que l'homme qui jouit de la liberté , peut la maintenir & se montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui semble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la résolution des Américains.

XL.

L'Angleterre exige de ses colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le ministère Britannique ignorât ces dispositions ; soit qu'il espérât que ses délégués réussiroient à les changer , il saisit le moment d'une paix glorieuse pour exiger une contribution forcée de ses colonies. Car , qu'on le remarque bien , la guerre heureuse ou malheureuse sert toujours de prétexte aux usurpations des gouvernemens , comme si les chefs des nations belligérantes s'y propoisoient moins de vaincre leurs ennemis que d'affervir leurs sujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre , qui défendoit d'admettre dans les tribunaux , tout titre qui n'auroit pas été écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc.

Les provinces Angloises du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés. D'un accord unanime , elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole , jusqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppresseur. Les femmes , dont on pouvoit craindre la foiblesse , sont les plus ardentes à faire le sacrifice de ce qui servoit à leur parure ; & les hommes animés par cet exemple renoncent de leur côté à d'autres jouissances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue , pour se former à l'industrie dans des ateliers ; & la laine , le lin , le coton grossièrement travaillés , sont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines , les plus belles étoffes.

Cette espèce de conspiration étonne le gouvernement. Les clamours des négocians dont les marchandises sont sans débouché , augmentent son inquiétude. Les ennemis du ministère appuient ces mécontentemens ; & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif , qui dans d'autres tems auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement qui n'a réculé qu'avec une extrême répugnance veut ,

en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit dans l'ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chose, & que leur liberté ne seroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se sont jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est principalement dans les états où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet. Il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition servile de l'ame s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baissant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix comme ses dogmes. De même qu'une

seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une fois déçus , une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus , croit le moins , qui peut le plus , peut le moins. C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matière de culte & de politique se sont introduites dans le monde pour écraser les hommes. Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portés à secouer ces deux jougs à la fois ; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé , est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples , & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme. Les principes de tolérance & de liberté établis dans les colonies Angloises en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y favoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme ; & le ministère Britannique la violant , il falloit nécessairement qu'un peuple tout composé de citoyens se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulèrent , sans qu'aucune des taxes , qui bleffoient si vivement les Américains , fût perçue. C'étoit quelque chose : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette satisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier la honte d'abandonner entièrement la supériorité de la métropole sur ses colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

#### XLI.

Après avoir  
cédé, l'Angle-  
terre veut être  
obéie par ses co-  
lonies. Mesures  
qu'elles pren-  
nent pour lui  
résister.

Le ministère , trompé par ses délégués , croyoit sans doute les dispositions changées dans le Nouveau-Monde , lorsqu'en 1773 , il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle , l'indignation est générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces , on arrête des remerciemens pour les navigateurs qui avoient refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres , les négocians auxquels elle est adressée refusent de la recevoir. Ici , on déclare ennemi



ennemi de la patrie quiconque osera la vendre. Là , on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solennellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille , jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie du globe étoit évalué cinq ou six millions ; & il n'en fut pas débarqué une seule caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitans détruisirent , dans le port même , trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de ses droits que le reste de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à ses privilèges étoit repoussée sans ménagement. Cette résistance , quelquefois accompagnée de troubles , fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le ministère qui avoit des vengeances à exercer saisit trop vivement la circonstance d'un excès blâmable ; & il en demanda au parlement une punition sévère.

Les gens modérés souhaitoient que la cité coupable fût seulement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans sa rade , & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère ; & le 13 mars 1774 , il fut porté un bill qui fermoit le port de Boston , & qui défendoit d'y rien débarquer , d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse , & ne doutoit pas qu'elle n'amènât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si , contre toute apparence , ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions , leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis aller , les autres colonies , depuis long-tems jalouses de celles de Massachusset , l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort , & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles. De cette manière seroit rompue l'union de ces divers établissemens , qui , depuis quelques années , avoit pris trop de consistance , au gré de la métropole.

L'attente du ministère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impose quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que gronder au loin, se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux. C'est alors qu'ils pèsent les avantages & les désavantages de la résistance; qu'ils mesurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la division s'élève entre les esprits, & que la société se partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent sous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce sang avec une douce satisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guère de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce sont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'est la mollesse qui s'épouvante & n'ose faire l'échange de son repos contre des périls honorables. C'est la vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer; à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des honneurs & des titres. C'est sur-tout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître: c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siècle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de constance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant pour la philosophie de voir que

dans les temples , aux pieds des autels , où tant de fois la superstition a béni les chaînes des peuples , où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans , la liberté élevoit sa voix pour défendre les privilèges d'une nation opprimée ; & si l'on peut croire que la divinité daigne abaisser ses regards sur les malheureuses querelles des hommes , elle aimoit mieux sans doute voir son sanctuaire consacré à cet usage , & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adressoient ses ministres. Ces discours devoient produire un grand effet ; & lorsqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppression , il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Massachusset dédaignent jusqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du désastre de la capitale. Ils ne songent qu'à resserrer avec les Bostoniens les liens qui les unissent , disposés à s'ensévelir sous les ruines de leur commune patrie , plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cause de Boston ; & leur affection augmente à proportion du malheur & des souffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de chose près d'une résistance si sévèrement punie , elles sentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'est que différée ; & que toute la grace , dont peut se flatter la plus favorisée , sera d'être la dernière sur qui s'appesantira un bras oppresseur.

Ces dispositions à un soulèvement général sont augmentées par l'acte contre Boston , qu'on voit circuler dans tout le continent sur du papier bordé de noir , emblème du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude se communique d'une maison à l'autre. Les citoyens se rassemblent & conversent dans les places publiques. Des écrits , pleins d'éloquence & de vigueur , sortent de toutes les presses.

« Les sévérités du parlement Britannique contre Boston , dit-on dans ces imprimés , doivent faire trembler toutes les provinces Américaines. Il ne leur reste plus qu'à choisir entre le fer , le feu , les horreurs de la mort , & le joug d'une obéis-



» sance lâche & fervile. La voilà enfin arrivée cette époque  
 » d'une révolution importante, dont l'événement heureux ou  
 » funeste fixera à jamais les regrets ou l'admiration de la postérité.

» Serons-nous libres, ferons-nous esclaves ? C'est de la solution  
 » de ce grand problème que va dépendre, pour le présent, le  
 » sort de trois millions d'hommes, & pour l'avenir la félicité ou  
 » la misère de leurs innombrables descendants.

» Réveillez-vous donc, ô Américains ! jamais la région que  
 » vous habitez ne fut couverte d'aussi sombres nuages. On vous  
 » appelle rebelles, parce que vous ne voulez être taxés que par  
 » vos représentans. Justifiez cette prétention par votre courage,  
 » ou scellez-en la perte de tout votre sang.

» Il n'est plus tems de délibérer. Lorsque la main de l'oppres-  
 » seur travaille sans relâche à vous forger des chaînes, le silence  
 » seroit un crime & l'inaction une infamie. La conservation des  
 » droits de la république : voilà la loi suprême. Celui-là seroit  
 » le dernier des esclaves qui, dans le péril où se trouve la  
 » liberté de l'Amérique, ne feroit pas tous ses efforts pour la  
 » conserver ».

Cette disposition étoit commune : mais l'objet important, la chose difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité, de la force, de la consistance. C'est ce concert qui, d'une multitude de parties éparées & toutes faciles à briser, compose un tout dont on ne vient point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fut saisie par les provinces de New-Hampshire, de Massachusset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New-York, de New-Jersey, des trois comtés de la Delaware, de Pensilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, auxquelles se joignit depuis la Georgie, envoyèrent dans le mois de septembre 1774, à Philadelphie, des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ses colonies prennent, à

cette époque, une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne font plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'est la lutte d'un corps contre un autre corps, du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre, d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguise le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémisphère s'occupe de sa défense. Les citoyens y deviennent soldats. Les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrâsement.

Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston, dans la nuit du 18 avril 1775, un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions, assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts, continue rapidement sa marche, & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale, qu'il se voit assailli, dans un espace de quinze milles, par une multitude furieuse, à laquelle il donne, de laquelle il reçoit la mort. Le sang Anglois, tant de fois versé en Europe par des mains Angloises, arrose à son tour l'Amérique, & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés, les mois suivans, des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

« Il n'est point mort dit l'orateur, il ne mourra pas cet excellent citoyen. Sa mémoire fera éternellement présente, éternellement chère à tous les gens de bien, à tous ceux qui aiment leur patrie. Dans le cours borné d'une vie de trente-trois ans, il avoit déployé les talens de l'homme d'état, les vertus d'un sénateur, l'âme du héros.

» Vous tous, qu'un même intérêt anime, approchez-vous du corps sanglant de Warren. Lavez de vos pleurs ses blessures & honorables : mais ne vous arrêtez pas trop long-tems auprès

» de ce cadavre inanimé. Retournez dans vos demeures pour y  
 » faire détester le crime de la tyrannie. Qu'à cette peinture hor-  
 » rible , les cheveux de vos enfans se dressent sur leurs têtes ;  
 » que leurs yeux s'enflamment ; que leurs fronts deviennent me-  
 » naçans ; que leurs bouches expriment l'indignation. Alors ,  
 » alors , vous leur donnerez des armes ; & votre dernier vœu  
 » fera qu'ils reviennent vainqueurs , ou qu'ils finissent comme  
 » Warren ».

Les troubles qui agitoient Massachusset se répétoient dans les autres provinces. Les scènes n'y étoient pas , à la vérité , sanglantes , parce qu'il n'y avoit point de troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoisent des forts , des armes , des munitions ; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement ; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissoient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain, entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada , jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune , le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en est donné à George Washington , né en Virginie , & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau général vole à Massachusset , pousse de poste en poste les troupes royales , & les force à se renfermer dans Boston. Six mille de ces vieux foldats , échappés au glaive , à la maladie , à toutes les misères , & pressés par la faim ou par l'ennemi , s'embarquent le 24 mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un asyle dans la Nouvelle-Ecosse , restée , ainsi que la Floride , fidelle à ses anciens maîtres.

#### XLII.

Les colonies  
 étoient en droit  
 de se séparer de  
 leur métropole,

Ce succès fut le premier pas de l'Amérique Angloise vers la révolution. On commença à la desirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la justifioient. Ces principes , nés en Europe & particulièrement en Angleterre , avoient été transplantés



en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumières , & l'on disoit :

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître , cherchons leur origine.

indépendam-  
ment de tout  
mécontente-  
ment.

L'homme , jetté comme au hafard fur ce globe ; environné de tous les maux de la nature ; obligé fans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les orages & les tempêtes de l'air , contre les inondations des eaux , contre les feux & les incendies des volcans , contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées , contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens , ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons ; enfin , contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie , & le combattant lui-même , semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe , dont il croit être le maître : l'homme dans cet état , seul & abandonné à lui-même , ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'affociât avec ses semblables , pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux , qu'il a façonné ce globe à son usage , contenu les fleuves , asservi les mers , assuré sa subsistance , conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir , & repoussé les autres loin de son empire , au fond des déserts ou des bois , où leur nombre diminue de siècle en siècle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu , les hommes l'ont exécuté de concert , & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine , tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécessité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.

Ainsi la société est née des besoins des hommes , le gouvernement est né de leurs vices. La société tend toujours au bien ; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La société est la première , elle est dans son origine indépendante

& libre ; le gouvernement a été institué pour elle & n'est que son instrument. C'est à l'une à commander : c'est à l'autre à la servir. La société a créé la force publique ; le gouvernement qui l'a reçue d'elle , doit la consacrer toute entière à son usage. Enfin , la société est essentiellement bonne ; le gouvernement , comme on le fait , peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'est pas. Que nous avions tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits , où il y a inégalité de talens ou de force , & nulle garantie , nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense : cela n'est pas ; & je ne fais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissons des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation , ce n'est pas de la détruire ; c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfans en marâtre ; en créant des enfans débiles & des enfans forts , la nature , n'a-t-elle pas formé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; sur-tout si l'on remonte à un tems antérieur à toute législation , tems où l'on verra l'homme aussi passionné , aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations , que les législateurs se sont-ils donc proposé ? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé , par une forte d'égalité artificielle , qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main , un être physique qui le tint.

Qu'en est-il résulté ? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang , les unes du sang des oppresseurs , les autres du sang des opprimés.

Sous

Sous ce point de vue, l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes espèces d'animaux subsistent aux dépens les unes des autres : mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, quelles qu'aient été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers aïeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du serment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-elles obligatoires pour leurs descendans ? Il n'en est rien ; & il est impossible que vous Anglois, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie ; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rébellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philosophes ; & l'on fait bien que ce ne sont pas nos spéculations qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patients que nous. Je vais donc suivre mon objet, sans en redouter les suites. Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne seront ni vos opinions, ni les miennes ; ce sera l'impossibilité de souffrir davantage & plus long-tems qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'oppresser appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choisit pour soi. On ne sauroit vouloir ni choisir pour un autre ; & il seroit insensé de vouloir, de choisir pour celui qui n'est pas encore né, pour celui qui est à des siècles de son existence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de son pays, n'en puisse aller chercher ailleurs une meilleure. Point de société qui n'ait à changer la sienne, la



même liberté qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. Sur ce point, les sociétés en font comme au premier moment de leur civilisation. Sans quoi il y auroit un grand mal ; que dis-je , le plus grand des maux seroit sans remède. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur sans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'est nulle forme de gouvernement , dont la prérogative soit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui créée hier ou il y a mille ans , ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puissance , si respectable , si sacrée qu'elle soit , autorisée à regarder l'état comme sa propriété.

Quiconque pense autrement est un esclave. C'est un idolâtre de l'œuvre de ses mains.

Quiconque pense autrement est un insensé , qui se dévoue à une misère éternelle , qui y dévoue sa famille , ses enfans , les enfans de ses enfans , en accordant à ses ancêtres le droit de stipuler pour lui lorsqu'il n'étoit pas , & en s'arrogeant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce monde , a commencé ou par le consentement des sujets , ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas , elle peut finir légitimement. Rien ne prescrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle , que , par sa nature , toute puissance tend au despotisme , chez la nation même la plus ombrageuse , chez vous Anglois , oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être ; mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens : je lui ai entendu dire , que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais souverain , ou du-moins un mauvais ministre , avec aussi peu de formalités , d'appareil , de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs , la nation n'auroit de ses droits , ni la juste idée , ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui osoit se croire ou s'appeller libre ; & cependant une administration de votre aveu même , ignorante , corrompue , audacieuse

vous précipite impérieusement & impunément dans les abîmes les plus profonds.

La quantité de vos espèces circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramassé dans votre trésor, suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne fait par quel incroyable prestige cette monnoie, fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jeter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-même une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que deviendrez-vous, lorsqu'une branche importante de votre commerce sera détruite ; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions ; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes ; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim ; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué ? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains ; & vous touchez au moment.

*Mais, dites-vous, ce sont des rebelles.....* Des rebelles ! & pourquoi ? parce qu'ils ne veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses loix, de son commerce ; l'imposer comme il lui plaît ; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires est serf, oui il est serf ; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre. Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture ; dont la suite est la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est un hydre à mille têtes qui ne peu-

vent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppression exercée par un tyran rassemble toute l'indignation sur lui seul. Le même crime commis par une nombreuse société, en disperse l'horreur & la honte sur une multitude qui ne rougit jamais. C'est le forfait de tous, ce n'est le forfait de personne ; & le sentiment du désespoir égaré ne fait où se porter.

*Mais ce sont nos sujets.....* Vos sujets ! pas plus que les habitants de la province de Galles, ne sont les sujets du comté de Lancastre. L'autorité d'une nation sur une autre, ne peut-être fondée que sur la conquête, le consentement général, ou des conditions proposées & acceptées. La conquête ne lie pas plus que le vol. Le consentement des aïeux ne peut obliger les descendants ; & il n'y a point de condition qui ne soit exclusive du sacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'est d'un prix qui lui soit comparable. C'est le discours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

*La terre qu'ils occupent est la nôtre.....* La vôtre ! c'est ainsi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais soit. La charte de concession ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de concessions de chartes, qui accordent ce dont on n'est pas le maître, ce qu'en conséquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonstances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un pacte signé par leurs ancêtres ? Ou confessez la vérité de ce principe, ou rappelez les descendants de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chasser que nous n'ayons de nous séparer de vous ; vous disent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre ?

*Ce sont des ingrats, nous sommes leurs fondateurs ; nous avons été leurs défenseurs ; nous nous sommes endettés pour eux.....* dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défense, c'est comme vous auriez pris celle du sultan de Constantinople, si votre ambition ou votre intérêt l'eussent exigé. Mais ne se font-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions ; en



recevant exclusivement vos marchandises au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre ; en s'assujettissant aux prohibitions qui gênoient leur industrie , aux restrictions dont vous avez grevé leurs propriétés ? Ne vous ont-ils pas secourus ? Ne se sont-ils pas endettés pour vous ? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous ? Lorsque vous leur avez adressé vos demandes , comme il convient d'en user avec des hommes libres , n'y ont-ils pas accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus , si ce n'est lorsque leur appuyant la baïonnette sur la poitrine , vous leur avez dit : *vos trésors ou la vie ; mourez ou soyez mes esclaves*. Quoi ! parce que vous avez été bienfaiteurs , vous avez le droit d'être oppresseurs ? Quoi ! les nations aussi se feront-elles de la reconnoissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être , quoique ce ne soit point un devoir , peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux , il est beau , il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi , comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps est avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'état , chaque nouveau citoyen qui vient respirer l'air de la patrie qu'il s'est faite , ou que lui a donnée la nature , a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres , s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paie cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non , non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entière & sa postérité , c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale , en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ? Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grèce furent liées par des services réciproques ; aucune exigea-t-elle

en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée ?

*Notre honneur est engagé.....* Dites celui de vos mauvais administrateurs , & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé ? Est-ce à persister dans son erreur ou à la reconnoître ? Celui qui revient au sentiment de la justice , a-t-il à rougir ? Anglois , vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains , comme vous l'êtes ? Alors , ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté , que vous de la vôtre. Alors , subjugués par l'opulence , vos armes seroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre , la liberté , ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

*Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux.....* J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'affervissement d'un peuple que le tems affranchira malgré vous. Dans vingt , dans trente ans , le souvenir de vos atrocités sera récent ; & le fruit vous en sera ravi. Alors , il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais , répondez-moi , si alors les Américains entreprennent sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux : que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche , vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

*Ils ne veulent ni obéir à notre parlement , ni adopter nos constitutions.....* Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

*Nous y obéissons bien , sans avoir eu dans le passé , & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.....* C'est-à-dire que vous êtes des esclaves , & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant , ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans , & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous , & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées & vendues , c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

*Ils veulent être indépendans de nous . . . . .* Ne l'êtes - vous pas d'eux ?

*Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous . . . . .* Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

*Et si nous ne pouvions subsister sans eux . . . . .* Ce feroit un grand malheur ; mais les égorger pour vous en tirer , c'est un singulier expédient.

*C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissions contre eux, comme on sévit contre des enfans insensés . . . . .* Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre , par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens , & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin , ne feroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de régir voulût usurper ? S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice , telles , par exemple , que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen ?

*Nous sommes la mère-patrie . . . .* Quoi toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mère-patrie ! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste , la colonie est formée de différentes nations , entre lesquelles les unes vous accorderont , les autres vous refuseront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un tems où l'autorité des pères & des mères sur leurs enfans cesse ; & ce tems est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne foi , & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutèle qui n'auroit pas de fin. Si du-moins cette tutèle ne se changeoit pas pour nous en une contrainte insupportable ; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre ; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouver-



neurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si la plupart en arrivant dans nos climats, ne nous apportent pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère ? est-ce une patrie ? Ah, dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du-moins ceux qu'elle a fait naître.

*En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous. . . Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent ? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne confereriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solennel despote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifassent cette extravagante concession ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prissent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y sauroit publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour, les armes à la main, comme il vous arrivera, si votre gouvernement se perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse ?*

*Viciouse*

*Vicieuse ou non , cette constitution , nous l'avons ; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière , ayant ses loix & prétendant à l'indépendance , nous cessons de former un corps national , & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées , divisées , sans cesse soulevées les unes contre les autres , & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant , capable de tenter cette entreprise , nous l'avons à notre porte. ....*

S'il est à votre porte , il est loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous , n'en est pas moins un privilège. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses , que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions ? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force , pour ou contre votre sécurité ? Cette unité , dont vous exagérez les avantages , n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés ; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes , & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège , vous poussez des cris de fureur , vous prenez les armes , vous êtes prêts à vous faire égorger ; & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts à toutes les nations ; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent par-tout où il vous plaît ; & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez ; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux , ils ont des fers ; & ces peaux , ces fers , il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix , il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans ; & parce que votre compagnie des Indes périltoit , il falloit que les Américains réparassent ses pertes. Et vous les appelez vos concitoyens ; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez , allez. Cette unité , cette ligue qui vous semble si nécessaire n'est que celle des animaux imbécilles de la fable , entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & confertnés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Etoit-ce une raison de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave secouant le joug Espagnol; & ce joug, vous feriez étonnés, vous leurs descendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines eussent préféré d'en arroser la terre & de mourir plutôt que de vivre esclaves? Un étranger, sur lequel vous eussiez formé les mêmes prétentions, vous auroit désarmés, si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard ou laisse-moi libre*; & vous égorgez votre frère; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frère! Anglois! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de sa liberté & attendant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre? Hélas! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est tems; expiez l'ancien



fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté; il ne veut pas que la servitude avilisse & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce fera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint respect: elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

Lorsque la cause de vos colonies étoit débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adresser; le voici.

« Je ne vous parlerai point, Messieurs, de la justice ou de  
 » l'injustice de vos prétentions. Je ne suis pas assez étranger aux  
 » affaires publiques pour ignorer que cet examen préliminaire  
 » & sacré dans toutes les autres circonstances de la vie, seroit  
 » déplacé & ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel  
 » espoir vous pouvez avoir de réussir, & si vous ferez les plus  
 » forts, quoique ce sujet vous parût peut-être de quelque im-  
 » portance, & que je pusse vraisemblablement m'en promettre  
 » votre attention. Je ferai plus. Je ne comparerai point les avan-  
 » tages de votre situation si elle réussit, avec les suites qu'elle  
 » aura si vous manquez de succès. Je ne vous demanderai point  
 » jusqu'à quand vous avez résolu de servir vos ennemis. Mais  
 » je supposerai tout d'un coup que vous avez réduit vos colo-  
 » nies au degré de servitude que vous en exigez. Apprenez-moi  
 » seulement comment vous les y fixerez. Par une armée subsis-

## XLIII.

Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses colonies.

» tante? Mais cette armée qui vous épuîsера d'hommes & d'ar-  
 » gent , suivra-t-elle ou ne suivra-t-elle pas l'accroissement de  
 » la population ? il n'y a que deux réponses à faire à ma ques-  
 » tion; & de ces deux réponses , l'une me semble absurde , &  
 » l'autre vous ramène au point où vous êtes. J'y ai beaucoup  
 » réfléchi ; & si je ne me trompe , j'ai découvert le seul parti rai-  
 » sonnable & sûr que vous ayez à prendre. C'est aussi-tôt que  
 » vous vous ferez rendus les maîtres , d'arrêter les progrès de  
 » la population , puisqu'il vous paroît plus avantageux plus hon-  
 » nête & plus décent de dominer sur un petit nombre d'esclaves ,  
 » que d'avoir pour égaux & pour amis une nation d'hommes  
 » libres.

» Mais , me demanderez-vous , comment arrête-t-on les pro-  
 » grès de la population ? L'expédient pourroit révolter des ames  
 » foibles , des esprits pusillanimes : mais heureusement il n'en  
 » est point dans cette auguste assemblée. C'est d'égorger sans  
 » pitié la plus grande partie de ces indignes rebelles , & de ré-  
 » duire le reste à la condition des nègres. Ces braves & géné-  
 » reux Spartiates , si vantés dans les histoires anciennes & mo-  
 » dernes , vous en ont donné l'exemple. Comme eux , la tête  
 » enveloppée de leur manteau , nos concitoyens & nos fatel-  
 » lites iront la nuit clandestinement massacrer les enfans de nos  
 » Ilotes à côté de leurs pères , sur le sein de leurs mères ; & ne  
 » laisseront vivre que le nombre suffisant pour leurs travaux &  
 » notre sûreté».

Anglois ! vous frémissiez à cette horrible proposition , & vous demandez quel parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs ou vaincus , voilà ce qui vous convient. Si le ressentiment , excité par vos barbaries , peut se calmer ; si les Américains peuvent fermer les yeux sur les ravages qui les entourent ; si , en marchant sur les ruines de leurs villes incendiées , de leurs habitations détruites , sur les ossemens de leurs concitoyens épars dans les campagnes ; si , en respirant l'odeur du sang que vos mains ont versé de toutes parts , ils peuvent oublier les attentats de votre despotisme ; s'il leur est permis de prendre la moindre confiance dans

vos discours & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions, commencez par rappeler vos assassins foudroyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écarterez vos vaisseaux de leurs côtes ; & s'il est un citoyen sage parmi vous, qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main, qu'il se présente & qu'il dise.

« O vous, nos concitoyens & nos anciens amis, permettez-  
» nous ce titre, nous l'avons profané, mais notre repentir nous  
» rend dignes de le reprendre, & nous aspirons désormais à la  
» gloire de le conserver. Nous confessons en présence de ce ciel  
» & de cette terre qui en ont été les témoins, nous confessons  
» que nos prétentions ont été injustes & nos procédés bar-  
» bares. Oubliez-les comme nous. Relevez vos remparts & vos  
» forteresses. Rassemblez-vous dans vos paisibles habitations.  
» Effaçons jusqu'à la dernière goutte du sang qui a coulé. Nous  
» admirons l'esprit généreux qui vous a dirigés. C'est le même  
» auquel dans des circonstances semblables nous avons dû notre  
» salut. Oui, c'est à ces marques sur-tout que nous vous recon-  
» noissons pour nos concitoyens & pour nos frères. Vous voulez  
» être libres ; soyez libres. Soyez-le dans toute l'étendue que  
» nous avons attachée nous-mêmes à ce nom sacré. Ce n'est pas  
» de nous que vous tenez ce droit. Nous ne pouvons ni vous  
» le donner, ni vous le ravir. Vous l'avez reçu comme nous de  
» la nature, que le crime & le fer des tyrans peuvent com-  
» battre, mais que le crime & le fer des tyrans ne peuvent dé-  
» truire. Nous ne prétendons à aucune sorte de supériorité sur  
» vous. Nous n'aspirons qu'à l'honneur de l'égalité. Cette gloire  
» nous suffit. Nous connoissons trop bien le prix inestimable de  
» nous gouverner par nous-mêmes, pour vouloir désormais vous  
» en dépouiller.

» Maîtres & arbitres suprêmes de votre législation, si vous  
» pouvez dans vos états vous créer un meilleur gouvernement  
» que le nôtre, nous vous en félicitons d'avance. Votre bonheur  
» ne nous inspirera d'autre sentiment que le desir de vous imiter.  
» Formez-vous des constitutions adaptées à votre climat, à votre



» fol, à ce monde nouveau que vous civilifez. Qui peut mieux  
 » connoître que vous vos propres befoins ? Des ames frères &  
 » vertueufes telles que les vôtres ne doivent obéir à d'autres loix  
 » qu'à celles qu'elles fe donneront elles-mêmes. Tout autre joug  
 » feroit indigne d'elles. Réglez vous-mêmes vos taxes. Nous ne  
 » vous demandons que de vous conformer à notre ufage dans  
 » l'affiète de l'impôt. Nous vous présenterons l'état de nos be-  
 » foins ; & vous affignerez de vous-mêmes la juſte proportion  
 » entre vos fecours & vos richesses.

» D'ailleurs , exercez votre induſtrie , comme nous exerçons  
 » la nôtre ; exercez-la fans limites. Mettez à profit les bienfaits  
 » de la nature & les contrées fécondes que vous habitez. Que  
 » le fer de vos mines , les laines de vos troupeaux , la dépouille  
 » des animaux fauvages errans dans vos bois , façonnés dans vos  
 » manufactures , prennent ſous vos mains une valeur nouvelle.  
 » Que vos ports ſoient libres. Allez expoſer vos denrées & les  
 » productions de vos arts dans toutes les parties du monde ; allez  
 » chercher celles dont vous avez beſoin. C'eſt un de nos privi-  
 » lèges , qu'il ſoit auffi le vôtre. L'empire de l'océan , que nous  
 » avons conquis par deux ſiècles de grandeur & de gloire , vous  
 » appartient comme à nous. Nous ferons unis par les liens du  
 » commerce. Vous nous apporterez vos productions que nous  
 » accepterons de préférence à celles de tous les autres peuples ,  
 » & nous eſpérons que vous préférerez les nôtres à celles de  
 » l'étranger , fans toutefois que vous y ſoyez aſtreints par aucune  
 » loi , que par celle de l'intérêt commun , & le titre de conci-  
 » toyens & d'amis.

» Que vos vaiſſeaux & les nôtres , décorés du même pavillon ,  
 » couvrent les mers , & que des deux côtés il s'élève des cris  
 » de joie , lors que ces vaiſſeaux amis ſe rencontreront au milieu  
 » des déferts de l'océan. Que la paix renaiffe , que la concorde  
 » dure à jamais entre nous. Nous concevons enfin que la chaîne  
 » d'une bienveillance réciproque eſt la ſeule qui puiſſe lier des  
 » empires auffi éloignés , & que tout autre principe d'unité ſeroit  
 » injuſte & précaire.

» Que sur ce nouveau plan d'une amitié éternelle , l'agricul-  
» ture , l'industrie , les loix , les arts , & la première de toutes  
» les sciences , celle de faire le plus grand bien des états & des  
» hommes , se perfectionne parmi vous. Que le récit de votre  
» bonheur appelle autour de vos habitations tous les infortunés  
» de la terre. Que les tyrans de tous les pays , que tous les  
» oppresseurs , ou politiques ou sacrés , sachent qu'il existe un  
» lieu dans le monde où l'on peut se dérober à leurs chaînes ;  
» où l'humanité flétrie a relevé sa tête ; où les moissons croissent  
» pour le pauvre ; où les loix ne sont plus que le garant de la  
» félicité ; où la religion est libre & la conscience a cessé d'être  
» esclave ; où la nature enfin semble vouloir se justifier d'avoir  
» créé l'homme , & le gouvernement si long-tems coupable sur  
» toute la terre répare enfin ses crimes. Que l'idée d'un pareil  
» asyle épouvante les despotes & leur serve de frein : car si le  
» bonheur des hommes leur est indifférent , ils sont du-moins  
» ambitieux & avarés , & veulent conserver , & leur pouvoir , &  
» leurs richesses.

» Nous-mêmes , ô nos concitoyens , ô nos amis , nous-mêmes  
» nous profiterons de votre exemple. Si notre constitution s'al-  
» téroit ; si la richesse publique corrompoit la cour , & la cour  
» la nation ; si nos rois à qui nous avons donné tant d'exemples  
» terribles les oublioient enfin ; si nous étions menacés , nous  
» qui étions un peuple auguste , de ne devenir que le plus lâche  
» & le plus vil des troupeaux , en nous vendant nous-mêmes :  
» le spectacle de vos vertus & de vos loix pourroit nous ranimer.  
» Il rappelleroit à nos cœurs avilis , & le prix & la grandeur de  
» la liberté ; & s'il faut que cet exemple devienne impuissant ;  
» s'il faut que l'esclavage , suite de la corruption vénale , s'éta-  
» blisse un jour dans ce même pays , qui a été inondé de sang  
» pour la cause de la liberté , & où nos pères ont vu les écha-  
» fauds dressés pour les tyrans : alors nous abandonnerons en  
» foule cette terre ingrate livrée au despotisme , & nous laisse-  
» rons le monstre régner sur un désert. Vous nous recevrez alors  
» en qualité d'amis & de frères. Vous partagerez avec nous ce

» fol, cet air libre comme les armes de leurs généreux habitans ;  
 » & grace à vos vertus , nous retrouverons encore l'Angleterre  
 » & une patrie.

» Voilà , braves concitoyens & notre espérance & nos vœux.  
 » Recevez donc nos fermens , gages d'une si sainte alliance. In-  
 » voquons , pour rendre ce traité plus solemnel , invoquons nos  
 » ancêtres communs , qui tous ont été animés de l'esprit de li-  
 » berté comme vous , & n'ont pas craint de mourir pour la dé-  
 » fendre. Attestons la mémoire des fondateurs illustres de vos  
 » colonies , celle de vos augustes législateurs , du philosophe  
 » Locke , qui le premier sur la terre fit un code de tolérance ,  
 » du vénérable Penn , qui le premier fonda une ville de frères.  
 » Les ames de ces grands hommes , qui dans ce moment , sans  
 » doute , ont les yeux fixés sur nous , sont dignes de présider à  
 » un traité qui doit assurer la paix de deux mondes. Jurons en  
 » leur présence , jurons sur ces mêmes armes avec lesquelles vous  
 » nous avez combattus , de rester à jamais unis & fidèles ; &  
 » quand nous aurons prononcé tous ensemble un serment de paix ,  
 » prenez alors ces mêmes armes , transportez-les dans un dépôt  
 » sacré , où les pères les montreront à chaque génération nou-  
 » velle ; & là , gardez-les fidèlement d'âge en âge pour les tourner  
 » un jour contre le premier , soit Anglois , soit Américain , qui  
 » osera proposer de rompre cette alliance , également utile , éga-  
 » lement honorable pour les deux peuples ».

A ce discours , j'entends les villes , les hameaux , les campa-  
 gnes , toutes les rives de l'Amérique Septentrionale retentir des  
 plus vives acclamations , répéter avec attendrissement le nom de  
 leurs frères Anglois , le nom de la mère-patrie. Les feux de la  
 joie succèdent aux incendies de la discorde ; & cependant les na-  
 tions jalouses de votre puissance restent dans le silence , dans  
 l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer ? La rai-  
 son s'y fera-t-elle entendre , ou persévéra-t-il dans sa folie ?  
 Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie  
 des ministres ? Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre ,

ou



ou des édits dictés par la cour ? J'assiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révéérés retentissent de harangues pleines de modération & de sagesse. La douce persuasion y paroît couler des lèvres des orateurs les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espoir. Tout-à-coup une voix , organe du despotisme & de la guerre , suspend cette émotion délicieuse.

« Anglois , s'écrie un déclamateur forcené , pouvez-vous balancer un moment ? ce sont vos droits , vos intérêts les plus importants ; c'est la gloire de votre nom qu'il faut défendre. Ces grands biens ne sont pas attaqués par une puissance étrangère. Un ennemi domestique les menace. Le danger est plus grand , l'outrage est plus sensible.

» Entre deux peuples rivaux & armés pour des prétentions mutuelles , la politique peut quelquefois suspendre les combats. Contre des sujets rebelles , la plus grande faute est la lenteur , toute modération est foiblesse. L'étendard de la révolte fut levé par l'audace , qu'il soit déchiré par la force. Tombe , tombe sur les mains qui l'ont déployé , le glaive de la justice. Hâtons-nous. Pour étouffer les révolutions , il est un premier moment qu'il faut saisir. Ne donnons pas aux esprits étonnés , le tems de s'accoutumer à leur crime ; aux chefs , le tems d'affermir leur pouvoir ; au peuple , celui d'apprendre à obéir à de nouveaux maîtres. Le peuple , dans la révolte , est presque toujours entraîné par un mouvement étranger. Ni sa fureur , ni sa haine , ni son amour ne lui appartiennent. On lui donne ses passions comme ses armes. Déployons à ses yeux la force & la majesté de l'empire Britannique. Il va tomber à nos pieds ; il passera en un instant de la terreur au remords ; du remords à l'obéissance. S'il faut user de la sévérité des armes , point de ménagement. Dans la guerre civile , la pitié est la plus fausse des vertus. Le glaive une fois tiré ne doit plus s'arrêter que par la soumission. C'est à eux désormais à répondre au ciel & à la terre de leurs propres malheurs. Songez qu'une sévérité passagère , dans ces contrées rebelles , doit nous assurer l'obéissance & la paix pour des siècles.

» Pour suspendre nos coups , pour désarmer nos bras , on nous  
 » dit, on nous répète que ce pays est peuplé de nos concitoyens,  
 » de nos amis , de nos frères. Quoi , invoquer en leur faveur  
 » des noms qu'ils ont outragés , des liens qu'ils ont rompus ! Ces  
 » noms , ces liens sacrés sont ce qui les accuse & qui les rend  
 » coupables. Depuis quand ces titres si révéérés n'imposent-ils  
 » des devoirs qu'à nous ? Depuis quand des enfans rebelles  
 » ont-ils le droit de s'armer contre leur mère , de lui ravir son  
 » héritage , de déchirer son sein ? Ils parlent de liberté. Je res-  
 » pecte ce nom comme eux : mais cette liberté est-elle de l'in-  
 » dépendance ? Est-elle le droit de renverser une législation  
 » établie & fondée depuis deux siècles ? Est-elle le droit d'u-  
 » surper tous les nôtres ? Ils parlent de liberté ; & moi je parle  
 » de la suprématie & de la puissance souveraine de l'Angleterre.  
 » Quoi , s'ils avoient à former quelques plaintes , s'ils refu-  
 » soient de porter avec nous une foible portion du fardeau qui  
 » nous accable & de s'associer à nos charges comme nous les as-  
 » socions à notre grandeur , n'avoient-ils d'autre voie que celle  
 » de la révolte & des armes ! On les appelle nos concitoyens &  
 » nos amis ; & moi je ne vois en eux que les persécuteurs & les  
 » ennemis les plus cruels de notre patrie. Nous avons des an-  
 » cêtres communs ; oui , sans doute : mais ces respectables aïeux ,  
 » je les évoque moi-même avec confiance. Si leurs ombres pou-  
 » voient reprendre ici leur place , leur indignation égaleroit la  
 » nôtre. Avec quel courroux ces vertueux citoyens entendraient  
 » que ceux de leurs descendans qui se sont fixés au - delà des  
 » mers n'ont pas plutôt senti leurs forces , qu'ils en ont fait le  
 » coupable essai contre leur patrie ; qu'ils se sont armés contre  
 » elle de ses propres bienfaits ? Oui tous , jusqu'à cette secte  
 » pacifique à qui son fondateur inspira le devoir de ne jamais  
 » tremper ses mains dans le sang ; eux qui ont respecté les jours  
 » & les droits des peuples sauvages ; eux qui par enthousiasme  
 » de l'humanité ont brisé les fers de leurs esclaves : aujourd'hui  
 » également infidèles à leur pays & à leur religion , ils arment  
 » leurs mains pour le carnage ; & c'est contre vous. Ils traitent :

„ tous les hommes de frères ; & vous , vous seuls de tous les  
 „ peuples êtes exclus de ce titre. Ils ont appris au monde que  
 „ les sauvages Américains , que les nègres de l'Afrique leur sont  
 „ désormais moins étrangers que les citoyens de l'Angleterre.

„ Armez - vous. Vengez vos droits offensés. Vengez votre  
 „ grandeur trahie. Déployez cette puissance qui se fait redouter  
 „ dans l'Europe , dans l'Afrique & dans l'Inde , qui a si souvent  
 „ étonné l'Amérique elle-même ; & puisqu'entre un peuple sou-  
 „ verain & le sujet qui se révolte , il n'y a plus désormais d'autre  
 „ traité que la force , que la force décide. Conservez , reprenez  
 „ cet univers qui vous appartient , & que l'ingratitude & l'audace  
 „ veulent vous ravir ».

Les sophismes d'un rhéteur véhément , appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national , étouffent dans la plupart des représentans du peuple le desir d'un arrangement pacifique. Les résolutions nouvelles ressembtent aux résolutions primitives. Tout y porte même d'une manière plus décidée l'empreinte de la férocité & du despotisme. On lève des armées ; on équipe des flottes. Les généraux , les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde , avec des ordres , avec des projets destructifs & sanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable , les Américains s'étoient bornés à une résistance que les loix Angloises , elles-mêmes , autorisoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même , auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues , n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin , ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les ailes duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau , étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie

XLIV.

L'Angleterre  
 se détermine à  
 réduire ses co-  
 lonies par la  
 force.



aux esprits. Cet fut l'effet que produisit un ouvrage, intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célèbre, jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir ; & plusieurs centaines d'années après que nous ne ferons plus, le soleil, en éclairant cet hémisphère, éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-tems nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la première goutte de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transporté dans un siècle nouveau.

Des ames timides, des ames qui mesurent l'avenir par le passé, croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante ; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue ; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit tôt ou tard avoir une fin. Ainsi le veut la nature, la nécessité & le tems. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à notre postérité

qu'un état incertain , des dissensions & des dettes. Si nous voulons assurer son bonheur , séparons-nous. Si nous sommes pères , si nous aimons nos enfans , séparons-nous. Des loix & la liberté , voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi , toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix , pour réclamer justice , pour nous justifier de crimes imaginaires , pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger ! Quoi , attendre pendant des années chaque réponse , & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'océan ! Non , pour un grand état , il faut que le centre & le siège du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas , plus la distance augmente , plus le despotisme s'appesantit ; & les peuples alors privés de presque tous les avantages du gouvernement , n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une isle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit par-tout , dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances , l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle , entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait , ce commerce est rompu ; il ne peut renaitre. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves ; l'Amérique , qu'elle sentoît également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité. Il seroit signé par la haine & la défiance , la haine qui ne pardonne pas , la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel seroit le fruit d'un accommodement ? votre ruine. Vous avez besoin de loix ; vous ne les obtiendrez pas. Qui vous les donneroit ? La nation Angloise ? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi ? Il est votre ennemi. Vous-même ,

dans vos assemblées ? Ne vous souvenez - vous plus que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguier ? Ce droit seroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes ; elles seront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce ; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne fera plus qu'une guerre sourde , celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre ; ce sera dans l'ordre politique un assassinat lent & caché , qui fait naître la langueur , prolonge & nourrit la foiblesse , & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez - vous à l'Angleterre ; voilà votre sort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité , une juste défense , nos malheurs , ceux de nos enfans , les excès commis contre nous. Nos droits sont notre titre auguste de nation. C'est au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre est désormais le seul tribunal qui existe pour nous. Eh bien , puisqu'il faut combattre , que ce soit du moins pour une cause qui en soit digne , & qui nous paie & de nos trésors & de notre sang. Quoi , nous exposerons - nous à voir nos villes détruites , nos campagnes ravagées , nos familles tombant sous le glaive , pour parvenir à conclure un accommodement ; c'est-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes , pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre esclavage ? Quoi , ce sera à la lueur des incendies ; ce sera sur la tombe de nos pères , de nos enfans , de nos femmes que nous signerons un traité avec nos oppresseurs ! & tout couverts de notre sang ils daigneront nous pardonner ! Ah , nous ne serions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe , d'indignation pour l'Amérique , de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir , nous n'avons pas eu le droit de combattre. La liberté seule peut nous absoudre. La liberté , & une liberté entière , est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je ? Dès ce moment , elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits ; c'est-là que l'Angleterre a déchiré



de sa main le contract qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamés libres & indépendans.

Profitions du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le tems de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'ôtage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression; cette noblesse avide de droits & de titres, pour qui dans les tems de révolutions & de crise, le peuple n'est qu'un instrument, pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux, d'hommes laborieux & fiers, propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rursiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talens inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent, que les héros se montrent & prennent leur place. Rappelez-vous la Hollande, & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté: voilà votre exemple. Rappelez-vous ses succès: voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard, elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richesses, plus il s'élèvera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces? Il faut pour une pareille union que chaque peuple sente à la fois, & sa foiblesse, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les ames avec les ames & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul

esprit errant de toute part , forme le génie des états , & que toutes les forces dispersées deviennent en se rapprochant , une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs , nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage , c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé , ce moment ne revient plus ; & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils feroient impuissans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre-humain enséveli sous une inondation générale du globe. Une seule famille survécut , & fut chargée par l'Être suprême de renouveler la terre. Nous sommes cette famille. Le despotisme a tout inondé , & nous pouvons renouveler le monde une seconde fois.

Nous allons , dans ce moment , décider du sort d'une race d'hommes plus nombreuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant , & que l'espérance de l'univers soit détruite ? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous , & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons , un jour elles se promèneront avec leurs fers sur nos tombeaux & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous , & qui avoit pour devise ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous , & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rebelles que nos insolens oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due , nous assurer des alliés parmi les puissances , imprimer le respect même à nos ennemis ; & si nous traitons avec eux , nous donner le droit de traiter avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyions étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le tems de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence. Tout ce qui est extrême demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

Tel étoit le fond des sentimens & des idées répandues dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui, depuis long-tems, demandoient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides, qui jusqu'alors avoient chancelé, se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 juillet 1776, le congrès général se déterminât à la prononcer.

**XLV:**  
Les colonies  
rompent les  
liens qui les  
unissoient à  
l'Angleterre, &  
s'en déclarent  
indépendantes.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athènes & de Rome! Avec quelle grandeur, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui, par leur patience, leur sagesse & leur courage, élevèrent ce grand édifice? Hancock, Franklin, les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante: mais ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux: IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage; jamais je n'assisterai aux délibérations



de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai désiré ; & mes dernières paroles seront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle ; elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste , & on y lut : que l'histoire de la nation Angloise & de son roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous , qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient également à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces provinces.

Elle dira que son monarque a refusé son consentement aux loix les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes ; éloignés des archives , pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentans ; parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laissé , après cette dissolution , les états trop long-tems sans représentans , & par conséquent exposés aux inconvéniens résultant du défaut d'assemblée.

Qu'il s'est efforcé d'arrêter la population , en rendant la naturalisation des étrangers difficile , & en vendant trop cher les terrains dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans sa dépendance , en statuant qu'ils ne tiendroient que de lui , & leurs offices , & leurs salaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoroient notre substance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu , en pleine paix , au milieu de nous des forces considérables , sans le consentement du pouvoir législatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même supérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers , pour loger

Dans nos maisons des gens de guerre armés , & les mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique ; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe ; pour nous imposer des taxes sans notre aveu ; pour nous priver , dans plusieurs cas , de nos jugemens par jurés ; pour nous transporter & nous faire juger au-delà des mers ; pour nous enlever nos chartes , supprimer nos meilleures loix , altérer le fonds & la forme de notre gouvernement ; pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouvernement dans les provinces Américaines , en nous déclarant déchus de sa protection & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes , détruire nos ports , brûler nos villes , massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens , faits prisonniers en pleine mer , à porter les armes contre leur patrie , à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs frères , où à périr eux-mêmes par des mains si chères.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines , & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares , accoutumés à tout massacrer , sans distinction de rang , de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangères , chargées de consommer l'ouvrage de la désolation & de la mort.

Et qu'un prince , dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie , n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le sang , par la religion & par l'habitude , devoit être soutenue par un grand concert de volontés , par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnèrent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts , & en qui résidoit la puissance législative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens ; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient ; de pourvoir à l'armement , à la subsistance des troupes , & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le tems de sa gestion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand conseil de la nation , quoique composé des députés de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais quelques personnes ont jugé que l'institution de ce corps n'étoit pas aussi bien combinée que la législation des provinces. Il semble en effet que des états fédératifs , qui sortent de la condition de sujets pour s'élever à l'indépendance , ne peuvent sans péril confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci , s'ils étoient ou infidèles ou peu éclairés , pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il semble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne sauroit être trop connue , trop littéralement prononcée. Sans doute , il est nécessaire , dit-on , que toutes les démarches , toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défense commune , soient décidées par les représentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre , mais les conditions de la paix devoient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations transmises au congrès par les députés qui soumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin que si dans les gouvernemens affermis , il est bon que le peuple se repose avec confiance sur la sagesse de son sénat , dans un état où la constitution se forme , où le peuple , encore incertain de son fort , redemande sa liberté les



armes à la main , il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil , à l'armée , dans la place publique , & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général , on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe , je veux dire la Hollande & la Suisse , qui n'occupent qu'un terrain de peu d'étendue , & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grèce. Ces états étoient placés à peu de distance les uns des autres , presque resserrés dans les bornes du Péloponnèse ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique , semés sur un continent immense ; occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés ; séparés par des déserts , des montagnes , des golfes & par une vaste étendue de côtes , ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque province ; si à chaque occasion un peu importante , à chaque événement imprévu , il falloit de nouveaux ordres & , pour ainsi dire , un nouveau pouvoir aux représentans , ce corps resteroit sans activité. Les distances à franchir , les longueurs & la multitude des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de représentans trahisse , par corruption ou par foiblesse , les intérêts qui lui sont confiés. C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exalte & s'enflamme. C'est-là que réside , dans sa vigueur , le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens , choisis dans un tems où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur ; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage

célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les partisans du système contraire pourroient avoir sur cet objet paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être démis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fière & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua. Je lève l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma faiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi que je désavoue d'avance; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment: mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme & assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

XLVI.

La guerre com-  
mence entre les  
Etats Unis &  
l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de mars Hopkins envoie de l'isle Angloise de la Providence une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lors-

qu'au commencement de mai , Carleton chassoit du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession ; lorsqu'en juin , Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 avril à Halifax, il en étoit parti le 10 juin pour se porter sur la petite île des Etats. Les forces de terre & de mer qu'il attendoit l'y joignirent successivement ; & le 28 août , il débarqua sans opposition à l'Île-Longue , sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral son frère. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance & d'assez grandes pertes , ils se réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit su profiter de ses avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnèrent la ville de New-York beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Île-Longue ; & ils se replièrent sur Kingsbrige ou le Pont du Roi , où tout paroissoit disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglois avoient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeoient les circonstances , les nouvelles levées qu'on leur opposoit auroient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassembler ; & elles n'abandonnèrent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au second novembre , lorsque les mouvemens qui se faisoient sous leurs yeux les convainquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef , Washington , n'avoit pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action , qui auroit pu , qui naturellement auroit dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il savoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée , sont toujours funestes à l'étranger. Cette conviction le déterminà à se replier sur le Jersey , avec le projet de trainer.



la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver , par la connoissance du pays , par la nature du terrain qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages , il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province , & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout-à-coup , il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont l'engagement n'étoit que pour six ou même pour trois mois ; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes , à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cens avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment , les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les disperser. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient , la jonction des deux corps se seroit faite sans opposition dans Philadelphie même ; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on , dans le tems , au général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain , c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hiver. Il les prit , comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul individu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie , du Maryland , de la Virginie , accourues & réunies pour leur salut commun. Le 25 décembre , elles traversent la Delaware & fondent inopinément sur Trenton , occupé par quinze cens des douze mille Hessois , si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré , pris ou dispersé tout entier. Huit jours après , trois régimens Anglois sont également chassés de Princeton : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey , aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes  
passions

passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses forces. Peu-à-peu , elle revient à elle-même , & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment , se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts , & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude , quelques-uns éprouvent d'abord cet effet , & il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en sortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloise , désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie , s'embarque enfin le 23 juillet , & atteint par la baie de Chesapeake une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là , elle attaque , elle bat les Américains le 11 septembre , & arrive le 30 à Philadelphie , abandonnée le 25 par le congrès , & quelques jours plutôt ou plus tard par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine , que dévastation. Referré dans un espace très-circonscrit , il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins ; & ce n'est qu'au travers des mers , que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois , le détermine à regagner New-York par le Jersey ; & sous le commandement de Clinton , successeur de Howe , il exécute cette longue & périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglois languissoient en Pensilvanie , une grande scène s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au mois de mai 1776 , les provinciaux du Canada , & détruit en octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Bourgoyne à Ticonderago au mois de juillet de l'année suivante.

A son approche , une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important , avec perte de son artillerie , de ses munitions , de son arrière-garde.

Le général Anglois étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée accrut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réussi , il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le succès , il auroit fallu que pendant qu'une armée descendroit le fleuve , l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué , Bourgoyne devoit sentir , dès les premiers pas , que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche , elle le devenoit davantage. Ses communications s'allongeoient ; ses vivres diminuoient ; les Américains reprenant courage se rassembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga ; & les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau , conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui se rappelloient que les Suédois de Charles XII jusqu'alors invincibles avoient capitulé devant les Russes encore barbares , n'accusoient pas les troupes Angloises , & blâmoient seulement l'imprudence de leur général.

Cet événement , si décisif au jugement de nos politiques , n'eut pas plus de suite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats , de dévastations , de massacres , l'état des choses ne se trouva guère différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

#### XLVII:

Pourquoi les Anglois ne sont point parvenus à soumettre les provinces conquises.

D'abord la Grande-Bretagne , accoutumée aux orages dans son propre pays , ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-tems les troupes étoient insultées dans Boston ; il s'étoit formé dans la province de Massachusset une autorité indépendante de la sienne ; les autres colonies se dispoient à suivre



ret exemple , sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement , les deux chambres se remplirent de clameurs ; & l'on y déclamoit encore après avoir long-tems déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin , que la contrée rébelle à ses décrets y seroit soumise par la force : mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense , que des contrées entièrement ouvertes ne résisteroient pas à ses flottes & à ses armées. Cette expédition ne lui paroissoit pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le tems de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat , les rivières , les défilés , les bois , les marais , le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres , une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur , parce que les principaux agens qui la composoient étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe , se joignoit encore la force d'une faction , & cet esprit de parti , premier ressort peut-être des républiques qui remue si puissamment les ames , parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutele , George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussi-tôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop simple , on s'aperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop

divisées manquoient, pour ainfi dire, d'une impulfion commune; & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'adminiftration refsembloit trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rafsemble lui-même fous fa main tous les refforts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un miniftère fans harmonie & fans accord fe vit expofé aux attaques fans cefle renaiffantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses réfolutions quelles qu'elles fuflent, étoient combattues par le ridicule ou par le raifonnement. On le blâmoit d'avoir févi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la réfiftance; ceux qui peut-être leur faifoient paffer des fecours fecrets, étoient auffi oppofés à l'indépendance que les adminiftrateurs qu'on travailloit fans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'oppoſition eût réuſſi à dégôûter le prince de fes confidens, ou à en obtenir le facrifice par le cri de la nation, le projet de ſubjuguer l'Amérique eût été fuivi: mais avec plus de dignité, plus de force & des meſures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être ſon ouvrage, elle aima mieux que cette immenſe partie de l'empire Britannique en fût ſeparée, que ſi elle y reſtoit attachée par d'autres mains que les fiennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la fuite. Ils accordèrent au foldat de trop longs repos; ils employèrent à méditer le tems d'agir; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuoſité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des paſſions violentes pour les agiter. Quand ce reſſort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils ſe gouvernent par la trempe de leur eſprit qui, en général, ſi on excepte les arts

de l'imagination & du goût , est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre , leur valeur ne perd jamais de vue les principes , & accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce système a ses avantages , sur-tout dans un pays étroit & resserré , dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique , contre un peuple à qui il ne falloit donner le tems ni de se fortifier , ni de s'aguerrir , la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide , & cette audace qui étonne , frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains , non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté : mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes , & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection , par leur attachement trop servile aux principes & aux règles , des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux , & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne pressoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le parlement , ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point ; ou si quelques personnes s'en entretenoient , elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles , qui dans les grandes villes occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes



les monarchies de l'Europe , le soldat n'est qu'un instrument de despotisme , & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes armés ne sont que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force , cet empire à qui tout cède , contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la subordination militaire , qui , à la voix d'un seul homme meut de milliers de bras , qui ne permet ni de voir , ni d'interroger , & fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir ; achève de changer en eux ces sentimens en principes , & en fait pour ainsi dire la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte , qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique d'accord avec la constitution honore l'un de ces titres , & fait peu de cas de l'autre. Aussi voit-on par l'histoire des révolutions arrivées dans cette isle si orageuse , que le soldat Anglois , quoiqu'engagé pour sa vie , conserve pour la liberté politique une passion dont on se feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Hessois , les Brunswickois , les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux , tous également mécontents des souverains qui les avoient vendus , mécontents du prince qui les avoit achetés , mécontents de la nation qui les soudoyoit , mécontents de leurs camarades qui méprisoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignoient de donner la mort , de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des blessures.

L'esprit des armées Angloises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre ; l'extension que le commerce avoit reçu après la paix ; les grandes acquisitions faites dans les Indes Orientales : tous ces moyens de

fortune avoient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumèrent le desir de nouvelles jouissances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers , sur-tout en France , & en empoisonnèrent leur pays. Des conditions supérieures , il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier , simple & réservé , succéda le goût du faste , de la dissipation , de la galanterie. Les voyageurs qui avoient anciennement visité cette île si renommée , se croyoient sous un autre ciel. La contagion avoit gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel hémisphère la passion qu'elles avoient contractée dans l'ancien pour le jeu , pour les commodités , pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes , il auroit fallu renoncer aux superfluités dont on étoit épris ; & ce goût de luxe , cette ardeur d'autant plus violente qu'elle étoit récente , n'engourgeoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états ; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse ; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées , & dont la discipline Européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr & terrible : vous qui , pour soutenir votre opinion , détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome , sur le récit que je vous fais , suspendez du moins votre jugement , & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves , l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence , est réservée une épreuve plus difficile : celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons , que les moyens de guerre arrivèrent rarement , au-travers de tant de mers , dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux ; & vous connoîtrez la

plupart des obstacles qui s'opposèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

## XLVIII.

Pourquoi les provinces fédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées, qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour fix mois, & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le tems que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur province particulière étoit ou envahie, ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, & abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre ?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés : mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre que le parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquassent en doute cette autorité. Cependant le refus que faisoient les Américains de la reconnoître, n'indispoit pas les esprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour soutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languissoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paisiblement de ses affaires, ou se livroit tranquillement



à ses plaisirs. Tous attendoient sans impatience la fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroïssoit pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer ? Mais cette chaleur se soutint-elle ? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naissante ? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion, & souiller par des assassinats l'étendard de la liberté. On la vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier : *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez ; que quand il parviendrait à les battre, il m'en resteroit encore assez ; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques ; mais rares, & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale ; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y

avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis , pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'administration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies : car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique, n'étoit guère propre à soulever une multitude , ou du-moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées, ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités, ouvrage des troupes royales sur la côte, s'en joignirent bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique, sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance, les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Canada ces mains barbares. . . . « C'est , répondit-on à ses sollicitations , c'est „ le démêlé d'un père avec ses enfans ; il ne nous convient „ point d'entrer dans cette brouillerie domestique. . . . Mais „ si les rebelles venoient attaquer cette province , ne nous „ aideriez-vous pas à les repousser ? . . . Depuis la paix , la „ hache de la guerre est ensevelie à quarante brasses de pro- „ fondeur. . . . Vous la trouveriez sûrement , si vous fouilliez „ la terre. . . . Le manche en est pourri , & nous n'en pour- „ rions faire aucun usage ».

Les Etats-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons „ entendu parler des différends survenus entre l'ancienne & la

», Nouvelle - Angleterre , dit la tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne prendrons part à ces divisions atroces.», La guerre entre des frères est une chose étrange & nouvelle dans ces régions. Nos traditions ne nous ont laissé aucun exemple de cette nature. Etouffez vos haines insensées ; &», qu'un ciel favorable dissipe le sombre nuage qui vous enveloppe ».

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings , leur dirent ces bons sauvages. C'est tout », ce que nous possédons. Nous comptons en acheter du rum ; », nous boirons de l'eau. Nous irons chasser. Si quelques bêtes », tombent sous nos flèches , nous en vendrons les peaux , & nous », vous en porterons le prix ».

Mais avec le tems , les agens très - actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis , & parce que les distances ne lui avoient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avoient reçus de leurs fiers voisins , & parce qu'elle pouvoit , qu'elle vouloit mieux payer les services qu'on feroit à portée de lui rendre. Sous ses drapeaux , des alliés , dont le caractère féroce n'avoit pas de frein , firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes , que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur les bords de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce , ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau - Monde. Le peu qu'on y en voyoit disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle , furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage , il fut entouré d'emblèmes qui devoient



continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à sa monnaie ; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevraient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens ? est-ce qu'il ne sentoient pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindrait de commettre sa fortune ? est-ce qu'il ne s'apercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettoit des actes d'un despotisme inconnus dans les régions même façonnées à la servitude ? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahison ? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes Occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. « C'est le nom Anglois qui nous „ a rendus odieux ; nous l'abjurons solennellement. Tous les „ hommes sont nos frères. Nous sommes amis de toutes les „ nations. Tous les pavillons peuvent sans crainte d'insulte, „ se montrer sur nos côtes, fréquenter nos ports ». On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les états vraiment commerçans, instruits que l'Amérique Septentrionale

avoit été réduite à contracter des dettes , à l'époque même de sa plus grande prospérité , pensèrent judicieusement que dans sa détresse actuelle elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui seroit apporté. Les seuls François , qui osent tout , osèrent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral How , la plupart des navires qu'ils expédièrent furent pris avant d'arriver à leur destination , & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France , il n'y en rentra que vingt - cinq ou trente , qui même ne donnèrent point ou ne donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations , ajoutée à tant d'autres fléaux , pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité , les incliner à un accommodement avec l'Angleterre. Envain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. Envain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole , où un parlement renverferoit ce qu'un autre parlement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique , lorsqu'il envoya dans le Nouveau - Monde des agens publics , autorisés à tout offrir , excepté l'indépendance , à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer , il fut rejeté avec hauteur , parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déjà rassurés. Le congrès , les généraux , les troupes , les hommes adroits ou hardis , qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité : tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de com-

merce entre les Etats-Unis & la cour de Versailles , signé le 6 février 1778.

## XLIX.

La France reconnoît l'indépendance des Etats - Unis. Cette démarche occasionne la guerre entre cette couronne & celle d'Angleterre.

Si le ministère Britannique y avoit réfléchi, il auroit compris que le même délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses colonies, le réduisoit à la nécessité de déclarer dans l'instant la guerre à la France. Alors régnoit dans les conseils de cette couronne la circonspection que doit toujours inspirer un nouveau règne. Alors ses finances étoient dans la confusion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiétude tous les citoyens. Alors l'Espagne, déjà fatiguée de son extravagante expédition d'Alger, se trouvoit dans des embarras qui ne lui auroient pas permis d'accourir au secours de son allié. L'Angleterre pouvoit se promettre sans témérité des succès contre le plus puissant de ses ennemis ; & intimider l'Amérique par des victoires remportées ou par des conquêtes faites à son voisinage. L'importance dont il étoit pour cette couronne d'ôter à ses sujets rebelles le seul appui qui leur fût assuré, auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solennels.

George III ne vit rien de tout cela. Les secours obscurs que la cour de Versailles faisoit passer aux provinces armées pour la défense de leurs droits, ne lui dessillèrent pas les yeux. Les ateliers de cette puissance étoient remplis de constructeurs. Ses arsenaux se remplissoient d'artillerie. Il ne restoit plus de place dans ses magasins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports présentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de sa léthargie, il fallut que Louis XVI y fit signifier le 14 mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impossible qu'une nation, plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages, souffrît patiemment qu'on déliât ses sujets de leur serment de fidélité, qu'on les élevât avec éclat au rang des puissances souveraines. Toute l'Europe prévint que deux peuples rivaux depuis plusieurs siècles alloient teindre de sang les eaux



de l'océan , & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenferont jamais les défâtres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs femblables , déploroient d'avance les calamités qui , dans les deux hémisphères , étoient prêtes à tomber fur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas ; & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie , qu'une politique infidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état , les hommes vraiment éclairés jugeoient les hostilités inévitables , prochaines même sur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates , livré le 17 juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie , & nos hommages pour la justice. En quelque lieu , sous quelque forme que la vertu se présente , c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère ; & l'homme juste & magnanime est par - tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens , qui passent sous nos yeux , nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être , nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influencer sur le bonheur public. Nous leur devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir , nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec

mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ferons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissans, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doive en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, & leurs passions & leur foiblesse; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'est que l'impuissance. Malheur à ceux qui par leurs talens n'ont pas de quoi soutenir ces regards! Qu'ils se rendent justice & déposent un fardeau trop pesant pour leurs foibles mains. Ils cesseront du-moins de compromettre eux-mêmes & les états.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le tems, les circonstances: elle avoit tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ces préparatifs; qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit, qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié, affoibli, découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux, ou, comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer, firent des actions brillantes, dont le souvenir durera long-tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagemens particuliers les comblèrent de gloire, & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique  
courut

courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle, si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré, à Ouessant, n'eût été déterminée par des ordres timides, par d'odieuses intrigues, par la foiblesse de ses amiraux, ou par tous ces motifs ensemble, à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut-être inattendus, la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de sapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entièrement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cent millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Française étoit depuis long-tems malheureuse; & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens: mais ces innovations, bonnes ou mauvaises, furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ses amiraux dictèrent eux-mêmes, en 1776, une ordonnance, qui les rendant maîtres absolus des rades, des arsenaux, des ateliers, des magasins, détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut



plus de règle , plus de comptabilité , plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque , c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa , peut-être sans qu'on s'en aperçût , à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment , laborieusement les navires de la nation , en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi , qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli , d'après l'opinion commune à Brest , qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entièrement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est - ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non , sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes , ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol ; il en est d'autres créées , transportées par le commerce , & qui sont , pour ainsi dire , errantes sur l'océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers , voilà votre fonction. Que diroit-on , si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes , le laboureur des campagnes , de repousser l'embrâsement qui menace les moissons ? Officiers de marine , vous vous croyez avilis de protéger , d'escorter le commerce ! Mais si le commerce n'a plus de protecteurs , que devient-

Aront les richesses de l'état , dont vous demandez sans doute une part pour récompense de vos services ? Que deviendront pour vous - mêmes les revenus de vos terres , que le commerce & la circulation des richesses peuvent seuls rendre fécondes ? Vous vous croyez avilis. Quoi , avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens ? Et que sont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique , sinon des protecteurs , des défenseurs du citoyen & de sa fortune ? Votre poste est sur les mers , comme celui du magistrat sur les tribunaux , celui de l'officier & du soldat de terre dans les camps , celui du monarque même sur le trône , où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin , & embrasser d'un coup - d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par-tout où l'on sert l'état. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome , sans doute , on aimoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi , ne voyez - vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce , vous sauvez la fortune de l'état ? Oui , votre valeur est brillante ; elle est connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat , qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan , si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays ; si dans ce même port , où vous rentrez victorieux , une multitude de familles défolées pleurent leur fortune détruite ? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné , & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des cours , & ces papiers publics , qui , faits pour amuser l'oisiveté , ne donnent la gloire qu'un jour , quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le souvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Portsmouth étoient bien opposées. On y sentoît , on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens décidèrent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande - Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau - Monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation alarmante remplissoit tous les esprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puissance rivale en grossissent la masse énorme ; & sur le champ le crédit public est ranimé ; les espérances renaissent , & ce peuple qu'on se plaisoit à regarder comme abattu , reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France se remplissent de gémissemens. Une inaction avilissante & ruineuse y succède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichissoit. L'indignation des négocians se communique à la nation entière. Les premiers momens de succès sont toujours des momens d'ivresse qui semblent couvrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent , & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe en dévouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir , par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs , engagé l'état dans une guerre désastreuse , tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement , à guérir les longues plaies d'un règne dont toute la dernière moitié avoit été vile & foible , partagée entre les déprédations & la honte , entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique infidieuse , de s'être enveloppés



dans des discours indignes de la France , d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui semble démentir les projets qu'on a formés , les sentimens qu'on a dans son cœur ; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en fert , sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse , & qui déshonore sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre , ni à l'état. Combien il eût été plus noble de dire avec toute la franchise de la dignité ! « Anglois , vous avez abusé de la victoire. Voici » le moment d'être justes , ou ce sera celui de la vengeance. » L'Europe est lasse de souffrir des tyrans : Elle rentre enfin dans » ses droits. Désormais , ou l'égalité ou la guerre. Choisissez ». C'est ainsi que leur eût parlé ce Richelieu que tous les citoyens , il est vrai , doivent haïr , parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire , & que pour être despote il assassina tous ses ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme ministre , parce que le premier il avertit la France de sa dignité , & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance. C'est ainsi que leur eût parlé ce Louis XIV , qui , pendant quarante ans , fut être digne de son siècle , qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes même , & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégrada jamais ni lui , ni son peuple. Ah ! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces âmes indifférentes & froides par légèreté , pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement , qui laissent flotter au hasard de grands intérêts , & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi , demande-t-on encore , pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'état , & qui , pour être obéis , n'ont qu'à commander , se font-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du Nouveau-Monde

une escadre qui protégéât les colonies & fit en même-tems respecter notre alliance ? Mais l'Europe , qui a les yeux fixés sur nous , voit un grand dessein & nulles démarches concertées ; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses , & nulle exécution ; voit des flottes menaçantes , & cet appareil rendu presque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers , la mollesse & l'irrésolution dans les chefs ; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple , tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches , entre nos moyens & l'esprit qui les emploie , que le génie Anglois , un moment étonné , a repris sa vigueur ; & jusqu'à présent c'est un problème à résoudre pour l'Europe , si , en nous déclarant pour l'Amérique , nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toute part , & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité , si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philosophie , dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernemens justes & tous les peuples heureux , en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté , en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la cour de Versailles , elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique , *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs*. Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre ; dont un roi de Hongrie , en montant sur le trône , osa faire une des constitutions de l'état ; qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde , Trajan , adopta , lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé , il dit au premier officier de l'empire , *je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste , pour me combattre & me punir si je deviens tyran* : cette maxime est trop étrangère à nos gou-

vernemens foibles & corrompus , où le devoir est de souffrir , & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur , de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'est sur-tout contre l'Espagne que sont dirigées les plaintes les plus amères. On la blâme de son aveuglement , de ses incertitudes , de ses lenteurs , quelquefois même de son infidélité : accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans nécessité dans une guerre maritime , quelques politiques imaginèrent que cette couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine Britannique , sans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On n'examinera pas si l'esprit qui régnoit dans le cabinet de Versailles autorisoit cette conjecture. Il est aujourd'hui connu que cette couronne , qui , depuis le commencement des troubles , avoit donné des secours secrets aux Américains , épioit le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au roi catholique de faire cause commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ses intérêts ; soit que la résolution lui parût précipitée ; soit enfin que d'autres objets politiques exigeassent toute son attention , il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives , on l'occupa si peu de cette grande affaire , que ce fut sans l'en prévenir que la cour de Versailles fit signifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvemens , lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée , & par la France dont la hardiesse n'avoit



pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises , & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

L.  
L'Espagne  
n'ayant pas réu-  
si à réconcilier  
l'Angleterre &  
la France , se  
déclare pour  
cette dernière  
puissance.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes ; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention ; qu'on formeroit un congrès où seroient discutées les prétentions diverses ; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies , ou du - moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il bleffoit la dignité du roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste ; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles , on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles ; & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejeté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait ; quoiqu'ils ne fussent pas appelés aux conférences qui alloient s'ouvrir ; quoique la France ne pût pas négocier pour eux ; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité , & qui , peut-être au fond de son cœur , n'en desiroit pas la prospérité ; quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille ; c'est lorsque la fierté élève les ames au - dessus de la terreur ; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi , & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur : c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'évé-  
nement,

nement , traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie , selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment , je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite , je le fais. Je fais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le ministère Britannique ne se fut pas plutôt expliqué , que la cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles , & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante - trois vaisseaux de ligne & six en construction. La France en avoit quatre - vingts , & huit sur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies , l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service , & on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre , cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissensions domestiques énermoient encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre , il faut que toute fermentation cesse , que les haines soient étouffées , que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence , avec force , avec

dignité , ne retentirent plus que des clameurs de la rage , que des insultes les plus grossières , que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens appelloient à grands cris un nouveau Pitt , un ministre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne se montrait pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit , malgré la fierté de son caractère , malgré l'expérience de ses amiraux , malgré l'audace de ses hommes de mer , malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu. Qui fait pour quel parti les élémens se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des signaux , ou ne sont pas entendus , ou ne sont pas obéis. L'expérience , le courage , l'habileté sont croisés par l'ignorance , par la jalousie , par une trahison , par la certitude de l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis , ou les sépare , ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles. Les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux. Le moment est manqué , ou par la pusillanimité qui diffère , ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse : mais ils resteront sans effet par le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconsideré de la cour décide du malheur d'une journée. La disgrâce ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-tems subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé que le François emporté , dédaigneux & léger ; l'Espagnol lent , hautain , jaloux & froid ; l'Américain qui tient secrètement ses regards tournés vers sa mère-patrie & qui se rejouiroit des désastres de ses alliés , s'ils étoient compatibles avec son indépendance ? Ces nations , soit qu'elles agissent séparément , soit qu'elles agissent de concert , tarderont-elles à s'entr'accuser , à se plaindre & à se brouiller ? Leur plus grand espoir ne seroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les



replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne; tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour jamais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère ?

Qui peut donc décider , qui peut même prévoir quel fera l'événement ? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans ; l'Angleterre , l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes ; de l'autre la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'assujettir la mer dans les combats. Ici , l'impétuosité & la valeur ; là , & la valeur & l'expérience. Dans un parti , l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici , le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là , le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique , comme celle de l'océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes puissances , mais l'inconvénient qui résulte de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord , soit dans les desseins , soit dans l'emploi des forces ; l'Angleterre est abandonnée à elle-même , mais n'ayant à diriger que sa propre force , elle a l'avantage de l'unité dans les desseins , d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées : elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte , il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre , qui d'un côté n'est à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de ministres ; qui de l'autre est une guerre vraiment nationale , où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts , d'un commerce qui fait sa richesse , d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin si l'on considère l'esprit de la nation Française , opposé à celui de la nation qu'elle combat , on verra que l'ardeur du

François est peut-être également prompt à s'allumer & à s'éteindre ; qu'il espère tout lorsqu'il commence , qu'il désespère de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle ; que par son caractère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux : que l'Anglois , au contraire , moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle , fait , quand il le faut , lutter avec courage , s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrâce : semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains , qui , frappé par la hache & mutilé par le fer , renaît sous les coups qu'on lui porte , & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligue se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athènes victorieuse de la Perse ; Rome sauvée d'Annibal ; dans les tems modernes , Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai ; & de nos jours même , la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe , ont droit de suspendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

II.

Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, si elle est victorieuse.

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quelle doit être sa conduite ?

La France est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué , dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée , l'Espagne est aussi un état d'un grand poids , & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature , qu'elle doit à l'art , ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité , l'alarme seroit générale , & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette île superbe ont inspiré par-tout , doit être la cause de cette inaction. Mais la haine se tait , lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement

de la Grande-Bretagne dans l'ancien & le nouvel hémisphère ; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se veroient déchues de l'espoir qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le tems de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent sur-tout à propos, & qu'un desir immodéré d'abattre leur ennemi commun ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter les peuples du Canada à la rébellion, ont dû faire croire que c'étoit aussi le vœu de la France. On peut soupçonner l'Espagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne est simple, & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance, s'ils avoient réellement le même système ?

Le nouvel hémisphère doit se détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement est préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renversement de nos droits, qui faisoient notre courage ; par le luxe de nos cours & la misère de nos campagnes ; par la haine, à jamais durable, entre des hommes lâches qui possèdent tout, & des hommes robustes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il est préparé en Amérique par l'accroissement de la population, des cultures, de l'industrie & des lumières. Tout achemine à cette scission, & les progrès d'un mal dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France, dont les possessions dans le nouvel hémisphère sont une source inépuisable de richesses, leur peut-il convenir de précipiter ce déchire-



ment ? Or , c'est ce qui arriveroit , si tout le nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix , ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée ; qu'il deviendrait l'asyle de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans , séditieux , flétris ou ruinés. La culture , les arts , le commerce ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie , également éloigné du travail & du repos , se tourneroit vers les conquêtes ; & une passion qui a tant d'attraits subjugueroit aisément les premiers colons , détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions , avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis , le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense , ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu , les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord , & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même , les possessions de nos monarchies absolues brigueraient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres , ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Versailles , s'il leur est libre de choisir , c'est de laisser subsister dans le nord de l'Amérique deux puissances qui s'observent , qui se contiennent , qui se balancent. Alors des siècles s'écouleront , avant que l'Angleterre & les républiques formées à ses dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin ; & les établissemens des autres nations , dans le Nouveau-Monde , jouiront d'une tranquillité , qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement , c'est l'ordre de choses qui conviendrait le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il règne une grande jalousie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques

varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus, comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens ? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, & ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontières un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix & la sûreté aux monarchies ; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage ; & celui qui détruisit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni César ; ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cens ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte & presque sous ses murs des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

Mais dans cette combinaison à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le tems s'élever les provinces confédérées ?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les ames, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre-humain tout entier ; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du-moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères ; & nous

## LII.

Quelle idée il faut se former des treize provinces confédérées.

croyons quelques momens respirer un air plus pur , en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté font des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers , l'homme de bien espère que le châtiment des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand , & de conscience à l'assassin. Telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inspiré les Américains. Nos imaginations se sont enflammées pour eux. Nous nous sommes associés à leurs victoires & à leurs défaites. L'esprit de justice qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir , se plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe. On va jusqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ses maîtres dans ses enfans. Osons résister au torrent de l'opinion & à celui de l'enthousiasme public. Ne nous laissons point égarer par l'imagination qui embellit tout , par le sentiment qui aime à se créer des illusions & réalise tout ce qu'il espère. Notre devoir est de combattre tout préjugé, même celui qui seroit le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais , & de ne pas trahir cette conscience pure & droite qui préside à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment , peut-être , nous ne ferons pas crus : mais une conjecture hardie qui se vérifie au bout de plusieurs siècles fait plus d'honneur à l'historien , qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil : eux & moi , nous ne ferons plus. Mais je livre mes idées à la postérité & au tems. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer , n'est que de soixante-sept lieues marines ; mais  
sur



sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cens quarante-cinq depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région , les terres sont presque généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans , c'est la pêche , dont le produit annuel ne s'élève pas au-dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les provinces de New-York , de Jersey & de Pensilvanie. Mais le sol s'y est si rapidement détérioré , que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment , n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres , elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles ; & les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quelques grains , mais d'une qualité si inférieure , qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie , est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies excessives qui y tombent ne trouvant point d'écoulement , forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés , croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève , ce ne sont plus que des sables rebelles ou d'affreux rochers , coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres , imagina le puissant ressort des gratifica-

tions , pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin , la vigne , la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues ; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde ; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts , ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos , leurs fers , leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières , en échange de leurs bois , de leurs grains , de leur poisson , de leur riz , de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable , que lorsque les troubles commencèrent , les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole ; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces défavantages , il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cens quatre-vingt un mille six cens soixante dix-huit personnes , en y comprenant quatre cens mille noirs. L'oppression & l'intolérance y pouffoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux : mais la paix le leur rouvrira ; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise ; parce qu'ils trouveront les bonnes terres , les médiocres même , toutes occupées ; & qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles , des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration fera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes , sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul , assez généralement

difficile , devient impraticable pour une région dont les terres dégénèrent très-rapidement , & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces , ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose : mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près , le pays pourra se suffire à lui-même , pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

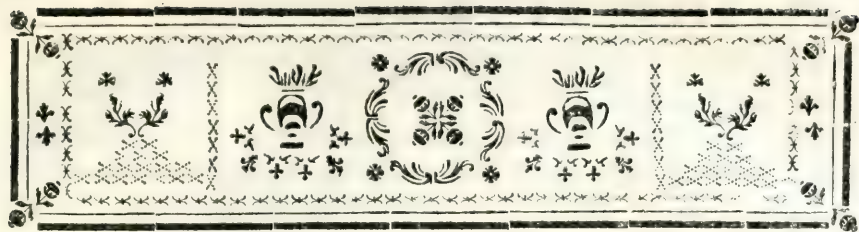
Peuples de l'Amérique Septentrionale , que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés , & sur-tout que celui de la mère-patrie vous instruisse. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs , le mépris des loix ; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une multitude de citoyens dans la misère ; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre ; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aïssance & la santé dans le travail ; la prospérité dans la culture des terres & les ateliers de l'industrie ; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques , n'en doutez pas , que sortent les magistrats éclairés , les militaires instruits & courageux , les bons pères , les bons maris , les bons frères , les bons amis , les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver , la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions , & qu'elle soit l'indestructible ciment qui lie vos provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée , ni persécutée ; & que votre durée soit , s'il se peut , égale à celle du monde.

Puisse ce vœu s'accomplir , & consoler la génération expi-



460 *HISTOIRE PHILOSOPHIQUE, &c.*  
rante par l'espoir d'une meilleure ! Mais laissant l'avenir à lui-même , jettons un coup-d'œil sur le résultat de trois siècles mémorables. Après avoir vu , dans le début de cet ouvrage , en quel état de misère & de ténèbres étoit l'Europe à la naissance de l'Amérique , voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & poussé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un livre entrepris avec le desir d'être utile. Si le but est rempli , l'auteur aura payé sa dette à son siècle , à la société.

*Fin du dix-huitième Livre.*



# *HISTOIRE* PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

---

## LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Nous avançons dans une carrière où nous ne nous sommes pas engagés, sans en connoître l'étendue, les difficultés; & que nous aurions abandonnée plusieurs fois, si nous n'avions été soutenus par des motifs qui font toujours oublier la disproportion des forces avec la tentative. On ose, & l'on exécute quelquefois dans un incendie des choses qui abattroient le courage, s'il n'étoit irrité par le péril, & qui l'étonnent quand le péril est passé. Après une bataille gagnée ou perdue, un militaire disoit à l'aspect d'une montagne, qu'il avoit gravie pour aller à l'ennemi: qui eût jamais fait cela, s'il n'y avoit pas eu un coup de fusil à recevoir? J'étois sans doute animé de ce sentiment, lorsque je commençai; & il faut bien qu'il m'anime encore, puisque je continue.

D'abord nous avons montré l'état de l'Europe avant la découverte des deux Indes.

Puis nous avons suivi la marche incertaine , tyrannique & sanglante des établissemens formés dans ces contrées lointaines.

Il nous reste à développer l'influence des liaisons du Nouveau-Monde sur les opinions , les gouvernemens , l'industrie , les arts , les mœurs , le bonheur de l'ancien. Commençons par la religion.

I.  
Religion.

Si l'homme avoit joui sans interruption d'une félicité pure ; si la terre avoit satisfait d'elle-même à toute la variété de ses besoins , on doit présumer que l'admiration & la reconnoissance n'auroient tourné que très-tard vers les dieux les regards de cet être naturellement ingrat. Mais un sol stérile ne répondit pas toujours à ses travaux. Les torrens ravagèrent les champs qu'il avoit cultivés. Un ciel ardent brûla ses moissons. Il éprouva la disette , il connut les maladies , & il rechercha les causes de sa misère.

Pour expliquer l'énigme de son existence , de son bonheur & de son malheur , il inventa différens systêmes également absurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes & malfaisantes ; & telle fut l'origine du polythéisme , la plus ancienne & la plus générale des religions. Du polythéisme naquit le manichéisme , dont les vestiges dureront à jamais , quels que soient les progrès de la raison. Le manichéisme simplifié engendra le déisme ; & au milieu de ces opinions diverses , il s'éleva une classe d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre.

Ce fut alors que les régions se couvrirent d'autels ; qu'on entendit ici l'hymne de la joie , là le gémissement de la douleur ; & qu'on eut recours à la prière , aux sacrifices , les deux moyens naturels d'obtenir la faveur & de calmer le ressentiment. On offrit la gerbe ; on immola l'agneau , la chèvre , le taureau. Le sang de l'homme arrosa le tertre sacré.

Cependant on voyoit souvent l'homme de bien dans la souffrance , le méchant , l'impie même dans la prospérité , & l'on imagina la doctrine de l'immortalité. Les ames affranchies du corps , ou circulèrent dans les différens êtres de la nature , ou s'en allèrent dans un autre monde recevoir la récompense de leurs vertus , le



châtiment de leurs crimes. Mais l'homme en devint-il meilleur ? c'est un problème. Ce qui est sûr , c'est que depuis l'instant de sa naissance jusqu'au moment de sa mort , il fut tourmenté par la crainte des puissances invisibles , & réduit à une condition beaucoup plus fâcheuse que celle dont il avoit joui.

La plupart des législateurs se sont servis de cette disposition des esprits pour conduire les peuples , & plus encore pour les asservir. Quelques - uns ont fait descendre du ciel le droit de commander ; & c'est ainsi que s'est établie la théocratie ou le despotisme sacré , la plus cruelle & la plus immorale des législations : celle où l'homme orgueilleux , malfaisant , intéressé , vicieux avec impunité , commande à l'homme de la part de Dieu ; où il n'y a de juste que ce qui lui plaît , d'injuste que ce qui lui déplaît , ou à l'Etre suprême avec lequel il est en commerce , & qu'il fait parler au gré de ses passions ; où c'est un crime d'examiner ses ordres , une impiété de s'y opposer ; où des révélations contradictoires sont mises à la place de la conscience & la raison , réduites au silence par des prodiges ou par des forfaits ; où les nations enfin ne peuvent avoir des idées fixes sur les droits de l'homme , sur ce qui est bien , sur ce qui est mal , parce qu'elles ne cherchent la base de leurs privilèges & de leurs devoirs que dans des livres inspirés dont l'interprétation leur est refusée.

Si ce gouvernement eut dans la Palestine une origine plus sublime , il n'y fut pas plus exempt qu'ailleurs des calamités qui en paroissent une suite inévitable.

Le christianisme succéda au judaïsme. L'asservissement d'une république , maîtresse du monde , à des monstres de tyrannie ; la misère effroyable que le luxe d'une cour & la solde des armées répandirent dans un vaste empire , sous le règne des Nérons ; les irruptions successives des barbares qui démembrent ce grand corps ; la perte des provinces qui se soulevèrent ou furent envahies : tous ces maux physiques avoient préparé les esprits à une nouvelle religion , & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le

Paganisme vieilli que les fables de son enfance , l'ineptie ou la méchanceté de ses dieux , l'avarice de ses prêtres , l'infamie & les vices des rois qui soutenoient ces dieux & ces prêtres. Alors le peuple qui ne connoissoit que des tyrans sur la terre , chercha son asyle dans le ciel.

Le christianisme vint le consoler , & lui apprendre à souffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône sapoient le paganisme avec l'empire , des sujets opprimés & dépouillés , qui avoient embrassé les nouveaux dogmes , achevoient cette ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du profélytisme. Mais une religion née dans les calamités publiques , devoit donner à ceux qui la prêchoient beaucoup d'empire sur les malheureux qui se réfugioient dans son sein. Aussi le pouvoir du clergé naquit-il , pour ainsi dire , dans le berceau de l'évangile.

Du débris des superstitions païennes & des sectes philosophiques , il se forma un corps de rites & de dogmes que la simplicité des premiers chrétiens sanctifia par une piété vraie & touchante : mais qui laissèrent en même-tems un germe de disputes & de débats , d'où sortit cette complication de passions qu'on voile & qu'on honore sous le nom de zèle. Ces dissensions enfantèrent des écoles , des docteurs , un tribunal , une hiérarchie. Le christianisme avoit commencé par des pêcheurs qui ne savoient que l'évangile ; il fut achevé par des évêques qui formèrent l'église. Alors il gagna de proche en proche , & parvint jusqu'à l'oreille des empereurs. Les uns le tolérèrent par mépris , par crainte , par intérêt ou par humanité ; les autres le persécutèrent. La persécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le silence & la proscription , la clémence & la rigueur ; tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'esprit humain , le fit adopter à sa naissance , comme elle l'a fait souvent rejeter dans sa vieillesse. Cette indépendance , moins amoureuse de la vérité que de la nouveauté , devoit lui donner des sectateurs , quand il n'auroit pas eu tous les caractères propres à le faire respecter.

Le

Le paganisme démasqué par la philosophie, & décrié par les pères de l'église, avec des temples assez nombreux, mais des prêtres qui n'étoient pas riches, croula de jour en jour, & céda sa place au nouveau culte. Celui-ci pénétra dans le cœur des femmes par la dévotion qui s'unit si bien à la tendresse, & dans l'esprit des enfans qui aiment les prodiges & la morale même la plus sévère. C'est par-là qu'il entra dans les cours, où tout ce qui peut devenir passion est sûr de trouver accès. Un prince qui, baigné dans le sang de sa famille, s'étoit comme endormi dans des bras impurs; ce prince qui avoit de grands crimes & de grandes foiblesses à expier, embrassa le christianisme qui lui pardonnoit tout en faveur de son zèle, & auquel il donna tout pour être délivré de ses remords.

Constantin au lieu d'unir à sa couronne le pontificat quand il se fit chrétien, comme ils étoient unis dans la personne des empereurs, païens, accorda au clergé tant de richesses & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut suivi d'un despotisme ecclésiastique tout-à-fait nouveau.

Une ignorance profonde étoit le plus sûr appui de cet ascendant sur les esprits. Les pontifes de Rome répandirent ces ténèbres en déclarant la guerre à tout espèce d'érudition païenne. S'il se fit de tems en tems quelques efforts pour dissiper cette obscurité, ils furent étouffés par les supplices.

Tandis que les papes désabusoient les esprits de leur autorité par l'abus même qu'ils en faisoient, la lumière vint d'Orient en Occident. Dès que les chefs-d'œuvre de l'antiquité eurent ramené le goût des bonnes études, la raison recouvra quelques-uns des droits qu'elle avoit perdus. L'histoire de l'église fut approfondie, & l'on y découvrit les faux titres de la cour de Rome. Une partie de l'Europe en secoua le joug. Un moine lui fit perdre presque toute l'Allemagne, presque tout le Nord; un chanoine quelques provinces de France; & un roi pour une femme, l'Angleterre entière. Si d'autres souverains maintinrent avec fermeté la religion catholique dans leurs possessions, ce fut peut-être parce



qu'elle étoit plus favorable à cette obéissance aveugle & passive qu'ils exigent des peuples, & que le clergé romain a toujours prêchée pour ses intérêts.

Cependant le desir de conserver d'une part l'autorité pontificale, de l'autre l'envie de la renverser, ont enfanté deux systèmes opposés. Les théologiens catholiques ont entrepris même avec succès de prouver que les livres saints ne sont point par eux-mêmes la pierre de touche de l'orthodoxie. Ils ont démontré que depuis la première prédication de l'évangile jusqu'à nos jours, les écritures diversement entendues avoient donné naissance aux opinions les plus opposées, les plus extravagantes, les plus impies; & qu'avec cette parole divine on a pu soutenir les dogmes les plus contradictoires, tant qu'on n'a suivi que le sentiment intérieur pour interprète de la révélation.

Les écrivains de la religion réformée ont fait voir l'absurdité qu'il y auroit à croire un seul homme continuellement inspiré du ciel sur un trône ou dans une chaire qui fut le siège des vices les plus monstrueux; où la dissolution se vit assise à côté de l'inspiration; où l'adultère & le concubinage profanèrent les idoles revêtues du caractère & du nom de la sainteté; où l'esprit de mensonge & d'artifice dirigea les prétendus oracles de la vérité. Ils ont démontré que l'église assemblée en concile & composée de prélats intriguans sous les empereurs de la primitive église, ignorans & débauchés dans les tems de barbarie, ambitieux & fastueux dans les siècles de schisme; qu'une telle église ne devoit pas être plus éclairée de lumières surnaturelles que le vicaire de Jésus; que l'esprit de Dieu ne se communiquoit pas plus visiblement à deux cens pères du concile qu'au saint père, souvent le plus méchant des hommes; que des Allemands & des Espagnols sans science, des François sans mœurs, & des Italiens sans aucune vertu, n'étoient pas aussi disposés à l'esprit de révélation qu'un simple troupeau de payfans qui cherchent Dieu de bonne foi dans la prière & le travail. Enfin s'ils n'ont pu soutenir leur nouveau système aux yeux de la raison, ils ont très-bien détruit celui de l'ancienne église.

Au milieu de ces ruines , la philosophie s'est élevée , & elle a dit. Si le texte de l'écriture n'a pas la clarté, la précision, l'authenticité nécessaires pour être l'unique règle infaillible de culte & de dogme. Si la tradition de l'église depuis ses premiers siècles jusqu'au tems de Luther & de Calvin s'est corrompue elle-même avec les mœurs des prêtres & des fidèles ; si les conciles ont chancelé, varié, décidé contradictoirement dans leurs assemblées ; s'il est indigne de la divinité de communiquer son esprit & sa parole à un seul homme débauché quand il est jeune, imbécille quand il est vieux, sujet enfin dans tous les âges aux passions, aux erreurs, aux infirmités de l'homme : il ne reste aucun appui solide & constant à l'infailibilité de la foi chrétienne. Ainsi cette religion n'est pas d'institution divine, ou Dieu n'a pas voulu qu'elle fût éternelle.

Ce dilemme est très-embarrassant. Tant que le sens des écritures demeurera susceptible des contestations qu'il a toujours éprouvées, & la tradition aussi problématique qu'elle l'a paru par les travaux immenses des théologiens de différentes communions, le christianisme ne pourra s'appuyer que sur l'autorité civile, que sur le pouvoir du magistrat. La propre force de la religion qui soumet l'esprit & retient la conscience par la persuasion, cette force lui manquera.

Aussi ces disputes ont-elles peu-à-peu conduit les nations qui avoient secoué le joug d'une autorité regardée jusqu'alors comme infaillible plus loin qu'on ne l'avoit prévu. Elles ont assez généralement rejeté de l'ancien culte ce qui contrarioit leur raison, & n'ont conservé qu'un christianisme dégagé de tous les mystères. La révélation elle-même a été abandonnée, mais plus tard, dans ces régions par quelques hommes plus audacieux, ou qui se croyoient plus éclairés que la multitude. Une manière de penser si fière, si indépendante, s'est étendue avec le tems aux états qui étoient restés asservis à Rome. Comme dans ces contrées, les lumières avoient fait moins de progrès, & que les opinions étoient plus gênées, la licence y a été portée jusqu'à sa dernière limite, l'athéisme ; système ou d'un atrabilaire qui ne voit que

du désordre dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir, ou d'une classe de philosophes qui ne sont ni atrabilaires ni méchants, mais qui croient trouver dans les propriétés d'une matière éternelle la cause suffisante de tous les phénomènes qui nous frappent d'admiration.

Par une impulsion fondée dans la nature même des religions, le catholicisme tend sans cesse au protestantisme; le protestantisme au focinianisme; le focinianisme au déisme; le déisme au scepticisme. L'incrédulité est devenue trop générale, pour qu'on puisse espérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'ascendant dont ils ont joui durant tant de siècles. Qu'ils soient toujours librement suivis par ceux de leurs sectateurs que leur conscience y attache, par tous ceux qui y trouvent des consolations, & un encouragement à leurs devoirs de citoyen : mais que toutes les sectes, dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public, trouvent généralement la même indulgence. Il feroit de la dignité comme de la sagesse de tous les gouvernemens, d'avoir un même code moral de religion dont il ne feroit pas permis de s'écarter, & de livrer le reste à des discussions indifférentes au repos du monde. Ce feroit le plus sûr moyen d'éteindre insensiblement le fanatisme des prêtres, & l'enthousiasme des peuples.

C'est en partie à la découverte du Nouveau-Monde qu'on devra la tolérance religieuse qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera cette tolérance. La persécution ne feroit que hâter la chute des religions dominantes. L'industrie & la lumière ont pris chez les nations un cours, un ascendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des sociétés. L'esprit humain est désabusé de l'ancienne superstition. Si l'on ne profite de cet instant pour le guider & le rendre à l'empire de la raison, il faut que la masse générale des hommes qui a besoin d'espérances & de craintes, se livre à des superstitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux siècles à épuiser cette fureur de zèle qui dévorait la terre. Les dépredations des Espagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme.



En établissant leur religion par le fer & par le feu dans des pays dévastés & dépeuplés, ils l'ont rendu odieuse en Europe; & leurs cruautés ont détaché plus de catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les sectes dans l'Amérique Septentrionale, a nécessairement étendu l'esprit de tolérance au loin, & soulagé nos contrées de guerres de religion. Les missions nous ont délivré de ces esprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui sont allés porter les torches & les glaives de l'évangile au-delà des mers. La navigation & les longs voyages ont insensiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la superstition. La différence des cultes & des nations, a familiarisé les esprits les plus grossiers avec une sorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les sectes les plus opposées, a refroidi la haine religieuse qui les divisoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du dérèglement dans les mœurs, & de l'avarice dans les ames; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le gouvernement & l'intérêt social ou national qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication est établie entre les deux hémisphères de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faisoit l'espérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La variété, la multiplicité des objets que l'industrie a présentés à l'esprit & aux sens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les sentimens. Les caractères se sont émouffés; & le fanatisme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples désœuvrés. Les causes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement sur les gouvernemens.

La société vient naturellement de la population, & le gouvernement tient à l'état social. En considérant le peu de besoins que la nature donne à l'homme, en proportion des ressources qu'elle lui présente; le peu de secours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaison des peines & des maux qu'il y

II.  
Gouvernement.

entasse ; son instinct commun à tous les êtres vivans , pour l'indépendance & la liberté ; une multitude de raisons prises de sa constitution physique : on a voulu douter si la sociabilité étoit aussi naturelle à l'espèce humaine qu'on le pense ordinairement.

On a comparé les hommes isolés à des ressorts épars. Si dans l'état de nature , sans législation , sans gouvernement , sans chefs , sans magistrats , sans tribunaux , sans loix , un de ces ressorts en choquoit un autre , ou celui-ci brisoit le premier , ou il en étoit brisé , ou ils se brisoient tous deux. Mais lorsqu'en les rassemblant & les ordonnant on en eut formé ces énormes machines qu'on appelle sociétés , où , bandés les uns contre les autres , ils agissent & réagissent avec toute la violence de leur énergie particulière , on créa artificiellement un véritable état de guerre , & d'une guerre variée par une multitude innombrable d'intérêts & d'opinions. Ce fut bien un autre désordre , lorsque deux , trois , quatre ou cinq de ces terribles machines vinrent à se heurter en même tems. C'est alors qu'on vit dans la durée de quelques heures , plus de ressorts brisés , mis en pièces , qu'il n'y en auroit eu pendant la durée de vingt siècles , avant ou sans cette sublime institution. C'est ainsi qu'on fait la satire des premiers fondateurs des nations , par la supposition d'un état sauvage , idéal & chimérique. Jamais les hommes ne furent isolés , comme on les montre ici. Ils portèrent en eux un germe de sociabilité qui tendoit sans cesse à se développer. Ils auroient voulu se séparer , qu'ils ne l'auroient pu ; ils l'auroient pu , qu'ils ne l'auroient pas dû , les vices de leur association se compensant par de plus grands avantages.

La foiblesse & la langueur de l'enfance de l'homme ; la nudité de son corps sans poil & sans plume ; la perfectibilité de son esprit , suite nécessaire de la durée de sa vie ; l'amour maternel qui croît avec les soins & les peines , qui , après avoir porté son fruit neuf mois dans ses entrailles , l'allait & le porte des années entières dans ses bras ; l'attachement réciproque , né de cette habitude entre deux êtres qui se soulagent & se caressent ; la multiplication des signes communicatifs dans une organisation ,

qui joint aux accens de la voix , communs à tant d'animaux , le langage des doigts & des gestes particuliers à l'espèce humaine ; les événemens naturels qui peuvent rapprocher de cent façons , & réunir des individus errans & libres ; les accidens & les besoins imprévus qui les forcent à se rencontrer pour la chasse , la pêche , ou même pour leur défense ; enfin l'exemple de tant d'espèces qui vivent en troupes , telles que les amphibiens & les monstres marins , les vols de grue & d'autres animaux , les insectes même qu'on trouve en bandes & en essaims : tous ces faits & ces raisonnemens semblent prouver que l'homme tend de sa nature à la sociabilité , & qu'il y arrive d'autant plus promptement , qu'il ne sauroit beaucoup peupler sous la Zone-Torride , sans se former en hordes errantes ou sédentaires , ni se répandre sous les autres Zones , sans s'associer à ses semblables , pour la proie & le butin qu'exige le besoin de se nourrir & de se vêtir.

De la nécessité de s'associer , dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état : c'est-à-dire , de former , par la combinaison de tous les instincts communs & particuliers , une combinaison générale , qui maintienne la masse & la pluralité des individus. Car si la nature pousse l'homme vers l'homme , c'est sans doute par une suite de cette attraction universelle , qui tend à la reproduction & à la conservation. Tous les penchans que l'homme porte dans la société , tous les plis qu'il y prend , devraient être subordonnés à cette première impulsion. Vivre & peupler étant la destination de toutes les espèces vivantes , il semble que la sociabilité , si c'est une des premières facultés de l'homme , devrait concourir à cette double fin de la nature , & que l'instinct qui le conduit à l'état social , devrait diriger nécessairement toutes les loix morales & politiques , au résultat d'une existence plus longue & plus heureuse pour la pluralité des hommes. Cependant , à ne considérer que l'effet , on diroit que toutes les sociétés n'ont pour principe ou pour suprême loi , que la *sûreté de la puissance dominante*. D'où vient ce contraste singulier , entre la fin & les moyens , entre les loix de la nature & celles de la politique ?



C'est une question à laquelle il est difficile de répondre solidement, sans se former des notions justes de la nature, de la succession des différens gouvernemens ; & l'histoire ne nous est presque d'aucun secours sur ce grand objet. Tous les fondemens de la société actuelle se perdent dans les ruines de quelque catastrophe ou révolution physique. Par-tout, on voit les hommes chassés par les incendies de la terre ou par les feux de la guerre, par les débordemens des eaux ou par des insectes dévorans, par la disette ou par la famine, se réunir dans un coin du monde inhabité ; ou se disperser, se répandre dans des lieux déjà peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie. Mais pour parvenir à quelque résultat qui satisfasse la raison, il faut négliger ces secousses momentanées, & considérer les nations dans un état stationnaire & tranquille, qui laisse un libre cours à la production des phénomènes.

On a dit qu'il y avoit deux mondes, le physique & le moral. Plus on aura d'étendue dans l'esprit & d'expérience, plus on sera convaincu qu'il n'y en a qu'un, le physique qui mène tout, lorsqu'il n'est pas contrarié par des causes fortuites, sans lesquelles on eût constamment remarqué le même enchaînement dans les événemens moraux les plus surprenans, tels que l'origine des idées religieuses, les progrès de l'esprit humain, les découvertes des vérités, la naissance & la succession des erreurs, le commencement & la fin des préjugés, la formation des sociétés & l'ordre périodique des différens gouvernemens.

Tous les peuples policés ont été sauvages ; & tous les peuples sauvages, abandonnés à leur impulsion naturelle, étoient destinés à devenir policés. La famille fut la première société ; & le premier gouvernement fut le gouvernement patriarcal, fondé sur l'amour, l'obéissance, & le respect. La famille s'étend & se divise. Des intérêts opposés, suscitent la guerre entre des frères qui se méconnoissent. Un peuple fond les armes à la main sur un autre. Le vaincu devient l'esclave du vainqueur, qui se partage ses campagnes, ses enfans, ses femmes. La contrée est gouvernée

par

par un chef, par ses lieutenans & par ses soldats, qui représentent la partie libre de la nation, tandis que tout le reste est soumis aux atrocités, aux humiliations de la servitude. Dans cette anarchie, mêlée de jalousie & de férocité, la paix est bientôt troublée. Ces hommes inquiets marchent les uns contre les autres; ils s'exterminent. Avec le tems, il ne reste qu'un monarque ou un despote. Sous le monarque, il est une ombre de justice; la législation fait quelques pas; des idées de propriété se développent; le nom d'esclave est changé en celui de sujet. Sous la suprême volonté du despote, ce n'est que la terreur, bassesse, flatterie, stupidité, superstition. Cette situation intolérable cesse, ou par l'assassinat du tyran, ou par la dissolution de l'empire; & la démocratie s'élève sur ce cadavre. Alors, pour la première fois, le nom sacré de patrie se fait entendre. Alors l'homme courbé relève sa tête, & se montre dans toute sa dignité. Alors les fautes se remplissent de faits héroïques. Alors, il y a des pères, des mères, des enfans, des amis, des concitoyens, des vertus publiques & domestiques. Alors les loix règnent, le génie prend son essor, les sciences naissent, les travaux utiles ne sont plus avilis.

Malheureusement cet état de bonheur n'est que momentané. Par-tout les révolutions, dans le gouvernement, se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Il y a peu de contrées qui ne les aient toutes essuyées, & il n'en est aucune qui, avec le tems, n'achève ce mouvement périodique. Toutes suivront plus ou moins souvent, un cercle réglé de malheurs & de prospérités, de liberté & d'esclavage, de mœurs & de corruption, de lumière & d'ignorance, de grandeur & de foiblesse; toutes parcourront tous les points de ce funeste horizon. La loi de la nature, qui veut que toutes les sociétés gravitent vers le despotisme & la dissolution, que les empires naissent & meurent, ne fera suspendue pour aucune. Tandis que semblables à l'aiguille, qui marque la direction constante des vents, elles avancent ou rétrogradent, voyons comment l'Europe est arrivée à l'état de police où nous la voyons.

Un homme d'un profond génie & d'un caractère implacable,

quoiqu'il soit appelé dans l'histoire le plus doux des humains, affranchit les Hébreux de l'esclavage, par des prodiges, & se fert de l'autorité du ciel, au nom duquel il les opère, pour étouffer en eux tout sentiment de commiseration. Les peuples sont impitoyablement exterminés. Les hommes, les femmes, les enfans, les nouveaux nés, ceux qui sont encore dans le sein de leur mère, les animaux même sont massacrés. Les fautes de la nation qu'il conduit, sont cruellement châtiées. Le moindre signe de révolte, le plus léger murmure enfonce le glaive dans la gorge du coupable, ou entr'ouvre des gouffres sous ses pieds. Ce n'est jamais lui, c'est toujours Dieu qui se venge. Il plonge le peuple dans la misère, en le dépouillant du peu d'or qu'il possède. Il laisse en mourant des chefs animés de son esprit. Il avoit préparé par la terreur & par la stupidité, le gouvernement théocratique, auquel succéda le gouvernement monarchique ; si l'on peut donner ce nom à une constitution, sous laquelle des rois tyrans de leurs sujets, sont les esclaves du sacerdoce. Cette singulière nation garde son caractère primitif sous les vicissitudes de sa destinée. Le Juif vaincu, subjugué, dispersé, haï, méprisé, reste Juif. Avec ses annales sous son bras, il promène la Palestine dans tous les climats. Quelle que soit la région qu'il habite, il vit dans l'attente d'un libérateur, & meurt les regards attachés sur son ancien temple.

La Grèce vit ses états fondés par des brigands, qui détruisirent quelques monstres & beaucoup d'hommes, afin d'être rois. C'est-là que pendant une assez courte durée, du moins à dater des tems héroïques, & dans une enceinte assez étroite, on a le spectacle présent de toutes les espèces de gouvernemens, de l'aristocratie, de la démocratie, de la monarchie, du despotisme, & d'une anarchie que l'approche de l'ennemi commun suspend, sans l'éteindre. C'est-là que la menace imminente de la servitude fait éclore & perpétue le patriotisme, qui amène à sa suite la naissance de tous les grands talens ; des modèles sublimes de tous les vices & de toutes les vertus ; une multitude d'écoles de la sagesse au milieu de la débauche ; & des exemples dans tous les



beaux arts, que l'art imitera dans tous les siècles & n'égalerà jamais. Le Grec fut un peuple frivole, plaifant, menteur & ingrat. Le Grec fut le feul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut-être fur la terre.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troie, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grèce & de l'Italie : mais de cette écume du genre-humain fortit un peuple de héros, fléau de toutes les nations, vautour de lui-même ; un peuple plus étonnant qu'admirable ; grand par fes qualités ; digne d'exécration, par l'ufage qu'il en fit au tems de la république ; le peuple le plus lâche, le plus corrompu fous fes empereurs ; un peuple, dont un des hommes les plus vertueux de fon fiècle difoit : Si les rois font des bêtes féroces, qui dévorent les nations, quelle bête eft-ce donc que le peuple Romain qui dévore les rois ?

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains fi nombreux. Le caractère & les mœurs des conquérans, paffant prefque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumière de Rome favante, retombèrent dans les ténèbres des Scythes ftupides & féroces. Durant des fiècles d'ignorance, la force faifant toujours la loi, & le hafard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord, les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations, empêchèrent les loix de fe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, plufieurs chefs ou tyrans dépecèrent en fiefs chaque vafte monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un feul homme ou de plufieurs, fut toujours écrasé, mutilé, foulé par ces démembrements de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voifins, au lieu de nos grandes & fuperbes guerres de nation à nation.

Cependant, une fermentation continuelle conduifoit les nations à prendre une forme, une confiftance. Les rois voulurent s'élever fur les ruines de ces hommes ou de ces corps puiffans, qui perpétuoient les troubles ; & ils employèrent, pour y réuffir,

le secours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit; & on lui donna des loix plus raisonnées qu'il n'en avoit eues.

La servitude avoit abattu sa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du ressort, & le commerce, qui suivit la découverte du Nouveau-Monde, augmenta toutes ses facultés, en répandant une émulation universelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, sans diminuer celui du clergé, sans favoriser ou préparer le discrédit des opinions religieuses. Les novateurs qui osèrent attaquer l'église, furent appuyés du trône. Dès-lors l'esprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raison, il découvrit les véritables principes du gouvernement. Luther & Colomb étoient nés, l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura son horizon pour des siècles. L'un de ces hommes ranima tous les esprits, l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert les routes de l'industrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque succès, à corriger ou à perfectionner la législation, d'où dépend la félicité des hommes: mais cet esprit de lumière n'est pas arrivé jusqu'au Turc.

Les Turcs ne furent connus en Asie qu'au commencement du treizième siècle, tems où les Tartares, dont ils étoient une tribu, firent des incursions fréquentes sur les terres de l'empire d'Orient, comme en avoient fait autrefois les Goths dans les provinces d'Occident. C'est en treize cens qu'Ottoman fut déclaré sultan par sa nation, qui vivant jusqu'alors de butin ou vendant ses services à quelque prince d'Asie, n'avoit point encore songé à former un empire indépendant. Ottoman devint chef, parmi ces barbares, comme un sauvage distingué par sa bravoure, le devient parmi ses égaux: car les Turcs n'étoient alors qu'une horde fixée à côté de peuples demi-civilisés.

Sous ce prince & ses successeurs, la puissance Ottomane faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Rien ne lui résistoit. Des princes élevés dans des camps & nés capitaines; des armées

accoutumées à la victoire par des guerres continuelles & mieux disciplinées que les Chrétiens, réparoient les vices d'un mauvais gouvernement.

Constantinople, prise en 1453 par Mahomet, devint la capitale de leur empire; & les princes de l'Europe, plongés dans l'ignorance & la barbarie, n'auroient opposé qu'une digne impuissante à ce torrent débordé, si les premiers successeurs de Mahomet, à la tête d'une nation qui conservoit encore les mœurs, le génie & la discipline de ses fondateurs, n'eussent été obligés d'interrompre leurs expéditions en Pologne, en Hongrie, ou sur les domaines de la république de Venise, pour se porter tantôt en Asie, tantôt en Afrique, ou contre des sujets rebelles, ou contre des voisins inquiets. Leur fortune commença à décroître, aussi-tôt qu'ils divisèrent leurs forces. Des succès moins rapides & moins brillans firent perdre à leurs armées cette confiance qui étoit l'ame de leurs exploits. Le reste de l'empire écrasé sous le despotisme le plus rigoureux n'étoit rien. Les conquêtes ne lui avoient donné aucune force réelle, parce qu'on n'avoit pas su les mettre à profit par de sages réglemens. Détruissant pour conserver, les vainqueurs n'avoient rien acquis. Ils ne régnoient que dans des provinces dévastées, & sur les débris des puissances qu'ils avoient ruinées.

Tandis qu'une prospérité trompeuse préparoit la décadence de l'empire Ottoman, une révolution contraire s'opéroit dans la Chrétienté. Les esprits commençoient à s'éclairer. Des principes moins insensés s'introduisoient dans la Pologne. Le gouvernement féodal, source féconde de tant de maux & qui duroit depuis si long-tems, faisoit place dans plusieurs états à un gouvernement plus régulier. Dans d'autres, il se dénaturait peu-à-peu, ou par des loix, ou par des coutumes nouvelles auxquelles des circonstances heureuses le forçoient de se prêter. Enfin, il se forma dans le voisinage des Turcs, une puissance capable de leur résister. Je veux parler de l'avènement de Ferdinand au trône de Hongrie. Ce prince, maître des possessions de la maison d'Autriche en Allemagne, étoit encore assuré



par sa couronne impériale , de puissans secours contre l'ennemi commun.

Un gouvernement militaire tend au despotisme ; & réciproquement dans tout gouvernement despotique , le soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine. Le prince affranchi de toute loi qui restreigne son pouvoir , ne manque pas d'en abuser , & ne commande bientôt qu'à des esclaves qui ne prennent aucun intérêt à son sort. Celui qui écrase ne trouve point de défenseur , parce qu'il n'en mérite point. Sa grandeur manque de base. Il craint , par la raison même qu'il s'est fait craindre. L'usage de la milice contre ses sujets , apprend à cette milice même ce qu'elle peut contre lui. Elle essaie ses forces ; elle se mutine ; elle se révolte. L'impuissance du prince la rend insolente. Son esprit devient celui de la sédition ; & c'est alors qu'elle décide , & du maître & de ses ministres.

Soliman , instruit par les troubles intérieurs qui avoient agité l'empire sous les règnes de Bajazet II & de Selim II , des dangers dont lui & ses successeurs étoient menacés , n'imagina rien de mieux qu'une loi qui ôtoit aux princes de sa maison , & le commandement des armées , & le gouvernement des provinces. Ce fut en ensevelissant dans l'obscur oisiveté d'un ferrail ceux à qui leur naissance donnoit quelque prétention à l'empire , qu'il se promit d'ôter aux janissaires tout prétexte de sédition. Il se trompa. Cette mauvaise politique ne fit qu'accroître le mal , d'un mal peut-être encore plus grand. Ses successeurs , corrompus par une molle éducation , portèrent en imbécilles le glaive qui avoit fondé , qui avoit étendu l'empire. Des princes ignorans , qui n'avoient fréquenté que des femmes & conversé qu'avec des eunuques , se trouvèrent revêtus d'une autorité sans bornes , dont l'abus le plus inoui combla la haine & la misère de leurs sujets , & les précipita dans la dépendance absolue du janissaire devenu plus avare & plus indocile que jamais. Si le hasard conduisit quelquefois au trône un souverain digne de l'occuper , il en fut chassé par des ministres , ennemis d'un maître qui pouvoit restreindre leur autorité & éclairer leur conduite.

Quoique le grand-seigneur possède de vastes domaines , quoique la situation de ses états doive l'intéresser aux querelles des princes Chrétiens , il n'entre presque pour rien dans le système général de l'Europe. C'est l'effet de l'ignorance du ministère de la Porte , de ses préjugés , de l'immobilité de ses principes , des autres vices qui découlent du despotisme & qui perpétueront sa mauvaise politique : car le grand épouvantail du tyran , c'est la nouveauté. Il croit que tout est bien ; & en effet , rien ne s'avance plus rapidement à la perfection que le despotisme. Le meilleur des princes laisse toujours beaucoup de bien à faire à ses successeurs ; un premier despote ne laisse presque jamais de mal à faire à un second. D'ailleurs , comment un grand-seigneur abruti dans les voluptés d'un ferrail soupçonneroit-il que l'administration de ses états est détestable ? comment n'admireroit-il pas la merveilleuse justesse des ressorts , l'harmonie prodigieuse des principes & des moyens qui tous concourent au but unique , au but par excellence , sa puissance la plus illimitée , & la servitude la plus profonde de ses sujets. Le sort de tant de prédécesseurs ou poignardés ou étranglés , n'en instruit aucun.

Jamais les sultans n'ont changé de principes. Le cimeterre est toujours , à Constantinople , l'interprète de l'alcoran. Si le ferrail ne voit pas le grand-seigneur entrer & sortir , comme le tyran de Maroc , une tête à la main & dégouttant de sang , une nombreuse cohorte de satellites se charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par son maître , égorge aussi son bourreau : mais satisfait de cette vengeance momentanée , il ne songe point à la sûreté de l'avenir , au bonheur de sa postérité. C'est trop de soins pour des Orientaux , que de veiller à la sûreté publique , par des loix pénibles à concevoir , à discuter , à conserver. Si leur tyran pousse trop loin les vexations & les cruautés , on demande la tête du visir , on fait tomber celle du despote , & tout est à sa place. Cette remontrance , qui devrait être le privilège de la nation entière , n'est que celle des janissaires. Les hommes même les plus puissans de l'empire , n'ont pas la première idée du droit des nations. Comme en Turquie la sûreté person-

nelle est le partage d'un état abject , les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du gouvernement. Un pacha vous dira qu'un homme comme lui n'est pas fait pour terminer paisiblement sa carrière dans un lit , comme un homme obscur. On voit souvent des veuves se glorifier de ce que leurs maris , qu'on vient d'étrangler , leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

C'est à ce point d'extravagance que l'homme est amené , lorsque la tyrannie est consacrée par des idées religieuses ; & il faut que tôt ou tard elle le soit. Quand l'homme cesse de s'honorer de ses chaînes aux yeux de la divinité , il les regarde avec mépris & il ne tarde pas à les briser. Si l'apothéose des tyrans de Rome n'eût pas été une momerie , Tibère n'eût pas été étouffé , les meurtres commis par Néron n'auroient pas été vengés. L'oppression autorisée par le ciel inspire un tel mépris pour la vie , que l'esclave va jusqu'à tirer vanité de sa propre bassesse. Il est fier d'être devenu aux yeux de son maître un être assez important , pour qu'on ne dédaigne pas de le faire mourir. Quelle différence de l'homme à l'homme ! le Romain se tuera dans la crainte de devoir la vie à son égal ; le Musulman se glorifiera d'un arrêt de mort prononcé par son maître. L'imagination qui mesure la distance de la terre au firmament ne mesure pas celle-ci. Mais ce qui achève de la confondre , c'est que l'assassinat d'un despote aussi profondément révééré , loin d'exciter l'horreur , ne fait pas la moindre sensation. Celui qui lui auroit , il n'y a qu'un moment , présenté sa tête avec joie , regarde froidement la sienne abattue par le cimeterre. Il semble vous dire par son indifférence : que m'importe que ce tyran soit mort ou vivant , l'honneur d'être étranglé ne sauroit me manquer sous son successeur ?

Les Russes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés , quoiqu'ils soient soumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouissent d'une administration plus supportable , de quelques réglemens écrits ; elles osent penser ou dire que leur gouvernement est limité : mais quel homme éclairé ont-elles persuadé ? Dès que le prince institue les loix & les abolit , les  
étend



étend & les restreint, en permet ou suspend l'exercice à son gré; dès que l'intérêt de ses passions est la seule règle de sa conduite; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit; dès qu'il crée le juste & l'injuste; dès que son caprice devient loi, & que sa faveur est la mesure de l'estime publique: si ce n'est pas là le despotisme, qu'on nous dise quelle espèce de gouvernement ce pourroit être?

Dans cet état de dégradation, que font les hommes? Leurs regards contraints n'osent se lever vers la voûte des cieux. Ils manquent également, & de lumière pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en sentir la honte. Eteint dans les entraves de la servitude, leur esprit n'a pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être. On pourroit douter si ces esclaves ne sont pas aussi coupables que leurs tyrans; & si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui ont l'insolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la savent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le gouvernement le plus heureux, seroit celui d'un despote juste, ferme, éclairé. Quelle extravagance! ne peut-il pas arriver que la volonté de ce maître absolu, soit en contradiction avec la volonté de ses sujets? Alors, malgré toute sa justice & toutes ses lumières, n'auroit-il pas tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage? Est-il jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettans comme un troupeau de bêtes? On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour passer dans un plus gras: mais ne seroit-ce pas une tyrannie, d'employer la même violence avec une société d'hommes? S'ils disent, nous sommes bien ici; s'ils disent même d'accord, nous y sommes mal, mais nous voulons y rester; il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines, par la voie de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, seroit criminel, par la seule raison qu'il auroit outrepassé ses droits. Il seroit criminel pour le présent & pour l'avenir: car, s'il est éclairé & juste, son successeur, sans être héritier de sa raison & de sa

vertu, héritera sûrement de son autorité, dont la nation fera la victime. Un premier despote juste, ferme, éclairé, est un grand mal; un second despote juste, ferme, éclairé, feroit un plus grand mal; un troisième qui leur succéderoit avec ces grandes qualités feroit le plus terrible fléau dont une nation pourroit être frappée. On sort de l'esclavage où l'on est précipité par la violence; on ne sort point de celui où l'on a été conduit par le tems & par la justice. Si le sommeil d'un peuple est l'avant-coureur de la perte de sa liberté; quel sommeil plus doux, plus profond & plus perfide que celui qui a duré trois règnes, pendant lesquels on a été bercé par les mains de la bonté ?

Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire, même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'est pas autre que celle de ce cacique à qui l'on demandoit s'il avoit des esclaves, & qui répondit : *des esclaves ! je n'en connois qu'un dans ma contrée, & cet esclave-là, c'est moi.*

Il est d'autant plus important de prévenir l'établissement du pouvoir arbitraire & les calamités qui en sont la suite infaillible, que le remède à de si grands maux est impossible au despote lui-même. Occupât-il le trône un demi-siècle ? Son administration fût-elle tout-à-fait tranquille ; eût-il les lumières les plus étendues ; quand son zèle pour le bonheur des peuples ne se ralentiroit pas un seul instant, rien ne feroit encore fait. L'affranchissement, ou ce qui est le même sous un autre nom, la civilisation d'un empire est un ouvrage long & difficile. Avant qu'une nation ait été confirmée par l'habitude dans un attachement durable pour ce nouvel ordre de choses, un prince peut par ineptie, par indolence, par préjugé, par jalousie, par prédilection pour les anciens usages, par esprit de tyrannie, anéantir ou laisser tomber tout le bien opéré pendant deux ou trois règnes. Aussi tous les monumens attestent-ils que la civilisation des états a plus été l'ouvrage des circonstances que de la sagesse des souverains. Les nations ont toutes oscillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, jusqu'à ce que des causes imprévues les aient amené à un aplomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement.

Ces causes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civiliser la Russie ? Qu'il nous soit permis d'en douter.

D'abord, le climat de cette région est-il bien favorable à la civilisation & à la population, qui tantôt en est la cause & tantôt l'effet ? La rigueur du froid n'y exige-t-elle pas la conservation des grandes forêts & par conséquent de grands espaces déserts ? Une longueur excessive des hivers suspendant les travaux sept ou huit mois de l'année, la nation, durant ce tems d'engourdissement, ne se livre-t-elle pas au jeu, au vin, à la débauche, à l'usage immodéré des liqueurs fortes ? Peut-on introduire de bonnes mœurs malgré le climat ? Est-il possible que des peuples barbares se civilisent sans avoir des mœurs ?

L'immense étendue de l'empire, qui embrasse tous les climats depuis le plus froid jusqu'au plus chaud, n'oppose-t-elle pas un puissant obstacle au législateur ? Un même code pourroit-il convenir à tant de régions diverses ; & la nécessité de plusieurs codes n'est-elle pas la même chose que l'impossibilité d'un seul ? Conçoit-on le moyen d'assujettir à une même règle des peuples qui ne s'entendent pas, qui parlent dix-sept à dix-huit langues différentes, & qui gardent de tems immémorial des coutumes & des superstitions auxquelles ils sont plus attachés qu'à leur vie même ?

L'autorité s'affoiblissant à mesure que les sujets s'éloignent du centre de la domination, se fait-on obéir à mille lieues de l'endroit d'où partent les ordres ? Si l'on me répond que la chose est possible par l'action des agens du gouvernement, je répliquerai par le mot d'un de ces préposés indiscrets, qui révéla ce qui se passoit au fond de l'ame de tous les autres : *Dieu est bien haut ; l'empereur est bien loin ; & je suis le maître ici.*

L'empire se trouvant partagé en deux classes d'hommes, celle des maîtres & celle des esclaves, comment rapprocher des intérêts si opposés ? Jamais les tyrans ne consentiront librement à l'extinction de la servitude, & pour les amener à cet ordre de choses, il faudra les ruiner ou les exterminer. Mais cet obstacle surmonté, comment élever de l'abrutissement de l'esclavage au



fentiment & à la dignité de la liberté, des peuples qui y font tellement étrangers, qu'ils deviennent impotens ou féroces, quand on brise leurs fers. Ces difficultés donneront, fans doute, l'idée de créer un tiers-état : mais par quels moyens ? Ces moyens fussent-ils trouvés ; combien il faudroit de siècles pour en obtenir un effet sensible !

En attendant la formation de ce tiers-état, qu'on pourroit accélérer peut-être par des colons appelés des contrées libres de l'Europe, il faudroit une sûreté entière pour les personnes & les propriétés. Or se trouve-t-elle dans un pays où les tribunaux font occupés par les seuls seigneurs ; où ces espèces de magistrats se favorisent tous réciproquement ; où il n'y a contre eux & contre leurs créatures aucune poursuite dont l'indigène & l'étranger puissent se promettre la réparation des torts qu'on leur a faits ; où la vénalité dispose des jugemens dans toutes sortes de contestations. Nous demanderons s'il peut y avoir de civilisation sans justice, & comment on établira la justice dans un pareil empire.

Les villes y font éparfées sur un terrain immense. Il n'y a point de chemin, & ceux qu'on y pourroit construire feroient bientôt dégradés par le climat. Aussi la désolation est-elle universelle, lorsqu'un hiver humide arrête toute communication. Parcourez toutes les contrées de la terre ; & par-tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples font barbares, & vous ne vous tromperez que du plus au moins. Dans cet état de choses, le plus grand bonheur qui pût arriver à une contrée énormément étendue, ne feroit-ce pas d'être démembrée par quelque grande révolution, & d'être partagée en plusieurs petites souverainetés contiguës, d'où l'ordre introduit dans quelques-unes, se répandroit dans les autres ? S'il est très-difficile de bien gouverner un grand empire civilisé, ne l'est-il pas davantage de civiliser un grand empire barbare ?

La tolérance, il est vrai, subsiste à Pétersbourg, & y subsiste presque sans limites. Le judaïsme en est seul exclu. On a jugé ses sectateurs trop adroits ou trop faux dans le commerce, pour

livrer à leurs pièges un peuple qui n'étoit pas assez exercé pour s'en garantir. Cette tolérance dans la capitale, feroit un grand acheminement à la civilisation, si dans le reste de l'empire les peuples ne croupissoient pas dans les plus grossières superstitions; si ces superstitions n'étoient pas fomentées par un clergé nombreux, plongé dans la crapule & dans l'ignorance, sans en être moins respecté. Comment civilise-t-on un état sans l'intervention des prêtres, qui sont nécessairement nuisibles s'ils ne sont utiles?

La haute opinion qu'à l'exemple des Chinois, les Russes ont d'eux-mêmes, est un nouvel obstacle à la réformation. Ils se regardent de bonne foi comme le peuple le plus sensé de la terre, & sont confirmés dans ce fol orgueil par ceux d'entre eux qui ont visité le reste de l'Europe. Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de sa supériorité, & ne l'enrichissent que des vices qu'ils ont ramassés dans les diverses régions où le hasard les a conduits. Aussi un observateur étranger qui avoit parcouru la plus grande partie de l'empire, disoit-il, que *le Russe étoit pourri avant d'avoir été mûr.*

On pourroit s'étendre davantage sur les difficultés que la nature & les habitudes opposent opiniâtrement à la civilisation de la Russie. Examinons les moyens imaginés pour y parvenir.

Il est impossible d'en douter, Catherine a très-bien senti que la liberté étoit l'unique source du bonheur public. Cependant a-t-elle véritablement abdiqué l'autorité despotique? En lisant avec attention ses instructions aux députés de l'empire, chargés en apparence de la confection des loix, y reconnoît-on quelque chose de plus que le desir de changer les dénominations, d'être appelée monarque au lieu d'autocratrice, d'appeler ses peuples sujets au lieu d'esclaves? Les Russes, tout aveugles qu'ils sont, prendront-ils long-tems le nom pour la chose, & leur caractère sera-t-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'étoit proposé de lui donner?

Un souverain, quel que soit son génie, fait seul rarement des changemens de quelque importance, & plus rarement encore leur donne-t-il de la stabilité. Il lui faut des secours, & la Russie

n'en offre que pour les combats. Le soldat y est dur, sobre ; infatigable. L'esclavage qui lui a inspiré le mépris de la vie , s'est réuni à la superstition qui lui a inspiré le mépris de la mort. Il est persuadé que quelques forfaits qu'il ait commis , son ame s'élèvera au ciel , d'un champ de bataille. Mais les gens de guerre , s'ils défendent des provinces , ne les civilisent pas. On cherche autour de Catherine des hommes d'état , & l'on n'en trouve point. Ce qu'elle a fait seule peut étonner ; mais quand elle ne fera plus , qui la remplacera ?

Cette princesse fait élever dans des maisons qu'elle a fondées , de jeunes enfans des deux sexes avec le sentiment de la liberté. Il en sortira sans doute une race différente de la race présente. Mais ces établissemens ont-ils une base solide ? Se soutiennent-ils par eux-mêmes ou par les secours qu'on ne cesse de leur prodiguer ? Si le règne présent les a vus naître , le règne suivant ne les verra-t-il pas tomber ? Sont-ils bien agréables aux grands qui en voient la destination ? Le climat qui dispose de tout , ne prévaudra-t-il pas à la longue sur les bons principes ? La corruption épargnera-t-elle cette tendre jeunesse perdue dans l'immensité de l'empire , & assaillie de tous les côtés par l'exemple des mauvaises mœurs ?

On voit dans la capitale des académies de tous les genres , & des étrangers qui les remplissent. Ne feroient-ce pas d'inutiles & ruineux établissemens dans une région où les savans ne sont pas entendus , où il n'y a point d'occupation pour les artistes. Pour que les talens & les connoissances pussent prospérer , il faudroit qu'enfans du sol , ils fussent l'effet d'une population surabondante. Quand cette population parviendra-t-elle à ce degré d'accroissement dans un pays où l'esclave pour se consoler de la misère de sa condition , doit à la vérité produire le plus qu'il peut d'enfans , mais se soucier peu de les conserver ?

Tous ceux qui sont reçus , qui sont élevés dans l'hôpital récemment fondé des enfans-trouvés , sortent pour toujours de la servitude. Leurs descendans ne reprendront pas des fers ; & de même qu'en Espagne , il y a de vieux & de nouveaux chrétiens ,



il y aura en Russie les vieux & les nouveaux libres. Mais le produit de cette innovation n'en peut être proportionné qu'à la durée ; & peut-on compter sur quelque établissement durable là où la succession à l'empire n'est point encore inviolablement assurée , & où l'inconstance naturelle aux peuples esclaves , amène de fréquentes & subites révolutions ? Si les auteurs de ces complots n'y font pas corps comme en Turquie ; s'ils sont isolés , une sourde fermentation & une haine commune les rassemblent.

Il fut créé durant la dernière guerre une caisse de dépôt à l'usage de tous les membres de l'empire , même des esclaves. Par cette idée d'une politique saine & profonde , le gouvernement eut des fonds dont on avoit un besoin pressant , & il mit autant qu'il étoit possible les serfs à l'abri des vexations de leurs tyrans. Il est dans la nature des choses que la confiance accordée à ce papier-monnoie s'altère & tombe. Un despote ne doit pas obtenir du crédit ; & si quelques événemens singuliers lui en ont procuré , c'est une nécessité que les événemens qui suivent le lui fassent perdre.

Telles sont les difficultés qui nous ont paru s'opposer à la civilisation de l'empire Russe. Si Catherine II parvient à les surmonter , nous aurons fait de son courage & de son génie le plus magnifique éloge , & peut-être la meilleure des apologies , si elle succomboit dans ce grand projet.

Entre la Russie & le Danemarck , est la Suède. Voici son histoire ; & démêlez-y , si vous pouvez , sa constitution.

Une nation pauvre , est presque nécessairement belliqueuse ; parce que sa pauvreté même , dont le fardeau l'importune sans cesse , lui inspire tôt ou tard le desir de s'en délivrer ; & ce desir devient , avec le tems , l'esprit général de la nation , & le ressort du gouvernement.

Pour que le gouvernement d'un tel pays passe rapidement de l'état d'une monarchie tempérée à l'état du despotisme le plus illimité , il ne lui faut qu'une suite de souverains heureux à la guerre. Le maître , fier de ses triomphes , se croit tout permis ,

ne connoît plus de loi que sa volonté ; & ses soldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le servir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les peuples, de leur côté, n'osent refuser leurs bras à des chaînes qui leur sont présentées par celui qui joint à l'autorité de son rang, celle qu'il tient de l'admiration & de la reconnoissance.

Le joug imposé par le monarque victorieux des ennemis de l'état, pèse sans doute : mais on n'ose le secouer. Il s'appesantit même sous des successeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs sujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le despote à la merci de son peuple. Alors, ce peuple indigné de sa longue souffrance, ne manque guère de profiter de l'occasion, pour rentrer dans ses droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il passe en un clin d'œil, de l'esclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri ; c'est liberté. Mais comment s'assurer de ce bien précieux ? On l'ignore ; & voilà la nation divisée en diverses factions, mues par différens intérêts.

Entre ces factions, s'il en est une qui désespère de prévaloir sur les autres, elle se détache, elle oublie le bien général ; & plus jalouse de nuire à ses rivales que de servir la patrie, elle se range autour du souverain. A l'instant il n'y a plus que deux partis dans l'état, distingués par deux noms, qui, quels qu'ils soient, ne signifient jamais que royalistes & anti-royalistes. C'est le moment des grandes secousses ; c'est le moment des complots.

Quel est alors le rôle des puissances voisines ? Tel qu'il a été dans tous les tems & dans toutes les contrées ; c'est de semer des ombrages entre les peuples & leur chef ; c'est de suggérer aux sujets tous les moyens d'avilir, d'abaisser, d'anéantir la souveraineté ; c'est de corrompre ceux même qui sont rassemblés autour du trône ; c'est de faire adopter quelque forme d'administration également nuisible à tout le corps national, qu'elle appauvrit sous prétexte de travailler à sa liberté, & au souverain, dont elle anéantit toutes les prérogatives.

Alors

Alors le monarque trouve autant d'autorités opposées à la sienne, qu'il y a d'ordres différens dans l'état. Alors sa volonté n'est rien, sans le concours de ces différentes volontés. Alors il faut qu'il assemble, qu'il propose, qu'on délibère sur les choses de la moindre importance. Alors on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs sont des hommes, sur la malveillance desquels il peut compter.

Mais quel est alors l'état de la nation? Qu'a produit l'influence des puissances voisines? Elle a tout confondu, tout bouleversé, tout séduit par son argent & par ses merées. Il n'y a plus qu'un parti; c'est le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royalisme est une hypocrisie; l'anti-royalisme est une autre hypocrisie. Ce sont deux masques divers de l'ambition & de la cupidité. La nation n'est plus qu'un amas d'âmes scélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors n'est pas difficile à deviner. Il faut que les puissances étrangères qui ont corrompu la nation soient trompées dans leurs espérances. Elles ne se sont pas aperçues qu'elles en faisoient trop; que peut-être même elles faisoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faisoient que tenir courbé le nerf de la souveraineté, & que ce nerf venant un jour à se détendre avec toute l'impétuosité de son ressort, il ne se trouveroit aucun obstacle capable de l'arrêter; qu'il ne falloit qu'un homme & un instant pour produire cet effet inattendu.

Il est venu, cet instant; il s'est montré, cet homme; & tous ces lâches de la création des puissances ennemies se sont prosternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui se croyoient tout: Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne sommes rien. Il leur a dit: Je suis le maître; & ils ont dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions sous lesquelles je veux vous soumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'est-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle sera la suite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut user des circon-



tances , jamais la Suède n'aura été gouvernée par un despote plus absolu. S'il est sage ; s'il conçoit que la souveraineté illimitée ne peut avoir des sujets , parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires ; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose , & que l'autorité cesse sur ceux qui ne possèdent rien , la nation reprendra peut-être son premier esprit. Quels que soient ses projets & son caractère , la Suède ne sera jamais plus malheureuse qu'elle l'étoit.

La Pologne , qui , n'ayant qu'un peuple esclave au-dedans , mérite de ne trouver au-dehors que des oppresseurs , conserve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle est encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les états de l'Europe il y a dix siècles , soumise à de grands aristocrates , qui nomment un roi pour en faire l'instrument de leurs volontés. Chaque noble y tient de son fief , qu'il conserve par son épée comme ses aïeux l'acquirent , une autorité personnelle & héréditaire sur ses vassaux. Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive. C'est un empire composé d'autant d'états qu'il y a des terres. Ce n'est point à la pluralité , mais par l'unanimité des suffrages qu'on y fait les loix , qu'on y prend les résolutions. Sur de fausses idées de droit & de perfection , on a supposé qu'une loi n'étoit juste qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un consentement unanime , parce qu'on a cru , sans doute , que tous verroient le bien , & tous le voudroient : deux choses impossibles dans une assemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions si pures à une poignée de tyrans ? Car cette constitution qui s'honore du nom de république & qui le profane , qu'est-elle autre chose qu'une ligue de petits despotes contre le peuple ? Là , tout le monde a de la force pour empêcher , & personne pour agir. Là , le vœu de chacun peut s'opposer au vœu général ; & là seulement , un sot , un méchant , un insensé est sûr de prévaloir sur une nation entière.

Dans cette anarchie , s'établit une lutte perpétuelle entre les grands & le monarque. Les premiers tourmentent le chef de l'état par leur avidité , leur ambition & leurs défiances ; ils

l'irritent contre la liberté ; ils le réduisent à l'intrigue. De son côté, le prince divise pour commander, séduit pour se défendre, oppose la ruse à la ruse pour se maintenir. Les factions s'aigrissent, la discorde met par-tout le trouble, & les provinces sont livrées au fer, au feu, à la dévastation. Si la confédération triomphe, celui qui devoit conduire la nation est renversé du trône, ou réduit à la plus honteuse dépendance. Si elle succombe, le souverain ne règne que sur des cadavres. Quoi qu'il arrive, le sort de la multitude n'éprouve aucune révolution heureuse. Ceux de ces malheureux qui ont échappé à la famine & au carnage, continuent à porter les fers qui les écrâsoient.

Parcourez ces vastes régions : qu'y verrez-vous ? La dignité royale avec le nom de république ; le faste du trône avec l'impuissance de se faire obéir ; l'amour outré de l'indépendance avec toutes les bassesses de la servitude ; la liberté avec la cupidité ; les loix avec l'anarchie ; le luxe le plus outré avec la plus grande indigence ; un sol fertile avec des campagnes en friche ; le goût pour tous les arts sans aucun art. Voilà les contrastes étonnans que vous offrira la Pologne.

Vous la trouverez exposée à tous les périls. Le plus foible de ses ennemis peut impunément, & sans précaution, entrer sur son territoire, y lever des contributions, détruire ses villes, ravager ses campagnes, massacrer ses habitans ou les enlever. Sans troupes, sans forteresses, sans artillerie, sans munitions, sans argent, sans généraux, sans connoissances des principes militaires : quelle résistance pourroit-elle songer à faire ? Avec une population suffisante, assez de génie & de ressources pour jouer un rôle, la Pologne est devenue l'opprobre & le jouet des nations.

Si des voisins inquiets & entreprenans n'avoient pas envahi jusqu'ici ses possessions ; s'ils s'étoient contentés de la dévaster, de lui dicter des ordres, de lui donner des rois : c'est qu'ils étoient dans une défiance continuelle les uns des autres. Des circonstances particulières les ont réunis. Il étoit réservé à nos jours de voir cet état déchiré par trois puissances rivales qui se sont approprié les provinces qui étoient le plus à leur bienfiance,

sans qu'aucun trône de l'Europe s'agitât pour traverser cette invasion. C'est dans la sécurité de la paix, c'est sans droits, sans prétexte, sans griefs, sans une ombre de justice, que la révolution a été opérée par le terrible principe de la force qui est malheureusement le meilleur argument des rois. Que Poniatowski se feroit montré grand si, voyant les apprêts de déchirement, il se fût présenté au milieu de la diète, y eût abdiqué les marques de sa dignité, & dit fièrement à sa noblesse assemblée : « C'est votre » choix qui m'a fait roi. Vous en repentez-vous ? je cesse de » l'être. La couronne que vous aviez mise sur ma tête, faites- » la passer sur celui que vous en jugerez plus digne que moi ; » nommez-le, & je me retire. Mais si vous persistez dans vos » premiers sermens, combattons ensemble pour sauver la patrie, » ou périssons avec elle ». J'en atteste les puissances co-partageantes, si cette généreuse démarche n'eut pas sauvé la Pologne de sa ruine, & son prince de la honte d'en avoir été le dernier souverain. Le sort en a décidé autrement. Fasse le ciel que le crime de l'ambition tourne au profit de l'humanité ; & que par un sage retour aux bons principes d'une politique saine, les usurpateurs brisent les chaînes de la patrie la plus laborieuse de leurs nouveaux sujets ! Ces peuples, devenus moins malheureux, seront plus intelligens, plus actifs, plus affectionnés & plus fidèles.

Dans une monarchie, toutes les forces, toutes les volontés sont au pouvoir d'un seul homme ; dans le gouvernement Germanique, chaque membre est un corps. C'est, peut-être, la nation qui ressemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, divisés en peuplades par d'immenses forêts, n'avoient pas besoin d'une législation bien raffinée. Mais à mesure que leurs descendans se sont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature : la séparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits états qui composent cette république fédérative, y conservent l'image des premières familles. Le gouvernement particulier n'est pas toujours paternel, ou les pères des nations n'y sont pas toujours doux & humains : mais enfin la raison & la liberté qui réunissent les chefs y tem-



pèrent la sévérité de leur caractère & la rigueur de leur autorité. Un prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils possèdent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la passion, n'ont été conquis qu'une fois, & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les soumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'esprit supérieur à son siècle fut dompter, ou éclairer la barbarie : mais ils secouèrent le joug de ses successeurs. Cependant ils conservèrent à leur chef le titre d'empereur : mais ce n'étoit qu'un nom, puisque la réalité de la puissance résidoit presque entière dans les seigneurs qui possédoient les terres. Le peuple qui, malheureusement, a toujours été par-tout asservi, dépouillé, tenu dans la misère par l'ignorance, & dans l'ignorance par la misère, n'avoit aucune part au bienfait de la législation. De ce renversement de l'équilibre social, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, se forma le gouvernement féodal, dont le caractère est l'anarchie. Chaque seigneur vécut dans une entière indépendance, & chaque peuple sous la tyrannie la plus absolue. C'étoit l'effet inévitable d'un gouvernement où la monarchie étoit élective. Dans les états où elle étoit héréditaire, les peuples avoient du moins une digue, un recours permanent contre l'oppression. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre sans adoucir, pour quelque tems, le sort des vassaux, en affaiblissant le pouvoir des seigneurs.

Mais en Allemagne, comme les grands profitoient de chaque interrègne pour envahir & pour restreindre les droits de la puissance impériale, le gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des instrumens ou des sujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injustice. La rapine, le meurtre & l'incendie passèrent non-seulement en usage, mais en droit. La superstition, qui avoit consacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'église, qui don-

noit un asyle à tous les brigands, établit une trêve entre eux. On se mit sous la protection des saints, pour se soustraire à la fureur des nobles. Les cendres des morts pouvoient seules en imposer à la férocity : tant le tombeau fait peur, même aux ames sanguinaires.

Quand les esprits, toujours effarouchés, furent disposés au calme par la frayeur, la politique, qui se sert également de la raison & des passions, des ténèbres & des lumières pour gouverner les hommes, hafarda quelque amélioration dans le gouvernement. D'un côté, l'on affranchit plusieurs habitans dans les campagnes; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les empereurs, qui, pour être choisis même par des princes ignorans & féroces, devoient montrer des talens & des vertus, préparèrent les voies à la réforme de la législation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le tems & les événemens avoient amenés dans son siècle. Il abattit l'anarchie des grands. En France, en Espagne, on les avoit soumis aux rois; en Allemagne, un empereur les soumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout prince peut être cité en justice. A la vérité, ces loix établies entre des lions ne sauvent point les agneaux. Le peuple est toujours à la merci de ses maîtres, qui ne se font obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre sans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'empire, les peuples sont moins sujets à ces irruptions subites, à ces hostilités imprévues, qui, troublant la propriété des souverains, menaçoient continuellement la vie & la sûreté des sujets.

Pourquoi l'Europe entière ne seroit-elle pas un jour soumise à la même forme de gouvernement? Pourquoi n'y auroit-il pas le banc de l'Europe, comme il y a le banc de l'empire? Pourquoi les princes composant un pareil tribunal, dont l'autorité seroit consentie par tous, & maintenue par l'universalité contre un seul rebelle, le beau rêve de l'abbé de Saint-Pierre ne se réaliseroit-il

pas ? Pourquoi les plaintes des sujets contre leurs souverains n'y feroient-elles pas portées , ainsi que les plaintes d'un souverain contre un autre ? C'est alors que la sagesse régneroit sur la terre.

En attendant cette paix perpétuelle , si désirée & si éloignée , la guerre , qui faisoit le droit , a été soumise à des conditions qui tempèrent le carnage. Les cris de l'humanité ont percé jusque dans l'effusion du sang. C'est à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la législation dans tous les états ; des règles & des procédés dans la vengeance des nations ; une certaine équité dans l'abus de la force ; la modération au sein de la victoire ; un frein à l'ambition de tous les potentats ; enfin , de nouveaux obstacles à la guerre , & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuse constitution de l'empire Germanique s'est perfectionnée avec la raison depuis le règne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes se plaignent , de ce que formant un corps de nation , ayant le même nom , parlant la même langue , vivant sous un même chef , jouissant des mêmes droits , étant liés par le même intérêt , leur empire ne jouit ni de la tranquillité , ni de la force , ni de la considération qu'il devrait avoir.

Les causes de ce malheur se présentent d'elles-mêmes. La première est l'obscurité des loix. Les écrits sur le droit public de l'Allemagne sont sans nombre ; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoissent la constitution de leur patrie. Les membres de l'empire se font tous représenter dans l'assemblée nationale , au lieu qu'ils y siégeoient autrefois eux-mêmes. L'esprit militaire , qui est devenu général , a banni toute application des affaires , tout sentiment généreux de patriotisme , tout amour de ses concitoyens. Il n'y a pas de prince qui n'ait monté la magnificence de sa cour sur un ton plus grand que ses moyens & qui ne se permette les vexations les plus criantes pour soutenir ce faste insensé. Après tout , rien ne contribue à la décadence de l'empire , autant que l'agrandissement démesuré de quelques-uns de ses membres. Ces souverains , devenus trop



puissans , détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette désunion mutuelle des états fait que dans les dangers communs , chaque province reste abandonnée à elle-même. Elle est obligée de plier sous la loi du plus fort , quel qu'il soit ; & la constitution Allemande dégénère insensiblement en esclavage ou en tyrannie.

La Grande-Bretagne étoit peu connue , avant que les Romains y eussent porté leurs armes. Après que ces conquérans superbes l'eurent abandonnée , ainsi que les autres provinces éloignées de leur domination , pour défendre le centre de l'empire contre les barbares , elle devint la proie des peuples de la mer Baltique. Les naturels du pays furent massacrés ; & sur leurs cadavres s'élevèrent plusieurs souverainetés , qui , avec le tems , n'en formèrent qu'une. Les principes qui conduisoient les Anglo-Saxons , ne sont pas venus jusqu'à nous. Ce qu'on n'ignore pas , c'est que , comme toutes les nations du Nord , ils avoient un roi & un corps de noblesse.

Guillaume subjuga le midi de l'isle , qu'on nommoit dès-lors Angleterre , & y établit un gouvernement féodal , mais très-différent de celui qu'on voyoit dans le reste de l'Europe. Ailleurs , ce n'étoit qu'un labyrinthe sans issue , qu'une anarchie continue , que le droit du plus fort. Ce terrible vainqueur lui donna une marche respectable , régulière & suivie , en se réservant exclusivement le droit de la chasse & de la guerre , le pouvoir d'imposer des taxes , l'avantage d'une cour de justice , où les causes civiles , où les causes criminelles de tous les ordres de l'état , étoient jugées en dernier ressort , par lui & par les grands officiers de sa couronne , qu'il choisissoit & qu'il destituoit à sa volonté.

Tant que le tyran vécut , les peuples assujettis & les étrangers , dont il s'étoit servi pour les subjuguier , se soufirent comme de concert & sans murmurer trop ouvertement , à un joug si dur. Dans la suite , les uns & les autres , accoutumés à une autorité plus tempérée , voulurent recouvrer quelques-uns de leurs premiers droits. Le despotisme étoit si bien affermi ,  
qu'il

qu'il eût été impossible de l'ébranler, sans le plus grand concert. Aussi se forma-t-il une ligue où tous les citoyens, sans distinction de noble & de roturier, d'habitans de la ville & de la campagne, unirent leurs ressentimens & leurs intérêts. Cette confédération universelle adoucit un peu le sort de la nation sous les deux premiers Henri : mais ce ne fut que durant le règne de Jean-sans-Terre, qu'elle recouvra véritablement sa liberté. A ce monarque inquiet, cruel, mal-habile & dissipateur, fut heureusement arrachée, les armes à la main, cette fameuse charte qui abolissoit les loix féodales les plus onéreuses, & assuroit aux vassaux, vis-à-vis de leurs seigneurs, les mêmes droits qu'aux seigneurs vis-à-vis des rois ; qui mettoit toutes les personnes, toutes les propriétés sous la protection des pairs & des jurés ; qui même en faveur des serfs, diminueoit l'oppression de la servitude.

Cet arrangement suspendit pour un peu de tems les jalousies des barons & des princes, sans en étouffer entièrement le germe. Les guerres recommencèrent, & le peuple profita de l'opinion qu'il avoit donnée de ses forces & de son courage durant ces troubles, pour se faire admettre dans le parlement sous Edouard I. Ses députés n'eurent d'abord, à la vérité, dans cette assemblée, que le droit de représentation : mais ce succès devoit amener d'autres avantages ; & en effet, les communes ne tardèrent pas à décider des subsides, & à faire partie de la législation. Bientôt même, elles acquirent la prérogative d'accuser & de faire condamner ceux des ministres, qui avoient abusé de l'autorité qu'on leur avoit confiée.

La nation avoit réduit peu-à-peu le pouvoir des chefs de l'état à ce qu'il devoit être, lorsqu'elle fut engagée dans des guerres longues & opiniâtres contre la France ; lorsque les prétentions des maisons d'York & de Lancastre, firent de l'Angleterre entière un théâtre de carnage & de désolation. Durant ces terribles crises, le bruit seul des armes se fit entendre. Les loix se turent. Elles ne recouvrèrent pas même la moindre partie de leur force, après la fin des orages. La tyrannie se fit sentir

avec tant d'atrocités, que les citoyens des divers ordres abandonnèrent toute idée de liberté générale, pour s'occuper uniquement de leur sûreté personnelle. Ce despotisme cruel dura plus d'un siècle. Elisabeth même, dont à beaucoup d'égards l'administration pourroit servir de modèle, se conduisit toujours par des principes entièrement arbitraires.

Jacques I parut rappeler aux peuples des droits qui sembloient oubliés. Moins sage que ses prédécesseurs, qui s'étoient contentés de jouir en secret, & pour ainsi dire, sous les voiles du mystère, d'un pouvoir illimité, ce prince, trompé par le mot de monarchie, confirmé dans son illusion par ses courtisans & par son clergé, manifesta ses prétentions avec une aveugle simplicité, dont il n'y avoit point d'exemple. La doctrine d'une obéissance passive, émanée du haut du trône & enseignée dans les temples, répandit une alarme universelle.

A cette époque, la liberté, cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état sauvage & fières dans l'état civil, la liberté qui avoit régné dans le cœur des Anglois, lors même qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement ses avantages, enflamma tous les esprits. Ce ne fut cependant, sous ce premier des Stuarts, qu'une lutte continuelle entre les prérogatives de la couronne & les privilèges des citoyens. L'opposition prit un autre caractère sous l'opiniâtre successeur de ce foible despote. Les armes devinrent le seul arbitre de ces grands intérêts; & la nation montra qu'en combattant autrefois pour le choix de ses tyrans, elle s'étoit préparée à les abattre un jour, à les punir & à les chasser. Pour mettre fin aux défiances & aux vengeances qui, tant que les Stuarts auroient régné, se feroient éternisées entre le trône & les peuples, elle choisit dans une race étrangère un prince qui dût accepter enfin ce pacte social, que tous les rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le sceptre, & se contenta d'une autorité établie sur la même base que les droits de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire est le seul fondement de la royauté, les conventions n'ont pas été violées.



Le gouvernement placé entre la monarchie absolue, qui est une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'aristocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de toutes les deux : le gouvernement mixte des Anglois, faisant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'observent, se tempèrent, s'entraident & se répriment, va de lui-même au bien national. Par leur action, par leur réaction, ses différens ressorts forment un équilibre d'où naît la liberté. Cette constitution qui, sans exemple dans l'antiquité, devroit servir de modèle à tous les peuples auxquels leur position géographique la permettroit, durera long-tems; parce qu'à son origine, ouvrage des troubles, des mœurs & des opinions passagères, elle est devenue celui de la raison & de l'expérience.

La première singularité heureuse de la Grande-Bretagne est d'avoir un roi. La plupart des états républicains, connus dans l'histoire, avoient anciennement des chefs annuels. Ce changement continuel de magistrats, étoit une source inépuisable d'intrigues & de désordres; il entretenoit les esprits dans une convulsion continuelle. En créant un très-grand citoyen, l'Angleterre a empêché qu'il ne s'en élevât plusieurs. Par ce trait de sagesse, on a prévenu les dissensions qui, dans toutes les associations populaires, ont amené la ruine de la liberté & la jouissance réelle de ce premier des biens, avant qu'il eût été perdu.

L'autorité royale n'est pas seulement à vie, elle est encore héréditaire. Rien, au premier coup-d'œil, n'est si avantageux pour une nation que le droit d'élire ses maîtres. On croit voir dans cette brillante prérogative, un germe inépuisable de talens & de vertus. Il en seroit, en effet, ainsi, si la couronne devoit tomber sur le citoyen le plus digne de la porter : mais c'est une chimère démentie par les expériences de tous les peuples & de tous les âges. Un trône a toujours paru à l'ambition d'un trop grand prix, pour être l'appanage du seul mérite. Ceux qui y aspireroient ont eu constamment recours à l'intrigue, à la corruption, à la force. Leur rivalité a allumé à chaque vacance, une guerre civile, le plus grand des fléaux politiques; & celui qui a obtenu la pré-

férence sur ses concurrens, n'a été, durant le cours de son règne, que le tyran des peuples ou l'esclave de ceux auxquels il devoit son élévation. On doit donc louer les Bretons d'avoir écarté loin d'eux ces calamités, en fixant les rênes du gouvernement dans une famille qui avoit mérité ou obtenu leur confiance.

Il convenoit d'assurer au chef de l'état un revenu suffisant pour soutenir la dignité de son rang. Aussi, à son avènement au trône, lui accorde-t-on pour sa vie entière, un subside annuel, digne d'un grand roi & digne d'une nation riche. Mais cette concession ne doit être faite, qu'après un examen rigoureux des affaires publiques; qu'après que les abus, qui avoient pu s'introduire sous le règne précédent, ont été réformés; qu'après que la constitution a été ramenée à ses vrais principes. Par cet arrangement, l'Angleterre est arrivée à un avantage que tous les gouvernemens libres avoient cherché à se procurer, c'est-à-dire, à une réformation périodique.

Le genre d'autorité qu'il falloit assigner au monarque pour le bien des peuples, n'étoit pas si facile à régler. Toutes les histoires attestent que par-tout où le pouvoir exécutif a été partagé, des jalousies, des haines interminables ont agité les esprits, & qu'une lutte sanglante a toujours abouti à la ruine des loix, à l'établissement du plus fort. Cette considération déterminâ les Anglois à conférer au roi seul cette espèce de puissance, qui n'est rien lorsqu'elle est divisée; parce qu'il n'y a plus alors, ni cet accord, ni ce secret, ni cette célérité, qui peuvent seuls lui donner de l'énergie.

De cette grande prérogative suit nécessairement la disposition des forces de la république. L'abus en eût été difficile dans les siècles où on n'assembloit que rarement & pour quelques mois des milices qui n'avoient pas le tems de perdre l'attachement qu'elles devoient à leur patrie. Mais depuis que tous les princes de l'Europe ont contracté la ruineuse habitude d'avoir sur pied, même en tems de paix, des troupes mercenaires, & que la fûreté de la Grande-Bretagne a exigé qu'elle se conformât à ce funeste usage, le danger est devenu plus grand, & il a fallu multiplier

les précautions. Il n'y a que la nation qui puisse assembler des armées ; elle ne les forme jamais que pour un an , & les impôts établis pour les foudroyer ne doivent avoir que la même durée. De sorte que si ce moyen de défense que les circonstances ont fait juger nécessaire , menaçoit la liberté , il ne faudroit jamais attendre long-tems pour mettre fin aux inquiétudes.

Un plus grand appui encore pour la liberté Angloise , c'est le partage du pouvoir législatif. Par-tout où le monarque n'a besoin que de sa volonté pour établir des loix , que de sa volonté pour les abolir , il n'y a point de gouvernement ; le prince est despote , & le peuple esclave. Divisez la puissance législative , & une constitution bien ordonnée ne s'altérera que rarement & pour peu de tems. Dans la crainte d'être soupçonnée d'ignorance ou de corruption , aucune des parties ne se permettra des ouvertures dangereuses ; & si quelqu'une l'osoit , elle s'aviliroit sans utilité. Dans cet ordre de choses , le plus grand inconvénient qui puisse arriver , c'est qu'une bonne loi soit rejetée ou qu'elle ne soit pas adoptée aussi-tôt que le plus grand bien l'auroit exigé.

La portion du pouvoir législatif qu'a reconvré le peuple , lui est assurée par la disposition qu'il a exclusivement des taxes. Tout état a des besoins habituels ; il a des besoins extraordinaires. On ne sauroit pourvoir aux uns & aux autres autrement que par des impôts , & dans la Grande-Bretagne , le monarque n'en peut exiger aucun. Son rôle se réduit à s'adresser aux communes , qui ordonnent ce qu'elles jugent le plus convenable à l'intérêt national ; & qui après avoir réglé les tributs , se font rendre compte de l'emploi qui en a été fait.

Ce n'est pas la multitude qui exerce les prérogatives inappréciables que son courage & sa persévérance lui ont procurées. Cet ordre de choses , qui peut convenir à de foibles associations , auroit tout bouleversé nécessairement dans un grand état. Des agens , choisis par le peuple même , & dont le sort est lié au sien , réfléchissent , parlent & agissent pour lui. Cependant ; comme il étoit possible que par indolence , par foiblesse ou par



corruption, ces représentans ne manquâssent au plus auguste, au plus important des ministères, on a trouvé dans le droit d'élection le remède à un si grand mal. Aussi-tôt que le tems de la commission expire, les électeurs se rassemblent. De nouveau ils accordent leur confiance à ceux qui s'en sont montrés dignes, & rejettent honteusement ceux qui l'ont trahie. Comme un pareil discernement n'est pas au-dessus des hommes du commun, parce qu'il porte sur des faits ordinairement fort simples, on coupe court à des désordres, qui ne tiroient pas leur source des vices du gouvernement, mais des dispositions particulières de ceux qui en dirigeoient les opérations.

Cependant il pouvoit résulter du partage de pouvoir entre le roi & le peuple une lutte continuelle qui, avec le tems, auroit amené ou une république, ou la servitude. Pour prévenir cet inconvénient, on a établi un corps intermédiaire qui doit également redouter les deux révolutions. C'est l'ordre de la noblesse, destiné à se jeter du côté qui pourroit devenir foible, & à maintenir toujours l'équilibre. La constitution, il est vrai, ne lui a pas donné le même degré d'autorité qu'aux communes : mais l'éclat d'une dignité héréditaire, l'avantage de siéger pour son propre compte & sans élection, quelques autres droits honorifiques, remplacent, autant qu'il se pouvoit, ce qui lui manque du côté des forces réelles.

Mais enfin si, malgré tant de précautions, il arrivoit qu'un monarque ambitieux & entreprenant voulût régner sans son parlement, ou le forcer de souscrire à ses volontés arbitraires, quelle ressource resteroit-il à la nation ? la résistance.

C'étoit sur un système d'obéissance passive, de droit divin, de pouvoir indestructible que s'appuyoit autrefois l'autorité royale. Ces absurdes & funestes préjugés avoient subjugué l'Europe entière, lorsqu'en 1688 les Anglois précipitèrent du trône un prince superstitieux, persécuteur & despote. Alors on comprit que les peuples n'appartenoient pas à leurs chefs ; alors la nécessité d'un gouvernement juste parmi les hommes passa pour incontestable ; alors furent posés les fondemens des sociétés ; alors

le droit d'une défense légitime , ce dernier moyen des nations que l'on opprime , fut mis à l'abri de tout doute. A cette époque mémorable , la doctrine de la résistance qui n'avoit été jusque-là qu'une voie de fait , opposée à des voies de fait , fut avouée en Angleterre par la loi elle-même.

Mais comment rendre utile & fécond ce grand principe ? Un citoyen isolé , abandonné à sa force individuelle , osera-t-il jamais lutter contre la puissance toujours redoutable de ceux qui gouvernent. Ne doit-il pas être nécessairement écrasé par leurs intrigues ou par leur violence ? Il en seroit sans doute ainsi , sans la liberté indéfinie de la presse. Par cet heureux expédient , les actions des dépositaires de l'autorité deviennent publiques. On est rapidement instruit des vexations ou des outrages qu'ils se sont permis contre l'homme le plus obscur. Sa cause devient celle de tous ; & les oppresseurs sont punis , ou les torts seulement réparés , selon la nature du délit ou la disposition des peuples.

Ce tableau tracé , sans art , de la constitution Britannique , doit avoir convaincu tous les bons esprits qu'il n'y en eut jamais d'aussi bien ordonnée sur le globe. On sera affermi dans ce jugement , si l'on fait attention que les affaires les plus importantes ont toujours été publiquement traitées dans le sénat de la nation , sans qu'il en soit jamais résulté de vrai malheur. Les autres puissances croient avoir besoin de couvrir leurs opérations des voiles du mystère. Le secret leur paroît essentiel à leur conservation , ou à leur prospérité. Elles cherchent à dérober leur situation , leurs projets , leurs alliances à leurs ennemis , à leurs rivaux , à leurs amis même. La qualité d'impénétrables est la plus grande louange qu'on croie pouvoir y donner aux hommes d'état. En Angleterre , la marche intérieure , la marche extérieure du gouvernement sont à découvert. Tout y est exposé au grand jour. Qu'il est noble & sûr d'admettre l'univers à ses délibérations ? Qu'il est honnête & utile d'y admettre tous les citoyens ? Jamais on n'a dit à l'Europe d'une manière plus énergique : *Nous ne te craignons pas.* Jamais avec plus de con-

fiance & de justice on n'a dit à sa nation : *Jugez-nous , & voyez si nous sommes de fidèles dépositaires de vos intérêts , de votre gloire & de votre bonheur.* L'empire est assez fortement constitué pour résister aux secousses inséparables de cet usage , & pour donner cet avantage à des voisins peu favorablement disposés.

Mais ce gouvernement est-il parfait ? Non , parce qu'il n'y a rien & qu'il ne peut rien y avoir de parfait dans le monde. Dans un objet aussi compliqué , comment tout prévoir ? comment obvier à tout ? Peut-être pour que le chef de la nation fût aussi dépendant de la volonté du peuple qu'il convient à la sûreté , à la liberté & au bonheur de celui-ci , faudroit-il que ce chef n'eût aucune propriété hors de son royaume ; sans quoi le bien d'une contrée & le bien de l'autre venant à se croiser , les intérêts de la souveraineté précaire seront souvent sacrifiés à l'intérêt de la souveraineté héréditaire ; sans quoi les ennemis auront deux grands moyens d'inquiéter la nation , tantôt en intimidant le roi de la Grande-Bretagne par des menaces adressées à l'électeur d'Hanovre , tantôt en engageant celui-là dans des guerres funestes qu'ils prolongeront à leur discrétion , tantôt en réduisant celui-ci à les terminer par des paix honteuses. La nation aura-t-elle la lâcheté d'abandonner son roi dans des querelles qui lui seront étrangères ? Si elle s'en mêle , ne fera-ce pas à ses dépens , au prix de son argent & de ses hommes ? Qui fait si le péril du souverain étranger ne le rendra pas vil & même traître au souverain national ? En pareil cas qu'auroit donc à faire de mieux la nation Britannique que de dire à son roi : *Cesse d'être notre souverain , ou cesse d'être électeur ; abdique les états que tu tiens de tes aïeux , si tu veux garder ceux que tu tiens de nous.*

Une constitution où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif sont séparés , porte en elle-même le germe d'une division perpétuelle. Il est impossible que la paix règne entre des corps politiques opposés. Il faut que la prérogative cherche à s'étendre & presse la liberté. Il faut que la liberté cherche à s'étendre & presse la prérogative.

Quelque



Quelque admiration que l'on ait pour un gouvernement , s'il ne peut se conserver que par les mêmes moyens qu'il s'est établi ; si son histoire à venir doit être la même que par le passé , des révoltes , des guerres civiles , des peuples écrasés , des rois égorgés ou chassés , un état d'alarmes & de troubles continuels : qui est-ce qui en voudroit à ce prix ? Si la paix au-dedans & au-dehors est l'objet de toute administration , que penser d'un ordre de choses incompatible avec la paix ?

Ne feroit-il pas à souhaiter que le nombre des représentans fût proportionné à la valeur des propriétés , la juste mesure du patriotisme ? N'est-il pas absurde qu'un pauvre hameau , qu'un malheureux village en députe autant & plus à l'assemblée des communes que la ville ou la contrée la plus opulente ? Quel intérêt ces hommes peuvent-ils prendre à la félicité publique qu'ils ne partagent presque point ? Quelle facilité de mauvais ministres ne doivent-ils pas trouver dans leur indigence pour les corrompre & obtenir , à prix d'argent , la pluralité des voix dont ils ont besoin ? O honte ! l'homme riche achète les suffrages de ses commettans pour obtenir l'honneur de les représenter ; la cour achète les suffrages des représentans pour gouverner plus despotiquement. Une nation sage ne travailleroit-elle pas à prévenir l'une & l'autre corruption ? N'est-il pas étonnant que cela ne se soit pas fait , le jour qu'un représentant eut l'impudence de faire attendre ses commettans dans son antichambre , & de leur dire ensuite : *Je ne fais ce que vous voulez , mais je n'en ferai qu'à ma tête ; je vous ai achetés fort cher , & j'ai bien résolu de vous vendre le plus cher que je pourrai* : le jour même où le ministre se vanta d'avoir dans son porte-feuille le tarif de toutes les prohibés de l'Angleterre ?

N'y a-t-il rien à objecter contre cet effort de trois pouvoirs , agissant perpétuellement l'un sur l'autre , & tendant sans cesse à un équilibre qu'ils n'obtiendront jamais ? Cette lutte ne ressemble-t-elle pas un peu à une continuelle anarchie ? N'expose-t-elle pas à des troubles dans lesquels , d'un moment à l'autre , le sang des citoyens peut être versé , sans qu'on sache si l'avantage restera

du côté de la tyrannie ou du côté de la liberté. Tout bien considéré, une nation moins indépendante & plus tranquille ne feroit-elle pas plus heureuse ?

Ces vices & d'autres encore n'entraîneront-ils pas un jour la décadence de cette administration ? Je l'ignore : mais je fais que ce feroit un grand malheur pour les nations. Toutes lui doivent un sort plus doux que celui dont elles jouissoient. L'exemple d'un peuple libre, riche, magnanime & heureux, au milieu de l'Europe, a frappé tous les esprits. Les principes d'où découloient tant de biens, ont été faisis, discutés, présentés aux monarques & à leurs délégués, qui, pour éviter l'accusation de tyrannie, se sont vus contraints de les adopter avec plus ou moins de modification. Les anciennes maximes revivroient bientôt, s'il n'existoit pas, pour ainsi dire au milieu de nous, un tribunal perpétuel qui en démontrât la dépravation & l'absurdité.

Cependant, si les jouissances du luxe venoient à pervertir entièrement les mœurs nationales ; si l'amour des plaisirs amolliroit le courage des chefs & des officiers dans les flottes & dans les armées ; si l'ivresse des succès momentanés ; si les vaines idées d'une fausse grandeur exposoient la nation à des entreprises plus vastes que ses forces ; si elle se trompoit dans le choix de ses ennemis ou de ses alliés ; si elle perdoit ses colonies à force de les étendre ou de les gêner ; si l'amour du patriotisme ne s'exaltoit pas chez elle jusqu'à l'amour de l'humanité : elle feroit tôt ou tard asservie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choses & des hommes, d'où elle n'est sortie qu'à travers des torrens de sang, & par les calamités de deux siècles de fanatisme & de guerre. Ce peuple ressembleroit à tant d'autres qu'il méprise, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle osât s'honorer. Le despotisme, qui s'appesantit universellement sur les ames affaiblies & dégradées, lèveroit seul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raison & de la liberté.

L'histoire des Provinces-Unies offre de grandes singularités. Le désespoir forma leur union. L'Europe, presque entière, favorisa leur établissement. Elles avoient à peine triomphé des longs

& puiffans efforts de la cour de Madrid , pour les remettre sous le joug , qu'elles mefurèrent leurs efforts avec ceux des Bretons , & qu'elles déconcertèrent les projets de la France. Elles donnèrent ensuite un roi à l'Angleterre , & dépouillèrent l'Espagne des poffessions qu'elle avoit en Italie & dans les Pays-Bas , pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque , la république s'est dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de fa confervation : mais peut-être avec trop peu d'énergie , de précaution & de vertu.

Son gouvernement , quoique tracé d'avance fur un plan réfléchi , n'est pas moins défectueux que ceux qui font l'ouvrage du hafard. Un de fes principaux vices , c'est que la fouveraineté y est trop difperfée.

C'est une erreur de croire que l'autorité réfide dans les états généraux fixés à la Haye. Dans la vérité , le pouvoir des membres , qui compofent cette affemblée , fe réduit à décider dans les matières de forme ou de police , & à entretenir les affaires dans leur cours ordinaire. S'agit-il de guerre , de paix , d'alliances , d'impositions nouvelles , d'un objet de quelque importance , chacun des députés doit demander des ordres à fa province , qui , elle-même est obligée d'obtenir le confentement des villes. Il réfulte d'un ordre de chofes fi compliqué que les réfolutions qui exigeroient le plus de fecret & de célérité , font néceffairement lentes & publiques.

Il femble que , dans l'union contractée par cette foule de petits états indépendans les uns des autres & liés feulemen par un intérêt commun , chacun auroit dû avoir une influence proportionnée à fon étendue , à fa population , à fes richesses. Cette heureufe bafe , qu'une raifon éclairée auroit dû pofer , n'est pas celle de la confédération. La province , qui porte au-delà de la moitié des charges publiques , n'a pas plus de voix que celle qui ne contribue que d'un centième ; & dans cette province , une ville pauvre , déferte & inconnue a légalement le même pouvoir que cette cité unique , dont l'activité & l'induftrie font un fujet d'étonnement & de jalousie pour toutes les nations.



L'unanimité des villes & des provinces, requise pour toutes les résolutions, même les moins importantes, n'est pas d'une politique plus judicieuse. Si les membres les plus considérables de la république se déterminent à se passer de l'adhésion des plus foibles, c'est un attentat manifeste contre les principes de l'union; s'ils mettent un grand intérêt à obtenir leur suffrage, ils n'y parviennent que par des complaisances ou des sacrifices. Auquel des deux expédiens qu'on se soit arrêté, lorsque les esprits étoient partagés, l'harmonie des co-états a été ordinairement troublée, & l'a été souvent d'une manière violente & durable.

Les imperfections d'une constitution pareille n'échappèrent point vraisemblablement au prince d'Orange, fondateur de la république. Si ce grand homme permit qu'elles servissent de base au gouvernement qu'on établissoit, ce fut sans doute dans l'espérance qu'elles rendroient un stadhouder nécessaire, & qu'on le prendroit toujours dans sa famille. Cette vue d'une ambition profonde n'a pas été suivie d'un succès constant; & deux fois on a aboli une magistrature singulière qui, à la disposition absolue des forces de terre & de mer, réunissoient beaucoup d'autres prérogatives très-importantes.

A ces époques, remarquables dans l'histoire d'un état unique, dans les annales de l'ancien & du Nouveau-Monde, sont arrivés de grands changemens. Les auteurs de la révolution se sont hardiment partagé tous les pouvoirs. Une tyrannie intolérable s'est par-tout établie avec plus ou moins d'audace. Sous prétexte que les assemblées générales étoient tumultueuses, fatigantes & dangereuses, la multitude n'a plus été appelée à l'élection des dépositaires de l'autorité publique. Les bourgeois ont choisi leurs échevins & se sont emparés des finances dont ils n'ont rendu compte qu'à leurs égaux & à leurs cliens. Les sénateurs se sont arrogé le droit de compléter leurs corps. La magistrature s'est resserrée dans quelques familles, qui se sont attribué un droit presque exclusif de députation aux états généraux. Chaque province, chaque ville est tombée à la discrétion d'un petit nombre de citoyens qui, partageant les droits & la

dépouille du peuple , ont eu l'art d'éluder ses plaintes , ou de prévenir la fureur de son mécontentement. Le gouvernement est devenu presque aristocratique. Si l'on se fût borné à réformer ce que la constitution avoit de défectueux , la maison d'Orange pouvoit craindre de n'être plus rappelée au degré de splendeur dont on l'avoit fait descendre. Une conduite moins désintéressée a fait desirer le rétablissement du stadhoudérat , & on l'a rendu héréditaire , même aux femmes.

Mais cette dignité doit-elle devenir avec le tems un instrument d'oppression ? Des hommes très-éclairés n'en voient pas la possibilité. Rome , disent-ils , est toujours citée pour exemple à tous nos états libres , qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppresser de cette république , c'est qu'elle avoit opprimé toutes les nations ; c'est que sa puissance devoit périr par le glaive qui l'avoit fondée ; c'est qu'une nation composée de soldats , ne pouvoit échapper au despotisme du gouvernement militaire. Elle tomba sous le joug , qui le croiroit ! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient seuls tributaires du fisc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution , la propriété ne paroissoit pas être attaquée ; & le citoyen crut qu'il seroit assez libre , tant qu'il seroit le maître de ses biens.

La Hollande , au contraire , gardera sa liberté , parce qu'elle est sujette à des impôts très-considérables. Elle ne peut conserver son pays qu'à grands frais. Le sentiment de son indépendance lui donne seul une industrie proportionnée au poids de ces contributions , & la patience d'en soutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenses énormes de l'état , celles qu'exige le faste d'une cour ; si le prince employoit à soudoyer les suppôts de la tyrannie , ce qu'il doit aux fondemens d'une terre bâtie sur la mer , il pousseroit bientôt les peuples au désespoir.

L'habitant Hollandois , placé sur ses toits , & découvrant au loin la mer s'élevant au-dessus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds , qui la voit s'avancer en mugissant contre ces digues qu'il a élevées , rêve , & se dit secrètement en lui-même : tôt

ou tard, cette bête féroce fera la plus forte. Il prend en dédain un domicile aussi précaire, & sa maison en bois ou en pierre à Amsterdam, n'est plus sa maison; c'est son vaisseau qui est son asyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau est pour lui, ce qu'est le voisinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces causes physiques de l'affoiblissement de l'esprit patriotique, se joignoit la perte de la liberté, les Hollandois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs son esprit de commerce avec son argent. Ses îles de l'Asie, ses comptoirs d'Afrique, ses colonies du Nouveau-Monde, tous les ports de l'Europe, lui ouvreroient un asyle. Quel stadhouder, quel prince révééré chez un tel peuple, voudroit, oseroit en être le tyran?

Un ambitieux insensé, un guerrier féroce, si l'on veut. Mais parmi ceux qui sont préposés au gouvernement des nations, cette espèce d'hommes est-elle donc si rare? Tout semble conspirer pour donner sur ce point important les plus vives inquiétudes à la république. A l'exception de quelques officiers, il n'y a sur ses flottes que peu de nationaux. Ses armées sont composées, recrutées & commandées par des étrangers dévoués à un chef qui ne les armera jamais assez tôt à leur gré contre des peuples auxquels nul lien ne les attache. Les forteresses de l'état sont toutes soumises à des généraux qui ne reconnoissent de loix que celles du prince. On ne cesse d'élever aux places les plus importantes, des courtisans perdus de réputation, écrasés de dettes, dénués de toute vertu, & intéressés au renversement de l'ordre établi. C'est la protection qui a placé, c'est la protection qui maintient dans les colonies, des commandans sans pudeur & sans talent, que la reconnoissance, que la cupidité inclinent à l'affermissement de ces contrées éloignées.

Contre tant de dangers, que pourront l'assoupissement, la soif de la richesse, le goût des commodités qui commence à s'introduire, l'esprit de commerce, des condescendances perpétuelles



pour une autorité héréditaire ? Selon toutes les probabilités , ne faut-il pas qu'insensiblement , sans effusion de sang , sans violence , les Provinces-Unies tombent sous la monarchie ? Comme le desir de n'être contrarié dans aucune de ses volontés , ou le despotisme , est au fond de toutes les ames plus ou moins exalté , il naîtra , & peut-être bientôt , quelque stadhouder , qui , sans calculer les suites funestes de son entreprise , jettera la nation dans les chaînes. C'est aux Hollandois à peser ces observations.

L'empire Romain crouloit de toutes parts , lorsque les Germains entrèrent dans les Gaules sous la direction d'un chef de leur choix , dont ils étoient moins les sujets que les compagnons. Ce n'étoit pas une armée qui bornât son ambition à s'emparer de quelques places fortes ; ce fut l'irruption d'un peuple qui cherchoit des établissemens. Comme on n'attaquoit que des esclaves mécontents de leur sort , que des maîtres amollis par les délices d'une longue paix , la résistance ne fut pas opiniâtre. Les conquérans s'approprièrent les terres qui leur convenoient , & se séparèrent peu de tems après pour jouir doucement de leur fortune.

Le partage ne fut pas l'ouvrage d'un hasard aveugle. C'étoit l'assemblée générale qui régloit les possessions , c'étoit sous son autorité qu'on en jouissoit. Elles ne furent d'abord accordées que pour une année. Ce terme se prolongea peu-à-peu , & s'étendit enfin à toute la vie. On alla même plus loin , lorsque les ressorts du gouvernement furent relâchés entièrement ; & sous les foibles descendans de Charlemagne , l'hérédité s'établit assez généralement. Cette usurpation fut consacrée par une convention solennelle à l'élévation de Hugues-Capet au trône ; & alors , le plus destructeur de tous les droits , le droit féodal régna dans toute sa force.

La France ne fut plus alors qu'un assemblage de petites souverainetés , placées à côté les unes des autres , mais sans aucun lien. Dans cette anarchie , les seigneurs entièrement indépendans du chef apparent de la nation , opprimoient à leur gré leurs sujets ou leurs esclaves. Si le monarque vouloit s'intéresser pour

ces malheureux , on lui faisoit la guerre. Si ces malheureux eux-mêmes , osoient quelquefois réclamer les droits de l'humanité , ce n'étoit que pour voir s'appesantir les fers qui les écrâsoient.

Cependant l'extinction de quelques maisons puissantes , des traités ou des conquêtes ajoutoient successivement au domaine royal des territoires plus ou moins étendus. Cette acquisition de plusieurs provinces forma à la couronne une masse de puissance qui lui donna de l'activité. Une lutte perpétuelle entre les rois & la noblesse , une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un seul & celui de plusieurs : cette sorte de confusion dura , presque sans intervalle , jusque vers le milieu du quinzisième siècle.

Alors changea le caractère des François , par une suite d'événemens qui avoient changé la forme du gouvernement. La guerre , que les Anglois , unis ou soumis aux Normands , n'avoient cessé de faire à ce royaume depuis deux ou trois cens ans , y répandit l'alarme , & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi , la tyrannie des grands : tout fit desirer à la nation que le prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers & soumettre les seigneurs. Pendant que des rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage , il naquit une nouvelle génération. Chacun , après le danger , se crut assez riche des droits qui étoient restés à son père. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des rois , qui dériveroit de la nation ; & Louis XI se trouva , sans de grands efforts , plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui , l'histoire de France offre une complication d'états , tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce prince , c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre : mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans , & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles qui mènent les peuples libres à l'esclavage , & les peuples esclaves à la liberté , n'ont fait en France qu'abaissier les grands , sans relever le peuple. Les ministres qui feront toujours les hommes du prince , tant que la nation n'influera pas

pas dans le gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes religieuses au-dedans; de laisser diviser les esprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de semer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'état; de caresser tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de consoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant successivement abattre tous les corps puissans, a du-moins aimé dans le monarque l'ennemi de ses ennemis.

La nation déchue par son inadvertance du privilège de se gouverner, n'a pas cependant encore subi tous les outrages du despotisme. C'est que la perte de sa liberté n'est pas l'ouvrage d'une révolution orageuse & subite, mais de la lime de plusieurs siècles. Le caractère national; qui a toujours influé dans l'esprit des princes & des cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puissance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où résulte ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconséquence naturelle à l'esprit d'une nation gaie & vive comme les enfans, a heureusement prévalu sur les systèmes de quelques ministres despotes. Les rois ont trop aimé les plaisirs, & en ont trop bien connu la source, pour ne pas déposer souvent ce sceptre de fer qui auroit effrayé la société, & dissipé les frivoles amusemens dont ils étoient idolâtres. L'intrigue qui les a toujours assiégés depuis qu'ils ont appelé les grands à la cour, n'a point cessé de renverser les gens en place avec leurs projets. Comme le gouvernement s'est altéré d'une manière



insensible, les sujets ont conservé une sorte de dignité dans laquelle le monarque même sembloit respecter la source ou l'effet de la sienne propre. Il s'est trouvé long-tems le suprême législateur, sans vouloir ou pouvoir abuser de toute sa puissance. Arrêté par le seul nom des loix fondamentales de sa nation, il a craint souvent d'en choquer les maximes. Il a senti qu'on avoit des droits à lui opposer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus absolus encore, ont été les gouvernemens d'Espagne & de Portugal, de Naples & de Piémont; toutes les petites principautés d'Italie. Les peuples du Midi, soit paresse d'esprit ou foiblesse de corps, semblent être nés pour le despotisme. L'Espagne avec beaucoup d'orgueil; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie est illimitée, on ne peut assigner la forme du gouvernement, puisqu'elle varie, non-seulement avec le caractère de chaque souverain, mais à chaque âge du même prince. Ces états ont des loix écrites, ont des usages & des corps privilégiés: mais quand le législateur peut bouleverser les loix & les tribunaux; quand son autorité n'a plus d'autre base que la force, & qu'il invoque Dieu pour se faire craindre, au lieu de l'imiter pour se faire aimer; quand le droit originel de la société, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagements du prince sont en vain réclamés; enfin quand le gouvernement est arbitraire, il n'y a plus d'état: ce n'est plus que la terre d'un seul homme.

Dans ces fortes de pays, il ne se formera point des hommes d'état. Loin que ce soit un devoir de s'instruire des affaires publiques, c'est un crime, un danger d'être éclairé sur l'administration. Là, comme dans le ministère de l'église, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prières. La faveur de la cour, le choix du prince, suppléent aux talens. Ce n'est pas qu'ils ne soient utiles; on en a besoin quelquefois pour servir, jamais pour commander. Aussi dans ces contrées, le peuple finit par se laisser gouverner, pourvu qu'on le laisse dormir. Une

seule législation mérite d'être observée dans ces belles régions de l'Europe ; c'est le gouvernement de Venise. Cet état présente trois grands phénomènes ; sa fondation première ; sa puissance au tems des croisades , & son administration actuelle.

Une ville , grande , magnifique , riche , inexpugnable , sans enceinte & sans fortifications , domine sur soixante-douze isles. Ce ne sont pas des rochers & des montagnes élevés par le tems au sein d'une vaste mer : c'est plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les stagnations d'un petit golfe , sur la pente d'un terrain bas. Ces isles , séparées par des canaux , sont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées , les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquième siècle. Les habitans de l'Italie fuyant devant Attila , cherchèrent un asyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne composoient dans les premiers tems , ni la même ville , ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce , ou plutôt par le besoin de se défendre ; elles étoient du reste divisées en autant de gouvernemens que d'isles soumises chacune à son tribun.

De la pluralité des chefs naquit la division des esprits , & la destruction du bien public. Ces peuples élurent donc pour ne faire qu'un corps , un prince qui , sous le nom de duc ou de doge , jouit long-tems de tous les droits de la souveraineté , dont il ne lui reste aujourd'hui que les marques. Les doges furent élus par le peuple jusqu'en 1173. A cette époque les nobles s'approprièrent le droit exclusif de nommer le chef de la république ; ils s'emparèrent de l'autorité , & formèrent une aristocratie.

Ceux des écrivains politiques qui ont donné la préférence à cette espèce de gouvernement , ont dit avec une apparence de raison , que toutes les sociétés , de quelle manière qu'elles se soient formées , ont été ainsi régies. Si dans les états démocratiques , le peuple vouloit régler lui-même son administration , il tomberoit nécessairement dans le délire , & le soin de sa conservation le force de se livrer à un sénat plus ou moins nombreux. Si dans les monarchies , les rois prétendoient tout voir , tout

faire eux-mêmes, rien ne se verroit, rien ne se feroit; & il a fallu recourir à des conseils, pour préserver les empires d'une stagnation plus funeste peut-être qu'une activité mal dirigée. Tout ramène donc à l'autorité de plusieurs & d'un petit nombre; tout se conduit aristocratiquement.

Mais dans cet ordre de choses, le commandement n'est pas fixe dans une classe de citoyens, & l'obéissance dans les autres; mais la carrière de l'honneur & des emplois n'est pas fermée à quiconque a les talens nécessaires pour y parvenir; mais les nobles ne font pas tout & le peuple rien. Substituez l'aristocratie, & vous ne trouverez que l'esclavage & le despotisme.

Dans l'origine, Venise tempéra autant qu'il étoit possible, les vices de cet odieux & injuste gouvernement. On y distribua, on y balança les branches du pouvoir avec une harmonie remarquable. Des loix sages & sévères furent portées pour réprimer, pour épouvanter l'ambition des nobles. Les grands régnèrent sans bruit, avec une sorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le silence de la nuit. Ils durent se conformer extérieurement aux usages de tous les ordres de la république, pour que la distinction entre les patriciens & les plébéiens devint moins choquante. L'espoir même de partager, avec le tems, la souveraineté fut conservé à ceux qui en étoient exclus, si par leurs services & leur industrie ils acquéroient un jour de la considération & des richesses.

C'étoit le seul gouvernement régulier qui fût alors en Europe. Un pareil avantage éleva les Vénitiens à une grande opulence, les mit en état de foudoyer des armées, & leur donna des lumières qui en firent un peuple politique avant tous les autres. Ils régnèrent sur les mers; ils eurent une prépondérance marquée dans le continent; ils formèrent ou dissipèrent des ligue, suivant qu'il convenoit à leurs intérêts.

Lorsque la découverte du Nouveau-Monde & du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance eut ruiné le commerce de la république, elle se vit privée de tout ce qui lui avoit donné de la grandeur, de la force, du courage. A ces illusions qui



consoloient en quelque forte ses sujets de la perte de la liberté, fut substituée la séduction des voluptés, des plaisirs & de la mollesse. Les grands se corrompirent comme le peuple, les femmes comme les hommes, les prêtres comme les laïcs; & la licence ne connut plus de bornes. Venise devint le pays de la terre où il y avoit le moins de vices & de vertus factices.

A mesure qu'on énerroit les bras, les esprits, les cœurs au-dedans; c'étoit une nécessité qu'on montrât moins de vigueur, moins d'action au-dehors. Aussi la république tomba-t-elle dans une circonspection pusillanime. Elle prit, elle renforça le caractère national de toute l'Italie ombrageuse & défiante. Avec la moitié des trésors & des veilles que lui a coûté depuis deux siècles sa neutralité, elle se feroit peut-être à jamais délivrée des dangers dont à force de précautions elle s'environne.

Au milieu de tant de soins pour sa sûreté, la république ne paroît pas tranquille. Son inquiétude se manifeste par les principes de son gouvernement toujours plus sévères; par une horreur extrême de tout ce qui a quelque élévation; par l'éloignement qu'elle montre pour la raison, dont l'usage lui paroît un crime; par les voiles mystérieux & sombres dont elle couvre ses opérations; par la précaution qu'elle prend constamment de ne placer que des chefs étrangers à la tête de ses foibles troupes, & de leur donner des surveillans; par la défense qu'elle fait indistinctement à tous ceux qui lui sont soumis d'aller se former aux combats sur le théâtre de la guerre; par l'espionnage, les raffinemens d'une politique insidieuse, mille autres moyens qui décèlent des craintes & des alarmes continuelles. Sa plus grande confiance paroît être dans un inquisiteur qui rode perpétuellement entre les individus, la hache levée sur le cou de quiconque pourroit par ses actions ou par ses discours troubler l'ordre public.

Cependant tout n'est pas blâmable à Venise. L'impôt qui fournit au fisc vingt-cinq millions, n'a ni augmenté ni diminué depuis 1707. Tout est combiné pour dérober au citoyen l'idée de son esclavage, & le rendre tranquille & gai. Le culte est tourné vers

les cérémonies. Point de grandes fêtes sans spectacle & sans musique. Ne parlez en public ni de politique ni de religion ; & dites , faites à Venise tout ce qu'il vous plaira. Un orateur chrétien prêchant devant les chefs de la république , crut devoir ouvrir son discours par un éloge du gouvernement : aussi-tôt un fatellite le fait descendre de sa chaire ; & le tribunal des inquisiteurs d'état devant lequel il est appelé le lendemain , lui dit : *Qu'avons-nous besoin de ton panégyrique ? Sois plus réservé.* On savoit là qu'on ne tarde pas à censurer l'administration par-tout où il est permis de l'exalter. Les inquisiteurs d'état ne restent en fonction que dix-huit mois. Ils sont choisis parmi les personnages les plus modérés , & la moindre injustice est suivie de leur déposition. Ils tutoient tout le monde ; ils tutoieroient le doge. Quand on est appelé devant eux , il faut comparoître sans délai. Un secrétaire d'état ne fut point excusé par la nécessité de finir ses dépêches. Il est vrai qu'ils instruisent les procès portes fermées : mais ces épouvantails de l'étranger sont les vrais protecteurs du peuple & le contrepoids à la tyrannie des aristocrates. Il y a environ six ans qu'on mit en délibération dans le conseil , si l'on n'aboliroit pas ce redoutable tribunal. A l'instant les citoyens les plus opulens méditèrent leur retraite ; & un roi voisin annonça que Venise n'auroit pas dix ans d'existence après la suppression de cette magistrature. En effet , sans la terreur qu'elle inspire , les citoyens seroient sans cesse exposés aux vexations d'une foule de patriciens qui languissent dans l'indigence. Après de violens débats , l'inquisition fut confirmée à la pluralité des voix , & les quatre moteurs de la délibération ne furent punis que par des fonctions honorables qui les éloignèrent de la république.

Pendant le carnaval , les moines & les prêtres vont au spectacle & se masquent. On n'ignore pas qu'un ecclésiastique avili ne peut rien. Un patricien qui se fait moine ou prêtre , n'est plus qu'un citoyen commun. On entretient l'horreur des exécutions par leur rareté. Le peuple est persuadé que les diables voltigent au-dessus du gibet pour se saisir de l'ame du supplicié.

Un capucin s'avisa de dire que *de cent noyés aucun ne seroit sauvé, que de cent pendus aucun ne seroit damné.* Comme il importe aux Vénitiens qu'on ne craigne pas d'être noyé, & qu'on craigne d'être pendu, le prédicateur eut ordre d'enseigner le contraire, malgré l'autorité de S. Augustin.

Si les armées navales des Vénitiens ne sont commandées que par un patricien, c'est depuis que le célèbre Morosini, amiral de leur flotte à l'expédition du Péloponnèse, les avertit qu'il avoit été le maître de les affamer. Si les troupes de terre ne peuvent avoir qu'un étranger pour général; c'est par la juste crainte qu'un citoyen n'abusât de l'amour du soldat pour devenir le tyran de sa patrie.

Il y a une multitude de magistrats préposés à différentes affaires, ce qui doit en accélérer l'expédition. Le doge peut solliciter des grâces & les obtenir : mais il n'en accorde aucune. Il y a des conservateurs des loix auxquels les réglemens nouveaux, proposés au conseil par le sénat, sont renvoyés. Ils en font l'examen, & le conseil décide sur leur rapport. Ainsi le conseil représente la république; le sénat le législateur subordonné au conseil; & l'inquisiteur d'état est une espèce de tribun, protecteur du peuple.

Un inquisiteur n'est pas, ce me semble, un personnage fort redoutable, si on peut le châtier lorsqu'il est insolent. Cherchez en France un huissier qui ose porter une assignation à un magistrat d'un ordre supérieur; vous ne le trouverez pas. A Venise, on procède juridiquement contre un patricien, contre un inquisiteur. On fait vendre ses biens; on se saisit de sa personne; on le conduit en prison.

Le ministère Vénitien a dans toutes les cours des agens obscurs qui l'instruisent du caractère des hommes en faveur & des moyens de les séduire : il se soutient par la finesse. Une autre république tire sa force de son courage : c'est la Suisse.

Les Suisses, connus dans l'antiquité sous le nom d'Helvétiens, ne devoient être subjugués, ainsi que les Gaulois & les Bretons, que par César, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé



Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme province Romaine, sous l'empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, divisèrent des peuplades, séparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes seigneuries. La plus considérable, occupée par la maison d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la servitude; l'oppression amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, sortit la liberté.

Treize cantons de payfans robustes, qui gardent presque tous les rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui sont mieux instruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne: ces treize cantons composent entre eux, non pas une république comme les sept provinces de la Hollande, ni une simple confédération comme le corps Germanique; mais plutôt une ligue, une association naturelle d'autant d'états indépendans. Chaque canton a sa souveraineté, ses alliances, ses traités à part. La diète générale ne peut faire des loix, ni des réglemens pour aucun.

Les trois plus anciens se trouvent liés directement avec chacun des autres. C'est par cette liaison de convenance, non de constitution, que si l'un des treize cantons se trouvoit attaqué, tous marcheroient à son secours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainsi les branches d'un arbre se trouvent liées entre elles, sans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suisses fut inaltérable jusqu'au commencement du seizième siècle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviser. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'état fut scié par l'Eglise. Toutes les affaires publiques se traitent dans les diètes particulières des deux communions, Catholique & Protestante. Les diètes générales ne s'assemblent que pour conserver une apparence d'union. Malgré ce germe de dissension, la Suisse a joui de la paix, bien plus qu'aucune contrée de l'Europe.

Sous le gouvernement Autrichien, l'oppression & les levées de

la milice, empêchèrent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes se multiplièrent trop, en raison de la stérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit grossir, sans crever; à moins qu'il ne fît des excursions au-dehors. Les habitans des montagnes devoient, comme les fleuves qui en descendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples se feroient détruits eux-mêmes, s'ils fussent restés isolés. Mais l'ignorance des arts, le manque de matières pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvrieroient aucune issue pour l'aisance & l'industrie. Au lieu de devenir conquérans, comme tant de circonstances réunies sembloient les y porter, ils tirèrent de leur population même un moyen de subsistance & de richesses, une source & une matière de commerce.

Le duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invasion & difficile à défendre, avoit besoin de soldats. Les Suisses, comme ses voisins les plus forts, devoient être ses ennemis, s'ils n'étoient ses alliés, ou plutôt ses gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanès une sorte de trafic, où la force devint l'échange de la richesse. La nation engagea successivement des troupes à la France, à l'empereur, au pape, au duc de Savoie, à tous les potentats d'Italie. Elle vendit son sang à des puissances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Espagne, au Portugal; comme si ses montagnes n'étoient qu'une minière d'armes & de soldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des instrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puissance qui lui offre les meilleures capitulations. Il est libre aux sujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois est par état un citoyen du monde; le Suisse est par état un destructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on consomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suisse prospère.

C'est de la guerre, ce fléau inséparable du genre-humain, sauvage ou policé, que les républiques du corps Helvétique

font forcées de vivre & de subsister. C'est par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitans en proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, sans forcer aucun des ressorts du gouvernement, sans gêner l'inclination d'aucun individu. C'est par ce commerce de troupes avec les puissances belligérantes, que la Suisse s'est préservée de la nécessité des émigrations subites qui font les invasions, & de la tentation des conquêtes qui eût causé la ruine de la liberté de ces républiques, comme elle perdit toutes les républiques de la Grèce.

Autant que la prévoyance humaine peut lire dans l'avenir, la situation de ce peuple doit être plus permanente que celle de tous les autres, si des variétés dans le culte ne deviennent pour lui un instrument fatal de discorde. Du haut de ses stériles montagnes, il voit gémir sous l'oppression de la tyrannie, des nations entières que la nature a placées dans les contrées les plus abondantes; tandis qu'il jouit en paix de son travail, de sa frugalité, de sa modération, de toutes les vertus qui accompagnent la liberté. Si l'habitude pouvoit émousser sa sensibilité pour un sort si doux, il y feroit sans cesse ramené par cette foule de voyageurs qui vont chercher dans son sein le spectacle d'une félicité qu'on ne voit pas ailleurs. Sans doute que l'amour des richesses a un peu altéré cette aimable simplicité de mœurs, dans ceux des cantons où les arts & le commerce ont fait des progrès assez considérables: mais les traits de leur caractère primitif ne sont pas entièrement effacés; & il leur reste toujours une sorte de bonheur inconnue aux autres hommes. Peut-on craindre qu'une nation puisse se lasser d'une pareille existence?

Le poids des impôts ne sauroit corrompre les avantages de cette destinée. Ces fléaux du genre-humain sont ignorés dans la plupart des cantons, & ne sont rien ou presque rien dans les autres. Seulement en quelques endroits s'est introduit un abus bien dangereux. Des administrateurs, connus sous le nom de baillis, se permettent d'ordonner arbitrairement des amendes dans leur juridiction, & de les détourner à leur utilité particulière. Ce délire des loix féodales ne peut durer; & l'on perdra bientôt



jusqu'à la trace d'un usage odieux, qui, avec le tems, altérerait la félicité publique.

Le génie de la nation ne la troublera jamais. Ses penchans la portent à l'ordre, à la tranquillité, à l'harmonie. Ce qui pourroit s'y trouver de caractères inquiets & dangereux, amis des factions & des orages, vont chercher dans les guerres étrangères des alimens à leur inquiétude.

Il n'est pas possible que les divers cantons cherchent à se subjuguier réciproquement. Ceux où la démocratie est établie sont évidemment trop foibles pour concevoir un projet si déraisonnable; & dans les autres, les patriciens & le plébéïens ne réuniront jamais leurs vœux & leurs forces pour un agrandissement, dont les suites pourroient devenir funeste à l'un des ordres.

La tranquillité du corps Helvétique est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens. Comme dans les démêlés des couronnes, les Suisses observent une neutralité très-impartiale; comme ils ne se rendent garans d'aucun engagement, on ne leur connoît point d'ennemis. Une puissance crût-elle avoir à se plaindre d'eux, elle étoufferoit son ressentiment dans la crainte bien fondée d'échouer dans ses projets de vengeance contre un pays tout militaire & qui compte autant de soldats que d'hommes. Fût-on même assuré de le conquérir, il ne seroit pas encore attaqué; parce que la politique la plus aveugle & la plus violente n'égorge pas un peuple pour n'occuper que des rochers. Tels sont les motifs qui peuvent faire croire à la stabilité de la république des Suisses.

Il nous reste à parler du gouvernement ecclésiastique. Si la fondation du christianisme présente à l'esprit un tableau qui l'étonne, l'histoire des révolutions du gouvernement de l'église n'est pas moins surprenante. Quelle énorme distance de Pierre, pauvre pêcheur sur les bords du lac de Génézareth & serviteur des serviteurs de Dieu, à quelques-uns de ses orgueilleux successeurs, le front ceint d'un triple diadème, maîtres de Rome, d'une grande partie de l'Italie, & se disant les rois des rois de la terre! Prenons les choses à leur origine; suivons rapidement

les progrès de la splendeur & de la corruption de l'église ; voyons ce que son gouvernement est devenu dans l'intervalle de dix-huit siècles ; & que les souverains présens & à venir s'instruisent de ce qu'ils doivent attendre du sacerdoce, dont l'unique principe est de subordonner l'autorité des magistrats à l'autorité divine, dont il est le dépositaire.

Dans une bourgade obscure de la Judée, au fond de l'atelier d'un pauvre charpentier, s'élevoit un homme d'un caractère austère. L'hypocrisie des prêtres de son tems révoltoit sa candeur. Il avoit reconnu la vanité des cérémonies légales & le vice des expiations. A l'âge de trente ans, ce vertueux personnage quitte les instrumens de son métier, & se met à prêcher ses opinions. La populace des bourgs & des campagnes s'attroupe autour de lui, l'écoute & le suit. Il s'associe un petit nombre de coopérateurs ignorans, pusillanimes, & tirés des conditions abjectes. Il erre quelque tems autour de la capitale. Il ose enfin s'y montrer. Un des siens le trahit ; un autre le renie. Il est pris, accusé de blasphème & supplicié entre deux voleurs. Après sa mort, ses disciples paroissent sur les places publiques, dans les grandes villes, à Antioche, à Alexandrie, à Rome. Ils annoncent aux barbares & aux peuples policés, dans Athènes, à Corinthe, la résurrection de leur maître. Par-tout on croit à une doctrine qui révolte la raison. Par-tout des hommes corrompus embrassent une morale austère dans ses principes, insociable dans ses conseils. La persécution s'élève. Les prédicateurs & leurs prosélites sont emprisonnés, flagellés, égorgés. Plus on verse de sang, plus la secte s'étend. En moins de trois siècles, les temples de l'idolâtrie son renversés ou déserts ; & malgré les haines, les hérésies, les schismes & les querelles sanglantes qui ont déchiré le christianisme depuis son origine jusqu'à nos derniers tems, il ne reste presque d'autres autels élevés qu'à l'homme Dieu mort sur une croix.

Il n'étoit pas difficile de démontrer aux païens l'absurdité de leur culte ; & dans toutes les disputes en général, dans celles de religion en particulier, si l'on parvient à prouver à son adversaire qu'il se trompe, il en conclut aussi-tôt que vous avez raison.

La providence , qui tend à ses fins par toutes sortes de moyens , voulut que cette mauvaise logique conduisît les hommes dans la voie du salut. Le fondateur du christianisme ne s'arrogea aucune autorité , ni sur les associés de sa mission , ni sur ses sectateurs , ni sur ses concitoyens. Il respecta l'autorité de César. En sauvant la vie à la femme adultère , il se garda bien d'attaquer la loi qui la condamnoit à mort. Il renvoie deux frères , divisés sur le partage d'une succession , au tribunal civil. Persécuté , il souffre la persécution. Au milieu des intolérans , il recommande la tolérance. *Vous ne ferez point* , dit-il à ses disciples , *descendre le feu du ciel sur la tête de l'incrédule ; vous secouerez la poussière de vos sandales & vous vous éloignerez*. Attaché sur la croix , la tête couronnée d'épines , le côté percé d'une lance , il dit à Dieu son père : *Pardonne-leur , seigneur ; car ils ne savent ce qu'ils font*. Instruire les nations & les baptiser : voilà l'objet de la mission des apôtres. Employer la persuasion , s'interdire la violence , aller comme Dieu avoit envoyé son fils : voilà les moyens. Dans aucun tems , le sacerdoce ne s'est conformé à ces maximes ; & la religion n'en a pas moins prospéré.

A mesure que la doctrine nouvelle fait des progrès , il s'institue entre ses ministres une sorte d'hierarchie , des évêques , des prêtres , des acolytes , des sacristains ou portiers. L'objet de l'administration est déterminé. Il embrasse le dogme , la discipline & les mœurs. Conférer les ordres sacrés fut le premier acte de la juridiction de l'église. Lier , délier , ou assigner aux fautes une expiation spirituelle & volontaire , ce fut le second. Excommunier le pécheur rebelle ou hérétique , ce fut le troisième ; & le quatrième , commun à toute association , d'instituer des réglemens de discipline. Ces réglemens , secrets d'abord , principalement sur l'administration des sacremens , deviennent publics. Il y eut des assemblées ou conciles. Les évêques sont les représentans des apôtres ; le reste du clergé leur est subordonné. Rien ne se décide sans l'intervention des fidèles. C'est une véritable DÉMOCRATIE. Dans les affaires civiles , on s'en rapportoit à l'arbitrage des évêques. On blâmoit les chrétiens d'avoir des procès ; on



les blâmoit encore davantage de se traduire devant le magistrat. Il est probable que les biens étoient en commun, & que l'évêque en dispofoit à son gré.

Jufqu'ici tout fe paffe fans l'intervention de la puiffance féculière. Mais fous Aurélien, les chrétiens demandent main forte à l'empereur contre Paul de Samozate; Conftantin exile Arius & condamne au feu fes écrits; Théodofe févit contre Neftorius; & ces innovations fixent l'époque d'un fécond état de la juridiction eccléfiastique; un écart de fa fimplicité primitive; un mélange de puiffance fpirituelle & d'autorité coactive. Les fidèles, en nombre prodigieux dès le fécond fiècle, font distribués en différentes églifes, foupifes à la même adminiftration. Entre ces églifes, il y en avoit de plus ou moins importantes; l'autorité féculière fe mêle de l'élection des évêques, & la confufion des deux puiffances s'accroît. Il y en avoit de pauvres & de riches; & voilà la première origine de l'ambition des pasteurs. Dans chacun, il y avoit des fidèles indigens; les évêques furent les dépoſitaires des aumônes: & voilà la fource la plus ancienne de la corruption de l'églife.

Que les progrès de l'autorité eccléfiastique depuis la fin du troifième fiècle font rapides! On plaide devant les évêques. Ils font arbitres en matières civiles. La ſentence arbitrale de l'évêque eſt fans appel, & ſon exécution renvoyée aux magiſtrats. Le procès d'un clerc ne peut être porté hors de la province. La diſtinction du crime civil & du crime eccléſiaſtique, & avec cette diſtinction celle du privilège clérical naiſſent. L'appel au ſouverain eſt permis, ſ'il arrive que la ſentence de l'évêque ſoit infirmée au tribunal du magiſtrat. Long-tems avant ces conceptions, les évêques ont obtenu l'infpection ſur la police & les mœurs; ils connoiſſent de la prostitution, des enfans-trouvés, des curatelles, des infenfés, des mineurs; ils viſitent les priſons; ils preſſent les élargiſſemens; ils déſèrent au ſouverain la négligence des juges; ils ſ'immifcent de l'emploi des deniers publics, de la conſtruction & réparation des grandes routes & d'autres édifices. Et c'eſt ainſi que, ſous prétexte de

s'entr'aider, les deux autorités se mêloient & préparoient les dissensions qui devoient un jour s'élever entre elles. Tel fut dans les premiers siècles, dans les beaux jours de l'église, le troisième état de son gouvernement, MOITIÉ CIVIL, MOITIÉ ECCLÉSIASTIQUE, auquel on ne fait plus quel nom donner. Est-ce par la foiblesse des empereurs ? est-ce par leur crainte ? est-ce par l'intrigue ? est-ce par la fainteté des mœurs, que les chefs du christianisme se concilièrent tant & de si importantes prérogatives ? Alors la terreur religieuse avoit peuplé les déserts de solitaires. On en comptoit plus de soixante-seize mille. C'étoit une pépinière de diacres, de prêtres & d'évêques.

Constantin a transféré le siège de l'empire à Bizance. Rome n'en est plus la capitale. Les barbares, qui l'ont prise, reprise & pillée, se convertissent. La destinée du christianisme vainqueur des dieux du capitolé étoit de s'emparer des destructeurs du trône des Césars : mais en changeant de religion, ces chefs de horde ne changèrent pas de mœurs. Les étranges chrétiens, s'écrie l'historien de l'église, que Clovis & ses successeurs ! Malgré l'analogie du régime ecclésiastique avec le régime féodal, ce seroit une vision que de faire de l'un le modèle de l'autre. Les études tombent ; les prêtres emploient le peu de lumières qu'ils ont conservées, à forger des titres & à fabriquer des légendes. Le concert des deux puissances s'altère. La naissance & la richesse des évêques attachent les Romains qui n'ont & ne peuvent avoir que du mépris & de l'aversion pour de nouveaux maîtres, les uns païens, les autres hérétiques, tous féroces. Personne ne doute de la donation de Constantin, Charlemagne confirme celle de Pepin. La grandeur de l'évêque de Rome s'accroît sous Louis-le-débonnaire & sous Othon. Il s'attribue une souveraineté que les bienfaiteurs s'étoient réservée. La prescription fait son titre comme celui des autres potentats. L'église étoit déjà infectée de maximes pernicieuses ; & l'opinion que l'évêque de Rome pouvoit déposer les rois étoit générale. Originellement, la primauté de ce siège sur les autres n'étoit fondée que sur un jeu de mots : *Tu es pierre, & sur cette pierre, j'édifierai*

*mon église.* Différentes causes concoururent dans la suite à cimenter cette prérogative. Le prince des apôtres avoit été le premier évêque de Rome. Rome étoit le centre de réunion de toutes les autres églises dont elle soulageoit l'indigence. Elle avoit été la capitale du monde ; & le nombre des chrétiens n'étoit nulle part aussi grand. Le titre de pape étoit un titre commun à tous les évêques sur lesquels celui de Rome n'obtint la supériorité qu'au bout de onze siècles. Alors le gouvernement ecclésiastique ne penche pas seulement vers la MONARCHIE ; il a fait des pas vers LA MONARCHIE UNIVERSELLE.

Sur la fin du huitième siècle paroissent les fameuses décrétales d'Isidore de Seville. Le pape s'annonce comme infailible. Il s'affranchit de la soumission aux conciles. Il tient dans sa main deux glaives , l'un symbolique de la puissance spirituelle , l'autre de la puissance temporelle. Il n'y a plus de discipline. Les prêtres sont les esclaves du pape ; les rois sont ses vassaux. Il leur impose des tributs ; il anéantit les anciens juges ; il en crée de nouveaux. Il fait des primats. Le clerc est soustrait à toute juridiction civile. Le décret du moine Gratien comble le mal causé par les décrétales. Le clergé s'occupe du soin d'accroître ses revenus par toute voie. La possession de ses biens est déclarée immuable & sacrée. On effraya par des menaces spirituelles & temporelles. La dixme fut imposée. On trafiqua des reliques ; on encouragea les pèlerinages. Ce fut la ruine des mœurs & le dernier coup porté à la discipline de l'église. On expioit une vie criminelle par une vie vagabonde. On imagina les jugemens de Dieu , ou les décisions par l'eau , par le feu , par le sort des saints. Aux opinions superstitieuses se joignit la folie de l'astrologie judiciaire. Tel fut l'état de l'église d'occident , UN DESPOTISME ABSOLU avec toutes ses atrocités.

L'église d'orient eut aussi ses calamités. L'empire Grec avoit été démembré par les Arabes musulmans , les Scythes modernes , les Bulgares & les Russes. Ces derniers n'étoient pas sortis meilleurs des eaux du baptême. Le mahométisme ravit au christianisme une partie de ses sectateurs , & jetta l'autre dans l'esclavage.

En



En occident, le barbare christianisé avoit porté ses mœurs dans l'église. En orient, le Grec s'étoit dépravé par le commerce avec une race d'hommes toute semblable. Cependant les études parurent se réveiller sous le savant & scélérat Photius. Tandis que ce clergé lutte contre les ténèbres, le nôtre devient chasseur & guerrier, & possède des seigneuries à la charge du service militaire; des évêques & des moines marchent sous des drapeaux, massacrent & sont massacrés. Les privilèges de leurs domaines les ont engagés dans les affaires publiques. Ils errent avec les cours ambulantes; ils assistent aux assemblées nationales, devenues parlemens & conciles; & voilà l'époque de l'entière confusion des deux puissances. C'est alors que les évêques se prétendent nettement juges des souverains; que Vamba est mis en pénitence, revêtu d'un froc & déposé; que le droit de régner est contesté à Louis-le-débonnaire; que les papes s'immiscent des querelles de nation à nation, non comme médiateurs, mais comme despotes; qu'Adrien II défend à Charle-le-chauve d'envahir les états de Clotaire son neveu; & que Grégoire IX écrit à S. Louis: *Nous avons condamné Frédéric II, soi-disant empereur; nous l'avons déposé, & élu à sa place le comte Robert, votre frère.*

Mais si les clercs empiètent sur les droits de la puissance temporelle, des seigneurs laïcs nomment & installent des pasteurs sans la participation des évêques; des bénéfices réguliers passent à des séculiers; les cloîtres sont mis au pillage. On ne rougit, ni de l'incontinence, ni de la simonie. Les évêchés sont vendus. Les abbayes sont achetées. Le prêtre a sa femme ou sa concubine. Les temples publics sont abandonnés. Ce désordre amène l'abus & le mépris des censures. Elles pleuvent sur les rois, sur leurs sujets; & le sang coule dans toutes les contrées. L'église & l'empire sont dans L'ANARCHIE. Les pèlerinages servent de prélude aux croisades, ou à l'expiation des crimes par des assassinats. Des ecclésiastiques de tous les ordres; des fidèles de toutes les conditions s'enrôlent. Des gens écrasés de dettes sont dispensés de les payer. Des malfaiteurs échappent à la poursuite des loix. Des moines pervers rompent la clôture de leur solitude.

Des maris dissolus quittent leurs femmes. Des courtisannes vont exercer leur infâme métier au pied du sépulcre de leur dieu & proche de la tente de leur roi. Mais il est impossible de suffire à ces expéditions & aux suivantes sans finance. On lève un impôt; & de-là naît la prétention du pape sur tous les biens de l'église; l'institution d'une multitude d'ordres militaires; l'alternative pour les vaincus de l'esclavage ou du christianisme, de la mort ou du baptême; & pour consoler le lecteur de tant de maux, l'accroissement de la navigation & du commerce qui enrichirent Venise, Gênes, Pise, Florence; la décadence du gouvernement féodal par le dérangement de la fortune des seigneurs, & l'habitude de la mer qui peut-être prépara de loin la découverte du Nouveau-Monde. Mais je n'ai pas le courage de suivre plus loin la peinture des désordres & l'accroissement exorbitant de l'autorité papale. Sous Innocent III il n'y a plus qu'un tribunal au monde : il est à Rome. Il n'y a plus qu'un maître : il est à Rome, d'où il règne sur l'Europe par ses légats. L'hierarchie ecclésiastique s'étend d'un degré par la création des cardinaux. Il ne manquoit plus au despote que des janissaires : il en eut par la création d'une multitude d'ordres monastiques. Rome, autrefois la maîtresse du monde par les armes, l'est devenue par l'opinion. Eh pourquoi les papes, tout puissans sur les esprits, oublièrent-ils de conserver aux foudres spirituelles leur terreur, en ne les lançant que contre les souverains ambitieux & injustes? Qui fait si ce tribunal tant désiré, où les têtes couronnées pussent être citées, n'auroit pas existé dans Rome; & si la menace d'un père commun, appuyée d'une superstition générale, n'auroit pas amené la fin des guerres?

La milice papale, laborieuse & sévère dans son origine, les moines se corrompent. Les évêques excédés des entreprises des légats, des magistrats séculiers & des moines sur leur juridiction, attentent de leur côté sur la juridiction séculière, avec une audace dont il est difficile de se faire une idée. Si le clerc eût pu se résoudre à faire élever des gibets, nous serions peut-être à présent sous un gouvernement tout-à-fait sacerdotal. C'est la

maxime que *l'église abhorre le sang* qui nous en a garantis. Il y avoit des écoles en France & en Italie. Celles de Paris étoient célèbres vers la fin du onzième siècle. Les collèges se multiplioient, & toutefois cet état de l'église que nous avons exposé sans fiel & sans exagération, se perpétue dans tous les pays chrétiens depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle, intervalle de quatre à cinq cens ans. Les empereurs ont perdu l'Italie. Les papes y ont acquis une grande puissance temporelle. Personne ne s'est encore élevé contre leur puissance spirituelle. Les intérêts de ce souverain sont embrassés par tous les Italiens. La dignité de l'épiscopat reste éclipée par le cardinalat. Le clergé séculier est toujours dominé par le clergé régulier. Venise seule a connu & défendu ses droits. L'irruption des Maures en Espagne y a jeté le christianisme dans une abjection dont il s'est à peine relevé depuis deux cens ans ; & l'inquisition l'y montre jusqu'à nos jours sous l'aspect le plus hideux : l'inquisition , tribunal terrible , tribunal insultant à l'esprit de J. C. , tribunal qui doit être détesté , & des souverains , & des évêques , & des magistrats & des sujets ; des souverains , qu'il ose menacer & contre lesquels il a quelquefois cruellement sévi ; des évêques , dont il anéantit la juridiction ; des magistrats , dont il usurpe l'autorité légitime ; des sujets , qu'il tient dans une continuelle terreur , qu'il réduit au silence & qu'il condamne à la stupidité , par le péril de s'instruire , de lire , d'écrire & de parler ; tribunal qui n'a dû son institution & qui ne doit sa durée dans les contrées où il s'est maintenu , qu'à une politique sacrilège & jalouse d'éterniser des préjugés & des prérogatives qui ne pourroient être discutés sans s'évanouir.

Avant le schisme de Henri VIII, l'Angleterre étoit soumise au pape , même pour le temporel. Londres a secoué le joug de Rome , mais on voit moins dans la réforme l'ouvrage de la raison que de la passion. L'Allemagne a opposé des excès à des excès ; & depuis Luther , les Catholiques & les Schismatiques s'y sont montrés également ivres , les uns de la tyrannie papale , les autres de l'indépendance. Le christianisme s'établit en Po-



logne avec toutes les prétentions de l'autorité papale. En France ; on regardoit la puissance temporelle comme subordonnée à la puissance spirituelle. Au sentiment des fauteurs des opinions ultramontaines , ce royaume , ainsi que tous ceux de la terre relevoit de l'église de Rome ; les princes pouvoient être excommuniés , & les sujets déliés du serment de fidélité. Mais le colosse papal y chanceloit , & dès le quatorzième siècle , il touchoit au moment de sa chute. Alors les études se renouvellent. On s'applique aux langues anciennes. La première grammaire Hébraïque est publiée. Le collège royal est fondé. Vers le milieu du quinzième , l'art de l'imprimerie est inventé. Une multitude d'ouvrages en tout genre sortent de la poussière des bibliothèques monastiques pour passer dans les mains des peuples. La langue vulgaire se perfectionne. On traduit. Le souverain & des particuliers forment d'amples collections de livres. Les conciles , les pères , l'écriture-sainte sont lus. On s'occupe du droit canonique. On s'instruit de l'histoire de l'église. L'esprit de critique naît. Les apocryphes sont démasqués ; les originaux restitués dans leur pureté. Les yeux des souverains & des ecclésiastiques s'ouvrent ; les disputes de religion les éclairent. On recherche l'origine des immunités , des exemptions , des privilèges , & l'on s'en démontre la vanité. On remonte aux tems anciens , & l'on en compare la discipline avec les usages modernes. L'ordre hiérarchique de l'église se relève ; les deux puissances rentrent dans leurs limites. Les décisions de l'église reprennent leur vigueur ; & si la tyrannie papale n'a pas été étouffée en France , elle y gémit sous des chaînes très-étroites. Notre clergé , en 1681 , décida que la puissance temporelle étoit indépendante de la spirituelle , & que le pape étoit soumis aux canons de l'église. Si la mission du prêtre est de droit divin ; s'il lui appartient de lier & de délier , peut-il ne pas excommunier l'impénitent & l'hérétique , souverain ou particulier ? Dans nos principes , c'est un pouvoir qu'on ne sauroit lui refuser : mais les hommes sages voient à cette procédure violente de si fâcheuses conséquences qu'ils ont déclaré qu'il n'y falloit presque jamais recourir. L'excommunication

entraîne-t-elle la déposition du souverain & délie-t-elle les sujets du serment de fidélité ? Ce seroit un crime de lèse-majesté de le penser. D'où l'on voit que le gouvernement ecclésiastique, du moins en France, a passé de la TYRANNIE ANARCHIQUE à une sorte D'ARISTOCRATIE TEMPÉRÉE.

Mais s'il m'étoit permis de m'expliquer sur une matière aussi importante, j'oserois assurer que ni en Angleterre, ni dans les contrées hérétiques de l'Allemagne, des Provinces-Unies & du Nord, on n'est remonté aux véritables principes. Mieux connus, que de sang & de troubles ils auroient épargné ; de sang païen, de sang hérétique, de sang chrétien, depuis la première origine des cultes nationaux jusqu'à ce jour ; & combien ils en épargneraient dans l'avenir, si les maîtres de la terre étoient assez sages & assez fermes pour s'y conformer.

L'état, ce me semble, n'est point fait pour la religion, mais la religion est faite pour l'état. Premier principe.

L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'état. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité souveraine dépositaire de la sienne ; a seule le droit de juger de la conformité de quelque institution que ce soit avec l'intérêt général. Troisième principe.

Ces trois principes me paroissent d'une évidence incontestable ; & les propositions qui suivent n'en sont que des corollaires.

C'est donc à cette autorité & à cette autorité seule qu'il appartient d'examiner les dogmes & la discipline d'une religion ; les dogmes, pour s'assurer, si, contraires au sens commun, ils n'exposeroient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueroient avec le zèle pour la gloire de Dieu & la soumission à des vérités qu'on regardera comme révélées ; la discipline, pour voir si elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'esprit patriotique, n'affoiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'industrie, du mariage & des affaires publiques, ne nuit pas à la population & à la sociabilité, n'inspire pas le fanatisme & l'intolérance, ne sème point la division entre les proches de la même famille,

entre les familles de la même cité , entre les cités du même royaume , entre les différens royaumes de la terre , ne diminue point le respect dû au souverain & aux magistrats , & ne prêche ni des maximes d'une austérité qui attriste , ni des conseils qui mènent à la folie.

Cette autorité , & cette autorité seule , peut donc proscrire le culte établi , en adopter un nouveau , ou même se passer de culte , si cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier instant de son adoption ; comment la religion pourroit-elle prescrire par sa durée ?

L'état a la suprématie en tout. La distinction d'une puissance temporelle & d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable ; & il ne peut & ne doit y avoir qu'une seule & unique juridiction , par-tout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre.

Pour quelque délit que ce soit , il n'y aura qu'un tribunal ; pour quelque coupable , qu'une prison ; pour quelque action illicite , qu'une loi. Toute prétention contraire blesse l'égalité des citoyens ; toute possession est une usurpation du prétendant aux dépens de l'intérêt commun.

Point d'autre concile que l'assemblée des ministres du souverain. Quand les administrateurs de l'état sont assemblés , l'église est assemblée. Quand l'état a prononcé , l'église n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des princes & les arrêts des cours de judicature.

Qu'est-ce qu'un délit commun & un délit privilégié , où il n'y a qu'une loi , une chose publique , des citoyens ?

Les immunités & autres privilèges exclusifs sont autant d'injustices commises envers les autres conditions de la société qui en sont privées.

Un évêque , un prêtre , un clerc peut s'expatrier , s'il lui plaît ; mais alors il n'est plus rien. C'est à l'état à veiller à sa conduite ; c'est à l'état à l'installer & à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre chose que le salaire que tout citoyen doit recueillir de son travail ; c'est un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.



Et pourquoi, le prêtre ne pourroit-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter & tester comme un autre citoyen ?

Qu'il soit chaste, docile, humble, indigent même ; s'il n'aime pas les femmes ; s'il est d'un caractère abject, & s'il préfère du pain & de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui soit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chasteté répugne à la nature & nuit à la population ; le vœu de pauvreté n'est que d'un inepte ou d'un paresseux ; le vœu d'obéissance à quelqu'autre puissance qu'à la dominante & à la loi, est d'un esclave ou d'un rebelle.

S'il existoit donc dans un recoin d'une contrée soixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'auroit à faire de mieux le souverain, que de s'y transporter avec un nombre suffisant de satellites armés de fouets, & de leur dire : sortez, canaille fainéante, sortez : aux champs, à l'agriculture, aux ateliers, à la milice ?

L'aumône est le devoir commun de tous ceux qui ont au-delà du besoin absolu.

Le foulagement des vieillards & des infirmes indigens, celui de l'état qu'ils ont servi.

Point d'autres apôtres que le législateur & les magistrats.

Point d'autres livres sacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la république.

Je pourrais étendre ces conséquences à beaucoup d'autres objets : mais je m'arrête ici, protestant que si dans ce que j'ai dit, il y a quelque chose de contraire au bon ordre d'une société raisonnable, & à la félicité des citoyens, je le rétracte ; quoique j'aie peine à me persuader que les nations puissent s'éclairer & ne pas sentir un jour la vérité de mes principes. Au reste, je prévien mon lecteur, que je n'ai parlé que de la religion extérieure. Quant à l'intérieure, l'homme n'en doit compte qu'à Dieu. C'est un secret entre lui & celui qui l'a tiré du néant & qui peut l'y replonger.

Maintenant, si nous revenons sur nos pas, nous trouverons

que tous les gouvernemens sont compris sous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui sont diversement modifiées, par la situation locale, la masse de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures & la vicissitude des événemens qui agissent sur l'organisation des corps politiques, comme l'impression des fluides environnans agit sur les corps physiques.

Ne croyez pas, comme on le dit souvent, que les gouvernemens soient à-peu-près les mêmes, sans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent. Cette maxime est peut-être vraie dans les gouvernemens absolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le prince leur donne : élevées, fières & courageuses sous un monarque actif, amoureux de la gloire : indolentes & mornes sous un roi superstitieux : pleines d'espérance ou de crainte, sous un jeune prince : de foiblesse & de corruption sous un vieux despote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, sous les ministres que l'intrigue suscite. Dans ces états, le gouvernement prend le caractère de l'administration : mais dans les états libres, l'administration prend le caractère du gouvernement.

Quoi qu'il en soit de la nature & du ressort des constitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la législation étant celui qui demande le plus de perfection, est aussi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La science du gouvernement ne contient pas des vérités isolées, ou plutôt elle n'a pas un seul principe qui ne tienne à toutes les branches d'administration.

L'état est une machine très-compiquée, qu'on ne peut monter ni faire agir sans en connaître toutes les pièces. On n'en fau-  
roit presser ou relâcher une seule, que toutes les autres n'en  
soient dérangées. Tout projet utile pour une classe de citoyens  
ou pour un moment de crise, peut devenir funeste à toute la  
nation, & nuisible pour un long avenir. Détruisez ou déna-  
turez un grand corps, ces mouvemens convulsifs, qu'on appelle  
coups d'état, agiteront la masse nationale, qui s'en ressentira  
peut-être

peut-être durant des siècles. Toutes les innovations doivent être insensibles, naître du besoin, être inspirées par une sorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'est empirer le mal & corrompre le bien. Agir sans consulter la volonté générale, sans recueillir, pour ainsi dire, la pluralité des suffrages dans l'opinion publique; c'est aliéner les cœurs & les esprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à désirer que les souverains, convaincus de la nécessité de perfectionner la science du gouvernement, voulussent imiter un établissement de la Chine. Dans cet empire, on distingue les ministres en deux classes, celle des *penseurs* & celle des *signeurs*. Tandis que la dernière est occupée du détail & de l'expédition des affaires, la première n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui présente. Au sentiment des admirateurs du gouvernement Chinois, c'est la source de tous les réglemens judicieux qui font régner dans ces régions la législation la plus sçavante, par l'administration la plus sage. Toute l'Asie est sous le despotisme : mais en Turquie, en Perse, c'est le despotisme de l'opinion par la religion ; à la Chine, c'est le despotisme des loix par la raison. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la loi raisonnée. Mais dans ces empires, c'est la persuasion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumière où l'Europe est parvenue, on sent bien que cette conviction des esprits, qui opère une obéissance libre, aisée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des loix. Si les gouvernemens ne veulent pas foudroyer des *penseurs*, qui peut-être deviendroient suspects ou corrompus dès qu'ils feroient mercenaires ; qu'ils permettent du moins aux esprits supérieurs de veiller en quelque sorte sur le bien public. Tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit c'est son talent. Citoyen obscur ou distingué, quels que soient son rang ou sa naissance, son esprit toujours noble, prend ses titres dans



ses lumières. Son tribunal, c'est la nation entière; son juge est le public, non le despote qui ne l'entend pas, ou le ministre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, sans doute; mais il est toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penser, que de l'abandonner à sa pente, à sa fougue. La raison & la vérité triomphent de l'audace des esprits ardents, qui ne s'emporent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la persécution. Rois & ministres, aimez le peuple; aimez les hommes, & vous serez heureux. Ne craignez alors ni les esprits libres & chagrins, ni la révolte des méchants. Celle des cœurs est bien plus dangereuse: car la vertu s'aigrit & s'indigne jusqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux; ils n'eurent à choisir qu'entre deux grands attentats, le suicide ou la mort de César.

Souvenez-vous que l'intérêt du gouvernement n'est que celui de la nation. Quiconque divise en deux cet intérêt si simple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque les volontés particulières sont substituées à l'ordre établi. Les loix & les loix seules doivent régner. Cette règle universelle n'est pas un joug pour le citoyen, mais une force qui le protège, une vigilance qui assure sa tranquillité. Il se croit libre; & cette opinion qui fait son bonheur décide de sa soumission. Les fantaisies arbitraires d'un administrateurs inquiet & entreprenant viennent-elles renverser cet heureux système; les peuples qui par habitude, par préjugé ou par amour-propre sont assez généralement portés à regarder le gouvernement sous lequel ils vivent comme le meilleur de tous, perdent une illusion que rien ne peut remplacer.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsqu'elle persévère opiniâtrément dans une erreur où elle est tombée. Qu'un fol orgueil ne l'aveugle pas, & elle verra que des variations qui la ramèneront au vrai & au bon, loin d'affoiblir ses ressorts les fortifieront. Revenir d'une méprise dangereuse, ce n'est pas se démentir, ce n'est pas étaler aux peuples l'inconstance du gouvernement; c'est leur en démontrer la sagesse & la droiture. Si leur respect

devoit diminuer, ce feroit pour la puissance qui ne connoîtroit jamais ses torts ou les justifieroit toujours, & non pour celle qui les avoueroit & s'en corrigeroit.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsqu'elle sacrifie à l'éclat terrible & passager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aïfance & le sang des peuples. Vainement cherche-t-on à justifier ces penchans destructeurs par des statues & des inscriptions. Ces monumens de l'arrogance & de la flatterie seront détruits un jour par le tems, ou renversés par la haine. Il n'y aura de mémoire respectée que celle du prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ses sujets heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui; qui aura regardé son empire comme sa famille; qui n'aura usé de son pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié. Son nom & son caractère seront généralement chéris. Les pères instruiront leur postérité du bonheur dont ils ont joui. Ces enfans le rediront à leurs neveux; & ce délicieux souvenir conservé d'âge en âge se perpétuera dans chaque foyer, & dans tous les siècles.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque celui aux mains de qui la naissance ou l'élection ont mis les rênes du gouvernement, les laisse flotter au gré d'un hasard aveugle; lorsqu'il préfère un lâche repos à la dignité, à l'importance des fonctions dont il a été chargé. Son inaction est un crime, est une infamie. L'indulgence qu'on auroit eue pour ses fautes, on la refusera justement à son indolence. Cette sévérité fera d'autant plus légitime, que son caractère l'aura décidé à se laisser remplacer par les premiers ambitieux qui se feront offerts, & presque nécessairement par des hommes incapables. Eût-il eu le bonheur infiniment rare de faire un bon choix, il seroit encore impardonnable, parce qu'il n'est pas permis de se décharger de ses devoirs sur d'autres. Il mourra sans avoir vécu. Son nom sera oublié; ou si l'on se souvient de lui, ce sera comme de ces rois fainéans dont l'histoire a dédaigné avec raison de compter les années.

L'autorité divise ce grand intérêt, lorsque les places qui décident du repos public sont confiées à des intrigans vils & cor-

rompus , lorsque la faveur obtient les récompenses dues aux services. Alors sont brisés ces ressorts puissans qui assurent la grandeur & la durée des empires. Toute émulation s'éteint. Les citoyens éclairés & laborieux se cachent ou se retirent. Les méchans , les audacieux se montrent insolemment & prospèrent. La présomption , l'intérêt , les passions les plus défordonnées mènent tout , décident de tout. On compte pour rien la justice. La vertu tombe dans l'avilissement ; & les bien-séances , qui pourroient en quelque sorte la remplacer , sont regardées comme des préjugés antiques , comme des usages ridicules. Le découragement au-dedans , l'opprobre au-dehors : voilà ce qui reste à une nation autrefois puissante & respectée.

Un bon gouvernement peut quelquefois faire des mécontents : mais quand on fait beaucoup de malheureux sans aucune sorte de prospérité publique , c'est alors que le gouvernement est vicieux de sa nature.

Le genre-humain est ce qu'on veut qu'il soit ; c'est la manière dont on le gouverne , qui le décide au bien ou au mal.

Un état ne doit avoir qu'un objet ; & cet objet est la félicité publique. Chaque état a sa manière d'aller à ce but ; & cette manière est son esprit , son principe auquel tout est subordonné.

Un peuple ne sauroit avoir d'industrie pour les arts , ni de courage pour la guerre , sans confiance & sans amour pour le gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres ressorts de l'ame , une nation n'est plus rien , un prince est exposé à mille entreprises au-dehors , à mille dangers au-dedans. Méprisé de ses voisins , haï de ses sujets , il doit trembler jour & nuit sur le sort de son royaume & sur sa propre vie. C'est un bonheur pour une nation , que le commerce , les arts & les sciences y fleurissent. C'est même un bonheur pour ceux qui la gouvernent , quand ils ne veulent pas la tyranniser. Rien n'est si facile à conduire que des esprits justes : mais rien ne hait autant qu'eux la violence & la servitude. Donnez des peuples éclairés aux monarques ; laissez les brutes aux despotes.

Le despotisme s'élève avec des soldats , & se dissout par eux.



Dans sa naissance, c'est un lion qui cache ses griffes pour les laisser croître. Dans sa force, c'est un frénétique qui déchire son corps avec ses bras. Dans sa vieillesse, c'est Saturne qui, après avoir dévoré ses enfans, se voit honteusement mutilé par sa propre race.

Le gouvernement peut se diviser en législation & en politique. La législation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

Les peuples sauvages & chasseurs ont plutôt une politique qu'une législation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance font tout leur code.

III.  
Politique.

Telles étoient à-peu-près les sociétés des tems anciens. Séparés par des déserts, sans communication de commerce ou de voyages, ces peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre en fixant les limites d'un état, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agissoit de persuader une nation, & non de corrompre une cour par les maîtresses ou les favoris du prince, ils employoient des hommes éloquens; & le nom d'orateur étoit synonyme à celui d'ambassadeur.

Dans le moyen âge, où tout jusqu'à la justice, se décidait par la force; où le gouvernement gothique divisoit par les intérêts tous les petits états qu'il multiplioit par sa constitution, les négociations n'avoient guère d'influence sur des peuples isolés & farouches, qui ne connoissoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des trêves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la cour de Rome. Elle y étoit née des artifices qui avoient fondé le gouvernement des papes. Comme les pontifes influoient par les loix de la religion & par les règles de la hiérarchie, sur un clergé très-nombreux que le prosélytisme étendoit sans cesse au loin dans tous les états chrétiens, la correspondance qu'ils entretenoient avec les évêques établit de bonne heure à Rome, un centre de communication de toutes ces églises ou de ces nations. Tous les droits étoient subordonnés à une religion qui dominoit exclusivement sur les esprits; elle

entrôit dans presque toutes les entreprises , ou comme motif ; ou comme moyen ; & les papes ne manquoient jamais , par les émissaires Italiens qu'ils avoient placés dans les prélatures de la chrétienté , d'être instruits de tous les mouvemens , & de profiter de tous les événemens. Ils y avoient le plus grand intérêt : celui de parvenir à la monarchie universelle. La barbarie des siècles où ce projet fut conçu , n'en obscurcit point l'éclat & la sublimité. Quelle audace d'esprit pour soumettre sans troupes des nations toujours armées ! Quel art de rendre respectable & sacrée la foiblesse même du clergé ! Quelle adresse à remuer , à secouer les trônes les uns après les autres , pour les tenir tous dans la dépendance ! Un dessein si profond & si vaste ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'est pas manifesté , ne fauroit convenir à une monarchie héréditaire , où les passions des rois & les intrigues des ministres , mettent tant d'instabilité dans les affaires. Ce projet , & le plan général de conduite qu'il exige , ne pouvoient naître que dans un gouvernement électif , où le chef est pris dans un corps toujours animé du même esprit , imbu des mêmes maximes ; où une cour aristocratique gouverne le prince , plutôt qu'elle ne se laisse gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe , & faisoit les occasions d'agrandir & d'affermir le pouvoir ecclésiastique , chaque souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui se passoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres états , à disputer les branches du pouvoir aux différens corps qui en étoient en possession , ou qui luttoient contre la pente naturelle de la monarchie au despotisme : ils n'étoient pas assez maîtres de leur propre héritage , pour s'occuper des affaires de leurs voisins.

Le quinzième siècle fit éclore un autre ordre de choses. Quand les princes eurent rassemblé leurs forces , ils voulurent les mesurer. Jusqu'alors , les nations ne s'étoient fait la guerre que sur leurs frontières. Le tems de la campagne se passoit à assembler les troupes que chaque baron devoit toujours lentement.

C'étoient des escarmouches entre des partis , & non des batailles entre des armées. Quand un prince , par des alliances ou des héritages , eut acquis des domaines en différens états ; les intérêts se confondirent , & les peuples se brouillèrent. Il fallut des troupes réglées à la folde du monarque , pour aller défendre au loin des possessions qui n'appartenoient pas à l'état. La couronne d'Angleterre cessa d'avoir des provinces au cœur de la France : mais celle d'Espagne acquit des droits en Allemagne , & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerre & de négociation.

L'ambition , les talens , les rivalités de Charles-Quint & de François I , donnèrent naissance au système actuel de la politique moderne. Avant ces deux rois , les deux nations Espagnole & Françoisise , s'étoient disputé le royaume de Naples , au nom des maisons d'Aragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie , & la république de Venise étoit l'ame de cette réaction intestine contre deux puissances étrangères. Les Allemands prirent part à ces mouvemens , ou comme auxiliaires , ou comme intéressés. L'empereur & le pape s'y engagèrent avec presque toute la chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attachèrent à leur sort les regards , les inquiétudes & la destinée de l'Europe. Toutes les puissances semblèrent se partager entre deux maisons rivales , pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune seconda l'habileté , la force & la ruse de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I , son caractère emporta l'équilibre , & l'Europe pencha de son côté , mais ne plia pas sans retour.

Philippe II , qui avoit bien toutes les intrigues , mais non les vertus militaires de son père , hérita des projets & des vues de son ambition , & trouva des tems favorables à son agrandissement. Il épuisa son royaume d'hommes & de vaisseaux , même d'argent , lui qui avoit les mines du Nouveau-Monde ; & laissa une monarchie plus vaste , mais l'Espagne plus foible qu'elle n'avoit été sous son père.



Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe , en s'alliant à la branche de sa maison qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence ; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il suivit du reste les principes erronés , étroits , superstitieux & pédantesques de son prédécesseur. Au-dedans , beaucoup de formalités , mais point de règle , point d'économie. L'église ne cessa de dévorer l'état. L'inquisition , ce monstre informe , qui cache sa tête dans les cieux & ses pieds dans les enfers , tarit la population dans sa racine , tandis que les guerres & les colonies en moissonnoient la fleur. Au-dehors , toujours la même ambition , avec des moyens plus mal-adroits. Téméraire & précipité dans ses entreprises , lent & opiniâtre dans l'exécution , Philippe III réunit tous les défauts qui se nuisent , & font tout avorter , tout échouer. Il épuisa le peu de vie & de vigueur qui restoit au tronc de la monarchie. Richelieu profita de cette foiblesse de l'Espagne , de la foiblesse du roi qu'il maîtrisoit , pour remplir son siècle de ses intrigues , & la postérité de son nom. L'Allemagne & l'Espagne étoient comme liées par la maison d'Autriche : à cette ligue , il opposa par contrepoids celle de la France avec la Suède. Ce système auroit été l'ouvrage de son tems , s'il n'avoit pas été celui de son génie. Gustave Adolphe enchaîna tout le Nord à la suite de ses victoires. L'Europe entière concourut à l'abaissement de l'orgueil Autrichien , & la paix des Pyrénées fit passer les honneurs de la prépondérance de l'Espagne à la France.

On avoit accusé Charles-Quint d'aspirer à la monarchie universelle ; on accusa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet si haut , si téméraire. Ils avoient tous les deux passionnément à cœur d'étendre leur empire , en élevant leurs familles. Cette ambition est également naturelle aux princes ordinaires , nés sans aucun talent , & aux monarques d'un esprit supérieur , qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais ni Charles-Quint , ni Louis XIV n'avoient cette détermination , cette impulsion de l'ame à tout braver , qui fait les héros conquérans : ils n'avoient rien d'Alexandre.

Cependant

Cependant on prit, l'on fema des alarmes utiles. On ne fauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'élève des puissances formidables à leurs voisins. C'est entre les nations sur-tout, c'est à l'égard des rois que la crainte opère la sûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de se voir plus puissant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les mesures de ses ennemis. L'Europe avoit bien senti le besoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce monarque, fier des succès & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin les insultes de la France multipliées avec ses victoires; la pente de ses intrigues à diviser tout, pour dominer seule; le mépris pour la foi des traités; son ton de hauteur & d'autorité, achevèrent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les princes même qui avoient vu sans ombrage ou favorisé l'accroissement de sa puissance, sentirent la nécessité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entre eux une masse de forces supérieures à la sienne, pour l'empêcher de tyranniser les nations.

Des ligues se formèrent, mais long-tems sans effet. Un seul homme fut les conduire & les animer. Echauffé de cet esprit public, qui ne peut entrer que dans les âmes grandes & vertueuses, ce fut un prince, mais né dans une république, qui se pénétra pour l'Europe entière de l'amour de la liberté, si naturel aux esprits justes. Cet homme tourna son ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du tems où il vivoit. Jamais son intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il fut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de succès de ses talens militaires, qu'une heureuse issue de sa patience & de son activité politique. Telle étoit la situation des choses, lorsque la succession au trône d'Espagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'empire des Perses & celui des Romains, jamais une si riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le prince qui auroit pu

la joindre à sa couronne , seroit monté naturellement à cette monarchie universelle , dont le fantôme épouvantoit tous les esprits. Il falloit donc empêcher que ce trône n'échût à une puissance déjà formidable , & tenir la balance égale entre les maisons d'Autriche & de Bourbon , qui seules y pouvoient aspirer par le droit du sang.

Des hommes versés dans la connoissance des mœurs & des affaires de l'Espagne , ont prétendu , si l'on en croit Bolingbrock , que sans les hostilités que l'Angleterre & la Hollande excitèrent alors , on eût vu Philippe V aussi bon Espagnol que les Philippes ses prédécesseurs , & que le conseil de France n'auroit eu aucune influence sur l'administration d'Espagne : mais que la guerre faite aux Espagnols pour leur donner un maître , les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une couronne , qui seule pouvoit les aider à prendre un roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juste a été confirmée par un demi-siècle d'expérience. Jamais le génie Espagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Espagne , par le caractère de ses habitans , semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événemens répondirent au vœu général. Les armées & les conseils de la quadruple alliance , prirent un égal ascendant sur l'ennemi commun. Au lieu de ces campagnes languissantes & malheureuses qui avoient éprouvé , mais non rebuté le prince d'Orange , on vit toutes les opérations réussir aux confédérés. La France , à son tour , par-tout humiliée & défaite , touchoit à sa ruine , lorsque la mort de l'empereur la releva.

Alors on sentit que l'archiduc Charles venant à hériter de tous les états de la maison d'Autriche , s'il joignoit les Espagnes & les Indes à ce grand héritage , surmonté de la couronne Impériale , auroit dans ses mains cette même puissance exorbitante que la guerre arrachoit à la maison de Bourbon. Les ennemis de la France s'obstinoient cependant à détrôner Philippe V , sans songer à celui qui rempliroit sa place ; tandis que les vrais politiques , malgré leurs triomphes , se laissoient d'une guerre , dont



Les succès devenoient toujours des maux , quand ils cessioient d'être des remèdes.

Cette diversité d'opinions brouilla les alliés ; & cette dissension empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient se promettre de leurs prospérités. Les meilleures barrières dont on pouvoit couvrir les provinces des alliés , étoit de découvrir les frontières de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier , & ses voisins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir : car toute puissance forte qui se met en défense , projette d'attaquer. Philippe resta sur le trône d'Espagne ; & les bords du Rhin , la Flandre , restèrent fortifiés.

Depuis cette époque , aucune occasion ne s'est présentée pour réparer l'imprudence commise à la paix d'Utrecht. La France a toujours conservé sa supériorité dans le continent : mais la fortune en a souvent diminué les influences. Les bassins de la balance politique ne seront jamais dans un parfait équilibre , ni assez justes pour déterminer les degrés de puissance , avec une exacte précision. Peut-être même ce système d'égalité n'est-il qu'une chimère ? La balance ne peut s'établir que par des traités , & les traités n'ont aucune solidité , tant qu'ils ne sont faits qu'entre des souverains absolus , & non entre des nations. Ces actes doivent subsister entre des peuples parce qu'ils ont pour objet la paix & la sûreté qui sont leurs plus grands biens : mais un despote sacrifie toujours ses sujets à son inquiétude , & ses engagemens à son ambition.

Mais ce n'est pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations , comme on l'a cru jusqu'à nos jours. Depuis un demi-siècle le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puissances du continent mesuroient & partageoient l'Europe en portions inégales , que la politique , par ses ligue , ses traités & ses combinaisons , mettoit toujours en équilibre ; un peuple maritime formoit , pour ainsi dire , un nouveau système , & soumettoit par son industrie la terre à la mer ; comme la nature l'y a soumise elle-même par ses loix. Elle créoit ou

développoit ce vaste commerce qui a pour base une excellente agriculture , des manufactures florissantes , & les plus riches possessions des quatre parties du monde. C'est cette espèce de monarchie universelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre , en redonnant à chaque état maritime la liberté , la puissance qu'il a droit d'avoir sur l'élément qui l'environne. C'est un système de bien public , fondé sur l'équité naturelle. Ici , la justice est l'expression de l'intérêt général. On ne sauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces , & d'employer les ressources que leur offrent le climat & le sol qu'ils habitent , pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils sont nés.

Si les lumières étoient assez répandues en Europe , & que chaque nation connût ses droits & ses vrais biens , ni le continent , ni l'océan ne se feroient mutuellement la loi : mais il s'établirait une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer , un équilibre d'industrie & de puissance , qui les feroit tous communiquer ensemble pour l'utilité générale. Chacun cultiveroit & recueillerait sur l'élément qui lui est propre. Les divers états auroient cette liberté d'exportation & d'importation qui doit régner entre les provinces d'un même empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne : c'est celle d'affaiblir , autant qu'on peut , ses ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres , sans préparer & avancer son affaiblissement. Sans doute , il est des momens où la fortune offre tout-à-coup un grand accroissement de puissance à un peuple : mais une prospérité subite est peu durable. Souvent il vaudroit mieux soutenir des rivaux , que de les opprimer. Sparte refusa de rendre Athènes esclave ; & Rome se repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de sentimens épargnerait bien des mensonges , bien des crimes à la politique , qui , depuis deux ou trois siècles , a eu des objets plus variés & plus importans. Son action étoit autrefois très-resserrée. Rarement passait-elle les frontières de chaque peuple. Sa sphère s'est singulièrement agrandie à mesure que les nations les plus éloignées les unes des autres ont formé

des liaisons entre elles. Elle a sur-tout reçu un accroissement immense, lorsque, par des découvertes heureuses, ou malheureuses, toutes les parties de l'univers ont été subordonnées à celle que nous habitons.

Comme l'étendue qu'acquéroit la politique multiplioit ses opérations, chaque puissance crut convenable à ses intérêts de fixer dans les cours étrangères des agens qui n'y avoient été employés que pour un tems fort court. L'habitude de traiter sans interruption, donna naissance à des maximes inconnues jusqu'à cette époque. A la franchise, à la célérité des négociations passagères, succédèrent des longueurs & des ruses. On se tâta; on s'étudia; on chercha à se lasser, à se surprendre réciproquement. Les secrets qui n'avoient pu être pénétrés, devinrent le prix de l'or; & la corruption acheva ce que l'intrigue avoit commencé.

Il paroissoit nécessaire d'offrir des alimens continuels à cet esprit d'inquiétude, qu'on avoit versé dans l'ame de tous les ambassadeurs. Semblable à l'insecte insidieux qui fabrique ses filets dans l'obscurité, la politique tendit sa toile au milieu de l'Europe, & l'attacha en quelque manière à toutes les cours. On n'en peut toucher aujourd'hui un seul fil, sans les tirer tous. Le moindre souverain a quelque intérêt caché, dans les traités entre les grandes puissances. Deux petits princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un domaine, sans être croisés ou secondés par les cours de Vienne, de Versailles ou de Londres. Il faut négocier des années entières dans tous les cabinets, pour un léger arrondissement de terrain. Le sang des peuples est la seule chose qu'on ne marchande pas. Une guerre est décidée en deux jours, une paix traîne des années entières. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractère des négociateurs.

La plupart sont des ignorans qui traitent avec quelques hommes instruits. Le chancelier Oxenstiern ordonnoit à son fils de se disposer à partir pour la Westphalie, où devoient se pacifier les troubles de l'empire..... *Mais*, répondit le jeune homme,



*je n'ai fait aucune étude préliminaire à cette importante commission...* Je vous y préparerai, lui répliqua son père. Quinze jours après, sans avoir parlé depuis à son fils, Oxenstiern lui dit : *Mon fils, vous partirez demain..... Mais, mon père, vous m'aviez promis de m'instruire, & vous n'en avez rien fait ? .... Allez toujours*, ajouta l'expérimenté ministre, en haussant les épaules, *& vous verrez par quels hommes le monde est gouverné.* Il y a peut-être deux ou trois cabinets sages & judicieux en Europe. Tout le reste est livré à des intrigans, parvenus au maniement des affaires par les passions & les plaisirs honteux d'un maître & de ses maîtresses. Un homme arrive à l'administration, sans la connoître ; prend le premier système qu'on offre à son caprice ; le suit sans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement qu'il y apporte moins de lumières ; renverse tout l'édifice de ses prédécesseurs pour jeter les fondemens du sien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, ministre, fut : *le conseil a changé de maximes.* Ce mot qui se trouva bon une fois dans la bouche d'un seul homme, peut-être n'est-il pas un des successeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou pensé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-seulement de mesurer le faste de leur dépense, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place : mais aussi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur esprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation est grande & puissante, que doivent être ceux qui la gouvernent ? La cour & le peuple le disent, mais en deux sens bien opposés. Les ministres ne voient dans leur place que l'étendue de leurs droits ; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peuple a raison, parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque gouvernement devroient être réglés par les besoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'est point applicable à l'état social. Comme les sociétés, quelle que soit leur origine, sont gouvernées presque toutes par l'autorité d'un seul homme, les mesures de la politique sont subordonnées au caractère des princes.

Qu'un roi soit foible & changeant, son gouvernement variera comme ses ministres, & sa politique avec son gouvernement. Il aura tour-à-tour des ministres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou sincères, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la vicissitude des intrigues les lui donnera. Un tel gouvernement n'aura ni système, ni suite dans sa politique. Avec un tel gouvernement, tous les autres ne pourront avoir des vues & des mesures constantes. La politique alors ne peut qu'aller selon le vent du jour & du moment; c'est-à-dire, selon l'humeur du prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaisons subordonnées à l'instabilité du ministère, sous un règne foible & changeant.

Une autre cause de cette instabilité, c'est la jalousie réciproque des dépositaires de l'autorité royale. L'un, contre le témoignage de sa conscience & de ses lumières, croise, par une basse jalousie, une opération utile dont la gloire appartiendrait à son rival. Le lendemain celui-ci joue un rôle aussi infâme. Le souverain accorde alternativement ce qu'il avoit refusé, ou refuse ce qu'il avoit accordé. Il sera toujours facile au négociateur de deviner quel est de ses ministres le dernier qu'il a consulté, mais il lui est impossible de pressentir quel sera son dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adressera-t-il? A l'avarice & aux femmes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par un homme. A l'avarice & aux hommes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambassadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le seul qui puisse lui réussir. C'est l'or: & quoi encore? l'or qu'il substituera à la plus profonde politique. Mais si, par un hasard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque son effet, que fera-t-il? Il ne lui reste qu'à solliciter son rappel.

Mais le sort des nations & l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée

d'un ministère , ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général qui vit & se perpétue dans la nation est la seule règle des négociations. Ce n'est pas qu'un citoyen puissant , un démagogue éloquent , ne puisse entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique : mais on en revient aisément. Là , les fautes sont des leçons , comme les succès. Ce sont de grands événemens , & non des hommes , qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue , avec un peuple libre. Ses maximes le ramènent toujours à ses intérêts permanens , & tous les engagemens y cèdent à la loi suprême. Là , c'est le salut du peuple qui fait tout , tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspectes ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets , dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers. Aussi s'aperçoit-on d'une conspiration secrète entre toutes les monarchies , pour détruire & saper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs : elle passera , par les écrits publics , dans les ames éclairées ; & par la tyrannie , dans l'ame du peuple. Tous les hommes sentiront enfin , & le jour du réveil n'est pas loin , ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel , comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs ; & les ennemis de l'humanité , ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer , combattront un jour pour sa défense.

IV.  
Guerre.

Ici j'allois parler de la guerre , ou de cette fureur qui , allumée par l'injustice , par l'ambition ou par la vengeance , rassemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés , les précipite les uns sur les autres , trempe la terre de leur sang , la jonche de leurs cadavres , & prépare la pâture aux animaux qui les suivent , mais qui sont moins féroces qu'eux.

Tout-à-coup je me suis arrêté , & me suis demandé , qu'est-ce  
que



que la paix ? Existe-t-elle ? Ici, au centre de ma propre cité, une multitude d'intérêts opposés aux miens me pressent, & je les repousse. J'ai passé les limites de l'espace que j'appelle ma patrie ; on me regarde avec inquiétude ; on s'approche de moi ; on m'interroge ; qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? J'obtiens un lit , & j'allois prendre un peu de repos , lorsqu'un cri subit me force de m'éloigner. Je suis pros crit , si je reste ; & demain des assassins , qui parlent ma langue , incendieront l'asyle où je fus reçu , égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curiosité ou le desir de m'instruire me promène dans une autre contrée ; je l'observe , je deviens suspect , & un espion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma manière qui n'est pas celle du pays ? le prêtre & le bourreau m'environnent ; je m'entends , en disant avec douleur : la paix ! Cette paix si désirée n'existe donc nulle part ?

Cependant l'homme de bien a ses rêves ; & j'avouerai que , témoin des progrès des connoissances qui ont affoibli tant de préjugés , & porté dans les mœurs tant de douceur , je m'écriai : que l'esprit de discorde cesse ou se perpétue entre les nations , non , il n'est pas possible que l'art infernal des combats s'éternise ! Il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionnèrent seront maudits ; & le moment où ces redoutables instrumens de mort seront généralement brisés ne sauroit être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérans qui aimoient mieux être la terreur de leurs voisins que les pères de leurs sujets , & envahir des provinces que de gagner des cœurs ; qui vouloient que les cris de la douleur fussent le seul hymne qui accompagnât leurs victoires ; qui élevoient les monumens lugubres destinés à immortaliser leur fureur & leur vanité sur des campagnes qu'ils avoient dépouillées , sur des cités qu'ils avoient réduites en cendres , sur des cadavres que leur glaive avoit entassés ; qui prétendoient que l'histoire de leur règne ne fût que le souvenir des maux qu'ils auroient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité sur les sujets de son admiration. Aveugle & rampante , elle ne se prosternera plus devant ceux qui la

fouloient aux pieds. Les fléaux seront regardés comme des fléaux ; & des crimes éclatans cesseront d'occuper les veilles ou les talens des grands artistes. Les princes eux-mêmes partageront la sagesse de leur siècle. La voix de la philosophie ira réveiller au fond de leurs ames des sentimens trop long-tems assoupis , & leur inspirera de l'horreur & du mépris pour une gloire sanguinaire. Ils seront affermis dans ces idées par les ministres de la religion , qui , usant du privilège sacré de leur état , les traîneront au tribunal du grand juge , où ils auroient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haines ou à leurs caprices. S'il étoit arrêté dans les décrets du ciel que les souverains persévéreront dans leur frénésie , ces innombrables hordes d'assassins qu'on foudroie , jetteront leurs armes loin d'eux. Remplis d'une juste horreur pour leur détestable métier , d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faisoit de leurs bras & de leur courage , ils enverront leurs insensés despotes vuides eux-mêmes leurs querelles.

Mon illusion dura peu. Bientôt je pensai que les disputes des rois ne finiroient non plus que leurs passions , & qu'elles ne pourroient se décider que par le fer. Je pensai qu'on ne dégoûteroit jamais des horreurs de la guerre des peuples qui , tandis que toutes les cruautés , toutes les dévastations possibles s'exerçoient sans scrupule & sans remords sur le théâtre des discordes , trouvoient encore dans leurs paisibles foyers qu'il n'y avoit pas assez de sièges , assez de batailles , assez de catastrophes pour satisfaire leur curiosité , pour amuser leur oisiveté. Je pensai qu'il n'y avoit rien de raisonnable & d'humain à se promettre d'un troupeau de bouchers subalternes qui , loin de s'abandonner au désespoir , de s'arracher les cheveux , de se détester & de verser de ruisseaux de larmes à l'aspect d'une vaste plaine , semée de membres déchirés , la traversoient d'un air triomphant , trempant leurs pieds dans le sang , marchant sur les cadavres de leurs amis , de leurs ennemis , & mêlant des chants d'allégresse aux accens plaintifs des moribonds. Il me sembla que j'entendois le discours d'un de ces tigres qui , mêlant la flatterie à la féroce-

disoit à un monarque consterné à l'aspect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitans & encore chauds : *Seigneur, ce n'est pas nous, ce sont ceux-là qui sont trop heureux* ; & arrêta dans les yeux du jeune prince des larmes prêtes à couler, des larmes qu'il auroit dû hâter en lui disant : « Tiens, regarde les » effets de ton ambition, de ta folie, de tes fureurs, des nôtres ; » & sens descendre sur tes joues les gouttes de sang qui tombent » du laurier dont nous venons de ceindre ton front ». D'affligeantes réflexions me plongèrent dans la tristesse ; & ce ne fut pas sur le champ que je repris le fil de mes idées, & que je dis :

La guerre fut de tous les tems & de tous les pays : mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siècles & chez quelques peuples. Les Grecs l'instituèrent & vainquirent toutes les forces de l'Asie. Les Romains le perfectionnèrent & conquièrent le monde. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'élevèrent par le génie & la vertu, durent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges & les légions menèrent par-tout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire & de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-fauvages, qui, avec les seules armes & les seules forces de la nature, avoient soumis l'empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tardèrent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appelée *la bataille*, ou l'armée. La noblesse, qui possédoit seule les terres & les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval ; & la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes & sans honneur.

Dans un tems où le cheval faisoit la distinction du gentilhomme ; où l'homme n'étoit rien, & le chevalier étoit tout ; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée ;



où l'avantage étoit dans la célérité des marches : alors la cavalerie décidoit du fort des armées. Durant le treizième & le quatorzième siècles, l'Europe n'avoit, pour ainsi dire, que de la cavalerie. L'adresse & la force des hommes ne se monroient plus à la lutte, au ceste, dans l'exercice des bras & dans tous les muscles du corps : mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des sociétés fixes & sédentaires, étoit un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans, qui portoit par-tout ses droits dans son épée ; qui mettoit sa gloire & son mérite dans ses armes ; qui n'avoit d'autre occupation que la chasse, ne pouvoit guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un esprit grossier devoit la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux ?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siècles une guerre sans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'est faute de combattans, qu'on combattoit sans cesse. Il falloit des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devoient rester que des semaines. Les rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, & à des tems marqués. Les seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les règles emportoient tout le tems à la guerre, comme elles consomment tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les François, las d'avoir éternellement à repousser les Anglois, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laissèrent imposer le joug & le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois levèrent, à leur solde, des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie & seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaissement de la noblesse , & de l'accroissement de la monarchie ; de la liberté politique de la nation au-dehors , mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale , que pour tomber un jour sous le despotisme des rois : tant le genre-humain semble né pour l'esclavage ! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice ; & les impôts devinrent arbitraires , illimités , comme le nombre des soldats. Ceux-ci furent distribués dans les différentes places du royaume , sous prétexte de couvrir les frontières contre l'ennemi : mais , au fond , pour contenir & opprimer les sujets. Les officiers , les commandans , les gouverneurs , furent des instrumens toujours armés contre la nation même. Ils cessèrent de se regarder , eux & leurs soldats , comme des citoyens de l'état , dévoués uniquement à la défense des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi , prêts à égorger , en son nom , & leurs pères & leurs frères. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre , qui demanda de grandes dépenses & de grands préparatifs , des forges , des magasins , des arsenaux , mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois , & acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté , étoit un homme nul ou perdu ; un cheval sans guide , portoit le trouble & le désordre par tous les rangs. L'artillerie & la mousqueterie faisoient , dans les escadrons , un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvoient s'acheter & se discipliner à moins de frais que les chevaux : c'est ce qui fit que les rois eurent aisément des soldats.

C'est ainsi que l'innovation de Charles VII , funeste à ses sujets , du moins pour l'avenir , préjudicia , par son exemple , à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut besoin de se tenir en défense contre une nation toujours armée. La politique , s'il y en eût eu dans un tems où les arts , les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les peuples , la politique étoit que les princes eussent attaqué

tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continu. Mais au lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vite, qu'elle paroissoit le seul remède au danger d'une invasion, le seul garant de la sécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à se faire sentir. La manière de combattre que les Suisses avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renversé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses sentant le besoin qu'on avoit de leurs bras, & se faisant acheter trop cher, il fallut se résoudre à s'en passer, & composer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandoit que la force du corps, & la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent presque à la réputation de l'infanterie Suisse, sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adoptèrent avec plus de peine & de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvements, & qui sembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légère, sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchèrèrent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composèrent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentoit, cessoient par-tout l'usage & le service de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus



en plus. La constitution nationale n'avoit guère permis durant des siècles aux différens peuples , de franchir les barrières de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisoit que sur les frontières , entre les peuples limitrophes. Quand la France & l'Espagne eurent essayé leurs armes à l'extrémité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus possible de convoquer le ban & l'arrière-ban des nations ; parce que ce n'étoient pas réellement les peuples qui se faisoient la guerre , mais les rois avec leurs troupes , pour la gloire de leur personne ou de leur famille , sans aucun égard au bien de leurs sujets. Ce n'est pas que les princes ne tâchassent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des peuples : mais uniquement pour affoiblir ou pour soumettre cette indépendance , qui luttoit encore dans quelques corps , contre l'autorité absolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combustion. On vit les Allemands en Italie ; les Italiens en Allemagne ; les François dans l'une & l'autre de ces régions ; les Turcs devant Naples & devant Nice ; les Espagnols tout-à-la-fois , en Afrique , en Hongrie , en Italie , en Allemagne , en France , & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations , en aiguissant , en trempant leurs armes dans leur sang , se formèrent dans la science de se battre & de se détruire avec un ordre , une mesure infaillibles.

La religion mit aux prises les Allemands contre les Allemands ; les François contre les François : mais sur-tout la Flandre avec l'Espagne. C'est dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un roi bigot & despote ; d'un prince superstitieux & sanguinaire ; de deux Philippes & d'un duc d'Albe. C'est dans les Pays-Bas qu'on vit une république fortir des gibets de la tyrannie & des buchers de l'inquisition. Après que la liberté eut rompu ses chaînes , qu'elle eut trouvé son asyle dans l'océan , elle éleva ses remparts sur le continent. Les Hollandois imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places : tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands états n'avoient besoin que de fortifier leurs frontières. L'Allemagne & l'Italie , partagées entre plusieurs princes , furent

hérissées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point sans trouver chaque soir des portes fermées & des ponts-levis à l'entrée des villes.

Tandis que Nassau , armé pour assurer l'indépendance de sa patrie , renouvelloit la science des fortifications , la passion de la gloire pouffoit Gustave à chercher , sur les traces des anciens , les principes presque entièrement perdus de la guerre de campagne. Il eut la gloire de les trouver , de les appliquer , de les répandre : mais , s'il en faut croire les juges les plus expérimentés , il n'y mit pas les modifications qu'auroit exigées la différence des esprits , des constitutions & des armes. Ses élèves , tout grands capitaines qu'ils étoient , n'osèrent pas être plus hardis ou plus éclairés que lui ; & cette timide circonspection empêcha les changemens , arrêta les progrès qu'on auroit dû faire. Seulement , Cohorn & Vauban ouvrirent les yeux à l'Europe sur l'art de défendre , mais sur-tout d'attaquer les places. Par une de ces contradictions qui se remarquent quelquefois dans les nations comme parmi les individus , il arriva que , malgré son caractère bouillant & impétueux , le François se montra plus propre qu'aucun peuple aux sièges ; & qu'il parut acquérir au pied des murailles la patience & le sens froid qui lui manquent le plus souvent dans les autres opérations militaires.

Le roi de Prusse parut , & avec lui naquit un ordre inconnu de choses. Sans se laisser imposer par l'exemple ou l'autorité de ceux qui l'avoient précédé , ce prince créa une tactique presque entièrement nouvelle. Il fit voir que des troupes , en quelque nombre qu'elles fussent , pouvoient être disciplinées & manœuvrières ; que les mouvemens des plus grandes armées n'étoient pas assujettis à des calculs plus compliqués ni moins certains que les plus foibles corps ; & que les mêmes ressorts qui mettoient en action un bataillon pouvoient , bien maniés , combinés par un grand général , faire mouvoir cent mille hommes. Son génie lui fit imaginer des développemens savans dont personne n'avoit eu l'idée ; & donnant en quelque sorte l'avantage aux jambes sur les bras , il introduisit dans ses évolutions , dans ses marches , une célérité devenue  
nécessaire

cessaire & presque décisive depuis que les armées ont été si malheureusement multipliées, & qu'il a fallu leur faire occuper un front extrêmement étendu.

Ce prince qui, depuis Alexandre, n'a point eu son égal dans l'histoire pour l'étendue & la variété des talens ; lui qui, sans avoir été formé par des Grecs, a su former des Lacédémoniens ; enfin ce monarque qui mérita plus que tout autre d'attacher son nom à son siècle, & qui aura la gloire, puisque c'en est une, d'avoir élevé la guerre à un degré de perfection, dont elle ne peut heureusement que descendre : Frédéric a vu l'Europe entière se jeter avec enthousiasme sur ses institutions. A l'exemple du peuple Romain, qui en s'instruisant à l'école de ses ennemis, s'étoit mis en état de leur résister, de les vaincre, de les asservir ; les nations modernes ont voulu copier un voisin redoutable par sa capacité militaire, & qui pouvoit devenir dangereux par ses succès. Ont-elles atteint leur but ? sans doute, on a réussi à imiter quelques pratiques extérieures de sa discipline : mais ses grands principes ont-ils été bien saisis, bien approfondis, bien combinés ? il seroit peut-être permis d'en douter.

Quand même cette doctrine sublime & terrible seroit devenue commune aux puissances, l'usage en seroit-il égal pour toutes ? Les Prussiens ne la perdent pas un moment de vue. Ils ne connoissent ni les intrigues des cours, ni les délices des villes, ni la loisiveté des campagnes. Leurs drapeaux sont leur toit ; des chants guerriers, leur amusement ; les récits de leurs premiers exploits, leur conversation ; de nouveaux lauriers, le motif de leurs espérances. Sans cesse sous les armes, sans cesse dans les exercices, ils ont continuellement sous les yeux l'image, presque la réalité d'une guerre savante & opiniâtre, soit qu'ils soient réunis dans des camps, soit qu'ils soient dispersés dans des garnisons.

Militaires de tous les pays, opposez à ce tableau celui de votre éducation, de vos loix, de vos mœurs ; & comparez-vous à de tels hommes, si vous l'osez. Le son des trompettes vous tirera ; j'y consens, de votre assoupissement. Du bal, des spectacles, du



sein de vos maîtresses , vous volerez avec ardeur au péril. Mais une fougue passagère tiendra-t-elle lieu de cette vigilance , de cette activité , de cette application , de cette prévoyance qui seules peuvent décider des opérations d'une guerre ou d'une campagne ? Un corps énérvé par de molles habitudes , résistera-t-il aux horreurs de la disette , à la rigueur des saisons , à la diversité des climats ? Un esprit dominé par le goût des plaisirs , se pliera-t-il à des méditations suivies , profondes & sérieuses ? Dans un cœur rempli d'objets frivoles & divers , ne s'en trouvera-t-il aucun qui soit l'écueil du courage ? Sur les bords du Pô , du Rhin , du Danube ; au milieu de ces destructions , de ces ravages qui suivent toujours ses pas , un François couvert de poussière , épuisé de forces , dénué de tout , ne tournera-t-il pas ses tristes regards vers les bords rians de la Loire ou de la Seine ? Ne soupirera-t-il pas après ces fêtes ingénieuses , ces douces liaisons , ces sociétés charmantes ; après tant de voluptés qu'il y a laissées & qui l'y attendent ? Imbu de l'absurde & malheureux préjugé que la guerre , qui est un métier pour les autres nations , n'est qu'un état pour lui , ne quittera-t-il pas les camps aussi-tôt qu'il croira le pouvoir , sans exposer trop ouvertement sa réputation ? Si l'exemple ou les circonstances ne lui permettent pas de suivre son inclination , n'épuisera-t-il pas en quelques mois le revenu de dix années pour métamorphoser un fourrage en amusement , ou pour étaler son luxe à la tête d'une tranchée ? Le dégoût de ses devoirs & son indifférence pour la chose publique , ne le rendront-ils pas le jouet d'un ennemi qui aura des principes différens , & une autre conduite ?

Ce n'est pas au Roi de Prusse , c'est à Louis XIV qu'il faut attribuer cette excessive multiplication de troupes qui nous offre le spectacle de la guerre jusque dans le sein de la paix. En tenant toujours sur pied des armées prodigieuses , l'orgueilleux monarque réduisit ses voisins ou ses ennemis à des efforts à-peu-près semblables. La contagion gagna même les princes , trop foibles pour allumer des incendies , trop pauvres pour les entretenir. Ils vendirent le sang de leurs légions aux grandes puissances ; & le

nombre des soldats s'éleva peu-à-peu en Europe jusqu'à deux millions.

On parle avec horreur des siècles de barbarie ; & cependant la guerre étoit alors un état violent , un tems d'orage : aujourd'hui , c'est presque un état naturel. La plupart des gouvernemens sont ou deviennent militaires. La perfection même de la discipline en est une preuve. La sûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes , soit que les troupes y passent ou qu'elles y séjournent, la police qui règne autour des camps & dans les places de garnison , annoncent bien que les armes ont un frein , mais que tout est soumis au pouvoir des armes.

Heureusement les hostilités de nos jours ne ressemblent pas à celles des tems anciens. A ces époques éloignées , les provinces conquises étoient dévastées ; les villes prises réduites en cendres ; les citoyens vaincus , égorgés ou réduits en servitude. La guerre est aujourd'hui beaucoup moins cruelle. Après le combat, il n'y a plus d'atrocités. On respecte les prisonniers. Les cités ne sont plus détruites , ni les campagnes ravagées. Ce qu'on exige des peuples assujettis en contributions , équivaut à peine à ce qu'ils payoient d'impôts avant leur désastre. Rentrent-ils à la paix dans leurs premiers liens , leur état se trouve n'avoir pas changé. Des traités assurent - ils au vainqueur leur soumission , ils jouissent des mêmes avantages que tous ses sujets , quelquefois même de plusieurs prérogatives très - importantes. Aussi les nations , même les moins éclairées , s'occupent - elles peu de ces dissensions des princes. Aussi regardent-elles ces querelles comme des démêlés de gouvernement à gouvernement. Aussi verroient-elles ces événemens d'un œil tout-à-fait indifférent , sans l'obligation de soudoyer les mercénaires chargés d'appuyer l'ambition , l'inquiétude ou les caprices d'un maître tyrannique.

Ces mercénaires sont fort mal payés. Ils coûtent quatre ou cinq fois moins que le plus abject manœuvre. On ne leur donne que ce qui est précisément nécessaire pour les empêcher de mourir de faim. Cependant on a multiplié à tel point les troupes ,

les généraux, les places fortes, l'artillerie, tous les instrumens de guerre, que leur entretien a fait le désespoir des peuples. Pour subvenir à ces dépenses, il a fallu surcharger toutes les classes de la société qui, refoulant les unes sur les autres, écrasent la dernière, la plus nécessaire, celle des cultivateurs. L'accroissement des impôts, & la difficulté des recouvremens font mourir de faim & de misère ces mêmes familles qui sont les mères & les nourrices des armées.

Si une oppression universelle est le premier inconvénient de la multiplication de soldats, leur oisiveté en est le second. Qu'on les occupe sans excès mais sans relâche, aussi-tôt que le bruit des armes aura cessé de se faire entendre, & leurs mœurs seront moins dissolues, moins contagieuses; les forces pour supporter les fatigues de leur profession ne leur manqueront plus, & leur santé sera rarement altérée; on ne les verra plus consumés par la faim, par l'ennui & par le chagrin; la désertion & les querelles cesseront d'être communes parmi eux; après le tems de leur service, ils pourront être encore utiles à la société. Pour une modique augmentation de solde, ils feront gaiement les chemins par lesquels ils doivent marcher; ils applaniront les montagnes qu'ils doivent gravir; ils fortifieront les villes qu'ils doivent défendre; ils creuseront les canaux qui doivent porter leurs subsistances; ils perfectionneront les ports dans lesquels ils doivent s'embarquer, ils délivreront le peuple de la plus cruelle, de la plus ignominieuse des vexations, la corvée. Après avoir expié dans des travaux utiles le malheur d'être dévoués par état à défoler la terre, à en massacrer les habitans, peut-être cesseront-ils d'être détestés; peut-être parviendront-ils un jour à l'honneur d'être comptés parmi les citoyens.

Les Romains avoient saisi ces vérités, & en avoient fait la base de leur conduite. Comment est-il arrivé que nous autrefois les esclaves, & aujourd'hui les disciples de ces maîtres du monde, nous nous soyons si fort écartés sur ce point important de leurs principes? C'est que l'Europe a cru, c'est que l'Europe croit encore que des mains destinées à manier des armes, à cueillir des lauriers



riers, feroient avilies par des instrumens uniquement maniés par les dernières classes du peuple. Jusques à quand cet absurde préjugé formé dans des tems barbares subsistera-t-il? Jusques à quand ferons-nous au douzième siècle?

Troisième inconvénient : augmentation de soldats , diminution de courage. Peu d'hommes naissent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome , où des citoyens , des femmes libres enfantoient des soldats ; où les enfans s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chansons guerrières ; où l'éducation dénaturait les hommes , faisoit d'eux des êtres d'une nouvelle espèce : tous les peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Aussi , moins on en lève , plus ils valent. Autrefois chez nos pères , moins policés & plus forts que nous ; les armées étoient beaucoup moins nombreuses que les nôtres ; & les guerres plus décisives. Il falloit être noble ou riche pour faire le service militaire. C'étoit un droit , un honneur , que de prendre les armes. On ne voyoit sous les drapeaux que des volontaires. Les engagements finissoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre , pouvoit s'en retirer. D'ailleurs , il y avoit plus de cette chaleur de sang & de cette fierté de sentimens , qui fait le vrai courage. Aujourd'hui , quelle gloire de servir des despotes qui mesurent les hommes à la toise , les prient par leur paie , les enrôlent par force ou par subtilité , les retiennent , les congédient comme ils les ont pris , sans leur consentement ! Quel honneur d'aspirer au commandement des armées , sous la maligne influence des cours , où l'on donne & l'on ôte tout pour rien ; où l'on élève & l'on dégrade par caprice des hommes sans mérite & sans crime ; où l'on confie le ministère de la guerre à un protégé , qui ne s'est distingué dans aucune occasion , & à qui l'art n'est connu ni par la pratique ni par la méditation ; où une favorite trace , avec des mouches , sur une carte étendue sur sa toilette , la marche que suivront les armées ; où pour livrer une bataille , il faut envoyer solliciter la permission de la cour , délai funeste pendant lequel l'ennemi a changé de position , & le mo-

ment de la victoire s'est perdu ; où , à l'insu du prince , on a quelquefois ordonné à un général , sous peine de disgrâce , de se laisser battre ; où la jalousie , la haine , mille autres motifs détestables font échouer les espérances d'une campagne heureuse ; où , par négligence ou par foiblesse , on laisse manquer les camps de vivres , de fourrages & de munitions ; où celui qui doit obéir , s'arrêter ou marcher , exécuter des mouvemens combinés , trahit son chef & brave la discipline , sans compromettre sa tête ? Aussi , hormis les empires naissans & les momens de crise , plus il y a de soldats dans un état , plus la nation s'affoiblit ; & plus un état s'affoiblit , plus on multiplie les soldats.

Quatrième inconvénient : la multiplication de la milice achemine au despotisme. Les troupes nombreuses , les places fortes , les magasins & les arsenaux , peuvent empêcher les invasions : mais en préservant un peuple des irruptions d'un conquérant , ils ne le sauvent pas des attentats d'un despote. Tant de soldats ne font que tenir à la chaîne des esclaves tout faits. L'homme le plus foible est alors le plus fort. Comme il peut tout , il veut tout. Par les seules armes , il brave l'opinion & force les volontés. Avec des soldats , il lève des impôts ; avec des impôts , il lève des soldats. Il croit exercer & manifester sa puissance , en détruisant ce qu'il a créé ; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement sa milice , sans jamais retrouver une force nationale. C'est en vain qu'il arme des bras toujours levés sur la tête du peuple. Si ses sujets tremblent devant ses troupes , ses troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille est celle d'un royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes sous un joug étranger , parce qu'avec un conquérant , il reste de l'espérance , & qu'avec un despote , on ne sent que la crainte. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme , alors il n'y a plus de nation. Les troupes font bientôt insolentes & détestées ; les familles se dessèchent & dépérissent dans la stérilité de la misère & du libertinage. L'esprit de désunion & de haine gagne entre

tous les états , alternativement corrompus & flétris. Les corps se trahissent , se vendent , se dépouillent , & se livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du despote. Il les crible tous , ils les vanne , il les pressure dans sa main , les dévore & les anéantit. Telle est la fin de cet art de la guerre , qui mène au gouvernement militaire. Voyons quelle est l'influence de la marine.

Les anciens nous ont transmis presque tous les arts , qui sont ressuscités avec les lettres : mais nous l'emportons sur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon , Carthage & Rome , n'ont presque vu que la Méditerranée ; & pour courir cette mer , il ne falloit que des radeaux , des galères & des rameurs. Les combats alors pouvoient être sanglans : mais l'art de la construction & de l'armement des flottes ne devoit pas être savant. Pour traverser de l'Europe en Afrique , il ne falloit , pour ainsi dire , que des bateaux plats , qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains : car ce furent presque les seuls peuples qui rougirent la mer de leur sang. Les Athéniens & les républiques de l'Asie , firent heureusement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuses eurent laissé la terre & la mer à des brigands & à des pirates , la marine resta durant douze siècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces essains de barbares , qui dévorèrent le cadavre & le squelette de Rome , vinrent de la mer Baltique , sur des radeaux ou des pirogues , ravager & piller nos côtes de l'océan : mais sans s'écarter du continent. Ce n'étoient point des voyages , mais des descentes qui se renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en course , & ne savoient guère se battre que sur terre.

Enfin , le hasard ou la Chine donna la bouffole à l'Europe ; & la bouffole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord , les enhardit à tenter les plus longues courses , à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'astronomie apprirent à mesurer la marche des astres , à fixer par eux

V.  
Marine.



les longitudes , & à estimer à-peu-près de combien on avançoit à l'est ou à l'ouest. Dès-lors on devoit savoir à quelle hauteur , à quelle distance on se trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoissance des longitudes soit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes , l'une & l'autre eurent bientôt assez hâté les progrès de la navigation , pour faire éclore l'art de la guerre navale. Cependant , elle débuta par des galères qui étoient en possession de la Méditerranée. La plus fameuse bataille de la marine moderne , fut celle de Lepante , qui fut livrée il y a deux cens ans , entre deux cens cinq galères des Chrétiens , & deux cens soixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé , l'Italie seule avoit construit ce prodigieux armement ; mais alors elle avoit le double du commerce , des richesses , de la population qui lui restent aujourd'hui. D'ailleurs , ces galères n'étoient ni si longues , ni si larges que celles de nos jours , comme l'attestent encore d'anciennes carcasses qui se conservent dans l'arsenal de Venise. La chiourme consistoit en cent cinquante rameurs , & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Venise a de plus belles galères , & moins de puissance sur cette mer qu'elle épouse , & que d'autres sillonnent & labourent.

Mais les galères étoient bonnes pour des forçats ; il falloit de plus forts vaisseaux pour des soldats. L'art de la construction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II , roi de toutes les Espagnes & des deux Indes , employa tous les chantiers d'Espagne & de Portugal , de Naples & de Sicile , qu'il possédoit alors , à construire des navires d'une grandeur , d'une force extraordinaires ; & sa flotte prit le nom de *l'invincible armada*. Elle étoit composée de cent trente vaisseaux , dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus sur l'océan. Vingt caravelles , ou petits bâtimens , suivoient cette flotte , voguoient & combattoient sous ses ailes. L'enflure Espagnole du seizième siècle , s'est prodigieusement appesantie sur une description exagérée & pompeuse de cet armement si formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux siècles , serviroit de risée aujourd'hui.

aujourd'hui. Les plus grands de ces vaisseaux ne feroient que du troisième rang dans nos escadres. Ils étoient si pesamment armés & si mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient presque se remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des tems orageux. Les matelots étoient aussi lourds que les vaisseaux étoient massifs, les pilotes presque aussi ignorans que les matelots.

Les Anglois, qui connoissoient déjà toute la foiblesse & le peu d'habileté de leurs ennemis sur la mer, se reposèrent du soin de leur défaite sur leur inexpérience. Contens d'éviter l'abordage de ces pesantes machines, ils en brûlèrent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres désemparés. Une tempête survint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns sur les côtes occidentales de l'Ecosse, les autres sur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Espagne, où son délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une consternation dont la nation ne se releva plus: abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ses forces & ses revenus s'étoient comme épuisés.

La chute de la marine Espagnole fit passer le sceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la prospérité d'un peuple forcé, par l'oppression, à briser le joug des rois. Lorsque cette république levoit la tête hors de ses marais, le reste de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatisme. Dans tous les états, la persécution lui préparoit des citoyens. L'inquisition que la maison d'Autriche vouloit étendre dans les pays de sa domination; les bûchers que Henri II allumoit en France; les émissaires de Rome que Marie appuyoit en Angleterre: tout concourut à donner à la Hollande un peuple immense de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moissons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une subsistance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faisoient presque tout le commerce de l'Europe

sous un même souverain , que sa puissance & son ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux républicains , échappés à sa tyrannie , excités par le ressentiment & le besoin , se firent corsaires , & se formèrent une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais , qu'ils détestoient. La France & l'Angleterre , qui ne voyoient que l'humiliation de la maison d'Autriche dans les progrès de la république naissante , l'aidèrent à garder des conquêtes & des dépouilles , dont elles ne connoissoient pas encore tout le prix. Ainsi les Hollandois s'assurèrent des établissemens par-tout où ils voulurent porter leurs armes , s'affermirent dans leurs acquisitions , avant qu'on pût en être jaloux , & se rendirent insensiblement les maîtres de tout le commerce par leur industrie , & de toutes les mers , par la force de leurs escadres.

Les troubles domestiques de l'Angleterre favorisèrent quelque tems cette prospérité , sourdement acquise dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce. Elle étoit naturelle à un peuple insulaire. Partager avec lui l'empire de la mer , c'étoit le lui céder. Les Hollandois résolurent de le garder. Au lieu de s'allier avec l'Angleterre , ils s'exposèrent courageusement à la guerre. Ils combattirent long-tems avec des forces inégales ; & cette opiniâtreté contre les revers , leur conserva , du-moins , une honorable rivalité. La supériorité dans la construction , dans la forme des vaisseaux , donna souvent la victoire à leurs ennemis : mais les vaincus ne firent point de pertes décisives.

Cependant , ces longs & terribles combats avoient épuisé , du-moins ralenti , la vigueur des deux nations , lorsque Louis XIV , voulant profiter de leur affoiblissement réciproque , aspira à l'empire des mers. En prenant les rênes de son royaume , ce prince n'avoit trouvé dans ses ports que huit ou neuf vaisseaux demi-pourris ; encore n'étoient-ils ni du premier , ni du second rang. Richelieu avoit su jeter une digue devant la Rochelle , mais non créer une marine , dont Henri IV & son ami Sully devoient pour-  
sant avoir conçu le projet : mais tout ne pouvoit naître à la



fois que dans le beau siècle de la nation Françoisse. Louis , qui faisoit , du-moins , toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas , fit passer dans l'ame de ses sujets la passion qui le dévorait. Cinq ports furent ouverts à la marine militaire. On créa des chantiers & des arsenaux , également commodes & magnifiques. L'art des constructions , encore très-imparfait par-tout , reçut des règles moins incertaines. Un code fort supérieur à celui des autres nations , & qui depuis leur servit de guide , obtint la sanction des loix. Des hommes de mer sortirent , pour ainsi dire , comme tout formés du sein de l'océan. En moins de vingt ans , les rades du royaume comptèrent cent vaisseaux de ligne.

Ces forces s'essayèrent d'abord contre les Barbaresques , qui furent châtiés. Ensuite elles firent baisser le pavillon à l'Espagne. De-là , se mesurant avec les flottes , tantôt séparées , tantôt combinées , de l'Angleterre & de la Hollande , presque toujours elles emportèrent l'honneur & l'avantage du combat. La première défaite mémorable qu'essuya la marine Françoisse , fut en 1692 , lorsque avec quarantè vaisseaux , elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaisseaux Anglois & Hollandois , pour donner à l'Angleterre un roi qu'elle ne vouloit pas , & qui ne souhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II sentit un plaisir involontaire , en voyant triompher le peuple qui le repoussoit ; comme si dans ce moment , l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui dans son cœur , sur l'ambition du trône. Depuis cette journée , la France vit décliner ses forces navales , & il étoit impossible qu'il fût autrement.

Accoutumé à mettre plus de fierté que de méthode dans ses entreprises , plus jaloux de paroître puissant que de l'être en effet , Louis XIV avoit commencé par poser le faite de sa marine guerrière , avant d'en avoir assuré les fondemens. L'unique base solide qu'on eût pu lui donner , c'eût été une navigation marchande , vive , étendue ; & il n'en existoit presque pas un commencement dans le royaume. Le commerce des Indes Orientales ne faisoit que de naître. Les Hollandois s'étoient approprié le peu de denrées que produisoient alors les isles de l'Amérique,

On n'avoit pas songé à donner aux grandes pêcheries l'extension dont elles étoient susceptibles. Les rades du Nord ne recevoient pas un navire François, & celles du Sud n'en voyoient que rarement. L'état avoit abandonné jusqu'à son cabotage à des étrangers. N'étoit-ce donc pas une nécessité qu'au premier échec remarquable que recevrait cet orgueilleux étalage de puissance, le colosse croulât, & que l'illusion fût dissipée ?

L'Angleterre prit dès-lors une supériorité, qui l'a portée au comble de la prospérité. Une nation, qui se voit aujourd'hui la première sur toutes les mers, s'imagine aisément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter sa puissance maritime jusqu'au tems de César ; tantôt elle veut avoir régné sur l'océan, du-moins au neuvième siècle. Peut-être un jour, les Corfès, qui ne sont rien, quand ils seront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs fastes, qu'ils ont toujours dominé sur la méditerranée. Telle est la vanité de l'homme ; il a besoin d'agrandir son néant dans le passé comme dans l'avenir. La vérité seule, qui subsiste avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ère chrétienne jusqu'au seizième siècle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas besoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorsque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaisseaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick : mais sur-tout de Gênes & de Venise, qui savoient seules construire & conduire une marine ; qui fournissoient les navigateurs & les amiraux ; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde est devenu si grand. Elizabeth eut besoin d'une force navale contre l'Espagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaisseaux, pour courir sur les ennemis de l'état. Cette permission forma des soldats matelots. La reine alla voir un vaisseau qui avoit fait le tour du monde ; elle y embrassa Drake, en le créant chevalier. Elle laissa quarante-deux vaisseaux de guerre à ses successeurs. Jacques I & Charles I ajoutèrent quelques navires aux forces

navales qu'ils avoient reçues avec le trône : mais les commandans de cette marine étoient pris dans la noblesse , qui , contente des honneurs , laissoit les travaux à des pilotes. L'art ne faisoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuarts , avoit peu de nobles. Les vaisseaux de ligne furent donnés à des capitaines d'une naissance commune , mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnèrent , ils illustrèrent la marine Angloise.

Charles II , en remontant sur le trône , la trouva forte de cinquante-six vaisseaux. Elle s'augmenta sous son règne , jusqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtimens , dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce prince. Mais Jacques II , son frère , la rétablit dans son premier éclat , l'éleva même à plus de splendeur. Grand amiral avant d'être roi , il avoit inventé l'art de commander la manœuvre sur les flottes , par les signaux des pavillons. Heureux , s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un peuple libre ! Quand le prince d'Orange , son gendre , prit sa couronne , la marine Angloise étoit composée de cent soixante-trois vaisseaux de toute grandeur , armés de sept mille canons , & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Elle a fait depuis des progrès tels , que l'Angleterre se croit en état de balancer seule par ses forces navales , toute la marine de l'Univers. Cette puissance est sur mer , ce qu'étoit Rome sur la terre , quand elle tomba de sa grandeur.

La nation Angloise regarde sa marine comme le rempart de sa sûreté , comme la source de ses richesses. C'est dans la paix , comme dans la guerre , le pivot de ses espérances. Aussi lève-t-elle , & plus volontiers , & plus promptement , une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépense , aucune ressource de politique pour avoir des hommes de mer.

Les fondemens de cette puissance furent jettés au milieu du dernier siècle , par ce fameux acte de navigation , qui assuroit aux Anglois toutes les productions de leur vaste empire & qui



leur promettoit une grande partie de celles des autres régions. Par cette loi, on sembloit dire à chaque peuple de ne penser qu'à soi. Cependant cette leçon a été inutile jusqu'à nos jours; & aucun gouvernement ne l'a prise pour règle de sa conduite. Il est possible que les yeux s'ouvrent & qu'ils s'ouvrent bientôt: mais la Grande-Bretagne aura toujours joui pendant plus d'un siècle des fruits de sa prévoyance, & peut-être acquis, dans ce long intervalle, assez de force pour perpétuer ses avantages. On doit la croire disposée à employer tous les moyens possibles, pour arrêter l'explosion de cette mine que le tems creuse d'une main lente sous les fondemens de sa fortune, & à déclarer la guerre au premier qui tentera d'y mettre le feu. Ses flottes redoutables attendent avec impatience le signal des hostilités. Leur activité & leur vigilance ont redoublé, depuis qu'il a été décidé que les prises appartiendroient en totalité aux officiers & à l'équipage du vaisseau vainqueur; depuis que l'état a accordé une gratification de cent trente-deux livres dix sols à chacun des combattans qui s'élanceroit sur un navire ennemi, pris ou coulé à fond. Cet appât du gain fera, s'il le faut, augmenté par d'autres récompenses. Les nations, si habituellement divisées par leurs intérêts & leurs jalousies, se concerteront-elles pour réprimer tant d'audace; & si une seule l'entreprend séparément, fortira-t-elle avec succès de cette terrible lutte?

La marine est un nouveau genre de puissance qui a donné, en quelque sorte, l'univers à l'Europe. Cette partie si bornée du globe, a acquis, par ses escadres, un empire absolu sur les autres beaucoup plus étendues. Elle s'y est emparée des contrées qui étoient à sa bienfaisance, & a mis dans sa dépendance les habitans & les productions de toutes. Une supériorité si avantageuse durera toujours, à moins que quelque événement, qu'il est impossible de prévoir, ne dégoûtât nos descendans d'un élément fécond en naufrages. Tant qu'il leur restera des flottes, elles prépareront les révolutions, elles promèneront les destins des peuples, elles feront le levier du monde.

Mais ce n'est pas seulement aux extrémités de la terre ou dans

des régions barbares que les vaisseaux ont porté la terreur & dicté des loix. Leur action s'est fait vivement sentir, même au milieu de nous, & a dérangé les anciens systèmes. Il s'est formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a passé aux nations maritimes. Comme la nature de leurs forces les rapprochoit de tous les pays qui bordoient l'océan & les différens golfes, il leur a été possible de faire du bien ou du mal à plus d'états : elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de considération & plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernemens que leur situation mettoit à portée de les partager ; & il n'en est presque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réussir.

Puisque la nature a décidé que les hommes s'agiteroient éternellement sur notre planète, & qu'ils la fatigueroient sans cesse par leur inquiétude, c'est un bonheur pour les tems modernes que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses ; des troupes innombrables ; des arsenaux de toute espèce ; une double provision de moyens & de ressources pour exécuter ses projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité. Ses guerres sont peut-être aussi fréquentes, aussi sanglantes : mais elle en est moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les systèmes. Il y a plus d'efforts & moins de secousses. Toutes les passions y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques & morales qui est le commerce.

L'importance où s'est élevée la marine conduira, avec le tems, tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il est susceptible. Jusqu'au milieu du dernier siècle, des routines vagues préfidoient à la construction des vaisseaux. *On ne fait ce que la mer veut*, étoit encore un proverbe. A cette époque, la géométrie porta son attention sur cet art qui devoit

tous les jours plus intéressant , & y appliqua quelques-uns de ses principes. Depuis elle s'en est occupée plus sérieusement , & toujours avec succès. Cependant on est bien éloigné des démonstrations , puisqu'il règne tant de variété dans les dimensions que suivent les différens ateliers.

A mesure que la marine devenoit une science , c'étoit une nécessité qu'elle fût étudiée par ceux qui suivoient cette profession. On parvint lentement , mais enfin on parvint à leur faire comprendre que les commandans qui auroient des idées générales fondées sur des règles mathématiques , auroient une grande supériorité sur des officiers qui , n'ayant que des habitudes , ne pourroient juger des choses qu'ils auroient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auroient déjà vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés , & de jeunes gens y furent instruits dans la tactique navale & dans d'autres connoissances aussi importantes.

C'étoit quelque chose , mais ce n'étoit pas tout. Dans un métier où la disposition de la mer & des courans , le mouvement des vaisseaux , la force & la variété des vents , les fréquens accidens du feu , la rupture ordinaire des voiles & des cordages , cent autres circonstances multiplient à l'infini les combinaisons ; où , sous le tonnerre du canon & au milieu des plus grands dangers , il faut prendre sur le champ un parti qui décide de la victoire & de la fuite ; où les résolutions doivent être si rapides qu'elles paroissent plutôt l'effet du sentiment que le fruit de la réflexion : dans une telle profession , la théorie la plus savante ne feroit suffire. Dénuée de ce coup-d'œil sûr & rapide que la pratique seule & la pratique la plus suivie peut donner , elle perdrait en méditations le tems de l'action. Il faut donc que l'expérience achève l'homme de mer que l'étude des sciences exactes aura commencé. Cette réunion doit se faire avec le tems partout où il y a des navigateurs , mais nulle part aussi promptement que dans une isle , parce que les arts se perfectionnent plutôt où ils sont d'une nécessité plus indispensable.

Par la même raison , il y aura de meilleurs & plus de matelots ; mais seront-ils traités avec la justice & l'humanité qui leur sont dues ?



dues ? Un d'eux , qui a heureusement échappé aux feux dévorans de la ligne , à l'horreur des tempêtes , à l'intempérie des climats , revient d'un voyage de plusieurs années & des extrémités du globe. Son épouse l'attend avec impatience ; ses enfans soupirent après la vue d'un pere dont on leur a cent fois répété le nom ; lui-même il charme ses ennuis par le doux espoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde ; il hâte par ses desirs le moment délicieux où il soulagera son cœur dans les tendres embrassemens de sa famille. Tout-à-coup , à l'approche du rivage , à la vue de sa patrie , on l'arrache avec violence du navire où , pour enrichir ses concitoyens , il vient de braver les flots , & il se voit précipité par d'infâmes satellites dans une flotte où trente , quarante mille de ses braves compagnons doivent partager son infortune jusqu'à la fin des hostilités. C'est vainement que leurs larmes couleront , c'est vainement qu'ils réclameront les loix ; leur destinée est irrévocablement fixée. Voilà une foible image des atrocités de la presse Angloise.

Dans nos gouvernemens absolus , c'est une autre méthode plus cruelle peut-être en effet , quoique en apparence plus modérée. Le matelot y est enrôlé & enrôlé pour sa vie. On le met en mouvement , on le retient dans l'inaction , quand on veut & comme on veut. Un caprice décide de sa solde , un caprice règle l'époque où elle lui sera payée. Durant la paix , durant la guerre , il n'a jamais de volonté qui lui soit propre : sans cesse il est sous la verge d'un despote subalterne le plus souvent injuste , féroce & intéressé. La plus grande différence que j'observerois entre la presse & les classes , c'est que l'une est une servitude passagère , & que l'esclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologistes , des admirateurs peut-être de ces usages inhumains. Il faut , vous dira-t-on , que dans l'état de société , les volontés particulières soient soumises à la volonté générale , & que les convenances des individus soient sacrifiées aux besoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations & de tous les âges. C'est sur cette base unique que les institutions , bien ou mal conçues , ont été fondées. Jamais

elles ne s'écarteront de ce point central sans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute , la république doit être servie , & doit l'être par ses citoyens : mais n'est-il pas de la justice que chacun y contribue selon ses moyens ? Faut-il que pour conserver à un millionnaire , souvent injuste , la jouissance entière de sa fortune & de ses délices , on réduise l'infortuné matelot au sacrifice des deux tiers de son salaire , des besoins de sa famille , du plus précieux des biens , la liberté. La patrie ne seroit-elle pas servie avec plus de zèle , de vigueur & d'intelligence par des hommes qui lui voueroient volontairement les facultés physiques & morales qu'ils ont acquises ou exercées sur toutes les mers , que par des esclaves nécessairement & sans cesse occupés du soin de briser leurs chaînes ? Mal-à-propos , les administrateurs des empires diroient-ils pour justifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuseroient aux combats leurs bras & leur courage , si on ne les y traînoit contre leurs penchans. Tout assure qu'ils ne demanderoient pas mieux que d'exercer leur profession ; & il est démontré que quand ils y auroient quelque répugnance , des nécessités toujours renaissantes les y forceroient.

Le dirons-nous ? & pourquoi ne le dirions-nous pas ? les gouvernemens sont aussi convaincus que ceux qui les censurent du tort qu'ils font à leurs matelots : mais ils aiment mieux ériger la tyrannie en principe , que de convenir de l'impossibilité où ils sont d'être justes. Dans l'état actuel des choses , tous , quelques-uns principalement , ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettoit. Jusqu'ici leur orgueil n'a pu se résoudre à descendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étoient enivré , dont ils avoient enivré leurs voisins. Le moment arrivera pourtant , & il ne doit pas être éloigné , où ce sera une nécessité de proportionner les armemens aux ressources d'un fisc obéré. Ce sera une époque heureuse pour l'Europe si elle suit un si bel exemple. Cette partie du monde , qui compte aujourd'hui trois cens quatre-vingt-douze vaisseaux de ligne , & quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur ,

tirera de grands avantages de cette révolution. L'océan sera sillonné alors par moins de flottes, & sur-tout par des flottes moins nombreuses. La navigation marchande s'enrichira des débris de la marine militaire; & le commerce recevra dans l'univers entier une extension nouvelle.

Le commerce ne produit rien lui-même; il n'est pas créateur. Ses fonctions se réduisent à des échanges. Par son ministère, une ville, une province, une nation, une partie du globe sont débarrassées de ce qui leur est inutile; par son ministère, elles reçoivent ce qui leur manque. Les besoins respectifs de la société des hommes l'occupent sans cesse. Ses lumières, ses fonds, ses veilles: tout est consacré à cet office honorable & nécessaire. Son action n'existeroit pas sans les arts & la culture: mais sans son action la culture & les arts seroient peu de chose. En parcourant la terre, en franchissant les mers, en levant les obstacles qui s'opposoient à la communication des peuples, en étendant la sphère des besoins & le desir des jouissances, il multiplie les travaux; il encourage l'industrie; il devient en quelque sorte le moteur du monde.

VI.  
Commerce.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'histoire ait conservé le souvenir. Situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie & de l'Afrique, pour recevoir & pour répandre toutes les richesses de ces vastes contrées, ils ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jettèrent les fondemens d'une république qui commença par l'océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succédèrent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre: mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainsi dire, à sa source vers l'Orient. C'est-là qu'il se fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'empire fut divisé. Les armes & la guerre



restèrent dans l'Occident : mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle & d'ambition, de guerre & de fanatisme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapportèrent dans nos climats le goût du luxe Asiatique ; & elles rachetèrent par un genre de commerce & d'industrie, le sang & la population qu'elles avoient coûté. Trois siècles de guerre & de voyages en Orient donnèrent à l'inquiétude de l'Europe un aliment dont elle avoit besoin pour ne pas périr d'une sorte de consommation interne : ils préparèrent cette effervescence de génie & d'activité qui, depuis, s'exhala & se déploya dans la conquête des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tentèrent de doubler l'Afrique, mais avec lenteur & circonspection. Ce ne fut qu'après quatre-vingts ans de travaux & de combats ; qu'après s'être rendus les maîtres de toute la côte Occidentale de cette vaste région, qu'ils se hasardèrent à doubler le cap de Bonne-Espérance. L'honneur de franchir cette barrière redoutable étoit réservé à Vasco de Gama, qui, en 1497, atteignit enfin le Malabar, où devoient se porter les riches productions des plus fertiles contrées de l'Asie. Tel fut le théâtre de la grandeur Portugaise.

Tandis que cette nation avoit les marchandises, l'Espagne s'emparoit de ce qui les achète, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-seulement un véhicule, mais encore une matière de commerce. Ils attirèrent d'abord tout le reste, & comme signe, & comme marchandise. Toutes les nations en avoient besoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouissances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même tems qu'il en étendit les limites.

Cependant les nations conquérantes des deux Indes, négligèrent les arts & la culture. Pensant que l'or devoit tout leur donner, sans songer au travail qui seul attire l'or ; elles apprirent un peu

tard , mais à leurs dépens , que l'industrie qu'elles perdoient , valoit mieux que les richesses qu'elles acquéroient ; & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Espagnols & les Portugais devinrent ou restèrent pauvres avec tout l'or du monde ; les Hollandois furent bientôt riches , sans terres & sans mines. Aussi-tôt que ces intrépides républicains se furent réfugiés au sein de l'océan avec leur divinité tutélaire , la liberté , ils s'aperçurent que leurs marais ne seroient jamais que le siège de leur domicile , & qu'il leur faudroit chercher ailleurs des ressources & des subsistances. Leur vue se promena sur la face du globe , & ils se dirent. “ Notre domaine est  
„ le monde entier : nous en jouirons par la navigation & par le  
„ commerce. Les révolutions qui se passeront sur ce théâtre  
„ immense & continuellement agité , ne nous seront jamais étran-  
„ gères. L'indolence & l'activité , l'esclavage & l'indépendance ,  
„ la barbarie & la civilisation , l'opulence & la pauvreté , la  
„ culture & l'industrie , les achats & les ventes , les vices & les  
„ vertus des hommes : tout tournera à notre avantage. Nous en-  
„ couragerons les travaux des nations où nous arrêterons leur  
„ fortune ; nous les pousserons à la guerre , ou nous travaillerons à rétablir le calme entre elles , selon qu'il conviendra à  
„ nos intérêts „.

Jusqu'à cette époque , la Flandre avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe. Les Provinces-Unies qui s'en étoient détachées pour n'appartenir qu'à elles-mêmes , prirent sa place , & devinrent à leur tour l'entrepôt de toutes les puissances qui avoient à faire plus ou moins d'échanges.

Ce premier succès ne borna pas l'ambition de la nouvelle république. Après avoir appelé dans ses ports les productions des autres contrées , ses navigateurs allèrent les chercher eux-mêmes. Bientôt la Hollande fut un magasin immense , où ce que fournissoient les divers climats se trouvoit réuni ; & cette réunion de tant d'objets importans augmenta toujours , à mesure que les besoins des peuples se multiplioient , avec les moyens de les satisfaire. Une marchandise attiroit une marchandise. Les denrées

de l'ancien monde appelloient celles du nouveau. Un acheteur amenoit des acheteurs ; & les trésors acquis étoient une voie assurée pour en acquérir encore.

Tout favorisa la naissance & les progrès du commerce de la république : sa position sur les bords de la mer , à l'embouchure de plusieurs grandes rivières : sa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe : ses liaisons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne , qui la défendoient contre la France : le peu d'étendue & de fertilité de son terrain qui forçoit ses habitans à devenir pêcheurs , navigateurs , courtiers , banquiers , voituriers , commissionnaires ; à vivre , en un mot , d'industrie au défaut de domaine. Les causes morales se joignirent à celles du climat & du sol , pour établir & hâter sa prospérité. La liberté de son gouvernement , qui ouvrit un asyle à tous les étrangers mécontents du leur ; la liberté de sa religion , qui laissoit à toutes les autres un exercice public & tranquille , c'est-à-dire , l'accord du cri de la nature avec celui de la conscience , des intérêts avec les devoirs , en un mot la tolérance , cette religion universelle de toutes les ames justes & éclairées , amies du ciel & de la terre , de Dieu comme leur père , des hommes comme leurs frères. Enfin la république commerçante fut tourner à son profit tous les évènements , & faire concourir à son bonheur les calamités & les vices des autres nations ; les guerres civiles que le fanatisme allumoit chez un peuple ardent , que le patriotisme excitoit chez un peuple libre ; l'ignorance & l'indolence que le bigotisme nourrissoit chez deux peuples soumis à l'empire de l'imagination.

L'industrie de la Hollande , où se mêla beaucoup de cette finesse politique qui sème la jalousie & les différends entre les nations , ouvrit enfin les yeux à d'autres puissances. L'Angleterre fut la première à s'apercevoir qu'on n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour trafiquer. Cette nation chez qui les attentats du despotisme avoient enfanté la liberté , parce qu'ils précédèrent la corruption & la mollesse , voulut acheter les richesses par le travail qui en est le contrepoison. Ce fut elle qui



la première envisagea le commerce , comme la science & le soutien d'un peuple éclairé , puissant & même vertueux. Elle y vit moins une acquisition de jouissances , qu'une augmentation d'industrie ; plus d'encouragement & d'activité pour la population , que de luxe & de magnificence pour la représentation. Appellée à commercer par sa situation ; ce fut là l'esprit de son gouvernement & le levier de son ambition. Tous ses ressorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies , c'est le peuple qui fait le commerce ; dans cette heureuse constitution , c'est l'état ou la nation entière : toujours sans doute avec le desir de dominer qui renferme celui d'affervir , mais du-moins avec des moyens qui font le bonheur du monde , avant de le soumettre. Par la guerre , le vainqueur n'est guère plus heureux que le vaincu , puisqu'il ne s'agit entre eux que de sang & de plaies : mais par le commerce , le peuple conquérant introduit nécessairement l'industrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis , si elle y avoit été , où qu'il ne garderoit pas , si elle n'y étoit point entrée avec lui. C'est sur ces principes que l'Angleterre a fondé son commerce & sa domination , & qu'elle a réciproquement & tour-à-tour étendu l'un par l'autre.

Les François situés sous un ciel & sur un sol également heureux , se sont long-tems flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations , & presque rien à leur demander. Mais Colbert sentit que dans la fermentation où l'Europe se trouvoit de son tems , il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit sur celles du monde entier. Par ses soins s'élevèrent de tous côtés des manufactures. Les laines , les soieries , les teintures , les broderies , les étoffes d'or & d'argent ; tout acquit dans les établissemens dont il dirigeoit les opérations , une perfection que les autres ateliers ne pouvoient atteindre. Pour augmenter l'utilité de ces arts , il en falloit posséder les matériaux. La culture en fut encouragée selon la diversité des climats & du territoire. On en demanda quelques-uns aux provinces même du royaume , & les autres aux colonies que le hasard lui avoit données dans le Nouveau-Monde , comme à

tous les navigateurs, qui depuis un siècle infestoient la mer de leurs brigandages. La nation dut faire alors un double profit, & sur les matières premières, & sur la main-d'œuvre. Elle poussa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoient laisser long-tems ses rivaux en arrière; & la France jouit encore de sa supériorité sur les autres peuples dans tous les ouvrages de luxe & de décoration qui attirent les richesses à l'industrie.

La mobilité naturelle du caractère national, sa frivolité même, a valu des trésors à l'état, par l'heureuse contagion de ses modes. Semblable à ce sexe délicat & léger, qui nous montre & nous inspire le goût de la parure; le François domine sur toutes les cours, dans toutes les régions pour ce qui est d'agrément ou de magnificence; & son art de plaire est un des secrets de sa fortune & de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par les mœurs simples & rustiques, qui font les vertus guerrières; lui seul y devoit régner par ses vices. Son empire durera, jusqu'à ce qu'avili sous les pieds de ses maîtres, par des coups d'autorité sans principes & sans borne, il devienne méprisable à ses propres yeux. Alors, avec sa confiance en lui-même, il perdra cette industrie, qui est une des ressources de son opulence & des ressorts de son activité.

L'Allemagne, qui n'a que peu & de mauvais ports, a été réduite à voir d'un œil indifférent ou jaloux ses ambitieux voisins s'enrichir des dépouilles de la mer & des deux Indes. Son action a été gênée même sur ses frontières, continuellement ravagées par des guerres destructives, & jusques dans l'intérieur de ses provinces par la nature d'une constitution singulièrement compliquée. Il falloit beaucoup de tems, des lumières étendues & de grands efforts pour établir un commerce de quelque importance dans une région que tout sembloit en repousser. Cette époque approche. Déjà le lin & le chanvre sont vivement cultivés, & reçoivent une forme agréable. On travaille la laine & le coton avec intelligence. D'autres fabriques commencent ou sont perfectionnées. Si, comme le caractère laborieux & solide

de

de ses habitans permet de l'espérer, l'empire parvient jamais à payer avec ses productions, avec ses manufactures, les manufactures, les productions qu'il est réduit à tirer d'ailleurs, & à retenir dans son sein l'argent qui sort de ses mines, il ne tardera pas à devenir une des plus opulentes contrées de l'Europe.

Il seroit absurde d'annoncer aux nations du Nord une destinée aussi brillante, quoique le commerce ait aussi commencé d'améliorer leur sort. Le fer de leur âpre climat, qui ne servoit autrefois qu'à leur destruction mutuelle, a été converti en des usages utiles au genre-humain; & une partie de celui qu'ils livroient brut n'est vendu aujourd'hui qu'après avoir été travaillé. Leurs munitions navales ont trouvé un cours, un prix qu'elles n'avoient pas, avant que la navigation eût reçu cette prodigieuse extension qui nous étonne. Si quelques-uns de ces peuples attendent négligemment les acheteurs dans leurs ports, d'autres les vont porter eux-mêmes dans des rades étrangères, & cette activité étend leurs idées, leurs opérations & leurs bénéfices.

Cette nouvelle ame du monde moral s'est infinuée de proche en proche, jusqu'à devenir comme essentielle à l'organisation ou à l'existence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des états. A la vérité, les occupations sédentaires des arts mécaniques, rendent les hommes plus sensibles aux injures des saisons, moins propres au grand air, qui est le premier aliment de la vie. Mais enfin, on est encore plus heureux d'énervier l'espèce humaine sous les toits des ateliers, que de l'aguerrir sous les tentes, puisque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'est plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force est aujourd'hui du côté des richesses, parce qu'elles ne sont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux assidus & d'une vie entièrement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oisives qui jouissent des délices



du luxe , au séjour des intrigues & des bassesses , qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple ; mais ils excitent dans les campagnes , à reproduire ; dans les villes maritimes , à naviguer ; dans le centre d'un état , à fabriquer des armes , des habits , des meubles , des édifices. L'homme est aux prises avec la nature : sans cesse il la modifie , & sans cesse il en est modifié. Les peuples sont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amollissent & dégradent l'espèce , elle s'endurcit & se répare dans d'autres. S'il est vrai que l'art la dénature , du-moins elle ne se repeuple pas pour se détruire , comme chez les nations barbares des tems héroïques. Sans doute , il est facile , il est beau de peindre les Romains avec le seul art de la guerre , subjuguant tous les autres arts , toutes les nations oisives ou commerçantes , policées ou féroces ; brisant ou méprisant les vases de Corinthe , plus heureux sous des dieux d'argille qu'avec les statues d'or de leurs empereurs de boue. Mais il est encore plus doux & plus beau , peut-être , de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuses , qui roulent sans cesse autour du globe , pour le défricher & l'approprier à l'homme ; agiter par le souffle vivifiant de l'industrie ; tous les germes reproductifs de la nature ; demander aux abîmes de l'océan , aux entrailles des rochers , ou de nouveaux soutiens , ou de nouvelles jouissances ; remuer & soulever la terre avec tous les leviers du génie ; établir entre les deux hémisphères , par les progrès heureux de l'art de naviguer , comme des ponts volans de communication , qui rejoignent un continent à l'autre ; suivre toutes les routes du soleil , franchir les barrières annuelles , & passer des tropiques aux pôles sous les ailes des vents ; ouvrir , en un mot , toutes les sources de la population & de la volupté , pour les verser par mille canaux sur la face du monde. C'est alors , peut-être , que la divinité contemple avec plaisir son ouvrage , & ne se repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle est l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même esprit qu'avoit Newton pour calculer la marche

des astres , il l'emploie à suivre la marche des peuples commerçans qui fécondent la terre. Ses problèmes sont d'autant plus difficiles à résoudre , que les conditions n'en sont pas simples , abstraites & déterminées comme en géométrie : mais dépendent des caprices des hommes & de l'instabilité de mille événemens compliqués. Cette justesse de combinaisons que devoient avoir Cromwel & Richelieu , l'un pour détruire , l'autre pour cimenter le despotisme des rois , il la possède , & va plus loin : car il embrasse les deux mondes dans son coup-d'œil , & dirige ses opérations sur une infinité de rapports , qu'il n'est donné que rarement à l'homme d'état , ou même au philosophe , de saisir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à sa vue. Il doit prévoir l'influence des saisons , sur l'abondance , la disette , la qualité des denrées , sur le départ ou le retour des vaisseaux ; l'influence des affaires politiques sur celles du commerce ; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandises , dans la masse & le choix des approvisionnemens , dans la fortune des places & des ports du monde entier ; les suites que peut avoir sous la Zone-Torride l'alliance de deux nations du Nord ; les progrès , soit de grandeur ou de décadence , des différentes compagnies de commerce ; le contre-coup que portera sur l'Afrique & sur l'Amérique la chute d'une puissance d'Europe dans l'Inde ; les stagnations que produira dans certains pays , l'engorgement de quelques canaux d'industrie ; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce , & le secours qu'elles se prêtent par les torts passagers qu'elles semblent se faire ; le moment de commercer , & celui de s'arrêter dans toutes les entreprises nouvelles : en un mot , l'art de rendre toutes les nations tributaires de la sienne , & de faire sa fortune avec celle de sa patrie , ou plutôt de s'enrichir , en étendant la prospérité générale des hommes. Tels sont les objets qu'embrasse la profession du négociant ; & ce n'est pas toute son étendue.

Le commerce est une science , qui demande encore plus la connoissance des hommes que des choses. Sa difficulté vient moins de la multiplicité des affaires que de l'avidité de ceux qui les con-

duisent. Il faut donc traiter avec eux , en apparence , comme si l'on étoit assuré de leur bonne-foi , & prendre cependant des précautions comme s'ils étoient dénués de tous les principes.

Presque tous les hommes sont honnêtes hors de leur état : mais il n'y en a que peu qui , dans l'exercice de leur profession , se conforment aux règles d'une probité scrupuleuse. Ce vice qui règne , depuis la première jusqu'à la dernière des conditions , naît du grand nombre des malversations introduites par le tems , excusées par l'usage. L'intérêt personnel & l'habitude générale en dérobent le crime & la bassesse. *Je fais*, dit-on , *comme font les autres* ; & l'on se plie à des actions contre lesquelles la conscience cesse bientôt de réclamer.

Ces espèces de tromperies n'ont aucun inconvénient aux yeux de ceux qui se les permettent. Communes à toutes les professions , ne s'expiant-elles pas les unes par les autres ? Je reprends dans la bourse de ceux qui traitent avec moi , ce que ceux avec lesquels j'ai traité ont pris de trop dans la mienne. Exigerez-vous qu'un marchand , un ouvrier , un particulier , quel qu'il soit , souffre la vexation sourde & secrète de tous ceux à qui ses besoins journaliers l'adressent , sans avoir jamais son recours sur aucun d'eux ? Puisque tout se compense par une injustice générale , tout est aussi-bien que sous un état de justice rigoureuse.

Mais peut-il y avoir aucune sorte de compensation entre ces rapines de détail d'une classe de citoyens sur toutes les autres , & celles-ci sur la première ? Toutes les professions ont-elles un besoin égal des autres ? Plusieurs , exposées à des vexations qui se renouvellent sans cesse , ne manquent-elles pas la plupart d'occasions de vexer à leur tour ? Les circonstances ne font-elles pas changer d'un jour à l'autre la proportion de ces vexations ? Ces observations paroîtront peut-être minutieuses. Arrêtons-nous donc à une réflexion plus importante. Aucun homme sage pourra-t-il penser qu'il soit indifférent que l'iniquité s'exerce impunément & presque d'un consentement universel dans tous les états ; que la masse d'une nation soit corrompue , & d'une corruption qui n'a ni frein , ni limite : & qu'il y ait bien loin d'une



larcin autorisé & journallement répété à quelque injustice que ce puisse être ?

Cependant , il faut bien qu'on croie le mal sans remède , au moins pour les industries de détail , puisque toute la morale applicable à ceux qui les exercent , se réduit à ces maximes. « Tâchez de n'être point décrié dans votre profession. Si vous » vendez plus cher que les autres , ayez au - moins la réputation de vendre de meilleures marchandises. Gagnez le plus » que vous pourrez. Sur - tout n'ayez pas deux prix. Faites » votre fortune , & faites - la le plus promptement. Si vous » n'êtes ni mal famé , ni déshonoré : tout est bien ». On pourroit substituer à ces principes , des principes plus honnêtes ; mais ce seroit inutilement. Les petits profits journaliers ; ces économies mesquines , qui font la ressource essentielle de quelques professions , abaissent l'ame , l'avilissent , y éteignent tout sentiment de dignité ; & il n'y a rien de vraiment louable à recommander , ni à attendre d'une espèce d'hommes conduite à ce point de dégradation.

Il n'en est pas ainsi de ceux dont les spéculations embrassent toutes les contrées de la terre ; dont les opérations compliquées lient les nations les plus éloignées ; par qui l'univers entier devient une famille. Ces hommes peuvent avoir une idée noble de leur profession ; & il est presque inutile de dire à la plupart d'entre eux : ayez de la bonne-foi ; parce que la mauvaise-foi , en vous nuisant à vous-même , nuirait aussi à vos concitoyens & calomnieroit votre nation.

N'abusez point de votre crédit ; c'est-à-dire qu'en cas de revers inattendus , vos propres fonds puissent remplacer les fonds que vous avez obtenus de la confiance qu'ont eue vos correspondans dans vos lumières , dans vos talens , dans votre probité. Qu'on vous voie , au milieu du renversement de votre fortune , comme ces grands arbres que la foudre a frappés & qui conservent cependant toute leur majesté.

Vous vous méfiez d'autant plus de vous-mêmes , que presque toujours , vous êtes les seuls juges de votre probité.

Je fais bien que si vous êtes opulens , vous ferez toujours honnorés aux yeux de la multitude : mais aux vôtres ? Si votre propre estime vous touche peu , entassez des monceaux d'or sur des monceaux d'or ; & soyez heureux , si l'homme immoral peut l'être.

Il vous reste , & il doit vous rester des principes religieux. Songez donc qu'il viendra un moment où vous vous reprocherez des richesses mal acquises , qu'il faudra restituer ; à moins que vous ne braviez , en insensés , un juge prêt à vous en demander un compte sévère.

Servez toutes les nations : mais quelque avantage qu'une spéculation vous présente , renoncez-y , si vous nuisez à la vôtre.

Que votre parole soit sacrée. Ruinez-vous , s'il le faut , plutôt que d'y manquer ; & montrez que l'honneur vous est plus précieux que l'or.

N'embrassez pas trop d'objets à la fois. Quelque forte que soit votre tête , quelque étendue de génie que vous ayez , songez que la journée commune de l'homme laborieux n'a guère plus de six heures , & que toutes les affaires qui l'exigeroient plus longue , feroient abandonnées nécessairement à vos coopérateurs subalternes. Bientôt il se formeroit autour de vous un cahos au débrouillement duquel vous pourriez vous trouver précipités du sommet de la prospérité où vous vous croyez , dans l'abyme sans fond de l'infortune.

Je ne cesserai de vous crier , de l'ordre , de l'ordre. Sans ordre , tout devient incertain. Rien ne se fait , ou tout se fait à la hâte & mal. La négligence & la précipitation rendent également les entreprises ruineuses.

Quoiqu'il n'y ait peut-être aucun gouvernement assez honnête , pour qu'un particulier doive le secourir de son crédit , je vous exhorte à en courir les hasards : mais que ce secours n'excede pas votre propre fortune. Ruinez-vous pour votre pays , mais ne ruinez que vous. L'amour de la patrie doit être subordonné aux loix de l'honneur & de la justice.

Ne vous mettez jamais dans le cas d'aller montrer vos larmes & votre désespoir à une cour qui vous paiera froidement du

motif de la nécessité publique & de l'offre honteuse d'un fauf-conduit. Ce n'est pas dans le ministère d'une nation, c'est en vous que l'étranger & le citoyen ont eu confiance. C'est dans vos mains qu'ils ont déposé leurs fonds ; & rien ne peut vous sauver de leurs reproches & de ceux de votre conscience, si vous en avez une.

Vous ferez bien sages , si vous ne formez d'autres entreprises que celles qui peuvent échouer , sans attrister votre famille & sans troubler votre repos.

Ne foyez ni pusillanimes , ni téméraires. La pusillanimité vous fixeroit dans la médiocrité ; la témérité vous raviroit en un jour le fruit du travail de plusieurs années.

Il n'y a nulle comparaison entre la fortune & le crédit. La fortune , sans crédit , est peu de chose. Le crédit , sans fortune , n'a point de limites. Tant que le crédit reste , la ruine n'est pas consommée. Le moindre ébranlement en crédit peut être suivi du dernier désastre. J'ai vu qu'au bout de vingt années , on n'avoit pas encore oublié que la caisse d'une compagnie opulente avoit été fermée vingt-quatre heures.

Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. Il n'y a qu'une espèce de miracle qui puisse faire cesser une alarme qui se répand en un clin-d'œil d'un hémisphère de la terre à l'autre.

Le commerçant ne doit pas être moins jaloux de son crédit , que le militaire de son honneur.

Si vous avez de l'élévation dans l'ame , vous aimerez mieux servir vos concitoyens avec moins d'avantage , que l'étranger avec moins de hasards , moins de peines & plus de profits.

Suivez une spéculation honnête , de préférence à une spéculation plus lucrative.

On a dit que le négociant , le banquier , le commissionnaire , cosmopolites par état , n'étoient citoyens d'aucun pays. Faites cesser ce propos injurieux.

Si , quand vous quitterez le commerce , vous ne jouissez parmi vos concitoyens que de la considération accordée à de grandes



richesses, vous n'aurez pas acquis tout ce que le commerce pouvoit vous rendre.

Le mépris de la richesse est peut-être incompatible avec l'esprit du commerce : mais malheur à celui en qui cet esprit seroit exclusif du sentiment de l'honneur.

J'ai élevé dans mon cœur un autel à quatre classes de citoyens : au philosophe qui cherche la vérité, qui éclaire les nations, & qui prêche d'exemple la vertu aux hommes : au magistrat qui fait tenir égale la balance de la justice : au militaire qui défend sa patrie ; & au commerçant honnête qui l'enrichit & qui l'honore. J'oubliois l'agriculteur qui la nourrit ; & je lui en demande pardon.

Si le négociant ne se voit pas lui-même dans ce rang distingué des citoyens, il ne s'estime pas assez. Il oublie que, dans sa matinée, quelques traits de sa plume mettent en mouvement les quatre coins du monde pour leur bonheur mutuel.

Loin de vous toute basse jalousie de la prospérité d'un autre. Si vous traversez ses opérations sans motif, vous êtes un pervers. Si vous parvenez à découvrir ses opérations & que vous vous les appropriiez, vous l'aurez volé.

L'influence de l'or est aussi funeste aux particuliers, qu'aux nations. Si vous n'y prenez garde, vous en aurez l'ivresse. Après avoir entassé, vous voudrez entasser encore ; & vous deviendrez avares ou dissipateurs. Avares, vous serez durs, & le sentiment de la commisération, de la bienfaisance s'éteindra en vous. Dissipateurs, après avoir consumé vos belles années à acquérir la richesse, vous serez jettés dans l'indigence par des dépenses extravagantes ; & si vous échappez à ce malheur, vous n'échapperez pas au mépris.

Ouvrez quelquefois votre bourse à l'homme industrieux & malheureux.

Voulez-vous être honoré pendant votre vie & après votre mort, consacrez une portion de votre fortune à quelques monumens d'une utilité publique. Malheur à vos héritiers, si cette dépense les afflige.

Songez

Songez que quand celui qui n'a que de la richesse vient à mourir, il n'y a rien de perdu.

Ces maximes, que nous nous sommes permis de rappeler, ont toujours été, seront toujours vraies. S'il arrivoit qu'elles parussent problématiques à quelques-uns de ceux dont elles doivent diriger les actions, il faudroit s'en prendre à l'autorité publique. Par-tout le fisc avide & rampant encourage à des injustices particulières, par les injustices générales qu'on lui voit commettre. Il opprime le commerce par les impôts sans nombre dont il le surcharge. Il dégrade les négocians par les soupçons injurieux qu'il ne cesse de jeter sur leur probité. Il rend, en quelque sorte, la fraude nécessaire, par la funeste invention des monopoles.

Qu'est-ce donc que le monopole ? C'est le privilège exclusif d'un citoyen sur tout autre de vendre ou d'acheter. A cette définition, tout homme sensé s'arrête & dit : Entre des citoyens, tous égaux, tous servant la société, tous contribuant à ses charges à proportion de leurs moyens, comment un d'entre eux peut-il avoir un droit dont un autre soit légitimement privé ? Quelle est donc cette chose si sacrée par sa nature, qu'un homme, quel qu'il soit, ne puisse l'acquérir si elle lui manque, ou s'en défaire si elle lui appartient ?

Si quelqu'un pouvoit prétendre à ce privilège, ce seroit sans doute le souverain. Cependant il ne le peut pas : car il n'est que le premier des citoyens. Le corps de la nation peut l'en gratifier : mais alors c'est un acte de déférence, & non la conséquence d'une prérogative qui seroit nécessairement tyrannique. Que si le souverain ne peut se l'arroger à lui-même, bien moins encore le peut-il conférer à un autre. On ne donne point ce dont on n'a pas la propriété légitime.

Mais si contre la nature des choses, il existe un peuple qui ait quelque prétention à la liberté, & où le chef se soit toutefois arrogé à lui-même ou ait conféré le monopole à un autre, quelle a été la suite de cette infraction au droit général ? La révolte, sans doute ? Non ; cela auroit dû être, mais n'a pas été.

Et pourquoi ? C'est qu'une société est un assemblage d'hommes occupés de différentes fonctions, divisés d'intérêt, jaloux, puillanimes, préférant la jouissance paisible de ce qu'on leur laisse à la défense armée de ce qu'on leur enlève, vivant à côté les uns des autres, se pressant, sans aucun concours de volontés : c'est que ce concert, si raisonnable, si utile, quand il subsisteroit entre eux, ne leur donneroit, ni le courage, ni la force qui leur manque, ni par conséquent ou l'espoir de vaincre, ou la résolution de périr : c'est qu'ils verroient pour eux un danger éminent dans une tentative infructueuse, & qu'ils ne verroient dans le succès que l'avantage de leurs descendans, qu'ils aiment moins qu'eux. . . . Cependant il est arrivé quelquefois. . . . Oui, par l'enthousiasme du fanatisme. . . .

Mais en quelque contrée que le monopole ait eu lieu, qu'y a-t-il produit ? Ce qu'il y a produit ? la dévastation. Les privilèges exclusifs ont ruiné l'ancien & le Nouveau-Monde. Aucune colonie naissante dans l'autre hémisphère dont ils n'aient prolongé la foiblesse ou qu'ils n'aient étouffée au berceau. Sous le nôtre, aucune contrée florissante dont ils n'aient détruit la splendeur ; aucune entreprise quelque brillante qu'elle fût, qu'ils n'aient détériorée ; aucune circonstance plus ou moins flatteuse, qu'ils n'aient tournée au détriment général.

Mais par quelle fatalité tout cela est-il arrivé ? Ce n'étoit point une fatalité, c'étoit une nécessité. Cela s'est fait, parce qu'il falloit que cela se fit. Et pourquoi ? C'est qu'un possesseur privilégié, quelque puissant qu'il soit, ne peut jamais avoir, ni le crédit, ni les ressources d'une nation entière. C'est que son monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut ; il ne voit que le moment. Tout ce qui est au-delà du terme de son exclusif n'est rien à ses yeux. Il aime mieux être moins riche sans attendre, que plus riche en attendant. Par un instinct naturel à l'homme dont la jouissance est fondée sur l'injustice, la tyrannie & les vexations, il craint sans cesse la suppression d'un droit fatal à tous. C'est que son intérêt est tout pour lui & que l'intérêt de la nation ne lui est rien. C'est



que pour un petit bien , pour un avantage momentané , mais sûr , il ne balance pas à faire un grand mal , un mal durable. C'est qu'en mettant le pied dans le lieu de son exercice , le privilège exclusif y introduit avec lui le cortège de toutes les sortes de persécutions. C'est que par la folie , le vague , l'étendue ou l'extension des conditions de son octroi , & par la puissance de celui qui l'a accordé ou qui le protège , maître de tout , il s'immisce de tout , il gêne tout , il détruit tout ; il découragera , il anéantira un genre d'industrie qui sert à tous , pour y forcer un genre d'industrie qui nuit à tous , mais qui lui sert ; il prétendra commander au sol , comme il a commandé aux bras ; & il faudra qu'il cesse de produire ce qui lui est propre , pour ne produire que ce qui convient au monopole ou pour devenir stérile : car il préférera la stérilité à une fertilité qui le croise , la disette qu'il ne sentira pas à l'abondance qui diminueroit ses rentrées. C'est que selon la nature de la chose dont il a le commerce exclusif , si elle est de première nécessité , il affamera tout-à-coup une contrée ou la mettra toute nue ; si elle n'est pas de première nécessité , il parviendra à la rendre telle par des contre-coups ; & affamera , mettra encore toute nue la contrée à laquelle il saura bien ôter les moyens de se la procurer. C'est qu'il est presque toujours possible à celui qui est vendeur unique de se rendre par des opérations aussi subtiles , aussi profondes qu'atroces , le seul acheteur ; & qu'alors il met à la chose qu'il vend un prix aussi exorbitant , à celle qu'on est forcé de lui vendre un prix aussi bas qu'il lui plaît. C'est qu'alors , le vendeur se dégoûtant d'une industrie , d'une culture , d'un travail qui ne lui rend pas l'équivalent de ses dépenses , tout périt. La nation tombe dans la misère.

Le terme de l'exclusif expire , & son possesseur se retire opulent : mais que produit l'opulence d'un seul élevé sur la ruine de la multitude ? Un grand mal. Si c'est un grand mal , pourquoi n'y a-t-on pas obvié ? Pourquoi ne s'y oppose-t-on pas ? Par le préjugé aussi *cruel* qu'*absurde* , qu'il est indifférent pour l'état , que la richesse soit dans la bourse de celui-ci ou de celui-là ,

dans une ou plusieurs bourses. *Absurde*, parce que dans tous les cas, dans les grandes nécessités principalement, le souverain s'adresse à la nation, c'est-à-dire à un grand nombre d'hommes qui n'ont presque rien & qu'on achève d'écrâser par le peu qu'on en arrache, & à un très-petit nombre qui ont beaucoup, qui donnent peu, ou qui ne donnent jamais en proportion de ce qu'ils ont, & dont la contribution fût-elle au niveau de leur richesse, ne rendroit jamais la centième partie de ce qu'on auroit obtenu sans exaction, sans plainte d'un peuple nombreux & aisé. *Cruel*, parce qu'à égalité d'avantages, il y auroit de l'inhumanité à condamner la multitude, à manquer & à souffrir.

Mais le privilège exclusif se donne-t-il pour rien ? Quelquefois. C'est alors une marque de reconnaissance ou pour de grands services, ou pour de longues bassesses, ou le résultat des intrigues d'une chaîne de subalternes, achetés, vendus, dont une des extrémités part des dernières conditions de la société, l'autre touche au trône ; & c'est ce qu'on appelle la protection. Lorsqu'il se vend, est-il vendu son prix ? Jamais. Non, jamais, & pour plusieurs raisons. Il est impossible que le prix qu'on en tire puisse compenser le ravage qu'il fait. Sa valeur n'en peut encore être connue, ni du chef de la nation qui ne s'entend à rien ; ni de son représentant, souvent aussi peu instruit, & quelquefois traître à son maître & à la patrie ; ni de l'acquéreur lui-même, qui calcule toujours son acquisition d'après son moindre produit. Enfin ces honteux marchés se faisant le plus souvent dans des tems de crise, l'administration accepte une somme peu proportionnée à la valeur réelle de la chose, mais avancée dans le moment d'un besoin, ou ce qui est plus ordinaire d'une fantaisie urgente.

Et quel est, en dernière analyse, le résultat de ces opérations réitérées, des désastres qui les suivent ? La ruine de l'état, le mépris de la foi publique. Après ces infidélités, dont le nom même ne peut se prononcer sans rougir, la nation est plongée dans la désolation. Au milieu de plusieurs millions de malheurs

reux , s'élève la tête altière de quelques concussionnaires , gorgés de richesses & insultant à la misère de tous. L'empire énervé chancelle quelque tems au bord de l'abyme , dans lequel il tombe , aux éclats du mépris & de la risée de ses voisins ; à moins que le ciel ne lui suscite un fauteur qu'il attend & qui ne vient pas toujours , ou que la persécution générale des scélérats qui le redoutent a bientôt dégoûté.

Les obstacles que les divers gouvernemens mettent au commerce que leurs sujets font ou devroient faire entre eux , sont bien plus multipliés encore dans celui d'un état avec les autres. On prendroit cette jalousie , presque moderne , des puissances , pour une conspiration secrète de se ruiner toutes , sans avantage pour aucune. Ceux qui conduisent les peuples mettent la même adresse à se défendre de l'industrie des nations , qu'à se garantir des souplesses des intrigans qui les entourent. Par-tout on repousse , par-tout on est repoussé. Quelques hommes ignorans , bas ou corrompus ont rempli l'Europe , le monde entier de mille contraintes insoutenables qui se font de plus en plus étendues. La terre & l'eau ont été couvertes de guérites & de barrières. Le voyageur n'a point de repos , le marchand point de propriété ; l'un & l'autre sont exposés à tous les pièges d'une législation artificieuse , qui sème les crimes avec les défenses , les peines avec les crimes. On se trouve coupable , sans le savoir ni le vouloir ; & l'on est arrêté , taxé , dépouillé , sans avoir de reproche à se faire. Tel est le commerce en tems de paix. Que reste-t-il à dire des guerres de commerce ?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'ourse , arrache le fer aux entrailles de la terre , qui lui refuse la subsistance , & qu'il aille le glaive à la main couper les moissons d'un autre peuple ; la faim , qui n'ayant point de loix n'en peut violer aucune , semble excuser ses hostilités. Il faut bien qu'il vive de carnage , lorsqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce , & peut faire subsister plusieurs états du superflu de ses richesses , quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations industrielles ; à les empêcher de naviguer & de tra-



vailler ; en un mot , à leur défendre de vivre sous peine de mort ? Pourquoi s'arroe-t-elle une branche exclusive de commerce , un droit de pêche & de navigation à titre de propriété , comme si la mer devoit être divisée en arpens de même que la terre ? Sans doute on voit le motif de ces guerres ; on fait que la jalousie de commerce n'est qu'une jalousie de puissance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même , & d'en condamner une autre à l'oïveté , parce qu'elle s'y dévoue ?

Des guerres de commerce. Quel mot contre nature ! Le commerce alimente , & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre : mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne sur une autre dans le commerce , est un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux. Dans la guerre , c'est une perte pour l'une & pour l'autre : car le pillage , & le fer , & le feu , n'engraissent ni les terres , ni les hommes. Les guerres de commerce sont d'autant plus funestes , que par l'influence actuelle de la mer sur la terre , & de l'Europe sur les trois autres parties du monde , l'embrâsement devient général ; & que les dissensions de deux peuples maritimes répandent la discorde chez tous leurs alliés , & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de sang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tonnant d'un pôle à l'autre , entre l'Afrique , l'Asie & l'Amérique , sur l'océan qui nous sépare du Nouveau-Monde , sur la vaste étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernières guerres , où toutes les puissances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des secousses & frappé de grands coups. Cependant la terre se dépeuploit de soldats , & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient desséchées par les impôts , & les canaux de la navigation n'arrosaient pas l'agriculture. Les emprunts de l'état ruinaient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices usuraires , pronostics des banqueroutes. Les nations même victorieuses , succomboient sous le faix des conquêtes ; &

s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver , s'anéantissoient , pour ainsi dire , dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neutres , qui vouloient s'enrichir en paix au milieu de cet incendie , recevoient & souffroient des insultes plus flétrissantes que les défaites d'une guerre ouverte.

L'esprit de discorde avoit passé des souverains aux peuples. Les citoyens des divers états armoient pour se dépouiller réciproquement. On ne voyoit que vaisseaux marchands changés en vaisseaux corsaires. Ceux qui les montoient n'étoient pas poussés par leurs besoins à ce vil métier. Quelques-uns avoient de la fortune , & des salaires avantageux s'offroient de toutes parts aux autres. Une passion effrénée pour le brigandage excitoit seule leur perversité. La rencontre d'un navigateur paisible les remplissoit d'une joie féroce qui se manifestoit par les plus vifs transports. Ils étoient cruels & homicides. Un ennemi plus heureux , plus fort ou plus hardi pouvoit ravir à son tour leur proie , leur liberté , leur vie : mais la vue d'un péril si ordinaire ne ralentissoit ni leur avarice , ni leur rage. Cette frénésie n'étoit pas nouvelle. On l'avoit connue dans les siècles les plus reculés. Elle s'étoit perpétuée d'âge en âge. Toujours l'homme , même sans être pressé par l'aiguillon indomptable de la faim , cherche à dévorer l'homme. Cependant la calamité qu'on déplore ici n'étoit jamais montée au point où nous l'avons vue. L'activité de la piraterie a augmenté à mesure que les mers ont fourni plus d'alimens à son avidité , à son inquiétude.

Les nations ne se convaincront-elles donc jamais de la nécessité de mettre fin à ces barbaries ? Un frein qui les arrêteroit ne feroit-il pas d'une utilité sensible ? Pourquoi faut-il que les denrées des deux mondes soient abymées dans les gouffres de l'océan avec les bâtimens qui les transportent , ou qu'elles servent d'aliment aux vices & aux débauches de quelques vagabonds sans mœurs & sans principes ? Cet aveuglement durera-t-il encore , ou les administrateurs des empires ouvriront-ils enfin les yeux à la lumière ? Si quelque jour on réussit à leur faire connoître leurs vrais intérêts , les intérêts essentiels des

sociétés dont ils sont les chefs, leur politique ne se bornera pas à purger la mer de forbans, elle s'élèvera jusqu'à laisser un libre cours aux liaisons de leurs sujets respectifs durant ces hostilités meurtrières & destructives qui fatiguent, qui ravagent si souvent le globe.

Ils sont heureusement passés ces tems déplorables où les nations se battoient pour leur mutuel anéantissement. Les troubles qui divisent aujourd'hui l'Europe n'ont pas un but si funeste. Rarement se proposa-t-on d'autre objet que la réparation de quelque injustice, ou le maintien d'un certain équilibre entre les empires. Sans doute, les puissances belligérantes chercheront à se nuire, à s'affaiblir autant qu'il leur sera possible : mais si elles ne pouvoient faire que le mal qu'elles recevraient, ne seroit-il pas d'une utilité commune qu'on arrêât ces calamités ? Or, c'est ce qui arrive assez constamment lorsque la guerre suspend les opérations du commerce.

Alors un état repousse les productions & l'industrie de l'état ennemi, & voit repousser ses productions & son industrie. C'est des deux côtés une diminution de travail, de gain & de jouissances. L'intervention des peuples neutres, dans ces circonstances, n'est pas aussi favorable qu'on est peut-être accoutumé à le penser. Outre que leur ministère est nécessairement fort cher, ils cherchent encore à s'élever sur les ruines de ceux qu'ils semblent servir. Ce que leur sol, ce que leurs ateliers peuvent fournir est substitué, autant qu'il est possible, à ce qui sortoit du sol & des ateliers des puissances armées, qui souvent ne recouvrent pas à la paix ce que les hostilités leur avoient fait perdre. Il fera donc toujours dans les intérêts bien combinés des nations qui se combattront, de continuer, sans aucune entrave, les échanges qu'elles faisoient avant leurs querelles.

Toutes les vérités se tiennent. Que celle dont on vient d'établir l'importance, dirige la conduite des gouvernemens, & bientôt tomberont ces innombrables barrières qui, dans le tems même de la plus profonde tranquillité, séparent les nations, quels que soient les rapports que la nature ou le hasard aient formé entre elles.



Les démêlés les plus sanglans n'étoient autrefois qu'une explosion passagère après laquelle chaque peuple se reposoit sur ses armes brisées ou triomphantes. La paix étoit la paix. Elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde. Tout état repousse les productions étrangères, ou par des prohibitions, ou par des gênes souvent équivalentes à des prohibitions; tout état refuse les siennes aux conditions qui pourroient les faire rechercher, en étendre la consommation. L'ardeur de se nuire réciproquement s'étend d'un pôle à l'autre. En vain la nature avoit réglé que, sous ses sages loix, chaque contrée seroit opulente, forte & heureuse de la richesse, de la puissance, du bonheur des autres. Elles ont, comme de concert, dérangé ce plan d'une bienveillance universelle, au détriment de toutes. Leur ambition les a portées à s'isoler; & cette situation solitaire leur a fait desirer une prospérité exclusive. Alors le mal a été rendu pour le mal. On a opposé les artifices aux artifices, les proscriptions aux proscriptions, les fraudes aux fraudes. Les nations se sont énervées, en voulant énerver les nations rivales; & il étoit impossible qu'il en fût autrement. Les rapports du commerce sont tous très-intimes. Une de ses branches ne peut éprouver quelque contrariété, sans que les autres n'en ressentent le contre-coup. Il entrelace les peuples, les fortunes, les échanges. C'est un tout dont les diverses parties s'attirent, se soutiennent & se balancent. Il ressemble au corps humain dont toutes les parties sont affectées lorsqu'une d'entre elles ne remplit pas les fonctions qui lui étoient destinées.

Voulez-vous terminer les maux que des systèmes mal combinés ont faits à la terre entière? abbattez les funestes murs dont les nations se sont entourées. Rétablissez cette heureuse fraternité qui faisoit le charme des premiers âges. Que les peuples, dans quelque contrée où le sort les ait placés, à quelque gouvernement qu'ils soient soumis, quelque culte qu'ils professent; communiquent aussi librement entre eux que les habitans d'un hameau avec ceux d'un hameau voisin, avec ceux de la ville la plus prochaine, avec tous ceux du même empire; c'est-à-dire sans droits, sans formalités, sans prédilection.

Alors , mais pas plutôt , le globe se remplira de productions ; & de productions toutes d'une qualité exquise. La manie des impositions , des prohibitions , réduisoit chaque état à cultiver des denrées que son sol , que son climat repoussent , & qui n'étoient jamais ni bonnes , ni abondantes. Il donnera une autre direction à ses travaux , lorsqu'il pourra satisfaire à ses besoins plus agréablement & à meilleur compte. Toute son activité se tournera vers les objets que la nature lui avoit destinés , & qui , étant ce qu'ils doivent être , trouveront un débouché avantageux dans les lieux où une économie éclairée aura déterminé à les négliger.

Alors , mais pas plutôt , toutes les nations arriveront au degré de prospérité où il leur est permis d'aspirer : elles jouiront de leurs propres richesses & des richesses des autres nations. Les peuples qui avoient eu quelque succès dans le commerce ont cru jusqu'à nos jours que leur voisin ne pourroit faire fleurir le sien qu'aux dépens du leur. Cette persuasion leur avoit fait jeter un œil inquiet & soupçonneux sur les efforts qu'il faisoit pour améliorer sa situation ; les avoit poussés à interrompre par les manœuvres d'une cupidité active & injuste des travaux dont ils redoutoient les conséquences. Ils changeront de conduite lorsqu'ils auront compris que l'ordre physique & moral est interverti par l'état actuel des choses ; que l'oïveté d'une contrée nuit à toutes les autres , ou parce qu'elle les condamne à plus de labeurs , ou parce qu'elle les prive de quelques jouissances ; que l'industrie étrangère , loin de retrécir la leur , l'élargira ; que plus les biens se multiplieront autour d'eux , plus il leur sera facile d'étendre leurs commodités & leurs échanges ; que leurs moissons & leurs ateliers tomberont nécessairement , si les débouchés & les retours doivent leur manquer ; que les états comme les particuliers ont visiblement intérêt à vendre habituellement au plus haut prix possible , à acheter habituellement au meilleur prix possible , & que ce double avantage ne se peut trouver que dans la plus grande concurrence , dans la plus grande aisance des vendeurs & des acheteurs. C'est l'intérêt de chaque gouvernement ; c'est donc l'intérêt de tous.

Et qu'on ne dise pas que dans le système d'une liberté générale & illimitée, quelques peuples prendroient un ascendant trop décidé sur les autres. Les nouvelles combinaisons n'ôteront à aucun état, ni son sol, ni son génie. Ce que chacun avoit d'avantages dans les tems de prohibition, il les conservera sous de meilleurs principes. Leur utilité augmentera même & augmentera beaucoup, parce que ses voisins, jouissant de plus de richesses, étendront de plus en plus leurs consommations.

S'il existoit un pays auquel il fût permis d'avoir quelque éloignement pour l'abolition du régime prohibitif, ce seroit celui-là sans doute qu'une nature avare a condamné à une éternelle pauvreté. Accoutumé à repousser par des loix somptuaires les délices des contrées plus fortunées, il pourroit craindre qu'une communication absolument libre avec elles ne dérangerât ses maximes, ne corrompît ses mœurs, ne préparât sa ruine. Ces alarmes seroient mal fondées. Hors quelques instans d'illusion peut-être tout peuple réglera ses besoins sur ses facultés.

Heureuse donc, & infiniment heureuse la puissance qui, la première se débarrassera des entraves, des taxes, des prohibitions qui arrêtent & oppriment par-tout le commerce. Attirés par la liberté, par la facilité, par la sûreté, par la multiplicité des échanges, les vaisseaux, les productions, les marchandises, les négocians de toutes les contrées de la terre rempliront ses ports. Les causes d'une prospérité si éclatante ne tarderont pas à être pénétrées; & les nations, abdiquant leurs anciennes erreurs, leurs préjugés destructeurs, se hâteront d'adopter des principes si féconds en bons événemens. La révolution sera générale. Par-tout seront dissipés les nuages. Un jour ferein luira sur le globe entier. La nature reprendra les rênes du monde. Alors, ou jamais, éclorra cette paix universelle qu'un roi guerrier mais humain ne croyoit pas chimérique. Si un bien si désiré & si peu attendu ne sort pas de ce nouvel ordre de choses, de ce grand développement de la raison, du moins la félicité générale des hommes portera-t-elle sur une base plus solide.



VII.  
Agriculture.

Le commerce qui sort naturellement de l'agriculture , y revient par sa pente & sa circulation. Ainsi les fleuves retournent à la mer qui les a produits par l'exhalaison de ses eaux en vapeurs ; & par la chute de ses vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le transport & la consommation des fruits de la terre , retombe enfin sur les campagnes , pour y reproduire tous les alimens de la vie & les matières du commerce. Sans la culture des terres , tout commerce est précaire , parce qu'il manque des premiers fonds , qui sont les productions de la nature. Les nations qui ne sont que maritimes ou commerçantes , ont bien les fruits du commerce : mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture est donc la première & la véritable richesse d'un état.

On ne jouissoit pas de ses bienfaits dans l'enfance du monde. Les premiers habitans du globe n'attendoient une nourriture incertaine que du hasard & de leur adresse. Ils erroient de région en région. Sans cesse occupés de leurs besoins ou de leurs craintes , ils se fuyoient , ils se détruisoient réciproquement. La terre fut fouillée , & les misères d'une vie vagabonde se trouvèrent adoucies. A mesure que l'agriculture s'étendit , les hommes se multiplièrent avec les subsistances. Il se forma des peuples & de grands peuples. Quelques-uns dédaignèrent les sources de leur prospérité , & ils furent punis de ce fol orgueil par l'invasion. Sur le débris de vastes monarchies engourdies par l'abandon des travaux utiles s'élevèrent de nouveaux états qui ayant contracté à leur tour l'habitude de se reposer sur leurs esclaves du soin de leur nourriture , ne purent résister à des nations poussées par l'indigence & la barbarie.

Tel fut le sort de Rome. Enorgueillie des dépouilles de l'univers , elle méprisa les occupations champêtres de ses fondateurs , de ses plus illustres citoyens. Des retraites délicieuses couvrirent ses campagnes. On ne vécut plus que des contributions étrangères. Le peuple corrompu par des largesses continues , abandonna le labourage. Toutes les places utiles ou honorables furent achetées par d'abondantes distributions de bled.

La faim donna la loi dans les comices. Tous les ordres de la république ne furent plus gouvernés que par du pain & par des spectacles. Alors succomba l'empire , plutôt détruit par ces vices intérieurs que par les barbares qui le déchirèrent.

Le mépris que les Romains avoient eu pour l'agriculture dans l'ivresse de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre sans la cultiver , ce mépris se perpétua. Il fut adopté par ces hordes de sauvages qui détruisant par le fer une puissance établie par le fer , laissèrent à des serfs l'exploitation des champs , dont ils se réservoient les fruits & la propriété. On méconnut ce premier des arts , même dans le siècle qui suivit la découverte des deux Indes ; soit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de religion ; soit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Espagne au-delà des mers , nous ayant rapporté des trésors sans travail , on se fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts , avant de songer à perpétuer ces richesses.

Mais le tems vint , où le pillage cessa faute de pâture. Après qu'on se fut disputé & partagé les terres conquises dans le Nouveau-Monde , il fallut les défricher , & nourrir les colons de ces établissemens. Comme c'étoient des Européens , ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas , & lui demandoient en retour des alimens auxquels l'habitude les avoit naturalisés. A mesure que les colonies se peuplèrent , & que leurs productions multiplièrent les navigateurs & les manufacturiers , nos terres dûrent fournir un surcroît de subsistance pour un surplus de population ; une augmentation de denrées indigènes , pour des objets étrangers d'échange & de consommation. Les travaux pénibles de la navigation , l'altération des alimens par le transport , occasionnant une plus grande déperdition de substances & de fruits , on fut obligé de solliciter , de remuer la terre , pour en tirer une surabondance de fécondité. La consommation des denrées de l'Amérique , loin de diminuer celle des productions d'Europe , ne fit que l'accroître & l'étendre sur toutes les mers , dans tous les ports , dans toutes les villes de com-

merce & d'industrie. Ainsi les nations les plus commerçantes, durent devenir en même tems les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premières idées de ce nouveau système. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix proposés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au duc de Bedford, avec cette inscription : POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptolème & Cérès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres semblables ; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéans ! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périssent ! Non : tu as gravé dans les âmes généreuses, dans tous les esprits sublimes, dans le cœur des peuples & des rois éclairés, que le travail est le premier devoir de l'homme, & que le premier travail est celui de la terre. L'éloge de l'agriculture est dans sa récompense, dans la satisfaction de nos besoins. *Si j'avois un homme qui me produisît deux épis de bled au lieu d'un*, disoit un monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques*. Pourquoi faut-il que ce roi, que ce mot, ne soient qu'une fiction du philosophe Swif ! Mais une nation qui produisit de tels écrivains, devoit réaliser cette belle sentence. L'Angleterre doubla le produit de sa culture. L'Europe eut sous les yeux pendant plus d'un demi-siècle ce grand exemple, sans en être assez vivement frappée pour le suivre. Les François qui, sous le ministère de trois cardinaux, n'avoient guère pu s'occuper d'idées publiques, osèrent enfin vers l'an 1750, écrire sur des matières solides, & d'un intérêt sensible. L'entreprise d'un dictionnaire universel des sciences & des arts, mit tous les grands objets sous les yeux, tous les bons esprits en action. L'esprit des loix parut, & l'horizon du génie fut agrandi. L'histoire naturelle d'un Plin François, qui surpassa la Grèce & Rome dans l'art de connoître & de peindre la physique ; cette histoire hardie & grande comme son sujet, échauffa l'imagination des lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne sauroit descendre sans retomber dans la barbarie. Alors un assez grand nombre de citoyens furent éclairés sur les vrais besoins de leurs patrie. Le gouvernement lui-même parut entrevoir que toutes les richesses



ses fortoient de la terre. Il accorda quelques encouragemens à l'agriculture , mais sans avoir le courage de lever les obstacles qui s'opposoient à ses progrès.

Le laboureur François ne jouit pas encore du bonheur de n'être taxé qu'en proportion de ses facultés. Des impôts arbitraires continuent à l'inquiéter & à l'écrâser. Des voisins jaloux ou avides peuvent toujours exercer contre lui leur cupidité ou leur vengeance. On ne cesse d'ajouter au poids de sa contribution des frais plus considérables que la contribution même pour hâter un paiement injuste & impossible. Un receveur cruel , un seigneur orgueilleux , un privilégié arrogant , un parvenu plus despote que tous les autres , peuvent l'humilier , le battre , le dépouiller , le priver en un mot de tous les droits de l'homme , de la propriété de la sûreté , de la liberté. Abruti par cette espèce d'abjection , son vêtement , ses manières , son langage , deviennent un objet de dérision pour tous les autres ordres , & l'autorité appuie souvent par sa conduite cet excès d'extravagance.

Je l'ai entendu cet administrateur stupide & féroce , & peu s'en faut que dans l'indignation dont je suis pénétré , je ne le nomme , & que je ne livre sa mémoire à l'exécration de tous les hommes honnêtes & sensés ; je l'ai entendu. Il disoit que les travaux de la campagne étoient si pénibles , que si l'on permettoit au cultivateur d'acquérir de l'aisance , il abandonneroit sa charrue & laisseroit ses terres en friche. Son avis étoit donc de perpétuer la fatigue par la misère , & de condamner à l'indigence l'homme sans les sueurs duquel il seroit mort de faim. Il ordonnoit d'engraisser le bœuf , & il retranchoit la subsistance du laboureur. Il gouvernoit une province , & il ne concevoit pas que c'est l'impossibilité d'amasser un peu d'aisance , & non le péril de la fatigue qui dégoûtent le travailleur de son état. Il ignoroit que la condition dans laquelle on se presse d'entrer est celle dont on espère de sortir par la richesse , & que quelque dure que soit la journée de l'agriculteur , l'agriculture trouvera d'autant plus de bras que la récompense de ses peines fera plus sûre & plus abondante. Il n'avoit pas vu dans les villes une multitude de professions abrégées

la vie des ouvriers sans en être moins remplacés. Il ne favoit pas que dans de vastes contrées , des mineurs se résignoient à périr dans les entrailles de la terre , & à y périr avant l'âge de trente ans , à la condition de recueillir de ce sacrifice le vêtement & la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans. Il ne lui étoit jamais venu dans l'esprit que dans tous les métiers , l'aifance qui permet d'appeller des auxiliaires , en adoucit la fatigue , & que d'exclure inhumainement le paysan de la classe des propriétaires , c'étoit arrêter les progrès du premier des arts , qui ne pouvoit devenir florissant , tant que celui qui bêchoit la terre seroit réduit à la bêcher pour autrui. Cet homme d'état n'avoit jamais comparé avec ses immenses côteaux , le petit quartier de vigne qui appartenoit à son vigneron , & connu la différence de la terre cultivée pour soi , & de la terre cultivée pour les autres.

Heureusement pour la France , tous les agens du gouvernement n'ont pas eu des préjugés aussi destructeurs , & plus heureusement encore , on y a souvent surmonté les obstacles qui s'opposoient à l'amélioration des terres & de la culture. L'Allemagne , & le Nord ensuite , ont été entraînés par le goût du siècle , que les bons esprits avoient tourné vers ces grands objets. Ces vastes régions ont enfin compris que les contrées les plus étendues étoient sans valeur , si des travaux opiniâtres ne les rendoient utiles ; que défricher un fol , c'étoit l'agrandir ; & que les campagnes les moins favorisées de la nature , pouvoient devenir fécondes par des avances faites avec intelligence. Des productions abondantes & variées ont été la récompense d'une conduite si judicieusement ordonnée. Des peuples qui avoient manqué du nécessaire , se sont trouvés en état de fournir des alimens , même aux parties méridionales de l'Europe.

Mais comment des hommes placés sur un terrain si riche ont-ils pu avoir besoin de secours étrangers pour vivre ? Peut-être par la raison même que le terrain étoit excellent. Dans les pays que le sort n'a pas traités favorablement , il a fallu que le cultivateur eût des fonds considérables , se condamnât à des veilles assidues , pour arracher des entrailles d'un fol ingrat ou rébelle ,

des

des moissons un peu abondantes. Il n'a eu , pour ainsi dire , qu'à gratter la terre sous un ciel plus fortuné , & cet avantage l'a plongé dans la misère & dans l'indolence. Le climat a encore augmenté ces calamités , & les institutions religieuses y ont mis le comble.

Le sabbat , à ne l'envisager même que sous un point de vue politique , est une institution admirable. Il convenoit de donner un jour périodique de repos aux hommes , pour qu'ils eussent le tems de se redresser , de lever leurs yeux vers le ciel , de jouir avec réflexion de la vie , de méditer sur les événemens passés , de raisonner les opérations actuelles , de combiner un peu l'avenir. Mais en multipliant ces jours d'inaction , n'a-t-on pas fait pour les individus , pour les sociétés , un fléau de ce qui avoit été établi pour leur avantage ? Un fol que des bras nerveux , que des animaux vigoureux remueroient trois cens jours chaque année , ne donneroit-il pas un double produit de celui qui ne les occuperoit que cent cinquante ? Quel singulier aveuglement ! mille fois on a fait couler des ruisseaux de sang pour empêcher le démembrement d'un territoire , mille fois on en a fait couler pour donner plus d'étendue à ce territoire ; & les puissances chargées du maintien , du bonheur des empires , ont patiemment souffert qu'un prêtre , & quelquefois un prêtre étranger , envahît successivement le tiers de ce territoire : par la diminution équivalente du travail , qui pouvoit seul le fertiliser. Ce désordre inconcevable a cessé dans plusieurs états : mais il continue au midi de l'Europe. C'est un des plus grands obstacles à la multiplication de ses subsistances , à l'accroissement de sa population. On y commence cependant à sentir l'importance du labourage. L'Espagne même s'est remuée ; & faute d'habitans qui voulussent s'en occuper , elle a du-moins attiré des laboureurs étrangers dans ses provinces en friche.

Malgré cette émulation presque universelle , on doit convenir que l'agriculture n'a pas fait le même progrès que les autres arts. Depuis la renaissance des lettres , le génie de l'homme a mesuré la terre , calculé le mouvement des astres , pesé l'air. Il a percé



les ténèbres qui lui cachotent le système physique & moral du monde. La nature interrogée lui a découvert une infinité de secrets dont toutes les sciences se sont enrichies. Son empire s'est étendu sur mille objets nécessaires au bonheur des peuples. Dans cette fermentation des esprits, la physique expérimentale, qui n'avait que très-imparfaitement éclairé l'ancienne philosophie, a trop rarement tourné ses observations vers la partie du règne végétal la plus importante. On ignore encore les différentes qualités des terres, dont le nombre est infiniment varié; quelles sont les plus propres à chaque production; la quantité, la qualité des semences qu'il convient de leur confier; les tems propices pour les labourer, les ensemercer, les dépouiller; les espèces d'engrais qui doivent augmenter leur fertilité. On n'est pas mieux instruit sur la manière la plus avantageuse de multiplier les troupeaux, de les élever, de les nourrir, de rendre leur toison meilleure. On n'a pas porté un plus grand jour sur ce qui peut concerner les arbres. Nous n'avons guère, sur toutes ces matières de nécessité première, que des notions imparfaites, telles qu'une routine tout-à-fait aveugle ou une pratique peu réfléchie ont dû nous les transmettre. L'Europe seroit encore plus reculée, sans les méditations de quelques écrivains Anglois, qui ont réussi à déraciner un assez grand nombre de préjugés, à introduire plusieurs méthodes excellentes. Ce zèle pour le premier des arts s'est communiqué aux laboureurs de leur nation. Fair Child, un d'entr'eux, a poussé l'enthousiasme jusqu'à ordonner que la dignité de sa profession seroit annuellement célébrée par un discours public. Sa volonté a été exécutée pour la première fois en 1760, dans l'église de S. Léonard de Londres; & une cérémonie si utile n'a pas été interrompue depuis cette époque mémorable.

Il est singulier, & pourtant naturel, que les hommes ne soient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'est la marche de l'esprit humain de ne rentrer dans le bon chemin, que lorsqu'il s'est épuisé dans les fausses routes. Il va toujours en avant; & comme il est parti de l'agriculture pour suivre la carrière du commerce & du luxe, il fait rapidement le

tour du cercle , & se retrouve enfin dans le berceau de tous les arts , où il s'attache par ce même esprit d'intérêt qui l'en avoit fait sortir. Tel l'homme avide & curieux , qui s'expatrie dans sa jeunesse , las de courir le monde , revient vivre & mourir sous le toit de sa naissance.

Tout , en effet , dépend & résulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des états ; elle y attire les richesses du dehors. Toute puissance qui vient d'ailleurs que de la terre , est artificielle & précaire , soit dans le physique , soit dans le moral. L'industrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu sur l'agriculture d'un pays , sont au pouvoir des nations étrangères , qui peuvent , ou les disputer par émulation , ou les ôter par envie ; soit en établissant la même industrie chez elles ; soit en supprimant l'exportation de leurs matières en nature , ou l'importation de ces matières en œuvre. Mais un état bien défriché , bien cultivé , produit les hommes par les fruits de la terre , & les richesses par les hommes. Ce ne sont pas les dents du dragon qu'il seme pour enfanter des soldats qui se détruisent ; c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le gouvernement doit donc sa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes sont des mères & des nourrices toujours fécondes ; les autres ne sont que des filles souvent ingrates & stériles. Les villes ne peuvent guère subsister que du superflu de la population & de la reproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce , qui , par leurs vaisseaux , semblent tenir au monde entier , qui répandent plus de richesses qu'ils n'en possèdent , n'attirent cependant tous les trésors qu'ils versent , qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'est donc à la racine qu'il faut arroser l'arbre. Les villes ne seront florissantes , que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du sol , que de ses habitants. Quelques contrées , quoique situées sous le climat le plus favorable à l'agriculture , produisent moins que d'autres en tout inférieures , parce que le gouvernement y étouffe la nature de mille manières. Par-tout où la nation est attachée à sa patrie

par la propriété , par la sûreté de ses fonds & de ses revenus , les terres fleurissent & prospèrent. Par-tout où les privilèges ne seront pas pour les villes , & les corvées pour les campagnes , on verra chaque propriétaire , amoureux de l'héritage de ses pères , l'accroître & l'embellir par une culture assidue , y multiplier ses enfans à proportion de ses biens , & ses biens à proportion de ses enfans.

L'intérêt du gouvernement est donc de favoriser les cultivateurs , avant toutes les classes oiseuses de la société. La noblesse n'est qu'une distinction odieuse , quand elle n'est pas fondée sur des services réels & vraiment utiles à l'état , comme celui de défendre la nation contre les invasions de la conquête , & contre les entreprises du despotisme. Elle n'est que d'un secours précaire & souvent ruineux , quand après avoir mené une vie molle & licentieuse dans les villes , elle va prêter une foible défense à la patrie sur les flottes & dans les armées , revient à la cour mendier , pour récompense de ses lâchetés , des places & des honneurs outrageans & onéreux pour les peuples. Le clergé n'est qu'une profession au-moins stérile pour la terre , lors même qu'il s'occupe à prier. Mais quand , avec des mœurs scandaleuses , il prêche une doctrine que son exemple & son ignorance rendent doublement incroyable , impraticable ; quand , après avoir déshonoré , décrié , renversé la religion par un tissu d'abus , de sophismes , d'injustices & d'usurpations , il veut l'étayer par la persécution : alors ce corps privilégié , paresseux & turbulent , devient le plus cruel ennemi de l'état & de la nation. Il ne lui reste de sain & de respectable , que cette classe de pasteurs , la plus avilie & la plus surchargée , qui , placée parmi les peuples des campagnes , travaille , édifie , conseille , console & soulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du gouvernement , même sur les manufactures & les arts , soit mécaniques , soit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe , sans songer aux campagnes , source de l'industrie qui les a créés & les soutient , c'est oublier l'ordre des rapports de la nature & de la société.



Favoriser les arts & négliger l'agriculture , c'est ôter les pierres des fondemens d'une pyramide , pour en élever le sommet. Les arts mécaniques attirent assez de bras par les richesses qu'ils procurent aux entrepreneurs , par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers , par laisance , les plaisirs & les commodités qui naissent dans les cités où sont les rendez - vous de l'industrie. C'est le séjour des campagnes qui a besoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles , de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur est éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité. Il vit séparé des honneurs & des agrémens de la société. Il ne peut , ni donner à ses enfans une éducation civile sans les perdre de vue , ni les mettre dans une route de fortune qui les distingue & les avance. Il ne jouit point des sacrifices qu'il fait pour eux , lorsqu'ils sont élevés loin de ses yeux. En un mot , il a toutes les peines de la nature : mais en a-t-il les plaisirs , s'il n'est pas soutenu par les soins paternels du gouvernement ? Tout est onéreux & humiliant pour lui , jusqu'aux impôts , dont le nom seul rend quelquefois sa condition méprisable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même , qui en fait une sorte de passion ; par la considération qu'ils réfléchissent sur ceux qui s'y distinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie , sans estimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre , s'il ne jouit en paix de ce qu'il possède & qu'il recueille ; s'il ne peut cultiver les vertus de son état , parce qu'on lui en ôte les douceurs ; si les milices , les corvées & les impôts viennent lui arracher son fils , ses bœufs & ses grains , que lui restera-t-il , qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent ? il abandonnera son champ & sa patrie.

Un gouvernement sage ne sauroit donc , sans se couper les veines , refuser ses premières attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la seconder , c'est de favoriser la multiplication de toutes les espèces de productions , par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend en même tems un peuple agricole & commerçant ; elle étend les vues du cultivateur sur le commerce, les vues du négociant sur la culture ; elle lie l'un à l'autre par des rapports suivis & continus. Tous les hommes tiennent ensemble aux campagnes & aux villes. Les provinces se connoissent & se fréquentent. La circulation des denrées amène vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres sont mises en valeur. Les prés favorisent le labourage, par les bestiaux qu'ils engraisent ; la culture des bleds encourage celle des vins, en fournissant une subsistance toujours assurée à celui qui ne sème, ni ne moissonne ; mais plante, taille & cueille.

Prennez un système opposé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ses produits par des loix particulières : que de calamités ! L'autorité voudra non-seulement tout voir, tout favoriser, mais tout faire, & rien ne se fera. Les hommes seront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains ; ils seront ramassés en tas, & dispersés au gré d'un despote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement sur les flottes & dans les colonies. La vie d'un état en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront prospérer ; & les états marcheront promptement à leur dissolution, à ce démembrement, qui est toujours précédé du massacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures ?

VIII. *Manufactures.* Les arts naissent de l'agriculture, lorsqu'elle est portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laisse aux hommes le loisir d'imaginer & de se procurer des commodités ; lorsqu'elle produit une population assez nombreuse pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut nécessairement qu'un peuple devienne ou soldat, ou navigateur, ou fabriquant. Dès que la guerre a émouffé la rudesse & la féroce d'une nation robuste ; dès qu'elle a circonscrit à-peu-près l'étendue d'un empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes, doivent manier la rame, les cordages, le ciseau, la navette, tous les outils, en un mot, du commerce & de l'industrie : car la terre

qui nourrissoit tant d'hommes sans leur secours, n'a pas besoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un asyle, où ils s'exercent & fleurissent en paix, il est plus aisé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez soi leur naissance & leurs progrès de la lenteur des siècles & de la faveur du hasard, qui préside aux découvertes du génie. Aussi toutes les nations industrieuses de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Asie. C'est-là que l'invention paroît être aussi ancienne que le genre-humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout tems, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuse. La stabilité des empires y fonda les loix & les arts, enfans du génie & de la paix. La richesse du sol y produisit le luxe, créateur des jouissances de l'industrie. L'Inde & la Chine, la Perse & l'Egypte, possédèrent avec tous les trésors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a souvent détruit les monumens du génie : mais ils y renaissent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces essaims laborieux, que l'aquilon des hivers fait périr dans les ruches, & qu'on voit se reproduire au printems avec le même amour du travail & de l'ordre ; certains peuples de l'Asie, malgré les invasions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conservé les arts du luxe avec ses matériaux.

Ce fut dans un pays successivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarrazins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civilisées ni par le christianisme, ni par les siècles, retrouvèrent les sciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les croisés épuisèrent leur fanatisme & perdirent leur barbarie à Constantinople. C'est en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crèche & mort sur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faste & des richesses. Ils rapportèrent la pompe Asiatique dans les cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit sur les autres contrées, adopta la première une industrie utile à ses temples, aux cérémonies de son culte, à ces spectacles qui nourrissent la dévotion par les



sens , quand elle s'est une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne , qui avoit emprunté ses rites de l'Orient , devoit en tirer ce qui les soutient , l'éclat des richesses.

Venise , qui avoit des vaisseaux sous l'étendard de la liberté , ne pouvoit manquer d'industrie. Les Italiens élevèrent des manufactures , & furent long - tems en possession de tous les arts , même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les trésors du monde entier. La Flandre tira ses métiers de l'Italie , l'Angleterre eut les siens de la Flandre , & la France emprunta son industrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas , qui travaille dix fois plus vite que l'aiguille. Les doigts que ce métier faisoit reposer , se consacrèrent à la dentelle , qu'on déroba aux Flamands. Paris surpassa les tapis de Perse & les tentures de Flandre , par ses dessins & ses teintures ; les glaces de Venise , par la transparence & la grandeur. La France apprit à se passer de l'Italie , pour une partie de ses soies ; & de l'Angleterre , pour les draps. L'Allemagne a gardé , avec les mines de fer & de cuivre , la supériorité dans l'art de fondre , de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matières qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les agrémens de la vie , semble appartenir aux François ; soit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire , les moyens d'y réussir par tous les dehors brillans ; soit qu'en effet la grace & l'aisance accompagnent partout un peuple vif & gai , qui possède le goût par un instinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ses matières , & doit augmenter ses productions pour entretenir ses artisans. Si elle ne connoissoit que les travaux de la terre , son industrie seroit bornée dans ses causes , ses moyens & ses effets. Avec peu de desirs & de besoins , elle feroit peu d'efforts , elle emploieroit moins de bras , & travailleroit moins de tems. Elle ne sauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matières , elle tomberoit à la merci des étrangers , qui ruineroient ses manufactures , en  
faisant

faisant baisser le prix de son luxe, & monter le prix de sa subsistance. Mais quand un peuple agricole réunit l'industrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de son existence & de sa conservation, tous les germes de sa grandeur & de sa prospérité. C'est à ce peuple qu'il est donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'est plus favorable à la liberté, que les arts. Elle est leur élément, & ils sont, par leur nature, cosmopolites. Un habile artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talens fuient par-tout l'esclavage, que des soldats trouvent par-tout. Les Protestans chassés de la France par l'intolérance ecclésiastique, s'ouvrirent un refuge dans tous les états civilisés de l'Europe; & des prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'asyle nulle part, pas même dans l'Italie, berceau du monachisme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande distribution de richesses, à une meilleure répartition de la propriété. Alors cesse cette inégalité excessive, fruit malheureux de l'oppression, de la tyrannie & de l'engourdissement de toute une nation.

Que d'objets d'instruction & d'admiration dans les manufactures & les ateliers pour l'homme le plus instruit ! Il est beau sans doute d'étudier les productions de la nature : mais les différens moyens que les arts emploient, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, ne sont-ils pas encore plus intéressans à connoître ? Si vous cherchez le génie, entrez dans les ateliers, & vous l'y trouverez sous mille formes diverses. Si un seul homme avoit été l'inventeur du métier à figurer les étoffes, il eût montré plus d'intelligence que Leibnitz ou Newton ; & j'ose assurer que dans les principes mathématiques du dernier, il n'y a aucun problème plus difficile à résoudre que celui d'exécuter une maille à l'aide d'une machine. N'est-il pas honteux de voir les objets, dont on est environné, se répéter

dans une glace , & d'ignorer comment la glace se coule & se met au teint ; de se garantir des rigueurs du froid par le velours , & de ne pas savoir comment il se fabrique ? Hommes instruits , allez aider de vos lumières ce malheureux artisan condamné à suivre aveuglément sa routine , & soyez sûrs d'en être dédommagés par les secrets qu'il vous confiera.

Le flambeau de l'industrie éclaire à la fois un vaste horizon. Aucun art n'est isolé. La plupart ont des formes , des modes , des instrumens , des élémens qui leur sont communs. La mécanique seule a dû prodigieusement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des sciences se sont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines , les moulins , les draperies , les teintures ont agrandi la sphère de la physique & de l'histoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir , qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornemens au-dehors , elle attire la décoration au-dedans. La sculpture & la peinture travaillent aussi-tôt à l'embellissement , à l'agrément des édifices. L'art du dessin s'empare des habits & des meubles. Le crayon , fertile en nouveautés , varie à l'infini ses traits & ses nuances sur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la pensée & de la parole médite à loisir les chefs-d'œuvre de la poésie & de l'éloquence , ou ces heureux systèmes de la politique & de la philosophie qui rendent aux peuples tous leurs droits , aux souverains toute leur gloire , celle de régner sur les esprits & sur les cœurs , sur l'opinion & sur la volonté , par la raison & l'équité.

C'est alors que les arts enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile , qui délasse des travaux sérieux par des repas , des spectacles , des concerts , des entretiens , par toute sorte de divertissemens agréables. L'aisance donne à toutes les jouissances honnêtes un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaisirs qui font sa récompense. Chaque citoyen , assuré de sa subsistance par le produit de son industrie , vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie , avec ce repos de l'ame qui mène



au doux sommeil. Ce n'est pas que la cupidité ne fasse beaucoup de victimes : mais encore moins que la guerre ou que la superstition , fléaux continuels des peuples oisifs.

Après la culture des terres, c'est donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre font aujourd'hui la force des états policés. Si les arts ont affoibli les hommes , ce sont donc les peuples foibles qui subjuguent les forts : car la balance de l'Europe est dans les mains des nations artistes.

Depuis que l'Europe est couverte de manufactures, l'esprit & le cœur humain semblent avoir changé de pente. Le désir des richesses est né par-tout de l'amour du plaisir. On ne voit plus de peuple qui consente à être pauvre , parce que la pauvreté n'est plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire ? les arts tiennent lieu de vertu sur la terre. L'industrie peut enfanter des vices : mais, du moins, elle bannit ceux de l'oisiveté, qui sont mille fois plus dangereux. Les lumières étouffant par degrés toute espèce de fanatisme, tandis qu'on travaille par besoin de luxe, on ne s'égorge point par superstition. Le sang humain, du-moins, n'est jamais versé sans une apparence d'intérêt ; & peut-être la guerre ne moissonne-t-elle que ces hommes violens & féroces qui, dans tous les états, naissent ennemis & perturbateurs de l'ordre, sans autre talent, sans autre instinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet esprit de dissention, en assujettissant l'homme à des travaux assidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des espérances de jouir, même aux plus basses une sorte de considération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'état, qu'une famille entière de serfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aisance dans un village que vingt châteaux de vieux barons chasseurs ou guerriers n'en rendoient dans une province.

S'il est vrai que, dans l'état actuel du monde, les peuples les plus industriels doivent être les plus heureux & les plus puissans ; soit que dans des guerres inévitables ils fournissent par

eux-mêmes, ou qu'ils achètent par leurs richesses plus de soldats; de munitions & de forces maritimes ou terrestres; soit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; soit que dans les défaites ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; soit qu'ils jouissent d'un gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les instrumens de corruption & de servitude que la mollesse du luxe prête à la tyrannie: si les arts, en un mot, civilisent les nations, un état doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire. S'il est trop chaud, il s'oppose à l'établissement des manufactures qui demandent le concours de plusieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumière. S'il est trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'équateur, l'homme est inhabile à différens travaux qui semblent propres à une température douce. Pierre-le-grand alla vainement chercher dans les états les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniser sa nation: depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Russie. Tous les artistes y sont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail s'ils veulent y séjourner. En vain les protestans que Louis XIV persécuta dans sa vieillesse, comme si cet âge étoit celui des proscriptions, apportèrent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuses, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du soleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit se réunir l'avantage de la situation politique d'un état. S'il est d'une étendue qui ne lui laisse rien à craindre ou à desirer

pour sa stabilité : s'il est voisin de la mer pour l'abord des matières & l'issue des ouvrages , entre des puissances à mines de fer pour exercer son industrie , & des états à mines d'or pour les payer ; s'il a des nations à droite & à gauche , des ports & des chemins ouverts de toutes parts : cet état aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus essentiel encore , c'est la fertilité du sol. Si la culture demande trop de bras , elle ne pourra fournir des ouvriers , ou les campagnes se trouveront dépeuplées par les ateliers ; & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers en haussant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres , les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui consommeroit beaucoup de subsistances , absorberoit tout le gain de son industrie. Quand le luxe monte plus vite & plus haut que le travail , il dépérit dans sa source , il flétrit & dessèche le tronc qui lui donne la sève. Quand l'ouvrier veut se nourrir & se vêtir comme le fabricant qui l'emploie , la fabrique est bientôt ruinée. La frugalité que les républicains observent par vertu , les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'est pour cela peut-être que les arts , même de luxe , conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un état monarchique , n'est pas toujours un vif aiguillon d'industrie. Le travail de la faim est toujours borné comme elle : mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple est propre à l'invention par la légèreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple est propre aux arts par sa vanité , qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive a moins de goût pour les choses frivoles , & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique , elle a plus de pente aux débauches de la table , à l'ivrognerie qui la délivre de ses ennemis. L'une de ces nations doit mieux réussir que sa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer sur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.



Après la nature, c'est le gouvernement qui fait prospérer les fabriques. Si l'industrie favorise la liberté nationale, à son tour la liberté doit favoriser l'industrie. Les privilèges exclusifs sont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence seule peut encourager. C'est encore une espèce de monopole que le droit d'apprentissage & le prix des maîtrises. Cette sorte de privilège qui favorise les corps de métiers, c'est-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, est nuisible à l'état. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choisir la profession qui leur convient, on remplit toutes les professions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent sont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins chères tombent souvent à des gens nés pour exceller dans un art distingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils sont au-dessous: les seconds, parce qu'ils se sentent au-dessus. Mais l'exemption des maîtrises produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en question, s'il est utile de rassembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les disperser dans les campagnes? Le fait a décidé la question. Les arts de première nécessité sont restés où ils sont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matière. Les forges sont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'industrie & de luxe, ne sauroient habiter les campagnes. Dispersez dans un vaste territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Genève avec tous les métiers qui la font vivre. Dispersez dans les différentes provinces de France les soixante mille ouvriers courbés sur des métiers de la fabrique des étoffes de Lyon, & vous anéantirez le goût qui ne se soutient que par la concurrence d'un grand nombre de rivaux, sans cesse occupés à se surpasser. La perfection des étoffes veut qu'elles se fabriquent dans une ville, où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux dessins; l'art de filer les laines & les soies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains

pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû passer un habit galonné, une veste brodée ? Comment trouver au fond d'une province intérieure & centrale, l'attirail immense des arts qui servent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une cour ? Releguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocens & simples qui vivent isolés. Fabriquez dans les provinces les draps communs qui habillent le peuple. Etablissez entre la capitale & les autres villes une dépendance réciproque de besoins ou de commodités, des matières & des ouvrages. Mais encore n'établissez rien, n'ordonnez rien ; laissez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'industrie : vous aurez des manufactures ; vous aurez une grande population.

IX.  
Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un tems que dans un autre ? C'est ce qu'on ne peut savoir par l'histoire ; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'historiens, & que la moitié de l'histoire est pleine de mensonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitans de la terre ? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans sa jeunesse. Mais où est ce siècle d'or ? Est-ce quand un sable aride sort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du soleil ? est-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme ? Mais toute la terre doit avoir été successivement couverte par l'océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les espèces, une enfance foible & stérile, avant de parvenir à l'âge de sa fécondité. Tous les pays ont été long-tems morts sous les eaux, incultes sous les sables & les marécages, déserts sous les ronces & les forêts, jusqu'à ce que le germe de l'espèce humaine ayant par hasard été jetté dans ces fondrières & ces solitudes sauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les causes de la population étant subordonnées aux loix physiques qui gouvernent le monde, aux influences du sol & de l'atmosphère qui sont sujettes à mille fléaux ; elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le sort de chaque espèce semble avoir été résigné, pour ainsi dire, à ses facultés ; c'est dans l'histoire du développement de

l'industrie humaine , qu'il fût chercher en général l'histoire des populations de la terre. D'après cette bafe de calcul , on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité , plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Asie ſous le voile de cette antiquité , qui nous la montre de tout tems couverte de nations innombrables , & d'eſſaims ſi prodigieux , que , malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits , les hommes ne faiſoient qu'y paroître , & les générations ſ'y ſuccédoient par torrens , engloutis par la famine , par la peſte , ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe , qui ſemble avoir pris la place de l'Asie , en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours , il faudroit ſavoir ſi la ſûreté publique y étoit mieux établie , ſi les arts y étoient plus floriffans , ſi la terre y étoit mieux cultivée. C'eſt ce qu'il faut examiner.

D'abord , à ces époques reculées , la plupart des inſtitutions politiques étoient très-vicieuſes. Des factions continuelles agitoient ces gouvernemens mal ordonnés. Les guerres civiles qui naiſſoient de ces diviſions , étoient fréquentes & cruelles. Souvent la moitié du peuple étoit maſſacrée par l'autre. Ceux des citoyens qui avoient échappé au glaive du parti vainqueur ſe réfugioient ſur un territoire mal affectionné. De cet aſyle , ils cauſoient à un ennemi impitoyable tout le dommage qui étoit poſſible , juſqu'à ce qu'une nouvelle révolution les mît en état de tirer une vengeance éclatante & complete des maux qu'on leur avoit fait ſouffrir.

Les arts n'avoient pas plus de vigueur que les loix. Le commerce étoit ſi borné qu'il ſe réduiſoit à l'échange d'un petit nombre de productions particulières à quelques terroirs , à quelques climats. Les manufactures étoient ſi peu variées , que les deux ſexes ſ'habilloient également d'une étoffe de laine , qu'on ne faiſoit même teindre que fort rarement. Tous les genres d'industrie étoient ſi peu avancés , qu'il n'exiſtoit pas une ſeule  
ville



Ville qui leur dût son accroissement ou sa prospérité. C'étoit l'effet, c'étoit la cause du mépris qu'on avoit généralement pour ces diverses occupations.

Il étoit difficile que dans des régions où les arts languissoient, les denrées trouvâssent un débouché sûr & avantageux. Aussi la culture se ressentoit-elle de ce défaut de consommation. La preuve que la plupart de ces belles contrées étoient en friche, c'est que le climat y étoit sensiblement plus rude qu'il ne l'a été depuis. Si d'immenses forêts n'avoient privé les campagnes de l'action de l'astre bienfaisant qui anime tout, nos ancêtres auroient-ils eu plus à souffrir de la rigueur des saisons que nous ?

Ces faits, sur lesquels il n'est pas possible d'élever un doute raisonnable, ne démontrent-ils pas que le nombre des hommes étoit alors excessivement borné en Europe ; & qu'à l'exception d'une ou deux contrées qui peuvent avoir déchu de leur antique population, tout le reste ne comptoit que peu d'habitans ?

Cette multitude de peuples, que César comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre chose que des espèces de nations sauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre ? Tous ces Bretons, qui furent subjugués dans leur isle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que ne le sont les Corfès ? Le Nord ne devoit-il pas être moins peuplé encore ? Des régions où l'astre du jour paroît à peine au-dessus de l'horizon ; où le cours des ondes est suspendu huit mois de l'année ; où des neiges entassées ne couvrent pas moins de tems un sol souvent stérile ; où le souffle des vents fait éclater le tronc des arbres ; où les graines, les plantes, les sources, tout ce qui soutient la vie est mort ; où la douleur sort de tous les corps ; où le repos, plus funeste que les fatigues excessives, est suivi des pertes les plus cruelles ; où les bras que l'enfant tend à sa mère se roidissent, & ses larmes se vitrifient sur ses joues ; où la nature..... de telles régions ne dûrent être habitées que tard, & ne purent l'être que par des malheureux qui fuyoient l'esclavage ou la tyrannie. Jamais ils ne se multiplièrent sous ce ciel de fer. Sur le globe entier, les sociétés nombreuses ont laissé

des monumens durables ou des ruines : mais dans le Nord , il n'est rien resté , rien absolument qui portât l'empreinte de la force ou de l'industrie humaines.

La conquête de la plus belle partie de l'Europe , dans l'espace de trois ou quatre siècles , par les habitans des régions hyperborées , paroît déposer au premier coup-d'œil contre ce qui vient d'être dit. Mais observez que ce fut la population d'un terrain décuple , qui s'empara d'un pays rempli , de nos jours , par trois ou quatre nations ; que ce ne fut point par le nombre de ses vainqueurs , mais par la défection de ses sujets , que l'empire Romain fut détruit & subjugué. Dans cette étonnante révolution , croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtième partie des nations conquises ; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population , & les autres ne se défendoient qu'avec le centième de leurs habitans. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même , est plus fort que dix armées de princes ou de rois.

Au reste , ces guerres longues & cruelles , qui remplissent l'histoire ancienne , détruisent l'excessive population qu'elles semblent annoncer. Si , d'un côté , les Romains travailloient à réparer , au-dedans , les vuides que la victoire faisoit dans leurs armées , cet esprit de conquête , dont ils étoient dévorés , consumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils soumises , qu'ils les incorporoient dans leurs armées , & les minoient doublement par les recrues & les tributs. On fait avec quelle rage les peuples anciens faisoient la guerre ; que souvent , dans le siège d'une ville , hommes , femmes , enfans , tout se jettoit dans les flammes , plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur ; que , dans les assauts , tous les habitans étoient passés au fil de l'épée ; que , dans les combats , on aimoit mieux périr les armes à la main , que d'être conduit en triomphe dans des fers éternels. Ces usages barbares de la guerre , ne s'opposoient-ils pas à la population ? Si l'esclavage des vaincus conservoit des victimes , comme on ne peut en disconvenir , il étoit , d'un autre côté , peu favorable à la multiplication des hommes , en

établissant , dans un état , cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la division des sociétés , en petites peuplades ou républiques , étoit propre à multiplier les familles par la division des terres , elle brouilloit aussi plus souvent les nations entre elles ; & comme ces petits états se touchoient , pour ainsi dire , par une infinité de points , il falloit , pour les défendre , que tous les habitans prissent les armes. Les grands corps résistent au mouvement par leur masse ; les petits sont dans un choc perpétuel qui les brise.

Si la guerre détruisoit les populations anciennes , la paix ne les rétablissoit pas toujours. Autrefois , tout étoit sous le despotisme ou l'aristocratie ; & ces deux sortes de gouvernemens ne multiplient pas l'espèce humaine. Les villes libres de la Grèce avoient des loix si compliquées , qu'il en résultoit une dissention continuelle entre les citoyens. La populace même , qui n'avoit point droit de suffrage , ne laissoit pas de faire la loi dans les assemblées publiques , où l'homme de génie , avec la parole , pouvoit remuer tant de bras. Et puis , dans ces états , la population tendoit à se concentrer dans la ville , avec l'ambition , le pouvoir , les richesses , tous les fruits & les ressorts de la liberté. Ce n'est pas que les campagnes ne dussent être bien cultivées & bien peuplées , sous un gouvernement démocratique : mais il y avoit peu de démocraties ; & comme elles étoient toutes ambitieuses , sans autre moyen de s'agrandir que la guerre , si l'on en excepte Athènes , qui ne parvint encore au commerce que par les armes , la terre ne pouvoit long - tems fleurir & produire des hommes. Enfin , la Grèce & l'Italie furent , au plus , les seuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grèce , qui repoussa , contint & subjuga l'Asie ; après Carthage , qui parut un moment sur les bords de l'Afrique , & retomba dans le néant ; après Rome , qui soumit & détruisit tous les peuples connus : où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui sur toutes les côtes de la mer , le long des grands fleuves , & sur la route des capitales ? Que de vastes forêts changées en guérets ? Que de



moissons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais ? Que de peuples policés , qui vivent de poissons séchés & de viandes boucanées ?

Cependant il s'est élevé depuis quelques années un cri presque universel sur la dépopulation de tous les états. Quelle peut être la cause de ces étranges déclamations ? Nous croyons l'entrevoir. Les hommes , en se repoussant , pour ainsi dire , les uns sur les autres , ont laissé derrière eux des contrées moins habitées ; & l'on a pris pour une diminution de citoyens leur différente distribution.

Pendant une longue suite de siècles , les empires furent partagés en autant de souverainetés qu'il y avoit de seigneurs particuliers. Alors les sujets , ou les esclaves de ces petits despotes étoient fixés , & fixés pour toujours sur le territoire qui les avoit vus naître. A la chute du système féodal , lorsqu'il n'y eut plus qu'un maître , un roi , une cour , on se porta avec affluence au lieu d'où découloient les grâces , les richesses & les honneurs. Telle fut l'origine de ces orgueilleuses capitales , où les peuples se sont successivement entassés , & qui sont devenues peu-à-peu comme l'assemblée générale de chaque nation.

D'autres villes , moins monstrueuses , mais pourtant très-considérables , se sont aussi élevées dans chaque province , à mesure que l'autorité suprême s'affermissoit. Ce sont les tribunaux , les affaires , les arts qui les ont formées , & le goût des commodités , des plaisirs , de la société qui les a toujours de plus en plus agrandies.

Ces nouveaux établissemens ne pouvoient se faire qu'aux dépens des campagnes. Aussi n'y est-il guère resté d'habitans que ce qu'il en falloit pour l'exploitation des terres & pour les métiers qui en sont inséparables. Les productions n'ont pas souffert de cette révolution. Elles sont devenues même plus abondantes , plus variées & plus agréables ; parce qu'on en a demandé davantage & qu'on les a mieux payées ; parce que les méthodes & les instrumens ont acquis un degré de simplicité & de perfection qu'ils n'avoient pas ; parce que les cultivateurs

encouragés de mille manières , sont devenus plus actifs & plus intelligens.

On trouve dans la police , la morale & la politique modernes , des causes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens : mais on y voit aussi des obstacles qui peuvent empêcher ou diminuer , parmi nous , cette sorte de progrès , qui , dans notre espèce , doit être le comble de sa perfectibilité. Car jamais les hommes ne seront plus nombreux , s'ils ne sont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la distribution des biens fonds. Les familles se multiplient comme les possessions ; & quand elles sont trop vastes , leur étendue démesurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire , ne travaillant que pour lui seul , consacre une moitié de ses terres à ses revenus , & l'autre à ses plaisirs. Tout ce qu'il donne à la chasse , est doublement perdu pour la culture ; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrain des hommes , au lieu de nourrir des hommes dans le terrain des bêtes. Il faut des bois dans un pays , pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc ; & des parterres , des potagers si grands pour un château ? Ici , le luxe , qui , dans son étalage , alimente les arts , favorise-t-il autant la population des hommes , qu'il pourroit la seconder par un meilleur emploi des terres ? Trop de grandes terres , & trop peu de petites ; premier obstacle à la population.

Second obstacle , les domaines inaliénables du clergé. Lorsque tant de propriétés seront éternelles dans la même main , comment fleurira la population , qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés ? Quel intérêt a le bénéficiaire de faire valoir un fonds qu'il ne doit transmettre à personne ; de semer ou de planter pour une postérité qui ne sera pas la sienne ? Loin de retrancher sur ses revenus pour augmenter sa terre , ne risquera-t-il pas de détériorer son bénéfice , pour augmenter des rentes qui ne sont pour lui que viagères ?

Les substitutions des biens nobles , ne sont pas moins nuisibles à la propagation de l'espèce. Elles diminuent à la fois , & la noblesse & les autres conditions. De même que la primogéniture ,

chez les nobles , sacrifie plusieurs cadets à l'aîné d'une maison ; les substitutions immolent plusieurs familles à une seule. Presque toutes les terres substituées tombent en friche , par la négligence d'un propriétaire , qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer , qu'on ne lui a cédés qu'à regret , & qu'on a donnés d'avance à ses successeurs , qui ne doivent pas être ses héritiers , puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de substitution , est donc une loi qu'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'état.

De ces obstacles qu'un vice de législation apporte à la multiplication des hommes , en naît un autre , qui est la pauvreté du peuple. Par-tout où les payfans n'ont point de propriété foncière , leur vie est misérable & leur sort précaire. Mal assurés d'une subsistance qui dépend de leur santé , comptant peu sur des forces qu'ils sont obligés de vendre , maudissant le jour qui les a vus naître , ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfans à la campagne , quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des pères & le lait des mères , sont perdus pour eux & pour leurs enfans. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge , à la maturité , qui récompense , par des fruits , toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre , la mère pourroit nourrir son enfant & cultiver son champ ; tandis que le père augmenteroit au-dehors , du prix de son travail , l'aisance de sa famille. Sans propriété , ces trois êtres languissent du peu que gagne un seul , ou l'enfant périt des travaux de sa mère.

Que de maux naissent d'une législation vicieuse ou défectueuse ! Les vices & les fléaux ont une filiation immense ; ils se reproduisent pour tout dévorer , & croissent les uns des autres jusqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes ; fardeau ruineux par sa nature , destructeur des hommes durant la guerre , & des terres durant la paix. Oui , les soldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas ; parce que chacun d'eux prive l'état d'un laboureur , & le surcharge d'un consommateur oisif ou stérile. Il n'est le défenseur de la patrie , en tems



de paix , que par un système funeste , qui , sous prétexte de défense , rend tous les peuples agresseurs. Si tous les états vouloient , & ils le pourroient , laisser à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice ; la population , en peu de tems , augmenteroit considérablement dans toute l'Europe , de laboureurs & d'artisans. Toutes les forces de l'industrie humaine s'emploieroient à seconder les bienfaits de la nature , à vaincre ses difficultés : tout concourroit à la création , & non à la destruction.

Les déserts de la Russie seroient défrichés , & les champs de la Pologne ne seroient point ravagés. La vaste domination des Turcs seroit cultivée , & la bénédiction de leur prophète se répandroit sur une immense population. L'Égypte , la Syrie & la Palestine , redeviendroient ce qu'elles furent du tems des Phéniciens , des rois pasteurs , des Juifs heureux & pacifiques sous des juges. Les montagnes arides de la Sierra - Morena , seroient fécondées , les landes de l'Aquitaine se purgeroient d'insectes & se couvriroient d'hommes.

Mais le bien général est un doux rêve des ames débonnaires. O tendre pasteur de Cambrai ! ô bon abbé de Saint-Pierre ! Vos ouvrages sont faits pour peupler les déserts , non pas de solitaires qui fuient les malheurs & les vices du monde : mais de familles heureuses , qui chanteroient la magnificence de Dieu sur la terre , comme les astres l'annoncent dans le firmament. C'est dans vos écrits vraiment inspirés , puisque l'humanité est un présent du ciel , que se trouve la vie & l'humanité. Soyez aimés des rois , & les rois seront aimés des peuples.

Un des moyens de favoriser la population , faut-il le dire , c'est de supprimer le célibat du clergé séculier & régulier. L'institution monastique tient à deux époques remarquables dans l'histoire du monde. Environ l'an sept cens de Rome , une nouvelle religion naquit en Orient avec le Messie , & l'empire Romain déclina promptement avec le paganisme. Deux ou trois cens ans après la mort du Messie , l'Égypte & la Palestine se remplirent de moines. Environ l'an sept cens de l'ère chrétienne , une nouvelle religion parut en Orient , avec Mahomet , & le chrif-

tianisme refoula dans l'Europe , pour s'y concentrer. Trois ou quatre cens ans après , s'élevèrent une foule d'ordres religieux. Au tems de la naissance du Christ , les livres de David & ceux de la Sybille , annoncèrent la chute du monde , un déluge , ou plutôt un incendie universel , un jugement de tous les hommes ; & tous les peuples , foulés par la domination des Romains , souhaitèrent & crurent la dissolution de toutes choses. Mille ans après l'ère chrétienne , les livres de David & ceux de la Sibille , annoncèrent encore le jugement dernier ; & des pénitens féroces & barbares , dans la piété comme dans le crime , vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir sur le tombeau de leur rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du gouvernement féodal , désirèrent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur , alloit périr dans les croisades , une autre partie s'enfvelissoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monastique en Europe. L'opinion fit les moines ; l'opinion les détruira. Leurs biens resteront dans la société , pour y engendrer des familles. Toutes les heures perdues à des prières sans ferveur , seront consacrées à leur destination primitive , qui est le travail. Le clergé se souviendra que dans ses livres sacrés , Dieu dit à l'homme innocent : *croissez & multipliez* ; que Dieu dit à l'homme pécheur : *laboure & travaille*. Si les fonctions du sacerdoce semblent interdire au prêtre les soins d'une famille & d'une terre , les fonctions de la société proscrivent encore plus hautement le célibat. Si les moines défrichèrent autrefois les déserts qu'ils habitoient , ils dépeuplent aujourd'hui les villes où ils fourmillent. Si le clergé a vécu des aumônes du peuple , il réduit à son tour les peuples à l'aumône. Parmi les classes oiseuses de la société , la plus nuisible est celle qui , par ses principes , doit porter tous les hommes à l'oisiveté ; qui consume à l'autel & l'ouvrage des abeilles , & le salaire des ouvriers ; qui allume durant le jour , les lumières de la nuit , & fait perdre dans les temples le tems que l'homme doit aux soins de sa maison ; qui fait demander au ciel une subsistance que la terre seule donne ou vend au travail.

C'est

C'est encore une des causes de la dépopulation de certains états , que cette intolérance qui persécute & proscriit toute autre religion que celle du prince. C'est un genre d'oppression & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce sur les pensées & les consciences ; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte , anéantit , en quelque sorte, Dieu même , en détruisant une multitude de ses adorateurs ; que cette impiété plus barbare encore , qui , pour des choses aussi indifférentes que doivent paroître des cérémonies de religion , anéantit une chose aussi essentielle que doit l'être la vie des hommes & la population de états. Car on n'augmente point le nombre ni la fidélité des sujets , en exigeant des sermens contraires à la conscience , en contraignant à des parjures secrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage , ou dans les diverses professions du citoyen. L'unité de religion n'est bonne que lorsqu'elle se trouve naturellement établie par la persuasion. Dès que la conviction cesse , un moyen de rendre aux esprits la tranquillité , c'est de leur laisser la liberté. Lorsqu'elle est égale , pleine & entière pour tous les citoyens , elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat ecclésiastique & le célibat militaire , l'un de profession , l'autre d'usage ; il en est un troisième de convenance , introduit par le luxe : c'est celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des causes. En même-tems que le commerce favorise la population par l'industrie de mer & de terre , par tous les objets & les travaux de la navigation , par tous les arts de culture & de fabrique ; il diminue cette même population par tous les vices qu'amène le luxe. Quand les richesses ont pris un ascendant général sur les ames , alors les opinions & les mœurs s'altèrent par le mélange des conditions. Les arts & les talens agréables , en polissant la société , la corrompent. Les sexes venant à se rapprocher , à se séduire mutuellement ; le plus foible entraîne le plus fort dans ses goûts frivoles de parure & d'amusement. La femme devient enfant , & l'homme devient femme. On ne parle , on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles



& robustes qui disciplinoient la jeunesse & la préparoient aux professions graves & périlleuses , font place à l'amour des spectacles , où l'on prend toutes les passions qui peuvent efféminer un peuple , quand on n'y voit pas un certain esprit de patriotisme. L'oisiveté gagne dans les conditions aisées ; le travail diminue dans les classes occupées. L'accroissement des arts multiplie les modes ; les modes augmentent les dépenses ; le luxe devient un besoin ; le superflu prend la place du nécessaire ; on s'habille mieux , on vit moins bien ; l'habit se fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour , & se mariant plus tard , a moins d'enfans , ou des enfans plus foibles : le bourgeois cherche une fortune avant une femme , & perd d'avance l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches , mariés ou non , vont sans cesse corrompant les femmes de tout état , ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de soutenir les dépenses du mariage , & la facilité d'en trouver les plaisirs , sans en avoir les peines , multiplient les célibataires dans toutes les classes. L'homme qui renonce à être père de famille , consume son patrimoine ; & d'accord avec l'état , qui lui en double la rente par des emprunts ruineux , il fond plusieurs générations dans une seule ; il éteint sa postérité , celle des femmes dont il est payé , & celle des filles qu'il paie. Tous les genres de prostitution s'attirent à la fois. On trahit son honneur & son devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante , ou plutôt libertine , ne tarde pas à être défaite au-dehors , & subjuguée au-dedans. Plus de noblesse , plus de corps qui défende ses droits , ni ceux du peuple ; parce que tout se divise & qu'on ne songe qu'à soi. Nul homme ne veut périr seul. L'amour des richesses étant l'unique appât , l'homme honnête craint de perdre sa fortune , & l'homme sans honneur veut faire la sienne. L'un se retire , l'autre se vend , & l'état est perdu. Tels sont les progrès infaillibles du commerce dans une monarchie. On fait , par l'histoire ancienne , quels sont ses effets dans une république. Cependant il faut aujourd'hui porter les

hommes au commerce , parce que la situation actuelle de l'Europe est favorable au commerce , & que le commerce est lui-même favorable à la population.

Mais on demandera si la grande population est utile au bonheur du genre-humain ? Question oiseuse. Il ne s'agit pas en effet de multiplier les hommes pour les rendre heureux : mais il suffit de les rendre heureux pour qu'ils se multiplient. Tous les moyens qui concourent à la prospérité d'un état, aboutissent d'eux-mêmes à la propagation de ses citoyens. Un législateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des soldats , avoir des sujets que pour soumettre ses voisins , feroit un monstre ennemi de la nature humaine , puisqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui , comme Solon , feroit éclore une république , dont les essaims iroient peupler les côtes désertes de la mer ; celui qui , comme Penn , ordonneroit la cultivation de sa colonie , & lui défendrait la guerre , celui-là , sans doute , feroit un dieu sur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de son nom , il vivroit heureux & mourroit content ; sur-tout s'il pouvoit se promettre de laisser des loix assez sages pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

Sur ce que nous connoissons de l'état des sauvages , il est à présumer que l'avantage de n'être point assujettis par les entraves de nos ridicules vêtemens , la clôture insalubre de nos superbes édifices , & la tyrannie compliquée de nos usages , de nos loix & de nos mœurs , n'est point la compensation d'une vie précaire & des meurtrissures , des combats journaliers pour un coin de forêt , une caverne , un arc , une flèche , un fruit , un poisson , un oiseau , un quadrupède , la peau d'une bête , ou la possession d'une femme. Que la misanthropie exagère , tant qu'il lui plaira , les vices de nos cités , elle ne réussira pas à nous dégoûter de ces conventions expressees ou tacites , & de ces vertus artificielles qui font la sécurité & le charme de nos sociétés.

X.  
Impôts.

Sans doute , il y a parmi nous des assassins ; il y a des violeurs d'asyle ; il y a des monstres que l'avidité , l'indigence & la paresse révoltent contre l'ordre social. Il y a d'autres monstres

plus détestables peut-être qui , possesseurs d'une abondance qui suffiroit à deux ou trois mille familles , ne sont occupés que d'en accroître la misère. Je n'en bénirai pas moins la force publique qui garantit le plus ordinairement ma personne & mes propriétés, au moyen des contributions qu'elle me fait payer.

L'impôt peut être défini le sacrifice d'une partie de la propriété pour la défense & la conservation de l'autre. Il suit de-là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples esclaves , ni chez les peuples sauvages ; parce que les uns n'ont plus de propriété , & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorsqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée ; que sa fortune est assez fixe , assez considérable pour exiger des dépenses de gouvernement ; qu'elle a des possessions, un commerce , des richesses capables de tenter la cupidité de ses voisins , pauvres ou ambitieux : alors , pour garantir ses frontières ou ses provinces , pour protéger sa navigation & maintenir sa police , il lui faut des forces & un revenu. Il est juste & indispensable que les citoyens occupés de quelque manière que ce soit au bien public , soient entretenus par tous les ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des tems où l'on assignoit une portion du territoire pour les dépenses communes du corps politique. Le gouvernement ne pouvant faire valoir lui-même des possessions si étendues , étoit obligé de confier ce soin à des administrateurs qui les négligeoient ou qui s'en approprioient le revenu. Cet usage entraînoit de plus grands inconvéniens encore. Ou le domaine du roi étoit trop considérable pendant la paix , ou il étoit insuffisant pour les tems de guerre. Dans le premier cas , la liberté de la république étoit opprimée par le chef de l'état , & dans le second par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu considérables dans les premiers tems. La solde n'étoit alors qu'un simple dédommagement donné par l'état à ceux que son service détournoit des travaux & des soins nécessaires à leur subsistance. La récompense consistoit dans cette



jouissance délicate que nous éprouvons par le sentiment intime de notre vertu , & à la vue des hommages qui lui sont rendus par les autres hommes. Ces richesses morales étoient les plus grands trésors des sociétés naissantes ; c'étoit une sorte de monnoie qu'il importoit dans l'ordre politique , autant que dans l'ordre moral , de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guère moins lieu d'impôts dans les beaux jours des Grecs , que dans les sociétés naissantes. Ceux qui servoient la patrie ne se croyoient pas en droit de la dévorer. L'imposition mise par Aristide sur toute la Grèce , pour soutenir la guerre contre la Perse , fut si modérée , que les contribuables la nommèrent eux-mêmes , *l'heureux sort de la Grèce*. Quel tems & quel pays où les taxes faisoient le bonheur des peuples !

Les Romains marchèrent à la domination , sans presque aucun secours de la part du fisc. L'amour des richesses les eût détournés de la conquête du monde. Le service public fut fait avec désintéressement , après même que les mœurs se furent corrompues.

Sous le gouvernement féodal il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris ? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une servitude réelle & une servitude personnelle.

Lorsque le jour commença à luire sur l'Europe , les nations s'occupèrent de leur sûreté. Elles fournirent volontairement des contributions pour réprimer les ennemis domestiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés , parce que les princes n'étoient pas encore assez absolus pour les détourner au gré de leurs caprices , ou au profit de leur ambition.

Le Nouveau-Monde fut découvert , & la passion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet esprit d'agrandissement ne pouvoit se concilier avec la lenteur des assemblées populaires ; & les souverains réussirent , sans beaucoup d'efforts , à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'imposition des taxes fut la plus importante de leurs usurpations. C'est celle dont les suites ont été le plus funestes.

On n'a pas craint d'imprimer le sceau de la servitude sur le front des hommes , en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation , est-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt ?

L'affeciera-t-on sur des déclarations ? Mais il faudroit entre le monarque & les sujets , une conscience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général , ou du-moins une conscience publique qui les rassurât l'un envers l'autre par une communication sincère & réciproque de leurs lumières & de leurs sentimens. Or , comment établir cette conscience publique , qui serviroit de flambeau , de guide & de frein dans la marche des gouvernemens ?

Percera-t-on dans le sanctuaire des familles , dans le cabinet du citoyen , pour surprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler ; ce qu'il lui importe même souvent de ne pas révéler ? Quelle inquisition ! quelle violence révoltante ! Quand même on parviendroit à connoître les ressources de chaque particulier , ne varient-elles pas d'une année à l'autre , avec les produits incertains & précaires de l'industrie ? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfans , avec le dépérissement des forces par les maladies , par l'âge & par le travail ? Les facultés de l'humanité , utiles & laborieuses , ne changent-elles pas avec les vicissitudes , que le tems apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune ? La taxe personnelle est donc une vexation individuelle , sans utilité commune. La capitation est un esclavage affligeant pour l'homme , sans profit pour l'état.

Après s'être permis l'impôt , qui est la preuve du despotisme ; ou qui y conduit un peu plutôt , un peu plus tard , on s'est jetté sur les consommations. Les souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volontaire , en quelque sorte , puisque sa quantité dépend des dépenses que tout citoyen est libre d'augmenter ou de diminuer , au gré de ses facultés & de ses goûts , la plupart factices.

Mais si la taxe porte sur les denrées de premier besoin , c'est le comble de la cruauté. Avant toutes les loix sociales , l'homme avoit le droit de subsister. L'a-t-il perdu par l'établissement des

loix ? Surprendre au peuple les fruits de la terre, c'est les lui ravir ; c'est attaquer le principe de son existence , que de le priver par un impôt, des moyens de la conserver. En pressurant la subsistance de l'indigent , l'état lui ôte les forces avec les alimens. D'un homme pauvre , il fait un mendiant ; d'un travailleur , un oisif ; d'un malheureux , un scélérat : c'est-à-dire , qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la misère.

Si la taxe porte sur des denrées moins nécessaires : que de bras perdus pour l'agriculture & pour les arts sont employés, non pas à garder les boulevards de l'empire , mais à hérissier un royaume d'une infinité de petites barrières ; à embarrasser les portes des villes ; à infester les chemins & les passages du commerce ; à fureter dans les caves , dans les greniers , dans les magasins ! Quel état de guerre entre le prince & le peuple ; entre le citoyen & le citoyen ! Que de prisons , de galères , de gibets , pour une foule de malheureux qui ont été poussés à la fraude , à la contrebande , à la révolte même par l'iniquité des loix fiscales ?

L'avidité des souverains s'est étendue des consommations aux marchandises , que les états se vendent les uns aux autres. Despotés insatiables , ne comprendrez-vous jamais que si vous mettez des droits sur ce que vous offrez à l'étranger , il achètera moins cher , il ne donnera que la valeur qui lui sera donnée par les autres nations ? Vos sujets fussent-ils seuls propriétaires de la production assujettie aux taxes , ils ne parviendroient pas encore à faire la loi , parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité , & que sa surabondance les forceroit à en diminuer le prix , pour en trouver la consommation.

L'impôt sur les marchandises que votre empire reçoit de ses voisins , n'a pas une base plus raisonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples , ce seront vos sujets qui paieront seuls les droits. Peut-être ce renchérissement des productions étrangères en fera-t-il diminuer l'usage ? Mais si l'on vous vend moins , on achètera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'est au fond qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous opposer aux



cours de ces échanges , fans faire tomber le prix de vos productions , en retrécissant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits sur les marchandises étrangères ou sur les vôtres , l'industrie de vos sujets en souffrira nécessairement. Il y aura moins de moyens pour la payer , & moins de matières premières pour l'occuper. Plus la masse des reproductions annuelles diminuera , plus la somme des travaux diminuera aussi. Alors toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité , seront impuissantes , parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne , quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle est donc la forme d'imposition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens ? C'est la taxe sur la terre. Un impôt est une dépense qui se renouvelle tous les ans pour celui qui en est chargé. Un impôt ne peut donc être assis que sur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puisse acquitter une dépense annuelle. Or , on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui restituent chaque année les avances qui leur sont faites , & de plus un bénéfice dont il soit possible de disposer. On commence depuis long-tems à soupçonner cette importante vérité. De bons esprits la porteront un jour à la démonstration ; & le premier gouvernement qui en fera la base de son administration , s'élèvera nécessairement à un degré de prospérité inconnue à toutes les nations & à tous les siècles.

Peut-être n'y a-t-il en ce moment aucun peuple de l'Europe , à qui sa situation permette ce grand changement. Par-tout les impositions sont si fortes , les dépenses si multipliées , les besoins si pressans ; par-tout le fisc est si obéré , qu'une révolution subite dans la perception des revenus publics , altérerait infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante , tendra , à pas lents & mesurés , vers un but si salutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence , tous les obstacles que les préjugés , l'ignorance , les intérêts privés pourroient opposer à un système d'administration ,

ministration, dont les avantages nous paroissent au-deffus de tous les calculs.

Pour que rien ne puisse diminuer les avantages de cette heureuse innovation, il faudra que toutes les terres, indistinctement, soient assujetties à l'impôt. Le bien public est un trésor commun, dans lequel chaque citoyen doit déposer ses tributs, ses services & ses talens. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des possessions. Ce seroit le comble de la bassesse & de la folie, de faire valoir les distinctions qu'on a reçues de ses pères, pour se soustraire aux charges de la société. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, seroit destructive; elle ne peut être juste, qu'autant qu'elle est un engagement formel de dévouer plus particulièrement sa fortune & sa vie au service de la patrie.

Si de nos jours, pour la première fois, les terres étoient imposées, ne jugeroit-on pas nécessairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des possessions? Quelqu'un oseroit-il alléguer ses places, ses services, ses dignités, pour se soustraire aux tributs qu'exige le service public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus sont à l'état, dès qu'ils sont nécessaires à sa défense.

La manière, dont l'impôt devroit être assis sur les terres, est plus difficile à trouver. Quelques écrivains ont pensé que la dîme ecclésiastique, malheureusement perçue dans la plus grande partie de l'Europe, seroit un modèle à suivre. Dans ce système, a-t-on dit, il n'y auroit ni infidélité, ni faveur, ni méprise. Selon que les circonstances exigeroient plus ou moins d'efforts de la part des peuples, le fisc prendroit la quatrième, la cinquième, la sixième partie des productions, au moment même de la récolte; & tout se trouveroit consommé sans contrainte, sans surprise, sans défiance & sans vexation.

Mais dans cette forme de perception, comment se feroient les recouvrements? Pour des objets si multipliés, si variables & si peu connus, une régie n'exigeroit-elle pas des frais énormes? La

ferme ne donneroit-elle pas occasion à des profits trop considérables ? Ainsi , quand cet ordre de choses paroîtroit le plus favorable au citoyen , ne feroit-il pas un des plus funestes au gouvernement ? Or qui peut douter que les intérêts de l'individu ne soient les mêmes que ceux de la société ? Quelqu'un ignoreroit-il encore le rapport intime qui est entre le souverain qui demande & les sujets qui donnent ?

D'ailleurs cette imposition , si égale en apparence , feroit , dans la réalité , la plus disproportionnée de toutes celles que l'ignorance ait jamais imaginées. Tandis qu'on n'exigeroit d'un contribuable que le quart de son revenu , on en prendroit la moitié , quelquefois davantage à d'autres qui , pour avoir la même quantité de productions , auroient été obligés par la nature d'un sol ingrat ou d'une exploitation difficile , à des dépenses infiniment plus considérables.

Ces inconvéniens ont fait rejeter une idée , proposée ou appuyée par des hommes peu versés dans l'économie politique , mais révoltés avec raison de la manière arbitraire dont ils voyoient taxer les terres. Vous prendrez pour règle l'étendue des domaines ? Mais ignoreriez-vous qu'il y en a qui peuvent payer beaucoup , qu'il y en a qui ne peuvent payer que peu , qu'il y en a même qui ne peuvent rien payer , parce que ce qui reste au-delà des frais est à peine suffisant pour déterminer l'homme le plus intelligent à les cultiver ? Vous ferez représenter les baux ? Mais les fermiers & les propriétaires n'agiront-ils pas de concert pour vous tromper ? & quels moyens aurez-vous pour découvrir une fraude artificieusement tramée ? Vous admettez les déclarations ? Mais pour une sincère , n'y en aura-t-il pas cent de fausses ? & le citoyen d'une probité exacte ne sera-t-il pas la victime du citoyen dénué de principes ? Vous aurez recours à une estimation ? Mais le préposé du fisc ne se laissera-t-il pas suborner par des contribuables intéressés à le corrompre ? Vous laisserez aux habitans de chaque canton le soin des répartitions ? C'est , sans doute , la règle la plus équitable , la plus conforme aux droits de la nature & de la propriété ; cependant elle doit engendrer nécessai-



vement tant de cabales , tant d'altercations , tant d'animosités , un choc si violent entre les passions qui se heurteront , qu'il n'en sauroit résulter cette justice , qui pourroit faire le bonheur public.

Un cadastre qui mesurerait avec soin les terres , qui apprécierait avec équité leur valeur , seroit seul capable d'opérer cette heureuse révolution. On n'a que rarement , qu'imparfaitement appliqué un principe si simple & si lumineux. Il faut espérer que cette belle institution , quoique vivement repoussée par le crédit & la corruption , sera perfectionnée dans les états où elle a été adoptée , & qu'elle sera introduite dans les empires où elle n'existe pas encore. Le monarque qui signalera son règne par ce grand bienfait , sera béni pendant sa vie ; il laissera un nom cher à la postérité ; & sa félicité s'étendra au-delà des siècles , si , comme on n'en peut douter , il existe un Dieu rémunérateur.

Mais que le gouvernement , sous quelque forme qu'il ait été établi ou qu'il subsiste , n'outré jamais la mesure des impositions. Dans leur origine , elles ont rendu , dit-on , les hommes plus actifs , plus sobres , plus intelligens , & ont ainsi contribué à la prospérité des empires. Cette opinion n'est pas sans vraisemblance : mais il est plus certain encore que poussées au-delà des limites convenables , les taxes ont arrêté les travaux , étouffé l'industrie , produit le découragement.

Quoique l'homme ait été condamné par la nature à des veilles continuelles pour s'assurer une subsistance , ce soin pressant n'a pas concentré toute son action. Ses desirs se sont étendus beaucoup au-delà ; & plus il est entré d'objets dans le plan de son bonheur , plus il a multiplié ses efforts pour les obtenir. A-t-il été réduit par la tyrannie à n'espérer d'un labeur opiniâtre que ce qui étoit de nécessité première , son mouvement s'est ralenti. Il a retréci lui-même la sphère de ses besoins. Troublé , aigri , desséché par l'esprit oppresseur du fisc , on l'a vu , ou languissant dans ses déplorables foyers , ou s'expatriant pour chercher une destinée moins malheureuse , ou errant & vagabond sur des provinces désolées. La plupart des sociétés ont , à des époques différentes souffert ces calamités , présenté ce hideux tableau.

Aussi est-ce une erreur & une grande erreur de juger de la puissance des empires par le revenu du souverain. Cette base de calcul feroit la meilleure qu'on pût établir, si les tributs n'étoient que le thermomètre des facultés des citoyens : mais lorsque la république est opprimée par le poids ou la variété des impositions, loin que cette richesse soit un signe de prospérité nationale, elle est un principe de dépérissement. Réduits à l'impuissance de fournir des secours extraordinaires à la patrie menacée ou envahie, les peuples subissent un joug étranger, ou reçoivent des loix honteuses & ruineuses. La catastrophe est précipitée, lorsque le fisc a recours aux fermes pour faire ses recouvrements.

La contribution des citoyens au trésor public est un tribut. Ils doivent le présenter eux-mêmes au souverain, qui de son côté en doit diriger sagement l'emploi. Tout agent intermédiaire détruit ces rapports qui ne sauroient être assez rapprochés. Son influence devient une source inévitable de division & de ravage. C'est sous cet odieux aspect qu'ont toujours été regardés les fermiers des taxes.

Le fermier imagine les impôts. Son talent est de les multiplier. Il les enveloppe de ténèbres pour leur donner l'extension qui lui conviendra. Des juges de son choix appuient ses intérêts. Toutes les avenues du trône lui sont vendues, & il fait, à son gré, vanter son zèle ou calomnier les peuples mécontents avec raison de ses vexations. Par ces vils artifices, il précipite les provinces au dernier terme de dégradation, mais ses coffres regorgent de richesses. Alors, on lui vend au plus vil prix les loix, les mœurs, l'honneur, le peu qui reste de sang à la nation. Ce traitant jouit sans honte & sans remords de ces infâmes & criminels avantages jusqu'à ce qu'il ait détruit l'état, le prince & lui-même.

Les peuples libres n'ont que rarement éprouvé ce fort affreux. Des principes humains & réfléchis leur ont fait préférer une régie presque toujours paternelle pour recevoir les contributions du citoyen. C'est dans les gouvernemens absolus que l'usage tyrannique des fermes s'est concentré. Quelquefois l'autorité a

été effrayée des ravages qu'elles faisoient : mais des administrateurs timides, ignorans ou paresseux ont craint, dans la confusion où étoient les affaires, un bouleversement entier au moindre changement qu'on se permettroit. Pourquoi donc le tems de la maladie ne seroit-il pas celui du remède ? C'est alors que les esprits sont mieux disposés, que les contradictions sont moindres, que la révolution est plus aisée.

Cependant il ne suffit pas que l'impôt soit réparti avec justice, qu'il soit perçu avec modération, il faut encore qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement ; & ces besoins ne sont pas toujours les mêmes. La guerre exigea par-tout, & dans tous les siècles, des dépenses plus considérables que la paix. Les peuples anciens y fournissoient par les économies qu'ils faisoient dans des tems de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'industrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainsi les métaux, a été proscrite. On a préféré, avec raison, la ressource des impositions extraordinaires. Tout état qui se les interdiroit, se verroit contraint, pour retarder sa chute, de recourir aux voies pratiquées à Constantinople. Le sultan qui peut tout, excepté augmenter ses revenus, est réduit à livrer l'empire aux vexations de ses délégués, pour les dépouiller ensuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne soient jamais excessives, il faut qu'elles soient ordonnées, réglées & administrées par les représentans des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'est pas maître du champ, qui ne l'est pas du fruit. Aussi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine sur les propriétaires, que par eux-mêmes ; soit que les terres fussent réparties entre les conquérans ; soit que le clergé les eût partagées avec la noblesse ; soit qu'elles eussent passé par le commerce & l'industrie entre les mains de la plupart des citoyens. Par-tout, ceux qui les possédoient avoient conservé le droit naturel, inaliénable & sacré, de n'être point taxés sans leur consentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation ; il ne reste qu'un despote & un troupeau d'esclaves.



Peuples, chez qui les rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, relisez votre histoire; vous verrez que vos aïeux s'assembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agissoit d'un subside. Si l'usage en est passé, le droit n'en est pas perdu. Il est écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre-humain, pour la posséder. Il est écrit sur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en assurer la jouissance. Il est écrit dans vos cœurs, où la divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux, n'est pas faite à l'image du créateur, pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur est dans vos terres, & non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vassaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sur les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrâsera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le prince a seul le droit des tributs; quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger, à vexer les peuples, ils seront surchargés & vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bientôt une politique fautive & cruelle, lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolens; qu'il faut les ruiner pour les asservir, & que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les issues de l'industrie, pour la traire à l'entrée & à la sortie, pour l'épuiser dans sa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise & au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais espérer de

propriété. La noblesse ne servira & ne combattra que pour une solde. Le magistrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert, pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses rois; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug; attendra sa délivrance d'une révolution, & sa tranquillité d'un bouleversement.

« Ce tableau est effrayant, me disoit un visir, & il y a des  
„ visirs par-tout. J'en gémis. Mais sans contribution, comment  
„ puis-je maintenir cette force publique dont vous reconnoissez  
„ vous-même & la nécessité & les avantages? Il faut qu'elle soit  
„ permanente & toujours égale, sans quoi plus de sécurité pour  
„ vos personnes, vos propriétés, votre industrie. Le bonheur  
„ sans défense n'est qu'un fantôme. Mes dépenses sont indépen-  
„ dantes de la variété des saisons, de l'inclémence des élémens,  
„ de tous les accidens. Il faudra donc que vous y fournissiez, la  
„ peste eût-elle détruit vos troupeaux, l'insecte eût-il dévoré  
„ votre vigne, la grêle eût-elle moissonné vos champs. Vous  
„ paierez, ou je tournerai contre vous cette force publique qui  
„ a été créée pour votre sûreté, & que vous devez alimenter ».

Ce système oppresseur ne regardoit que les propriétaires des terres. Le visir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il se servoit pour asservir au fisc les autres membres de la confédération.

« C'est principalement dans les villes que les arts mécaniques  
„ & libéraux, d'utilité & d'agrément, de nécessité ou de fantaisie,  
„ ont leur foyer, ou du moins leur activité, leur développe-  
„ ment, leur perfection. C'est-là que le citoyen riche, & par  
„ conséquent oisif, attiré ou fixé par les douceurs de la société,  
„ cherche à tromper son ennui par des besoins factices; c'est-là  
„ que pour y satisfaire, il exerce le pauvre, ou, ce qui revient  
„ au même, l'industriel. Celui-ci, à son tour, pour satisfaire  
„ aux besoins de première nécessité qui ne sont pas long-tems

„ les seuls qui le tourmentent, cherche à multiplier les besoins  
 „ factices de l'homme riche ; d'où naît entre l'un & l'autre une  
 „ dépendance mutuelle fondée sur leurs intérêts respectifs ; l'in-  
 „ dustrieux veut travailler, le riche veut jouir. Si donc je par-  
 „ viens à imposer les besoins de tous les habitans des villes, in-  
 „ dustrieux ou oisifs, c'est-à-dire à renchérir, au profit de l'état,  
 „ les denrées & les marchandises qui y sont consommées par les  
 „ besoins des uns & des autres ; alors j'aurai soumis à l'impôt  
 „ toutes les espèces d'industrie, & je les aurai amenées à la  
 „ condition de l'industrie agricole. J'aurai fait mieux ; & que ce  
 „ point sur-tout ne vous échappe pas. J'aurai fait payer le riche  
 „ pour le pauvre, parce que celui-ci ne manquera pas de ren-  
 „ chérir ses productions à proportion du renchérissement de ses  
 „ besoins ».

Ah ! visir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le  
 feu, & même le bled qui n'est pas moins que ces trois élémens  
 la légitime sacrée de tout homme sans exception. Sans cette lé-  
 gitime, nul ne peut vivre & agir ; & sans vie & sans action point  
 d'industrie.

« J'y penserai. Mais suivez-moi dans les différentes combinai-  
 „ sons par lesquelles j'enlace dans mes filets tous les autres objets  
 „ de besoin, sur-tout dans les villes. D'abord, maître des fron-  
 „ tières de l'empire, je ne laisse rien venir de l'étranger ; je n'y  
 „ laisse rien aller qu'en payant à raison du nombre, du poids &  
 „ de la valeur. Par ce moyen celui qui a fabriqué, ou qui en-  
 „ voie, me cède une partie de son bénéfice ; & celui qui reçoit,  
 „ ou qui consomme, me rend quelque chose en sus de ce qui  
 „ revient au marchand ou fabricant ».

Fort bien, visir : mais en te glissant ainsi entre le vendeur &  
 l'acheteur ; entre le fabricant ou le marchand & le consom-  
 mateur, sans avoir été appelé, sans que ton entremise leur  
 profite, puisqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment ;  
 n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant  
 d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te frustrer de  
 ta part ?

» Sans



« Sans doute : mais à quoi me serviroit donc la force publique , si je ne l'employois pas à démêler leur fraude , à m'en garantir & à la châtier ? Si l'on essaie à garder ou à diminuer ma part , je prends tout , & même quelque chose au-delà ».

J'entends , visir. Et voilà donc encore la guerre & l'exaction établies sur les frontières , aux limites des provinces ; & cela pour pressurer cette heureuse industrie , le lien des nations les plus éloignées & des peuples les plus séparés par les mœurs & les religions.

« J'en suis fâché. Mais il faut tout sacrifier à la force publique , à ce rempart élevé contre la jalousie & la rapacité des voisins. D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel individu ne s'accorde pas toujours avec l'intérêt du grand nombre. Un effet de la manœuvre dont vous vous plaignez , c'est de vous consumer des denrées & des productions dont le calcul de la personnalité vous priveroit par l'exportation à l'étranger ; & je repousse des marchandises étrangères qui , par la surabondance qu'elles feroient avec les vôtres , rabaisseroient le prix de celles-ci ».

Je te remercie , visir. Mais pourquoi faut-il que tu aies aussi tes troupes ? Ces troupes-là sont bien incommodes. Ne pourroistu pas me servir sans me faire la guerre ?

« Si vous m'interrompez sans cesse , vous perdrez le fil de mes subtiles & merveilleuses opérations. Après avoir imposé la marchandise à l'entrée & à la sortie de l'empire , au passage d'une province dans une autre , je suis à la piste le conducteur , le voyageur qui parcourt ma contrée pour ses affaires , par curiosité ; le paysan qui porte à la ville le produit de son champ ou de sa basse-cour ; & lorsque la soif le pousse dans une hôtellerie , au moyen d'une association avec le maître ».....

Quoi , visir , le cabaretier est ton associé !

« Assurément. Est-ce qu'il y a quelque chose de vil quand il s'agit du maintien de la force publique , & par conséquent de

» la richesse du fils ? Au moyen de cette association , je reçois  
 » une partie du prix de la boisson consommée ».

Mais , visir , comment te trouves-tu l'associé d'un aubergiste , d'un tavernier dans le débit de ses boissons. Serois-tu son pourvoyeur ?

« Moi , son pourvoyeur ? je m'en suis bien gardé. Où feroit  
 » le bénéfice de vendre le vin que le vigneron m'auroit donné  
 » pour le tribut de son industrie ? J'entends un peu mieux mes  
 » affaires. J'ai d'abord avec le vigneron ou propriétaire , avec  
 » le brasseur , le distillateur de l'eau-de-vie une association par  
 » laquelle j'obtiens une partie du prix qu'ils vendent à l'auber-  
 » giste , au cabaretier ; ensuite j'en ai avec celui-ci une seconde  
 » par laquelle il me compte à son tour d'une portion du prix  
 » qu'il reçoit du consommateur , sauf au vendeur à retrouver sur  
 » le consommateur la quotité du prix qui me revient de la  
 » consommation ».

Cela est très-beau , il faut en convenir. Mais , visir , comment assistes-tu à tous les marchés de boissons qui se font dans l'empire ? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaise foi , dès le tems de Rome , quoique le questeur ne fût pas son collègue ? Après ce que tu m'as confié , je ne doute de rien , mais je suis curieux.

« C'est ici que je te paroîtrai impudent , mais profond. On  
 » ne sauroit aspirer à toute sorte de mérite & de gloire. D'a-  
 » bord , nul ne peut déplacer une pièce de vin , de cidre , de  
 » bière , d'eau-de-vie ; soit du lieu de la récolte ou de la fa-  
 » brication ; soit du cellier , soit de la cave , soit pour vendre ,  
 » soit pour envoyer , n'importe à quelle destination , sans ma  
 » permission par écrit. Je fais par-là ce qu'elles deviennent.  
 » Si l'on en rencontre quelqu'une sans ce passe-port , je m'en  
 » empare ; & le propriétaire me paie sur le champ , en sus , le  
 » triple ou le quadruple de la valeur. Ensuite , les mêmes agens  
 » qui circulent nuit & jour de toutes parts pour m'assurer de  
 » la fidélité des propriétaires ou marchands en gros à tenir leur  
 » pacte d'association , descendent tous les jours , plutôt deux  
 » fois qu'une , chez chaque cabaretier ou aubergiste , sondent

» les tonneaux , comptent les bouteilles ; & pour peu qu'on  
» soit soupçonné de quelque escamotage sur ma part , on est si  
» sévèrement puni qu'on n'en est pas tenté davantage ».

Mais , visir , pour te plaire , tes agens ne font-ils pas autant  
de petits tyrans subalternes ?

« Je n'en doute pas ; & je les en récompense bien ».

A merveille. Mais , visir , j'ai un scrupule. Ces associations avec  
le propriétaire , le marchand en gros , le détaillier , ont un peu  
l'air de celles que le voleur de grand chemin contracteroit avec  
le passant qu'il détrouffe.

« Vous n'y pensez pas. Les miennes sont autorisées par la  
» loi & par l'institution sacrée de la force publique. Rien ne  
» vous en impose-t-il donc ? Mais venez maintenant aux portes  
» de la cité , où je ne suis pas moins admirable. Rien n'y entre ,  
» sans verser dans mes mains. Si ce sont des boissons , elles con-  
» tribuent , non en raison du prix , comme dans mes autres  
» arrangemens , mais en raison de la quantité , & soyez sûr que  
» je ne suis pas dupe. L'aubergiste ou le citoyen n'a rien à dire ,  
» quoique j'aie d'ailleurs affaire à lui lors de l'achat & du dé-  
» bit , puisque ce n'est pas de la même manière. Si ce sont des  
» comestibles , j'ai mes agens , non-seulement aux portes , mais  
» aux boucheries , mais dans les marchés au poisson ; & nul  
» n'essaieroit à me voler sans risquer plus que son vol ne lui  
» rendroit. Si c'est du bois , des fourrages , du papier , il y a  
» moins de précautions à prendre. Ces marchandises ne se filou-  
» tent pas comme un flacon de vin ; cependant j'ai mes surveil-  
» lans sur les routes & les endroits détournés ; & malheur à  
» celui qu'on surprendroit en devoir de m'échapper. Vous voyez  
» donc que quiconque habite les villes ; qu'on y subsiste de  
» son industrie ; qu'on y emploie son revenu ou une portion  
» de son lucre à salarier un homme industriel , personne ne  
» peut consommer sans payer , & que tous paient plus sur les  
» consommations usuelles & indispensables que sur les autres.  
» J'ai mis à contribution toute sorte d'industrie sans qu'elle s'en  
» apperçoive. Il en est cependant quelques-unes avec lesquelles



» j'ai effayé de traiter plus directement , parce qu'elles n'ont  
 » pas leur asyle ordinaire dans les villes , & que j'ai imaginé  
 » qu'elles me rendroient davantage par une contribution spéciale.  
 » Par exemple , j'ai des agens dans les forges & fourneaux où  
 » l'on fabrique & où l'on pèse le fer qui a tant d'usages diffé-  
 » rens ; j'en ai dans les ateliers des tanneurs où font manufac-  
 » turés les cuirs qui servent à tant de choses. J'en ai chez tous  
 » ceux qui travaillent l'or , l'argent , la vaisselle , les bijoux ;  
 » & vous ne me reprocherez pas ici d'attaquer les objets de  
 » première nécessité. A mesure que les tentatives me réussissent ,  
 » je les étends. Je me flatte bien d'établir un jour mes satellites  
 » à côté du métier à ourdir la toile ; elle est d'une utilité si gé-  
 » nérale. Mais gardez-moi le secret. Mes spéculations ne s'éven-  
 » tent jamais qu'à mon détriment ».

Je suis vraiment frappé de ta sagacité , visir , ou de celle de  
 tes sublimes précurseurs. Ils ont creusé des mines d'or par-tout.  
 Ils ont fait de ton pays un Pérou , dont les habitans ont eu peut-  
 être le sort de ceux de l'autre continent ; mais que t'importe ?  
 Le sel & le tabac que tu débités au décuple de leur valeur in-  
 trinsèque , quoique après le pain & l'eau , le sel soit de première  
 nécessité , tu ne m'en as rien dit. Que signifie cette réticence ?  
 Aurois-tu senti la contradiction entre cette vente & ton refus  
 de percevoir les autres contributions en nature , sous prétexte  
 de l'embarras de la revente ?

« Point du tout. La différence est facile à saisir. Si je recevois  
 » du propriétaire ou du cultivateur la portion de contribution  
 » en nature , pour la revendre ensuite , je me trouverois en  
 » concurrence avec lui dans les marchés. Mes prédécesseurs ont  
 » été sages en s'en réservant la distribution exclusive. Cela souf-  
 » froit des difficultés. Pour amener ces deux fleuves d'or dans  
 » le réservoir du fisc , il fallut défendre la culture & la fabri-  
 » cation nationales du tabac ; ce qui ne me dispense pas de tenir sur  
 » la frontière & même au-dedans de l'empire une armée contre l'in-  
 » truction & la concurrence de tout autre tabac avec le mien ».

Et cela , visir , t'a réussi ?

« Pas aussi pleinement que j'aurois désiré , malgré la sévérité  
» des loix pénales. Pour le sel , la difficulté fut encore plus  
» grande ; il faut en convenir & s'en affliger. Mes prédécesseurs  
» commirent une bévue irréparable. Sous prétexte d'une faveur  
» utile , nécessaire à certaines provinces maritimes , ou peut-  
» être à l'appât d'une somme forte , sans doute , mais momen-  
» tanée , que d'autres provinces payèrent pour se pourvoir de  
» sel comme elles aviseroient , ils se prêtèrent à des exceptions ,  
» en conséquence desquelles dans un tiers ou environ de l'é-  
» tendue de l'empire , ce n'est pas moi qui le vends. J'espère bien  
» revenir là contre : mais il faut attendre un moment de misère ».

Ainsi , indépendamment des armées que tu nourris sur la fron-  
tière contre le tabac & les marchandises de l'étranger , tu en as  
encore dans l'intérieur pour que la vente du sel des provinces  
libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

» Il est vrai. Cependant il faut rendre justice à nos anciens  
» visirs. Ils m'ont laissé une législation bien entendue. Par  
» exemple , ceux du pays libre qui avoisinent les provinces  
» où je vends , ne peuvent fabriquer de leur sel que le moins  
» qu'il est possible , afin de n'en point avoir à vendre à mon  
» préjudice ; & par une suite de la même sagesse , ceux qui  
» doivent acheter de moi , & qui , voisins du pays libre , pour-  
» roient être tentés de s'y approvisionner à meilleur marché ,  
» sont forcés d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent consommer ».

Et cela est consacré par la loi ?

» Et maintenu par l'auguste force publique. Je suis autorisé au  
» dénombrement des familles ; & si quelqu'une n'achète pas la  
» quantité de sel que je présume nécessaire à sa consommation ,  
» elle le paie comme si elle s'en étoit pourvue ».

Et quiconque sale ses mêts avec d'autre sel que le tien s'en  
trouve mal ?

» Très-mal. Outre la saisie de ce sel d'iniquité , il lui en coûte  
» plus qu'il ne dépenseroit à l'approvisionnement de sa maison  
» pendant plusieurs années ».

Et le vendeur ?

« Le vendeur ? C'est comme de raison , un voleur , un brigand , un malfaiteur que je réduis à la besace , s'il a quelque chose , ou que j'envoie aux galères , s'il n'a rien ».

Mais , visir , tu dois avoir des procès sans fin ?

« J'en ai beaucoup : mais il y a une cour de magistrature expresse qui en a l'attribution exclusive ».

Et comment te tires-tu de-là ? par l'intervention de la force publique , ton grand cheval de bataille.

« Et avec de l'argent ».

Ah , visir , quelle tête & quel courage ! Quelle tête pour suffire à tant d'objets ! Quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans les livres saints par Ismaël , dont les mains étoient contre tous & les mains de tous contre lui.

« Hélas , j'en conviens. Mais telle est l'importance de la force publique & l'étendue de ses besoins , qu'il a fallu recourir à d'autres ressources. Outre ce que le propriétaire me doit annuellement pour les fruits de son fonds , s'il se résout à le vendre , l'acquéreur me paiera une somme surajoutée au prix convenu avec son vendeur. J'ai tariffé tous les pactes humains ; & nul ne contracte sans me fournir une contribution proportionnée , soit à l'objet , soit à la nature de la convention. Cet examen suppose des agens profonds. Aussi en manqué-je souvent. Le plaideur ne peut faire un seul pas , soit en demandant , soit en défendant , sans me trouver sur son chemin ; & vous conviendrez que ce tribut est bien innocent : car on n'est pas encore dégoûté des procès ».

Visir , quand ton énumération ne feroit pas à sa fin , laisse-moi respirer. Tu as lassé mon admiration ; & je ne fais plus quel doit être le plus grand objet de mon étonnement , ou d'une science perfide , barbare , qui embrasse tout , qui pèse sur tout ; ou de la patience avec laquelle on supporte les actes réitérés d'une subtile tyrannie qui n'épargne rien. L'esclave reçoit sa subsistance en échange de sa liberté. Ton malheureux contribuable est privé de sa liberté en te fournissant sa subsistance.

Jusqu'à présent , je me suis si fréquemment livré aux mou-



vemens de l'indignation que j'ai pensé que l'on me pardonneroit une fois d'avoir pris l'arme du ridicule & de l'ironie, qui a si souvent tranché les nœuds les plus importants. Je rentre dans le ton qui me convient ; & je dis :

Il faut sans doute, dans tout gouvernement, une force publique qui agisse intérieurement & extérieurement. Extérieurement, pour défendre la nation en corps contre la jalousie, la cupidité, l'ambition, le mépris & la violence des autres nations ; & cette protection ou la sécurité qui doit en être l'effet, exige des armées, des flottes, des forteresses, des arsenaux, des alliés foibles à stipendier, des alliés puissans à seconder. Intérieurement, pour garantir le citoyen, ami de l'ordre social, du trouble, des vexations, de l'injure du méchant qui se laisse égarer par ses passions, son intérêt personnel, ses vices, & qui n'est arrêté que par la menace de la justice & la vigilance de la police.

Nous dirons plus. Il est avantageux au plus grand nombre des citoyens que la force publique encourage l'industrie, aiguillonne le talent & secoure celui qui par un zèle inconsidéré, des malheurs imprévus, de fausses spéculations a perdu sa force individuelle ; d'où naît la nécessité des écoles gratuites & des hôpitaux.

Je consens même que le dépositaire & le moteur de la force publique, qu'il est de son devoir de faire craindre, respecter & chérir, pour en accroître l'énergie, sur-tout dans les états monarchiques où elle semble distincte & séparée du reste de la nation, en impose par un appareil de dignité, attire par la douceur & exhorte par les bienfaits.

Tous ces moyens sont dispendieux. Les dépenses supposent un revenu ; & le revenu des contributions. Il est juste que ceux qui participent aux avantages de la force publique, fournissent à son maintien. Il y a entre le souverain & ses sujets un pacte tacite, mais sacré, par lequel le premier s'engage de secourir d'autant de degrés de cette force qu'on en aura fourni de parts à la masse générale des contributions ; & cette justice distri-

butive s'exécutoit toute seule, par la nature même des choses ; si la corruption & le vice ne la troublent sans cesse.

Mais dans toute convention , il y a un rapport entre le prix & la valeur de la chose acquise ; & ce rapport est nécessairement en *moins* du côté du prix , en *plus* du côté des avantages. Je veux bien acheter une épée pour me défendre contre le voleur : mais si pour acquérir cette épée , il faut que je vuide ma bourse ou que je vende ma maison , j'aime mieux composer avec le voleur.

Or , où est ce rapport , cette proportion des avantages de la force publique , *pour moi propriétaire* , avec le prix dont je les paie ; si chez la nation la plus policée de l'Europe , la moins exposée aux incursions & aux attaques étrangères , après avoir cédé une portion de ma possession , je suis obligé , lorsque je vais habiter la ville , de suracheter , au profit d'une force publique , non-seulement les denrées des autres , mais les miennes , quand il me plaît de les consommer ?

*Pour moi , cultivateur* , si forcé d'un côté à consommer en nature une portion de mon tems & des moyens de mon industrie pour la construction & la réparation des routes , je suis encore obligé de rendre en argent une portion considérable des productions que ma sueur & mes travaux ont tiré de la terre ?

*Pour moi , artisan* , qui ne puis travailler sans être nourri , logé , vêtu , éclairé & chauffé ; ni me pourvoir de nourriture , d'abri , de vêtement , de lumière & de feu , sans contribuer , puisque tous ces moyens de subsistance sont imposés ; si je suis encore obligé de rendre une partie du prix de mon tems & de mon talent à l'imposition qui frappe directement sur les productions de mon industrie ?

*Pour moi , marchand* , qui ai déjà contribué de mille manières , & par mes consommations personnelles , & par les consommations de mes salariés , & par le surachat des matières premières ; si je suis encore obligé de céder une portion du prix de la marchandise que j'envoie , & dont il ne me reviendra peut-être rien du tout , dans le cas de quelques-uns de ces accidens sans nombre ,  
dont

dont la force publique ne s'engage , ni de me garantir , ni de me dédommager ?

*Pour nous tous* , si après avoir contribué par chacun de nos besoins , à chaque pas , à chaque mouvement de notre industrie , à la masse commune , d'un côté par une imposition annuelle & générale , la capitation qui n'a aucune base , aucun rapport avec la propriété ni avec l'industrie , nous contribuons encore d'un autre côté par le sel , denrée de première nécessité qu'on porte au décuple de sa valeur intrinsèque & naturelle ?

*Pour nous tous encore une fois* , si nous voyons toutes ces quotes parts exigées pour le maintien de la force publique , se fondre entre les mains des concussionnaires qui les perçoivent ; & le résidu qui , après des circulations toutes dispendieuses , se rend au trésor du souverain , y être pillé de cent manières diverses , ou dissipé en extravagances ?

Nous demanderons quel rapport il y a entre cette multitude bizarre & compliquée de contributions & les avantages que chacun de nous obtient de la force publique , s'il est vrai , comme certains calculateurs politiques le prétendent , que les sommes des contribuables sont égales à celles du revenu des propriétaires ?

Il ne faut chercher la réponse à cette question que dans le cœur du souverain. S'il est de bronze , le problème ne se résoudra point , & le tems amenera , à la suite d'une longue oppression , la ruine de l'empire. S'il a quelque sensibilité , le problème se résoudra d'une manière utile aux sujets.

Cependant que le chef de la nation ne se flatte pas d'opérer de grands biens , des biens durables , sans un choix judicieux de l'homme chargé d'alimenter la force publique. C'est à ce grand instrument du gouvernement de distribuer & de rendre supportable à chacun le poids énorme des tributs par son équité & par son intelligence , à le répartir selon les degrés relatifs de force ou de foiblesse des contribuables. Sans ces deux qualités , les peuples accablés seront conduits à un désespoir plus ou moins éloigné , plus ou moins redoutable. Avec ces deux qualités sou-



tenues par l'attente d'un soulagement plus ou moins prochain, ils souffriront avec patience, & se traîneront sous leur fardeau avec quelque courage.

Mais quel est le ministre qui remplira une tâche aussi difficile ? Sera-ce celui qui, par une odieuse cupidité, aura ambitionné le maniment des revenus publics, & qui parvenu à ce poste important, à force d'intrigues & de bassesses, aura abandonné le fisc en proie à ses passions, à ses amis, à ses flatteurs, à ses protégés, au détriment de la force publique ? Périrait la mémoire d'un tel ministre.

Sera-ce celui qui n'aura vu, dans le pouvoir remis en ses mains que l'instrument de ses inimitiés ou de ses aversions personnelles, & le moyen de réaliser les fantômes de son imagination féroce & défordonnée ; qui traitera comme des absurdités les opérations différentes de la sienne ; qui s'irritera contre des erreurs vraies ou prétendues, comme si c'étoient autant de crimes ; qui méprisera l'apologue des membres & de l'estomac ; qui énervera la partie du corps politique qui lui déplaira, par des faveurs exclusivement accordées à celle que son goût, sa fantaisie, son intérêt ou ses préjugés auront préférée ; qui verra l'image du désordre par-tout où les choses ne seront pas analogues à ses idées bizarres ; qui dénué de la sagesse nécessaire pour corriger ce qui est défectueux, substituera des chimères à un ordre peut-être imparfait ; & qui pour corriger de prétendus abus, s'aveuglant sur les suites d'une réforme mal entendue, brisera tout avec un souris dédaigneux : charlatan aussi cruel qu'ignorant, qui, prenant les poisons pour des remèdes, s'écriera *guérison, guérison*, lorsque des convulsions répétées annonceront la mort prochaine du malade ? Périrait la mémoire d'un tel ministre.

Souverains, qui n'êtes à l'abri, ni de l'erreur, ni du mensonge, ni de la séduction ; si vous avez été assez malheureux pour être asservis par de tels coopérateurs, ne les remplacez ni par l'homme foible & pusillanime qui, bien qu'instruit, doux, modeste, & peut-être incapable d'une grande faute, tant qu'il agira par lui-même, se laissera égarer par les autres ; tombera dans les pièges.

qui lui seront tendus , & manquera du nerf nécessaire , soit pour arrêter ou prévenir le mal , soit pour vous résister à vous-mêmes , lorsque sa conscience & l'intérêt général l'exigeront.

Ni par l'homme farouche ou dédaigneux ; ni par l'homme trop austère ; encore moins par l'homme impérieux & dur. L'impôt est un joug pesant. Comment le portera-t-on , s'il est aggravé par la manière de le présenter ? C'est une coupe amère que tous doivent boire. Si vous la portez brusquement ou maladroitement à la bouche , quelqu'un la renversera.

Ni par l'homme qui ignore la loi ; ni par l'homme qui la méprise pour ne s'occuper que du fisc. Il est de l'intérêt du souverain que la propriété & l'industrie soient protégées , contre sa propre autorité , contre les entreprises du visir souvent inconsiderées , quelquefois dangereuses. Un ministre qui sacrifiera tout au fisc , remplira les coffres de son maître ; il donnera à la nation & au trône l'éclat d'une puissance formidable : mais cet éclat passera comme l'éclair. Le désespoir s'établira dans le cœur des sujets. En mettant l'industrie aux abois , il aura tué la poule aux œufs d'or.

Ni par le légiste hérissé de formules & de subtilités juridiques ; qui entretiendra une querelle continue entre le fisc & la loi ; rendra le fisc trop odieux , & relâchera les liens d'une obéissance pénible , mais nécessaire.

Ni par cet outré philanthrope , qui se livrant à un patriotisme mal entendu , oubliera le fisc pour se livrer indiscrètement à de séduisantes impulsions de bienfaisance & de popularité : impulsions toujours louables dans un philosophe , mais auxquelles un ministre ne doit se prêter qu'avec circonspection. Car enfin , il faut une force publique ; il faut un fisc qui l'alimente.

Ecartez sur-tout le prodigue. Comment l'homme qui a mal géré ses propres affaires , administrera-t-il celles d'un grand état ? Quoi , il a dissipé ses fonds , & il sera économe du revenu public ? Il a de la probité , de la délicatesse , des lumières même , le désir sincère de bien servir l'état : mais dans une circonstance & sur un objet de l'importance de celui dont il s'agit , ne vous en fiez qu'aux vertus de tempérament. Combien sont entrés

vertueux dans le ministère , & qu'on ne reconnoissoit plus, qui ne se reconnoissoient plus eux-mêmes , en moins de six mois. Il y a peut-être moins de séductions au pied du trône que dans l'antichambre d'un ministre ; & moins encore au pied du trône & dans l'antichambre des autres ministres qu'à l'entrée du cabinet du ministre de la finance. Mais c'est trop s'arrêter sur les impôts. Il faut parler de ce qu'on a imaginé pour y suppléer, le crédit public.

XI.  
Crédit public.

En général, ce qu'on nomme crédit n'est qu'un délai donné pour payer. L'usage en fut inconnu dans les premiers âges. Chaque famille se contentoit de ce qu'une nature brute , de ce que des travaux grossiers lui fournissoient. Bientôt commencèrent quelques échanges, mais seulement entre parens, entre voisins. Ces liaisons s'étendirent par-tout où les progrès de la société multiplioient les besoins ou les délices. Avec le tems , il ne fut plus possible d'avoir des denrées avec des denrées. Les métaux les remplacèrent & devinrent insensiblement la mesure commune de toutes choses. Il arriva que les agens d'un commerce qui devenoit tous les jours plus considérable, manquèrent de l'argent nécessaire pour leurs spéculations. Alors les marchandises leur furent livrées pour être payées à des époques plus ou moins prochaines ; & cette heureuse pratique dure encore & durera toujours.

Le crédit suppose une double confiance ; confiance dans la personne qui en a besoin , & confiance dans ses facultés. La première est la plus nécessaire. Il est trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaise foi trahisse ses engagemens quoiqu'il ait assez de fortune pour les remplir, ou qu'il dissipe cette fortune par une conduite imprudente ou peu modérée. Mais l'homme intelligent & juste peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Les convenances réciproques de ceux qui vouloient vendre , de ceux qui vouloient acheter , ont donné naissance au crédit qui existe entre les membres d'une société, ou même de plusieurs sociétés. Il diffère du crédit public , en ce que ce dernier



est le crédit d'une nation considérée comme ne formant qu'un seul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépense. Il suit de-là que le crédit est richesse pour les négocians, puisqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il est pour les gouvernemens une cause d'appauvrissement, puisqu'il ne leur procure que la faculté de se ruiner. Un état qui emprunte, aliène une portion de son revenu pour un capital qu'il dépense. Il est donc plus pauvre après ces emprunts qu'il ne l'étoit avant cette opération funeste.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les gouvernemens anciens ne connurent pas l'usage du crédit public, même à l'époque des plus funestes crises. On formoit durant la paix un trésor qui s'ouvroit dans des tems de troubles. Alors les métaux rentrés dans la circulation excitoient l'industrie, & rendoient, en quelque manière, légères les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du Nouveau-Monde a rendu les métaux plus communs, les administrateurs des empires se sont généralement livrés à des entreprises supérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient, & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppression s'est prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appesantir sur tous les peuples & sur tous les siècles.

Ce sont l'Angleterre, la Hollande & la France, c'est-à-dire les plus opulentes nations de l'Europe, qui ont donné un si mauvais exemple. Ces puissances ont trouvé du crédit par la même raison que vous ne prêtez pas à l'homme qui vous demande l'aumône, mais à celui dont le brillant équipage vous éblouit. La confiance est la mère du prêt, & la confiance naît d'elle-même à l'aspect d'un pays où la richesse du sol se multiplie par l'activité d'un peuple industrieux, à la vue de ces ports renommés où se réunissent toutes les productions de l'univers.

Le site de ces trois états a aussi encouragé le prêteur. Son

gage, ce ne font pas seulement les revenus publics, mais encore les revenus particuliers dans lesquels le fîlc trouve au besoin, son aliment & ses ressources. Dans les contrées qui, comme l'Allemagne, sont ouvertes de tous côtés, & n'ont ni barrières, ni défenses naturelles, si l'ennemi qui peut y entrer librement vient à s'y établir ou seulement à y séjourner, aussitôt il lève, à son profit les revenus publics & s'applique même, par des contributions, une partie des revenus particuliers. Qu'arrive-t-il alors aux créanciers du gouvernement ? Ce qui est arrivé à ceux qui ont des rentes dans les Pays-Bas Autrichiens & auxquels il est dû plus de trente années d'arrérage. Avec l'Angleterre, avec la France, avec la Hollande, toutes trois un peu plus ou un peu moins à l'abri de l'invasion, il n'y a à redouter que les causes d'épuisement, dont l'effet est plus lent & par conséquent plus éloigné.

Mais ne seroit-ce pas à l'indigent d'emprunter & au riche de prêter ? Pourquoi donc les états qui ont le plus de ressources sont-ils les plus endettés ? C'est que la folie des nations est la même que celle des particuliers : c'est que plus ambitieuses, elles se forment plus de besoins : c'est que la confiance qu'elles ont dans leurs facultés, les aveugle sur les dépenses qu'elles peuvent faire : c'est qu'il n'y a point d'action contre elles, & qu'elles se font liquidées, lorsqu'elles ont le front de dire, je ne dois plus rien : c'est que les sujets ne peuvent pas traduire en justice leur souverain : c'est qu'on n'a point vu & qu'on ne verra peut-être jamais une puissance prendre les armes en faveur de ses concitoyens volés, spoliés par une puissance étrangère : c'est qu'un état s'affujettit pour ainsi dire ses voisins par des emprunts : c'est que la Hollande craint, à chaque instant, que le premier coup de canon qui crévera le flanc d'un de ses vaisseaux, n'acquitte l'Angleterre avec elle : c'est qu'un édit daté de Versailles peut du soir au matin acquitter sans conséquence la France avec Genève : c'est que ces motifs qu'il seroit honteux de s'avouer, agissent fourdement dans l'ame & les conseils des rois puissans.

L'usage du crédit public, quoique ruineux pour tous les états, ne l'est pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup

de riches productions , dont le revenu entier est libre ; qui a toujours respecté ses engagements ; qui n'a pas l'ambition des conquêtes ; qui se gouverne elle-même : une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché , qu'un empire dont le sol n'est pas abondant ; qui est surchargé de dettes ; qui entreprend au-delà de ses forces ; qui a trompé ses créanciers ; qui gémit sous un gouvernement arbitraire. Le prêteur qui dictera nécessairement la loi , en proportionnera toujours la rigueur aux risques qu'il lui faudra courir. Ainsi , un peuple dont les finances sont en désordre , tombera rapidement dans les derniers malheurs , par le crédit public : mais le gouvernement le mieux ordonné , y trouvera aussi le terme de sa prospérité.

Mais , disent quelques arithméticiens politiques , n'est-il pas utile aux états d'appeler dans leur sein l'argent des autres nations , & les emprunts publics ne produisent-ils pas cet effet important ? Oui , sans doute , on attire les métaux des étrangers par cette voie , comme on l'attireroit en leur vendant une ou plusieurs provinces de l'empire. Peut-être même seroit-il moins déraisonnable de leur livrer le sol , que de cultiver uniquement pour eux.

Mais si l'état n'empruntoit que de ses sujets , on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers ? Non ; mais la république énerveroit plusieurs de ses membres pour en engraisser un seul. Ne faut-il pas augmenter les impositions , en raison des intérêts qu'il faut payer , des capitaux qu'il faut rembourser ? Les propriétaires des terres , les cultivateurs , tous les citoyens ne se trouveront-ils pas plus chargés , que si on leur eût demandé directement & tout d'un coup , les sommes empruntées par le gouvernement ? Leur position est la même que s'ils eussent emprunté eux-mêmes , au lieu de faire des économies sur leurs dépenses ordinaires , pour subvenir à une dépense accidentelle.

Mais les papiers publics qui résultent des emprunts faits par le gouvernement , augmentent la masse des richesses circulantes , donnent une grande extension aux affaires , facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles ! voulez-vous voir tout le vice de votre politique ? Poussiez-la aussi loin qu'elle peut aller ; faites



emprunter par l'état tout ce qu'il peut emprunter ; accablez-le d'intérêts à payer ; mettez-le ainsi dans la nécessité de forcer tous les impôts : vous verrez qu'avec vos richesses circulantes , bientôt vous n'aurez plus de richesses renaissantes pour vos consommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le représentent , ne circulent pas d'eux-mêmes , & sans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différens signes ne figurent qu'à raison des ventes & des achats qui se font. Couvrez d'or , si vous voulez , l'Europe entière. Si elle n'a point de marchandises dans le commerce , cet or fera sans activité. Multipliez seulement les effets commercables , & ne vous embarrassez pas des signes ; la confiance & la nécessité les sauront bien établir sans vous. Gardez-vous , sur-tout , de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient nécessairement la masse de vos productions renaissantes.

Mais l'usage du crédit public met une puissance en état de faire la loi aux autres puissances. Ne verra-t-on jamais que cette ressource est commune à toutes les nations ? Si c'est une espèce de grand chemin dont vous puissiez vous servir pour aller à votre ennemi , ne pourra-t-il pas s'en servir pour venir à vous ? Le crédit des deux peuples ne sera-t-il pas proportionné à leurs richesses respectives ? & ne se trouveront-ils pas ruinés , sans avoir eu l'un sur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouissoient indépendamment de tout emprunt ? Quand je vois des monarques & des empires se battre & s'acharner les uns sur les autres , au milieu de leurs dettes , de leurs fonds publics , & de leurs revenus engagés ; il me semble voir , dit un écrivain philosophe , des gens qui s'escriment avec des bâtons dans la boutique d'un fayancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à assurer que , dans aucune circonstance , le service public ne pourra exiger l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les scènes qui agitent la terre sont si variées ; les empires sont exposés à de si étranges révolutions ; le champ des événemens est si étendu ; la politique frappe des coups si surprenans , qu'il n'est pas donné à la sagesse humaine de

de tout prévoir , de tout calculer. Mais ici , c'est la conduite pratique des gouvernemens qui nous occupe , & non une situation bizarre , qui vraisemblablement ne se présentera jamais.

Tout état qui ne fera pas détourné de la voie ruineuse des emprunts par les considérations que nous venons de peser , creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois , jettera un gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes , téméraires , dispendieuses ; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent , & jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre ; & pour accélérer le dernier , on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire , attirera tous les gens riches , tous les hommes vicieux , tous les intrigans dans une capitale , avec un cortège de valets dérobés à la charrue ; des filles ravies à l'innocence & au mariage ; des sujets de tout sexe voués au luxe ; instrumens , victimes , objets ou jouets de la mollesse & des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer , tout le monde se jette dans cette espèce de négoce , qui est , tout-à-la-fois , lucratif & facile. Les propriétaires & les négocians veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'état , parce que c'est le signe le plus portatif , le moins sujet à l'altération du tems , à l'injure des saisons , à l'avidité des traitans. L'agriculture , le commerce & l'industrie , souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'état dépense toujours mal ce qu'il a mal acquis , à mesure que ses dettes s'accroissent , il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives & fécondes de la société sont dépouillées , épuisées par la classe paresseuse & stérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hausser le prix des denrées , & par-là celui de l'industrie. Dès-lors la consommation diminue , parce que l'exportation cesse aussitôt que la marchandise est trop chère pour soutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languissent également.

L'impuissance où se trouve l'empire de faire face à ses engagements , le réduit à s'en libérer par la voie la plus destructive de la liberté des citoyens & de la puissance du souverain , par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts sont payés en édits de réduction. Alors sont trahis les sermens du monarque & les droits des peuples. Alors est perdue sans retour la base de tous les gouvernemens , la confiance publique. Alors est renversée la fortune de l'homme riche , est arraché au pauvre le fruit de ses longues veilles , qu'il avoit confié au fisc pour avoir une subsistance dans sa vieillesse. Alors sont suspendus les travaux , les salaires , & tombent dans une espèce de paralysie une multitude de bras laborieux , auxquels il ne reste des mains que pour mendier. Alors les ateliers se vident , les hôpitaux se remplissent comme dans une épidémie. Alors les cœurs sont remplis de rage contre le prince , & tout retentit d'imprécations contre ses agens. Alors est condamné aux larmes le foible qui peut se résoudre à une vie misérable ; est armé d'un poignard , qu'il tourne contre lui-même ou contre son concitoyen , celui à qui la nature a donné une ame impatiente & forte. Alors sont anéantis l'esprit , les mœurs , la santé d'une nation ; l'esprit , par l'abattement & la douleur ; les mœurs , par la nécessité des ressources urgentes , toujours criminelles ou malhonnêtes ; la santé , par les mêmes suites qui naîtroient d'une disette générale & subite. Ministres souverains , comment l'image d'une pareille calamité pourroit-elle vous laisser tranquilles & sans remords ? S'il est un grand juge qui vous attende , comment osez-vous paroître devant lui ? Quelle sentence en pourrez-vous espérer ? N'en doutez pas , ce sera celle que les malheureux que vous avez faits , & dont il étoit l'unique vengeur , auront invoquée sur vous. Maudits dans ce monde , vous le serez encore dans l'autre. Telle est la fin des emprunts ; jugez par-là de leur principe.

## XII.

Beaux-arts &  
belles-lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute société policée , jettons un coup-d'œil sur les ornemens & sur la décoration de l'édifice. Ce sont les beaux-arts & les belles-lettres.

La nature est le modèle des uns & des autres. La voir & la bien



voir ; la choisir ; la rendre scrupuleusement ; en corriger les défauts ; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparſes pour en former un tout merveilleux : ce ſont autant de talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie ; d'autres ſont le produit de l'étude & des travaux de pluſieurs grands hommes. On eſt ſublime ; mais on manque de goût. On a de l'imagination , de l'invention ; mais on eſt ſougueux , incorrect. Il ſe paſſe des ſiècles avant l'apparition d'un orateur , d'un poète , d'un peintre , d'un ſtatuaire en qui le jugement qui compte ſes pas tempère la chaleur qui veut courir.

C'eſt principalement l'utilité qui a donné naiſſance aux lettres , & l'agrément aux beaux-arts.

Dans la Grèce , ils furent enfans du ſol même. Le Grec favoriſé du plus heureux climat , avoit ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle d'une nature merveilleuſe , ſoit par ſes charmes , ſoit par ſon horreur ; des fleuves rapides ; des montagnes eſcarpées ; d'antiques forêts ; des plaines fertiles ; de riantes valées ; des côteaux délicieux ; la mer tantôt calme , tantôt agitée : tout ce qui échauffe l'ame , tout ce qui émeut & agrandit l'imagination. Imitateur ſcrupuleux , il la rendit d'abord telle qu'il la voyoit. Bientôt il mit du diſcernement entre les modèles. Les principales fonctions des membres lui en indiquèrent les vices les plus groſſiers qu'il corrigea. Il en ſentit enſuite les moindres imperfections , qu'il corrigea encore ; & ce fut ainſi qu'il s'éleva peu-à-peu au beau idéal , c'eſt-à-dire , au concept d'un être qui eſt poſſible peut-être , mais qui n'exiſte pas : car la nature ne fait rien de parfait. Rien n'y eſt régulier , & rien n'y eſt déplacé. Trop de cauſes conſpirent en même tems au développement , je ne diſ pas d'un animal entier , mais des moindres parties ſemblables d'un animal , pour qu'on y retrouve de la ſymmétrie. Le beau de la nature conſiſte dans un enchaînement rigoureux d'imperfections. On peut accuſer le tout , mais dans ce tout , chaque partie eſt parfaitement ce qu'elle doit être. L'étude d'une fleur , de la branche d'un arbre , d'une feuille , ſuffit pour ſ'en aſſurer.

Ce fut par cette voie lente & pénible que la peinture & la

sculpture arrivèrent à ce degré qui nous étonne dans le Gladiateur, dans l'Antinoüs, dans la Vénus de Médicis. Ajoutez à ces causes heureuses une langue harmonieuse dès son origine; avant la naissance des arts, un poète sublime, un poète rempli d'images riantes & terribles; l'esprit de la liberté; l'exercice des beaux-arts interdit à l'esclave; le commerce des artistes avec les philosophes; leur émulation soutenue par des travaux, des récompenses & des éloges; la vue continuelle du corps humain dans les bains & dans les gymnases, leçon assidue pour l'artiste, & principe d'un goût délicat dans la nation; les vêtemens larges & fluents qui ne déformoient aucune partie du corps, en la serrant, en la gênant; des temples sans nombre à décorer des statues, des dieux & des déesses, & en conséquence un prix inestimable attaché à la beauté qui devoit servir de modèle; l'usage de consacrer par des monumens les actions mémorables & les grands hommes.

Homère avoit donné le ton à la poésie épique. Les jeux olympiques hâtèrent les progrès de la poésie lyrique, de la musique & de la tragédie. L'enchaînement des arts les uns avec les autres, influa sur l'architecture. L'éloquence prit de la grandeur & du nerf au milieu des intérêts publics.

Le Romain, imitateur des Grecs en tout genre, resta au-dessous de ses modèles: il n'en eut ni la grace, ni l'originalité. A côté de ses beautés réelles, on remarqua souvent l'effort d'un copiste habile, & c'étoit presque une nécessité. Si les chefs-d'œuvre qu'il avoit sous les yeux eussent été anéantis, son génie abandonné à son propre élan & à son énergie naturelle, auroit, après quelques essais, après quelques écarts, poussé très-loin sa carrière; & ses ouvrages auroient eu un caractère de vérité qu'ils ne pouvoient avoir, exécutés moitié d'après nature, moitié d'après les productions d'une école dont l'esprit lui étoit inconnu. Il étoit devant ces originaux comme devant l'œuvre du créateur. On ignore comment il s'est fait.

Cependant un goût sévère présidoit à toutes les compositions de Rome. Il guidoit également les artistes & les écrivains. Leurs ouvrages étoient l'image ou la copie de la vérité. Le génie de l'invention, le génie de l'exécution ne franchissoient jamais les bornes

convenables. Au milieu de l'abondance & des richesses, les graces étoient dispensées avec sagesse. Tout ce qui étoit au-delà du beau étoit habilement retranché.

C'est une expérience de toutes les nations & de tous les âges, que ce qui est arrivé à sa perfection ne tarde pas à dégénérer. La révolution est plus ou moins rapide, mais toujours infaillible. Chez les Romains, elle fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux qui ne voyant point de jour à surpasser ou même à égaler leurs prédécesseurs, imaginèrent de s'ouvrir une nouvelle carrière. A des plans fortement conçus, à des idées lumineuses & profondes, à des images pleines de noblesse, à des tours d'une grande énergie, à des expressions assorties à tous les sujets, on substitua l'esprit de faillie, des rapports plus singuliers que vrais, un contraste continuél de mots ou de pensées, un style rompu, décousu, plus piquant que naturel; les défauts que produit le desir habituel de briller & de plaire. Les arts furent entraînés dans le même tourbillon; ils furent outrés, maniérés, affectés comme l'éloquence & la poésie. Toutes les productions du génie portèrent le même caractère de dégradation.

Elles en sortirent, mais pour tomber dans une plus fâcheuse encore. Les premiers hommes auxquels il fut donné de cultiver les arts, se propoisoient de faire des impressions vives & durables. Pour atteindre plus sûrement leur but, ils crurent devoir agrandir tous les objets. Cette erreur, qui étoit une suite presque nécessaire de leur inexpérience, les poussa à l'exagération. Ce qu'on avoit fait d'abord par ignorance, fut renouvelé depuis par flatterie. Les empereurs qui avoient élevé une puissance illimitée sur les ruines de la liberté romaine, ne voulurent plus être de simples mortels. Pour satisfaire cet extravagant orgueil, il fallut leur donner les attributs de la divinité. Leurs images, leurs statues, leurs palais, tout s'éloigna des vraies proportions, tout devint colossal. Les nations se prosternèrent devant ces idoles, & l'encens brûla sur leurs autels. Les peuples & les artistes entraînèrent les poètes, les orateurs & les historiens, dont la personne eût été exposée, dont les écrits auroient paru des



fatyres , s'ils se fussent renfermés dans les bornes du vrai , du goût & de la décence.

Tel étoit au midi de l'Europe , le déplorable état des arts & des lettres , lorsque des hordes barbares sorties des régions du Nord , anéantirent ce qui n'étoit que corrompu. Ces peuples , après avoir couvert les campagnes d'ossements , après avoir jonché les provinces de cadavres , se jettèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle sur les villes. Ils renversèrent de fond en comble plusieurs de ces superbes cités où étoit réuni ce que l'industrie , ce que le génie de l'homme avoit enfanté de plus parfait , les livres , les tableaux , les statues. Ceux de ces précieux monumens qu'on n'avoit pas détruits ou incendiés , étoient mutilés ou consacrés aux plus vils usages. Des ruines ou des cendres couvroient obscurément le peu qui avoit échappé à la dévastation. Rome même , plusieurs fois saccagée par des brigands féroces , étoit à la fin devenue leur repaire. Cette maîtresse des nations , si long - tems la terreur & l'admiration de l'univers , n'étoit plus qu'un objet de mépris ou de pitié. Au milieu des décombres de l'empire , quelques malheureux échappés au glaive ou à la famine , languissoient honteusement , esclaves de ces sauvages , dont ils avoient ignoré jusqu'au nom , ou qu'ils avoient enchaînés & foulés aux pieds.

L'histoire a conservé le souvenir de plusieurs peuples belliqueux , qui ayant subjugué des nations éclairées , en avoient adopté les mœurs , les loix & les connoissances. A la trop funeste époque qui nous occupe , ce furent les vaincus qui s'affimilèrent bassément à leurs barbares vainqueurs. C'est que les lâches qui subissoient un joug étranger avoient beaucoup perdu des lumières & du goût de leurs aïeux : c'est que le peu qui leur en restoit , n'étoit pas suffisant pour éclairer un conquérant , plongé dans l'ignorance la plus grossière , & que des succès faciles avoient accoutumé à regarder les arts comme une occupation frivole , comme un instrument de servitude.

Avant ce siècle de ténèbres , le christianisme avoit détruit en Europe les idoles de l'antiquité païenne , & n'avoit conservé

quelques arts que pour servir de soutien à l'empire de la persuasion, & pour seconder la prédication de l'évangile. A la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grèce & de Rome, il avoit substitué des images de terreur & de tristesse, conformes aux tragiques événemens qui avoient signalé sa naissance & ses progrès. Les siècles gothiques nous ont laissé des monumens, où la hardiesse & la majesté respirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de scènes horribles & funèbres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort & d'enfer ? Hideux comme leurs modèles ; féroces comme les princes & les pontifes qui les employoient ; bas & rampans comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfans dès le berceau ; ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes ; ils attristèrent la face de la terre.

Enfin le tems vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police sociale ; & c'est la Grèce qui nous l'apprit.

Cette contrée est aujourd'hui barbare & très-barbare. Elle gémit dans les fers & dans l'ignorance. Son climat & des ruines font ce qui lui reste. Nul vestige d'urbanité, d'émulation, d'industrie. Plus d'entreprises pour le bien public, plus d'activité pour les productions du génie, plus de ferveur pour la restauration des arts, plus de zèle pour le recouvrement de la liberté. On ne songe ni à la gloire de Thémistocle & d'Alcibiade, ni aux talens de Sophocle & de Démosthène, ni aux lumières de Licurgue & de Platon, ni à la politique de Pisistrate & de Périclès, ni aux travaux de Phidias & d'Apelle. Tout a subi le joug du despotisme, tout a péri ; & une nuit profonde couvre cette région, autrefois si féconde en merveilles.

Les esclaves qui marchent sur les débris des statues, des colonnes, des palais, des temples, des amphithéâtres, & qui fou-

lent aveuglément tant de richesses , ont perdu jusqu'au souvenir des grandes choses dont leur patrie fut le théâtre. Ils ont dénaturé jusqu'aux noms des villes & des provinces. On les voit surpris que le desir d'acquérir des connoissances ramène dans leurs foyers des savans ou des artistes. Devenus insensibles aux restes inappréciables de leur splendeur anéantie , ils desireroient au monde entier la même indifférence. Pour visiter ces lieux intéressans , il faut en acheter chèrement la permission , courir de grands risques , & s'appuyer encore de l'autorité.

Ces peuples , quoiqu'en proie durant dix ou douze siècles , dans l'intérieur de leur empire , à des guerres civiles , à des guerres religieuses , à des guerres scholastiques , & au-dehors exposés à des combats sanglans , à des invasions destructives , à des pertes continuelles , conservoient encore quelque goût & quelques lumières ; lorsque les disciples de Mahomet , qui armés du glaive & de l'alcoran avoient rapidement subjugué toutes les parties d'une si grande domination , s'emparèrent de la capitale même.

A cette époque , les beaux-arts tournèrent avec les lettres de la Grèce en Italie , par la Méditerranée , qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe. Les Huns , sous le nom de Goths , les avoient chassés de Rome à Constantinople ; ces mêmes Huns , sous le nom de Turcs , les repoussèrent de Constantinople à Rome. Cette ville , dont le destin étoit de dominer par la force ou par la ruse , accueillit & ressuscita les arts ensevelis sous des tombeaux antiques.

Des murailles , des colonnes , des statues , des vases , sortirent de la poussière des siècles & des ruines de l'Italie , pour servir de modèle à la régénération des beaux-arts. Le génie , qui préside au dessin , éleva trois arts à la fois ; je veux dire l'architecture , où la commodité même ordonna les proportions de la symmétrie , qui contribue au plaisir des yeux ; la sculpture , qui flatte les rois & récompense les grands hommes ; la peinture , qui perpétue le souvenir des belles actions & les soupirs des ames tendres. L'Italie seule eut plus de villes superbes , plus de  
magnifiques



magnifiques édifices , que tout le reste de l'Europe ensemble. Rome , Florence & Venise enfantèrent trois écoles de peintres originaux. Tant le génie appartient à l'imagination , & l'imagination au climat. Si l'Italie eût possédé les trésors du Mexique & les productions de l'Asie , combien les arts se feroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes !

Cette région , autrefois féconde en héros , & depuis en artistes , vit refleurir les lettres , compagnes inséparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbarisme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mélange de théologie Egyptienne , de philosophie Grecque , de poésie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines qui chantoient la nuit , enseignoient le jour des choses & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit naître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'esprit d'imitation les emprunta d'abord sans choix. L'usage amena le goût , dans l'emploi de ces richesses. Le génie Italien , trop fécond pour ne pas créer , mêla ses hardieses , ses caprices même aux règles & aux exemples de ses anciens maîtres ; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du siècle & le caractère national imprimèrent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleste qui servoit de modèle aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblème de la coquetterie qui régnoit alors en Italie. L'Arioste confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poésie , plutôt qu'un poëme. Cet auteur fera dans l'histoire de la littérature , isolé , comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déserts.

Les lettres & les arts , après avoir traversé les mers , franchirent les Alpes. De même que les croisades avoient apporté les romans Orientaux en Italie , les guerres de Charles VIII & de Louis XII transportèrent en France quelques germes de bonne littérature. François I , s'il ne fût pas allé disputer le Milanais à Charles-Quint , n'auroit peut-être jamais recherché le nom de

*pere des lettres* : mais ces germes de culture & de lumière , furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit , pour ainsi dire , dans le sang & le carnage ; & le tems vint où ils devoient éclore & fructifier. Le seizième siècle avoit été celui de l'Italie ; le suivant fut celui de la France , qui , par les victoires de Louis XIV , ou plutôt par le génie des grands hommes qui se rencontrèrent en foule sous son règne , mérita de faire une époque dans l'histoire des beaux-arts.

Ainsi qu'en Italie , on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il respira dans le marbre & sur la toile ; dans les édifices & les jardins publics , comme dans l'éloquence & la poésie. Tout lui fut soumis , & les arts ingénieux qui dépendent de la main , & ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature , vinrent animer les ouvrages de l'imagination , & les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière , & du corps à l'esprit. Mais , qu'on l'observe bien , ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puissante par la situation & l'étendue de son empire. L'honneur qui l'élevoit à ses propres yeux , qui la caractérisoit alors aux yeux de toute l'Europe , l'honneur étoit son ame , son instinct , & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes & de Rome ; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence ; qui les forçoit de germer sur les bords nébuleux & froids de la Tamise.

Que n'eût pas fait le génie en France sous la seule influence des loix , s'il osa de si grandes choses sous l'empire du plus absolu des rois ? En voyant ce que le patriotisme a donné d'énergie aux Anglois , malgré l'inactivité du climat ; jugez de ce qu'il auroit produit chez les François , où le ciel le plus doux invite un peuple vif & sensible , à créer , à jouir ? Un pays où l'on trouve , comme autrefois en Grèce , des esprits ardens & propres à l'invention sous un ciel qui les échauffe de ses plus beaux rayons : des bras nerveux , sous un climat où le froid même

excite au travail : des provinces tempérées , entre le nord & le midi : des ports de mer secondés par des fleuves navigables : de vastes plaines abondantes en grains : des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les espèces : des salines qu'on peut multiplier à son gré : des prairies couvertes de chevaux : des montagnes où croissent les plus beaux bois : par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux , les premières ressources pour la subsistance , les matières communes des arts , & les superfluités du luxe : en un mot , le commerce d'Athènes , l'industrie de Corinthe , les soldats de Sparte , & les troupeaux d'Arcadie . Avec tous ces avantages de la Grèce , la France auroit porté les beaux-arts aussi loin que cette mère du génie , si elle avoit eue les mêmes loix , le même exercice de la raison & de la liberté , créatrices des grands hommes , souveraines des grands peuples.

Après la supériorité de la législation , il n'a manqué peut-être aux nations modernes , pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain , que des langues plus heureuses. Les Romains qui , comme les Grecs , connoissoient l'influence du dialecte sur les mœurs , avoient recherché à étendre le leur avec leurs armes ; & ils étoient parvenus à le faire adopter par-tout où ils avoient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étoient réfugiés dans des montagnes inaccessibleles , l'Europe presque entière parloit latin. Mais l'invasion des Barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres & harmonieux d'un idiome poli par le génie & par des organes délicats , ces peuples guerriers & chasseurs mêlèrent les accens rudes , les expressions grossières qu'ils apportoitent de leurs sombres forêts , de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avoit de gouvernemens. A la renaissance des lettres , ces jargons devoient prendre naturellement un ton plus élevé , une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne se fit que très-lentement , parce que tous ceux qui se sentoient quelque talent pour écrire , dédaignant un langage sans grace , sans force , sans aménité , employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.



Ce furent les Italiens qui secouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue , avec du son , de l'accent & du nombre , a pris tous les caractères de la poésie & tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie comme son plus doux organe.

La langue Françoisè règne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des dieux , c'est celui de la raison & de la vérité. La prose parle sur-tout à l'esprit dans la philosophie , l'étude constante de ces ames privilégiées de la nature , qui semblent placées entre les rois & les peuples pour instruire & diriger les hommes. Dans un tems où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vastes assemblées , une langue qui se multiplie dans les livres , qui se fait lire chez toutes les nations , qui sert d'interprète commun à toutes les autres langues , & d'instrumens à toutes sortes d'idées : une langue anoblie , épurée , adoucie , & sur - tout fixée par le génie des écrivains & la politesse des courtisans , devient enfin universelle & dominante.

La langue Angloise a produit aussi ses poètes & ses profateurs qui lui ont donné un caractère d'énergie & d'audace propre à l'immortaliser. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aspirent à n'être pas esclaves. Ils oseront penser , agir , & se gouverner eux-mêmes. Elle n'est pas la langue des mots , mais celle des idées ; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce sont eux qui ont dit les premiers , *la majesté du peuple* ; & ce seul mot consacre une langue.

L'Espagnol n'a proprement eu jusqu'à présent ni poésie , ni prose , avec une langue organisée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante comme l'or pur , & sonore comme l'argent , sa marche est grave & mesurée comme la danse de sa nation ; elle est noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra soutenir un rang , acquérir même de la supériorité lorsqu'elle aura beaucoup d'écrivains , tels que Cervantez & Mariana. Quand son académie aura fait taire l'inquisition avec ses universités , cette langue s'élèvera d'elle-même

aux grandes idées , aux sublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes , est l'Allemand , cette langue mère , originelle est indigène de l'Europe. C'est elle qui a formé l'Anglois & même le François par son mélange avec la langue latine. Mais peu faite , ce semble , pour les yeux & pour des organes polis , elle est restée dans la bouche du peuple sans oser entrer que bien tard dans les livres. Sa difette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts , la poésie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris son effor ; & des poètes originaux en plus d'un genre y font éclos en assez grand nombre , pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient se cultiver & se polir jusqu'à un certain degré , sans que les arts de toute espèce ne suivissent ce degré de perfection. Aussi leurs monumens sont-ils tellement multipliés en Europe , que la barbarie des siècles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entièrement.

Cependant comme l'espèce humaine n'est qu'une matière de fermentations & de révolutions , il ne faut qu'un génie ardent , un enthousiaste , pour mettre de nouveau la terre en combustion. Les peuples de l'Orient ou du Nord , soumis au despotisme , sont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres & leurs chaînes dans toute l'Europe. N'eussent-ils pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie , pour y renverser les temples & les palais , pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts ? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe , que nous y sommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux siècles à décorer , est brûlée & saccagée en un jour. Un Tartare brisera peut-être , d'un seul coup de hache , cette statue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans : & nous travaillons encore pour l'immortalité , vains atômes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons ! Peuples , artistes ou soldats , qu'êtes-vous entre les mains de la nature , que le

jouet de ses loix , destinés tour-à-tour à mettre de la poussière en œuvre , & cette œuvre en poussière ?

Mais c'est par les arts que l'homme jouit de son existence ; & qu'il se survit à lui-même. Les siècles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le tems où ils s'écoulèrent , ni graver sur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT ; puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matière & sur le tems. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raison ont mis l'éloquence de Cicéron au-dessus de tous les orateurs sacrés. Les pontifes eux-mêmes , amollis , éclairés par la lumière & le charme des arts , en les admirant & les protégeant , ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis pour embellir & perfectionner la condition de l'espèce humaine. L'industrie & l'invention , avec les jouissances du Nouveau-Monde , ont pénétré jusqu'au cercle polaire , & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs , les poètes , les historiens , les peintres , les statuaires sont faits pour être les amis des grands hommes. Héritiers de leur renommée pendant qu'ils vivent , ils en sont les conservateurs éternels quand ils ne sont plus. En les portant à l'immortalité , ils y vont eux-mêmes. C'est par les uns & par les autres que les nations se distinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illustrées , les arts les enrichissent encore quand elles sont devenues indigentes. C'est Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le présent & dans l'avenir , honorez-les si vous n'êtes pas des ingrats. Vous passerez , mais leurs productions ne passeront pas. Le flambeau qui vous éclaire , le génie s'éteindra parmi vous si vous le négligez ; & après avoir marché pendant quelques siècles dans les ténèbres , vous tomberez dans l'abyme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés ,



non parce qu'elles ont manqué de vertus , mais d'une voix sacrée qui les célébraît.

Gardez-vous sur-tout d'ajouter la persécution à l'indifférence. C'est bien assez qu'un écrivain brave le ressentiment du magistrat intolérant , du prêtre fanatique , du grand seigneur ombrageux , de toutes les conditions entêtées de leurs prérogatives , sans être encore exposé aux sévérités du gouvernement. Infliger au philosophe une peine infamante & capitale , c'est le condamner à la pusillanimité ou au silence ; c'est étouffer le génie ou le bannir ; c'est arrêter l'instruction nationale & le progrès des lumières.

Ces réflexions font , dira-t-on , d'un homme qui a bien résolu de parler sans ménagement des personnes & des choses ; des personnes , à qui l'on n'ose guère s'adresser avec franchise ; des choses , sur lesquelles un écrivain , doué d'un peu de sens , ne pense ni ne s'exprime comme le vulgaire , & qui ne seroit pas fâché d'échapper à la proscription. Cela se peut ; & quel mal y auroit-il à cela ? Cependant , quoi qu'il en puisse arriver , jamais je ne trahirai l'honorable cause de la liberté. Si je n'en recueillois que des malheurs , ce que je ne crois , ni ne redoute , tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un instant de ma durée dont il auroit disposé avec injustice & avec violence , il resteroit détesté pendant sa vie. Son nom passeroit aux siècles à venir couvert d'ignominie ; & cette sentence cruelle seroit indépendante du peu de valeur , du peu de mérite de mes productions.

Au char des lettres & des arts , est attachée la philosophie qui devroit , ce semble , en tenir le timon : mais qui , n'arrivant qu'après eux , ne doit marcher qu'à leur suite. Les arts naissent des besoins même de la société , dans l'enfance de l'esprit humain. Les lettres sont les fleurs de sa jeunesse. Filles de l'imagination qui aime la parure , elles ornent tout ce qu'elles touchent ; & ce goût d'embellissement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui polissent les premiers arts , enfans du besoin. C'est alors qu'on voit les génies ailés de la sculpture voler sur les portiques de l'architecture ; les génies

XIII.  
Philosophie.

de la peinture entrer dans les palais , y dessiner l'Olympe sur un plafond , y retracer sur la laine & sur la soie toutes les scènes animées de la campagne , y reproduire sur la toile les utiles vérités de l'histoire , & les agréables chimères de la fable.

Quand l'esprit s'est exercé sur les plaisirs de l'imagination & des sens , la raison vient avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité : c'est l'âge de la philosophie. Elle marche à pas lents & sans bruit , annonçant la vieillesse des empires qu'elle s'efforce en vain de soutenir. C'est elle qui forma le dernier siècle des belles républiques de la Grèce & de Rome. Athènes n'eut des philosophes qu'à la veille de sa ruine qu'ils semblèrent prédire. Cicéron & Lucrèce n'écrivirent sur la nature des dieux & du monde , qu'au bruit des guerres civiles qui creusèrent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès , Anaximandre , Anaximène , Anaxagore avoient jetté les germes de la physique dans leur théorie sur les élémens de la matière : mais la manie des systèmes les détruisit les uns par les autres. Socrate vint , qui ramena la philosophie à la vraie sagesse , à la vertu : il n'aima , ne pratiqua , n'enseigna qu'elle ; persuadé que l'homme n'a pas besoin de la science , mais des mœurs pour être heureux. Platon , son disciple , quoique physicien , quoique instruit des mystères de la nature par ses voyages en Egypte , donna tout à l'ame & presque rien à la nature : noya la philosophie dans la théologie , & la connoissance de l'univers dans les idées de la divinité. Aristote , disciple de Platon , parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son histoire naturelle est venue à la postérité : mais elle fut médiocrement estimée de ses contemporains. Epicure , qui vivoit à-peu-près dans le même tems , ressuscita les atômes de Démocrite , qui , sans doute , balancèrent les quatre élémens d'Aristote ; & dans cet équilibre de systèmes , la physique ne put avancer d'un pas. Les moralistes entraînèrent le peuple qui les entend mieux qu'il ne comprend les physiciens. Ils formèrent des écoles : car aussi-tôt que des opinions font du bruit , elles font des partis.

Dans ces circonstances , la Grèce agitée au-dedans d'elle-même ,  
après

après s'être déchirée par une guerre intestine , fut subjuguée par la Macédoine , & dissoute par les Romains. Alors , les calamités publiques tournèrent les esprits & les cœurs vers la morale. Zenon & Démocrite , qui n'avoient été que des philosophes naturalistes , devinrent long-tems après leur mort , les chefs de deux sectes de moralistes , plus théologiens que physiciens , plus caufistes que philosophes ; ou plutôt la philosophie fut livrée & restreinte aux sophistes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs , ne découvrirent rien dans le véritable champ de la philosophie. Chez les anciens , elle fit peu de progrès ; parce qu'elle fut presque entièrement bornée à la morale. Chez les modernes , ses premiers pas ont été plus heureux , parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la physique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans , où la philosophie , les sciences , les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'empire Romain , parmi les cendres de l'antique Italie & la poussière des cloîtres. L'Asie en conservoit les monumens sans en jouir ; & l'Europe , quelques débris sans les connoître. Le monde étoit chrétien ou mahométan , enseveli partout dans le sang des nations. L'ignorance seule triomphoit sous l'étendard de la croix ou du croissant. Devant ces signes redoutés , tout genou fléchissoit , & tout esprit trembloit. La philosophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des seules choses qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le tems , la raison & tous ses travaux dans des questions du-moins oiseuses , la plupart vuides de sens , indéfinissables , interminables par la nature de leur objet , source éternelle de disputes , de scissions , de sectes , de haines , de persécutions , de guerres nationales ou religieuses.

Cependant , les Arabes conquérans menoient , comme en triomphe , les dépouilles du génie & de la philosophie. Aristote s'étoit entre leurs mains , sauvé des ruines de l'ancienne Grèce. Ces destructeurs des empires avoient quelques sciences , dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'astronomie & la géométrie alloient avec eux sur les côtes de l'Afrique,



qu'ils dévastoient & repeuploient. La médecine les suivit par-tout. Cette science , qui n'a rien de meilleur peut-être que son affinité avec la chymie & la physique , les rendit aussi fameux que l'astrologie , autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès , médecins , mathématiciens & philosophes , conservèrent la tradition des véritables sciences , par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Aristote , traduit du Grec en Arabe , & depuis eux , d'Arabe en Latin , dut devenir entre les mains des moines qui voulurent concilier la philosophie du paganisme avec les codes Hébraïques de Moïse & de Jésus ? Cette confusion des systèmes , des idées & des langues , arrêta longtemps l'édifice des sciences. Le théologien renversoit les matériaux qu'apportoit le philosophe. Celui-ci sapoit par les fondemens l'édifice de son rival. Cependant , avec quelques pierres de l'un , beaucoup de fable de l'autre , de méchants architectes bâtirent un monument gothique & bizarre : c'est la philosophie de l'école. Toujours refaite , étayée & recrépie de siècle en siècle , par des métaphysiciens Irlandois ou Espagnols , elle se soutint à-peu-près jusqu'à la découverte du Nouveau-Monde , qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumière naquit au sein des ténèbres. Un moine Anglois cultiva la chymie ; & préparant l'invention de la poudre , qui devoit soumettre l'Amérique à l'Europe , il ouvrit la porte aux vraies sciences par la physique expérimentale. Ainsi la philosophie sortit du cloître , & l'ignorance y resta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du clergé séculier & régulier , Galilée osa deviner la figure de la terre. La superstition en fut effrayée ; elle jeta ses cris ; elle lança ses foudres : mais la philosophie arracha le masque du monstre , & le voile dont étoit couverte la vérité. On sentoit bien la faiblesse & le mensonge des opinions populaires , sur quoi portoit la base de l'édifice social : mais pour détrôner l'erreur , il falloit connoître les loix de la nature , & la cause de ses phénomènes. C'est ce que chercha la philosophie.

Dès que Copernic fut mort , après avoir conjecturé , par la raison , que le soleil étoit au centre du monde , Galilée naquit

& confirma, par l'invention du télescope, le vrai système d'astronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gassendi remuoit les élémens de la philosophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Descartes agitoit & combinait les élémens d'une nouvelle philosophie, ou ses tourbillons ingénieux & subtils. Presque en même tems, Toricelli inventoit, à Florence, le thermomètre pour peser l'air; Pascal mesuroit la hauteur de l'atmosphère sur les montagnes d'Auvergne, & Bayle, en Angleterre, vérifioit & constatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Descartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'instruire. Son doute méthodique fut le plus grand instrument de la science, & le service le plus signalé qu'on pût rendre à l'esprit humain, dans les ténèbres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus consacrées par l'autorité de la force & du tems, a fait sentir depuis l'importance du doute.

Le chancelier Bacon, philosophe & malheureux à la cour, comme le moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, avoit protesté contre les préjugés des sens, des écoles; contre ces phantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ses oracles, tandis que la philosophie expérimentale découvroit des faits, la philosophie rationnelle cherchoit les causes.

L'une & l'autre conduisoient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'esprit, & assurer ses succès. Ce fut, en effet, la science de l'algèbre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la physique, qui fit soupçonner à Newton le vrai système du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chute des corps sur la terre, il vit entre les mouvemens des astres, des rapports, qui supposoient un principe universel différent de l'impulsion, seule cause visible de tous les mouvemens. En étudiant l'optique après l'astronomie, il conjectura l'origine de la lumière; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changèrent en système.

Quand Descartes mourut, Newton & Leibnitz étoient à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner son ouvrage, c'est-à-dire, l'établissement de la bonne philosophie. Ces deux hommes seuls en hâtèrent prodigieusement les progrès. L'un poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire ; & l'inutilité de ses efforts défabusa pour jamais l'esprit humain de cette fausse métaphysique. L'autre étendit les principes de la physique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de plusieurs siècles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même tems, Locke, précédé d'un homme à qui la nature avoit accordé une force de tête peu commune & qui étoit resté dans l'obscurité par la hardiesse même de ses principes qui auroit dû l'en tirer, je veux parler de Hobbes, Locke poursuivoit les préjugés scientifiques dans tous les retranchemens de l'école ; il faisoit évanouir tous les spectres de l'imagination, que Mallebranche laissoit renaître en les abaissant, parce qu'il n'alloit pas à la racine du mal.

Ne croyez pas que les philosophes seuls aient tout découvert & tout imaginé. C'est le cours des événemens qui a donné une certaine pente aux actions & aux pensées de l'homme. Une complication de causes physiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des sciences, un mélange de circonstances impossibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'est faite dans les esprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agissent & réagissent tour-à-tour l'un sur l'autre. Le peuple entraîne les philosophes, & les philosophes mènent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du soleil, il devoit y avoir des antipodes ; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'église se disoit universelle ; le pape se disoit le maître de la terre ; & plus des deux tiers de ses habitans igno- roient qu'il y eût une religion catholique, & sur-tout qu'il y eût un pape. Des Européens qui voyageoient par-tout & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les visions de Mahomet, & une plus grande



pattie encore dans les ténèbres de l'idolâtrie , ou dans *l'inscience & l'incuriosité* de l'athéisme. Ainsi la philosophie étendoit l'empire des connoissances humaines , par la découverte des erreurs de la superstition & des vérités de la nature.

L'Italie , dont le génie impatient s'élançoit à travers les obstacles qui l'environnoient , fonda la première une académie de physique. La France & l'Angleterre , qui devoient s'agrandir par leur rivalité même , élevèrent à la fois deux monumens éternels à l'accroissement de la philosophie ; deux académies où tous les favans de l'Europe vont puiser & verser leurs lumières. C'est de-là que sont émanés dans le monde une foule de mystères de la nature , d'expériences & de phénomènes , de découvertes dans les arts & dans les sciences ; les secrets de l'électricité , les causes de l'aurore boréale. C'est de-là que sont sortis les instrumens & les moyens pour purifier l'air dans les vaisseaux ; pour rendre potable l'eau de la mer ; pour déterminer la figure de la terre & fixer les longitudes ; pour perfectionner l'agriculture , & donner plus de grain avec moins de semence & de peine.

Aristote avoit régné dix siècles dans toutes les écoles de l'Europe ; & les chrétiens , après avoir perdu les traces de la raison , n'avoient pu la trouver que sur ses pas. Long - tems même ils s'étoient égarés à la suite de ce philosophe , parce qu'ils y marchaient à tâtons , dans les ténèbres de la théologie. Mais enfin Descartes avoit donné le fil , & Newton des ailes , pour sortir de ce labyrinthe. Le doute avoit dissipé les préjugés , & l'analyse avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons , Galilée , Descartes , Hobbes , Locke , Bayle , Leibnitz & Newton ; après les mémoires des académies de Florence & de Léipsick , de Paris & de Londres , il restoit un grand ouvrage à faire , pour la perpétuité des sciences & de la philosophie. Il a paru.

Ce livre , qui contient toutes les erreurs & les vérités qui sont sorties de l'esprit humain depuis la théologie jusqu'à l'infestologie ; tous les ouvrages de la main de l'homme , depuis le vaisseau jusqu'à l'épingle : ce dépôt des lumières des nations , qui auroit été moins imparfait s'il n'eût été exécuté au milieu de toutes les sortes

de persécutions & d'obstacles ; ce dépôt caractérisera , dans les siècles à venir , le siècle de la philosophie.

Après tant de bienfaits , elle devoit tenir lieu de la divinité sur la terre. C'est elle qui lie , éclaire , aide & soulage les humains. Elle leur donne tout , sans en exiger aucun culte. Elle leur demande , non pas le sacrifice de leurs passions , mais un emploi juste , utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature , dispensatrice de ses dons , interprète de ses droits , elle consacre ses lumières & ses travaux à l'usage de l'homme. Elle le rend meilleur , pour qu'il soit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'impoture , parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner , mais elle exige que ceux qui règnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des sectes , mais elle les tolère toutes. Les aveugles & les méchans la calomnient ; les uns ont peur de voir , les autres d'être vus : ingrats , qui se soulèvent contre une mère tendre , quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui font les calamités du genre-humain.

Cependant , la lumière gagne insensiblement un plus vaste horizon. Une espèce d'empire s'est formé , celui de la littérature , qui commence & prépare la république Européenne. Si jamais , en effet , la philosophie peut s'insinuer dans l'ame des souverains ou de leurs ministres , les systèmes de politique s'agrandiront , & seront simplifiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets ; le bien public entrera dans les négociations , non comme un mot , mais comme une chose utile , même aux rois.

Déjà l'imprimerie a fait des progrès qu'on ne sauroit arrêter dans un état , sans reculer la nation pour vouloir avancer l'autorité du gouvernement. Les livres éclairent la multitude , humanisent les hommes puissans , charment le loisir des riches , instruisent toutes les classes de la société. Les sciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des esprits systématiques se dissipent au grand jour de l'impression , parce que le raisonnement & la discussion les mettent au creuset de la vérité.

Le commerce des lumières est devenu nécessaire à l'industrie , & la littérature seule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde , a occasionné , peut - être , les autres tentatives de ce genre : car l'intérêt seul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui , rien ne se peut cultiver sans quelque étude , ou sans des connoissances transmises & répandues par la lecture. Les princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits sur les usurpations du clergé , qu'à la faveur des lumières qui ont détrompé le peuple des abus de toute puissance spirituelle.

Mais la plus grande folie de l'esprit humain , seroit d'avoir employé toutes ses forces à augmenter le pouvoir des monarques & à rompre plusieurs chaînes , pour forger de leurs débris celle du despotisme. Le même courage que la religion inspire pour soustraire la conscience à la tyrannie exercée sur les opinions , l'homme de bien , le citoyen , l'ami du peuple , doit l'avoir , pour garantir les nations de la tyrannie des puissances conjurées contre la liberté du genre-humain. Malheur à l'état où il ne se trouveroit pas un seul défenseur du droit public ! Bientôt ce royaume se précipiteroit , avec sa fortune , son commerce , ses princes & ses citoyens , dans une anarchie inévitable. Les loix , les loix pour sauver une nation de sa perte , & la liberté des écrits pour sauver les loix ! Mais quel est le fondement & le rempart des loix ! Les mœurs.

Depuis trop long-tems on cherche à dégrader l'homme. Ses détracteurs en ont fait un monstre. Dans leur humeur , ils l'ont accablé d'outrages. La coupable satisfaction de le rabaisser a seule conduit leurs noirs crayons. Qui es - tu donc , toi , qui oses insulter ainsi ton semblable ? Quel sein te donna le jour ? Est-ce au fond de ton cœur que tu puissas tant de blasphèmes ? Si ton orgueil eût été moins aveugle ou ton caractère moins féroce , barbare ! tu n'aurois vu qu'un être toujours foible , souvent séduit par l'erreur , quelquefois égaré par l'imagination , mais sorti des mains de la nature avec des penchans honnêtes.

L'homme naît avec un germe de vertu , quoiqu'il ne naisse pas

XIV.  
Morale.



vertueux. Il ne parvient à cet état sublime qu'après s'être étudié lui-même , qu'après avoir connu ses devoirs , qu'après avoir contracté l'habitude de les remplir. La science qui conduit à ce haut degré de perfection s'appelle morale. C'est la règle des actions , & si l'on peut s'exprimer ainsi , l'art de la vertu. On doit des encouragemens , on doit des éloges à tous les travaux entrepris pour écarter les maux qui nous affligent , pour augmenter la masse de nos jouissances , pour embellir le songe de notre vie , pour élever , pour perfectionner , pour illustrer notre espèce. Bénis , & bénis soient à jamais ceux dont les veilles ou le génie ont procuré au genre - humain quelque'un de ces avantages. Mais la première couronne fera pour le sage dont les écrits touchans & lumineux auront eu un but plus noble , celui de nous rendre meilleurs.

L'espérance d'une si grande gloire a enfanté des productions sans nombre. Que de livres inutiles ! Que de livres même pernicieux ! Ils font la plupart l'ouvrage des prêtres & de leurs disciples , qui , ne voulant pas voir que la religion ne devoit considérer les hommes que dans leurs rapports avec la divinité , il falloit chercher une autre base aux rapports que les hommes avoient entre eux. S'il y a une morale universelle , elle ne peut être l'effet d'une cause particulière. Elle a été la même dans les tems passés , elle sera la même dans les siècles à venir ; elle ne peut avoir donc pour base les opinions religieuses , qui , depuis l'origine du monde & d'un pôle à l'autre , ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchans ; les Romains ont eu des dieux méchans ; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu. Chaque peuple se fit des dieux , & les fit comme il lui plut ; les uns bons , & les autres cruels ; les uns débauchés , & les autres de mœurs austères. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ses passions & ses opinions. Malgré cette diversité de systèmes religieux & de cultes , toutes les nations ont senti qu'il falloit être juste. Toutes les nations ont honoré comme des vertus , la bonté , la commisération , l'amitié , la fidélité , la sincérité , la reconnaissance ,

fance, l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, le respect filial, tous les sentimens, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement si constante & si générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & passagères. Si les ministres de la religion ont paru penser autrement, c'est que par leur système, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils dispoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'assuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Leur empire étoit si absolu, qu'ils étoient parvenus à établir une morale barbare, qui mettoit les seuls plaisirs qui fassent supporter la vie au rang des plus grands forfaits; une morale abjecte qui imposoit l'obligation de se plaire dans l'humiliation & dans l'opprobre; une morale extravagante qui menaçoit des mêmes supplices, & les foiblesses de l'amour & les actions les plus atroces; une morale superstitieuse qui enjoignoit d'égorger sans pitié tout ce qui s'écartoit des opinions dominantes; une morale puérile qui fondeoit les devoirs les plus essentiels sur des contes également dégoutans & ridicules; une morale intéressée qui n'admettoit de vertus que celles qui étoient utiles au sacerdoce, ni de crimes, que ce qui leur étoit contraire. Si les prêtres eussent seulement encouragé les hommes à l'observation de la morale naturelle par l'espérance ou par la crainte des récompenses & des peines futures, ils auroient bien mérité des sociétés: mais, en voulant soutenir par la violence des dogmes utiles qui ne s'étoient introduits que par la voie douce de la persuasion, ils ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition. Le masque est tombé.

Il y a plus de deux mille ans que Socrate, étendant un voile au-dessus de nos têtes, avoit prononcé que rien de ce qui se passoit au-delà du voile ne nous importoit, & que les actions des hommes n'étoient pas bonnes, parce qu'elles plaisoient aux dieux, mais qu'elles plaisoient aux dieux, parce qu'elles étoient bonnes: principe qui isoloit la morale de la religion.

En effet, au tribunal de la philosophie & de la raison, la morale est une science, dont l'objet est la conservation & le bonheur commun de l'espèce humaine. C'est à ce double but que ses règles doivent se rapporter. Leur principe physique, constant & éternel, est dans l'homme même, dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre : similitude d'organisation qui entraîne celle des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foiblesse ; source de la nécessité de la société, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naissans du sein de la nature même, qui menace l'homme de cent côtés différens. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domestiques ; voilà l'origine des liens généraux & des vertus publiques ; voilà la source de la notion d'une utilité personnelle & générale ; voilà la source de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'est la justice ; & qu'un devoir, c'est de se rendre heureux. L'homme vertueux est celui qui a les notions les plus exactes de la justice & du bonheur, & qui y conforme le plus rigoureusement sa conduite. Il y a deux tribunaux, celui de la nature & celui des loix. L'un connoît des délits de l'homme contre ses semblables ; l'autre des délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la nature châtie les vices. La loi montre le gibet à l'assassin ; la nature montre, ou l'hydropisie ou la phthisie à l'intempérant.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les sentimens d'amitié, de tendresse, de compassion, d'honneur, de bienfaisance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas aussi la haine, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination ? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale sur les premiers sentimens que sur les derniers ? C'est qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la société, & que les autres lui seroient funestes. Ces philosophes ont senti la nécessité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être : mais ils n'en ont pas fait le premier principe, le principe fon-



damental. En effet, les mêmes sentimens qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroissent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuisibles. Comment se déterminer à punir le coupable, si l'on n'écouloit que la compassion? Comment se défendre des partialités, si l'on ne prenoit conseil que de l'amitié? Comment ne pas favoriser la paresse, si l'on ne consultoit que la bienfaisance? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénèrent en vices; & ce terme est marqué par les règles invariables de la justice par essence, ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en société, & par l'objet constant de cette réunion.

Est-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non: c'est à cause de l'utilité dont il est pour la société. La preuve en est qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en sert pour troubler l'ordre public. Pourquoi la crapule est-elle un vice? parce que chaque citoyen est tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a besoin, pour remplir cette obligation du libre exercice de ses facultés. Pourquoi certaines actions sont-elles plus blâmables dans un magistrat ou un général que dans un particulier? c'est qu'il en résulte de plus grands inconvéniens pour la société.

Les obligations de l'homme isolé me sont inconnues. Je n'en vois ni l'origine ni le terme. Puisqu'il vit seul, il a droit de ne vivre que pour lui seul. Nul être n'est en droit d'exiger de lui des secours qu'il n'implore pas. C'est tout le contraire pour celui qui vit dans l'état social. Il n'est rien par lui-même. C'est ce qui l'entoure qui le soutient. Ses possessions, ses jouissances, ses forces, & jusqu'à son existence, il doit tout au corps politique auquel il appartient.

Les maux de la société deviennent les maux du citoyen. Il court risque d'être écrasé, quelque partie de l'édifice qui s'écroule. L'injustice qu'il commet, le menace d'une injustice semblable. S'il se livre au crime, d'autres pourront devenir criminels à son préjudice. Il doit donc tendre constamment au

bien général, puisque c'est de cette prospérité que dépend la sienne.

Qu'un seul s'occupe de ses intérêts, sans s'embarrasser de l'intérêt public; qu'il s'exempte du devoir commun sous prétexte que les actions d'un particulier ne peuvent pas avoir une influence marquée sur l'ordre général, d'autres auront des volontés aussi personnelles. Alors tous les membres de la république seront à leur tour bourreaux & victimes. Chacun nuira & recevra des dommages; chacun dépouillera & fera dépouillé; chacun frappera & sera frappé. Ce sera un état de guerre de tous contre tous. L'état sera perdu, & les citoyens seront perdus avec l'état.

Les premiers hommes qui se réunirent ne saisirent pas d'abord sans doute l'ensemble de ces vérités. Pénétrés du sentiment de leur force, c'est d'elle vraisemblablement qu'ils voulurent tout obtenir. Des calamités répétées les avertirent avec le tems de la nécessité des conventions. Les obligations réciproques s'accrurent à mesure que le besoin s'en fit sentir. Ainsi ce fut avec la société que commença le devoir.

Le devoir peut donc être défini, l'obligation rigoureuse de faire ce qui convient à la société. Il renferme la pratique de toutes les vertus, puisqu'il n'en est aucune qui ne soit utile au corps politique; il exclut tous les vices, puisqu'il n'en est aucun qui ne lui soit nuisible.

Ce seroit raisonner pitoyablement que de se croire en droit de mépriser avec quelques cœurs pervers, toutes les vertus, sous prétexte qu'elles ne sont que des institutions de convenance. Malheureux, tu vivrois dans cette société qui ne peut subsister sans elles; tu jouirois des avantages qui en sont le fruit, & tu te croirois dispensé de les pratiquer, même de les estimer. Eh! quel pourroit être leur objet, si elles étoient sans relation avec les hommes? Eût-on accordé ce beau nom à des actes purement stériles? C'est leur nécessité qui en fait l'essence & le mérite.

Le maintien de l'ordre, encore une fois, constitue donc toute la morale. Ses principes sont constans & uniformes: mais leurs

application varie quelquefois à raison du climat & de la situation locale ou politique des peuples. En général la polygamie est plus naturelle aux pays chauds qu'aux pays froids. Cependant les circonstances du tems dérogeant à la loi du climat, peuvent ordonner la monogamie dans une isle d'Afrique, & permettre la polygamie au Kamtschatka, si l'une est un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagascar, & l'autre d'en hâter les progrès sur les côtes de la mer glaciale. Mais rien ne peut autoriser l'adultère & la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les loix du mariage, ou de la propriété dans l'usage des femmes.

Il en est de même pour les terres & pour les biens. Ce qui est larcin dans un état où la propriété se trouve justement répartie, devient usufruit dans un état où les biens sont en commun. Ainsi le vol & l'adultère n'étoient pas permis à Sparte ; mais le droit public y permettoit ce qu'on regarde ailleurs comme vol & comme adultère. Ce n'étoit pas la femme & le bien d'autrui qu'on prenoit alors : mais la femme & le bien de tous, quand les loix accordoient pour récompense à l'adresse ce qu'elle pouvoit se procurer.

Par-tout on connoît le juste & l'injuste : mais on n'a pas attaché universellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offensent point la pudeur : mais l'abus, quel qu'il soit, du commerce des sexes, les attentats précoces sur la virginité sont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'est une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de son lait, de détruire les animaux dont la vie n'est point nuisible ni la mort utile à l'espèce humaine. L'Iroquois ou le Huron qui tuent leur père d'un coup de massue, plutôt que de l'exposer à mourir de faim, ou sur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de pitié filiale, en obéissant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grace. Les moyens les plus opposés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la prospérité du corps politique.



Voilà cette morale universelle qui tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés : cette morale qui peut bien varier dans ses applications, mais jamais dans son essence : cette morale enfin à laquelle toutes les loix doivent se rapporter, se subordonner. D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons sous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il est évident que tant que ces trois sortes de législations seront contradictoires entre elles, il est impossible qu'on soit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature, pour obéir aux institutions sociales, & les institutions sociales, pour se conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arriverait-il ? C'est qu'alternativement infractions de ces différentes autorités, nous n'en respecterons aucune ; & que nous ne ferons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeroient donc une réforme préliminaire qui réduisit les codes à l'identité. La religion ne devrait nous défendre ou nous prescrire que ce qui nous seroit prescrit ou défendu par la loi civile, & les loix civiles & religieuses se modeler sur la loi naturelle qui a été, qui est, & qui sera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai législateur est encore à naître ; que ce ne fut ni Moïse, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius ; que ce n'est pas seulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a prescrit aux hommes, non la meilleure législation qu'on pouvoit leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvoient recevoir ; & qu'à ne considérer que la morale, ils seroient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étoient restés sous l'état simple & innocent de certains sauvages : car rien n'est si difficile que de déraciner des préjugés invétérés & sanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie, qu'une aire couverte de mauvais matériaux entassés sans méthode & sans plan, & malheureusement liés par les cimens les plus durables, ceux du tems, de l'usage & de l'autorité souveraine & des prêtres. Alors le sage ne travaille

qu'avec timidité, court plus de risque, & perd plus de tems à démolir qu'à construire.

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernemens n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société générale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'affervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siècles s'écoulèrent dans le sang & le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine, qu'on appella société ou gouvernement !

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la posséder ; quand, par une collusion sacrilège entre l'autel & le trône, on eut associé Dieu à l'épée, que faisoit la morale de l'évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive ; que cimenter l'esclavage par le mépris des sciences ; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons ? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix ? Ce qu'elles font de nos jours en Pologne, où le peuple, sans terres & sans armes, se laisse hacher par les Russes, enrôler par les Prussiens ; & n'ayant ni vigueur, ni sentiment, croit qu'il suffit d'être Chrétien, & reste neutre entre ses voisins & ses Palatins.

A un semblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni stabilité, succéda l'épidémie des guerres saintes où les nations se pervertirent & se dégradèrent, en se communiquant la contagion des vices avec celle du fanatisme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les passions s'allumèrent & s'exaltèrent entre les tombeaux de Jesus & de Mahomet. On rapporta de la Palestine un germe de luxe & de faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui polica la noblesse, sans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car s'il n'y a point de bon-

heur sans vertu , jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie , arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le chaos au néant , & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage , parce qu'on égorgea par avarice , au lieu de massacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le Nouveau-Monde , semblèrent recueillir en même tems toute la stupidité , la férocité , l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égout des vices & des maladies , pauvres & sales dans l'or , débauchées avec des temples & des prêtres , fainéantes & superstitieuses avec toutes les sources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soient la guerre ou le commerce qui introduisent de grandes richesses dans un état , elles sont l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors , comme les richesses se trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires , elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs ; & le citoyen vertueux qui n'aspiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire , aspire , sans le savoir , à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas , on n'acquiert pas des terres & des trésors , sans vouloir en jouir ; & l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage , elles corrompent & le citoyen qui les possède , & le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain , & non par l'amour du devoir , on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner , s'obscurcir & se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération ou parviennent les richesses , se joignent les commodités naturelles de l'opulence , nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public ;



il lui faut des admirateurs , ou de son esprit , ou de son luxe , ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs , combien plus encore en répandant le goût des plaisirs ? La misère vend la chasteté ; la paresse vend la liberté ; le prince vend la magistrature , & les magistrats vendent la justice ; la cour vend les places , & les hommes en place vendent le peuple au prince , qui le revend à ses voisins par des traités de guerre ou de subside , de paix ou d'échange. Mais dans ce trafic sordide qu'introduit l'amour des richesses , l'altération la plus sensible est celle qui se fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naisse d'autant de vices & qui en produise un plus grand nombre que l'incontinence d'un sexe dont la pudeur & la modestie sont le véritable apanage & la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiscuité des femmes ; le sage Caton la conseille dans sa république : ni leur pluralité ; le présent des contrées ardentes & voluptueuses de l'Orient : ni la liberté , soit indéfinie , soit limitée , que l'usage lui accorde en certains pays de se prêter au desir de plusieurs hommes. C'est chez quelques peuples un des devoirs de l'hospitalité ; chez d'autres un moyen de perfectionner l'espèce humaine ; ailleurs une offrande faite aux dieux , un acte de piété consacrée par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux sexes interdit par les loix de l'état.

Pourquoi ce délit , si pardonnable en lui-même ; cette action si indifférente par sa nature , si peu libre par son attrait , a-t-elle une influence si pernicieuse sur la moralité des femmes ? C'est , je crois , la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel sera le frein d'une femme déshonorée à ses yeux & aux yeux de ses concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de son ame , lorsque rien ne peut plus aggraver sa honte ? Le mépris de l'opinion publique , un des plus grands efforts de la sagesse , se sépare rarement dans un être foible & timide du mépris de soi-même. On n'a point cet héroïsme avec

la conscience du vice. Celle qui ne se respecte plus cesse bientôt d'être sensible au blâme & à la louange ; & sans l'effroi de ces deux respectables fantômes , j'ignore quelle sera la règle de sa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaisir qui puisse la dédommager du sacrifice qu'elle a fait. Elle le sent ; elle se le dit ; & affranchie de la contrainte de la considération publique , elle s'y livre sans réserve.

La femme se détermine beaucoup plus difficilement que l'homme : mais lorsqu'elle a pris son parti , elle est bien plus déterminée. Elle ne rougit plus , lorsqu'une fois elle a cessé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds , lorsqu'elle aura triomphé de sa vertu ? Que pensera-t-elle de cette dignité , de cette décence , de cette délicatesse de sentimens , qui , dans ses jours de candeur , dictoit ses propos , composoit son maintien , ordonnoit de sa parure ? Ce ne seront plus que de l'enfantillage , de la pusillanimité , le petit manège d'une fausse innocente , qui a des parens à contenter & un époux à séduire : mais d'autres tems , d'autres mœurs.

Quelle que soit sa perversité , ce n'est point aux grands attentats qu'elle se portera. Sa faiblesse ne lui laisse pas le courage de l'atrocité : mais l'habituelle hypocrisie de son rôle , si elle n'a pas tout-à-fait levé le masque , jettera une teinte de fausseté sur son caractère. Ce que l'homme ose par la force , elle le tentera & l'obtiendra par la ruse. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple ; par des conseils insidieux ; quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adressoit à tous les hommes ; elle a continué par la galanterie si volage dans ses goûts , qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de passions , que d'en trouver une qui n'ait été passionnée qu'une fois ; & elle finit par compter autant d'amans que de connoissances , qu'elle rappelle , qu'elle éloigne , qu'elle rappelle encore , selon le besoin qu'elle en a , & la nature des intrigues de toute espèce dans lesquelles elle se précipite. C'est-là ce qu'elle entend par avoir au jour de ses belles années & profiter de ses charmes. C'est

une d'entre elles , qui s'étoit rendue profonde dans cet art , qui disoit en mourant , qu'elle ne regrettoit que les peines qu'elle s'étoit données pour tromper les hommes , & que les plus honnêtes étoient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs , l'amour conjugal est dédaigné ; & ce dédain affoiblit le sentiment de la tendresse maternelle , s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus sacrés & les plus doux deviennent importuns ; & lorsqu'on les a négligés ou rompus , la nature ne les renoue plus. La femme , qui se laisse approcher d'un autre que de son mari , n'aime plus sa famille , & n'en est plus respectée. Les nœuds du sang se relâchent. Les naissances sont incertaines ; & le fils ne reconnoît plus son père , ni le père son fils.

Oui , je le soutiens , les liaisons de la galanterie consomment la dépravation des mœurs & la caractérisent plus fortement que la prostitution publique. La religion est perdue , lorsque le prêtre mène une vie scandaleuse ; pareillement la vertu n'a plus d'asyle , lorsque le sanctuaire du mariage est profané. La pudeur est sous la sauve-garde du sexe timide. Qui est-ce qui rougira , où la femme ne rougit plus ? Ce n'est pas la prostitution qui multiplie les adultères ; c'est la galanterie qui étend la prostitution. Les moralistes anciens , qui plaignoient les malheureuses victimes du libertinage , prononçoient sans ménagement contre les épouses infidèles ; & ce n'étoit pas sans raison. Si l'on parvient à rejeter toute la honte du vice sur la classe des femmes communes , les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce restreint , bien qu'il soit d'autant plus criminel qu'il est plus volontaire & plus illicite. On ne distinguera plus la femme honnête & vertueuse de la femme tendre ; l'on établira une distinction frivole entre la femme galante & la courtisane ; entre le vice gratuit , & le vice réduit par la misère à exiger un salaire ; & ces subtilités accéléreront une dépravation systématique. O tems heureux & grossiers de nos pères , où il n'y avoit que des femmes honnêtes ou malhonnêtes ; où toutes celles qui n'étoient pas honnêtes étoient malhonnêtes , & où le vice constant ne s'excusoit pas par sa durée !



Mais enfin quelle est la source de ces passions délicates , formées par l'esprit , le sentiment , la sympathie des caractères ? La manière dont elles se terminent toujours , marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour abréger le combat & justifier la défaite. Egalement à l'usage des femmes réservées & des femmes dissolues , elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale ? Un libertinage précoce , qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge , & fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années ; une race d'hommes sans instruction , sans force & sans courage , incapables de servir la patrie ; des magistrats , sans dignité & sans principes ; la préférence de l'esprit au bon sens , de l'agrément au devoir , de la politesse au sentiment de l'humanité , de l'art de plaire aux talens , à la vertu ; des hommes personnels , substitués à des hommes officieux ; des offres sans réalité ; des connoissances sans nombre & point d'amis ; des maîtresses & point d'épouses ; des amans & plus d'époux ; des séparations ; des divorces ; des enfans sans éducation ; des fortunes dérangées ; des mères jalouses & des femmes vaporeuses ; les maladies des nerfs ; des vieillesses chagrines & des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du temeritique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le sang & les humeurs , dans un moment où le calme qui naît de la conscience d'une vie honnête seroit salutaire. Il est affreux de chercher inutilement en foi les consolations de la vertu , lorsque les maux de la nature viennent nous assaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes ; & si vous voulez trouver la cause de cette dégradation , cherchez-la dans son vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple , & la vertu ne tombe point dans l'avilissement , si la mauvaise constitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureusement , il la provoquera toujours , s'il est organisé de manière que l'intérêt momentané d'un seul ou d'un petit nombre , puisse impu-

nément prévaloir sur l'intérêt commun & invariable de tous ; il la provoquera toujours , si les dépositaires de l'autorité peuvent en faire un usage arbitraire , se placer au-dessus de toutes les règles de la justice , faire servir leur puissance à la spoliation , & la spoliation à prolonger les abus de leur puissance. Les bonnes loix se maintiennent par les bonnes mœurs : mais les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes loix. Les hommes font ce que le gouvernement les fait. Pour les modifier , il est toujours armé d'une force irrésistible , celle de l'opinion publique ; & le gouvernement deviendra toujours corrupteur , quand , par sa nature , il sera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs , lorsqu'elles auront de bons gouvernemens. Finissons. Mais auparavant jettons un coup-d'œil rapide sur le bien & sur le mal qu'a produit la découverte des deux Indes.

Ce grand événement a perfectionné la construction des vaisseaux , la navigation , la géographie , l'astronomie , la médecine , l'histoire naturelle , quelques autres connoissances ; & ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vastes domaines , qui ont donné aux états fondateurs , de l'éclat , de la puissance & des richesses. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur , pour gouverner ou pour défendre ces possessions lointaines ? Lorsque ces colonies seront arrivées au degré de culture , de lumière & de population qui leur convient , ne se détacheront-elles pas d'une patrie qui avoit fondé sa splendeur sur leur prospérité ? Quelle sera l'époque de cette révolution ? On l'ignore : mais il faut qu'elle se fasse.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités , quelques voluptés. Mais avant d'avoir obtenu ces jouissances , étions-nous moins sains , moins robustes , moins intelligens , moins heureux ? Ces frivoles avantages , si cruellement obtenus , si inégalement partagés , si opiniâtrément disputés , valent-ils une goutte du sang qu'on a versé & qu'on versera ? Sont-ils à comparer à la vie d'un seul homme ? Combien n'en a-t-on pas sa-

## XV.

Réflexions sur le bien & le mal que la découverte du Nouveau-Monde a fait à l'Europe.

crifié, n'en sacrifie-t-on pas, n'en sacrifiera-t-on pas dans la fuite; pour fournir à des besoins chimériques, dont ni l'autorité, ni la raison, ne nous délivreront jamais ?

Les voyages sur toutes les mers ont affoibli la morgue nationale ; inspiré la tolérance civile & religieuse ; ramené le lien de la confraternité originelle ; inspiré les vrais principes d'une morale universelle fondée sur l'identité des besoins, des peines, des plaisirs, de tous les rapports communs aux hommes sous toutes les latitudes ; amené la pratique de la bienfaisance avec tout individu qui la réclame, quelles que soient ses mœurs, sa contrée, ses loix & sa religion. Mais en même-tems les esprits ont été tournés vers les spéculations lucratives. Le sentiment de la gloire s'est affoibli. On a préféré la richesse à la célébrité ; & tout ce qui tendoit à l'élévation a penché visiblement vers sa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un desir vif de les obtenir a occasionné un grand mouvement sur le globe : mais le mouvement n'est pas le bonheur. De qui l'or & l'argent ont-ils amélioré le sort ? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre, ne croupissent-elles pas dans l'ignorance, la superstition, la paresse, l'orgueil : ces vices les plus difficiles à déraciner, lorsqu'ils ont jetté de profondes racines ? N'ont-elles pas perdu leur agriculture & leurs ateliers ? Leur existence n'est-elle pas précaire ? Si le peuple industriel & propriétaire d'un sol fertile, s'avisait un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop long-tems que je fais un mauvais trafic avec vous, & je ne veux plus donner la chose pour le signe : cette loi somptuaire ne seroit-elle pas une sentence de mort contre la région qui n'a que des richesses de convention ; à moins que, dans son désespoir, celle-ci ne fermât ses mines pour ouvrir des sillons ?

Les autres puissances de l'Europe pourroient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des trésors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aisance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports



qui existoient dans les tems anciens , existent encore. Supposons que quelque nation soit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales : ou elle les enfouira , ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas , ce n'est que la propriété stérile d'une masse d'or superflue. Le second ne lui donnera qu'une supériorité momentanée , parce qu'avec le tems , & bientôt , toutes les choses vénales auront un prix proportionné à l'abondance des signes qui les représentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités qui sont sans compensation , la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été suivie ?

En les dépeuplant pour une longue fuite de siècles , les dévastateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le sang qui a coulé dans ces contrées se fût rendu dans un réservoir commun , si les cadavres eussent été entassés dans la même plaine ; le sang , les cadavres des Européens n'y auroient-ils pas occupé un grand espace ? Le vuide que ces émigrans avoient laissé a-t-il pu être promptement rempli sur leur terre natale , infectée d'un poison honteux & cruel du Nouveau-Monde , qui attaque jusqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuses tentatives de Colomb & de Gama , il s'est établi dans nos contrées un fanatisme jusqu'alors inconnu : c'est celui des découvertes. On a parcouru & l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un & vers l'autre pôle , pour y trouver quelques continens à envahir , quelques îles à ravager , quelques peuples à dépouiller , à subjuguier , à massacrer. Celui qui éteindroit cette fureur ne mériterait-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre-humain ?

La vie sédentaire est la seule favorable à la population ; celui qui voyage ne laisse point de postérité. La milice de terre avoit créé une multitude de célibataires. La milice de mer l'a presque doublée : avec cette différence que les derniers sont exterminés par les maladies des vaisseaux , par les naufrages , par la fatigue , par

les mauvaises nourritures , & par les changemens de climat. Un soldat peut rentrer dans quelques-unes des professions utiles à la société. Un matelot est matelot pour toujours. Hors de service, il n'en revient à son pays que le besoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées qu'ils finissent par n'appartenir à aucune ; qui prennent des femmes où ils en trouvent , & ne les prennent que pour un besoin animal : de ces amphibies qui vivent à la surface des eaux ; qui ne descendent à terre que pour un moment ; pour qui toute plage habitable est égale ; qui n'ont vraiment ni pères , ni mères , ni enfans , ni frères , ni parens , ni amis , ni concitoyens ; en qui les liens les plus doux & les plus sacrés sont éteints ; qui quittent leur pays sans regret ; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir ; & à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'est pas à l'épreuve du passage de la ligne ; & ils acquièrent des richesses en échange de leur vertu & de leur santé.

Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme , au plus atroce de tous les commerces , celui des esclaves. On parle des crimes contre nature , & l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrable. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées ; & un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentimens qu'on doit à son semblable. Mais , sans ces bras , des contrées dont l'acquisition a coûté si cher , resteroient incultes. Eh ! laissez-les en friche , s'il faut que , pour les mettre en valeur , l'homme soit réduit à la condition de la brute , & dans celui qui achète , & dans celui qui vend , & dans celui qui est vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établissemens dans les deux Indes ont mis dans la machine du gouvernement ? Avant cette époque , les mains propres à tenir les rênes des empires étoient infiniment rares. Une administration plus embarrassée a exigé un génie plus vaste & des connoissances plus profondes. Les soins de souveraineté partagés entre les ci-  
toyens

toyens placés au pied du trône & les fujets fixés sous l'équateur ou près du pôle , ont été insuffisans pour les uns & pour les autres. Tout est tombé dans la confusion. Les divers états ont languï sous le joug de l'oppression ; & des guerres interminables ou sans cesse renouvelées ont fatigué & ensanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici , & plaçons-nous au tems où l'Amérique & l'Inde étoient inconnues. Je m'adresse au plus cruel des Européens , & je lui dis. Il existe des régions qui te fourniront de riches métaux , des vêtements agréables , des mets délicieux. Mais lis cette histoire , & vois à quel prix la découverte t'en est promise. Veux-tu , ne veux-tu pas qu'elle se fasse ? Croit-on qu'il y eût un être assez infernal pour répondre : JE LE VEUX. Eh bien ! il n'y aura pas dans l'avenir un seul instant où ma question n'ait la même force.

Peuples , je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis sous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'industrie. Trop souvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû sentir que l'avarice jalouse & l'ambitieux orgueil repoussent loin de votre commune patrie le bonheur qui se présente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appelé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'est élevée en faveur de tous les hommes , sans distinction de secte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux , par le rapport des mêmes besoins & des mêmes misères , comme ils le sont aux yeux de l'Être suprême par le rapport de leur foiblesse à sa puissance.

Je n'ai pas ignoré qu'assujettis à des maîtres , votre sort doit être sur-tout leur ouvrage , & qu'en vous parlant de vos maux , c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le saint respect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le respect dû à ses protecteurs naturels. Je me suis transporté en idée dans le conseil des puissances. J'ai parlé sans déguisement & sans crainte , & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la



grande cause que j'osois plaider. J'ai dit aux souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime , ou du pouvoir indolent & foible qui laisse opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs , & leur cœur a dû treffaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux , ces fidelles & effrayantes peintures feroient gravées sur le marbre de leur tombe , & accuseroient leur cendre que la postérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui apperçoit les moyens , & de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois , peut-être , mon ame a élevé mon génie. Mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet & de ma foiblesse.

Puisse des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé ! Puisse , sous les auspices de la philosophie , s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union & de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées ! Puisse-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices & de l'oppression ! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution mon nom vive encore. Ce foible ouvrage qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs , fera sans doute oublié. Mais au-moins je pourrai me dire que j'ai contribué , autant qu'il a été en moi , au bonheur de mes semblables , & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle fera le charme de ma vieillesse , & la consolation de mes derniers instans.

*Fin du dix-neuvième & dernier Livre.*

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

#### A

**Abbé de St. Pierre** (l'), auteur d'un projet de paix perpétuelle ; avantages immenses qu'apporterait à tout l'univers l'exécution de ce projet 631.

**Abenakis**, nom général des nations qui habitoient l'Acadie & les forêts du continent voisin lors de l'arrivée des François, qui leur inspirèrent la haine contre les Anglois 221. dont le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre ne put pas les ramener 222.

**Académies**, l'Italie en fonda la première une de physique. La France & l'Angleterre en fondèrent deux pour les arts & les sciences, où les savans de l'Europe vont puiser & verser la lumière 685. Connoissances qu'elles ont tiré des ténèbres *ibid.*

**Acadie**, contrée de l'Amérique Septentrionale, tombée au pouvoir des Anglois à la fin du règne de Louis XIV 72. n'est séparée du cap Breton que par un détroit 75. Etoit nommée nouvelle Ecosse par les Anglois ; désignation de son étendue 219. Les François s'y étoient établis en 1604 220. Etat de la colonie Françoisé quand celle de la Nouvelle Angleterre commença à s'élever 221. Elle étoit habitée par les Abenakis quand les François s'y établirent *ibid.* Et n'étoit défendue que par Port-Royal 222. Raïsons qui engagèrent les Anglois à s'en emparer *ibid.* Cependant les anciens colons y restèrent 223. Les Anglois sentent en 1749 l'avan-

tage qu'ils peuvent tirer de sa possession ; établissemens qu'ils y forment 226.

**Acadiens**, colonie Françoisé, préférèrent de rester sous la domination Angloise après la cession de l'Acadie aux Anglois 77. Passent en 1749 à l'isle St. Jean 82. Forment au nombre de 800 un établissement dans la Louisiane 103. Témoinage d'attachement qu'ils donnent dans la Nouvelle Ecosse à leur ancien souverain 223. Ils ne furent point soumis aux loix Angloises 224. Simplicité de leurs mœurs 225. La crainte d'être inquiétés, sur-tout pour la religion, détermine une partie à passer dans la nouvelle France, le reste, conduit par trahison des Anglois dans d'autres colonies y périt 227.

**Acanzas**, peuple de l'Amérique Septentrionale dans la Louisiane 105. Sont à 300 lieues des Illinois *ibid.*

**Ade** (l') de navigation, a été le fondement de la puissance maritime des Anglois 573. Fruits qu'ils en ont retirés, & disposition où ils sont de le soutenir. 574.

**Adayes** (les), fort Espagnol du nouveau Mexique dans l'Amérique-Septentrionale 104.

**Administration**. Son premier devoir est de ménager les opinions dominantes ; pourquoi 379. Elle est devenue beaucoup plus compliquée & embarrassée depuis les établissemens dans les deux Indes. 704.

**Affranchissement des nègres**, a lieu chez les Quakers dans les derniers tems après un discours proféré par un de

leurs prédicateurs 359. Le gouvernement Anglois s'oppose à ce que cet exemple soit suivi dans ses autres colonies. 366. Causes de cette opposition *ibid.*

*Agriculture*, elle est la première source du commerce, qui y revient par la circulation 604. Elle est la première & la véritable richesse d'un état *ibid.* A mesure qu'elle s'étendit les hommes multiplièrent avec les subsistances *ibid.* Calamités qui suivirent son abandon *ibid.* Le mépris des Romains, maîtres du monde, pour l'agriculture, ayant été adopté par les barbares qui détruisirent leur empire, elle fut abandonnée aux serfs. 605. Elle a dû prendre faveur chez les nations les plus commerçantes. 606. Réponse d'un monarque qui en fait l'éloge *ibid.* Celle du laboureur n'est pas encore favorisée en France 607. Elle trouvera d'autant plus de bras que la récompense de ses peines sera plus sûre *ibid.* Le goût du siècle a entraîné les Allemands à s'en occuper avec attention 608. Elle n'a pas fait le même progrès que les autres arts. 609. Objets sur lesquels on est encore dans l'ignorance à cet égard 610. Elle fait la force intérieure des états & y attire les richesses du dehors. 611. Un gouvernement sage ne sauroit sans le couper les veines lui refuser ses premières attentions 613. inconvéniens de la régler, ainsi que la circulation de son produit, par des règles particulières 614. Elle donne naissance aux arts *ibid.* Ce qu'elle deviendra si le prince a seul le droit des tributs 646. Elle souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses 665.

*Albani*, nommé auparavant fort d'Orange, dans la Nouvelle-Yorck, avoit été élevé par les Hollandois pour être l'entrepôt de leur commerce avec les Iroquois, quand ils possédoient cette contrée sous le nom de Nouvelle-Belge 253. Beauté de la rivière navigable depuis Albani jusqu'à l'Océan. 259.

*Algonquine* (l'), langue mère, dans le Canada, son caractère 14.

*Algonquins*, peuple de l'Amérique-Septentrionale, étoient chasseurs & vivoient confédérativement avec les Iroquois 39. Origine de leurs guerres avec ceux-ci *ibid.* Contrée qu'ils habitoient 40.

*Algue Marine*, végétal qui se trouve en abondance à la Baye d'Hudson 183.

*Alimabous*, peuple de l'Amérique-Septentrionale près la Louisiane 101.

*Allemagne*, est le pays dont la constitution a le moins changé : idée de son état ancien & moderne 492. Les princes ne peuvent pas y être aussi tyrans que dans les monarchies 493. Révolutions qui y ont affaibli le pouvoir souverain *ibid.* Maximilien y soumit les grands aux loix 444. L'Europe lui doit les progrès de la législation dans tous les états 495. Les écrits sur son droit public sont sans nombre *ibid.* Sa constitution dégénère insensiblement en esclavage 496. Pourquoi a-t-il fallu bien du tems pour y établir le commerce ? cultures & manufactures qui en sont la suite 584. Elle a été conduite par le goût du siècle à s'occuper de l'agriculture & des grands objets qu'elle embrasse 608. Avantages qu'elle en a retirés ainsi que toute l'Europe *ibid.* Elle a conservé la supériorité dans l'art de fondre, tremper & travailler le fer & le cuivre 616. Raisons pour lesquelles elle ne peut pas établir un crédit public aussi sûr aux prêteurs, que l'Angleterre, la France & la Hollande 662.

*Allemands*, vendus par leurs princes aux Anglois pour faire la guerre aux Américains ; pourquoi avoient si peu d'ardeur pour combattre ? 430. Sont plus guerriers que belliqueux, pourquoi 493. Pourquoi il y en a peu qui connoissent la constitution de leur patrie 495. Ils furent les premiers à réussir dans la nouvelle discipline militaire, pourquoi 558.

*Amboi*, capitale de la Nouvelle Jersey dans l'Amérique-Septentrionale, dont le port est assez bon 262.

*Américains*, malheureux de ne pas



aimer leurs femmes 19. Dédaignent de s'occuper à l'agriculture 20. Exercer la polygamie & le divorce ; manière dont ils pratiquent ce dernier. *ibid.* Raisons d'un écrivain illustre du peu de penchant qu'ils ont à l'amour *ibid.* Réflexions à cet égard 21. C'est le soin de leur nourriture qui les rend indifférens pour les femmes 22. Sont-ils un peuple nouveau ? difficultés sur l'origine de la population de l'Amérique 174.

*Amérique (l') ou le Nouveau-Monde.*

Réflexions physiques, sur le parallèle qui se trouve entre sa disposition & ses productions, & celles du Monde ancien 169 & *suiv.* Correspondance de l'Isthme de Panama avec celui de Suez, entre le cap de Bonne-Espérance & le cap de Horn &c. 171. Raisons de croire l'Amérique un Monde Nouveau, & abandonné depuis peu de siècles par les eaux 172. Autres raisons tirées de la différence du climat 173. Et de l'indifférence des hommes pour le sexe 174. L'imperfection de sa nature ne prouve pas sa nouveauté, mais sa renaissance 175. Preuves incontestables qu'il fut habité très-anciennement *ibid.* Et que c'est depuis bien des siècles que cette renaissance a eu lieu 176. Il subit le joug de l'homme, peu après l'arrivée des premiers Européens dans l'Amérique-Septentrionale, sur le même pié que l'ancien 183. Il doit se détacher un jour de l'ancien ; raisons de s'y attendre 453. L'Europe doit sa découverte à la boussole. 567. Fut découverte deux siècles après les Croisades, influence de cette découverte sur la morale en Europe 696. Les avantages qu'en a retiré l'Europe valent-ils le sang qu'elle lui a coûté ? 701. Il y a multiplié les métaux précieux 702. Calamités dont la conquête en a été suivie 703. Hypothèse de l'Auteur avant sa découverte 705.

*Amérique-Méridionale*, presque toute dépendante de l'Espagne 2.

*Amérique-Septentrionale*, choisie par les François pour y faire des établissemens, pourquoi 8. Différentes es-

pèces de pelletterie qu'elle fournit à l'Europe 54. Sa prospérité tire son origine des calamités des isles Britanniques 160. Son état quand les premiers Européens vinrent y former les colonies Angloises 182. Changemens subits qu'elle éprouve à cette époque *ibid.* Elle est coupée du Nord au Sud par les Apalaches, chaîne de montagnes au-delà desquelles est un désert immense 337. Le sol y produit en abondance, mais les productions sont plus tardives qu'en Europe : conjectures sur ce phénomène 338. On y trouve tous les arbres de l'Europe, mais il en a qui lui sont propres, quels 339. Ses forêts sont peuplées d'une multitude d'oiseaux parmi lesquels est l'oiseau-mouche 341. Elle est moins chargée d'insectes depuis qu'on a défriché la terre & abattu les bois 342. On y trouve des abeilles, mais comme les sauvages les appellent mouches Angloises, il est apparent qu'elles y ont été apportées. 342. Il y a beaucoup d'animaux domestiques qui y ont été transportés d'Europe *ibid.* Et qui comme les hommes y ont essuyé des maladies épidémiques 343. Presque tous hormis le porc y ont d'abord dégénéré 344. Quand les Anglois y abordèrent les sauvages n'y cultivoient que le maïs *ibid.* La culture du lin & du chanvre n'y a pas prospéré, mais elle est très-abondante en fer 348. Révolutions qu'essuya en Angleterre l'importation du fer d'Amérique *ibid.* Sage décision du parlement à cet égard 349. Ce sont des Anglois persécutés pour leurs opinions religieuses qui ont abordé les premiers cette partie du globe 352. A fait usage des esclaves noirs, mais ils y sont mieux traités qu'aux isles 358. Population générale des colonies Angloises qui y sont établies, y compris les noirs 361. Réflexions du docteur Franklin sur sa population *ibid.* & *suiv.* Espèce des hommes qui la forment 362. Mœurs de cette nouvelle génération 363. Il lui manque de ne pas former précisément une nation 364. Nature

- des gouvernemens qui y furent établis *ibid.* & *suiv.* Gouvernement royal 366. Gouvernement propriétaire *ibid.* *Charter government* 367. Gouvernement du Canada & de la Floride *ibid.* Ses premiers colons se livrèrent uniquement à l'agriculture 372.
- Amiraux Anglois*, ont l'audace de défendre aux pêcheurs François la poursuite de la morue sur le grand-banc le jour du dimanche 216.
- Amitié*, les liaisons en sont très-étroites chez les sauvages 23. Sa définition *ibid.* Tous les hommes n'en sont pas susceptibles, pourquoi? *ibid.* Raisons de ce qu'elle n'éprouve aucune altération chez les sauvages 24.
- Amour-conjugal*, sous quelle espèce de mœurs il est dédaigné 699.
- Anabaptistes*, sectaires qui avoient des principes particuliers dans la religion chrétienne, portent le fer & le feu en Allemagne; ne formèrent qu'en 1525 un corps de religion 267. Principes de cette secte *ibid.* qui ne produisirent que des crimes 268. A quoi l'esprit de cette secte porta les paysans 269. Son unique gloire est d'avoir donné lieu à la naissance des Quakers 169.
- Anarchie*; époque où l'église & l'empire s'y trouvèrent 529.
- Anaxagore*, *Anaximandre*, *Anaximène* & *Thalès*, philosophes Grecs, jetterent les germes de la physique dans leur théorie sur les élémens de la matière 680.
- Angleterre (l')*, royaume au midi de la plus grande des Isles Britanniques, est subjuguée par Guillaume le Conquérant, qui y forme un gouvernement 496. Révolutions qui y détruisent le despotisme 497. Autres révolutions qui succéderent *ibid.* Despotisme sous lequel elle a gémi pendant plus d'un siècle 498. Époque à laquelle la liberté y enflamma tous les esprits *ibid.* Révolutions qui en résultent *ibid.*
- Angleterre*, ou *Isles Britanniques*, réflexions sur les avantages ou désavantages qu'elle a pu retirer de l'acquisition du Canada en 1760. 156 & *suiv.* N'étoit connue en Amérique, avant Raleigh, que par ses pirateries 160. Les Druides étoient les chefs de la Religion des Bretons ses anciens habitans 163. Ils en disparurent au 7<sup>e</sup>. siècle à l'établissement du Christianisme 165. Les Papes s'y emparent de tout le pouvoir Ecclesiastique *ibid.* Elle devient feudataire de Rome moderne jusques sous le regne d'Henri VIII. 166. Fut sous Charles I. un théâtre d'horreur & de sang 169. a promis une récompense considérable en 1745 à ceux qui découvriraient le passage dans la mer du Sud par la Baye d'Hudson 193. moyens qu'elle employa vers la fin du règne de Charles II. pour partager avec les Hollandois la pêche de la baleine 249. Elle n'avoit pas de grandes liaisons avec la Hollande au commencement du 17<sup>e</sup> siècle 253. est le pays où l'on trouve le plus de patriotisme; emploi admirable auquel un de ses Citoyens destina ses biens après sa mort 320. Après avoir acquis la Floride, elle possédoit dans l'Amérique Septentrionale une des dominations les plus étendues du Globe 337. Avantages immenses qu'elle retireroit de ses Colonies en Amérique, s'il s'y trouve un passage dans la mer du Sud *ibid.* Elle encourage ses colonies d'Amérique par des primes à l'importation des munitions navales qui sont à leur portée. Succès étonnant de cette entreprise 346. moyens par lesquels elle encourage l'importation dans ses ports des bois, surtout, propres à la marine 347. Accorde une forte gratification aux Colonies d'Amérique pour encourager la culture du lin & du chanvre. *ibid.* Etat de ce qu'elle payoit à divers pays de l'Europe pour le fer qu'elle en recevoit 349. Elle tente de faire croître des vins en Amérique, mais sans réussite 350. elle essaye d'y introduire des vers à soie en y envoyant des Vaudois; l'essai réussit mais n'est pas accompagné de nouveaux progrès 351. Raisons qui vraisemblablement s'y sont opposées *ibid.* Encourage-

ment qu'accorde le Parlement en 1769 pour l'importation des soies crues de l'Amérique *ibid.* Etat de détresse où elle se trouve en 1763, 376. Elle demande du secours à ses colonies 377. Elle avoit toujours été secourue par ses Colonies par des dons, mais point par des taxes 378. Elle exige à la paix de 1763 des contributions qu'elle n'auroit dû que demander, & donne en 1764 l'acte du timbre : suites de cette injustice 382. Manière dont les Colons d'Amérique regardent les impositions de 1767, 383. Espérances que la Cour de Londres fondeoit sur la cloture du port de Boston 385. Elles sont trompées ; réflexions à cet égard 386. Etat actuel de son numéraire & de la situation de ses finances 395. Suites effrayantes de cette situation si elle perd l'Amérique *ibid.* réponses de l'Auteur aux objections que le Gouvernement Britannique pourroit former contre les Américains 396 & *suiv.* C'est sur la fausse idée du peu de bravoure des Colons qu'on a osé leur faire la guerre 402. Discours qu'un Orateur des Chambres assemblées pour les Colonies auroit dû prononcer à la place des plaidoyers qu'on y a entendus 403. 404. Conseils à la Nation Angloise, & secours à adresser aux Anglo-Américains en leur offrant la paix 405. & *suiv.* Quelle en seroit l'issue 408. Conduite & langage bien différent tenu par un déclamateur forcené 409. & *suiv.* Les Sophismes du déclamateur entraînent la nation à prétendre réduire ses Colonies par la force 411. Accoutumée aux orages politiques en Europe, elle ne fit pas d'abord assez d'attention à celui qui s'élevoit dans le Massachusset, & particulièrement à Boston 426. Illusions qu'elle se fit sur la facilité de réduire les Colonies : elle est la région des partis ; causes qui en résultent 427. Manière dont George III. composa son Conseil *ibid.* Inconveniens de ce ministère sans accord & sans harmonie. 428. l'activité de ses Généraux ne put pas reparer le vice

des contrariétés qui en étoient la suite *ibid.* l'influence de la constitution s'étend sur ses troupes, comment 430. Quelle y étoit l'opinion générale à l'égard des taxes ? 432. l'activité de ses agens lui concilie l'esprit de quelques nations sauvages du Canada 435. Espérances sur lesquelles elle propose un plan de conciliation aux Etats Unis ; succès de ce plan 437. Raisons de ce mauvais succès ; bévues du Ministère Britannique 438. Les bonnes maximes de sa marine fauvent les richesses nationales & raniment le crédit public 444. Elle refuse la médiation de l'Espagne 449. Nombre de ses vaisseaux à la déclaration de guerre contre la France & l'Espagne *ibid.* Troubles du parlement depuis la guerre *ibid.* Elle a reconnu que la nature du sol des Colonies Angloises n'étoit propre à aucun des établissemens qu'elle y a essayés ; son principal avantage consistoit dans la vente de ses expéditions de la métropole 458. Nature du commerce qu'elle faisoit avec elles *ibid.* La marche intérieure & extérieure du gouvernement est à découvert 503. grand abus qui y a lieu à l'égard du nombre des représentans des Communes 505. Influence de son administration sur le sort des autres nations 506. Circonstances qui la conduiroient à l'affaiblissement *ibid.* Elle étoit soumise au Pape, même pour le temporel, avant le Schisme d'Henri VIII. 531. Elle s'est emparée d'une espèce de monarchie universelle sur la mer 548. Elle prit après ses victoires sur Louis XIV. une supériorité qui l'a portée au comble de la prospérité 572. Elle fut la première à s'apercevoir qu'elle n'avoit pas besoin de l'entremise des Hollandois pour négocier. 582. & à sentir les avantages de l'Agriculture 606. A tiré ses manufactures de Flandres 616. A donné la première le mauvais exemple d'établir un crédit public, comment 661. son crédit est fondé sur ce qu'elle est assez à l'abri des invasions 662. Elle a fondé une Aca-



démie pour les Sciences & les Arts , bien précieuse à tous les favans de l'Europe 685.

*Anglois* , s'emparent en 1664 de la Nouvelle Belge sur les Hollandois , & la nomment Nouvelle Yorck 46. envoient en 1690 une flotte pour faire le siège de Québec , que la retraite politique des Iroquois leur fit lever 49. Jaloux du commerce de Pelleteries des françois en Canada ne négligent rien pour l'établir à la Nouvelle Yorck 64. Avantages qu'ils avoient sur les françois pour ce commerce 65. ne purent point engager les sauvages du Canada dans une guerre contre les françois à l'occasion de celle qui s'alluma en Europe pour la succession au trône de Charles-Quint 69. Etablis dans l'Amérique Septentrionale ne se sont embarassés que de la culture 96. Quelle fut la cause de leur guerre avec les François dans le Canada 143. Leurs premières expéditions dans l'Amérique Septentrionale 160. Ils seront heureux s'ils peuvent y conserver leurs possessions 338. Ils sont tellement attachés à leur patrie qu'il n'y a que de fortes revolutions qui puissent les engager à s'expatrier 352. & trop actifs & ambitieux pour être propres à défricher l'Amérique *ibid.* Ils apportent beaucoup d'impétuosité dans leurs factions , & sont froids & calmes partout ailleurs 428. Epoque à laquelle la liberté enflamma leurs esprits 498. Avantages de leur constitution 499. leur conduite en 1688 à l'égard d'un monarque ambitieux 502. ils regardent leur marine comme le rempart de leur sûreté & la source de leurs richesses 573. Ce furent les attentats du despotisme qui enfanterent la liberté chez eux 582.

*Annapolis* , capitale de la Nouvelle Ecosse dans l'Amérique Septentrionale , s'appeloit Port-Royal avant que les Anglois fussent maîtres de l'Acadie 222.

*Annapolis* , capitale du Maryland dans l'Amérique Septentrionale , est située sur la baye Chesapeake 295.

*Anne* , reine d'Angleterre , sa modération laisse les François s'établir au cap Breton 75.

*Antilles* ( les ) , Archipel de l'Amérique , tradition ancienne chez les Indiens qui les habitoient 3.

*Apalaches* , montagnes très-hautes de l'Amérique-Septentrionale près du Mississipi 98. La Maubile y prend sa source 101. Elles traversent du nord au sud toute l'Amérique-Septentrionale 337.

*Arabes* ( les ) sauvèrent des ruines de l'ancienne Grèce les ouvrages d'Architecture 681.

*Architecture* , aussi-tôt qu'elle admet des ornemens extérieurs , elle attire la décoration au dedans 618. L'enchainement des arts les uns avec les autres influe puissamment sur elle 668. La commodité y ordonne les proportions de la symétrie qui plaît à l'œil 672.

*Ardeur* ( l' ) de se nuire réciproquement s'étend d'un pôle à l'autre 601.

*Aristocratie* ( l' ) , ou gouvernement des grands , flottant entre la tyrannie & la démocratie , a les écueils de tous les deux 499. Est établie à Venise depuis 1173 , époque où les nobles s'y emparèrent de l'autorité 515. Elle est substituée par le despotisme 516. Ce genre de gouvernement ne contribue pas à la multiplication de l'espèce humaine 527.

*Aristote* , Philosophe Grec fameux , ses ouvrages furent sauvés des ruines de la Grèce par les Arabes 681. Quelle confusion de systèmes occasionna la conciliation , que voulurent faire les moines , de sa philosophie avec l'Ecriture-Sainte 682. Les chrétiens ne purent retrouver les traces de la raison que sur ses pas 685.

*Armée Royale d'Angleterre* , époque où , avec plus d'activité , elle auroit pris Philadelphie & étouffé au berceau la nouvelle république 424. trois régimens Anglois sont chassés de Princeton par les Américains *ibid.* Elle bat les Américains le 11 septembre 1777 à Brandywine & entre le 30 à Philadelphie 425. les troupes qui la composoient

composoient ne montroient aucune ardeur pour qu'on les menât au combat, pourquoi 429. & *suiv.* La révolution arrivée depuis 18 ans dans les mœurs avoit changé l'esprit des armées Angloises, de quelle manière 430. 431. Exposition des calamités qu'elle occasionna en Amérique 434. *Artistes*, quels sont ceux qui sont faits pour être les amis des grands hommes 678.

*Arts*, le premier a été le labourage 610. Ils sont nés de l'agriculture, portée à un certain point de perfection 614. Les nations industrieuses de l'Europe les ont apportés de l'Asie 615. Pourquoi est-il indispensable aux nations agricoles d'avoir des arts? 616. Rien n'est plus favorable qu'eux à la liberté; ils multiplient les moyens de fortune 617. Ils ouvrent, dans tous les états civilisés de l'Europe, un refuge aux Protestans chassés de France par l'intolérance ecclésiastique *ibid.* Aucun n'est isolé, tous tiennent à une infinité d'autres objets 618. Après la culture des terres, c'est celle des arts qui convient le plus à l'homme 619. Le caractère national influe beaucoup sur ceux du luxe, comment 621. Ne devoient pas avoir anciennement plus de vigueur en Europe que les loix 624. Les denrées n'ont point de débouché où les arts languissent 625. Manière dont le fisc les fait contribuer sous le despotisme 647 & *suiv.*

*Arts libéraux*, pourquoi doivent céder les préférences du gouvernement aux cultivateurs 612. Combien sont avantageux à ceux qui s'y distinguent 613. L'art de jouir, qu'a créé le luxe, dépend entièrement d'eux 618. Époque à laquelle ils enfantent cet esprit de société qui fait le bonheur de la vie civile *ibid.* Manière dont le fisc en tire le tribut sous un gouvernement oppressif 647 & *suiv.*

*Art militaire*, fut institué par les Grecs & perfectionné par les Romains 555. L'imperfection qu'y apporta l'usage presque unique de la cavalerie fit durer pendant des siècles une guerre

entre la France & l'Angleterre 556. Époque où l'on n'avoit point celui de discipliner l'infanterie 558. Quel étoit alors celui des Suisses *ibid.*

*Asie*, l'une des quatre parties du monde; elle est toute sous le despotisme 537. La beauté de son climat & la richesse de son sol y produisirent le luxe & les arts 615. Quelles sont ses provinces où ils se trouvent en plus grande abondance *ibid.* C'est des croisades que les peuples de l'Europe ont tiré le luxe Asiatique *ibid.* Doit avoir été de tout tems couverte de nations innombrables 624. A quelle époque elle conservoit les monumens de la philosophie & des arts sans en jouir 681.

*Asyle*, les arts en ouvrirent partout aux Protestans que l'intolérance chassoit de la France, mais les prêtres bannis de leur patrie n'en trouvèrent nulle part 617.

*Athéisme* (l') a gagné dans les pays Catholiques, parce que les lumières y avoient fait moins de progrès 467.

*Athènes*, elle ne parvint au commerce que par les armes 627.

*Averroës*, médecin & philosophe Arabe, de quelle manière conserva-t-il la tradition des vraies sciences. 682.

*Avicenne*, médecin & philosophe Arabe, comment il conserva la tradition des véritables sciences 682.

*Aumône*, elle est le devoir de tous ceux qui ont au-delà du besoin absolu 535. Autrefois le clergé vécut de celle des peuples, aujourd'hui c'est lui qui les y réduit 632.

*Auteur de l'Histoire Philosophique &c.* (l'), n'est pas entré dans cette carrière sans en connoître l'étendue & les difficultés 461. Quelles sont les classes de citoyens auxquelles il a élevé un autel dans son cœur 592. Conseils qu'il donne aux nations pour terminer les maux que des systèmes mal combinés ont faits à la terre entière 601. Exhortations qu'il adresse aux peuples, de relire leur histoire & d'y apprendre qu'ils ne sont pas créés pour se courber devant un homme 646. Sa conversation avec un visir

X x x x

sur les conséquences qui résultent de ce que le prince ait seul le droit des tributs 647. Son étonnement sur les atrocités du fisc & sur la patience de ceux qui les supportent 654. Il est bien déterminé, quoiqu'il puisse lui en arriver, à ne jamais trahir l'honorable cause de la vérité ; réflexions qu'il fait là-dessus 679. Quelle proposition il voudrait faire au plus cruel des Européens 705. Discours qu'il adresse & vœux qu'il fait pour le bonheur de tous les peuples du monde. *ibid.*

*Autorité des Rois*, ce qu'elle étoit 2. Elle s'affoiblit à mesure que les sujets s'éloignent du centre de la domination, paroles d'un gouverneur éloigné 483.

*Autorité Souveraine*, quels sont ses pouvoirs relativement à la religion 533. Elle divise l'intérêt du gouvernement quand les volontés particulières sont substituées à l'ordre établi : quand elle persévère opiniâtrément dans une erreur 538. Quand elle sacrifie la tranquillité, l'aisance & le sang des peuples à l'éclat des exploits guerriers ; quand celui qui tient les rênes du gouvernement les laisse flotter au gré du hazard ; quand les places qui décident du repos public sont confiées à des intrigans corrompus 539. Quand la faveur obtient les récompenses dues au mérite, désordres qui en résultent 540. La jalousie de ses dépositaires sous un prince foible occasionne la plus grande instabilité 551.

## B

*BAKER* (Polli), habitante de la Nouvelle Angleterre, son discours aux magistrats à l'occasion de sa cinquième grossesse illégitime 241 & *suiv.* Son discours produit une si grande révolution qu'elle fut absoute & qu'un de ses juges l'épousa 244.

*Bacon*, chancelier d'Angleterre, fut précurseur plutôt que législateur de la nouvelle philosophie, principes de sa philosophie 683.

*Baillifs de la Suisse*, sont des administrateurs qui, en quelques endroits, ont introduit un abus bien dangereux 522.

*Balance des pouvoirs & des avantages des Puissances Belligérantes dans la guerre d'Amérique* 451.

*Baleine*, le plus grand poisson de l'univers, dont la pêche est abondante au détroit de Davis en Canada & dans le Groenland 140. Le nombre qui s'en trouve dans la baie d'Hudson à la fin de l'été est une raison de croire qu'elles y ont un chemin pour se rendre dans la mer du Sud 192. La pêche s'en fait dans le golfe St. Laurent & les parages voisins 250.

*Baltimore*, lord Anglois, va chercher dans la Virginie un asyle contre les persécutions que Charles I. se vit obligé de faire aux Catholiques 288. Il meurt avant que d'avoir formé l'établissement qu'il projettoit dans une région entre la rivière Potowmak & la Pensilvanie. Son fils poursuit l'entreprise 289.

*Baltimore*, fils du précédent, part d'Angleterre en 1633, pour aller suivre l'établissement de son père entre la Potowmak & la Pensilvanie 289. Destitué par Cromwel, rétabli par Charles II. Sa charte est attaquée sous le règne de Jacques I. *Ibid.* Le successeur du despote prive les Baltimore de l'autorité dans la colonie en leur laissant les revenus. Cette famille est ensuite réintégrée dans ses droits ; comment 290.

*Baltimore*, ville & port du Maryland dans l'Amérique Septentrionale sur la baie de Chesapeake, est le plus grand entrepôt de la colonie 295.

*Banc de l'Empire*, tribunal du gouvernement Germanique, auquel sont soumis tous les princes de l'Allemagne 494.

*Barqueroute*, est la voye destructive des citoyens & du souverain, dans laquelle plonge l'impuissance d'un état de faire face à ses engagements 666. Affreuses suites de cette calamité *ibid.*

*Baye d'Hudson*, au nord de l'Amérique



Septentrionale , cédée par la France aux Anglois sur la fin du règne de Louis XIV. 72. Sa description , son climat 183. Phénomène qui y est habituel *ibid.* Effets que le froid y produit sur les animaux & sur les liquides 184. Minéraux qu'on y trouve *ibid.* Nature du sol & des hommes qui l'habitent *ibid.* Description de ceux de la baye d'Hudson ressemblans à ceux du Groenland 185. Fut découverte en 1607 par Henri Hudson navigateur Anglois qui cherchoit par le nord un passage à la mer du Sud 187. Deux François mécontens engageant les Anglois à y former un établissement pour le commerce des pelleteries 188. Ne peut être à cause du climat qu'un entrepôt de commerce *ibid.* Les fourrures y sont supérieures & à meilleur compte que plus au midi ; marchandises qu'on y donne en échange ; ce commerce y est soumis au monopole 189. Son principal mérite est d'être le passage le plus court pour se rendre aux Indes Orientales 190. Observations qui démontrent que la baye d'Hudson ne doit point être un golfe enclavé dans les terres , mais appartenir à une mer qui conduit à celle du Sud 191.

*Bayle* , grand philosophe , constata & vérifia en Angleterre les expériences de Torricelli & de Pascal 683.

*Beaux Arts* , sont l'ornement & la décoration d'un Empire 666. Quel est leur modèle *ibid.* C'est l'agrément qui leur a donné la naissance : ils furent en Grèce les enfans du sol même , comment 667. Comment furent encouragés dans la Grèce 668. Leur exercice étoit interdit aux esclaves *ibid.* Leur enchainement entr'eux influa sur l'architecture *ibid.* Une révolution les rendit outrés , maniérés & affectés chez les Romains 669. Qu'en devinrent les monumens en Italie après l'irruption en Europe des barbares du nord 670. Triste état où ils avoient été réduits par le christianisme 671. Epoque à laquelle ils repassèrent de la Grèce dans l'Italie

672. Par qui furent repoussés de Rome à Constantinople , puis de Constantinople à Rome *ibid.* Leur régénération sortit des ruines fouillées en Italie *ibid.* Epoque à laquelle ils passèrent en France 675. C'est par eux que l'homme jouit de son existence & se survit à lui-même ; ils tâchent de forcer la nature à Pétersbourg *ibid.*

*Beaufort* ou *Port-Royal* , ville de la Caroline Méridionale , est & sera médiocre malgré la bonté de sa rade 319.

*Beaujeu* , commandant des vaisseaux accordés à La Sale pour l'établissement d'une colonie sur les rives du Mississipi , se brouille avec lui ; résultat de leur haine 85.

*Bedford* , comté de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale 276.

*Belles-Lettres* , sont l'ornement & la décoration d'un Empire 666. quel est leur modèle *ibid.* l'utilité leur a donné la naissance 667. Comment furent encouragées dans la Grèce 668. Homère donna le ton à la Poésie épique *ibid.* chez les Romains , les graces y étoient dispensées avec sagesse ; il s'y fit chez eux une révolution qui fut l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux 669. Elle y produisit les défauts qu'entraîne le désir de briller & de plaire *ibid.* Qu'en devinrent les productions après l'irruption des barbares du Nord en Europe 670. Epoque à laquelle elles se réfugièrent en Italie en fuyant la Grèce 672. Par qui avoient été repoussées de Rome à Constantinople & le furent de Constantinople à Rome *ibid.* Epoque de leur introduction en France 675.

*Berklei* (Guillaume) , gouverneur de la Virginie , exemple de son attachement à la famille royale 298. Il essuya une révolte de la part des Virginiens qui se termine par la mort du chef 300.

*Berks* , comté de la Pensilvanie , dans l'Amérique Septentrionale 276.

*Bienfaiteur* du genre humain ; qui mériterait bien ce titre ? 703.

*Biloxi* , canton de l'Amérique Septen-

trionale , entre le Mississipi & la Floride , la plus mauvaise contrée de la Louisiane 86. où furent conduits & où périrent la plus grande partie des malheureux qui s'étoient engagés pour former la colonie du Mississipi 90.

**Boccace** , auteur Florentin ; mit au jour dans ses contes les débauches du Clergé seculier & régulier 682.

**Boston** , capitale de Massachusset l'une des 4 Provinces de la Nouvelle-Angleterre , dans l'Amérique Septentrionale , horrible massacre qu'un de ses habitans fait de 10 Indiens 240. Les principales expéditions du Massachusset se font dans son port 251. Sa situation , ses signaux , sa rade *ibid.* nombre de ses habitans avant les troubles & leurs usages 252. elle a toujours été plus occupée de ses droits que les autres villes de l'Amérique 385. La Cour de Londres ferme son port par un bill du 13 Mars 1774. *ibid.* l'exécution de ce bill y échauffe les esprits 386. Suite qui en résulte dans toutes les provinces voisines 387.

**Bouffole** , l'Europe doit sa connoissance au hasard ou à la Chine , & lui doit à elle la découverte de l'Amérique 567.

**Bretons** , nom que portoient les Anciens habitans des Îles Britanniques , avoient des Druides pour Prêtres. Notions des mysteres & du pouvoir de ces chefs de leur religion 163. doutes si le nombre de ceux qui furent subjugués par César étoit plus considérable que celui des Corfès aujourd'hui 625.

**Brunswick** , ville de la Caroline Septentrionale , au Nord de l'Amérique , est le seul port de cette province où les vaisseaux puissent aborder 316.

**Brunswickois** , habitans du duché de Brunswick , envoyés malgré eux en Amérique contre les États-Unis , raisons du peu d'empressement qu'ils avoient à se battre 430.

**Buckingham** (le Duc de) , premier Ministre en Angleterre , sa haine par

jalousie avec le Cardinal de Richelieu occasionne la guerre entre les Anglois & les François 43.

**Bucks** , comté de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale 276.

**Bourgoyne** , général de l'armée royale Angloise , arrive en juillet 1777 à Ticondérago 425. Sa présomption lui fait former une entreprise chimérique 426. il est fait prisonnier le 13 octobre 1777 avec 6 mille hommes. à Saratoga *ibid.*

## C

**CABARETIERS** , dans un gouvernement oppressif , comment ils tirent du voyageur & du paysan , le tribut que le fisc exige d'eux 649. Comment sont arrangés avec le fisc pour le débit des boissons 650. Impossibilité où ils sont de tromper le fisc. 651.

**Cabot** , Jean , Navigateur Venitien , est le premier qui eut l'idée d'un passage par le Nord d'Ouest à la Mer du Sud 190. Il fit en 1497 la découverte de l'île de Terre-Neuve 203.

**Caisse de dépôt** , créée en Russie à l'usage de tous les membres de l'Empire , sans réserve 487.

**Canada** , ou Nouvelle France , grande partie de l'Amérique Septentrionale 9. idée de sa situation , de ses rivières , de ses lacs , de la fécondité de son terroir , & de la température de son climat *ibid.* Raisons du grand froid qui y règne *ibid.* Habillement , mœurs & coutumes des Naturels qui l'habitoient , 10. la culture y étoit abandonnée aux femmes , & les hommes ne s'y occupoient que de la guerre , de la chasse & de la pêche. *ibid.* occupation de ces sauvages dans les intervalles des chasses. *ibid.* 11. Différens langages qu'on trouva chez les Naturels du pais 14. n'est pas dépeuplé par l'avarice de la nature , mais par le genre de vie des habitans 22. Sous quelles conditions fut remis à une société par le gouvernement françois 42. pris par les Anglois en 1629 & rendu aux françois en 1631 par le Traité de St. Germain en Laye.



43. le Gouvernement y fit passer en 1662 de bonnes troupes, ce qui y ramena la paix avec les Sauvages, l'industrie & le commerce 45. étoit couvert de forêts pleines de bêtes fauves avant la venue des Européens 51. il se trouvoit à la paix d'Utrecht dans l'état de misère la plus déplorable, pourquoi 124. résultat des dénombremens faits en 1753 & 1758 de ses habitans 125. Faute du Gouvernement qui en retarda la prospérité, qui fut remédiée en 1745, 127. la nature y dirigeoit les travaux du cultivateur 128. Nombre des François établis sur les rives du fleuve St. Laurent 129. Mœurs des François du Canada 130. Vices du gouvernement qui y étoit établi 132 & *suiv.* Etat de ses exportations, pendant les 2 dernières guerres 35. Variations qu'éprouva le Canada pour les monnoyes pendant plusieurs années. *ibid.* On s'y servit de cartes frappées aux armes de France 136. Suites de cette opération. *ibid.* Avantages que la France pouvoit en tirer en profitant de la bonne nature de cette région pour l'agriculture 137. ce qui auroit donné lieu à élever des troupeaux de divers bestiaux 138. le Jésuite Lafitau découvrit en 1718 le Gin-Seng dans les forêts du Canada. *ibid.* les mines de fer y sont communes. *ibid.* la Cour de Versailles y fait construire des vaisseaux de guerre 139. Avantages que ce pays auroit pu retirer de la préparation du Castor, causes qui l'en priverent 140. les mêmes fautes du Gouvernement lui firent aussi manquer la pêche de la Baleine. *ibid.* ses établissemens auroient dû prospérer s'ils eussent été bien secondés 142. il est attaqué en 1759 par les Anglois après qu'ils se sont emparés de l'Île Royale, principe de cette guerre 148. il passe au pouvoir des Anglois en 1760 après la capitulation de Montreal 156. réflexions sur les avantages ou désavantages dont a pu être cette acquisition pour l'Angleterre. 157. Son état depuis qu'il a passé sous la domination Britannique 196. On en dé-

membra en 1764 la côte du Labrador *ibid.* On y établit les Loix criminelles d'Angleterre *ibid.* Les Loix civiles y furent mal reçues 197. Le Parlement lui rend au 1<sup>er</sup> May 1775 ses premières limites *ibid.* Sa population, ses manufactures, son commerce depuis son assujettissement aux Anglois 198. Les troupeaux & la culture s'y sont augmentés; état de ses exportations en 1769 & 1770 *ibid.* Depuis 1772 ses dettes sont entièrement payées, & son étendue, sa fertilité & son climat l'appellent à des prospérités 200. Nature de son gouvernement actuel 367.

*Cap Bonaviste*, au Nord de l'Île de Terre-Neuve dans l'Amérique Septentrionale, la France a réservé à ses sujets le droit de pêcher la morue depuis ce Cap jusqu'à la Pointe-Riche 214. Cet accord n'a pas été observé par les Anglois, & la fin de la présente guerre devra terminer les difficultés élevées à ce sujet 215.

*Cap-Breton*, île de l'Amérique Septentrionale, devient colonie françoise après la guerre de la succession d'Espagne 74. qui y forme ses établissemens du consentement d'Anne Reine d'Angleterre, malgré l'opposition des Anglois 75. Sa situation, son climat, ses lacs, ses forêts *ibid.* Fut appelée Île Royale par les François *ibid.*

*Cap de Horn* est la voye la plus sûre pour entrer dans la mer du Sud. 193.

*Capitation*, genre d'impôts qui se perçoit, dans quelques états, annuellement sur chaque tête humaine qui y existe, suivant sa situation; indignité de cet impôt 638. Difficulté & impossibilité de l'asséoir avec équité *ibid.* C'est un esclavage affligeant pour l'homme, & sans profit pour l'état. *ibid.*

*Caractère* des François & des Anglois 452. Le caractère national influe beaucoup sur le progrès des Arts 621.

*Carillon*, fort du Canada, aux François, attaque le 8<sup>e</sup>. Juillet 1758 par les Anglois 150. qui y sont repoul-



- lés avec perte 151. Reflexions sur ce qui occasionnoit leurs mauvais succès 151 & *suiv.*
- Carleton**, général de l'armée royale Angloise, chasse les Provinciaux du Canada 423. & détruit leurs bâtimens de guerre sur le lac Champlain 425. Il tenta le premier d'armer les Sauvages contre les Etats-Unis. 434.
- Caroline** (la), Province de l'Amérique Septentrionale, établissement Anglois, frontière de la Floride 3.
- Caroline Méridionale**, province de l'Amérique Septentrionale, fait le même commerce que l'autre Caroline 316. Ses principales productions *ibid.* On ne sait point comment le riz s'y est naturalisé 317. L'indigo s'y perfectionne tous les jours 318. Sa population, son luxe, surtout dans les funérailles. Coutume particulière des Ministres de la Religion *ibid.* Conséquences dangereuses de cette coutume 319. Elle ne renferme que trois villes *ibid.* Son sol est fort uni; les pluyes excessives y forment des marais propres à la culture du riz; il y croît du mauvais indigo 457.
- Caroline Septentrionale** est une des plus grandes Provinces du continent, son sol 312. Pourquoi les Anglois s'en éloignèrent quoique ce fût la première plage qu'ils découvrirent 313. Nombre actuel de ses habitans, raison pourquoi la plus grande partie est d'origine Ecoissoise *ibid.* Causes de la nombreute transmigration d'Ecoissois dans cette Province 315. Manière de vivre de ces Colons: état des premiers qui habiterent cette contrée *ibid.* objets de commerce qu'ils y trouverent *ibid.* Nature de celui qu'elle fait aujourd'hui 316. Elle produit quelques graines, mais d'une qualité très-inférieure 457.
- Carolines** (les deux) vaste contrée de l'Amérique Septentrionale, au midi de la Virginie, fut découverte par les Espagnols, qui la méprisèrent. L'amiral de Coligny y forme une colonie de Protestans françois 307. Charles II. en accorde la propriété à huit personnes tant Lords que particuliers. Locke leur trace un Code de Loix 308. Prérogatives qu'il y accorde à ces Propriétaires, & premier usage qu'ils font de leur autorité 310. Conséquences de cette constitution mal ordonnée 311. Le Senat Britannique reprend la Colonie en 1728 & lui rend les loix Angloises *ibid.* Division qu'on en fit alors *ibid.* Etendue des deux Contrées, rivières qui les arrosent, climat qui y règne 312. Elles sont bien éloignées de la prospérité qu'elles peuvent atteindre, ont beaucoup de terrain à défricher & seroient sans manufactures, si les réfugiés françois n'y avoient porté des métiers à faire la toile 320. Leur gouvernement est nommé royal; pourquoi 366.
- Castor**, animal du Canada, vivant en société, son naturel, sa description, sa familiarité 55. manière dont les Castors rassemblés forment des bourgades au moyen des batimens réguliers qu'ils construisent 56 & *suiv.* réunion du mâle avec la femelle, & soins qu'ils ont de leur progéniture 59. Manière dont s'en fait la chasse 60. comparé avec le sauvage étoit plus près de la sociabilité que lui quand les Européens découvrirent le Canada 61. reflexions sur sa manière de travailler à la construction de ses bâtimens, 62. Il y en a diverses espèces 63. degré de latitude sous lequel on les trouve *ibid.*
- Cataracoui**, ou le Port de Frontenac dans le Canada, fut bati en 1671 à l'entrée du lac Ontario, pour s'opposer aux incursions des Anglois & des Iroquois 89. Fut le premier établissement François dans cette contrée 129.
- Catherine II**, Impératrice de Russie, a bien senti que la liberté est l'unique source du bonheur public. Examen de sa conduite à cet égard 485. Etablissements qu'elle a formés de seminaires, académies, hospital d'enfans trouvés 486. si elle parvient à surmonter tous les obstacles qui s'opposent à la civilisation de son empire, ce sera la plus grande preuve de son courage & de son génie 487.

- Catholicisme** (le) tend sans cesse au protestantisme 468.
- Cavalerie**, prévalut dans les armées romaines par mollesse ; quelle en fut la conséquence 555. Elle décida du sort des armées, qui, en Europe, dans les 13 & 14 siècles, n'étoient composées que de cavalerie 556. la pesanteur de ses armes la rendoit inutile à l'attaque des châteaux & des villes *ibid.* l'invention de la poudre donne beaucoup d'avantage à l'infanterie sur elle ; comment 557.
- Célibat**, de convenance, introduit par le luxe, est un grand obstacle à la population 633.
- Célibat** (le), militaire, fait tort à la population 633.
- Célibat des Prêtres**, sa suppression feroit un des grands moyens de favoriser la population 631.
- Chactas**, peuple de l'Amérique Septentrionale près la Louisiane 101.
- Champlain** (Samuel de), remonte en 1608 le fleuve St. Laurent, & fonde sur ses bords la ville de Quebec 9. au lieu de pacifier les Iroquois avec leurs ennemis, il se joignit à ces derniers, pour leur faire la guerre 40. ayant tué à coups d'arquebuse les chefs de l'armée Iroquoise elle prit la fuite 41.
- Champlain**, lac de l'Amérique Septentrionale, & son territoire au sud, ajouté en 1764 par le ministère Anglois à la Nouvelle-York 196.
- Charles VII.** roi de France, après en avoir chassé les Anglois, établit le premier un corps d'armée permanent dans son royaume 556. ce fut par-là qu'en abaissant la noblesse il accrut le pouvoir du Monarque 557. Cette innovation préjudicia à la liberté de tous les peuples de l'Europe, pourquoi *ibid.*
- Charles VIII.** roi de France, ses guerres en Italie furent cause qu'il en transporta dans son royaume quelques germes de bonne littérature 673.
- Charles IX.** roi de France, son ministère ne vange point le massacre des Protestans françois de la Floride 6.
- Charles I.** roi d'Angleterre, séduit par Buckingham son favori, veut détruire le Presbyterianisme dans son royaume, dans l'espérance de parvenir au despotisme par l'établissement de la puissance Episcopale 168. empêcha, par la rétention de 8 vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la Tamise, le même Cromwel qui le conduisit à l'échafaud, de passer dans l'Amérique Septentrionale 169. Révolutions qui suivirent sa mort 236. Raisons qui le portèrent à chérir les catholiques 288.
- Charles II.** roi d'Angleterre, son caractère voluptueux ramène la tranquillité dans ce royaume. Il fait finir la persécution des Quakers 237 on décharge vers la fin de son règne le produit de la pêche de la baleine des droits de douane 249. malgré son gout pour le plaisir il adopte vivement le plan de s'emparer des possessions de ses voisins dans l'Amérique Septentrionale 253. il attaque en conséquence les vaisseaux Hollandois sans déclaration de guerre, réflexion sur ce genre d'hostilité 254. il cede en 1663 la propriété de la Caroline à divers lords & particuliers Anglois 308. état de la marine Angloise quand il monta sur le trône & augmentation qu'il y fit 573.
- Charles III.** roi d'Espagne, soutient avec dignité sa médiation proposée entre la France & l'Angleterre 448. Elle étoit fondée sur la justice *ibid.* Sur le refus du Ministère Britannique il se joint à la Cour de Versailles. Nombre de ses vaisseaux 449.
- Charles-Quint**, roi d'Espagne, son ambition & sa rivalité avec François I. ont donné naissance au système actuel de la politique moderne 543. la fortune seconda son habileté, sa force & sa ruse *ibid.* Il a été accusé d'aspirer à la monarchie universelle 544.
- Charles-Town**, capitale de la Caroline Méridionale, est actuellement & deviendra de plus en plus le meilleur entrepot du commerce de la province ; sa situation, sa description 319.
- Charlotte-Town**, autrefois Port-la-

- Joie , capitale de l'Isle St. Jean dans l'Amérique Septentrionale 201.
- Chat Cervier du Canada* , le Lynx des anciens , appelé loup-cervier en Syberie où il est plus grand , sa manière de vivre , son utilité , sa fourrure suivant le climat qu'il habite 53.
- Cherokées* , peuples indigènes de l'Amérique Septentrionale , dans le voisinage de la Georgie 322.
- Chesapeake* , baie du Maryland , dans l'Amérique Septentrionale , sa profondeur dans les terres ; deux caps forment son entrée 295.
- Chester* , comté de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale 276.
- Chicachas* , peuple de l'Amérique Septentrionale , dans le voisinage de la Louisiane , remportent une pleine victoire en 1736 sur les François 101.
- Chickesaws* , peuples indigènes de l'Amérique Septentrionale , dans le voisinage de la Georgie 322.
- Chine* (la) , est une des parties de l'Asie qui possèdent & les trésors de la nature & les plus brillantes inventions de l'art 615.
- Chouequen* , ville du Canada sur le lac Ontario , entrepôt du commerce de pelletteries des Anglois avec les Sauvages 65.
- Chrétiens* ; ils n'ont retrouvé les traces de la raison que sur les pas d'Aristote 635.
- Chréienté* , révolution qui préparoit son élévation 477.
- Christ* (le) naquit environ l'an sept cent de Rome ; suites de cet événement 631. Les livres de David & ceux de la Sybille annonçoient à cette naissance la fin du monde &c. 632.
- Christianisme* (le) , abolit au 7e. siècle la religion des Druides chefs de celle des Bretons anciens habitans des Isles Britanniques 164. Influence sur les peuples qui en fut la suite *ibid.* Rome en profite pour s'y enrichir par le commerce des reliques 165. Il a succédé au Judaïsme ; causes qui devoient amener une révolution dans le Culte 463. il vint consoler le peuple des tyrannies qu'il éprouvoit , & lui apprendre à souffrir 464. histoire de ses progrès *ibid.* Moyens par lesquels il pénétra dans le cœur des femmes , & dans les cours des princes 465. à quelle époque il pourra cesser d'être regardé comme uniquement appuyé sur l'autorité civile 467. il est resté dégagé des mystères chez les nations qui ont rejeté l'infailibilité papale *ibid.* la destinée étoit de s'emparer du trône des Césars 527. Originellement la primauté du siège des Papes n'étoit fondée que sur un jeu de mots *ibid.* Il tomba dans la plus grande abjection en Espagne par l'irruption des Maures 531. il s'établit en Pologne avec toutes les prétentions de l'Autorité papale 532. il fut refoulé en Europe par l'établissement en Orient de la religion de Mahomet 631 & *suiv.* il avoit détruit les idoles du paganisme en Europe avant l'irruption des barbares du nord 670. quels furent les monumens des Arts qu'il avoit conservés 671.
- Cicéron* , orateur romain , l'harmonie & la raison ont mis son éloquence au-dessus de tous les orateurs sacrés 6-8.
- Circulation* ; celle des denrées amène l'âge d'or ; comment 614. Inconvéniens de la régler par des loix particulières *ibid.* Depuis que les avantages de celle des espèces ont été développés , on ne thésaurise plus pour les besoins des guerres futures 645.
- Cirier* (le) , arbre indigène de l'Amérique Septentrionale , doit son nom à sa production ; sa description , ses fleurs , son fruit , usage qu'on en fait 339. Il sert encore à faire du savon , des emplâtres & à cacheter 340.
- Citoyen* ; les maux de la société deviennent les biens , comment 691. Sa prospérité dérive de celle du bien général 692. Circonstances qui entraîneroient sa perte & celle de l'Etat. *ibid.*
- Civilisation des Etats* , à quoi tous les monumens indiquent-ils qu'elle doit être attribuée ? 482.



*Clans*, designation des tribus nombreuses des habitans de l'Ecosse dont chacune avoit son nom & son Seigneur particulier 314.

*Classe* d'hommes médiateurs entre le ciel & la terre ; effets que produisit cette opinion 462.

*Clergé* (le), ne s'occupa, après qu'Isidore de Séville eut publié ses décrétales, que du soin d'accroître par toute voye ses revenus 528. Sa profession est pour le moins stérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe à prier 612. Abus qui ne lui font que trop ordinaires *ibid.* Ses domaines inaliénables sont un grand obstacle à la population, pourquoi 629. Il se souviendra un jour de ce que Dieu dit à l'homme innocent & à l'homme pécheur 632. S'il vécut une fois de l'Aumône des peuples, à son tour il les réduit à l'Aumône *ibid.* Les princes n'ont recouvré leurs droits sur ses usurpations que par les connoissances transmises par la lecture 687.

*Climat*, c'est le plus temperé qui doit être le plus favorable à l'industrie sédentaire, pourquoi 620. Sa différence fut vraisemblablement cause de ce que les Arts & Métiers que les Protestans réfugiés en d'autres Etats y portèrent, n'y réussirent point comme en France *ibid.*

*Codes* ; quels sont les trois sous les quels nous vivons 694.

*Cohorn*, ainsi que Vauban, ouvrit les yeux à l'Europe sur l'art d'attaquer & de défendre les places 560.

*Colbert*, ministre d'Etat en France, par quelles raisons y établit de tous côtés des manufactures 583.

*Colepepper*, Lord Anglois, arrive au printems de 1679 à la Virginie pour en prendre le gouvernement ; singulier réglemant qu'il propose, & réflexions qui en résultent. 301.

*Coligny*, amiral de France, envoya en 1562 à la découverte de la Floride 3. Négligence des François à y suivre ses ordres pour l'Agriculture 5. Suite funeste pour la Colonie protestante de la Caroline, du fanatisme qui le fit assassiner. 308.

*Tome IV.*

*Colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale*, raisons de leur jalousie contre les établissemens François dans la même contrée 148. Quelle en fut la suite 149. Les premiers Européens qui vinrent s'y établir y trouvèrent d'immenses forêts 181. pleines de bêtes féroces, mais habitées d'un petit nombre de sauvages couverts de la peau de ces monstres 182. Changèrent de face au moment que l'Européen y parut *ibid.* Ne paient qu'un foible cens 324. Quelle étoit la seconde classe de Colons qui y furent envoyés, & celle qui y fut ensuite substituée au mépris de l'humanité 354. Manière dont cette dernière classe fut trompée pour être ensuite vendue 355. Leur constitution législative se ressent du vice radical de celle de leur métropole 370. C'est la dépendance & l'ignorance qui leur a laissé cette constitution ; abus qui en résultent 371. Monnoyes qui ont eu cours, révolutions arrivées aux espèces *ibid* & *suiv.* Etablissement du papier monnoyé 372. Différends qu'elles eurent avec la métropole pour l'établissement des manufactures 373. Restrictions qu'elle mit à l'importation chez elle du fer de leurs mines *ibid.* Entraves mises à leurs autres importations 374. Liberté accordée à leurs exportations *ibid.* L'obligation de verser toutes leurs productions dans la métropole fut une tyrannie *ibid.* qui enfanta la contrebande 375. Qu'une liberté restreinte à de justes bornes auroit empêché, en portant les colonies à un état considérable d'aïssance *ibid.* La métropole leur demande du secours en 1763, 377. Elles ne lui en avoient jamais refusé, mais c'étoit à titre de dons & non de taxes 378. Elles regardoient comme un droit cette manière d'accorder leur secours 379. Raisons sur lesquelles elles se fondaient à cet égard 380. La manière de vivre des colons doit les rendre très-jaloux & zélés pour le maintien de ce droit 382. Leur conduite en 1764 après l'usurpation des Anglois d'Europe de leurs

Y y y y

droits les plus précieux *ibid.* Révolutions que les impositions y occasionnent en 1767, 383. La métropole les abandonne toutes en 1770, excepté celles sur le thé, qu'elle ordonne en 1773 & qui y cause une indignation générale 384. Quel en fut le résultat 385. Imprimés qui y circulent après l'exécution du bill contre Boston 387. Treize provinces se réunissent en Septembre 1774 & envoient des députés à Philadelphie 388. C'est l'époque où leurs démêlés avec la métropole prennent de l'importance 389. Hostilités commises de part & d'autre *ibid.* Le congrès assemblé à Philadelphie forme une armée 390. Opérations du général qui y fut nommé *ibid.* Vœux de l'auteur pour que le fanatisme de la liberté anime leurs ministres dans les chaires 402 & *suiv.* Jusqu'au moment où le gouvernement envoya des flottes contr'elles, les Américains ne s'étoient défendus que par le secours des loix Angloises 411. Le bruit des armemens de la métropole contr'eux étouffa seul leur attachement pour elle, & produisit l'Ouvrage intitulé *le sens commun*; Extrait de cet ouvrage 412 & *suiv.* Caractère des habitans des colonies 415. Dérive d'un écrit répandu dans les colonies 416. Vœux pour leur prospérité 418. Manifeste qu'elles publièrent, assertions nombreuses dont il est plein, qui attestent la tyrannie du gouvernement Britannique. *ibid.* & *suiv.* Elles prennent une constitution fédérative sous le nom d'*Etats unis* 419.

*Colonies Françaises du Canada*, tombent au pouvoir des Anglois en 1760, après la capitulation de Montreal 156.

*Combat (le)* de deux frégates au 17 Juin 1778, fut la première hostilité de la guerre entre la France & l'Angleterre qui fut la suite de la déclaration de la cour de France de l'indépendance des Américains 439.

*Combat d'Queffant*, combien eut été fatal à la flotte Angloise, sans les intrigues qui firent rentrer les vais-

seaux François dans leurs ports 441. *Commerce*, a beaucoup influé depuis un demi siècle sur la prépondérance des nations 547. Il ne produit rien de lui même, ses fonctions se réduisent à des échanges 579. Quand Rome eut tout envahi, il retourna à sa source vers l'Orient *ibid.* Influence des Croisades sur le commerce; efforts des Portugais pour s'emparer de celui de l'Asie; succès de l'Espagne par l'acquisition des mines d'or & d'argent premières matières de tout le commerce 580. L'Angleterre l'envisagea la première comme la science & le soutien d'un peuple éclairé, puissant & vertueux 583. Il a fallu beaucoup de tems pour l'établir en Allemagne, pourquoi 584. Il a commencé à améliorer le sort des peuples du nord, comment 585. Il a changé les maximes politiques de l'Europe *ibid.* Il devient une nouvelle ame du monde moral, influence qu'il prend sur les corps politiques 585. Image des opérations immenses qui sont les enfans du commerce 586. C'est une science qui demande plus la connoissance des hommes que des choses; en quoi consiste sa difficulté 587. Idée noble que doit vent en avoir les hommes qui en font profession 589. Obstacles que les divers Etats mettent à celui que leurs sujets font entr'eux 597. Entraves qui lui sont mises en tems de paix *ibid.* Guerres de commerce combien sont funestes 598. Suites de la suspension de ses opérations par la guerre 600. Ses rapports sont tous très-intimes 601. Heureuse la puissance qui, la première, le débarrassera de toutes entraves 603. Avantages immenses qu'elle en retirera *ibid.* Comme il sort de l'agriculture il y revient par sa pente & sa circulation 604. S'il ne s'exerce pas en premier lieu sur les objets d'agriculture du pays, il tombe en mains des nations étrangères; pourquoi 611. Sa liberté jointe à celle de l'industrie donneront les manufactures & la population 623. A quoi se réduisoit anciennement celui de

- l'Europe 624. S'il favorise la population par l'industrie de terre & de mer, il la diminue par les vices qu'amène le luxe 633. Quels sont ses progrès infaillibles dans une monarchie 634. Raisons pour lesquelles il faut aujourd'hui y porter les hommes 635. Etat où le réduira le gouvernement si le prince a seul le droit des tributs 646. Il souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses, comment 665. Il a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses 678.
- Commerce des esclaves*, est le plus infâme & le plus atroce de tous 704.
- Commerce de Pelleteries* du Canada, où se faisoit par les François 64. Et par les Anglois 65. Accordé exclusivement aux commandans des forts François 66. Abus qui en résultèrent 67. Combien étoit peu avantageux au roi 68. Comment & contre quoi se faisoit avec les sauvages *ibid.*
- Compagnie Françoisse du Canada*, combien favorisée par le roi 42. Ses premiers vaisseaux tombent entre les mains des Anglois lors du siège de la Rochelle 43. Abus du monopole en Canada après la paix de St. Germain en Laye 44.
- Complot odieux des Souverains*, d'avoir fait la guerre uniquement pour établir par des forces militaires le pouvoir du despotisme 356 & *suiv.*
- Congrès-Général*, se forme à Philadelphie en septembre 1774 par les députés de 13 colonies 388. Il honore la cendre de Warren; discours de l'orateur qui prononce son oraison funèbre 389. Il assemble une armée & lui nomme un général 390. Il n'avoit parlé au peuple que de se procurer un accommodement avantageux, jusqu'à l'instant où ils apprennent les ordres destructifs donnés aux amiraux contre les colonies 411. Il prononce le 4 Juillet 1776 l'indépendance des colonies 417. Sa supériorité sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre 420. Il quitte Philadelphie le 25 septembre 1777, 425. Mauvais succès du papier monnoye qu'il établit pour subvenir au défaut d'espèces 436. Il rejette hautement un plan de conciliation proposé par le gouvernement Anglois 437.
- Connecticut*, l'une des 4 provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. Nombre actuel de ses habitans 247.
- Conseils de Louis XVI*, reproches qu'on leur fait à l'occasion des secours donnés clandestinement aux Américains 444. Langage qu'ils auroient dû tenir aux Anglois & qui auroit été celui de Richelieu & de Louis XIV. 445 & *suiv.* Leur traité avec le Congrès étoit inconsideré 445.
- Constantinople*, siège des empereurs chrétiens d'Orient, prise en 1453 par Mahomet, devient la capitale de l'Empire des Turcs 477. Le Cimetière y est toujours l'interprète de l'Alcoran 479.
- Constitution Britannique*, est la mieux ordonnée sur le globe; pourquoi 503. Elle ne sauroit être parfaite, pourquoi 504.
- Contraste singulier* entre le Nouveau-Monde & l'ancien relativement aux sciences 354.
- Contribution* (la) est justement due par tous les membres d'une confédération, mais l'injustice est souvent dans la manière de la percevoir 377. Abus qui s'y commettent en en détournant la juste application; atrocités qui en accompagnent l'exaction. 378.
- Contributions*, des citoyens au trésor public, ce qu'elles sont & comment doivent être présentées 644. Justice de celles qui sont destinées au maintien de la force publique 655. Doivent être proportionnées aux avantages que procure la force publique 656. Combien sont onéreuses à tous les états de l'espèce humaine, quand cette proportion est contr'eux *ibid.* & *suiv.* Atrocité de leur exaction quand elles sont pillées ou follement dissipées 657. Quel est leur rapport avec les avantages de la force publique *ibid.*



*Conversation de l'Auteur avec un Visir*, qui établit les conséquences qui suivent le droit qu'a le prince de créer seul les tributs 647 & suiv.

*Cook*, fameux navigateur, se porta au nord de la Californie pour y chercher un passage du nord-ouest. Près du terme de ses travaux il est tué par un sauvage 195.

*Copernic*, fameux astronome, avoit conjecturé que le soleil étoit au centre du monde 682.

*Corps Helvétique*, époque où il regorgeoit d'habitans 521. Quel est le moyen de richesses qu'ils tirèrent de leur surabondance de population? *ibid.* Sa tranquillité est encore moins menacée par ses voisins que par ses citoyens, pourquoi 523.

*Courage*; il dépend souvent des circonstances 461. Qu'est-ce qui constitue le vrai courage? 565. Raisons pour lesquelles il est érigé en vertu 691.

*Couronne élective*, ses inconvéniens 499.

*Couvens*, combien est déraisonnable leur institution, comparée avec la belle forme de société des Castors 59.

*Crainte des puissances invisibles*, ses effets; la plupart des législateurs en ont fait usage pour asservir les peuples 463.

*Crédit Public*; définition du mot crédit, en général 660. Quelle est la double confiance qu'il suppose *ibid.* Les convenances des vendeurs & des acheteurs ont donné naissance au crédit particulier *ibid.* Quelle est la différence entre le crédit public & le crédit particulier 661. Il ne fut point connu des anciens gouvernemens *ibid.* Ce qui y a donné lieu, & quelles sont les premières nations qui en ont fait usage *ibid.* Celui de l'Angleterre, de la Hollande & de la France est fondé sur ce que ces États sont plus à l'abri de l'invasion que d'autres de l'Europe 662. Son usage n'est pas ruineux au même point pour tous les états *ibid.* Vice de l'idée que son usage met une puissance en état de faire la loi aux autres 664.

*Creeks*, peuples indigènes de l'Amérique Septentrionale, dans le voisinage de la Georgie 322.

*Croisades* (les); à quoi dûrent s'attribuer 632. Avoient apporté les romans orientaux en Italie 673. Comment influèrent sur les mœurs de l'Europe 695. Elles précédèrent de deux siècles la découverte de l'Amérique 696.

*Cromwel*, Anglois Presbytérien, fut retenu en Angleterre par Charles I. qu'il fit ensuite décapiter, au moment qu'il s'embarquoit pour passer dans l'Amérique Septentrionale 169. Sa mort rétablit le calme en Angleterre 237. Après avoir persécuté vivement les Quakers, il leur donna des marques d'estime 271. Il éveilla dans sa patrie la jalousie du commerce 570.

*Crozat*, négociant François, obtient en 1712 le commerce exclusif de la Louisiane, caractère de cet homme célèbre 87. Désabusé de ses espérances il cède son privilège en 1717 à une compagnie *ibid.*

*Cultivateurs*, le gouvernement leur doit plus de protection qu'aux habitans des villes 611. Il doit les favoriser avant toutes les classes oiseuses, même avant les fabriquans & les artistes 612. Ils sont éloignés de tout ce qui peut flatter l'ambition ou charmer la curiosité 613. La liberté indéfinie dans le commerce des denrées étend leurs vues sur le commerce en général 614. Comment se trouvent chargés par les emprunts publics 663.

*Cumberland*, comté de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale 276.

## D

*DANOIS* (les), quoique soumis au pouvoir arbitraire, n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs sur les droits de leur souverain sur leur vie 480.

*Dauphin*, fort de l'isle royale autrefois le cap Breton, principal établissement des François dans cette isle, son Havre 75. Avantages de cet emplacement 76.

*Déclaration* de la guerre entre la France & l'Angleterre 438. Les premières hostilités commencèrent le 17 Juin 1778 par le combat de deux frégates 439.

*Découverte des deux Indes*, quelle en a été la conséquence pour l'Europe 701. Exposition des maux attachés aux avantages de cette découverte 703.

*Désiance*, elle est de sa nature irréconciliable 413.

*Déisme* (le), ou la croyance à un seul être divin, est né du manichéisme 462. Il tend au septicisme 468.

*Delaware*, lord Anglois, amène une nouvelle peuplade & des secours à la Virginie. Caractère de ce lord. Sa mauvaise santé l'obligea de retourner en Angleterre 297.

*Delaware* (la), rivière de Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale, au confluent de laquelle avec le Schuylkill est bâtie la ville de Philadelphie 284.

*Démocratie* (la), ou le gouvernement du peuple, panche vers l'Anarchie 499.

*Dénonville*, gouverneur du Canada, se fait par trahison des chefs des Iroquois 46 & 47. Manquoit d'activité *ibid.*

*Dépopulation des Etats*, à quoi doit-on peut-être attribuer le cri qui s'est élevé à cet égard depuis quelques années 628.

*Descartes*, grand philosophe, a fondé les élémens de la philosophie moderne 683. Il avoit appris à douter; influence précieuse de son doute méthodique *ibid.* Newton & Leibnitz nés depuis sa mort achevèrent l'établissement de la bonne philosophie 684.

*Despote*; sous sa suprême volonté il n'y a que terreur, bassesse, flatterie, stupidité, superstition 473. Le despote ferme, juste & éclairé, est suivant quelques-uns le plus heureux gouvernement 481. Esclavage où sa continuité plonge irrémissiblement sans que le despote même put en tirer son peuple 482. Un revers met à la merci de son peuple celui d'une nation belliqueuse parvenu au despo-

tisme par des victoires 488. Si les troupes nombreuses empêchent les invasions, elles ne sauvent pas des attentats du despote, au contraire 566. Avec des impôts il lève des soldats, avec des soldats il lève des impôts *ibid.*

*Despotisme* (le), qui régnoit en Europe a été le mobile de la population de l'Amérique Septentrionale 352. Celui des armées soutient en Europe celui des cours 381. C'est la vile ambition de commander qui lui prête ses bras 386. Dégénération de l'homme sous le despotisme 481. Idée de celui sous lequel l'Angleterre a gémi pendant plus d'un siècle 498. Il s'appesantit sur les ames dégradées 506. Il existe dans toutes les ames, mais plus ou moins exalté 511. Il s'élève par des soldats & se dissout par eux 540. Quand les progrès du gouvernement militaire l'ont amené il n'y a plus de nation 566. Les attentats du despotisme enfantèrent la liberté chez les Anglois 582. Il s'oppose à la multiplication de l'espèce humaine 627. L'impôt est la preuve du despotisme 638.

*Despotisme Ecclesiastique*, fut introduit par Constantin, comment 465. Révolutions qui diminuèrent sa puissance *ibid.*

*Destinée* d'un Empire fondé sur la vertu, combien seroit avantageuse, il n'en existe aucun dans les annales du Monde 266. La Pensilvanie est le pays qui en a le plus approché 267.

*Détracteurs* de l'homme, quel être ils en ont fait; combien ils sont détestables 687.

*Detroit* (le), contrée du Canada, au delà du lac Erié, qui surpasse tout le Canada par la douceur de son climat, la fertilité, la beauté du pays & l'abondance de la chasse & de la pêche 129.

*Detroit à l'Anglois*, passage de la Louisiane au Mississipi 95.

*Detroit de Davis*, au nord du Canada, un des meilleurs endroits pour la pêche de la baleine 140.

*Detroit de Magellan* à la pointe Méri-

- dionale de l'Amérique , est un passage pour entrer dans la mer du sud , mais très-dangereux pour le naufrage 193. Il sera abandonné si l'on trouve un passage au Nord - Ouest de l'Amérique 195.
- Deux Siciles* (les) , soit le Royaume de Naples , objet des prétentions de la France 2.
- Dialecte* , les Romains , comme les Grecs , ayant reconnu son influence sur les mœurs , cherchent à étendre le leur par les armes 675.
- Discipline Militaire* , après l'invention de la poudre , celle de l'infanterie devint beaucoup moins couteuse que celle de la Cavalerie 557 , celle des Suisses dans leurs combats contre les Bourguignons les rendit aussi fameux que formidables 558. Les Espagnols la perfectionnerent *ibid.* Le roi de Prusse en créa une toute nouvelle 560. aucune puissance n'a réussi à en saisir les principes : idée de celle des Prussiens 561. Pourquoi le François ne sauroit être soumis à la même discipline 562. La perfection de la discipline est une preuve que la guerre est aujourd'hui un état presque naturel 563.
- Discours* , leçon , conseils & exhortations aux peuples de l'Amérique Septentrionale 459. Vœux de l'auteur en leur faveur *ibid.*
- Distinction* (la) d'une puissance temporelle & d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable 534.
- Domesticité des animaux* (la) , n'a pas dû précéder la société des humains ; c'est un grand effet de l'industrie des hommes. On a trouvé des sociétés civilisées en Amérique , mais les Animaux y étoient libres 343.
- Dominique de Gourgue* , Gascon , vange le massacre des Protestans François fait par les Espagnols dans la Floride 6. En raison de quoi il use de cette reprefaille *ibid.* Détruit les forts de la Floride & retourne en France 7.
- Doute* (le) , époque où il avoit dissipé les préjugés 685.
- Drake* (François) , amiral Anglois , fameux navigateur , après s'être emparé de nombre d'établissmens & de vaisseaux Espagnols , va former une Colonie Angloise dans l'Amérique Septentrionale 161. Il fut embrassé & créé Chevalier par la reine Elizabeth 572. Que prouva son voyage autour du Monde 684.
- Droit féodal* , le plus destructeur de tous les droits , époque de sa plus grande vigueur 511.
- Droit de se taxer eux-mêmes* , étoit le plus cher aux Anglois , dans tous les tems depuis le regne d'Edouard I. Ils avoient préféré perdre la vie plutôt qu'y renoncer 380. Cette prérogative a été le rempart de la liberté de l'Angleterre 381. Il doit être plus cher aux Anglo-Américains qu'aux Anglois même *ibid.* Leur manière de vivre doit les rendre très-jaloux de ce droit héréditaire 382.
- Drucourt* (Madame de) , femme du Gouverneur de Louisbourg , capitale de l'Isle Royale , fait des actions de la plus grande valeur au siège qu'en firent les Anglois en 1758. 147.
- Druides* , étoient les prêtres des Bretons , anciens habitans des isles Britanniques ; idée de leurs pouvoirs & de leurs mystères religieux 163. Le Christianisme les abolit au septième siècle 164.
- Dumpler* , Allemand , fondateur d'une secte établie en Pensilvanie du nom de son Auteur 277. Il bâtit la ville d'Euphrate & s'y retire avec ses sectateurs *ibid.* Mœurs , coutumes & manière de vivre des Dumplers *ibid.* Leur désintéressement , leur vêtement , leur nourriture , leurs occupations , leurs mariages 278.
- Duquesne* , fort du Canada , aux François , attaqué en 1755 par les Anglois sous la conduite du Général Braddock , repoussé par un petit nombre de François 149.

## E

*Eau* de vie , principal objet de commerce avec les sauvages du Canada , combien leur étoit préjudiciable 68. Il fut alternativement défendu & permis de leur en porter *ibid.*



- Ebenezer*, ville de la Georgie dans l'Amérique Septentrionale, sur la Savannah, fondée par des Saltzbourgeois 322.
- Ecoffois*, naturels de l'Ecosse, l'un des trois Royaumes qui forment la Grande-Bretagne, étoient des montagnards qui ne furent jamais asservis : mœurs & caractère de ce peuple 313 & suiv. Idée de leurs clans ou tribus 314. Raïsons qui les déterminèrent à s'expatrier, & à se réfugier dans la Caroline Septentrionale 315.
- Ecrivains*, que d'espèces de ressentimens ils ont à braver 679.
- Edit de Nantes*, combien étoit favorable à la France 107. Combien sa révocation lui fut préjudiciable 109. Cette révocation eut lieu en 1675, 110. Funestes effets qui s'en suivirent *ibid.* & suiv.
- Edouard*, roi d'Angleterre, successeur d'Henri VIII. fait de nouveaux changemens dans la religion du royaume d'où naît la Religion Anglicane 166.
- Egypte* (l'), est une des parties de l'Asie où les plus brillantes inventions de l'art sont jointes à tous les trésors de la nature 615.
- Elisabeth*, reine d'Angleterre, trouvant la Religion Anglicane établie par Edouard trop spirituelle, y ajoute des cérémonies religieuses 167. Elle se conduisit toujours par des principes arbitraires 498. Moyens qu'elle mit en œuvre pour parvenir à l'établissement d'une flotte ; nombre de vaisseaux de guerre qu'elle laissa à ses successeurs 572.
- Eloquence*, elle prit de la grandeur & du nerf chez les Grecs au milieu des intérêts publics 668. Elle fut affectée, maniérée & outrée chez les Romains 669.
- Empereurs d'Allemagne*, préparèrent les voyes à la réforme de la législation, pour quoi 494. L'un d'eux, Maximilien, soumit les princes allemands aux Loix *ibid.*
- Empereurs Romains*, à quelle époque ne voulurent plus être de simples mortels, & quel en fut la conséquence 669.
- Empire Germanique*, sa constitution s'est perfectionnée depuis le règne de Maximilien 495. L'esprit militaire y est devenu général, conséquence qui en a résulté *ibid.* Pourquoi sa constitution dégénère insensiblement en esclavage 496.
- Empire Ottoman*, fut fondé en 1300 par Ottoman chef des Turcs alors une horde des Tartares 476. Époque où une prospérité trompeuse préparoit sa décadence 477. Ses Sultans n'ont jamais changé de principes, révolutions qui en font la suite 479.
- Empire Romain* (l') croûtoit de toutes parts quand les Germains entrèrent dans les Gaules, raïsons de cette irruption 512. Il déclina promptement avec le paganisme vers l'an 700 de Rome, époque de la naissance du Messie 631.
- Emprunts publics*, illusions des Arithméticiens politiques sur leur utilité 663. Comment leur multiplication conduit un état à sa ruine 664. Désordres dans lesquels leur facilité jette les Etats, les particuliers, le commerce & l'Agriculture 665. Leur cumulation oblige à l'augmentation des impôts pour le payement des Intérêts *ibid.* Ce qu'il en résulte *ibid.* Époque où leurs édits sont payés en édits de réduction 666. horribles calamités qui en font la suite *ibid.*
- Encyclopédie des Sciences & des Arts*, époque où elle a paru 685. Ce dépôt caractérisera, dans les siècles à venir, le siècle de la philosophie. 686.
- Enthousiasme*, des Peuples ; moyen le plus sûr de l'éteindre 468. de Fair-Child, auteur anglois, en faveur du labourage 610.
- Erable*, arbre indigène de l'Amérique Septentrionale 339. S'appelle aussi l'arbre à sucre : lieux où il se plaît ; sa description, ses fleurs, son fruit ; manière d'en extraire le suc, préparation de ce suc pour en obtenir du sucre 340.
- Ere chrétienne*, commença environ l'an 700 de Rome ancienne, à la naissance du Messie 631. Mahomet

établit sa religion dans l'Orient , vers l'an 700 de l'Ere Chrétienne *ibid.* Mille ans après l'Ere Chrétienne les Livres de David & ceux de la Sybille annonçoient le jugement dernier 632.

*Erié* , lac de l'Amérique Septentrionale , qui servoit de limites au pays des Iroquois 40.

*Eskimaux* , peuples du Labrador , dans l'Amérique Septentrionale , description de leur figure 185. Il n'y en a point de noirs , ni qui ayent leurs habitations sous terre , mais ils passent l'hiver sous des huttes *ibid.* Ils vivent constamment aux bords de la mer , sur laquelle ils sont intrépides pour la pêche , mais ils sont sujets à perdre la vue & au scorbut 186. Aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie 187.

*Espagne* (l') maîtresse du Mexique & du Pérou 2. Son intolérance donne un grand empire au Clergé 5. Plaintes mal fondées que l'on dirige contre elle au sujet de la guerre d'Amérique 447. Elle commença par proposer sa médiation *ibid.* Après le refus de l'Angleterre elle se joint à la Cour de Versailles 449. C'est un Etat de très grand poids , dont les moyens de prospérité croissent journellement 452. Lui convient-il , puisque les plus grandes richesses sont en Amérique , de hâter le moment qui la détachera de l'ancien hémisphère 453. Quelle pourroit en être la conséquence 454. Parti que doit prendre l'Espagne *ibid.* Avec beaucoup d'orgueil on y a perdu toutes les traces de la liberté 514. L'irruption des Maures y jeta le Christianisme dans une grande abjection , & l'inquisition lui donne aujourd'hui l'aspect le plus hideux 531. Elle acquit au XV. siècle des droits en Allemagne 543. Sous Philippe III. l'égilée ne cessa d'y dévorer l'Etat 544. La succession à son throne mit l'Europe en feu 545. Par le caractère de ses habitans elle semble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique 546. En s'emparant des mines d'or & d'argent de l'Amérique , elle se rendoit

maîtresse & des objets du commerce & de la matière qui les acquiert 580. Elle a senti l'importance du labourage , & fauta d'habitans elle a appelé des laboureurs étrangers 609.

*Espagnols* , s'opposoient à tout établissement de quelqu'autre nation dans le Golfe du Mexique 8. Leurs entreprises pour éloigner du Mexique les maîtres de la Louisiane ont une issue très funeste 96. Leurs déprédations en Amérique ont éclairé le monde sur les excès du fanatisme 468. Leur manière d'établir leur religion a plus détaché de Catholiques de la communion romaine qu'elle n'a fait de chrétiens chez les Indiens 469. Ils perfectionnerent la discipline militaire dont les Suisses avoient donné le premier exemple 558. Quand les Hollandois se furent rendus maîtres du commerce par leur industrie , les Espagnols devinrent pauvres quoiqu'ils possédassent tout l'or du monde 581.

*Espèce humaine* (l') , est si susceptible de fermentation qu'il ne faut qu'un enthousiaste pour mettre de nouveau la terre en combustion 577. révolutions qui peuvent y survenir *ibid.* Tous les efforts de l'esprit & de la main se sont réunis pour embellir sa condition 678. Quel est l'objet de la morale à son égard 690.

*Esprit de bigoterie* , combien fut funeste à la France sur la fin du règne de Louis XIV. 71.

*Esprit humain* (l') est désabusé de l'ancienne superstition 468. Epoque où il prit des forces contre les fantômes de l'imagination 476. Moyen de lui rendre la tranquillité 633. Les lettres sont les fleurs de sa jeunesse 679. Quelle seroit sa plus grande folie 687.

*Etablissement* de 300 Allemands sur la rive occidentale du Mississipi 103. Cultures qu'ils y établirent *ibid.*

*Etablissements dans les deux Indes* , quelle complication ils ont mis dans la machine du gouvernement 704.

*Etat* (l') , n'est pas fait pour la religion , mais la religion est faite pour lui , l'intérêt général est la règle de tout ce qui doit y subsister 533. Il

à la suprématie en tout 534. C'est une machine très-compiquée qu'on ne peut monter & faire agir sans en connoître toutes les pièces 536. Il ne doit avoir d'autre objet que celui de la félicité publique 540. Plus un Etat s'affoiblit plus on y multiplie les soldats 566. Un état bien cultivé produit les hommes par les fruits & les fruits par les hommes 610. système relatif à l'agriculture qui conduit l'Etat à sa dissolution 614. Pourquoi ceux qui ont le plus de ressources sont-ils les plus endettés ? Réponse 662. L'usage du crédit public n'est pas également ruineux pour tous *ibid.* Discussion sur l'utilité dont il est pour eux d'attirer l'argent des autres nations par la voye des emprunts publics 663.

*Etats* ; avantages immenses que tous ceux du globe entier retireroient en laissant à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice 631.

*Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale*, forment une constitution fédérative 419. Institution de chaque Province ; étoit mieux combinée que celle du Congrès Général 420. Inconvéniens qui pourroient en résulter *ibid.* Raison pour laquelle ces Institutions se trouvoient nécessaires 421 & *suiv.* Commencement de leur guerre avec les troupes Angloises 422 & *suiv.* La timidité du Général Anglois empêche leur anéantissement 424. Pourquoi ne parvinrent pas à chasser les Anglois du continent de l'Amérique 432. Et pourquoi l'animosité n'étoit pas égale dans tous les Anglo-Américains 433 & *suiv.* Ne réussirent pas à faire déclarer les sauvages du Canada en leur faveur 435. L'activité des Agens Anglois fait déclarer contr'eux quelques Nations Sauvages qui leur font beaucoup plus de mal que les troupes Royales 435. Mais la disette d'argent fut une calamité plus générale pour toutes les provinces des Etats-Unis *ibid.* On y substitue le papier monnoye, mais cet expédient ne réussit pas, pourquoi 436. Ouvrent leurs ports à toutes les Nations *ibid.* Il n'y a que les François qui en font

*Tome IV.*

usage avec peu de succès 437. Les nombreuses privations auxquelles ils étoient forcés, faisoient incliner les habitans de leurs provinces à accepter un accommodement avec l'Angleterre *ibid.* Ils signent le 6 Février 1776 un traité de Commerce avec la cour de Versailles 438. Louis XVI fait signifier le 14 Mars 1778 à la cour de Londres qu'il reconnoit leur Indépendance *ibid.* Ils avoient 12 frégates à la Déclaration de guerre contre la France, & beaucoup de corsaires 449. Ils ont montré le projet d'attirer à leur Confédération toute l'Amérique Septentrionale 453. Quel est l'ordre de choses qui leur conviendra le mieux 454. Raisons qui établissent l'utilité de cet ordre 455. On ne sauroit prévoir jusqu'où pourra monter leur population, mais ce fera beaucoup si le sol y permet une subsistance sûre à dix millions d'ames 459.

*Euphrate*, ville de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale, fondée par Dimpler, Allemand, chef de la secte de son nom 277. Description de cette ville, mœurs & coutumes de ses habitans *ibid.* & *suiv.*

*Europe*, il est possible que ses diverses Cours s'opposent à l'agrandissement de la maison de Bourbon & à l'affoiblissement de l'Angleterre 453. L'auteur en a montré l'Etat avant la Découverte des Deux Indes 463. Pas qui l'ont conduite à son état de police actuel 473 & *suiv.* Ses grands peuples ayant été soumis aux Romains, ces Romains si nombreux retombèrent dans la barbarie 475. La naissance de Luther & de Colomb y causa de grandes agitations ; quel en fut le résultat 476. Causes qui s'opposèrent à son envahissement par les Turcs après la prise de Constantinople 477. Quoique leur empereur y possède de vastes domaines, il entre pour très-peu dans le Système général de l'Europe ; pourquoi 479. Pourra bien devenir sujette à un seul Gouvernement qui sera nommé banc de l'Europe 494. Tous ses Etats doivent les progrès de leur Législation à l'Alle-

*Z z z z*



magne 495. Quel établissement de la Chine ses Souverains devoient imiter 537. La succession à la couronne d'Espagne y alluma de tous côtés le feu de la guerre 555. Elle doit ôter à l'Angleterre la Monarchie Universelle sur la mer 548. Si chaque nation y connoissoit ses droits & ses vrais biens, il n'y auroit guerre ni sur terre ni sur mer *ibid.* Epoque où elle se trouve toute en combustion ; de quelle manière 559. Quels sont les hommes qui ouvrirent les yeux à tous ses Princes sur l'art de défendre & d'attaquer les places 560. Préjugés qui y subsistent encore sur les occupations qu'on pouroit donner aux soldats 565. Le hazard où la Chine lui ont donné la boussole qui lui donna l'Amérique 567. Elle n'avoit eu aucune marine depuis l'Ere chrétienne jusqu'au seizième siècle 572. La marine est un nouveau genre de puissance qui lui a donné en quelque sorte l'Univers 574. Les différens systèmes de l'Europe ont été changés par la marine ; de quelle manière 575. Elle jouit d'une plus grande sécurité depuis qu'elle a des flottes *ibid.* Pendant que les barbares l'inondoient, le commerce alla se fixer vers l'Orient 579. La Flandre, avant l'établissement des Provinces-Unies, avoit été le lien de communications entre son nord & son midi 581. Les maximes générales de la politique l'ont changée par la révolution que le commerce a occasionné dans les mœurs 585. La grande fertilité de ses provinces méridionales y a plongé les peuples dans l'indolence 608. Autres causes de cette indolence 609. Elle seroit encore plus reculée en connoissances sur l'Agriculture sans les Ecrivains Anglois 610. Sa balance est dans les mains des nations artistes. Depuis qu'elle est couverte de manufactures l'esprit & le cœur humain semblent avoir changé de pente 619. Examen si elle a été plus habitée anciennement que de nos jours 624. Les arts ne devoient pas y avoir plus de vigueur que les loix *ibid.* Le nombre des hommes devoit y être très-borné 625. Ré-

flexions sur la conquête de la plus belle partie de l'Europe en trois ou quatre siècles par les habitans du Nord 626. Le Christianisme vint s'y concentrer vers l'an 700 de l'Ere Chrétienne, à l'époque de l'établissement de la religion de Mahomet en Orient 632. Quand elle commençoit à s'éclairer les nations s'occupèrent de leur fureté. De quelle manière 637. Etat des Arts & des lettres au midi de l'Europe, lors de l'Invasion des Barbares du Nord. 670. Qu'en devinrent les monumens *ibid.* Le Christianisme y avoit détruit les idoles Payennes avant l'irruption des Barbares du Nord 671. Epoque où l'on parloit latin dans presque toute son étendue ; mais l'invasion des Barbares du Nord en corrompit l'idiome 675. Connoissances qu'elle acquit par ses voyageurs & les négocians sur les Religions du globe 684. Examen s'il peut y avoir de bonnes mœurs 694. A quelle époque il pourra y en avoir 701. Les avantages qu'elle a retiré de la découverte du Nouveau-Monde valent-ils le sang qu'elle lui a coûté *ibid.* Etat des nations de l'Europe à qui appartiennent les mines du Nouveau-Monde 702. Les autres puissances ont-elles retiré plus d'avantages des trésors de l'Amérique ? *ibid.* Que de cadavres elle a laissé dans le Nouveau-Monde & quel poison elle en a reçu 703. La plupart de ses nations se sont souillées par le commerce des esclaves 704. Ses divers états, depuis les établissemens dans les deux Indes, ont langué sous le joug de l'oppression 705. *Européens*, exhortés à la réflexion sur la différence entre les mœurs des sauvages du Canada & les leurs 19. Ont fondé des colonies dans toutes les parties du globe 353. Ils auront de bonnes mœurs quand ils auront de bons gouvernemens 701. *Expatriation*, quelles en sont les causes les plus ordinaires 323 & *suiv.* *Expéditions de long cours*, quelle nouvelle espèce de sauvages ont-elles enfanté ? 703. Caractère de cette espèce d'hommes *ibid.*

## F

**F***ACTIONS*, dans une nation divisée, quelle est leur marche ordinaire 488.

Quelle en est la suite en Pologne 491.

Époques où il y en avoit de continuëles par le vice des gouvernemens 624.

**Fair Child**, auteur Anglois sur l'agriculture, exemple de son enthousiasme à l'égard du labourage 610.

**Famille** (la), fut la première société, qui s'étend, se sépare, & se fait ensuite la guerre pour quelques intérêts opposés, parceque les frères ne se connoissent plus 472.

**Fanatisme**, jusqu'où il fut porté dans la Nouvelle-Angleterre 234 & suiv. Fut détruit en Angleterre après la mort de Cromwel 237. Horreurs dans lesquelles il plonge la ville de Salem dans la Nouvelle-Angleterre, à l'occasion de deux filles convulsionnaires 238. Et à Massachusset en 1721 à l'occasion de l'inoculation de la petite vérole 230 & suiv. Est poussé en 1724 jusqu'à promettre une forte récompense à ceux qui tueroient les Indiens dans la Nouvelle-Angleterre, affreuse suite de cette promesse 240. Après avoir causé l'assassinat de Colligny, il détruit sa colonie de la Caroline 308. Les déprédations des Espagnols en Amérique ont éclairé sur ses excès 468. Il a dû s'éteindre comme la chevalerie; pourquoi 469. Quelle espèce en ont fait naître les tentatives de Colomb & de Gama 703.

**Fanatisme des Prêtres**; quel est le moyen le plus sûr de l'éteindre 468.

**Femmes** (les), quand les richesses ont amené le luxe, deviennent enfans 633. Leur déroute ne fait que précéder celle des hommes 634. Leur incontinence est le vice qui produit le plus grand nombre de vices 697. Combien son influence est pernicieuse sur leur moralité *ibid.* Elles se déterminent plus difficilement mais plus fortement que les hommes 698. Il est plus facile d'en trouver qui n'ont point eu de passion, qu'une qui n'en ait eu qu'une *ibid.* Regrets d'une femme galante à ses derniers momens

699. Qu'arrive-t-il à celle qui se laisse approcher d'un autre que de son mari *ibid.* La distinction entre la femme galante & la courtisane est frivole *ibid.* Péril auquel les femmes galantes échappent difficilement 700.

**Femmes d'Amérique**, belles avant le mariage, deviennent laides bientôt après, pourquoi? 19. Celles des Colonies Angloises sont les plus ardentès, après l'Acte du timbre en 1764, à faire le sacrifice de ce que fournissoit la métropole pour leur parure 382.

**Ferdinand**, roi de Hongrie, forme dans le voisinage des Turcs une puissance capable de leur résister.

**Fermes**; extrémités des Etats qui y ont recours pour le recouvrement de l'impôt 644. Odieux aspect sous lequel celles des taxes ont toujours été regardées *ibid.* Leur usage tyrannique s'est concentré dans les gouvernemens absolus *ibid.*

**Fermier des taxes**; c'est lui qui imagine les impôts; son talent est de les multiplier; conséquences funestes qui en résultent 644.

**Fertilité des champs**; les villes ne fau- roient être florissantes sans elle 611. Elle dépend souvent moins du sol que des habitans *ibid.*

**Fisc** (le), manière dont, sous le nom d'un visir, il établit la nécessité des impôts sur les propriétaires des terres 647. Ensuite sur les arts *ibid.* Sur la vente & l'achat des objets de première nécessité & de tous les objets du commerce & de l'industrie 648. D'où résulte la guerre & l'exaction sur les frontières 649. La nécessité d'entretenir un nombre très-incommode de soldats *ibid.* Le voyageur étranger ou du pays, le paysan qui porte ses denrées à la ville paient le tribut pour subvenir à ses exactions sur le cabaretier *ibid.* Exactions sur le pourvoyeur payées par le consommateur 650. Méthode d'asseoir le tribut sur les boissons *ibid.* De percevoir les droits d'entrée dans les villes 651. De soumettre tout à son exaction *ibid.* Il a des agens partout 652. Atrocité de ses impositions

sur le tabac & le sel *ibid.* Comment se perçoivent sur le sel 653. Il fait même contribuer les plaideurs 654. Par qui il a été figuré dans les livres saints *ibid.*

**Flandres** (la) ; jusqu'à l'époque où les Provinces-Unies s'en détachèrent , elle avoit été le lien de communication entre le nord & le midi de l'Europe 581. Elle tira ses manufactures de l'Italie & les communiqua à l'Angleterre 616. On y fit des dentelles , on y fabriqua des tentures *ibid.*

**Floride** (la) , province de l'Amérique Septentrionale , son étendue 3. Pourquoi méprisée par les Espagnols 5. Avec quelle barbarie ils y détruisent les Protestans 6. Dominique de Gourgue , Gascon , en tire vengeance *ibid.* détruit les forts & abandonne la Floride 7. Elle comprenoit autrefois tout le nord de l'Amérique depuis le Mexique , & fut découverte par Luc Vélafques 327. Atrocités qui y sont exercées 328. Les François veulent y former un établissement que la cour de Madrid fait détruire en 1565 ; on y découvre le sassafras *ibid.* Les Espagnols y établissent deux petits postes 329. Anecdote singulière du siège de St. Augustin par les Anglois 330. Elle est cédée aux Anglois en 1763 , 331. Conjectures sur les motifs qui y déterminèrent la cour d'Espagne *ibid.* & *suiv.* Les Anglois en firent deux gouvernemens 332. Les terres en furent distribuées aux officiers réformés & aux soldats congédiés *ibid.* Climat des deux gouvernemens. On y a recueilli d'aussi bel indigo que celui de Guatimala 334. La Floride Occidentale est la plus féconde 335. Le mariage avec les familles Indiennes en accéléreroit la prospérité *ibid.* Nature de son gouvernement 367.

**Fondateurs des nations** , comment on en fait la fable 470.

**Force publique** , intérieure & extérieure , est absolument nécessaire au gouvernement ; pourquoi 655. En quoi est avantageuse aux citoyens *ibid.* Pourquoi il est juste qu'elle ait des contributions *ibid.* Qui doivent être pro-

portionnées aux avantages qu'elle procure 656. Quel rapport y a-t-il entre les contributions qu'on exige & les avantages que vaut au peuple la force publique 657. Où se trouve la réponse à cette question *ibid.*

**Fort - Guillaume** , citadelle régulière dans la province de Massachusetts , dans la Nouvelle-Angleterre , à peu de distance de Boston 251.

**Fouine** (la) , animal du Canada , ses diverses espèces , particularités de cet animal 52.

**Fox** (George) , Anglois de condition obscure établit la secte des Quakers dans sa patrie. Caractère de ce sectaire : Conduite qu'il tint pour former des prosélytes 269.

**France** (la) , son ambition tournée vers l'Italie 2. Comment se gouvernoient ses provinces 3. Ses troubles font négliger les établissemens de la Floride 5. Avait élevé nombre de forts dans l'Amérique-Septentrionale 66. Sa déclinaison malgré le succès éclatant des armes de Louis XIV 71. Combien déchue à la mort de ce prince 72. Pouvoit retirer de grands avantages de la Louisiane , comment 107 & *suiv.* Commença la guerre en 1778 contre l'Angleterre avec des avantages inappréciables , comment 440. L'effraye de ses succès à Ouessant lui fait perdre de vue ses intérêts les plus chers 441. Elle laisse rentrer tous les vaisseaux & flottes marchandes d'Angleterre dans leurs ports , & laisse enlever la plus grande partie des siens ; causes de ces revers *ibid.* Ses rades se remplissent de gémissemens ; pourquoi 444. Nombre de ses vaisseaux au commencement de la guerre 449. Elle est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué 452. Lui convient-il , vu les avantages qu'elle tire de ses possessions dans le Nouveau-Monde , de hâter l'événement qui doit en décider le déchirement d'avec l'Ancien 453. Conséquences qui en résulteront & parti préférable à prendre 454. Après l'établissement du droit féodal elle ne fut plus qu'un assemblage de petites souverainetés ;



quelle en fut la conséquence 511. Une lutte du pouvoir entre le roi & la noblesse, dura jusqu'au milieu du quinzième siècle 512. Raisons qui déterminèrent la nation à désirer que le souverain devint plus puissant *ibid.* Qu'offroit l'histoire de France avant Louis XI ? *ibid.* Moyens employés par les princes pour y augmenter l'autorité royale 513. La puissance temporelle y a été regardée comme subordonnée à la puissance spirituelle 532. Changemens dans le quatorzième siècle à cet égard & dans les sciences *ibid.* Depuis la paix d'Utrecht elle a toujours conservé sa supériorité en Europe 547. Le caractère frivole de ses habitans lui a valu des trésors 584. On y commença en 1750 l'Encyclopédie & l'Histoire Naturelle de Buffon 606. Le laboureur n'y jouit pas encore du bonheur d'être taxé en proportion de ses facultés 607. Persécution ; qu'il y éprouve *ibid.* Heureusement pour elle tous les agens de son gouvernement ne pensent pas si atrocement à l'égard des laboureurs que quelques-uns 608. Elle a emprunté son industrie de toutes les nations & en a surpassé plusieurs dans les arts 616. Est une des premières puissances qui ait imaginé l'établissement du crédit public, par quel moyen 661. Son crédit auprès des prêteurs est fondé sur la plus grande certitude qu'elle est à l'abri de l'invasion 662. A qui doit-elle le transport dans le royaume de quelques germes de bonne littérature ? 673. Progrès qu'elle fit dans les Arts & les Belles-Lettres au dix-septième siècle 674. On y vit, sous Louis XIV, le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme *ibid.* Combien il auroit fait de plus grands progrès sous la seule influence des loix *ibid.* Les avantages de son climat, de son sol, de sa population, de son commerce, de son industrie, de ses troupeaux la rendent comparable à l'ancienne Grèce 675. A érigé une académie où les sçavans vont puiser & verser leurs lumières 685.

*Francklin*, docteur Américain, remarque qu'il fit en 1756 sur le calme qui

régnait autour de deux vaisseaux & les vagues qui en battoient d'autres, qu'il reconnut provenir de quelques gouttes d'huile 208. Forma en 1732 la superbe Bibliothèque de Philadelphie 285. Et y établit en 1749 un collège, où l'on enseigne toutes les sciences excepté la théologie 286. A dissipé les préjugés de l'Europe sur les habitans des colonies Angloises 353. Réflexions de ce philosophe sur la population des colonies Angloises de l'Amérique - Septentrionale 361 & *suiv.* Il est avec Hancock & les deux Adams le plus grand acteur de la prononciation de l'indépendance des colonies Angloises 417. Inscription mise au bas de son buste *ibid.*

*François* (les), tombés en 1567 dans les fureurs du fanatisme, oublièrent, après que de Gourgue eut abandonné la Floride, tout-à-fait le Nouveau-Monde 7. Contraste extraordinaire dans le caractère de cette nation, qui reentra en elle-même sous Henri IV. *ibid.* Arrivèrent dans l'Amérique-Septentrionale à l'époque de la rupture des Algonquins avec les Iroquois 40. N'avoient en 1627 que trois mauvais établissemens en Canada 42. Perdirent le Canada en 1629, 43. Y avoient mal formé leur établissement & pourquoi 44. Leur nouvelle guerre contre les Iroquois dans laquelle ils essuyent des pertes 47. Entrepôts de leur commerce de pelleterie en Canada 64. Usage qu'ils y avoient établi pour ce commerce 65. Abus qu'on en fit & suites fâcheuses qui en résultèrent *ibid.* Accueil qu'ils reçurent dans le pays des Natchez 98. Un grand nombre est massacré par ce peuple qu'ils avoient tyrannisé 100. Sont entièrement défaits en 1736 par les Chicachas 101. Les premiers arrivés près du Mississipi s'établirent chez les Natchez 104. Y cultivèrent le tabac *ibid.* Elevèrent en arrivant dans la Louisiane des palissades sur les terres des Natchitoches, à quel dessein *ibid.* Ont eu mal-à-propos la cupidité de courir les bois pour acheter les pelleteries des sauvages au

lieu d'établir des cultures de grains 106. Origine de leur guerre avec les Anglois dans le Canada 143. Ont été les seuls qui aient osé tenter de profiter des invitations des Etats-Unis à commercer dans leurs ports, raisons du mauvais succès qu'ils eurent 437. Epoque qui changea leur caractère 512. Origine du joug sous lequel ils gémissent aujourd'hui 555. Pourquoi eurent-ils de la peine à recevoir la nouvelle discipline militaire? 558. Par une suite de leur caractère ils se font montrés le peuple le plus propre à former les sièges 560. Pourquoi se font flattés longtems d'avoir beaucoup à donner aux autres nations & peu à leur demander 583. La frivolité même de leur caractère a valu des trésors à l'état 584. Ont commencé en 1750 à écrire sur des matières d'intérêt 606. Conjectures sur les progrès qu'auroit fait chez eux le patriotisme sous la seule influence des loix, fondées sur le climat de leur patrie & sur tant d'autres avantages qui la rendent comparable à la Grèce 674 & *suiv.*

*François I*, roi de France, envoyé en 1523 Verazzani à la découverte de l'Amérique-Septentrionale 8. Réponse qu'il fit aux plaintes des Espagnols & des Portugais *ibid.* Son ambition, ses talens & sa rivalité avec Charles-Quint donnèrent naissance au système de la politique moderne 543. Son caractère voluptueux le fit céder à son adversaire *ibid.* Il n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *père des lettres*, s'il n'étoit pas allé disputer le Milanais à Charles-Quint 673. La France doit à ses guerres en Italie le transport de quelques germes de bonne littérature *ibid.*

*Frontenac*, gouverneur du Canada, entre dans le projet de Lafale pour aller reconnoître le Mississipi 84.

## G

**GALANTERIE**, ses liaisons conformement la dépravation des mœurs 699.

c'est elle qui étend la prostitution *ibid.* Résultat & effets de la galanterie 700.

*Galilée*, fameux philosophe & astronome de Florence, osa deviner la figure de la terre 682. Il confirma par l'invention du télescope le vrai système d'astronomie 683. D'où avoit-il conclu la nécessité de l'existence des antipodes? 684

*Galissonnière* (la), amiral François, nommé en 1747 gouverneur du Canada, s'oppose au dessein des Anglois d'étendre leurs établissemens jusqu'à la rive Méridionale du fleuve St. Laurent 143.

*Gassendi*, philosophe Italien, remua les élémens de la philosophie ancienne, ou les atômes d'Epicure 683.

*Gates*, général des Etats-Unis, fait le général Burgoyne prisonnier, avec un corps de six mille hommes, à Saratoga le 13 Octobre 1777, 426.

*Genève*, République indépendante, seroit perdue si les artistes qu'elle renferme se répandoient dans un vaste territoire 622. Un édit de Versailles peut du soir au matin acquitter la France avec elle 662.

*Genre Humain*, est ce qu'on veut qu'il soit, suivant la manière dont on le gouverne 540. La philosophie travaille à le délivrer des erreurs & des vices qui font ses calamités 686. Qui mériteroit d'être compté parmi ses bienfaiteurs? 703.

*Géorge II*, Roi d'Angleterre, déclare la guerre en 1758 à la France à l'occasion des démêlés entre les Anglois & les François dans l'Amérique Septentrionale 144.

*Géorge III*, Roi d'Angleterre, composa son conseil de membres isolés, pourquoi 427. Inconvéniens qui en résultent pour la guerre d'Amérique 428. Ses conseils nuisirent beaucoup au succès de la guerre d'Amérique, par l'influence qu'ils voulurent y avoir malgré l'éloignement 431. Son peu de discernement sur les affaires d'Amérique 438.

*Géorge*, Fort du Canada, aux Anglois, sur le lac St. Sacrement, at-

taqué en 1756 les François 149. Est réduit à capituler 150.

**Georges - Town**, Ville de la Caroline Méridionale, à l'embouchure de la rivière de Black, pourra devenir plus considérable 319.

**Géorgie** (la), Province de l'Amérique Septentrionale, sa forme, sa situation, 320. Pourquoi fut appelée Géorgie 321. Oglethorpe y forme en 1733 le premier établissement *ibid.* des Salzbourgeois Protestans & des Suisses vont s'y joindre 322. des Colons portés au commerce y fondent la Ville d'Augusta. On apprend cependant à Londres avec étonnement en 1741 que la plupart des Colons ont quitté cette Province *ibid.* Ce désastre provenoit de ce que la propriété en avoit été abandonnée à des particuliers; abus qui en furent la suite 323 *suiv.* Une des plus fortes causes fut la défense d'y porter des liqueurs spiritueuses 324. L'usage des Esclaves y étoit interdit 325. Le Ministre l'ôte des mains des Propriétaires & lui rend le gouvernement commun aux autres colonies 327. Avantages immenses qui en résultent *ibid.* Son gouvernement est nommé royal; pourquoi 366. Les pluies y forment des marais propres à la culture du riz, & l'on y recueille de l'Indigo de qualité inférieure 457.

**Gin-Seng**, plante dont la racine est extrêmement estimée à la Chine, fut trouvée en 1718 par le Jésuite Lafitau dans les Forêts du Canada 138. Faute qui fit perdre les avantages de cette découverte *ibid.*

**Gollette** (la), Fort de l'Amérique Septentrionale, au Nord de la nouvelle-York, est laîlé, avec l'immense territoire entre lui & le Lac Nissiping, sans gouvernement en 1764 par le Ministère Anglois 196.

**Golfe de Mexique**, la jalousie des Espagnols s'oppose à tout établissement d'autre nation dans son étendue 8.

**Gosnold**, Navigateur Anglois, entreprend en 1602 de reconnoître l'Amérique Septentrionale sans toucher

aux Canaries & aux Isles Caraïbes, succès de cette entreprise 162.

**Gouvernement** (le), doit sa naissance à la nécessité de prévenir les injures entre les hommes qui se joignoient en société 391. Il est né des vices des hommes *ibid.* Il n'est que trop souvent mauvais 392. Celui qui reçoit sa sanction des ayeux peut-il être obligatoire à leurs descendans? 393. Réponse à cette question *ibid.* & 394. Il n'en est point sans la confiance entre celui qui commande & celui qui obéit 413. Il est inséparable de l'état social 469. Exposition de la manière dont il dérive de la nécessité de s'affocier 471. Mais par un contraste étonnant le Gouvernement, au lieu d'être la sûreté de la société, est devenu celle de son dominateur *ibid.* Le premier fut patriarchal; quels étoient ses fondemens 472. Les révolutions y succèdent par-tout avec rapidité 473. Extravagance de ceux qui prétendent que le plus heureux est celui d'un despote juste, ferme, éclairé 481. Comment celui d'un pays pauvre & belliqueux passe rapidement de l'état de monarchie tempérée à celui du despotisme illimité 487. Le Gouvernement féodal domine en Pologne dans toute la force de son institution primitive 490. Ecueils du Gouvernement placé entre la Monarchie & la Démocratie 499. Celui où le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif sont séparés porte le germe de la division 504. Quand il est arbitraire il n'y a plus d'Etat, c'est la terre d'un seul homme 514. Toutes les formes en sont comprises dans les différentes expositions de l'Auteur 536. Il ne faut pas croire que le caractère des hommes qui gouvernent fasse la seule différence des Gouvernemens *ibid.* L'Intérêt unique & indivisible du Gouvernement c'est l'intérêt de la nation 538. Manières dont l'autorité parvient à le diviser *ibid.* & *suiv.* Comment on découvre qu'il est vicieux de sa nature 540. Il peut se diviser en législation & en politique 541. Pourquoi doit-il sa protection aux Campagnes plutôt



qu'aux Villes ? 611. Des contrées fertiles produisent quelquefois moins que de fort inférieures , parce qu'il y étouffe la nature de mille manières , *ibid.* Son intérêt est de favoriser les Cultivateurs 612. Il n'y a que ses soins paternels qui puissent dédommager le Cultivateur des peines de la nature 613. Il ne peut donc sans se couper les veines refaire ses premières attentions à l'agriculture *ibid.* Après la nature , c'est lui qui doit faire prospérer les manufactures 622. Le despotisme & l'Aristocratie sont deux genres de Gouvernement qui ne favorisent pas la multiplication de l'espèce humaine 627. De quel genre qu'il soit , il ne doit jamais outrer la mesure des impositions , inconvéniens qui en résultent 643. Désordres qu'il causera dans le commerce & l'industrie si le Prince seul a le droit des tributs 646. Il doit indubitablement avoir une force publique intérieure & extérieure 655. C'est la mauvaise constitution qui fait tomber la vertu dans l'avidité 700. Les hommes sont ce qu'il les fait être 701. Quand il y en aura de bons en Europe il y aura de bonnes mœurs *ibid.* Quelle complication sa machine a reçu par les Etablissmens dans les deux Indes 704.

**Gouvernement Ecclesiastique** , comparaison entre St. Pierre & le Pape 523. Abrégé de l'histoire de Jésus-Christ 524. Quels furent ses préceptes & sa conduite. Le Sacerdoce au lieu de s'y conformer établit une hiérarchie puissante qui devient enfin une véritable Démocratie 525. Les Chrétiens commencent à se diviser sous Aurelien 526. Rapidité des progrès de l'Autorité Ecclesiastique depuis la fin du troisième siècle *ibid.* Rome devient la Capitale des Chefs du Christianisme 527. La primauté du Siège Pontifical ne fut fondée que sur un jeu de mots *ibid.* Il panche vers la Monarchie Universelle 528. Calamités de l'Eglise d'Orient *ibid.* Les Evêques de celle d'Occident deviennent chasseurs & guerriers. Désordres étonnans dans le Gouvernement Ecclesiastique

Romain 529. Autres désordres occasionnés par les Croisades *ibid.* Corruption de la Milice Papale & des Moines 530. Atrocités de l'inquisition 531. Il passa en France de la tyrannie anarchique à une sorte d'Aristocratie tempérée 533.

**Gouvernement Féodal** , ses traces 2. Il domine en Pologne dans toute la force de son institution primitive 490. D'où se forma-t-il , & quel est son caractère ? 493. Sa décadence par le dérangement de fortune des Seigneurs 530. Quel étoit l'un de ses vices dans les 13<sup>e.</sup> & 14<sup>e.</sup> Siècles 556. Il fit désirer & croire la fin du Monde prochaine aux nations foulées par sa tyrannie 632. Il n'y eut point d'impôts où il avoit lieu , pourquoi 637. A quoi servit la morale de l'Evangile sous son règne 695.

**Gouvernement Germanique** , sa constitution : les princes allemands ne peuvent pas y être tyrans aussi impunément que dans les Etats monarchiques 493. Son tribunal se nomme Banc de l'Empire 494. Tout Prince de l'Empire peut y être cité ; sous quelle évocation *ibid.*

**Gouvernement Militaire** (le) , tend au despotisme , mais le Soldat dispose tôt ou tard de l'autorité souveraine ; pourquoi 478. La plupart des Gouvernemens sont déjà ou deviennent militaires 563. Quand ses progrès ont amené le despotisme il n'y a plus de nation 566.

**Gouvernement Républicain** , en quoi il diffère des autres 551. Le contraste de ses maximes politiques avec celles des despotes , leur a rendu la constitution odieuse , pourquoi 552.

**Gouvernement Théocratique** , fut établi par Moïse chez les Hébreux , par quel moyens 474.

**Gouvernemens Absolus** , c'est chez eux que l'usage tyrannique des fermes pour les impôts s'est concentré 644. Quelle a été l'unique base de presqu'universelle de l'Europe depuis l'invasion des barbares du Nord 695.

**Gouvernemens Anciens** , ne connoissoient pas l'usage du crédit public 661.

On y formoit pendant la paix un threfor qui s'ouvroit au tems des troubles 645. 661.

**Grand Banc**, espace confidérable de Mer fur un banc de fable le long des côtes de Terre - Neuve & grande contrée du continent de l'Amérique Septentrionale fur lequel fe fait la pêche de la morue 8. Description particulière du Grand-banc; tems où s'y fait la pêche de la morue & manière dont elle fe fait 207.

**Grand Seigneur** (le), ou Empereur des Turcs, entre pour très-peu dans le fiftème général de l'Europe, pourquoi 479.

**Grande - Bretagne**, étoit peu connue avant les Romains, révolutions qui fuivirent leur retraite 496. La royauté y eft la première singularité heureufe de fa constitution aétuelle; comment 499. Elle y eft héréditaire *ibid.* Revenus & autorité attribués à fon monarque 500. Le roi ne peut y exiger aucun impôt 501.

**Grèce**, fes états furent fondés par des brigands. Elle fut le théâtre de tous les genres de gouvernement & des aëtes les plus fublimes du patriotifme 474. Caractère de fes habitans 475. Elle a été, ainfi que l'Italie, le feul pays plus peuplé anciennement que tous ceux de l'Europe aujourd'hui 627. Les beaux Arts y furent les enfans du fol même, comment 667. Etat aétuel de cette contrée 671. Epoque à laquelle les beaux arts la quitterent pour fe réfugier en Italie 672.

**Grecs** (les), ont été le feul peuple original qu'on ait vu & qu'on verra peut être fur la terre 475. Ils inftituèrent l'art militaire & vainquirent toutes les forces de l'Afie 555. Ils fuccéderent aux Phéniciens dans les connoiffances & l'exploitation du commerce 579. Comment trouverent les beaux arts fur le fol même de leur patrie 667. Ils eurent des Dieux méchans, pourquoi 688.

**Grégoire IX.** Pape, exemple de fon  
*Tome IV.*

audace dans une lettre à St. Louis 529.

**Groenland** (le), Pays du Nord, de la dépendance du Danemarck, eft une des fources les plus abondantes de la pêche des Baleines 140.

**Guerre**, elle doit fon origine à la fociabilité, & caufe plus de destruction en quelques heures à l'efpèce humaine, qu'il ne peut en réfultier de 20 fiècles d'infociabilité 470. Elle commença entre des frères qui ne fe connoiffoient plus, & que des intérêts diverferent 472. Après avoir fomis aux Romains les grands peuples de l'Europe, elle fit redevenir barbares ces Romains fi nombreux 475. Elle ne décide pas feule de la prépondérance des nations 547. Ses funeftes effets 552. L'Auteur efpère que l'art de la faire tombera un jour dans l'oubli 553. Elle a été de tous les tems & de tous les païs 555. Elle s'étendit de plus en plus depuis l'augmentation de l'infanterie 558. Elle ne fe faifoit auparavant qu'entre les peuples limitrophes 559. Elle n'étoit dans les fiècles de barbarie qu'un tems d'orage, c'eft prefqu'aujourd'hui un état naturel 563. Elle eft moins cruelle aujourd'hui qu'anciennement, pourquoi? *ibid.* Celles de commerce font contre nature, pourquoi, 598. Suites affreufes des deux dernières dont le commerce avoit été l'origine *ibid.* L'efprit en avoit paffé des fouverains aux particuliers & avoit changé les vaiffeaux marchands en vaiffeaux corfaires occupés au brigandage 599. Conduite atroce de ces corfaires *ibid.* Calamités ordinaires quand elle fufpend les opérations du commerce 600. Manière dont la faifoient les anciens peuples 626. Elle a toujours & partout exigé plus de dépenfes que la paix: manière dont les anciens peuples y pourvoyoit 645.

**Guerre pour la fucceffion d'Espagne**, 73. Caufes qui en furent l'origine 74.

**Guillaume**, le Conquérant, affervit l'Angleterre, Royaume au midi de la plus grande des Illes Britanniques; gouvernement qu'il y établit 496.

A a a a a

## H

**H**ABITANS des Colonies Angloises , idée de leur naturel 354.

**Habitans des Provinces des Etats Unis** , de l'Amérique Septentrionale , inclinoient à un accommodement avec l'Angleterre , pourquoi 437.

**Haine** ( la ) ne pardonne pas. 413.

**Hallifax** , au Sud - Est de l'Acadie , dans l'Amérique Septentrionale , établissement que font les Anglois dans un lieu nommé par les naturels du Pays Chibouctou 226. But de cet établissement & obstacles qu'il rencontra 227. Est aujourd'hui entouré de bonnes fortifications 229.

**Hampshire** , l'une des quatre Provinces qui forment la Nouvelle Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. Nombre de ses Habitans 247.

**Hazard** , son empire est bien étendu , exposition des hazards qui pouvoient décider la victoire dans la guerre des Anglois contre l'Espagne , la France & les Etats-Unis 450.

**Henri IV.** , Roi de France , arrache ses sujets aux horreurs du fanatisme 7.

**Henri VIII.** Roi d'Angleterre , Prince capricieux & violent , affranchit la grande Bretagne de l'asservissement où l'avoit plongée Rome moderne 166. Il envoya deux Vaisseaux en 1527 pour reconnoître l'Isle de Terre-Neuve 203. Avant son Schisme l'Angleterre étoit soumise au Pape même pour le temporel 531. Il fut obligé , quand il voulut équiper une flotte , de louer des Vaisseaux à Hambourg , à Lubeck , & à Dantzik , 572.

**Henri Hudson** , Navigateur Anglois , découvre en 1607 le pays des Esquimaux , en cherchant par le Nord un passage à la Mer du Sud , & donne son nom à la baie célèbre qu'il y rencontra 187. Il y fut abandonné sans provisions en 1611 avec sept Matelots par les Scélérats qui conduisoient son Vaisseau au troisième voyage qu'il y faisoit *ibid.* Il découvrit la Nouvelle-York au commencement du dix-sep-

tième siècle , étant au service de la Hollande 253.

**Henri Vane** , Habitant de la Nouvelle-Angleterre , y élève des troubles 237.

**Hérédité** ( l' ) des siefs s'établit partout sous les descendans de Charlemagne , & le droit féodal regna dans toute sa force 511.

**Hermine** ( l' ) du Canada , sa description , son naturel 53.

**Hessois** , Peuple d'Allemagne , dont le Prince a vendu lâchement douze mille hommes au Gouvernement Anglois. Un parti Américain en défait totalement un corps de 1500 placé à Trenton 424. Raïsons pour lesquelles ils devoient avoir moins d'ardeur en Amérique que les Anglois pour se battre contre les Américains 430.

**Hierarchie Ecclesiastique** ; elle s'étendit d'un degré par la création des Cardinaux 530.

**Hobbes** , Philosophe à qui la Nature avoit accordé une force de tête peu commune , attaqua les préjugés scientifiques avec vigueur 684.

**Hollande** , l'une des Provinces - Unies , quels Princes virent échouer toute leur fureur dans ses Marais 559. Circonstances qui lui procurent un peuple immense de réfugiés 569. Elle apprit aux Espagnols & aux Portugais que l'industrie étoit supérieure à la possession de l'or 581. Elle fut bientôt un magasin immense *ibid.* Tout favorisa la naissance & les progrès de son commerce ; elle fut tourner tous les événemens à son profit , mais son industrie ouvrit enfin les yeux à d'autres Puissances 582. Est une des premières Puissances qui ont imaginé l'usage du crédit public , comment 661. Son crédit chez les prêteurs est principalement fondé sur la certitude qu'elle est à l'abri de toute invasion 662. Ses craintes sur ce que lui doit l'Angleterre *ibid.*

**Hollandois** , établirent en 1610 dans le voisinage des Iroquois une colonie qu'ils appelèrent la Nouvelle Belge 41. Dont ils furent chassés en 1664 par les Anglois 46. Avoient peu de liaison avec l'Angleterre au commencement du dix - septième siècle , elles



furent cimentées par l'ambition de Louis XIV. 253. Leur Nation se distingue par l'esprit d'ordre & d'économie 260. Raison du peu d'attachement qu'ils doivent avoir pour leur Patrie 509. Ils quitteroient infailliblement leur pays si leur liberté étoit en danger 510. Observations qu'ils doivent peser mûrement 511. Ils imaginèrent les premiers l'art de fortifier les places 559. La chute de la Marine Espagnole fait passer dans leurs mains le sceptre de la mer 569. Ils se forment une marine aux dépens des Espagnols & des Portugais, & s'assurent des établissemens par-tout où ils portent les armes 570. Ils soutiennent une guerre avec les Anglois pour conserver l'empire de la mer *ibid.* Sans terres & sans mines, ils devinrent bientôt riches par les ressorts de leur industrie 581. L'Angleterre fut la première à s'apercevoir qu'elle n'avoit pas besoin de leur entremise pour négocier 582.

*Homère*, Poète Grec, donne le ton à la poésie épique 668. Son génie a rendu les caractères de la langue Grecque ineffaçables 678.

*Homme* (l'), comparé dans les situations de sauvages, demi sauvages & civilisé 176. Il faut chercher ses moyens de bonheur dans sa nature, 177. Etat de l'homme sauvage *ibid.* Etat de l'homme civilisé 178. Est l'Auteur des gouvernemens & de la tyrannie *ibid.* Le sauvage court au midi quand la disette est dans le Nord 179. Triste situation de l'homme civilisé dans l'état de colon serf de la glèbe *ibid.* Dans celui d'ouvrier & d'artisan *ibid.* exemple de la préférence que mérite l'état de sauvage sur la sociabilité, par celui d'un Ecois abandonné dans une île 181. Véritable état de bonheur pour l'homme *ibid.* Moyen de décider de quel côté est le bonheur *ibid.* Il y a une inégalité originelle entre les hommes 392. En Angleterre il est Citoyen avant que d'être soldat 430. Il auroit tourné bien tard les regards de la reconnaissance vers les Dieux s'il

avoit joui sans interruption d'une félicité pure 462. Raisons qui prouvent invinciblement qu'il tend par sa nature à la sociabilité, 470. 471. Epoque où l'homme opprimé relève sa tête & se montre dans sa dignité 473. Différence étonnante que fait l'opinion d'un homme à un autre homme 480. état de dégradation où le plonge le despotisme 481. sans être même pressé par la faim, il cherche toujours à dévorer l'homme 599. Epoque où il devient femme & où la femme devient enfant 633. Rolle que lui fait jouer l'amour des richesses 634. Epoque où il donna de l'esprit à la matière & de la matière à l'esprit 674. C'est par les arts qu'il jouit de son existence & qu'il se survit à lui-même 678. Comment est dégradé par ses détracteurs 687. Il naît avec le germe de la vertu quoiqu'il ne soit pas vertueux, *ibid.* Quel est l'homme vertueux 690. L'Auteur ne connoit point les obligations de celui qui est isolé 691. Quelles sont celles du sociétaire *ibid.* Inconvéniens qui résultent de ce qu'un seul s'occupe de ses intérêts sans s'embarrasser de l'intérêt public 692. Il tient par sa nature à la morale 694. Quel obstacle l'empêche d'être vertueux *ibid.*

*Hommes* (les) sont presque tous-honnêtes excepté dans ce qui concerne leur profession: sur quoi ils s'en excusent 588. Différence qu'il y a à cet égard entre ceux qui exercent des professions & ceux qui font le commerce 589. Singularité de la lenteur qu'ils ont mise à revenir au premier des arts, le labourage 610. Un Etat bien cultivé les produit par les fruits de la terre, & produit à son tour les fruits par leur travail 611. Pourquoi le nombre en devoit être très-borné anciennement en Europe 625. Pourquoi faut-il les porter aujourd'hui au commerce? 635. Les premiers qui se réunirent ne sentirent pas d'abord l'ensemble des devoirs de la société 692. Quel est l'état dans lequel ils seroient peut-être moins éloignés du bien 694. Ils font ce que le gouvernement les fait être 701.

*Hommes publics*, à quoi ils mesurent leur faste, leur ton & leur air 550.

*Hospitalités*, sans déclaration de guerre, reflexions sur cette perfidie 254. Celles de nos jours, heureusement, ne ressemblent pas à celles des tems anciens; quelle est la différence 563. Il n'y a que la faim qui puisse les excuser 497.

*Howe*, général des troupes royales Angloises, remplace le général Gage 423. Clinton lui succède 425.

*Huile* (l'), suivant diverses expériences, & d'après celle qu'en fit le docteur Francklin en 1756, apaise les vagues autour d'un vaisseau, au moyen de quelques gouttes 208. Divers pêcheurs lui ont connu cette propriété & de rendre à la mer sa transparence 209. Pline & Aristote ne l'ignoraient pas 210.

*Huron*, lac de l'Amérique-Septentrionale, autour duquel habitoit la nation du même nom 40.

*Huronne* (la), langue-mère du Canada, son caractère 14.

*Hurons*, peuple de l'Amérique-Septentrionale, habitans autour du lac qui porte leur nom 40. C'est chez eux un acte de vertu de tuer son père quand il est vieux 693.

## I

*IBERVILLE*, (d'), gentilhomme Canadien, découvre en 1699 le Mississipi & construit un fort à son embouchure 86. Etablit sa Colonie dans un mauvais canton nommé Biloxi *ibid.* Meurt en 1706 devant la Havane 87.

*Iberville*, rivière de la Louisiane dans l'Amérique-Septentrionale 98. Etoit appelé auparavant le Manchac 102.

*Illinois*, peuple nombreux de l'Amérique-Septentrionale 84. Auroient été détruits par les Iroquois si les François n'avoient pas été leurs défenseurs 105.

*Immortalité*, chimère toujours précieuse aux hommes 3.

*Immortalité de l'ame des hommes*, ce qui en fit naître l'opinion chez eux; ses effets 462 & *suiv.* On s'en est moins occupé depuis que la communication entre les deux hémisphères s'est

établie 469. Illusion de l'homme dans son idée qu'il peut faire des chefs-d'œuvres immortels 677.

*Impôts*, sont le seul moyen de pourvoir aux besoins soit habituels soit extraordinaires des Etats 501. Le despote se sert de soldats pour en lever, & se sert ensuite des impôts pour lever des soldats 566. Le laboureur François est écrasé par des impôts arbitraires 607. Leur définition & où ils peuvent avoir lieu 636. En quoi ils ont consisté en certains pays dans de certains tems *ibid.* L'honneur en tint lieu dans les beaux jours de la Grèce 637. Il n'y en eut ni chez les Romains ni sous le gouvernement féodal *ibid.* Ils devinrent une des plus grandes usurpations des souverains de l'Europe dans le Nouveau-Monde *ibid.* Indignité de celui qui se perçoit sous le nom de Capitation 638. Il est la preuve du despotisme *ibid.* Quand il porte sur les denrées de premier besoin c'est le comble de la cruauté *ibid.* Conséquence qui en résulte 639. Inconvénient de celui qui porte sur des denrées moins nécessaires. *ibid.* Exposition de l'étendue que leur a donné l'avidité des souverains *ibid.* La taxe sur la terre est le seul impôt qui puisse concilier l'intérêt public avec les droits des citoyens. 640. Difficulté qu'il y auroit à l'établir en ce moment *ibid.* Manière dont il devra s'exercer 641. Avantages qui en résulteront *ibid.* La manière de l'asseoir en fait la plus grande difficulté; systèmes sur cet objet *ibid.* & *suiv.* Le gouvernement, de quel genre qu'il soit, ne doit jamais en outrer la mesure 643. Mis en fermes deviennent l'objet de l'imagination du fermier, qui ne pense qu'à les multiplier; atrocités qui en résultent 644. Il ne suffit pas qu'il soit reparti avec justice, il faut, sur-tout, qu'il soit proportionné aux besoins du gouvernement 645. Par qui doivent être réglés pour en éviter l'excès *ibid.* Démonstrations qu'ils ont toujours dépendu de la propriété *ibid.* Les emprunts publics forcent à les augmenter pour le payement des in-

térêts 665. Quelle en est la conséquence *ibid.*

*Imprimerie*, ses progrès, son utilité, comment elle verse les sciences dans toutes les classes de la société humaine 686.

*Incontinence des femmes*, est le vice qui naît du plus grand nombre des vices, & qui en produit le plus grand nombre 697. en quoi précisément il consiste *ibid.* Quelle en est l'influence sur la moralité des femmes, & quelle en est la suite *ibid.*

*Incrédulité* (l'), est devenue trop générale pour que les anciens dogmes puissent reprendre leur ascendant 468.

*Inde* (l'), est une des parties de l'Asie qui, avec tous les trésors de la nature, possèdent les plus brillantes inventions de l'art 615. Qu'est-ce qui y passe pour acte de vertu, & de cruauté 693.

*Indépendance*, sa déclaration pourroit seule effacer chez les Anglo-Américains le titre de sujets rebelles 416. Le Congrès général la prononce le 4 Juillet 1776, 417. On ne prononce jamais aux nations le beau nom d'indépendance sans les remuer 433.

*Indiens des Antilles*, objet d'une ancienne tradition chez eux 3.

*Indigo*, plante originaire de l'Indostan d'un grand usage pour la teinture, est une des principales productions de la Caroline Méridionale 317.

*Industrie* (l'), étrangère, loin de rétrécir l'intérieure, l'élargit; comment 602. Si elle ne s'exerce pas en premier lieu sur l'Agriculture, elle tombe au pouvoir des nations étrangères, pourquoi 611. Son flambeau éclaire à la fois un vaste horizon 618. Elle peut enfanter des vices, mais pas ceux de l'oisiveté 619. Elle doit favoriser la liberté nationale qui, à son tour, doit aussi la favoriser 622. Sa liberté & celle du commerce produiront des manufactures & la population 623. A quoi elle était réduite anciennement en Europe 624. Depuis que les principes de l'industrie sont mieux développés, on ne s'effraie plus pour les guerres futu-

res 645. Elle sera étouffée par le gouvernement si le Prince a seul le droit des tributs 646. Comment elle souffre de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses 665. Elle a pénétré, ainsi que l'invention & les jouissances du Nouveau-Monde, jusqu'au cercle polaire 678. Le commerce des lumières par l'imprimerie lui est devenu nécessaire 687.

*Infanterie*, les Grecs & les Romains lui avoient dû leur supériorité, pour-quoi 555. L'invention de la poudre acheva de lui donner l'avantage sur la cavalerie 557. Epoque où l'importance d'en faire usage se fait sentir 558. Son augmentation fait cesser l'usage de la milice royale *ibid.*

*Injustice* (l') ne fut jamais la base d'une société; qu'elles en seroient les conséquences 264. Une telle société ne se voit dans aucune Annale du Monde 265. Combien est criante celle des Princes Européens d'empêcher l'émigration des malheureux de leurs états 357.

*Innocent III*; sous ce Pape, il n'y avoit plus au Monde qu'un seul tribunal qui étoit à Rome 530.

*Innovations*, dans les Etats, doivent être insensibles 537.

*Inoculation de la petite vérole*, produit en 1721 à Massachusset, dans la Nouvelle Angleterre, une scène d'horreurs qu'occasionna le fanatisme 239 & *suiv.*

*Inquisiteurs d'Etat*, à Venise, importance de cet emploi 518. Sont une espèce de Tribuns protecteurs du peuple 519. Pourquoi ne sont pas fort redoutables *ibid.*

*Inquisition* (l'), empêche l'introduction du Protestantisme en Espagne 5. Est un tribunal insultant à l'esprit de Jésus-Christ & détestable 531. Fut introduite en Espagne sous le règne de Philippe III. 544.

*Intérêt* (l') général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'état 533. Le peuple, ou l'autorité dépositaire de la sienne, ont seuls droit de juger si les institutions y sont conformes *ibid.*



*Intérêts*, ceux qui suivent les emprunts publics, obligent à l'augmentation des impôts pour y subvenir 665. Conséquence qui en résulte *ibid.*

*Intolérance religieuse* (l'), est une conséquence de la superstition, effets qui en résultent 308. C'est elle qui a peuplé l'Amérique-Septentrionale 352. C'est une des causes de la dépopulation de certains Etats, comment 633.

*Intrigue* (l'), a toujours assiégé les rois depuis qu'ils ont appelé les grands à la cour 513.

*Invincible Armada*, nom qu'avoit pris une flotte considérable qu'avoit fait construire Philippe II. roi d'Espagne 568. Triste sort de cette flotte 569.

*Iroquois*, peuple de l'Amérique Septentrionale, principe de leur système de religion 26. étoient cultivateurs & vivoient autrefois en confédération avec les Algonquins 39. Origine de la guerre entre eux *ibid.* Etendue du pays qu'habitoient les Iroquois 40. Effrayés de la mort de leurs chefs tués à coups d'Arquebuse par Champlain, leur armée prend la fuite 41. S'étant retranchés ils sont vaincus une seconde fois à cause des François armés de fusils qui s'étoient joints à leurs ennemis *ibid.* Mais ayant été fournis d'armes à feu par les Hollandois de la Nouvelle Belge, ils continuèrent la guerre, se détruisirent en grande partie & anéantirent les plus foibles nations leurs ennemies *ibid.* Ayant découvert le vice de constitution des Etablissements François du Canada, il les attaquent & les forcent de se renfermer dans des palissades garnies de canon 44. firent un accommodement en 1688 avec les François 45. Se lient avec les Anglois de la Nouvelle - Yorck pour se venger de quelques mauvais procédés des François 46. Leurs Chefs sont saisis par trahison de Denonville Gouverneur du Canada 47. Leur discours à leur Missionnaire le Jésuite Lambreville *ibid.* Exemple du raffinement de leur politique à l'égard des Ang

lois & des François 49. & de leur bravoure & de leur fermeté dans les supplices 50. La paix de Rîswick ayant pacifié les Anglois & les François dans le Canada, les Iroquois font aussi la paix avec les Hurons 51. Empêchèrent entre les Anglois & les François du Canada la guerre qui s'étoit allumée en Europe à l'élévation du Duc D'Anjou sur le trône d'Espagne 69. De quelle manière 70. Trait de magnanimité de Pontheack leur chef en 1762, 336. C'est un acte de vertu chez eux que de tuer son pere quand il est vieux 693.

*Isidore de Séville*, donna ses décrétales au huitième siècle; quelle en fut la suite? 528.

*Iles de la Madeleine*, à l'embouchure du fleuve St. Laurent dans l'Amérique Septentrionale, deviennent depuis 1772 partie de l'Etat particulier que forme l'Isle St. Jean 201. Idée de leurs habitans *ibid.*

*Ile Royale* (l'), vers l'Amérique Septentrionale, avoit été, jusqu'en 1713 qu'elle fut cédée à la France, nommée Cap-Breton 75. Les pêcheurs François quittent Terre-Neuve en 1714 pour s'y établir 77. N'est pas propre à l'Agriculture, pourquoi *ibid.* Quoique couverte de forêts son bois ne fut point objet de commerce 78. Quelle étoit la traite de ses pelleteries *ibid.* Etoit abondante en charbon de terre *ibid.* 202. Ses colons se vouèrent uniquement à la pêche de la Morue *ibid.* Avantages & commerce que lui valoit cette pêche 79. Misère de ses colons 80. Causes de cette misère *ibid.* Fut attaquée en 1745 par Pepperel négociant de Boston qui s'étoit mis à la tête de six mille hommes 144. La prise de Louisbourg, occasionnée par le désordre de la garnison, est cause de la prise de l'Isle entière par les Anglois 145. rendue aux François par le traité d'Aix la Chapelle, est attaquée de nouveau en 1658 *ibid.* Et prise par les Anglois par la reddition de Louisbourg après un siège mémorable 147. devint depuis 1772 partie de l'Etat

particulier que forma dès - lors l'Isle St. Jean 201.

*Italie* (l') avec les dons du génie a perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté 514. Elle tira ses métiers & ses manufactures de la Flandre 616. Elle a été le berceau du Monachisme & de l'intolérance 617. Elle fut anciennement, ainsi que la Grèce, le seul pays de l'Europe plus peuplé qu'aujourd'hui 627. Etat dans lequel s'y trouvoient les lettres & les beaux Arts lors de l'irruption des barbares du Nord dans l'Europe 670. Epoque où les beaux arts s'y réfugièrent avec les belles lettres en fuyant la Grèce 672. Elle eut seule plus de villes superbes & d'édifices magnifiques que tout le reste de l'Europe ensemble 673. Elle auroit porté les arts bien plus loin si elle eut possédé les trésors du Mexique 674. La mythologie des Romains rendit à sa littérature les grâces de l'antiquité 675. Poètes qui s'y sont immortalisés *ibid.* Elle fonda la première académie de Philosophie. 685.

*Italiens* (les), furent les premiers à quitter le jargon pour se former une langue qui leur fut propre. Agrémens de la langue italienne 676.

## J

*JACQUES CARTIER*, habile marin de St. Malo, entreprend en 1534 la découverte de l'Amérique-Septentrionale & entre dans le fleuve St. Laurent, y négocie avec les Sauvages & retourne en France 8.

*Jalousies nationales*, horreur dans lesquelles elles entraînent 227, 228.

*James-Town*, ville de la Virginie dans l'Amérique-Septentrionale, fut le premier établissement des Anglois dans cette province 297. Mais elle tomba en ruine 306.

*Jacques I*, roi d'Angleterre, élevé par les Presbytériens, trappé de la majesté & du faste du culte catholique & de la juridiction épiscopale, tenta inutilement de l'introduire en Ecosse & chez les Anglois 167. Caractère de ce prince 289 & *suiv.* Ses prétentions

déclarées au despotisme font souvenir les Anglois de leurs droits 498. Effets qui en résultèrent *ibid.*

*Jacques II*, roi d'Angleterre, redonne à la marine Angloise plus d'éclat qu'elle n'en avoit perdu sous Charles II son frère 573.

*Jargons*, après l'invasion des Barbares du Nord dans l'Europe, il y en eut autant de différens qu'il y eut de gouvernemens 675. La renaissance des lettres les améliora, mais avec lenteur *ibid.*

*Joliet*, François, habitant de Quebec, envoyé en 1673 avec le jésuite Marquette à la découverte du Mississipi 83.

*Judaïsme*, une de ses grandes bases fut la théocratie ou le despotisme sacré, c'est de lui que naquit le Christianisme 463. C'est la seule religion qui ne soit pas tolérée en Russie, pourquoi 484.

*Juifs*, eurent d'abord un gouvernement théocratique, suivi d'un gouvernement monarchique très-tyrannique, quoiqu'assujéti au sacerdoce 474. Etat actuel de cette nation *ibid.* Ils ne sont point tolérés à Pétersbourg, pourquoi 484.

## L

*LABOUREUR* François, il est écrasé par les impôts arbitraires; persécutions qu'il éprouve; discours atroce d'un administrateur à son égard 607. Représentations à ce sujet *ibid.* & *suiv.*

*Labrador*, contrée de l'Amérique-Septentrionale au nord du Canada, & qui en 1764 en fut démembrée & jointe à Terre-Neuve par le ministère Britannique 196.

*Lagunes Vénitiennes*, ce qu'elles étoient autrefois 515.

*Lambreville* (Jésuite), missionnaire chez les Iroquois, aide à Denonville à se saisir par trahison des chefs des Iroquois 47. Comment en fut congédié *ibid.* Ramena la paix entre les deux nations 48.

*Lancastre*, comté de la Pensilvanie dans l'Amérique-Septentrionale 276.

*Langue Allemande* (la), est originelle

- indigène de l'Europe : elle a aidé à la formation de l'Anglois & du François 677. Elle sembloit peu faite pour des organes polis , mais tout d'un coup elle a fourni des poètes originaux dignes de le disputer aux autres nations *ibid.*
- Langue Angloise* ( la ) , a un caractère d'énergie & d'audace. Ce n'est pas la langue des mots mais des idées 676. Quel mot ont dit les Anglois , qui consacre une langue *ibid.*
- Langue Espagnole* ( la ) , quelles sont ses qualités & ses progrès 676. Avantages qu'elle tireroit du silence de l'inquisition *ibid.*
- Langue Française* ( la ) , règne dans la prose ; avantages qui lui sont propres 676.
- Langues* ( les ) , en se cultivant , ont porté les arts à une grande perfection , & les monumens en sont si nombreux qu'une nouvelle barbarie aura peine à les détruire 677.
- La Sale* , Normand habitant de la Nouvelle-France , reconnoît le 9 Avril 1682 l'embouchure du Mississipi 84. Il vient en France proposer l'établissement d'une colonie sur les rives fertiles du fleuve ; quelles en furent les suites 85.
- Law* , Ecossois , forme une compagnie pour l'établissement d'une colonie dans la Louisiane sur les rives du Mississipi 87. Crée une association en 1717 sous le nom de compagnie d'Occident 88. Elspoir qui l'animoit *ibid.* Persuade aux François que les mines de la Louisiane sont découvertes 89. Ses marchandises en Louisiane sont confisquées après sa disgrâce 105.
- Législateurs* , la plupart se sont servis de l'influence de la crainte des puissances invisibles sur l'esprit des peuples pour les asservir 463. De quelle manière *ibid.* Celui qui ne favoriseroit la population que pour avoir des soldats seroit un monstre 635. Le vrai est encore à naître 694.
- Législation* , son but doit être le bonheur d'une société 367. Sa sagesse éclatera dans la distribution de la propriété 368. Son habileté , dans l'établissement d'un peuple vieux dans un pays nouveau , consiste à ne lui laisser d'habitudes nuisibles que celles dont on ne peut le guérir 369. Elle fait quelques pas sous le monarque 473. L'art de la législation demandant le plus de perfection doit occuper les meilleurs génies 536. Elle agit au-dedans du gouvernement 541. Une législation vicieuse engendre une infinité de maux & de fléaux 630. La supériorité de celle des peuples anciens a manqué aux nations modernes pour égaler les anciennes 675. Les hommes , dans tout l'univers , n'ont pas la meilleure qu'on pouvoit leur donner mais qu'ils pouvoient recevoir 694.
- Leibnitz* , philosophe Allemand , né depuis la mort de Descartes , acheva avec Newton l'établissement de la bonne philosophie 684. Il poussa la science de Dieu & de l'ame aussi loin que la raison peut la conduire *ibid.*
- Le Tellier* , ministre de Louis XIV , homme dur & fanatique 109.
- Liberté* ( la ) , substituée au monopole dans le Canada , y eut fait fleurir les établissemens François 42. Les démarches les plus hardies pour obtenir la liberté sont les plus sages 417. Son nom est si doux que tous ceux qui combattent pour elle nous intéressent , pourquoï 455 , 456. Elle est l'unique source du bonheur public 485. C'est le seul cri du peuple qui passe de l'esclavage à l'anarchie 488. Elle est l'idole des ames fortes , effet qu'elle produisit chez les Anglois 498. Elle naîtra du sein même de l'oppression 552.
- Liberté Angloise* , repose sur son gouvernement mixte 499. Sur la disposition du pouvoir monarchique 500. Sur le partage du pouvoir législatif 501. Elle renaquit des attentats du despotisme 582.
- Liberté indéfinie de la presse* , son utilité en Angleterre 503.
- Liberté nationale* , si l'industrie la favorise , elle doit à son tour la favoriser 622.
- Liberté populaire* , ce qui la décide 513.



Rien ne lui est plus favorable que les arts 617. Celle des écrits est la seule fauve-garde des loix 687. Epoque où elle est vendue par la paresse 697.

*Littérature* ; comment elle forme un empire qui prépare la république Européenne 686. Combien elle est devenue nécessaire à l'industrie 687. Combien elle a été avantageuse aux princes *ibid.*

*Locke* , fameux philosophe Anglois , fut en 1663 l'auteur de la législation de la Caroline 308. Quelle a dû être son opinion sur les loix religieuses ; il fut moins favorable à la liberté dans les loix civiles 309. Prérogatives qu'il accorde dans son code aux huit propriétaires de la Caroline 310. Il poursuivit les préjugés scientifiques dans tous les retranchemens de l'école 684.

*Logan* , citoyen de Philadelphie capitale de la Pensilvanie , fait présent en 1752 à sa patrie d'une précieuse collection d'auteurs grecs & latins 285.

*Logan* , chef des Shaweneses , peuples indigènes de la Virginie dans l'Amérique - Septentrionale , discours qu'il adresse à Dunmore gouverneur de la Colonie Angloise 303.

*Loix* (les) peuvent seules sauver une nation de sa perte. Quels sont leur rempart & leur fondement 687. Les bonnes loix se maintiennent par les bonnes mœurs 701.

*Loverwel* (John) , habitant de Boston dans la Nouvelle-Angleterre , cruauté exécrable envers dix Indiens à laquelle le porte la récompense offerte en 1724 à ceux qui tueroient ces malheureux sauvages 240.

*Louis XI* , roi de France , fut sans efforts plus puissant que ses prédécesseurs 512.

*Louis XII* , roi de France , ses guerres d'Italie furent cause qu'il transporta dans son royaume quelques germes de bonne littérature 673.

*Louis XIII* , roi de France , son Conseil ne sentit point l'importance de la perte du Canada en 1629 , 43.

*Louis XIV* , roi de France , étalage  
Tome IV.

du succès de ses armes pendant 40 ans 70. Raisons de son déclin 71. Fin de son règne 72. Fut-il excusable à l'égard des Protestans ? 108. Il chargea de son projet impie en religion deux ministres qui haïssoient les Protestans 109. Quelles en furent les suites *ibid.* Son ambition cimentée les liaisons de l'Angleterre avec la Hollande 253. A été accusé d'aspirer à la monarchie universelle 544. En regardant autour de lui il dut être étonné de se trouver si puissant 545. C'est à lui seul qu'il faut attribuer l'excessive multiplication des troupes au sein même de la paix , pour quoi 562. Il veut profiter de l'épuisement des Anglois & des Hollandois après une guerre pour s'emparer de l'empire des mers 570. Ses opérations en conséquence : il châtia ensuite les barbaresques , vainquit les flottes Espagnoles , mais il fut vaincu par les Anglois & les Hollandois 571. Il avoit posé le faite de sa marine guerrière sans en avoir assuré les fondemens ; comment *ibid.* Ses victoires & les hommes de grand génie qui étoient en nombre sous son règne , illustrèrent la France dans le dix-septième siècle 674.

*Louis XVI* , la fermeté de son caractère , entre beaucoup d'autres changemens , en apportera sûrement de très-grands , relativement aux pêcheries , pour ses sujets 216. Il fait signifier le 14 Mars 1778 au gouvernement Britannique qu'il reconnoît l'indépendance des Etats-Unis 438. Reproches faits à ses conseils à l'occasion des secours donnés clandestinement aux Américains 444.

*Louisbourg* , ville & port de l'Isle-Royale , nature & description du port & de la ville 76. Fut fortifiée en 1720 *ibid.* Comment , & dépense faite pour cela 77. Etoit l'entrepôt du commerce de la pêche avec le Canada 80. L'état & la disposition dans laquelle se trouvoit sa garnison , quand Pepperel vint pour l'attaquer avec six mille hommes , fut cause que les Anglois s'en rendirent maîtres , ainsi que de toute

Bb bbb

l'Isle-Royale 144 & *suiv.* Relation du siège qu'elle soutint en 1758, & actions de valeurs de Madame Dru-court femme du gouverneur 145 & *suiv.*

**Louisiane** (la), contrée de l'Amérique-Septentrionale, entre le fleuve Mississippi & la Floride 86. D'Iberville y fonde une colonie dans le plus mauvais canton nommé Biloxi *ibid.* Crozat en obtient en 1712 le commerce exclusif 87. Elle devient célèbre par le Système de Law 87 & *suiv.* Triste sort des Colons qui y avoient été envoyés 91. Son étendue 92. Son climat, & qualités de son air 93. Ses productions *ibid.* Sol & productions de la basse Louisiane 103. Celui de la Haute-Louisiane est bien différent 104. Sa population dans la plus grande prospérité, ses exportations à la France 106. Comment se faisoient, ainsi que les importations 107. Les Protestans demandent à y former un établissement moyennant la liberté d'y professer leur religion, proposition rejetée par Louis XII, 112. Raisons de la langueur où tomba cette colonie 113. Avantages qu'elle auroit pu retirer de la culture du tabac 114. Productions diverses dont on auroit pu y tirer un grand parti *ibid.* Cette colonie étoit à la veille d'une grande prospérité & de recevoir un grand accroissement de population 115. La cour de France en cède la propriété à celle d'Espagne en 1762, 116. Réflexions morales sur cette cession *ibid.* & *suiv.* Conduite des Espagnols à la Louisiane 120. La colonie fait des représentations inutiles à la cour de France 121. Cruautés qu'y commirent les Espagnols après en avoir pris possession 122. Nouvelles réflexions sur l'illégitimité de cette cession 123. Nombre de Colons quittent la Louisiane quoique plusieurs y eussent de riches plantations *ibid.* Les autres intérêts de la cour de Madrid l'empêchèrent de veiller à la prospérité de la Louisiane 124.

**Loup - marin**, objet essentiel de pêche dans le Canada, sa description; on

en distingue deux sortes 127. Comment ils élèvent les loups, usage qu'en fait de semence 134.

**Loutre** (la), animal amphibie du Canada, sa description 52.

**Louvois**, Ministre de Louis XIV, homme cruel & sanguinaire, opinait à submerger la Hollande & fit réduire le Palatinat en cendres. 108.

**Lumières** (les), de la philosophie, gagnent insensiblement un plus vaste horizon 686. Leur commerce par l'impression est devenu nécessaire à l'industrie 687.

**Luthéranisme** (le), causa une grande fermentation en Europe; pourquoi 267.

**Luxe** (le), est l'enfant des richesses & père de bien des vices 633. Désordres dans lesquels il entraîne: il devient un besoin; désordres qui en résultent 634.

## M

**MACHOMET**, chef de la Religion des Turcs, s'empare en 1453 de Constantinople, & en fait la capitale de l'Empire 477. Ses disciples armés du glaive & de l'Alcoran chassèrent les Lettres & les Arts de la Grèce en s'emparant de la capitale 672. Il parut en Orient vers l'an 700 de l'Ere Chrétienne 631. Et repoussa le christianisme en Europe 632.

**Maïs**, plante indigène de l'Amérique, étoit la seule que les Indiens cultivoient dans l'Amérique Septentrionale quand les Anglois y aborderent; description de cette plante, culture qu'y apportoit les Sauvages; leur préparation pour s'en nourrir 344. Avantages que réunit cette plante 345.

**Maitrises**, leur exemption produit la concurrence des Ouvriers, & dès lors l'abondance & la perfection des ouvrages 622.

**Mallebranche**, philosophe, laissoit renaitre les préjugés scientifiques en les abaissant, par ce qu'il n'alloit pas à la source du mal 684.

**Manahatan**, Ile de l'Amérique Sep-

rentionale , à l'embouchure d'une rivière qui traverse la Nouvelle-Yorck 253. Etendue , climat & population de cette Isle 260.

**Manichéisme** (le), dont les vestiges dureront à jamais , est né du polythéisme 462.

**Manufactures** ; raisons qui portèrent Colbert à en établir de toute espèce , dans tous les coins de la France 583. Pourquoi méritent-elles moins les préférences du gouvernement que l'agriculture ? 612. Elles présentent nombre d'objets d'instruction & d'admiration à l'homme le plus instruit 617. Depuis que l'Europe en est couverte , changemens qu'elle a éprouvés 619. Une manufacture riche attire plus d'aisance dans un village que 20 châteaux de barons chasseurs *ibid.* Raisons pour lesquelles un état doit chercher tous les moyens de les faire fleurir chez lui 620. Objets nécessaires à leur encouragement *ibid.* La fertilité du sol leur est très-avantageuse , pourquoi 621. A son défaut la frugalité des hommes doit y suppléer *ibid.* Après la nature c'est le gouvernement qui les fait prospérer 622. Est-il utile de les rassembler dans les grandes villes ou de les disperser dans les campagnes ? *ibid.* Résolution de cette question par le fait *ibid.* & *suiv.* Elles seront le fruit de la liberté de commerce & d'industrie 623. Elles étoient si peu variées anciennement en Europe , que les deux sexes s'y habilloient d'une même étoffe de laine sans être teinte 624.

**Marine** , quelle est son influence 567. Quand , après Rome & Carthage , il ne resta que des brigands & des pirates , la marine fut pendant 12 siècles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts *ibid.* La plus fameuse bataille de la marine moderne fut celle de Lépante 568. Les Hollandois forment la leur aux dépens des Espagnols & des Portugais 570. Quoiqu'Henri IV. & Sully eussent conçu le projet d'une marine , Richelieu ne fut pas la créer *ibid.* Il n'y en a point eu en Europe depuis l'Ere chrétienne

jusqu'au 16e. siècle 572. Du tems d'Henri VIII. roi d'Angleterre , c'étoit Genes & Venise qui savoient seules construire une marine *ibid.* La nation Angloise regarde la sienne comme le rempart de sa sûreté & la source de ses richesses 573. C'est un nouveau genre de puissance qui a donné en quelque sorte l'univers à l'Europe 574. Elle en a changé les divers systèmes *ibid.* L'importance où elle s'est élevée conduira , avec le tems , tout ce qui y est relatif au plus haut degré de perfection 575. A mesure qu'elle devenoit une science il falloit qu'elle fut étudiée par ceux qui en faisoient profession , & il faut joindre l'expérience à l'Etude 576. Atrocités de la presse Angloise pour le service de sa marine 577.

**Marine Angloise** , manière dont la Reine Elizabeth forma la sienne 572. Point auquel elle fut portée sous le règne de Jacques II. 573. La nation la regarde comme le rempart de sa sûreté & la source de ses richesses *ibid.* Atrocités de la presse Angloise pour le service de ses vaisseaux 577.

**Marine Française** , étoit depuis long-tems malheureuse , pourquoi 441. Préjugés destructeurs de sa marine commerçante 442. Leçons aux officiers des Vaisseaux de Roi pour leur en faire connoître le ridicule funeste , & leur indiquer leur devoir 443. Parallele avec les Maximes de la Marine Angloise 444. Etat de ses forces , à la déclaration de la Guerre 449. Les matelots y sont enrolés pour toute leur vie , inconvéniens qui en résultent 577. Faux raisonnemens des administrateurs pour pallier les abus qui se commettent à cet égard 578.

**Marquette** , Jésuite François demeurant à Quebec , part avec Joliet habitant de la même ville pour la découverte du Mississipi 83.

**Martre du Canada** , sa grandeur , qualité de sa fourrure 53.

**Maryland** (le) , contrée de l'Amérique Septentrionale , au Sud de la Pensilvanie , 288. Les Catholiques qui l'habitoient , défabusés de l'esprit



- d'intolérance en font un asyle à toutes les sectes 289. Ce fut la colonie la moins féconde en événemens 290. Tout se réduit à deux faits qui suivent *ibid.* Sources, rivières & climat de cette province, une des plus petites de l'Amérique Septentrionale 291. Sa population, ses mœurs, ses cultures dont le tabac est la principale *ibid.* Ses terres sont les meilleures entre les Apalaches & la mer 295. Les mines de fer y sont abondantes 296. Manufactures établies par Mr. Stirenwith *ibid.* Ses campagnes sont supérieures à celles des autres provinces confédérées, mais ne sont pas très-fertiles : les anciennes plantations du tabac ont dégénéré des deux tiers 357.
- Masshis*, peuple Sauvage indigène du Canada, secours qu'ils accordent aux Etats-Unis, contre les Anglois 435.
- Massachusetts*, partie de la Nouvelle Angleterre dans l'Amérique Septentrionale, scene étonnante de fanatisme qu'y cause en 1721 l'inoculation de la petite vérole 239 & *suiv.* C'est la plus florissante des 4 provinces qui constituent la Nouvelle Angleterre 246. Magnanimité de ses habitans qui refusent de profiter de la disgrâce de Boston après la cloture de son port 387.
- Matelot*, il ne rentre jamais dans une profession utile à la société ; il ne sort du service que pour l'hôpital 704.
- Maubile* (la), rivière de l'Amérique Septentrionale, dans le Canton Biloxi, où s'établit une colonie Francoise 86. Nature des terres qu'elle arrose *ibid.* Prend sa source dans les Apalaches. 101.
- Maubile*, fort de l'Amérique Septentrionale, dans la Louisiane, élevé par les François sur la rivière de ce nom 101. Pourquoi *ibid.*
- Maximilien*, Empereur d'Allemagne, abbatit l'anarchie des grands & les soumit aux Loix 494. La constitution de l'Empire s'est perfectionnée depuis son règne 495.
- Mendicité*, époque où toutes les loix émanées contr'elle seront impuissantes 640.
- Mexique* (le nouveau), empire appartenant à l'Espagne 2. Frontière de la Floride 3. Les Espagnols ne veulent souffrir aucun établissement étranger dans son Golfe 8.
- Michillima Kinac*, établissement François entre le lac Michigan, le lac Huron & le lac supérieur dans le Canada 130.
- Mikmaks*, peuple sauvage de l'Isle royale 78. qui s'opposent en 1749 à l'établissement Anglois d'Hallifax, qui se trouvoit dans leur pays de chasse le plus fréquenté 227.
- Milanois*, partie d'Italie, objet de prétention de la France 2.
- Mines de Ste. Barbe*, fabuleuses 85.
- Ministres d'Etat*, ne voyent dans leur place que l'étendue de leur pouvoir 550. C'est par le choix judicieux qu'en fera le Souverain que le poids des tributs pourra être réparti équitablement 657. Quel sera celui qui remplira une tâche si difficile ? Obstacles qui s'opposent à le trouver 658. Caractères que le Souverain doit reprocher pour le ministère *ibid.* & *suiv.* Inconvéniens de l'homme dédaigneux, qui ignore ou méprise la loi, du trop légiste, philanthrope outré, & surtout du prodigue, dans les Ministres d'Etat 659. Il y a moins de séductions au pied du trône que dans l'antichambre de celui des finances 660. Ils sont exhortés à réfléchir sur les suites affreuses des emprunts excessifs des Etats qu'ils régissent 666.
- Miquelons* (les) deux Isles de l'Amérique Septentrionale dans le golfe St. Laurent ; assurées à la France par la paix d'Utrecht, propres à la pêche de la morue 215, 217. Nombre de leurs habitans, état de leur pêche 218. Changement qui, en 1776, améliorera leur pêche 219.
- Mississipi*, Fleuve de l'Amérique Septentrionale, découvert en 1673 par Joliet habitant de Quebec & par le Jésuite Marquette 83. Devient le centre des espérances de toute la France 90. Et

- bientôt après la terreur des hommes libres 91. On n'en connoît point encore la source 94. Description de ce fleuve & de son embouchure *ibid.* 95. défendue autrefois par le fort la Balize 102.
- Missouri*, fleuve de la Louisiane dans l'Amérique Septentrionale 94.
- Missouris*, peuple de l'Amérique Septentrionale, entre le nouveau Mexique & la Louisiane 96.
- Mœurs*, elles sont le fondement & le rempart des Loix 687. Quelle réforme préliminaire elles exigeroient en Europe 694. Qu'étoient-elles sous le gouvernement féodal ? 695. Quels changemens y survinrent depuis les croisades *ibid.* Quelle est l'espèce de celles sous lesquelles l'amour conjugal est dédaigné 699. Les liaisons de la galanterie conformément leur dépravation *ibid.* Les bonnes mœurs l'établissent par les bonnes loix 701.
- Moines* ; époques remarquables auxquelles tient leur institution 631. L'opinion les fit & les détruira 632.
- Molasse*, elle n'ose pas faire l'échange de son repos contre des perils honorables 386.
- Monarchie*, manière dont elle s'est établie 473. Sous ce gouvernement les forces & les volontés sont au pouvoir d'un seul homme 492. La Monarchie absolue est une tyrannie 499. Quels y sont les progrès infaillibles du commerce 634.
- Monarchie Française*, quelle fut l'origine de l'accroissement de son pouvoir par l'abaissement de la noblesse 557.
- Monarchie universelle* ; époque à laquelle le Gouvernement Ecclésiastique fit des pas pour y atteindre 528. Charles-Quint & Louis XIV. ont été accusés d'y avoir aspiré 544. L'Angleterre s'est véritablement emparé de celle de la mer 548.
- Monarque* ; il y a sous lui une ombre de justice 473. Par-tout où sa volonté fait les loix ou les abolit, il est despote & le peuple esclave 501. Quel bienfait en signaleroit le règne 643.
- Monopole*, quelle est son origine ? Et en quoi consiste-t-il ? 593. Combien il est illégitime *ibid.* Partout où il a eu lieu, il y a produit la dévastation 594. Abus des privilèges exclusifs sur lesquels il est fondé *ibid.* Atrocités qu'il traîne à sa suite 595. Le droit d'apprentissage & le prix des maîtrises en est un nuisible à l'Etat, comment 622.
- Montagnez*, peuples de l'Amérique Septentrionale, qui habitoient le bas du fleuve St. Laurent 40.
- Montlouis*, havre du Canada à l'embouchure d'une jolie rivière, où l'on pourroit établir une pêcherie de Morue qui y est abondante 141.
- Montréal*, ville de l'Amérique Septentrionale, au Canada, dans la contrée qu'habitoient autrefois les Algonquins 40. Fut une fois le seul entrepôt du commerce françois des Pelleteries du Canada 64. Comment y fut intercepté par les Anglois 65. Sa situation, son climat, nature de son sol, nombre de ses habitans 126. Beauté de ses environs 127. Il y a six cataractes entre Montreal & le lac Ontario 142. Est obligée de capituler & de se rendre aux Anglois en 1760, 156.
- Monumens*, réflexions de l'Auteur sur le vice d'en élever, dans une capitale, qui peuvent insulter les nations vaincues 217. Ils attestent tous que la civilisation des Etats fut l'ouvrage des circonstances & non de la sagesse des Souverains 482. De quel genre sont ceux que nous ont laissés les siècles gothiques 671. La culture des langues, en perfectionnant les arts, en a si fort multiplié les monumens, que la barbarie des siècles à venir aura peine à les détruire 677.
- Morale*, à quoi elle conduit l'homme ; elle est l'art de la vertu ; quel est le but du sage dont les écrits nous la transmettent 688. l'espérance d'atteindre à ce but a enfanté des productions sans nombre, & souvent pernicieuses, pourquoi *ibid.* Une morale universelle ne peut être l'effet d'une cause particulière, pourquoi *ibid.* Quelle a été celle qui a régné en tout tems chez toutes les nations *ibid.* Pourquoi les

Ministres de la religion ont travaillé à lui substituer une morale barbare, abjecte, extravagante, superstitieuse & puérile 689. Socrate dans ses principes l'avoit séparée, il y a plus de 200 ans, de la religion *ibid.* Quel est son objet relativement à l'espèce humaine 690. Comment elle parvient à son but *ibid.* Illusions de quelques Ecrivains sur les premiers principes *ibid.* Abus qui resulteroient du fondement que lui donnent ces philosophes 691. Comment c'est le maintien de l'ordre qui la constitue toute entière 692. & *suiv.* Relativement au mariage & à la propriété, suivant les loix & les opinions des différens pays 693. Elle tient à la nature de l'homme & des sociétés 694. Influence qu'eut sur la morale la découverte du Nouveau-Monde 696. Il n'y en a plus chez les nations modernes 700.

*Morue*, grand & excellent poisson de mer, dont la pêche, qui fait un objet de commerce des plus important, se fait particulièrement sur le grand banc, le long des côtes de Terre-Neuve 8. Elle se plaît aussi à l'embouchure du fleuve St. Laurent jusqu'à 80 lieues en mer 141. Sa pêche est-ce qui rend la possession de l'Isle de Terre-Neuve la plus intéressante 206. Description de ce poisson, idée de la pêche qui s'en fait; nombre d'œufs d'une morue *ibid.* Se distingue en sèche & en verte 207. Manière de la pêcher *ibid.* Et de la préparer 208. Phénomène qui accompagne cette pêche *ibid.* Manière de préparer la morue sèche 211. & *suiv.* Etat de la pêche qu'en firent en 1773 les Bâtimens François *ibid.* Etonnement de l'Auteur sur le peu d'importance que le gouvernement a mis à la pêche de la morue, d'une si grande ressource pour le royaume & pour les colonies *ibid.* Le sel est un article très-principal de la pêche de la morue 214. Le commerce de la morue étoit tombé en entier au pouvoir des Anglois depuis qu'ils s'étoient emparé du Nord de l'Amérique 219.

*Moyen-âge*, quel fut le genre de son gouvernement 341.

*Moyse*, chef des Hébreux, institua le gouvernement théocratique, par quels moyens 474. Il laissa en mourant des chefs animés du même esprit *ibid.*

## N

*Natchez*, peuple de l'Amérique Septentrionale, sur les rives du Mississipi 86. Etoient la nation la plus remarquable des Sauvages de la Louisiane; leur chef, leur religion 97. Occupoient la rive orientale du Canada, pays délicieux 99. Reception qu'ils firent aux François *ibid.* Tiranisés par eux forment une ligue en 1729, qui fut découverte *ibid.* Anecdotes des buchettes qui servoient d'époque au terme de la conjuration *ibid.* massacre qu'ils firent des François dans la Louisiane 100. La division occasionne leur perte 101.

*Natchitoches*, peuple de la Louisiane dans l'Amérique-Septentrionale 104.

*Nation*; que doivent être ceux qui gouvernent une nation grande & puissante? 550.

*Nations*, ne se battent plus comme autrefois pour leur mutuel anéantissement 600. Les intérêts bien combinés de celles qui sont en guerre, seront toujours de laisser le commerce sans entraves *ibid.* Elles se font énervées en voulant énerver les nations rivales 601. Conseils que leur donne l'auteur pour terminer les maux que de mauvais systèmes ont fait à la terre entière *ibid.* Excellence des effets qui en resulteront pour elles. 602. Les plus commerçantes ont dû devenir les plus Agricoles 606. Les nations Agricoles doivent avoir des arts pour employer leurs matières, & augmenter les productions pour entretenir les artisans 616. En quoi leur folie est la même que celle des particuliers 662. Quelle est celle pour qui l'usage du crédit public est moins ruineux 663. C'est par les savans & les artistes que les nations



contemporaines se distinguent les unes des autres 678.

*Nations anciennes & modernes*, leur splendeur s'est toujours accrue aux dépens de leur félicité 262. Réflexions qui prouvent cette assertion 263. Les nations, en général, sont plus faites pour sentir que pour penser, réflexions qui en dérivent 383. Leur jeunesse est l'âge le plus favorable à leur indépendance 415. Peu ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement 416. On ne leur prononce jamais l'odieux nom de Tyrannie, ou celui si agréable d'Indépendance, sans les remuer 433. Une nation pauvre est ordinairement belliqueuse; pourquoi? 487. La guerre ne décide pas seule sur leur prépondérance, le commerce y a beaucoup influé depuis un demi siècle 547. Raisons de leur indifférence actuelle sur les événemens des guerres 563. Plus il y a de soldats dans un état & plus la nation s'affoiblit 566. Quand les progrès du gouvernement militaire ont amené le despotisme, il n'y a plus de nation *ibid.* Si la population des nations anciennes étoit considérable, les guerres dont parle l'histoire ont dû la détruire 626.

*Nations modernes*, il ne leur a manqué que des langues plus heureuses pour égaler les anciennes dans les travaux de l'esprit humain 675. Il ne faut plus parler de morale chez elles; où doit-on trouver la cause de cette dégradation? 700.

*Nature* (la), a formé elle-même le germe de la tyrannie; comment 392. Elle n'a pas créé un Monde pour le soumettre aux habitans d'une île dans un autre Univers 413. Elle est le modèle des Beaux-Arts & des Belles-Lettres 666. Elle n'a rien de parfait, son beau consiste dans un enchaînement rigoureux de perfections 667.

*Négociant*, idée de l'étendue que doit avoir son génie 586. Et des objets immenses qu'embrasse cette profession 587. Il peut & doit en avoir une idée noble 589. Maximes dont il ne doit point se départir *ibid.* & *suiv.* Il doit servir toutes les nations & ne pas

embrasser trop d'objets à la fois 590. Importance du crédit pour le Négociant 591. Estime qu'il doit avoir de lui-même 592. Suite de maximes qui lui sont adressées *ibid.* Quelle sera leur conduite si le prince a seul le droit des tributs 647.

*New-Haven*, principale ville du Connecticut, l'une des 4 Provinces de la Nouvelle Angleterre dans l'Amérique Septentrionale, d'où se font les principales expéditions 251.

*New-Port*, ville principale de Rhode-Island, l'une des 4 Provinces de la Nouvelle Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale, d'où se font les principales expéditions 251.

*Newton*, Philosophe Anglois, soubonna le vrai système du monde par l'application de la géometrie à la physique 683. D'où conjectura-t-il l'origine de la lumière? *ibid.* Il contribua avec Leibnitz à l'établissement de la bonne philosophie 684. Il étendit les principes de la physique & des mathématiques plus avant que n'avoit fait le génie de plusieurs siècles *ibid.*

*Niagara*, fameux saut entre le lac Ontario & le lac Érié dans le Canada. Description de cette surprenante Cascade 129. Les François y construisirent un fort en 1726 pour servir d'entrepôt au commerce des fourrures 258.

*Niisping*, lac de l'Amérique Septentrionale au Nord de la Nouvelle-York 196.

*Noblesse*, François, quelle fut l'origine de son abaissement 557. Ce n'est qu'une distinction odieuse quand elle n'est pas fondée sur des services réels rendus à l'Etat 612. Si le prince a seul le droit des tributs, elle ne servira & ne combattrà que pour la folie 647.

*Northampton*, comté de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale 276.

*Northumberland*, comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique Septentrionale 276.

*Nouvelle Amsterdam*, ville construite par les Hollandois dans l'Île de Ma-

nahatan , dépendante de la Nouvelle-Yorck dans l'Amérique Septentrionale , dans le tems que cette contrée appartenoit encore à la Hollande sous le nom de Nouvelle Belge 253. Et fut appelée Nouvelle Yorck quand les Anglois se furent emparé de cette contrée 260. Sa description *ibid.*

*Nouvelle Angleterre* , contrée de l'Amérique Septentrionale , fournit beaucoup de charbon de terre de l'Isle royale 78. Ses colons enlevoient le superflu des retours que recevoit l'Isle royale contre ses objets d'exportation 79. Contre quoi 80. Etat de la colonie Françoisse de l'Acadie lors de l'établissement de la Nouvelle Angleterre 221. Elle s'est signalée comme l'ancienne par des fureurs sanglantes 229. Historique de son établissement 230. 231. Gouvernement qui s'y établit 232. L'intolérance y fut admise 233. Le fanatisme y attira les plus grandes calamités , étrange délibération que le fanatisme fit coucher sur les registres de la colonie 235. il s'y déclina contre les Quakers ; persecutions qu'ils essuyèrent 236. Horreurs que le fanatisme déploie à Salem à l'occasion de 2 filles convulsionnaires 237 & *suiv.* Les habitans de la Nouvelle Angleterre ont toujours conservé leur fanatisme ; exemple terrible qui s'en déploya en 1721 à Massachusset à l'occasion de l'inoculation de la petite vérole 239. Malgré l'extinction du fanatisme les loix y sont restées trop sévères ; discours tenu aux Magistrats à cette occasion par une fille qui portoit un 5e. enfant illegitime 241 & *suiv.* Elle a par sa constitution des ressources contre les mauvaises Loix 244. Il s'y établit un village aussi-tôt que 60 familles offrent de bâtir une église 245. Climat de cette colonie *ibid.* Elle est divisée en 4 provinces *ibid.* Qui prirent le nom de *Colonies-Unies* 246. Tableau du nombre actuel des habitans de la Nouvelle-Angleterre 247. L'insuffisance des récoltes dut y exciter l'industrie *ibid.* Manufactures , branches de commerce & genres de pêche

qui y prospèrent 248. nombre des bâtimens & d'hommes qu'elle emploie à la pêche de la morue *ibid.* & à celle de la baleine 249. Etat de ses productions venales 250. A de grands rapports avec l'ancienne Angleterre 252. Une de ses provinces a le gouvernement nommé royal 366.

*Nouvelle Belge* , colonie établie en 1610 par les Hollandois , dans le voisinage des Iroquois 41. Prise par les Anglois en 1664 & nommée Nouvelle Yorck 46. Elle fut découverte au commencement du 17e. siècle par Henri Hudson navigateur Anglois alors au service de la Hollande 252. & ne fut d'abord qu'un comptoir 253. Une escadre Angloise s'en empare en 1664 , elle est restituée en 1673 , 254. Un nouveau traité la rend aux Anglois , qui lui donnent le nom du frere du Roi 255.

*Nouvelle Ecosse* , son étendue ; avoit été appelée Acadie par les François 219. Cet établissement languit après l'émigration des Acadiens ; état de sa population en 1769 , & expéditions qu'elle fit à cette époque 228. Cette province deviendra très - importante aux Anglois si elle continue à ne prendre aucune part aux troubles avec la Mère Patrie 229. A de grands avantages pour l'agriculture & pour la pêche *ibid.* Son gouvernement est nommé royal ; pourquoi 366.

*Nouvelle France* , dans l'Amérique Septentrionale , étoit composée dans les beaux tems du règne de Louis XIV. du Canada , de l'Acadie , de la Baye d'Hudson , & de Terre-Neuve 72. Les François neutres , craignant d'être inquiétés pour leur religion , quittent l'Acadie pour s'y transporter 229.

*Nouvelle Jersey* , Province de l'Amérique Septentrionale , dans le voisinage de la Nouvelle-Yorck , qui porta d'abord le nom de Nouvelle Suede , fut découverte en 1638 par des aventuriers , & conquise en 1655 par les Hollandois 261. Révolutions qu'elle a éprouvées , nombre actuel de ses habitans , ses productions 262. Con-

seils

seils de l'Auteur à ses habitans sur son état présent & futur 263. Elle doit construire elle-même ses navires. Vœux de l'Auteur pour sa prospérité 264. Son gouvernement est nommé royal, pourquoi 366. Elle produit principalement du bled, mais le sol est si détérioré qu'un acre n'y produit plus que le tiers de ce qu'il donnoit autrefois 457.

*Nouvelle Orléans*, colonie Françoisise vers le Mississipi 95. Année de sa fondation; sa situation 102.

*Nouvelle-Yorck*. Province de l'Amérique Septentrionale, ser voit de limites au pais des Iroquois 40. Appartint aux Hollandois sous le nom de Nouvelle Belge jusqu'en 1664, époque à laquelle les Anglois s'en emparèrent 46. Ils y attirèrent le commerce des Pelleteries 64. Le Ministre Britannique l'augmente en 1764 du lac Champlain & de tout son territoire au Sud 196. Sa situation, dans le voisinage de la Nouvelle Angleterre 252. Elle fut découverte par Henri Hudson Anglois alors au service de Hollande *ibid*. Manière dont elle fut administrée après avoir été remise au Duc d'Yorck 255. Mœurs de cette Colonie lors de son établissement par les Hollandois 260. Changemens survenus dès 1763 par les mœurs introduites par les Anglois 261. Son gouvernement est nommé royal; pourquoi 366. Le bled est sa principale production, mais son sol produit à peine le tiers de ce qu'il donnoit autrefois 457.

*Nouvelle Yorck*, voyez *Nouvelle Amsterdam*.

## O

**O**BJET (l') unique de l'Auteur étant d'être utile & vrai, obligations qu'il s'impose à cet égard relativement à la guerre entre la France & l'Angleterre 439 & *suiv*.

*Occupations*, lesquelles contribuent plus ou moins à la durée de la vie humaine 14.

*Ohio*, fleuve de la Louifiane dans l'Amérique Septentrionale 94. S'appel-

loit aussi belle rivière 143.

*Oiseau-Mouche* (l') oiseau de l'Amérique Septentrionale, description de sa forme & de ses couleurs, de son nid, & de ses œufs: sa nourriture, sa méchanceté 341. Son impatience auprès d'une fleur fanée: son ennemi est une grosse araignée friande de ses œufs 342.

*Onéidas*, peuple Sauvage indigène du Canada, réponse qu'ils font aux Etats-Unis qui les sollicitent à se déclarer pour eux contre les Anglois 435.

*Onnontagué*, titre d'un chef des Iroquois. Exemple de la fermeté de l'un de ces chefs, âgé de cent ans, au milieu du supplice 50. Son discours à un de ses bourreaux *ibid*.

*Ontario*, lac de l'Amérique Septentrionale qui ser voit de limites au pais des Iroquois 40. A l'entrée duquel fut bâti, en 1671, Cataraoui soit le fort de Frontenac 129. Il y a six Cataractes entre le lac Ontario & Montréal 142.

*Oppression* (l') des gouvernemens excite les émigrations 355 & *suiv*. Autorisée par le Ciel, elle inspire du mépris pour la vie 480.

*Or & l'argent* (l'), ne corrompent que les ames oisives 585. Leur influence est aussi funeste aux particuliers qu'aux nations, comment 592. Ils ne deviennent l'idole d'un peuple que par la mauvaise constitution du gouvernement 700. De qui ont-ils amélioré le sort? 702. Triste état des nations qui les sortent des entrailles de la terre *ibid*. A quelle sorte de commerce leur soit insatiable a-t-il donné la naissance 703.

*Ordre* nouveau de choses que fit éclore le quinzième siècle 542 & *suiv*.

*Ordre social*, quels sont les monstres qui chez nous se révoltent contre lui 635.

*Osages*, peuple de l'Amérique-Septentrionale près du nouveau Mexique 96.

*Ours du Canada*, sa description, manière dont les sauvages en font la chasse 54.

C c c c c



## P

**PAGANISME** (le), étant mis au rang des fables qui lui avoient donné lieu, les peuples cherchèrent au ciel un asyle contre les tyrans & embrassèrent le christianisme 464. Qui prit sa place après que le paganisme eut été démasqué par la philosophie 465.

**Paix**, raisons de douter qu'elle existe nulle part 553. Anciennement elle étoit véritablement la paix, elle n'est aujourd'hui qu'une guerre sourde 601. Chez les anciens peuples elle ne rétablissoit pas toujours la population que la guerre avoit détruite, pour-quoi 627.

**Paix d'Utrecht**; pourquoi n'eut-elle pas pour les alliés tous les avantages qu'ils devoient attendre de leurs succès 547. La plus grande imprudence qu'ils y commirent fut de n'avoir pas exigé la démolition des forteresses frontières de France *ibid.*

**Papes** (les), voyant l'influence du crédit de Rome en Angleterre, s'y attribuent tous les pouvoirs ecclésiastiques 165. Ils firent de l'ignorance un de leurs plus grands moyens pour subjuguier les esprits 465. L'abus même qu'ils en firent aida à diminuer leur autorité *ibid.* Le désir de la conserver, & celui de les en déposséder, enfanta deux systèmes 466. Comment, dans le moyen âge, influoient par la hiérarchie sur tous les états chrétiens 541. Ils aspiraient à la monarchie universelle 542.

**Papiers publics**, illusions qu'on se fait sur leur utilité 663. Ils ne circulent pas d'eux-mêmes & ne valent qu'à raison des ventes & des achats 664. Combien le commerce & l'agriculture ont à souffrir de la préférence qu'on leur donne sur la valeur effective 665.

**Paris**, capitale de la France, par où surpassa les tapis de la Perse, les teintures de la Flandres, & les glaces de Venise 616.

**Pascal**, philosophe François, mesura sur les montagnes d'Auvergne les hauteurs de l'atmosphère 683.

**Passage** à la mer du sud par la baie d'Hudson, raisons qui paroissent le certifier & dénoter même sa brièveté 192. La Grande-Bretagne a promis en 1745 une forte récompense à ceux qui en feront la découverte 193. On regarde comme une supposition l'assurance répandue en 1646 que l'amiral Espagnol de Fuentes, parti de Callao port de la mer du sud, étoit parvenu à la baie de Hudson, & avoit regagné heureusement ensuite la mer du sud 194. Si Clerke lieutenant de Cook découvre le passage cherché par le nord ouest, celui par le détroit de Magellan, ou par le cap de Horn seront abandonnés 195.

**Passion** (la) de lire dans l'avenir a été la fureur de tous les âges. Conséquences qui en résultoient 159 & *suiv.*

**Passions**; on trouve plus aisément une femme qui n'en ait point eu, qu'une femme qui n'en ait eu qu'une 698. Quelle est la source & comment se terminent celles qu'on nomme délicates 700.

**Patrie**, la véritable est le pays où l'on vit 252. Partout où la nation lui est attachée par la propriété & la sûreté les terres prospèrent 612. Moyen d'y rendre chaque propriétaire amoureux de l'héritage de ses pères, soit en ville soit en campagne *ibid.*

**Patriotisme**, est une vertu qui se trouve beaucoup plus en Angleterre que partout ailleurs; exemple célèbre qu'en donne un Anglois 320.

**Paysans**, quel est leur état partout où ils n'ont point de propriété foncière? 630.

**Pêche du grand banc**, dans le droit naturel, devoit être libre à toutes les nations 210. Etat de celle qu'y fit la France en 1773, 211. Celle des Anglo-Américains fut plus considérable *ibid.*

**Peinture**, par quelle voye lente elle est venue chez les Grecs au point de perfection où la portèrent Apelles & Zeuxis 667. Elle perpétue le sou-

venir des belles actions & les soupirs des ames tendres 672.

**Penn** (Guillaume), fils d'un amiral Anglois, donne le plus grand éclat à la secte des Quakers 271. Fut en 1681 le fondateur de la Pensilvanie 272. Acte d'équité par lequel il commença l'établissement de sa colonie *ibid.* Son humanité s'étend sur tous ceux qui viennent habiter sous ses loix 273. Dont le fondement fut la tolérance *ibid.* Conditions auxquelles il attacha la propriété de l'établissement à sa famille *ibid.* 274. Son attention à prévenir les procès *ibid.* Bonheur dont sa législation vertueuse fait jouir la Pensilvanie 275. Inconvénients qui résultent de la manière dont sa famille accorde des terres aux colons qui en demandent 283. Fonda Philadelphie, qu'il destina à être la métropole d'un grand empire, étendue qu'il lui donna 284.

**Pensacole**, ville & fort élevé par les Espagnols dans la Floride 86. Avoit relations de commerce avec les François du fort Maubile 101. Est un des principaux établissemens des Espagnols dans cette contrée : ils le fondèrent en 1696, 330. Il a été pris par les François en 1718 & ensuite restitué *ibid.* La Floride étant devenue possession Angloise, cette ville fut le chef-lieu de la Floride Occidentale 332.

**Penseurs**, classe de ministres du gouvernement de la Chine 537.

**Pensilvains**, habitans de la Pensilvanie successeurs des Colons que Guillaume Penn conduisit dans cette contrée, leur figure, leur naturel 279. Leur économie, leur bienfaisance 280. Ne font pas célibataires ; manière dont se marient les amans qui rencontrent quelque opposition 280. Idée de leurs habitations 281. Pompe de leurs honneurs funéraires *ibid.*

**Pensilvanie**, contrée de l'Amérique Septentrionale, qui borneroit autrefois le pays des Iroquois 40. Est celle où le gouvernement a été le plus fondé sur la vertu 267. Fut fondée en 1681 par le Quaker Guillaume Penn

272. Sa prospérité est rapide sous ses loix vertueuses 275. Sa situation, son étendue & sa division *ibid.* Son climat, ses eaux, son sol, ses productions 276. Sa tolérance & la liberté de toutes les sectes firent sa prospérité 277. Concorde extraordinaire des sectes qui l'habitent 279. Nombre de ses habitans en 1774, *ibid.* L'inconstance des saisons n'y influe ni sur la population, ni sur les récoltes *ibid.* Il n'y a pas un seul pauvre ; a de très-légers impôts qui devoient finir en 1772, 280. L'Autorité paternelle y est excessive, un père peut y engager ses enfans à ses créanciers 281. Productions, manufactures & denrées qu'ils exportent chez d'autres nations ; objets qu'ils reçoivent en échange 282. Commerce qu'elle fait avec l'Europe & particulièrement avec la Métropole 283. Ce qui peut retarder le progrès de sa colonie *ibid.* Manière dont s'y forment les habitations *ibid.* Montant de ses exportations en 1769, 284. Raisons pour lesquelles les Quakers n'ont aucun appareil de guerre en Pensilvanie 287. sur lesquelles est fondée la sécurité de ses habitans 288. Son plus grand produit est en bled, mais son sol est si détérioré que l'acre n'y donne que le tiers de ce qu'il produisoit autrefois 457.

**Pepperel**, Négociant Anglois de Boston avoit attaqué l'Île Royale en 1745, à la tête de six mille hommes 144.

**Perou** (le) Empire appartenant à l'Espagne 2.

**Perse** (la), est une des parties de l'Asie qui réunissent tous les trésors de la nature aux plus brillantes inventions de l'art 615.

**Petersbourg**, Capitale de la Russie, on y tolère toutes les religions excepté le Judaïsme ; pourquoi cette dernière en est sans-doute exceptée 484.

**Peuplade naissante**, objets qu'elle se propose 368. Moyens de former à la vertu sa nouvelle génération par la correction des opinions & habitudes nuisibles des hommes vieux qui l'ont

établie 369. Manière d'y parvenir *ibid.*  
*Peuples* ( les ) ne sont conseillés que par leurs besoins , indifférens à qui ils appartiennent ils ne s'occupent que de leur bien être 325. Tous ceux qui sont opprimés ont le droit de s'élever contre leurs oppresseurs , c'est une Loi Angloise 446. Les plus policés ont tous été sauvages , & les sauvages étoient destinés à devenir policés 472. Manière dont s'y prirent les Rois pour qu'ils leur aidassent à reprendre l'autorité 476. Ceux du midi semblent être nés pour le despotisme 514. Ils ne peuvent avoir d'industrie & de courage que relativement à leur confiance au gouvernement 540. Ils ne voyent dans les emplois des Ministres des Cours que l'étendue de leurs devoirs 550. Illusions qu'ils se font faites sur les succès de leur commerce , relativement à celui de leur voisin 602. Erreur de l'idée que quelques-uns prendroient un ascendant décidé sur les autres par le système d'une liberté générale 603. Que devoit être la multitude de ceux que César comptoit dans la Gaule 625. Les peuples libres ont rarement éprouvé le sort d'affreux des taxes affermées 644. Exhortations de l'Auteur aux peuples de relire leur histoire pour se dérober au joug qu'ils subissent 646. Discours que l'Auteur leur adresse , vœux de son cœur pour le bonheur de tous les peuples du monde 705.  
*Peuples sauvages* , leur destin est de s'éteindre à mesure que des nations policées s'établissent auprès d'eux 335. Preuves de cette assertion 336. Ils ont plutôt une politique qu'une législation 541.  
*Phéniciens* , furent les premiers négocians dont l'histoire ait conservé le souvenir 579.  
*Philadelphie* , ou la ville des freres , capitale de la Pensilvanie dans l'Amérique Septentrionale , sa situation , ses rues , ses maisons 284. Ses temples , son hôtel de ville , sa Bibliothèque , son collège 285. Ses quais , sa population 286. Elle n'a aucune fortification 287.

*Philippe II* , Roi d'Espagne , fait massacrer les Protestans de la Floride 6. aussi intrigant mais moins vaillant que son Père il laissa la monarchie Espagnole beaucoup plus vaste , mais bien plus foible que Charles Quint 543.  
*Philippe III* . Roi d'Espagne , mauvais principes de son administration , il établit l'inquisition en Espagne ; défauts essentiels de ce prince 544.  
*Philippe V* . Roi d'Espagne , de la maison de Bourbon , auroit été aussi bon Espagnol que ses prédécesseurs sans les hostilités de l'Angleterre & de la Hollande 546. La paix d'Utrecht lui assura la couronne d'Espagne 547.  
*Philosophes* ; ils ne sont pas les seuls qui aient tout découvert & tout imaginé 684.  
*Philosophie* , quel est son premier sentiment à l'égard des Gouvernemens 446. a démaqué le paganisme 465. elle s'est élevée sur les ruines de l'autorité des Papes & des erreurs relevées par les réformateurs 467. Argumens sur lesquels elle a raisonné *ibid.* Sa voix reveillera au fond de l'ame des princes l'horreur de la gloire sanginaire 554. Elle est attachée au char des lettres & des arts ; pourquoi ne doit-elle marcher qu'à leur suite ? 679. Quel est son âge & sa marche 680. Plusieurs Philosophes l'ayant écartée par des systèmes , Socrate la ramena à la vraie sagesse *ibid.* Révolutions qu'elle éprouva par les systèmes d'autres philosophes *ibid.* Depuis Zénon & Démocrite elle fut livrée & restreinte aux Sophistes 681. Elle a dormi pendant près de mille ans avec toutes les sciences & les arts dans le tombeau de l'Empire romain *ibid.* Sous l'ignorance des Etendarts de la Croix ou du Croissant , elle balbutioit foiblement les noms de Dieu & de l'Amé *ibid.* Les Arabes en menoient les dépouilles en triomphe , après avoir sauvé les ouvrages d'Aristote des ruines de la Grèce *ibid.* L'état où elle tomba , par la conciliation que voulurent faire les moines de la Philosophie Payenne avec les livres de Moïse & les Evangiles , engendra la Philosophie



de l'Ecole 682. Epoque où elle sortit du cloître en y laissant l'ignorance , & où elle arracha le masque à la superstition , ainsi que le voile qui couvrait la vérité *ibid.* Pendant que Gassendi remuoit les Elemens de l'ancienne , Descartes combinait ceux de la nouvelle 683. Quelles furent les branches de la Philosophie qui conduisirent à la mathématique *ibid.* Quels Philosophes achevèrent après Descartes l'établissement de la bonne philosophie 684. Comment elle étendit l'empire des connoissances humaines 685. Quel dépôt devra caractériser son siècle dans les siècles à venir 686. Immenfité des obligations que lui a l'humanité *ibid.* Effets qu'elle produira en s'insinuant dans l'ame des Souverains & de leurs Ministres *ibid.* Quelle science est la morale à son Tribunal ? 690.

*Pierre le Grand*, Empereur de Russie , alla chercher inutilement les Arts dans les Etats polices de l'Europe , ils n'ont jamais pu réussir dans les glaces de son Empire 620.

*Pointe - coupée* , établissement françois dans la Louisiane à 45 lieues de la Nouvelle Orleans 103. Ses principales productions *ibid.*

*Pointe-riche* , Cap du Nord de l'Isle de Terre-Neuve , d'où la Cour de Versailles s'est réservée la pêche de la Morue à ses sujets jusqu'au Cap Bonnaviste 214. Difficultés élevées par les Anglois à cet égard , qui finiront avec la présente guerre 215.

*Politique* ( la ) agit au dehors dans le Gouvernement 541. Dans le moyen âge elle fut toute concentrée à la Cour de Rome *ibid.* Manière dont elle opérait pour venir à ses fins 542. Le système de la politique moderne doit sa naissance à l'ambition & à la rivalité de Charles-Quint & de François I ; comment 543. Grande erreur qui domine dans la politique moderne 548. Quelle conduite lui épargneroit bien des mensonges & des erreurs *ibid.* C'est elle qui est cause que l'on entretient des agens fixes dans les Cours étrangères 549. Menées de la

politique en Europe *ibid.* Leçon qu'en donne le Chancelier Oxenstiern à son Fils 550. Elle varie comme le Gouvernement chez un Prince foible 551. Quelle eut dû être celle de tous les Princes de l'Europe quand ils virent Charles VII. avec une troupe toujours armée 557. Ses maximes générales ont changé l'Europe par la révolution que le commerce a fait dans les mœurs 585. Vice de celle qui croit que les papiers publics augmentent la masse des richesses circulantes 663. Elle frappe des coups si surprenans que la sagesse humaine ne sauroit les prévoir 665.

*Pologne* , royaume au nord de l'Europe , idée de sa constitution 490 & *suiv.* Le gouvernement féodal y domine dans toute la force de son institution primitive 490. Triste situation de ses habitans , foiblesse du trône , combien elle est exposée à l'invasion , & son déchirement par trois puissances 491. Moyen par lequel son roi Poniatowski auroit pu en empêcher le partage 492. Le Christianisme s'y est établi avec toutes les prétentions de l'autorité papale 532. Quelles en sont aujourd'hui les mœurs 695.

*Polytheïsme* , fut la plus ancienne & plus générale des religions 462.

*Ponce de Léon* , navigateur Espagnol 4. *Poniatowski* , roi de Pologne , comment il auroit pu empêcher le partage de la Pologne 492.

*Pontchartrain* , lac à l'embouchure du Mississipi près la nouvelle Orléans 102.

*Pontheack* , chef des Iroquois , donne aux Anglois , en 1762 , un témoignage frappant de sa manière de penser forte & généreuse 336. Il avoit entrepris de réunir toutes les nations sauvages de l'Amérique - Septentrionale sous les mêmes drapeaux , & d'en faire un état indépendant & respectable *ibid.*

*Population* , elle sera une suite de la liberté du commerce & de l'industrie 623. A-t-elle été plus considérable dans un tems que dans un autre ; dissertation sur ce sujet *ibid.*

Il faut chercher l'histoire des populations de la terre dans celle des développemens de l'industrie humaine 624. Si celle des nations anciennes étoit considérable, les guerres longues & cruelles dont parle l'histoire ont dû la détruire 626. Pourquoi anciennement elle se concentroit en Grèce dans les villes 627. Après la Grèce, Carthage & Rome, on ne vit jamais population comparable à celle d'aujourd'hui *ibid.* Elle dépend beaucoup de la distribution des biens fonds 629. Les substitutions des biens nobles lui font fort nuisibles *ibid.* Un des moyens de la favoriser seroit la suppression du célibat des prêtres 631. La grande population est-elle utile au genre-humain? 635. La vie sédentaire est la seule qui lui soit favorable 703.

*Population de l'Amérique-Septentrionale* dans les colonies Angloises. Nombre des blancs & des noirs. Réflexions du docteur Francklin sur sa multiplication 361. Raisons de sa diminution en Europe & de son augmentation en Amérique *ibid.* & *suiv.* Qualité des hommes qui la forment 362.

*Port la Joie*, appelé aujourd'hui Charlotte-Town, capitale de l'île St. Jean dans l'Amérique-Septentrionale 201.

*Port-Royal*, dans l'Acadie, contrée de l'Amérique-Septentrionale, avantages de ce port 220. Quoique mal fortifié il étoit la seule défense de l'Acadie 222. Les Anglois s'étant emparé de l'Acadie fortifient Port-Royal, & lui donnent le nom d'Annapolis *ibid.*

*Portsmouth*, principale ville du Hampshire, l'une des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre dans l'Amérique Septentrionale, d'où se font les principales expéditions de la Province 251.

*Portugais*, leurs plus beaux établissemens, en Afrique, dans l'Inde & dans le Brésil 2. Ce fut en 1497, qu'après quatre-vingt ans de travaux, ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance, & atteignirent le Malabar,

théâtre de leur commerce & de leur grandeur 580. Ils devinrent pauvres quoique possesseurs avec les Espagnols de tout l'or du monde, quand les Hollandois par leur industrie se furent emparés du commerce 581.

*Poudre à tirer*, son invention acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie, pourquoi 557. Elle mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois *ibid.* Un moine Anglois qui cultivoit la chymie en prépara l'invention 682.

*Pouvoir arbitraire*; quelle est l'importance d'en prévenir l'établissement 482. Doutes sur l'obstacle que ses conséquences apportent à la civilisation de la Russie 483.

*Pouvoir législatif*, en Angleterre, son partage est le plus grand appui de la liberté Angloise 501. Portion qui en appartient au peuple surquoi assurée *ibid.* Manière dont il l'exerce *ibid.* Remède pour parer aux inconvéniens qu'en entraîne le partage 502.

*Préjugés*, époque où ils furent dissipés par le doute 685.

*Presbytériens*, voyez *Puritains*.

*Prêteurs*, par quoi ont été engagés à la confiance au crédit public établi en Angleterre, en France & en Hollande 661 & *suiv.* Pourquoi ont-ils plus d'assurance chez ces trois puissances qu'en Allemagne 662. Ils dictent toujours les conditions du prêt proportionnellement aux risques qu'ils ont à courir 663.

*Prêtres*, absurdité des vœux auxquels ils sont soumis 535. Comment ont dérangé le bandeau qui voiloit les profondeurs de leur ambition, & fait tomber le masque 687. La religion est perdue quand ils mènent une vie scandaleuse 699.

*Primogéniture*, en France, elle immole plusieurs familles à une seule 630. Comment ce vice de législation entraîne-t-il la dépopulation, & la pauvreté du peuple *ibid.*

*Privilèges exclusifs*; ils ont ruiné l'Ancien & le Nouveau-Monde, comment 594. Ils amènent, où ils ont à s'exercer, le cortège de toutes les

fortes de persécutions 595. Préjugé cruel de l'Etat qui l'empêche de sentir les maux qui sont la suite de ces privilèges *ibid.* Leur prix, quel qu'il soit, ne sauroit compenser le ravage qu'ils font 596. Délàstres qui en dérivent *ibid.* & *suiv.* Ils sont les ennemis des arts & du commerce, pour quoi 622.

*Productions du génie*, révolutions qu'elles éprouvèrent à Rome 669.

*Professions*, idée des vexations qu'elles exercent, & de celles qu'elles ont à souffrir 588. Maximes pour ceux qui les professent 589. En ôtant au peuple la faculté de choisir celles qui lui conviennent on les remplit de mauvais ouvriers 622.

*Propriétaires des terres*, comment sont extorcionnés sous le despotisme 647. Combien sont défavantageux pour eux les emprunts publics 663.

*Propriété*, sa distribution démontrera la sagesse de la législation 368. Elle est le premier fondement de toute société cultivatrice ou commerçante 370. Démonstration de cette assertion *ibid.* La plus précieuse aux peuples est celle de ses opinions 379.

*Prostitution*; ce n'est pas elle qui multiplie les adultères, mais la galanterie étend la prostitution 699.

*Protestans*, sont empêchés par l'inquisition de s'introduire en Espagne 5. Comment traités dans la Floride 6. Contribuoient à la gloire & à la puissance de la France 108. Furent abandonnés par Louis XIV à la haine de Le Tellier & de Louvois ses ministres leurs ennemis 109. Sont persécutés vivement en 1685 à la révocation de l'Edit de Nantes 110. Leurs temples sont détruits 111. Offrent de se retirer dans la Louysiane moyennant la liberté de leur culte 112. Firent connoître à l'Angleterre le prix du lin & du chanvre 347. Chassés de France par l'intolérance ecclésiastique, trouvent par les arts un refuge dans toute l'Europe 617. Les arts & métiers qu'ils portèrent en d'autres climats n'y réussirent pas

comme en France, quoiqu'ils y portassent la même industrie 620.

*Protestantisme* (le) tend au fœcianisme 468.

*Provinces-Unies*, leur histoire offre de grandes singularités 506. Origine de leur union *ibid.* L'autorité n'y réside point dans les Etats-Généraux fixés à la Haye 507. L'unanimité des villes & des provinces n'est pas d'une politique judicieuse 508. Révolutions arrivées dans leur constitution *ibid.* Pourquoi la Hollande conservera sa liberté 509 & *suiv.* Composition de ses armées, commandans de ses forteresses 510. Selon toute probabilité, elles tomberont sous le pouvoir monarchique 511. Elles ne se furent pas plutôt détachées de la Flandres qu'elles devinrent l'entrepôt du commerce du Nord & du midi de l'Europe 581.

*Prussiens*, quelle est leur discipline militaire 561.

*Pudeur* (la), est sous la fauve-garde du sexe timide 699.

*Puissance*, son levier n'a d'autre appui que l'opinion: Avis aux potentats des conséquences qui en découlent 379. Heureuse celle qui, la première, débarrasse le commerce de toutes les entraves qui l'oppriment; prospérité qui en fera la suite 603.

*Puissances*, voisines de la Suède, quel fut leur rôle pendant les factions 488. Effet de leur influence 489. Celles qui ont des côtes à garder ne peuvent franchir aisément les barrières de leurs voisins 575.

*Puritains*, nom que prirent en Angleterre les Presbytériens lors des persécutions que fit essuyer Charles I à la religion Anglicane; origine de cette dénomination 168. Une partie passe dans l'Amérique-Septentrionale 169.

*Purysbourg*, bourg de la Georgie dans l'Amérique-Septentrionale, fondé par des Suisses qui avoient été conduits par un nommé Pury 322.

*Putnam*, général des Etats-Unis d'Amérique, sa réponse à un royaliste son prisonnier 433.

*Pythagore*, philosophe de la Grèce, avoit



deja imaginé les vrais élémens de l'astronomie, que Galilée confirma bien des siècles après par l'invention du télescope 683.

## Q

**Q**UAKERS, secte religieuse, en Angleterre, qui a des mœurs, des sentimens & des coutumes religieuses, particulieres; dont un grand nombre avoit passé dans la Nouvelle Angleterre, où ils souffrent une persécution violente 236. Charles II. la fait cesser en 1661, 237. Leur secte s'éleva pendant les troubles de l'Angleterre qui conduisirent Charles I. sur l'échafaud 269. Son fondateur fut George Fox *ibid.* Simplicité de leurs vêtemens, égalité entr'eux, austérité de leur morale, leur mepris pour la politesse 270. Pourquoi furent appelés *Quakers* qui signifie *Trembleurs* 271. Furent vivement persécutés *ibid.* Le plus méritant d'entr'eux fut Guillaume Penn *ibid.* La sévérité de leurs maximes évangéliques rendoit tout appareil de guerre inutile, pourquoi 287. Magnifique exemple d'humanité qu'ils ont donné dernièrement en affranchissant leurs esclaves 359 & *suiv.* Discours de celui qui les y engagea *ibid.*

**Quebec**, Capitale du Canada, sur le fleuve St. Laurent, fondée en 1608 par Samuel de Champlain 9. Affligée en 1690 par une Flotte Angloise 49. Menacée par une autre Flotte Angloise comment sauvée 70. Sa situation & sa description 125. Sa population en 1759, 126. Le fleuve depuis Quebec à Montréal n'est praticable qu'à des Bâtimens de 300 tonneaux 142. Est attaquée & bombardée en Juin 1759 par l'Amiral Saunders 153. Est rendue par capitulation le dix-sept Décembre 155. Les François s'y présentent le 23 Avril 1760 pour la reprendre, mais sont obligés de lever le siège le seize May suivant, après des actions de grande valeur 156.

## R

**R**ACE humaine, actuelle, conjectures sur sa dégradation 175.

**Raleigh**, Walther, Anglois, obtient en 1584 des Vaisseaux pour faire des découvertes au Nord de l'Amérique 160. Triste succès du premier établissement formé à Roenoque 161.

**Rat** (le), un des plus braves sauvages parmi les Hurons, excite par sa politique la guerre entre les François & les Iroquois 48.

**Rat du Canada**, ses diverses espèces, ses propriétés, ses inclinations 52.

**Recouvrement**, de l'impôt sur les terres, de quelle manière pourroient-ils se faire ? 641. Inconvéniens de les faire par voye de regie 642. Abus qui s'en suivroient *ibid.* L'étendue des domaines devroit servir de règle; inconvéniens sans nombre qui se rencontrent dans cette méthode *ibid.* un cadastre exact de la mesure & de la valeur des terres aplaniroit toutes les difficultés 643. Triste situation de l'Etat quand le fisc a recours aux fermes pour les faire 644.

**Reformateurs** ( les ) de la Religion, démontrent l'absurdité de nombre de principes du Catholicisme 466.

**Religion**, doit son origine aux calamités qui ont affligé l'humanité 462. Est faite pour l'Etat & non pas l'Etat pour elle 533. L'homme ne doit compte qu'à Dieu de sa religion intérieure 535. Epoque à laquelle elle met le trouble dans toute l'Europe 559. A quoi se réduit ce qu'elle devoit nous défendre & nous prescrire 694. Elle est perdue quand le prêtre mene une vie scandaleuse 699.

**Religion-Anglicane**, autrement appelée Presbytérianisme, fut instituée en Angleterre par Edouard Fils d'Henri VIII, roi de la Grande Bretagne 166.

**Représentans**, en Angleterre; leur nombre ne devoit-il pas être proportionné à la valeur des propriétés ? 505. Abus de l'usage qui y est établie cet égard *ibid.*

*République*,

- République**, elle doit être servie par ses Citoyens, mais chacun doit y contribuer suivant ses facultés 578.
- Republique commerçante**, Epoque où elle fut tourner tous les événemens à son profit 582.
- Revenus publics**, il est des cas où le besoin public en exige l'aliénation d'une partie 664.
- Révocation de l'Edit de Nantes** en 1685; ses suites funestes 110 & suiv.
- Revolte**, pourquoï celle des cœurs est la plus dangereuse 538.
- Révolutions**, dans le gouvernement, se succèdent par-tout avec rapidité 473.
- Rhode-Island**, l'une des 4 provinces qui forment la Nouvelle Angleterre dans l'Amérique Septentrionale. Population de cette contrée 247.
- Ribaud** (Jean) capitaine François envoyé en 1562 en Floride 3.
- Richelieu** (le Cardinal de) premier ministre en France sous le règne de Louis XIII, jaloux & ennemi du Duc de Buckingham, occasionna la guerre entre les François & les Anglois 43. Il profita de la foiblesse de l'Espagne sous Philippe III, pour remplir son siècle de ses intrigues 544. Quel fut son premier mot en entrant au ministère 550.
- Richesses**, quand elles ont pris l'ascendant sur les ames, les opinions & les Mœurs changent; désordres qui en font la suite 633 & suiv. Leur amour étant l'unique appas, quel est le rôle qu'il fait jouer aux hommes 634. De quelque manière qu'elles entrent dans un état elles font l'objet de l'ambition publique: quelle en est la suite 696. Combien sont avantageuses à ceux qui les possèdent *ibid.* Par combien de moyens elles sont une source de corruptions 697. Leur plus grande influence porte sur les mœurs des femmes *ibid.*
- Riverin**, de la Colonie Française du Canada, voulut établir en 1697 une association pour la pêche de la morue à Montlouis, qui ne réussit pas 141.
- Rivière rouge**, (la) dans l'Amérique Septentrionale, dans la haute Louisiane se décharge dans le Mississipi 104.
- Riz** (le), plante qui fournit un des plus excellens comestibles de l'Univers, & qui croît dans les 4 parties du Monde, est une des principales productions de la Caroline Méridionale, description de cette plante 316. Sa culture occasionne un air mal-sain très funeste aux cultivateurs 317. On ne fait point comment il s'est naturalisé dans la Caroline Méridionale *ibid.*
- Rochelle** (la), grand port de France sur l'Océan, dont le siège, du tems de Louis XIII, occasionna une guerre avec les Anglois 43. Qui avoit été attirée par l'inimitié du Cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, contre le Duc de Buckingham premier ministre d'Angleterre *ibid.*
- Ranoque**, premier établissement des Anglois en 1584 sous la conduite de Walther Raleigh, dans l'Amérique Septentrionale 161. Triste succès de cet établissement *ibid.* Il est relevé en 1589 par François Drake *ibid.*
- Roi de Prusse** (le), Frédéric le grand, créa une tactique entièrement nouvelle, idée de cette Tactique 560. Ce Prince, depuis Alexandre, n'a pas eu son égal pour l'étendue des talens 561. L'Europe entière a embrassé avec enthousiasme ses institutions *ibid.* Ce n'est point à ce prince qu'il faut attribuer l'excessive multiplication des troupes en tems de paix, mais à Louis XIV. 562.
- Roi de Suède**, régnant, sa conduite dans la révolution 489.
- Rois**; leurs disputes ne finiront pas plus entr'eux, que leurs passions ne s'éteindront en eux mêmes 555.
- Rois d'Angleterre**, leur couronne est héréditaire 499. Surquoï est assigné leur revenu 500. Genre de l'Autorité qui leur a été confiée *ibid.* Ils ne peuvent exiger aucun impôt 501.
- Romains**; la guerre, après avoir soumis à leur empire les grands peuples de l'Europe, les fit redevenir barbares 475. Se tuoient dans la crainte d'être redevables de la vie à leur égal

480. Ils perfectionnerent l'Art militaire & conquièrent le Monde 555. Ils avoient bien senti les inconvénients de l'oisiveté du soldat, & en avoient fait la base de leur discipline 564. Ils succédèrent aux Carthaginois & aux Grecs dans les connoissances & l'exercice du commerce 579. L'esprit de conquête dont ils étoient dévorés consumoit les autres nations 625. Ils furent les imitateurs des Grecs en tout genre, mais restèrent fort au dessous de leurs modèles dans les beaux arts 668. La révolution dans les belles lettres fut chez eux l'ouvrage de quelques écrivains ambitieux 669. Les productions du génie y eurent toutes la même dégradation *ibid.* Leur mythologie rendit à l'Italie les graces de son ancienne littérature défigurée par la religion 675. Comme ils ont connu ainsi que les Grecs l'influence du dialecte sur les mœurs, ils travaillèrent à étendre le leur par les armes *ibid.* Raison pour laquelle ils ont eu des Dieux méchants 688.

*Rome ancienne*, dut sa fondation à des échappés aux flammes de Troyes, ou à des bandits de la Grèce & de l'Italie, dont il sortit un peuple de Héros 475. Epoque à laquelle elle perdit de sa gloire & de ses succès 555. Quand elle eut tout envahi, le commerce retourna à sa source vers l'Orient 579. Maitresse de l'Univers, & dédaignant l'Agriculture, elle ne put résister à des nations poussées par l'indigence & la barbarie 604. Ce fut environ l'an 700 de sa création que naquit avec le Messie la religion Chrétienne 631. Un gout sévère y présidoit dans toutes les compositions en belles lettres 667. Révolutions qu'y éprouverent les productions du génie 669. Après avoir été saccagée par les barbares du Nord elle devint leur repaire 670. Elle nourrit aujourd'hui Rome moderne 678.

*Rome chrétienne*, encouragée par le succès des apôtres du Christianisme en Angleterre, s'y enrichit par le commerce des Reliques 165. Elle y af-

pira au point de sa suprématie 166. Moyens qu'elle mit en œuvre *ibid.*

*Royalisme* (le), en Suède, avant la révolution, étoit une hypocrisie; ce qu'il en resuultoit 489.

*Russes* (les), n'ont pas les mêmes préjugés que les Turcs sur l'honneur d'être étranglés par ordre du Souverain, pourquoi 480. La grande opinion qu'ils ont d'eux mêmes est un obstacle à leur civilisation 485.

*Russie*, le pouvoir arbitraire s'y oppose à la civilisation, ainsi que le climat, l'étendue de l'Empire, & les deux classes d'hommes qui l'habitent 483. Il y faudroit un tiers état dont la sûreté fut entière pour les personnes & la propriété; obstacles qui s'y trouvent 484. Examen des moyens employés par l'Impératrice pour en civiliser les habitans 485. elle n'offre des secours que pour les combats; caractère de ses soldats 486.

## S

*SABAT* (le), à ne l'envisager que sous un point de vue politique, est une institution admirable 609.

*Saint-Augustin*, dans la Floride, Province de l'Amérique Septentrionale, fut construite par les Espagnols 7. C'est le premier établissement que les Espagnols y formèrent 329. Les Anglois l'assiégèrent inutilement en 1740; un sergent Ecossois tombe entre les mains des Sauvages qui aidoient aux Espagnols à défendre la place; discours singulier de ce sergent aux Sauvages & anecdote tragico-comique 330 & *suiv.* Après la cession de la Floride aux Anglois, cette ville devint le chef-lieu de la Floride Orientale 332.

*Saint-Charles*, rivière du Canada vers la peninsule où est située Quebec 125.

*Saint-Jean*, île de l'Amérique Septentrionale, à l'embouchure du fleuve St. Laurent 78. Son étendue, sa description, son climat, son sol 81.



Une compagnie François y forme en 1619 des établissemens 82. Emploi de ses colons *ibid.* Les objets de l'Europe lui venoient par Louifbourg 83. Productions qu'elle donnoit en échange *ibid.* Les Anglois firent une grande faute d'en chasser plus de 3000 François quand ils s'en emparèrent 200. On en partage les terres aux officiers après la guerre 201. St. Jean fut jusqu'en 1762 une dépendance de la Nouvelle - Ecosse , mais dès cette époque elle a formé un Etat particulier , dont Charlotte-Town est la capitale *ibid.* Isles qui furent jointes à cet état *ibid.* & 202.

*Saint-Laurent* , grand fleuve de l'Amérique Septentrionale 8. Jaques Cartier y entra en 1534 & négocia avec les Sauvages 8. Samuel de Champlain le rencontra en 1608, & jeta sur ses bords les fondemens de Quebec 9. Les Montagnez habitoient le bas du fleuve 40. Et les Algonquins ses rives depuis Quebec jusqu'à Montréal *ibid.* Servoit de limites au pais des Iroquois *ibid.* Nombre des François établis en 1745 sur ses rives 129. La morue se plaît & peut se pêcher avantageusement depuis son embouchure jusqu'à 80 lieues de la mer 141. Il est fermé six mois de l'année par les glaces 142.

*Sainte-Marie* , dans le Maryland , Province de l'Amérique Septentrionale sur la baye de Chesapeak , en étoit autrefois la Capitale & n'est plus rien 295.

*Saint-Pierre* , Ile de l'Amérique Septentrionale , à l'embouchure du fleuve St. Laurent , assurée aux François par la paix de 1763 , 217. Son étendue , son port ; ses côtes sont propres pour sécher la morue 218. Etat de la pêche qui s'y fit en 1777 de concert avec les Miquelons 219.

*Saint-Pierre* , bourg de l'Isle St. Jean dans le Golfe St. Laurent , où la Colonie François ne laisse établir que les pêcheurs de la morue 82.

*Santa-Fé* , ville Espagnole du nouveau Mexique 96.

*Saratoga* , ville de l'Amérique Septentrionale sur les frontières du Canada , célèbre par la reddition du général Anglois Burgoyne le 13 Octobre 1777 , avec un corps de 6000 hommes , à Gâtes général des Etats-Unis 426.

*Sassafras* , plante médicinale découverte par les Espagnols dans la Floride , sa description 328. Usage de sa fleur & de sa racine 329. Il empêche les Espagnols de périr : conjectures sur la cause de la diminution étonnante de son efficacité en Europe *ibid.*

*Savannah* , rivière de la Georgie , dans l'Amérique Septentrionale 322.

*Savans* , quels sont ceux qui sont faits pour être les amis des grands hommes 678.

*Saunders* , amiral Anglois , paroît en Juin 1759 sur le Fleuve St. Laurent avec une flotte Anglaise , efforts mal conduits des François pour la détruire 153. Il attaque & bombarde Quebec *ibid.*

*Sauvages* , les avantages de leur état ne l'emportent pas à beaucoup près sur ceux du nôtre 635.

*Sauvages d'Amérique* , quelle sorte d'hommes ils sont , leurs occupations 2.

*Sauvages du Canada* , idée de leurs Mœurs , Gouvernement , us & coutumes 10. Leur figure , leur stature , leur couleur , & leur manière de se peindre diverses parties du corps 11. S'ignoient d'un vernis pour se parer de la piquûre des insectes *ibid.* Avoient les sens très-subtils , & jouissoient d'une santé très-robuste 12. Leur population étoit peu nombreuse ; raisons de ce qui devoit les rendre plus cruels que les peuples frugivores 13. Pourquoi perissoient prématurément en raison des autres peuples *ibid.* Quelles étoient leurs manières de parler & de haranguer 14. Exemple 15. Formoient diverses nations sous le même gouvernement *ibid.* Idée de ce gouvernement *ibid.*

Leur manière de vivre , & leurs égards entr'eux , dans le particulier & en public 16. Les mêmes égards qui règnent entre les particuliers d'une bourgade ont lieu en tems de paix d'une nation à l'autre *ibid.* Quels sont les gages de paix & d'union qu'ils se donnent *ibid.* Degrés d'importance des coquillages dont ils se servent & leur usage 17. Témoignages de leur inclination à la bienfaisance *ibid.* Prévention des historiens à cet égard *ibid.* Idée qu'ils ont des titres & des distinctions entre les Européens , ainsi que des Arts , des manières & des usages de l'Europe 18. Exemple de leur bienveillance & de leur humanité , *ibid.* 19. Aiment mieux leurs enfans que ne font les Européens 22. Education de leur enfance *ibid.* Combien sont sensibles à la mort de leurs enfans 23. Sont susceptibles de beaucoup d'amitié *ibid.* Raisons pourquoi ce sentiment ne s'altère point chez eux 24. Ont beaucoup de pénétration & de sagacité *ibid.* Ils ont des chansons en place de méditations profondes *ibid.* Description de leurs danses , & réflexions sur l'origine de la danse 25. Sont passionnés pour le jeu & surtout pour les jeux d'hazard 26. Quels sont les êtres particulièrement adorés par diverses Nations de cette contrée *ibid.* Ont quelque idée de l'immortalité de l'ame & à quoi ils la rapportent 27. Ont beaucoup de foi aux songes *ibid.* Réponse qu'ils font aux reproches des chrétiens sur leur crédulité aux songes 28. Cause ordinaire de leurs guerres *ibid.* Leur manière de délibérer & de se décider pour une guerre , & de choisir le chef digne de les commander 29. Leur amour pour l'indépendance ne les empêche pas d'obéir au chef militaire 30. Qualités qui les déterminent pour cette élection ; harangues ordinaires de ce chef *ibid.* Epreuves qu'ils font subir aux jeunes soldats 31. Comparaison avec l'enrolement des milices en France *ibid.* Description de leurs

armes *ibid.* Marche de leur armée & manière qu'ils ont de faire la guerre 32. Nature du trophée du vainqueur 33. Sort de leurs prisonniers *ibid.* Exemple de l'intrépidité de ceux qui doivent perir 34. Manière dont s'exécute le supplice de ces derniers 35. Constance avec laquelle ils le supportent ordinairement *ibid.* Raisons apparentes de cette fermeté 36. Réflexions sur l'esprit & les causes de vengeance qui excitent leurs bourreaux *ibid.* Réflexion sur la possibilité que la haine qui règne chez eux d'une horde à l'autre puisse anéantir la nation entière , & sur le jugement que porteroient ensuite les nations policées de l'impossibilité de l'existence des nations sauvages 37 & *suiv.* Avantage pour les générations futures d'avoir le tableau de la vie & des mœurs des Sauvages qui ont existé 38. Raisons de la guerre entre les Algonquins & les Iroquois 39. Ces Sauvages ne furent pas sans inquiétude sur les établissemens François en Canada 142. Exemple de leur haine contre les Anglois 153. Carleton , général Anglois , tente de les armer contre les Etats-Unis ; leurs reponses 434. & aux Etats-Unis qui les sollicitent aussi 435.

*Sauvages de la Louisiane* , étoient divisés en plusieurs nations foibles & ennemies 97. La plus considérable étoit celle des Natchez *ibid.* Les Chicasas étoient le peuple le plus intrépide 101. Les Chactas & les Alimabous , alliés des François , étoient contenus par le fort Maubile *ibid.* Les Natchitoches habitoient près du Nouveau Mexique 104. Les Akanfas étoient à 300 lieues des Illinois 105. *Schuylkill* , fleuve de la Pensilvanie , dans l'Amérique Septentrionale , au confluent duquel & de la Delaware est située la ville de Philadelphie 284. *Sculpture* ; par quelle voye lente elle parvint , chez les Grecs , à la perfection qui nous a donné plusieurs chefs-d'œuvres 667. Elle flatte les rois & récompense les grands hommes 672.

*Sel* (le), est un article très-principal de la pêche de la morue 214. Atrocité des impositions qu'y a mis le fisc dans un gouvernement où le Prince a seul le droit des tributs 652. Précautions prises pour en empêcher la contrebande 653. Atrocité de ces précautions *ibid.* Traitement affreux de celui qui le vend en contrebande 654.

*Shawenese*, peuples indigènes de la Virginie, dans l'Amérique Septentrionale; discours d'un de leurs chefs à Dunmore 303.

*Signeurs*, classe de Ministres, dans le gouvernement de la Chine 537.

*Sioufe* (la), langue-mère du Canada, son caractère 14.

*Sociabilité*, doute si elle est si naturelle à l'espèce humaine: elle est l'origine de la guerre 470. Exposition des motifs qui prouvent que l'homme tend de sa nature à la sociabilité 471.

*Société* (la), est plutôt faite pour le bonheur de l'homme méchant que pour celui de l'homme en général 228. Origine, avantages & but de la société 391. Elle est née des besoins des hommes *ibid.* Elle est essentiellement bonne 392. Elle dérive naturellement de la population, & entraîne invinciblement le besoin du gouvernement 469. Comparaison des hommes isolés à des ressorts épars, inconvénients qui en résultent 470. Leur comparaison avec ceux de la guerre suite de la Sociabilité *ibid.* Le gouvernement, par institution, ne devoit tendre qu'à la sûreté de la société, & par l'effet, il ne tend qu'à celle de la puissance dominante 471. Les fondemens de la société actuelle se perdent dans les ruines de quelque catastrophe 472. Elle fut formée par la famille, qui s'étendit & se divisa *ibid.* Quelques-uns prétendent que, dans l'état de société, les volontés particulières doivent être soumises à la volonté générale, 577. Ridicuité de cet axiome 578. Qu'est-ce qu'une société? 594. Ses besoins même ont

donné naissance aux arts dans l'enfance de l'esprit humain 679. Pourquoi les maux deviennent ceux du Citoyen 691. Ce fut avec elle que commença le devoir social 692.

*Sociétés* (les), gravitent toutes par la Loi de Nature vers le despotisme 473. Celles des tems anciens, ce qu'elles devoient être à peu près 541. Leur nature tient à la morale universelle 694.

*Socinianisme* (le), tend au Deïsme 468.

*Socrates*, philosophe Athénien, ramena la philosophie à la vraie sagesse, à la vertu 680. Il étendit, il y a plus de deux mille ans, sur nos têtes, un voile qui séparoit la morale de la religion 689.

*Soldats*, leur multiplication occasionne l'oppression universelle 564. Inconvénients de leur oisiveté, remèdes à y apporter *ibid.* L'augmentation des soldats en diminue le courage 565. Comparaison entre les anciens hommes de guerre François & ceux d'aujourd'hui *ibid.* Plus il y en a dans un état, plus la nation s'affoiblit; & plus un état s'affoiblit plus on les multiplie 566. Leur plus grand nombre ne fait que tenir à la chaîne des esclaves déjà faits *ibid.* Ils ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas, de quelle manière 630. Ils peuvent rentrer dans les professions utiles à la société 704.

*Soliman*, empereur Turc, crée une loi pour prévenir pour lui & ses successeurs les dangers du gouvernement militaire: abus qui en résultèrent 478.

*Souverains* (les), ne consultent que leur intérêt personnel, qui devoit s'appuyer sur une administration douce & paternelle 325. Leur avidité leur a fait mettre les impôts les plus déraisonnables sur les marchandises qui sortent de leur pays & sur celles qui y entrent 639. Comment l'industrie de leurs sujets en souffre nécessairement 640. C'est une erreur de juger de la puissance des empires par le revenu des souverains 644. Désordres



qui suivront infailliblement s'ils ont seuls le droit des tributs 646. Question dont il faut chercher la réponse dans leur cœur 657. Quelle sorte d'hommes ils doivent rejeter pour remplir le ministère dans leurs états 658 & *suiv.* Epoque où les cœurs sont remplis de rage contr'eux 666. Leurs soins partagés entre leurs sujets en Europe & dans les deux Indes étant insuffisans, tout est tombé dans la confusion 705. Ils doivent trouver dans cette Histoire Philosophique leurs devoirs & leurs droits 707.

*Substitutions*, de biens nobles, sont fort nuisibles à la propagation de l'espèce humaine 629. Elles immolent plusieurs familles à une seule 630. Outre l'obstacle qu'elles apportent à la population, elles entraînent la pauvreté du peuple, comment *ibid.*

*Suède* (la), royaume au nord de l'Europe, vendoit aux Anglois le bray & le goudron; faute qu'elle commet en 1703 à cet égard 345. Idée de sa constitution calquée sur son histoire 487 & *suiv.* Effets qu'y avoient produits l'influence des puissances voisines 489. Révolution opérée par le monarque régnant *ibid.* Si son roi profite des circonstances, elle n'aura jamais eu de despote plus absolu; mais elle ne pourra pas devenir plus malheureuse qu'elle n'étoit 490.

*Suisses*, anciennement Helvétiens, ne devoient être subjugués que par César 519. Origine de leur liberté actuelle 520. Forment une ligue composée de treize cantons, idée de l'alliance qui règne entr'eux *ibid.* Leur union fut inaltérable jusqu'au commencement du quinzième siècle, alors la religion l'interrompt *ibid.* Emploi qu'ils font de leur population 521. Le Suisse est par état un destructeur de l'Europe *ibid.* C'est la nation dont le sort doit le moins changer, pourquoi 522. Raisons sur lesquelles est fondée la stabilité de la république des Suisses 523. Leur manière de combattre les Bourguignons les avoit rendus aussi fameux que formidables

558. Idée de leur bravoure *ibid.*  
*Superstition* (la), combien funeste 2. Caractère des malheurs dont elle est devenue l'origine 233. Remède qu'on pourroit y apporter *ibid.* Elle produit l'intolérance, & les atrocités qui en sont la suite 308. Effrayée de la hardiesse de Boccace & des découvertes de Galilée elle jetta les hauts cris 682.

*Sureté personnelle* (la), en Turquie, n'est le partage que du petit peuple 480.

## T

*TABAC*, les plantations qu'il y en a dans le Maryland, sont le plus grand objet de sa prospérité: qualités de cette plante découverte en 1520 près de Tabasco dans le golfe du Mexique 291. Description de la plante 292. Manière de la semer, travaux qu'elle exige *ibid.* Apparence de sa maturité, manière de le préparer. Pays où il se cultive & ses diverses qualités dans chaque endroit 293. Contrées de France où il a été cultivé. Cuba fournit à l'Espagne le tabac en poudre & Caraque celui à fumer 294. Celui de Brésil est excellent à fumer, on le prépare pour en user en poudre *ibid.* Les meilleurs tabacs croissent au nord de l'Amérique 295. Celui de la Virginie l'emporte sur celui du Maryland 305. On en cultive beaucoup en Europe & particulièrement en Russie 306. Exactions du fisc, sur ce genre, sous un gouvernement oppressif 652. Précautions du fisc pour en empêcher l'entrée de l'étranger 653.

*Tadoussac*, port du Canada, à 30 lieues de Quebec, où se fait le commerce des pelleteries de la colonie Française 64. Est à l'embouchure du Saguenay, dans le golfe St. Laurent 141.

*Terre-Neuve*, île de l'Amérique-Septentrionale, observée en 1523 par Verazzani 8. Fut cédée aux Anglois sous le règne de Louis XIV 72. Le

- ministère Anglois lui joint le Labrador, qu'il démembre en 1764 du Canada 196. Désignation des endroits de pêche que la cour de Versailles s'est réservés pour ses sujets après la cession de l'île aux Anglois 214. Sa situation, sa forme, & conjectures sur son intérieur qui est inconnu 202. Son climat 203. Fut découverte en 1497 par Jean Cabot navigateur Vénitien *ibid.* Devient successivement fameuse pour la pêche de la morue *ibid.* Etat des navires, nombre de tonneaux & étendue de cette pêche 204. Les François obtinrent de Charles I. avant 1634 la liberté d'y pêcher moyennant un droit *ibid.* Différence de cet établissement avec tous les autres de l'Amérique 205. Combien peu la cour de Versailles y avoit mis d'intérêt *ibid.* La cour d'Angleterre en obtient la possession à la paix d'Utrecht 206.
- Terrein**, son excellence est la principale cause qui a obligé les parties Méridionales de l'Europe à recourir à des secours étrangers; pourquoï 608.
- Tétanos**, maladie ordinaire aux enfans nouveaux nés, noirs ou blancs, dans la Louysiane 93.
- Thalès**, philosophe grec, avoit jeté les germes de la physique dans sa théorie des élémens de la matière 680.
- Thé**, production de la Chine & du Japon, l'impôt qui y est mis en 1773 dans les colonies Angloises d'Amérique, par le ministère Anglois, y cause une indignation générale 384. Il s'en détruit trois cargaisons à Boston 385.
- Théocratie** (la), ou le despotisme sacré, fut la plus cruelle des législations; pourquoï 463.
- Tolérance religieuse**: on devra au Nouveau-Monde son introduction dans l'Ancien 468. Avantages qu'a produits celle de toutes les sectes dans l'Amérique-Septentrionale 469. Elle subsiste sans réserve à Pétersbourg excepté pour les Juifs 484.
- Torricelli**, philosophe Florentin, inventa le thermomètre pour peser l'air 683.
- Tracadie**, partie de l'île St. Jean, dans l'Amérique-Septentrionale, où s'établirent les pêcheurs de morue 82.
- Trajan**, empereur Romain, usage qu'il veut qu'on fasse de son épée 446.
- Transgression** (la) est le premier effet des loix injustes 375.
- Treize Cantons** (les) de la Suisse, caractère de leurs habitans; idée de leur constitution 520.
- Treize Provinces** confédérées des Etats-Unis d'Amérique Septentrionale, leur étendue, nature de leur sol; la pêche est l'unique ressource des quatre plus septentrionales 457. Etat de leur population avant la guerre 458.
- Tribunaux**; il y en a deux, celui de la nature & celui des loix 690. Quels sont leurs effets *ibid.*
- Tributs**, c'est la contribution des citoyens au trésor public; par qui doivent-ils être présentés? 644. Désordres qui sont la suite du droit qu'on laisse au prince de les créer 646. Manière dont il s'établit sur les boissons 650. Et dont il se perçoit aux entrées sur les denrées & sur tous les objets du commerce 651. C'est par le choix judicieux du ministre que le souverain en distribuera équitablement le poids énorme, suivant les facultés des contribuables 657.
- Trois rivières** (les), ville du Canada, à 25 lieues de Quebec, entrepôt du commerce de pelleterie des François 64. Fut bâtie dix ans après Quebec, nombre de ses habitans 126.
- Turcs**, autrefois tribu des Tartares, ne furent connus en Asie qu'au commencement du treizième siècle 476. Mahomet leur chef s'empare en 1453 de Constantinople, & en fait la capitale de leur empire 477. Causes qui les empêchèrent de soumettre le reste de l'Europe *ibid.* Se glorifient d'un arrêt de mort prononcé par leur maître 480.
- Turnbull**, docteur Anglois, engage en 1767 des Grecs du Peloponèse à

accepter un asyle dans les colonies Angloises de l'Amérique, & leur forme un établissement dans la Floride Orientale. Succès de cet établissement 333.

*Turnbull*, ville de la Floride, fondée par un docteur Anglois de ce nom, qui y amena une colonie de Grecs en 1767: état de cette colonie au 1. Janvier 1776 334.

*Tyrannie* (la), est l'ouvrage des peuples & non celui des rois 178. La mort d'un Tyran n'éteint pas la tyrannie; son successeur, élevé par lui, suit les mêmes errements 326. C'est elle qui, en desséchait l'Europe, a le plus favorisé la population des Colonies Angloises 353. Les potentats Européens ont travaillé à la fortifier chez eux par leurs pertes comme par leurs conquêtes; comment? 356. Elle enfante la contrebande 375. La nature en a créé le germe par la naissance des hommes forts parmi des hommes foibles 392. On ne prononce jamais son nom aux Nations sans les remuer 433. Extravagances où elle conduit l'homme quand elle est consacrée par des idées religieuses 480.

*Tyrannie*, monarchique, d'où elle résulte 513. Effets de la subtilité de celle du fîc sous le despotisme 654.

*Tyrans* (les), ne trouvent des complices que chez les peuples corrompus 386. Ils sont hais de Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre 403. Ordre de Trajan, à l'officier à qui il remet son épée, de l'usage qu'il doit en faire s'il devenoit Tyran 446.

## V

*Vauban*, ainsi que Cohorn, ouvrit les yeux aux Princes de l'Europe, sur l'art d'attaquer & de défendre les places 560.

*Verazzani*, Florentin, envoyé par François I à la découverte de l'Amérique-Septentrionale, observe en 1523 l'île de Terre-Neuve 8.

*Velasques* (Luc), homme exécration,

fait la découverte de la Floride, atrocités qu'il y exerce, il y périt dans la misère 328.

*Venise*, son gouvernement présente trois grands phénomènes. Description de cette ville superbe 515. Les doges y furent élus par le peuple jusqu'en 1173; ils le font dès-lors par les Nobles, qui ont établi l'Aristocratie *ibid.* Dont les vices furent tempérés autant qu'il est possible dans l'origine, de quelle manière 516. Quelles époques ont ruiné son commerce *ibid.* Mœurs de cette ville 517. Singularité des soins du gouvernement pour la sûreté de la république *ibid.* Fonctions & importance des Inquisiteurs d'Etat 518. Le ministère de Venise se soutient par sa finesse 519. Est le seul Etat qui ne se soit point laissé assujettir au pouvoir Ecclésiastique 531. Sa libre & vaste navigation lui apporta l'industrie 616.

*Vérités*; elles se tiennent toutes; importance de celle que vient d'établir l'auteur sur la conduite des gouvernements 600.

*Vertu*; ce fut Socrates qui y ramena la philosophie 680. Il n'y en a proprement qu'une, c'est la justice 690. Quelle erreur il y auroit à mépriser les vertus sous prétexte qu'elles ne sont qu'institutions de convenance 692. La nécessité des vertus en fait l'essence & le mérite *ibid.* Elle se règle sur le juste ou l'injuste; mais elle varie à certains égards suivant les opinions de certains pays 693. Elle n'a plus d'asyle quand le sanctuaire du mariage est profané 699. Elle ne tombe dans l'avilissement que par la mauvaise constitution du gouvernement 700.

*Vices*; il n'en est aucun qui en produise un si grand nombre que l'incontinence des femmes 697.

*Villes Capitales*, pourquoi deviennent le centre de la population 628. Leur influence sur les productions *ibid.*

*Virginie*, nom sous lequel étoit connue en Angleterre la contrée découverte par ses navigateurs dans l'Amérique-Septentrionale en 1606. Division qui en fut faite 162. Avec le même sol &



& le même climat que le Maryland, elle a des avantages sur lui ; quels 296. Sa situation. Les Anglois y abordèrent en 1606, *ibid.* Par quelle erreur ils crurent y avoir trouvé d'immenses richesses, & quelle en fut la suite fâcheuse 297. La Colonie est relevée par le lord Delaware. Raïsons de la lenteur du progrès de cette colonie *ibid.* 298. Première loi qui fit tout changer de face *ibid.* Révolutions que les troubles de l'Angleterre y occasionnèrent *ibid.* Obstacles qui s'opposent à la prospérité de cette colonie 299. Conjuratïon des Américains indigènes, dans laquelle il périt un grand nombre d'Anglois, dont le massacre étoit général si les chefs n'eussent été avertis quelques heures avant le signal *ibid.* Atrocités qui suivirent de part & d'autre cette trahison *ibid.* Les Colons au désespoir se rébellent contre le gouverneur : fin de la révolte 300. Il arrive en 1679 un nouveau gouverneur qui publie un singulier règlement ; réflexions sur cet objet 301. Dans les commencemens de la Colonie la justice y étoit administrée avec un grand désintéressement, les gouverneurs y font des changemens fâcheux 302. Autre innovation funeste qui y fut ordonnée en 1692 *ibid.* Les travaux n'y prospérèrent qu'au commencement de ce siècle 303. Les démêlés survenus avec les Sauvages sont terminés en 1774. Discours de Logan, un de leurs chefs, à Dunmore, gouverneur de la province, qui doit servir de monument *ibid.* Commencemens de la population de la Colonie, révolutions dans la religion, population actuelle 304. Ses productions ; ses tabacs sont supérieurs à ceux du Maryland ; quantité qui en a été exportée dès 1752 à 1770, 305. Montant des denrées qu'elle vendit en 1769, en réunion avec le Maryland : Difficultés que les navigateurs trouvent à y faire leur chargement 306. Luxe & mollesse de ses colons, qui l'ont endettée : moyens par lesquels elle pourra se tirer de cette situation 307. Son

Tome IV.

gouvernement est nommé royal ; pourquoi 366. Ses campagnes sont supérieures à celles des autres provinces confédérées, mais on ne recueille plus dans ses anciennes plantations, que le tiers du tabac qu'elles produisoient autrefois 457.

*Univers* (l'), aura enfin les Conquérans en exécration 553.

*Vœu de chasteté*, répugne à la nature & nuit à la population 535.

*Vœu d'obéissance*, à une autre puissance qu'au souverain & à la loi, est d'un esclave ou d'un rebelle 535.

*Vœu de pauvreté*, n'est que le vœu d'un inepte ou d'un paresseux 535.

*Voituriers*, comment sont suivis par le Fisc, dans un gouvernement oppressif, pour l'exaction du tribut, sur eux & ce qu'ils conduisent 649.

*Voyages sur toutes les mers*, quels avantages moraux ils ont apportés, & quels défavantages 702. Ceux qui en font de long cours ne laissent point de postérité 703.

*Voyageur*, comment, dans le pays d'un despote, est extorqué par le cabaretier, pour subvenir au tribut du fisc 649.

## W

**WARREN**, chef des Anglo-Américains, tué dans une bataille contre les Anglois en 1775. Son Oraison funèbre 389.

*Washington* (George), Anglo-Américain de la Virginie, déjà connu par sa bravoure, est nommé général des Etats-Unis par le Congrès de Philadelphie 390. Il force l'armée Royale à quitter précipitamment Boston le 24 mars 1776, *ibid.* Ne voulut pas hasarder une bataille au commencement de la guerre, pourquoi 423. Il est abandonné de son armée 424.

*Westmoreland*, Comté de la Pensilvanie, dans l'Amérique Septentrionale 276.

E e e e e

*Wilgmonton* , capitale de la Caroline Septentrionale , au Nord de l'Amérique 316.

*Williamsbourg* , capitale de la Virginie , dans l'Amérique Septentrionale , nombre de ses habitans 306.

*Wolf* , général Anglois , tué le 13e.

décembre 1759 , dans une bataille ; sous les remparts de Quebec 154.

## Y

**Y**ORK , Comté de la Pensilvanie , dans l'Amérique Septentrionale 276.

*Fin de la Table des matières du quatrième Volume.*

---

# ERRATA

## DU TOME QUATRIÈME.

**P**Age 1, ligne 3, ce ne fera plus que de l'or, *lisez*, ce ne fera plus de l'or.

Page 7, ligne 1, n'eut par d'autres, *lisez*, n'eut pas d'autres.

Page 28, ligne 12, que nous croyons, *lisez*, que nous croyions.

Page 46, ligne 13, cependant ébranlées, *lisez*, cependant ébranlés.

Page 247, ligne 17, une population de quatre-vingt un mille fix cent soixante dix-huit ames, *lisez*, une population de huit cent un mille six cent soixante dix-huit ames.

Page 408, ligne 1, comme les armes, *lisez*, comme les ames.

Page 437, ligne 6, de l'amiral How, *lisez*, de l'amiral Howe.

Page 487, ligne 32, de lui donner, *lisez*, de leur donner.

Page 492, ligne 20, les chaînes de la patrie, *lisez*, les chaînes de la partie.

Page 498, ligne 1, avec tant d'atrocités, *lisez*, avec tant d'atrocité.

Page 499, ligne 22, & la jouissance, *lisez*, & oté la jouissance.

Page 683, ligne 8, & Bayle en Angleterre, *lisez*, & Boyle en Angleterre.

















